







HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE.

TOME QUATRIÈME.

HISTOIRE

U BAS-EMPIRE,

COMMENÇANT A CONSTANTIN-LE-GRAND.

PAR CH. LE BEAU.

TOME QUATRIÈME.

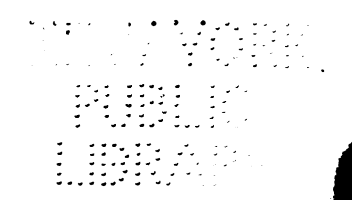


E L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

PARIS,

' LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.

M. DCCCXIX.



HISTOIRE

U B AS-EMPIRE.

IVRE TRENTE-CINQUIÈME.

—

I, ANTHÉMIUS, OLYBRE, GLYCÉRIUS, LIUS-NÉPOS, LÉON II, ZÉNON, AUGUSTULE.

is la mort de Sévère, le sénat, les armées, le peu- t même les barbares confédérés, désiroient un ain en Occident. La tyrannie de Ricimer étoit e; on murmuroit secrètement de voir un Suève aux pieds la majesté de l'empire, faire et détruire gré les empereurs. Trois princes assassinés ou em- nés dans l'espace de neuf ans ne montroient que vec quelle insolence ce barbare se jouoit de la e impériale ; et que, s'en rapporter à lui pour l'é- d'un nouveau souverain, c'étoit lui laisser le de sa victime. On crut devoir s'adresser à l'em- d'Orient; et comme Anthémius, illustre par sa ce, par son mariage, par ses richesses, l'étoit par ses dignités et par les succès qu'il avoit eus guerre, le sénat et le peuple romain le deman- à Léon par une députation solennelle. Il étoit, mère, petit-fils de cet Anthémius qui avoit si nt gouverné l'empire d'Orient dans les premières de Théodose le jeune. Son père Procope, qui, fin du règne de ce même Théodose, s'étoit si-

An. 467.
Sidon. carm. Sirm. ad Sid. p. 114.
Evag. l. 2, *c.* 16.
Jorn. de reb. get. c. 45.
Proc. Vand. l. 1, *c.* 6.
Idac. chron.
Theoph. p. 98.
Chron. Alex.
Vict. Tun.
Phot. p. 1049.
Cod. orig. p. 55.
Vales. rerum franc. l. 5.
Pagi ad Baron.
Till. Anthem. art. 2.

gnalé dans la guerre contre les Perses, descendoit de parent de Julien fameux par sa révolte contre Vale Quoique Ricimer fût détesté, il étoit trop puissant Italie pour qu'il fût possible d'y établir malgré lui empereur. Mais il fut le premier à favoriser Anth mius, et fit avec lui une convention particulière. Anth mius avoit trois fils, Marcien, Romule, Procope et u fille. Ricimer la demanda en mariage, et le désir régner y fit consentir Anthémius. Celui-ci comma doit alors la flotte que l'empire entretenoit dans l'H lespont : il vint à Constantinople, reçut de Léon titre de César; et, sans craindre la peste qui désol alors l'Italie, il partit à la tête d'un cortége si nombre qu'Idace l'appelle une armée. Il étoit accompagné plusieurs comtes, et entre autres de Marcellin, qui toit établi une souveraineté en Dalmatie. Léon, ay besoin de Marcellin pour faire la guerre qu'il se prop soit de faire à Genséric, l'avoit attiré à sa cour, et ménageoit avec beaucoup de complaisance. Anthémi approchant de Rome, trouva le sénat et le peuple semblés à trois milles de la ville, où il fut procla Auguste le douzième d'avril. L'image du nouveau m narque d'Occident fut reçue en grande pompe à Co stantinople, et portée par Férence, préfet de cette vi Avant que de quitter la cour d'Orient, Anthémius av fait de sa maison une église, un hôpital pour les vie lards, et un bain public. La première de ces dispo tions suffit pour démentir le témoignage d'un aut païen, qui prétend qu'il étoit idolâtre dans le cœur, qu'il avoit le dessein de rétablir le culte des dieux. I auteurs chrétiens, au contraire, louent sa piété, do ils ont peut-être d'autre preuve que la fondation quelques églises.

Baronius. *Fleury, hist. ecclés. l. 29, c. 27.* La réputation du nouvel empereur faisoit espé qu'il alloit rétablir la gloire de l'empire d'Occide Mais ce grand corps, privé de la meilleure partie de

ent. Il fit à ce sujet des remontrances publiques
pereur, dans l'église de Saint-Pierre, et il engagea
ice à faire serment qu'il ne permettroit jamais
angereuse innovation. Le mariage de Ricimer fut
é avec une pompe digne du souverain, et d'un
lus puissant que le souverain même.

fut vers ce temps-là que Sidoine revint à Rome AN. 468.
solliciter quelque remise d'impôts en faveur de *Sidon. carm.* 2.
rgne. Au commencement de l'année suivante, *Idem*, *l.* 1, *ep.* 9, *l.* 5, *ep.* 16; *l.* 9, *ep.* 16.
mius ayant pris le consulat, Sidoine fut encore
é à prononcer l'éloge du prince en présence du

C'étoit le troisième empereur en l'honneur du-
l employoit sa muse demi-barbare, et il devoit
buté du peu de succès de ses magnifiques prédic-
Il fut en récompense honoré de la charge de
de Rome, et quelque temps après du titre de pa-
On craignoit à Rome la famine, et le préfet ap-
ndoit encore davantage les emportemens du peu-
que la faim avoit coutume de mettre en fureur
les magistrats. Mais l'arrivée de quelques vais-
venus de Brinde, et qui apportoient du blé de la

pétuel; que les enfans qui naîtroient de ces alliar seroient censés illégitimes et esclaves du domaine. C loi tendoit à maintenir l'honneur des familles; il en une autre pour en conserver les biens. Celle-ci ne promulguée qu'après la réponse de l'empereur Léo qu'Anthémius se faisoit un devoir de consulter com son père. Souvent les biens confisqués, et abandon ensuite à des personnes qui les obtenoient de la libé lité des empereurs, se trouvoient appartenir à des maît légitimes, qui en avoient été injustement dépouil Constantin avoit prononcé qu'en ce cas la donati subsisteroit, et que le prince dédommageroit les int ressés comme il le jugeroit à propos. Léon, jugeant cet décision injuste, répondit que les particuliers devoie être reçus à poursuivre leur droit nonobstant tou donation du prince; ce qu'il appuie de ces belles parole *Que, la justice étant le plus noble apanage de la ma jesté souveraine, les princes ne doivent se croire perm que ce qui l'est aux particuliers.* Léon fit aussi cet année deux lois remarquables : l'une défend de pr stituer quelque personne que ce soit, et de contraind à monter sur le théâtre aucune femme libre ou esclav l'autre interdit la profession d'avocat à tout autre qu'a catholiques. Ce prince porta plus loin que ses prédéce seurs la haine du paganisme. Les empereurs chréti s'étoient jusqu'alors bornés à défendre l'exercice l'idolâtrie; mais ils n'avoient point forcé leurs sujets faire profession de la religion chrétienne. Léon, n content de renouveler les peines déjà prononcées cont le culte idolâtre et contre l'apostasie, enjoint à ceux q n'ont pas encore reçu le baptême de se transporter au églises pour le recevoir, et de faire baptiser leurs dome tiques, leurs femmes, leurs enfans; ceux-ci sans délai s'ils sont encore dans l'enfance; mais, s'ils sont adulte après qu'ils auront été instruits selon les canons : ceu qui se feront baptiser seulement par intérêt, pour co

ne d'un culte idolâtre après le baptême reçu. Elle plus aux païens le droit d'enseigner, et les exclut de participation aux distributions publiques.

cession de Narbonne et de son territoire fait aux ths coupoit la communication de l'Italie et de gne, où il devenoit impossible de faire filer des es pour y conserver ce qui restoit encore à l'em- La Galice et une partie de la Lusitanie obéissoient uèves; les Goths étoient maîtres de la Catalogne et Bétique. Les Romains possédoient encore plusieurs dans la province de Carthagène et dans la Tarra- ise. Mais, dépourvus de tous secours, ils étoient ré- à demeurer spectateurs des guerres que se faisoient smond et Euric, jusqu'à ce qu'ils devinssent eux- s la proie du vainqueur. Depuis que Maldra s'étoit ré de Lisbonne, les Romains, profitant des divisions uèves, y étoient rentrés, et Lusidius, né en cette y commandoit la garnison romaine : c'étoit un qui en ouvrit les portes à Rémismond. Une ar- e Visigoths, qu'Euric venoit d'envoyer contre les s, étoit alors arrivée à Mérida : elle entra en Lusi-

Idac. chron. Mariana, hist. esp. l. 5, c. 5, 13.

Tarragone, acheva d'éteindre la puissance des Romains, qui, depuis plus de six cents ans, possédoient cette belle et riche contrée. Toute l'Espagne se trouva pour lors sous la domination des Goths, à l'exception de la Galice, où les rois suèves se maintinrent encore pendant un siècle jusqu'au règne de Leuvigilde, qui anéantit la monarchie des Suèves et la réunit à celle des Goths.

Prisc. p. 74. Proc. Vand. l. 1, c. 6. Vales. rerum franc. l. 5. Till. Léon, art. 16.

Tandis que les autres barbares attaquoient les extrémités de l'empire, Genséric, le plus habile et le plus redoutable de tous, portoit le fer et le feu jusque dans ses entrailles. La Sicile et l'Italie, tant de fois ravagées, ne fournissant plus au pillage, il se jeta sur l'empire d'Orient; et, sous prétexte que quelques vaisseaux de Léon avoient insulté les contrées maritimes de ses états, il envoya ses flottes faire le dégât dans les îles et sur les côtes de la Grèce. Pendant l'intervalle qui avoit suivi la mort de Sévère, il n'avoit cessé de solliciter Léon d'une part, et de l'autre Ricimer, de donner l'empire à Olybre. Il lui sembloit à la fois avantageux et honorable de voir le beau-frère de son fils Hunéric assis sur le trône d'Occident. Léon, peu disposé à le satisfaire, ayant préféré Anthémius, lui envoya Phylarque pour l'en instruire, et lui déclarer que, s'il ne mettoit fin à ses ravages, l'empereur seroit obligé de l'y forcer par les armes. Le fier Vandale, encore plus irrité de ces menaces que du peu de succès de ses sollicitations, répondit à l'ambassadeur qu'il n'étoit pas besoin de déclaration de guerre; que les Romains avoient déjà rompu la paix, et qu'il sauroit bien leur répondre autrement que par des bravades. En même temps il envoya ses corsaires infester les côtes de l'empire d'Orient, et donna ordre d'assembler ses troupes. Phylarque, de retour, répandit l'alarme dans Constantinople : on ne donta pas que Genséric n'eût dessein de s'emparer de la Libye et de l'Egypte; et la renommée publioit déjà qu'il étoit devant le port d'Alexandrie. Léon eut besoin de la fermeté

nt treize galères, montée de cent mille soldats.
falloit que ces bâtimens ne fussent que des bar-
édiocres, puisqu'on n'y compte que sept mille ra-
Cette entreprise coûta cent trente mille livres
d'or, sans compter une somme considérable que
Anthémius. Ce prince envoya aussi un corps de
sous les ordres de Marcellin. Basilisque, frère
pératrice Vérine, fut, pour le malheur de l'em-
chargé du commandement général. Le rendez-
e la flotte étoit en Sicile, d'où elle devoit faire
ers les côtes de Carthage. Marcellin avoit ordre de
rer de la Sardaigne, où les Vandales s'étoient éta-
éraclius d'Edesse, fils de Florus, qui avoit été
d'Egypte, et un Isaurien, nommé Marse, furent
s pour attaquer les Vandales du côté de la Tri-
ne. C'étoient deux guerriers pleins de valeur.
irmement si formidable fit trembler toute l'Afri-
larcellin chassa les Vandales de la Sardaigne, et
joindre Basilisque lorsqu'il étoit encore en Si-
éraclius et Marse, ayant rassemblé les troupes de
te, de la Thébaïde et de la Cyrénaïque, s'embar-

Proc. Vand. l. 1, c. 6.
Theoph. p. 99, 101.
Iduc. chron.
Marc. chr.
Cassiod. chr.
Cedr. p. 350.
Manas. p. 59, 60.
Jorn. succes.
Damasc, apud Phot. p. 1048.
Malela, p. 29.
Zon. t. 2, p. 50.
Niceph. Cal. l. 15, c. 27.
Suid. voce Βασιλίσκος et Χειρίζω.
Vales. rerum franc. l. 5.

s'en seroit rendu maître sans coup férir. Les Vandale effrayés, ne songeoient qu'à prendre la fuite. Gensér lui-même, consterné de la perte de la Sardaigne et de Tripolitaine, n'osoit espérer de se défendre contre un puissance capable de subjuguer l'univers. Il se rassu quand il vit le général romain demeurer à l'ancre a promontoire de Mercure. Cette inaction de Basilisq n'étoit pas l'effet de sa stupidité naturelle; il y entr de la trahison. Aspar et son fils Ardabure, méconte de Léon, qui s'étoit affranchi de leur tyrannie, cra gnoient que la conquête de l'Afrique ne rendît ce prin assez puissant pour oser les punir. Ariens fanatique ils étoient portés d'inclination pour Genséric, qu'ils r gardoient comme le protecteur de leur secte. Connoi sant l'ambition de Basilisque, ils lui avoient promis l'aider de tout leur pouvoir à monter sur le trône, s faisoit échouer l'entreprise dont l'empereur lui confi l'exécution ; et ce perfide leur avoit vendu à ce prix fidélité qu'il devoit à son prince. Genséric, qui n'éto point instruit de ce traité secret, songea de son cô à mettre en œuvre la corruption, qui lui avoit déjà bien réussi dans l'expédition de Majorien. Il entreten toujours une flotte dans le port de Carthage, et d troupes prêtes à embarquer. Il les fit monter sur vaisseaux, et rassembla un grand nombre de barqu légères, qu'il laissa vides. Comme il attendoit un ve propre à l'exécution du dessein qu'il méditoit, il envo demander à Basilisque une trêve de cinq jours po aviser aux conditions de paix qu'il devoit propose l'empereur. Il accompagna cette demande d'une somr d'argent considérable, qu'il fit secrètement délivrer a général. L'avare Basilisque, ravi de voir qu'on lui paye de nouveau une trahison à laquelle il s'étoit déjà en gagé, accorda tout, et se tint en rade sans faire auc mouvement, et sans observer ceux de l'ennemi. Dès q le vent, que Genséric attendoit avec impatience, e

ıpprochent. Bientôt ce nombre prodigieux de mâts, iles et de cordages, n'offre plus que l'image d'une que le feu dévore au milieu d'une nuit épaisse. La elle-même paroît une fournaise ardente. Les cris ıs, mêlés au sifflement des vents, au mugissement agues, au pétillement des flammes, troublent les lots et les soldats. Les uns, à demi-brûlés, se préciıt dans les flots; les autres, voulant gagner à la nage aisseaux qui ne sont pas encore embrasés, sont mis ièces ou assommés à coups de crocs et de rames. Au ieu de cet affreux désordre, les Vandales fondent eux, les accablent de traits, abordent les navires qui appent aux flammes. Il se livre autant de combats il y a de bâtimens. Plusieurs Romains vendirent bien r leur vie, à la honte de leur lâche commandant, fut le premier à prendre la fuite. L'histoire a conré la mémoire du lieutenant-général de la flotte; c'é- Jean Damionec, natif d'Antioche. Ce brave officier, ironné d'ennemis qui s'étoient jetés sur son bord, se ndit long-temps avec une valeur héroïque. Il se fit rempart de ceux qu'il abattoit à ses pieds. Enfin,

après lui les débris de sa flotte et de son armée, dont il avoit perdu plus de la moitié, retourna en Sicile chargé d'ignominie. Avant qu'il sortît de cette île, Marcellin, trop généreux pour contenir son indignation, fut assassiné. Après la perte de l'honneur, c'étoit la plus grande que l'empire pouvoit faire encore. Héraclius et Marse, ayant appris en chemin la défaite de l'armée, regagnèrent le port de Tripoli, et ramenèrent leur flotte en Egypte. Basilisque, qui méritoit autant de morts qu'il avoit perdu de soldats, arrivant à Constantinople, se réfugia dans l'asile de Sainte-Sophie. Vérine sa sœur obtint sa grâce; et, pour le soustraire à la haine publique, elle l'envoya en Thrace, à Héraclée. Son exil ne fut pas long; le crédit de l'impératrice lui rendit bientôt toute sa faveur; mais Aspar et Ardabure, ainsi qu'on le verra dans la suite, n'eurent pas le temps de le récompenser de sa trahison.

Evag. l. 2, c. 15. Theoph. p. 97, 111. Candid. p. 18. Anon. Vales. Agath. l. 4. Zon. t. 2, p. 50, 51. Malela, p. 30. Suid. voce Ἀρκαδία.

Léon commençoit à se défier de leurs intrigues; et, pour se ménager un appui contre des hommes si puissans et si audacieux, il songea à s'attacher la nation des Isaures. Ce peuple, qui n'étoit, dans l'origine, qu'un amas de brigands cantonnés dans les montagnes de l'Isaurie, s'étoit rendu fameux par ses ravages et par une réputation de valeur indomptable. Trascalissée, nommé par d'autres Tarasiscodisée, et aussi Aricmèse, étoit d'une race renommée entre ces montagnards, et sa naissance lui donnoit un grand crédit dans la nation. Léon l'attira auprès de lui, l'honora de la dignité de patrice, lui donna le commandement de sa garde, et, pour comble de faveur, il lui fit épouser Ariadne, l'aînée de ses deux filles. C'étoit approcher bien près du trône un barbare qui ne méritoit nullement cet honneur. Il étoit très-mal fait de corps et d'esprit, sans talens, sans aucune sorte de connoissances, sans mœurs, et même sans courage. Il avoit eu une première femme, nommée Arcadie, dont il lui restoit un fils. Il changea son nom

ux plus illustres personnages de l'empire, Léon le na consul, et lui fit prendre le nom de *Flavius*, hé depuis Constantin à la maison impériale. ien, fils d'Anthémius, fut son collègue pour l'Oc- it. Aspar, jaloux de la fortune de Zénon, qui dé- oit ses projets et les prétentions de Basilisque, ré- de faire périr le nouveau favori. Les barbares ayant une incursion dans la Thrace, Léon y envoya son lre, avec ordre aux gouverneurs de lui fournir des es. Les soldats, gagnés par l'argent d'Aspar, for- nt le complot d'assassiner leur général. Ils étoient point de l'exécuter, lorsque Zénon, averti à temps, iva à Sardique. Les soupçons tombèrent sur Aspar, toit en effet l'auteur de cette intrigue criminelle. fut peut-être la raison qui engagea l'empereur à ner Zénon, et à l'envoyer en Orient pour com- der les troupes dont il étoit général. Zénon alla ré- à Antioche, où il fut suivi par un moine brouillon udacieux, nommé Pierre, et surnommé *le Foulon*, qu'il avoit exercé ce métier. Chassé de deux astères à cause de la corruption de sa doctrine et

Theoph. p. 100.

Theod. lect. l. 1.
Theoph. p. 97, 98.
Niceph. Cal. l. 15, *c.* 28.
Cedr. p. 349.
Anastas. p. 44.
Till. Léon, art. 20, 21.

troubles étoit de se défaire de Martyrius, et d'établir un nouvel évêque. Il lui fit entendre en même temps qu'il se croyoit lui-même plus propre que personne à ramener les esprits. Il le pria de contribuer à cette bonne œuvre, et, pour lui en faire mieux sentir le mérite, il lui promit une grande somme d'argent. Zénon trouva ses raisons très-persuasives. Martyrius fut chassé, et Pierre installé en sa place. Aussitôt celui-ci leva le masque, et se déclara ouvertement pour la doctrine d'Eutychès ; ce qui excita dans la ville une grande division. Martyrius, s'étant retiré à Constantinople, y trouva des accusateurs qui le chargèrent de crimes atroces. Mais le patriarche Gennade, prélat vertueux et éclairé, défendit si bien son innocence, que l'empereur le renvoya avec honneur. Martyrius, de retour à Antioche, voyant la ville en désordre, et la faction de Pierre appuyée de tout le pouvoir de Zénon, crut devoir céder à l'orage. Il se démit publiquement de l'épiscopat, en reprochant au clergé et au peuple leur rébellion contre l'Eglise. L'usurpateur victorieux ne ménagea plus rien. Il assembla des synodes, dans lesquels il fit autoriser ses erreurs ; il ordonna des évêques qui lui ressembloient. Mais ce triomphe ne fut pas de longue durée ; il apprit bientôt que l'empereur, instruit par Gennade, avoit ordonné de le reléguer dans l'Oasis. Il prévint par la fuite l'exécution de cet ordre ; et, s'étant déguisé, il se rendit à Constantinople, où il se tint caché jusqu'au temps où Basilisque, devenu maître de l'empire, entreprit de relever le parti d'Eutychès. Julien fut élu selon les règles canoniques pour remplir le siége d'Antioche.

Cod. Just. l. 1 ; tit. 2, leg. 14 ; tit. 3, leg. 20, 31, 32, 35 ; tit. 11, leg. 8 ; l. 3, tit. 12, leg. 9. Theod. lect. l. 1.

Léon témoignoit beaucoup de zèle pour la religion et pour les intérêts de l'Eglise. Constantin avoit défendu de faire le dimanche aucun acte judiciaire, et, de tous les travaux, il n'avoit permis que ceux de l'agriculture. Les deux Théodoses avoient interdit pour ce jour-là toute espèce de spectacles : Léon recommanda, par une

nouvelle loi, la sanctification du dimanche. Il fut défendu d'exiger en ce jour le paiement des impôts ou des dettes particulières, de faire aucune procédure ni aucune vente; les divertissemens publics furent prohibés; et si le jour de la naissance des empereurs ou de leur élévation à l'empire, tomboit au dimanche, les fêtes et les spectacles ordinaires devoient être différés. Toute contravention à cette loi étoit punie de la privation des emplois et de la confiscation des biens. Il défendit encore d'aliéner les fonds appartenans aux églises; il confirma les priviléges qui leur avoient été accordés par les empereurs précédens, ainsi qu'aux hôpitaux et aux monastères. Mais la loi qu'il publia contre la simonie mérite d'être rapportée tout entière: « Lorsqu'il s'agit « (dit-il) de nommer un évêque, soit pour cette ville « impériale, soit pour toute autre église du monde « chrétien, c'est Dieu seul qu'il faut consulter; l'élec« tion doit se faire selon la conscience, avec des inten« tions pures et une persuasion sincère que celui qu'on « choisit est digne d'une place si sainte et si respectable. « Que personne ne prétende acheter l'épiscopat : le « prix du sacerdoce, c'est le mérite, et non la richesse. « Où la corruption ne s'étendra-t-elle pas, si elle pénètre « jusque dans la maison de Dieu? Que, l'avarice, cette « peste des mœurs, cesse donc d'approcher des autels : « qu'on la repousse loin du sanctuaire. Que, pour l'hon« neur de notre siècle, on ne choisisse que des évêques « chastes, humbles, irréprochables, afin que la bonne « odeur de leur vertu purifie tous les lieux où ils por« tent leurs pas. Loin de courir au-devant de l'épisco« pat, il faut que celui qu'on destine à cette place se « fasse chercher; il faut qu'on soit obligé de le contrain« dre; qu'il se refuse aux prières; qu'il se dérobe aux « sollicitations; qu'il ne se rende qu'à la nécessité d'ac« cepter ce fardeau : il est indigne de cette place, s'il « n'y a pas été porté malgré lui. Si quelqu'un est con-

Chron. Alex. *Glycas*, p. 264. *Malela*, p. 28.

« le lustre de la puissance : elle la fait briller d'un « éclat qui la rend aimable. C'est cette vertu qu'imp « aujourd'hui Ricimer, ou plutôt toute l'Italie. En « sant grâce à un barbare, vous la mériterez de Dieu « pour vous-même. Ce sera pour vous un triomphe glo- « rieux, et qui vous sera propre, d'avoir vaincu sans ré- « pandre de sang. Est-il une plus solide victoire que « celle qu'on remporte sur soi-même ? Pouvez-vous « tirer d'un fier barbare une vengeance plus complète « que de le faire rougir à force de bienfaits ? L'événe- « ment des combats est incertain ; et, supposé qu'il se « décide en votre faveur, ce que les deux partis auront « perdu sera perdu pour votre compte. Considérez que « c'est mettre de son côté la justice et la raison que d'ê- « tre le premier à offrir la paix. » Anthémius répondit en soupirant qu'il avoit comblé Ricimer de faveurs ; qu'il l'avoit honoré de son alliance ; il s'étendit sur son in- gratitude, sur ses entreprises contre l'état, sur ses liai- sons avec les barbares : se fier à un gendre si perfide, n'étoit-ce pas lui fournir de nouveaux moyens de nuire ? « Ce n'est pas (dit-il) que je le craigne ; je suis le seul « homme de l'empire pour qui je n'appréhende rien ; « mais je crains pour le salut de l'état, et c'est le seul « genre de timidité permis à un souverain. Je connois « Ricimer (continua-t-il), et c'est pour moi un grand « avantage : avoir démasqué un traître, c'est l'avoir « désarmé. Mais si vous êtes sa caution, vous qui, éclairé « de la lumière et soutenu de la grâce divine, pouvez « pénétrer et arrêter ses mauvais desseins, je ne vous « refuse rien. S'il vous trompe par ses artifices ordinai- « res, il se sera lui-même blessé avant que de prendre « les armes. Je me remets entre vos mains, et je vous « accorde la grâce que j'étois résolu de refuser à Ricim « C'est assurer mon vaisseau au milieu de la tempête « de le gouverner par vos conseils. » Epiphane remer l'empereur, et rendit grâces à Dieu de ce qu'il inspir

un prince des sentimens si conformes à la bonté divine. Il prit le serment d'Anthémius, et retourna en Ligurie. Il arriva quatorze jours après à Pavie, où il fut reçu avec d'autant plus de joie qu'on avoit moins espéré la paix.

Quoique, sous des règnes si foibles, les concussions et même les trahisons demeurassent souvent impunies, quelquefois cependant la justice reprenoit ses droits, et rien ne contribuoit tant à faire succomber les coupables que leur audace et l'assurance qu'ils avoient de l'impunité. Arvande avoit été préfet de la Gaule pendant cinq ans, en deux fois. Dans sa première préfecture, il avoit gouverné la province avec beaucoup d'humanité. Dans la seconde, il l'avoit pillée sans miséricorde ; et ses exactions ne pouvant encore suffire aux dépenses excessives de son luxe, il avoit contracté des dettes énormes. Pour se mettre à l'abri des poursuites de ses créanciers, il crut n'avoir d'autre ressource que de brouiller les affaires, et de mettre la Gaule entre les mains des barbares, dont il espéroit de grandes récompenses. Il écrivit au roi des Visigoths pour l'engager à prendre les armes, à tomber sur les Bretons de l'Armorique, qu'il subjugueroit sans peine, et à partager la Gaule avec les Bourguignons. Il ajoutoit à ces conseils plusieurs projets extravagans, mais qu'il croyoit propres à réveiller l'humeur turbulente et belliqueuse du prince. Pendant qu'il tramoit cette intrigue criminelle, se croyant assuré de réussir, il redoubloit d'insolence, et accumuloit de plus en plus sur sa tête la haine publique dont il étoit chargé. Sa lettre fut interceptée par les principaux de la Gaule, qui épioient ses démarches. La province députa aussitôt à Rome Tonance Ferréol, ancien gouverneur, qui s'étoit fait chérir des peuples autant qu'Arvande en étoit détesté. On lui donna pour adjoints Thaumaste et Pétrone, recommandables par leur vertu et par leurs talens. Ils étoient munis d'un décret public, qui les commettoit

Sid. l. 1, ep. 7, et ibi Sirm.
Cassiod. chr. Paul. diac. l. 6.

pour dénoncer le préfet au nom de toute la Gaule. Il
portoient en même temps la lettre d'Arvande, qui n'a
voit aucune connoissance qu'elle eût été surprise. Sur l
requête des Gaulois, l'empereur envoya ordre de l'ar
rêter et de le conduire à Rome par mer. Le coupable, étan
arrivé, eut d'abord le Capitole pour prison, sous la gard
d'Asellus, intendant des finances, qui étoit lié d'amiti
avec lui. Ses amis, et entre autres Sidoine, lui con
seilloient de rabattre de sa fierté et de son assurance
qui ne servoient qu'à le rendre plus odieux, et de s
défier de ses adversaires, qui avoient peut-être quelqu
coup imprévu à lui porter, et qui ne cherchoient qu'
exciter sa hardiesse pour tirer de sa bouche quelqu
réponse téméraire. Il rebuta leurs conseils avec hauteur
les traitant de lâches, et disant qu'il savoit ce qu'il avoi
à faire; que sa bonne conscience lui suffisoit, et qu
même il consentiroit à peine d'employer un avocat pou
sa défense. Il continua de se promener, magnifiquemen
vêtu, dans le Capitole, de recevoir des visites, d'écoute
avec complaisance les flatteries des parasites qu'il ad
mettoit à sa table, de passer le temps dans les magasin
des marchands, à se faire montrer et à acheter des bi
joux et des étoffes précieuses, se plaignant sans cesse de
lois, du gouvernement, du sénat et du prince. Enfin l
sénat s'assembla pour procéder à l'examen. Il s'y rend
fort ajusté, et dans une parure brillante: ses adversaire
au contraire, se présentèrent en habit de deuil, dans u
extérieur conforme au misérable état de la province
dont ils étoient députés. On fit entrer les deux partie
et comme les anciens préfets avoient droit de séance
Arvande, oubliant qu'il étoit accusé, alla s'asseoir au
près des juges. Ferréol, quoiqu'il fût sénateur, se tin
avec ses collègues sur les derniers bancs de la salle. O
écouta les plaintes des députés. Tant qu'ils ne parlèren
que des vexations d'Arvande, celui-ci ne perdit pas con
tenance, persuadé qu'un crime avoit cessé de l'être de

puis qu'il étoit devenu si commun. Les accusateurs firent ensuite lecture de la lettre adressée au roi des Visigoths. On s'étoit attendu qu'il s'inscriroit en faux ; et, pour le convaincre, on avoit arrêté son secrétaire, qui reconnoissoit l'avoir écrite sous sa dictée. Mais on n'eut pas besoin de cette déposition. Arvande, aveuglé par son arrogance, sans attendre qu'on l'interrogeât, s'écria qu'il étoit véritablement l'auteur de la lettre, et répéta trois ou quatre fois qu'il ne la désavouoit pas. Toute l'assemblée se récria : les juges prononcèrent que, de son propre aveu, il étoit coupable du crime de lèse-majesté. Ce ne fut qu'en ce moment que le bandeau lui tomba des yeux, et que, changeant de couleur, il vit l'abîme où il s'étoit lui-même précipité. On le déclara déchu des priviléges que lui avoient acquis deux préfectures. Alors, revêtu de ses magnifiques habits, sous lesquels il avoit paru insulter à ses juges, et qui ne lui attiroient plus que la risée et l'indignation du peuple, il fut conduit à la prison publique. Quinze jours après il reçut sa sentence de mort, et fut enfermé dans l'île du Tibre pour y attendre, dans les horreurs du plus affreux désespoir, le délai des trente jours, qui devoient, selon les lois, s'écouler entre la condamnation et le supplice. Pendant cet intervalle, Sidoine et ses autres amis (car les grands criminels en trouvent toujours) se donnèrent tant de mouvement, que l'empereur commua sa peine en celle de la confiscation et d'un bannissement perpétuel. Sidoine, dans le temps même qu'il intercédoit pour lui, ne pouvoit s'empêcher de dire qu'Arvande étoit bien lâche et bien malheureux, s'il craignoit rien plus que de survivre à tant d'ignominie.

Cette indulgence d'Anthémius encouragea les concussions et les rapines, et fit voir que ces avides ravisseurs, espérant toujours dérober à la confiscation une partie de leur pillage, ne sont point retenus par la crainte de l'exil, parce qu'ils ne connoissent point de

An. 470. *Sid. l. 2, ep. 1, 6; l. 5, ep. 13; l. 7, ep. 7. Damas. apud Phot. p. 1040, 104[...]*

patrie, et qu'ils ne craignent que la mort. Séronat, successeur d'Arvande dans la préfecture des Gaules, l'imita dans ses extorsions, et reçut enfin la punition qu'Arvande avoit méritée avant lui. Cet événement doit tomber sur l'année suivante, dans laquelle Jordane, fils de Jean le Vandale, étoit consul avec Sévère. Ce Sévère étoit un païen né à Rome; mais le triste état de l'empire l'avoit déterminé à se retirer dans Alexandrie. Cette ville étoit alors le centre des études et du savoir. Il s'y appliqua aux lettres et à la philosophie, pour se distraire de la vue des maux dont son siècle étoit affligé. La bonne opinion qu'il avoit d'Anthémius le ramena en Italie, où il fut bientôt élevé au consulat et à la dignité de patrice. Séronat, aussi avare et aussi perfide que son prédécesseur, désoloit comme lui la province, et formoit des intrigues avec Euric, qu'il alloit souvent visiter, tantôt à Aire, tantôt à Toulouse. Il avoit dessein de lui livrer l'Auvergne; et, pour accoutumer les habitans au joug des barbares, il rendoit la justice selon les lois des Visigoths, au lieu de suivre les lois romaines. La noblesse, qui n'espéroit pas grand secours de la foiblesse d'Anthémius, songeoit déjà à quitter le pays; plusieurs embrassoient l'état ecclésiastique pour se sauver des violences du gouverneur. La rigueur des exactions produisit la disette; et c'étoit alors un proverbe répandu dans la Gaule, que ce qui faisoit une bonne année, c'étoit plutôt l'humanité des magistrats que la température des saisons. Les habitans de l'Auvergne ne s'abandonnèrent pas néanmoins, et firent connoître à Rome cet impitoyable concussionnaire. On leur rendit justice cette fois, et Séronat fut puni de mort. Romain, élevé au rang de patrice, subit le même sort. Il fut convaincu d'avoir aspiré à l'empire. C'étoit le même officier que Valentinien, vingt-deux ans auparavant, avoit député vers Attila avec Romule et Promote.

Arvande et Séronat avoient excité le roi des Visi-

goths à dépouiller les Romains de ce qui leur restoit dans la Gaule. Ricimer, plus adroit, mais encore plus méchant, ennemi secret de l'empereur, son beau-père, cherchoit à le ruiner aux dépens même de l'empire, et à lui susciter des guerres qui découvriroient sa foiblesse. Genséric, plus redoutable et plus habile que tous ces traîtres, voulant enfin vivre en repos et occuper ailleurs les forces des deux empires, employoit l'argent et l'intrigue pour soulever les Ostrogoths en Orient, et les Visigoths en Occident. Euric, roi d'une nation belliqueuse, embrasé lui-même du désir des conquêtes, n'avoit pas besoin de tant d'aiguillons pour courir aux armes.

19; l. 7, ep. 6; l. 8, ep. et ibi Sirm. Jorn. de reb. get. c. 45. 4 Greg. Tur. l. 2, c. 18, 19, 20, 25. Aimoin. 1, c. 7. Pagi ad Baron. an. 46 Till. Anthemius, art. 8. Vales. rerum franc. l. 5.

Il pouvoit ne s'occuper que de la guerre, sans craindre aucune révolution, aucun désordre dans ses états. Il avoit pour ministre Léon, homme de génie et d'une exacte probité, descendu de Fronton, célèbre orateur, consul sous Antonin, et qui avoit donné des leçons d'éloquence à Marc Aurèle. C'étoit ce Léon, aussi habile politique que savant jurisconsulte, qui dictoit au prince ce qu'il devoit répondre aux ambassadeurs, qui dressoit les traités, qui composoit les ordonnances. Quoiqu'il fît profession de la foi catholique, le prince arien, ennemi des orthodoxes, non-seulement l'épargnoit, mais le chérissoit même, parce qu'il sentoit l'importance de ses services et l'étendue de ses lumières. Il respectoit sa vertu. Le ministre, de son côté, ne s'étudioit qu'à concilier au prince l'affection de ses sujets, et méprisoit les richesses, uniquement curieux de science et d'honneur; frugal au milieu de la bonne chère, toujours simplement vêtu dans une cour où brilloit la magnificence; loin d'attirer sur lui les bienfaits du prince, il ne songeoit qu'à les répandre sur les autres, persuadé que le cœur des hommes de mérite étoit la plus utile conquête qu'il pût procurer à son maître.

Euric brûloit d'envie de réunir sous sa puissance tous

les pays compris entre la Loire, l'Océan, la M ranée et le Rhône. Anthémius, apprenant qu' prêt à se mettre en campagne, donna ordre de r bler les troupes de la Gaule, et engagea Riothai des Bretons de l'Armorique, à marcher contre l sigoths. Ce prince s'étant embarqué à la tête de mille hommes, vint par la Loire, entra dans le et fut reçu dans Bourges. Comme Euric s'appı avec une armée nombreuse, Riotham, pour avc l'honneur du succès, alla à sa rencontre avant qu joint par les troupes romaines. La bataille fut près du bourg de Déols, sur les bords de l'Indı Bretons, après avoir long-temps disputé la vi furent vaincus avec une grande perte; et Riotham d'abandonner le pays, se retira sur les terres des guignons, qui tenoient pour l'empire. Ce succès Euric maître d'une grande partie du Berri.

Dans le même temps, Childéric, roi des Fr achevoit de conquérir le pays au-delà de la Odoacre, chef d'une troupe de Saxons, dont nous déjà parlé, étoit resté maître d'Angers depuis l d'Egidius, et gardoit cette ville au nom de l'em avoit avec lui quelques cohortes romaines comm par le comte Paul. Ayant été battu par Childér d'Orléans, il s'enfuit à Angers; mais, ne se sent en état de tenir contre le vainqueur, qui le pour opiniâtrément, il se sauva par la Loire. Childéric arrivé le lendemain, força la ville, et fit massa comte Paul. Le Saxon, découragé par ces mauv cès, renonça au service de l'empire. Les Romains il s'étoit détaché, se trouvèrent assez forts pour le il perdit, dans une rencontre, un grand nom soldats; ce qui donna aux François occasion de parer des îles de la Loire, où les Saxons s'étoie tifiés, pour avoir la liberté de regagner l'Océan de disgrâce. Odoacre, également maltraité par l

mains et par les François, prit le parti de traiter avec Childéric, et se joignit à ce prince pour attaquer les peuples de l'Armorique. Ils les vainquirent. Les Saxons s'établirent dans le pays de Nantes, et dans une partie de ce qu'on nomme aujourd'hui Normandie, où l'on trouve en effet, encore long-temps après, des Saxons près de Bayeux.

Les Bourguignons servoient les Romains plutôt par jalousie et par crainte des Visigoths que par attachement aux intérêts de l'empire. Dans le cours de cette guerre ils s'opposèrent constamment aux progrès d'Euric, et défendirent l'Auvergne, que ce prince s'efforçoit d'envahir. Ils possédoient alors un assez grand pays. On peut conjecturer qu'une partie leur avoit été cédée par les empereurs, et qu'ils s'étoient eux-mêmes peu à peu agrandis à la faveur des troubles de l'empire, devenu comme flottant par le fréquent changement des princes. Ils étoient maîtres de Lyon, de Vienne, de la province séquanoise et de celle qui porte aujourd'hui le nom de *Dauphiné*. Il paroît même qu'ils avoient passé la Saône, et que leurs états s'étendoient depuis Langres et Dijon jusqu'au-delà de l'Isère. Gondiac, étant mort vers ce même temps, laissa quatre fils, qu'il avoit eus de la sœur de Ricimer, et qui, ayant partagé le royaume de leur père, sont souvent, pour cette raison, nommés *tétrarques* dans les chroniques. C'étoit Gondebaud, Godigiscle, Chilpéric et Gondomar. Tous ces princes héritèrent du titre de maîtres de la milice de l'empire. Ils ne demeurèrent pas long-temps unis. Les deux plus jeunes, ayant appelé à leur secours les barbares d'au-delà du Rhin, firent la guerre à leurs aînés, et les battirent près d'Autun. Gondebaud disparut dans la défaite, et passa pour mort. A la faveur de ce bruit, il se sauva en Italie, où le crédit de Ricimer, son beau-père, le rendit assez puissant pour contribuer à faire un empereur, comme nous le verrons bientôt. Etant ensuite

Sid. l. 3, e[p.] 4; l. 5, ep. 7.
Ennod. vi[t.] Epiph. 202, 20[8], 400, 40[3], 404, 408.
Greg. Tu[r.] l. 2, c. 2[3] 28; l. 3, c.
Greg. Tu[r.] epit. c. 11 17.
Vignier. ch[r.] burg.
Pagi ad B[a]ron. an. 45[..]

revenu dans la Gaule, il se vit en peu de temp tête d'une nombreuse armée, assiégea dans Vien deux frères, les força de se rendre, et les mit à Il fit égorger tous leurs enfans mâles, et n'épargn les filles de Chilpéric, dont l'aînée prit le voile da monastère, et la cadette fut élevée à la cour de son C'est la princesse Clotilde, qui, dans la suite, é Clovis. La femme de Chilpéric étoit estimée dans la Gaule pour sa sagesse et sa bonté; mais sa ver la sauva pas de la cruauté de son beau-frère : il noyer dans le Rhône, et partagea le royaume de I gogne avec Godigiscle, qui lui avoit toujours ét taché.

An. 471.
Idac. chron.
Marc. chr.
Cassiod. chr.
Vict. Tun.
Candid. p. 18.
Proc. Vand. l. 1, c. 6.
Theoph. p. 101.
Chron. Alex.
Evag. l. 2, c. 16.
Jorn. de reb. get. c. 45.
Idem de success.
Niceph. Cal. l. 15, c. 27.
Zon. t. 2, p. 49.
Cedr. p. 350.
Malela, p. 28.
Joël, p. 171.
Damasc, apud Phot. p. 1041.

Lorsque la nouvelle de la défaite de Basilisque arrivée à Rome, le bruit s'étoit en même temps ré en Occident qu'Aspar avoit été dépouillé de tout dignités, et que son fils Ardabure avoit été pu mort pour avoir favorisé les Vandales; ce qui fait noître que dès ce temps-là on les soupçonnoit gé lement de trahison. Cependant Léon, soit qu'il n'e pas de preuves assez certaines, soit qu'il ne se cr assez fort pour punir des traîtres si puissans, ne fit contre eux aucune poursuite. Aspar, soutenu de se fils, tous consulaires, ne rabattit rien de son inso Irrité contre l'empereur de ce qu'il différoit toujours cuter sa promesse, il ne cessoit de décrier son gouv ment et de traverser toutes ses volontés. Il ne craign même de lui manquer ouvertement de respect par d roles très-offensantes. L'aigreur mutuelle en étoit à un tel point, que l'un ne pouvoit se conserver qu la perte de l'autre. Cependant Léon, moins fier et timide, tenta encore une fois de regagner cet esprit tain et intraitable. Il se détermina enfin à lui teni role, et à donner la qualité de César à un de se Ardabure, qui étoit l'aîné, arien aussi obstiné qu père, ne pouvoit espérer de parvenir à l'empire. L

pereur jeta les yeux sur Patrice, second fils d'Aspar. C'étoit un caractère plus doux et plus flexible; il paroissoit disposé à préferer une couronne à l'honneur de ses préjugés. Léon le déclara César; et pour lui donner plus de droit à ce titre, il lui fiança Léontie, sa seconde fille, qui n'étoit pas encore nubile. Un choix si peu attendu souleva toute la ville de Constantinople. Le sénat porta ses plaintes à l'empereur; le peuple insulta Patrice dans le Cirque; le clergé et les moines, suivis d'une foule d'habitans, ayant le patriarche à leur tête, vinrent au palais, suppliant à grands cris l'empereur de se désigner un successeur orthodoxe, et de ne pas exposer les catholiques aux traitemens cruels qu'ils avoient éprouvés sous les malheureux règnes de Constance et de Valens. Léon les apaisa en leur déclarant qu'il n'avoit choisi Patrice que parce que celui-ci renonçoit à ses erreurs, et que le nouveau César donneroit bientôt des preuves de la pureté de sa foi à la face de tout l'empire. On le crut sur sa parole, et les cris séditieux se changèrent en acclamations. Dès le commencement de cette émeute, Aspar et ses fils s'étoient retirés à Chalcédoine, dans l'église de Sainte-Euphémie. Le patriarche fut envoyé pour leur assurer qu'ils n'avoient plus rien à craindre; mais ils refusèrent de sortir de cet asile, si l'empereur ne venoit en personne pour les ramener en sûreté dans Constantinople. Léon voulut bien déférer à leurs désirs; il les traita magnifiquement dans son palais, et la concorde sembloit être rétablie. Mais le fier Aspar, prenant pour un outrage d'avoir eu besoin de grâce de la part de celui qu'il méprisoit comme sa créature, ne fut pas long-temps à renouer le fil de ses pernicieuses intrigues. Léon fut averti qu'Ardabure travailloit à soulever les Isaures, que l'empereur se flattoit d'avoir attachés à ses intérêts. Zénon lui manda en même temps que Martin, officier d'Ardabure, étoit venu lui découvrir que la résolution étoit prise de faire périr l'empereur. Sur cet avis, Léon envoya ordre à Zénon

de se rendre au plus tôt à Chalcédoine, pour être prêt seconder son beau-père, au cas qu'il eût besoin de se cours. Dès qu'il sut que Zénon y étoit arrivé, il mand au palais Aspar et ses fils. Ceux-ci s'y étant rendus san défiance, Aspar et Ardabure furent massacrés par le eunuques. Patrice, percé de plusieurs coups, s'échappa et ne reparut que sous le règne d'Anastase. Dans la suite Zénon, qui ne put découvrir sa retraite, voulant lui ôte toute espérance d'épouser Léontie, la donna en mariag à Marcien, fils d'Anthémius, empereur d'Occident. Pa trice, dans sa retraite, épousa une autre femme, don il eut Vitalien, qui se rendit célèbre dans la suite. Erme naric, troisième fils d'Aspar, le seul qui ne s'étoit pa trouvé au palais avec son père, s'enfuit en Isaurie. Zé non, dont il étoit aimé, ne le croyant pas complice de crimes de son père, favorisa son évasion, et lui fit dan la suite épouser la fille d'un de ses bâtards. Après l mort de Léon, Ermenaric revint à Constantinople, e y passa ses jours avec honneur. Telle fut l'issue des fu nestes intrigues de l'orgueilleux Aspar, qui, en se don nant un maître, avoit prétendu retenir le droit de le commander. Quelque coupable qu'il fût, le surnom d *Macela,* que sa mort à fait donner à Léon, et que les au teurs de ce temps-là expliquent par le mot de *meurtrie* montre que la postérité, ce juge incorruptible des souve rains, n'approuve pas toujours ce qu'on appelle raiso d'état; et qu'elle ne pardonne point à un prince qui, pa sa foiblesse, s'est laissé réduire à la nécessité de substi tuer les assassinats aux formes régulières de la justic Les biens d'Aspar furent confisqués, et l'empereur f publier des édits qui ôtoient aux ariens toutes les église avec défense de tenir aucune assemblée.

Theoph. p. 101. Chron. Alex. Malela, p. 18. Le massacre d'Aspar excita de grands mouvemens dan Constantinople. Chef de la milice, il avoit à ses ordr un grand nombre de troupes, la plupart de la nation d Goths, dont les officiers lui étoient dévoués. Ostrys, ca

pitaine goth, qui portoit le titre de comte, vint à la tête de ses soldats pour forcer le palais : les gardes du prince résistèrent avec courage, et il y eut de part et d'autre beaucoup de sang répandu. Enfin Ostrys fut contraint de se retirer, emmenant avec lui une concubine d'Aspar, célèbre pour sa beauté. Quoique Aspar eût été odieux, le peuple ne put s'empêcher de donner des éloges à la fidélité et à la valeur d'Ostrys : on crioit par toute la ville *qu'Aspar, qui avoit trouvé tant d'amis pendant sa vie n'en avoit eu qu'un après sa mort.* Cependant Ostrys ne fut pas le seul. Théodoric le Louche, frère ou neveu de la femme d'Aspar, accourut à la nouvelle du massacre; et, s'étant joint à Ostrys, il vint avec lui jusqu'aux portes de Constantinople. La ville étoit en grand danger, si Basilisque et Zénon ne fussent venus au secours avec ce qu'ils purent rassembler de soldats. Leur arrivée dissipa les barbares, et rétablit la tranquillité dans la ville. Ostrys et Théodoric demeurèrent en armes, et ravagèrent la Thrace jusqu'à l'accord que Léon fit avec eux, et qui ne fut conclu que deux ans après.

Léon avoit à craindre que les rois ostrogoths établis en Pannonie ne se joignissent à ces nouveaux ennemis, qui sortoient de la même origine. Il voulut s'assurer de leur amitié. Théodémir faisoit alors la guerre en Germanie; il n'avoit pas oublié l'ingratitude de Hunimond, roi des Suèves, qui, lui étant redevable de la vie, étoit venu ravager son pays. Le roi des Ostrogoths laissa passer quatre années sans faire aucun mouvement. Enfin, lorsque les Suèves ne s'attendoient à rien moins qu'à une irruption soudaine, il se mit en marche au milieu de l'hiver, suivi d'une nombreuse infanterie; et, ayant passé le Danube, dont les eaux étoient glacées, il fondit sur eux, désola leur pays, et poussa ses ravages dans la contrée qu'habitoient les Allemands, leurs voisins et leurs alliés. A son retour en Pannonie, il reçut avec les plus vifs transports de joie son fils Théodoric, que Léon

Jorn. de re[b.] get. c. 55. Paul. dia[c.] l. 6.

lui renvoyoit avec de riches présens. Ce jeune prince, âgé pour lors de dix-huit ans, en avoit passé dix à la cour de Constantinople. Plein de reconnoissance du traitement honorable qu'il y avoit reçu, il brûloit d'envie de se signaler en servant l'empire. Il apprit qu'un chef de Sarmates, nommé Babaï, ayant traversé le Danube, avoit battu Camond, commandant des troupes romaines, et s'étoit emparé de Singidon, dans la Haute-Mœsie. Il rassembla aussitôt six mille volontaires, qu'il trouva entre ses amis et ses cliens, partit avec eux à l'insu de son père, alla chercher Babaï, le défit et le tua, reprit Singidon, et revint, couvert de gloire, annoncer à Théodémir son départ, sa victoire et sa conquête. Singidon ne fut pas rendue aux Romains; Théodémire la joignit à ses états, dont elle étoit frontière, et l'empereur aima mieux perdre cette place que l'amitié de ce prince guerrier.

L'année suivante un phénomène extraordinaire effraya Constantinople. Le onzième de novembre, tandis qu'on célébroit les jeux du Cirque, à l'heure de midi, l'air s'obscurcit tout à coup, et d'épaisses ténèbres se répandirent sur toute la ville. On crut voir une pluie de feu qui tomboit du ciel avec abondance : mais ce n'étoit que des cendres sorties du mont Vésuve, et poussées par le vent jusqu'à cette distance. Les toits en demeurèrent couverts à la hauteur de quatre doigts. Quoique la cause en eût été reconnue, le peuple aima mieux continuer de croire que c'étoit un véritable feu, que la miséricorde divine avoit changé en cendres : et, en mémoire de cet événement, on institua des processions et des actions de grâces, qui se célébroient tous les ans au mois de novembre. Plusieurs villes furent renversées en Asie par des tremblemens de terre. Acace, évêque de Constantinople, voyant la décadence de l'empire en Occident, crut l'occasion favorable pour obtenir ce qu'Anatolius avoit en vain entrepris : que le siége de Constantinople fût élevé au-dessus de ceux d'Alexandrie

et d'Antioche. Il employa les sollicitations de l'empereur Léon. Mais le pape Simplicius s'y opposa avec tant de vigueur, que cette tentative demeura encore sans effet.

Après la mort d'Aspar et de son fils, Léon en avoit mandé la nouvelle à Anthémius. Ricimer, qui se sentoit aussi odieux à son maître qu'Aspar l'avoit été à Léon, conçut de la défiance; il craignit que cet exemple ne lui devînt funeste; et, pour sa propre sûreté, il résolut de prévenir Anthémius. Etant donc parti de Milan à la tête d'une armée, il marcha vers Rome, et campa près du pont Milvius. La ville étoit divisée en deux factions: les uns, fidèles à l'empereur, étoient résolus de soutenir un siége; les autres, gagnés par Ricimer, vouloient qu'on lui ouvrît les portes de la ville. A la première nouvelle de cette révolte, Léon avoit envoyé Olybre pour rétablir la paix entre l'empereur et le rebelle. Quelques auteurs prétendent que Léon le fit partir avec le titre d'empereur pour régner en la place d'Anthémius, qu'il croyoit perdu sans ressource. Mais auroit-il si lâchement abandonné celui qu'il avoit lui-même élevé à l'empire, et au fils duquel il avoit donné sa fille en mariage? Il est plus vraisemblable qu'il choisit Olybre pour négocier la paix, et qu'il le préféra à tout autre, parce qu'il étoit bien aise de l'éloigner à cause de ses liaisons avec Genséric. Olybre se rendit à Rome en diligence, et, au lieu de travailler à faire cesser la guerre civile, il accepta la couronne que lui déféra la faction de Ricimer. Selon la chronique d'Alexandrie, Olybre fut forcé malgré lui de prendre le titre d'empereur: mais les pressantes sollicitations que Genséric renouveloit en sa faveur toutes les fois que le trône étoit vacant ne permettent pas de douter de son ambition. Anthémius, trahi par celui-même qui devoit être son libérateur, se réfugia dans l'asile de Saint-Pierre; et ses sujets fidèles, n'osant plus sortir de leurs maisons, y

Evag. l. 2, c. 16.
Ennod. vi[...]
Epiph. p. 380.
Cassiod.ch[...]
Marcel.ch[...]
Vict. Tu[...]
Proc. Van[...] l. 1, c. 7.
Theoph. [...] 101, 102.
Jorn. de re[...] get. c. 45.
Paul. dia[...] l. 6.
Joël, p. 17[...]
Malela, [...] 29, 30.
Hist. mi[...] cell.
Baronius.
Pagi ad Ba[...] ron.
Vales. r[...] rum franc[...] l. 5.
Buch. Belg[...] l. 18, c. 7.

mouroient de faim et de maladie. Le rebelle entroit d[illegible] Rome lorsqu'un seigneur goth établi en Gaule, nom[illegible] Bilimer, zélé pour le service de l'empereur, y arri[illegible] avec un corps d'armée. Il y eut un sanglant combat a[illegible] pont d'Adrien. Bilimer y perdit la vie, et ses troupe[illegible] furent taillées en pièces. Ricimer, victorieux, s'empa[illegible] de la ville le onzième de juillet ; il la livra au pillag[illegible] à l'exception des deux quartiers où il cantonna ses tro[illegible] pes, et où ses partisans se retirèrent. C'étoit dep[illegible] soixante-deux ans la troisième fois que cette ville infor[illegible] tunée devenoit la proie d'un vainqueur barbare. Anth[illegible] mius fut massacré ; il avoit régné cinq ans et trois mo[illegible] Olybre demeura maître de l'empire, autant qu'il po[illegible] voit l'être sous le glaive de Ricimer. Il fut bientôt d[illegible] livré de ce tyran, qui mourut de maladie, et expir[illegible] dans les plus cruelles douleurs, le dix-huitième d'ao[illegible] suivant. Perfide, inhumain, abusant d'un pouvoir qu[illegible] ne devoit qu'à la foiblesse de ses maîtres, quatre fo[illegible] il donna, il arracha quatre fois la couronne impéria[illegible] Mais quoique tant de forfaits aient noirci sa mémoire, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il fut grand capi[illegible] taine, et seul digne de ce nom en Occident. Il s'éto[illegible] emparé, malgré les papes, de l'église de Sainte-Agath[illegible] où les ariens de Rome tinrent leurs assemblées. Olybre, par un sentiment de reconnoissance que son bienfai[illegible] teur, s'il eût vécu plus long-temps, auroit sans dout[illegible] bientôt effacé, conféra la dignité de patrice à Gondo[illegible] baud, neveu de Ricimer. C'est la seule action de so[illegible] règne dont la mémoire se soit conservée. Il mourut d[illegible] sa mort naturelle le vingt-troisième d'octobre de cet[illegible] année, trois mois et douze jours après Anthémius, lai[illegible] sant de sa femme Placidie une fille nommée Julienn[illegible] Placidie passa ses jours en Orient, et Hunéric, s[illegible] cesseur de Genséric, remercia, par une ambass[illegible] l'empereur Zénon du traitement honorable qu'il fai[illegible] à sa belle-sœur. Ce fut par cette considération q[illegible]

roi des Vandales permit à l'église de Carthage d'élire un évêque. Zénon voulut d'abord donner Julienne pour femme à Théodoric, fils de Théodémir, à condition qu'il feroit la guerre à l'autre Théodoric, surnommé *le Louche*. Mais cette entreprise n'ayant pas eu de succès, elle épousa le général Aréobinde, célèbre du temps d'Anastase. Elle se signala par la fermeté avec laquelle elle résista à ce prince, qui vouloit la contraindre à condamner le concile de Chalcédoine.

Olybre étant mort, l'empire d'Occident, resserré dans des bornes étroites, et ne renfermant plus que l'Italie, la Dalmatie et une petite partie de la Gaule, demeura sans maîtres pendant quatre mois et demi. L'inutilité des derniers princes depuis Majorien avoit accoutumé les peuples à l'anarchie ; à peine s'étoit-on aperçu, sous les trois règnes précédens, qu'il y eût un souverain. Tant de chutes précipitées n'effrayèrent point Glycérius. Il étoit officier de la garde impériale. Le patrice Gondebaud, qui auroit bien voulu succéder à la puissance de son oncle Ricimer, lui persuada de prendre la pourpre, et lui ménagea le suffrage des soldats. Il fut proclamé Auguste à Ravenne, le 5 de mars 473, sans avoir demandé le consentement de Léon. On ne sait rien de la naissance de Glycérius, ni de ses aventures jusqu'à son avénement à l'empire ; et tout ce qu'on sait de son règne, c'est qu'il avoit quelque probité ; qu'il honoroit beaucoup le saint évêque Epiphane ; qu'à la prière de ce prélat il pardonna aux habitans de Pavie une insulte qu'ils avoient faite à sa mère, et qu'à force d'argent il détourna de l'Italie une armée d'Ostrogoths qui venoient en faire la conquête. Voici ce que l'histoire nous fournit sur cette expédition.

An. 473. *Cassiod. chr. Marcel. chr. Evag. l. 2, c. 16. Jorn. de reb. get. c. 45. Theoph. p. 102. Paul. diac. l. 6. Ennod. vit. Epiphan. p. 381. Till. Odoacre, art. 1.*

Ricimer avoit contenu les Ostrogoths, qui redoutoient sa valeur. Après sa mort, ils se trouvèrent trop resserrés dans les bornes de la Pannonie. Comme leurs fréquentes incursions avoient désolé tout le pays au-delà du Da-

Jorn. de reb. get. c. 56. Paul. diac. l. 6. Buch. Belg. l. 18, c. 8.

nube, accoutumés au pillage, ils demandèrent à leurs princes de les conduire sur les terres de l'empire, et de leur procurer un établissement plus commode. Leurs rois convinrent entre eux que Théodémir, qui avoit de plus grandes forces, entreprendroit la conquête la plus difficile, et qu'il attaqueroit l'empire d'Orient en Illyrie, tandis que Vidémir se jeteroit en Italie, où il devoit trouver moins de résistance. Vidémir, à la tête de tout son peuple, prit sa route par le pays des Ruges, qui habitoient alors ce qu'on appelle aujourd'hui la basse Autriche. En vain Flaccitée, roi des Ruges, voulut lui disputer le passage; Vidémir traversa et pilla le Norique; mais il mourut en entrant en Italie. Son fils, qui portoit le même nom que lui, se laissa gagner par les présens que lui envoya Glycérius, et passa en Gaule, où il se joignit aux Visigoths, avec lesquels cette branche des Ostrogoths demeura confondue. Le jeune Vidémir se contenta de partager la gloire et la fortune d'Euric, qu'il aida dans les conquêtes que ce prince fit en Gaule et en Espagne.

Jorn. de reb. get. c. 56. Sigon. de imp. occid. Vales. rerum franc. l. 5.

Théodémir fut plus heureux. Après avoir passé la Save sans opposition de la part d'une peuplade de Sarmates établis sur les bords de cette rivière, il alla s'emparer de Naïsse, et prit Ulpiane par composition. Il força plusieurs passages, qui jusqu'alors étoient regardés comme impraticables. Ayant pénétré en Thessalie, il prit et pilla Héraclée et Larisse. La valeur héroïque de son fils Théodoric ne contribuoit pas moins à ses succès que son propre courage. Etant revenu à Naïsse, il y laissa garnison, et marcha vers Thessalonique, capitale de toute l'Illyrie. Léon y avoit envoyé le patrice Clarien pour la défendre. Dès le commencement du siége, Clarien, jugeant qu'il ne pouvoit tenir longtemps contre de si puissans efforts, prit le parti de traiter avec Théodémir, qui se fit payer une grande somme d'argent pour consentir à se retirer. Cet accommode-

ment particulier entraîna la paix générale. L'empereur, étant entré en négociation, céda aux Goths les territoires de Pautalie, d'Europus, de Bérée, de Médiane et de plusieurs autres villes dans cette partie de l'Illyrie. C'étoit établir sur la frontière de la Thrace des voisins dangereux; mais, dans l'état où se trouvoit l'empire, on croyoit gagner tout ce qu'on n'étoit pas forcé d'abandonner.

Cette paix étoit d'ailleurs nécessaire pour empêcher Théodémir de donner la main aux autres Ostrogoths, qui, depuis deux ans, désoloient la Thrace. Ostrys et Théodoric le Louche continuoient de venger la mort d'Aspar. Léon leur envoya Logius le silentiaire pour entendre leurs propositions. Ils demandoient *que Théodoric fût mis en possession de l'héritage d'Aspar; qu'on lui accordât un établissement dans la Thrace; qu'on lui conférât la charge de général de l'infanterie et de la cavalerie qu'Aspar avoit possédée.* Léon rejetoit les deux premières demandes; il accordoit seulement la troisième, qu'il semble cependant qu'il auroit dû principalement refuser. L'héritage d'Aspar et quelque coin de la Thrace étoient-ils donc d'un plus grand prix qu'une charge qui mettoit entre les mains de Théodoric toutes les forces de l'empire? Quel gouvernement que celui où l'argent est plus estimé que l'honneur et la sûreté! Théodoric, irrité du refus, envoya une partie de ses troupes assiéger la ville de Philippes, et alla lui-même avec le reste attaquer Arcadiopolis. Il la prit par famine, les habitans, qui attendoient inutilement du secours, s'étant laissé réduire à une telle extrémité, qu'ils mangèrent les chevaux, et même les cadavres humains. Les troupes qui assiégeoient Philippes se contentèrent de brûler les faubourgs, et ne firent point d'autre dommage. Les Goths, après avoir tout ravagé, ne trouvant point eux-mêmes de quoi subsister, entrèrent en négociation. La paix fut faite à condition que l'empereur leur paieroit

Malc. p. 92, 93.

tous les ans deux mille livres d'or; que Théodoric pos séderoit en propriété un canton de la Thrace; qu'il se roit revêtu de la charge de maître de l'une et de l'autr milice; qu'il auroit le titre de roi des Goths; que l'em pereur ne donneroit retraite à aucun déserteur; et qu les Goths serviroient l'empire dans toutes les guerres excepté contre les Vandales. Cette exception achève d faire connoître que Genséric étendoit ses intelligence chez tous les ennemis de l'empire, et qu'il entretenoi ces mouvemens.

Malc. p. 91, 92. *Proc. pers, l.* 1, *c.* 19.

Léon se rendoit méprisable aux barbares. Par le trait conclu avec les Perses sous le règne de Théodose le jeun on étoit convenu que ni les Romains, ni les Perses n prendroient sous leur protection les Sarrasins qui s détacheroient de leur souverain naturel. Le Sarras Amorcèse, soit par mécontentement, soit par incon stance, quitta la Perse, et se retira en Arabie. Il se m à ravager les pays voisins, épargnant les sujets de l'em pire, mais traitant en ennemis les Sarrasins tributair de la Perse. Ayant peu à peu étendu ses conquêtes, s'empara de l'île de Jotabé, qui appartenoit aux Ro mains, dans le golfe Arabique; cette île est éloignée d'en viron quarante-cinq lieues de la pointe du golfe, o étoit située la ville d'Aïla. Amorcèse chassa les officie commis pour le recouvrement des impôts, se les fit paye à lui-même, et se rendit maître des bourgs et des villag établis sur la côte du golfe. Malgré cet acte d'hostilité, rechercha l'alliance de Léon, et voulut obtenir de lui l commandement de tous les Sarrasins de l'Arabie pétré qui reconnoissoient l'autorité de l'empire. Dans ce des sein, il députa d'abord Pierre, évêque du pays; ensuite sur l'invitation de l'empereur, il se rendit lui-même Constantinople. Léon, oubliant le traité fait avec le Perses, le reçut avec distinction, le fit manger à s table, et sous prétexte qu'il méritoit des honneurs sin guliers pour avoir embrassé la religion chrétienne, il l

fit asseoir dans le sénat au-dessus de tous les patrices. Il lui céda l'île de Jotabé, et beaucoup plus encore qu'il ne demandoit, et ne le congédia qu'après lui avoir donné son portrait enrichi de diamans de grand prix. Il obligea même chacun des sénateurs à lui faire un présent. Tant d'honneurs rendus à un chef de brigands avilissoient l'empereur, et inspiroient au Sarrasin même plus de fierté et de présomption que de reconnoissance. On blâmoit encore Léon d'avoir fait connoître à ce barbare le mauvais état de l'empire en lui permettant de traverser tant de villes, où il n'avoit trouvé que du luxe et du désordre, et point de soldats. On jugeoit que, si l'empereur vouloit lui accorder l'honneur de commandant, il devoit lui en envoyer le brevet en Arabie, plutôt que de lui laisser voir de si près la majesté romaine presque entièrement éclipsée.

Zénon étoit chéri de son beau-père, ce qu'il devoit moins sans doute à ses qualités personnelles qu'à l'adresse de sa femme Ariadne. Cette princesse vouloit régner, et elle avoit disposé son père à désigner Zénon pour son successeur. Ce dessein révolta le peuple de Constantinople. Le nom des Isaures étoit odieux, et la difformité de Zénon augmentoit encore l'aversion publique. Ce sentiment de haine fut porté à un tel excès, que le peuple se souleva dans les jeux du Cirque, et massacra un grand nombre d'Isaures. Léon, n'espérant pas ramener les esprits, nomma Auguste, son petit-fils, qui portoit aussi le nom de *Léon*. C'étoit un enfant qui, sur la fin de 463, ne pouvoit avoir que quatre ans, Ariadne, sa mère, n'ayant épousé Zénon que vers la fin de 468. Ce choix fut agréable au peuple, qui, dans ce jeune prince, considéroit son aïeul plutôt que son père.

Candid. p. 18. Theod. lect. l. 1. Theoph. p. 102. Evag. l. 2 c. 17. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Zon. t. 2 p. 51. Cedr. p. 350 Marcel. chr. Vict. Tun. Cassiod. chr. Glycas, p. 264.

Le nouvel Auguste fut seul consul l'année suivante, et se vit bientôt seul empereur. Dès le mois de janvier, son aïeul mourut d'une dysenterie. La maladie fut longue, et consuma tellement ce prince, qu'il ne lui

An. 474. *Evag. l. 2 c. 17. Marc. chr. Vict. Tun. Cassiod. chr.*

Cedr. p. 350. Zon. t. 2, p. 51. Malela, Theoph. p. 103. Glycas, p. 163. Manas. p. 60. Joël, p. 171.

resta plus que la peau sur les os. Il avoit vécu soixan treize ans, et en avoit régné dix-sept moins quelq jours. Il fut enterré dans le mausolée de Constantin. I Grecs lui ont donné le surnom de *grand*, quoiq dans ses actions on ne voie rien qui mérite un titre honorable. Les objets croissoient sans doute aux ye de la nation, à mesure qu'elle perdoit de sa propre gra deur. Léon ne se rendit mémorable que par la fon tion de quelques églises.

Candid. p. 18. Anon. Vales. Theoph. p. 103. Chron. Alex. Evag. l. 2, c. 17. Theod. lect. l. 1. Zon. t. 2, p. 51. Cedr. p. 350. Malela, Ado. chr. Paul. diac. l. 6. Baronius.

Vérine, veuve de Léon, acquit, par la mort de s mari, plus de pouvoir qu'elle n'en avoit eu pend qu'il vivoit. Cette femme ambitieuse, dont les vices toient jusqu'alors couverts du voile d'une fausse pié s'étant jointe à sa fille Ariadne, travailla de concert a elle à gagner les esprits en faveur de Zénon. Elles ré sirent auprès du sénat et de l'armée. C'étoit déjà Zén qui gouvernoit sous le nom du jeune empereur; m elles craignoient que, dans le cours d'une longue gence, le prince ne leur échappât, et que Zénon, éta sans titre, ne fût écarté par quelque étranger plus c pable que lui de soutenir le poids des affaires. Elles flattoient de gouverner Zénon, qui ne s'occupoit que ses plaisirs, et qui devoit toute sa fortune à sa bell mère et à sa femme. Elles résolurent donc de l'associ à la souveraineté; et Ariadne ayant fait la leçon à s fils, le neuvième de février elle le conduisit à l'Hipp drome, et le plaça sur un trône comme pour le montr au peuple. Zénon s'étant approché pour lui rendre s hommage, le prince lui mit le diadème sur la tête, le déclara son collègue en le nommant Auguste. Lé ne vécut pas long-temps après. Au mois de novemb suivant il mourut de maladie, et l'on soupçonna s père de l'avoir empoisonné. Plusieurs auteurs ont éc que Zénon, voulant poignarder son fils, Ariadne, q conservoit encore un reste de compassion maternell substitua une autre victime; et qu'ayant tenu caché

jeune enfant, elle l'engagea ensuite dans la cléricature, où il vécut jusqu'au règne de Justinien. Mais ce récit a tout l'air d'une fable.

Les soupçons ne furent point étouffés par la conduite que tint le nouvel empereur. Esclave des passions les plus infâmes, il sembloit ne faire consister le privilége de souverain que dans la liberté de les satisfaire impunément à la face de toute la terre. Lâche et fanfaron, il paroissoit toujours prêt à marcher en personne contre les barbares; et lorsque ses armées n'attendoient plus que sa présence, il se replongeoit dans ses débauches. Ignorant et sans expérience, il gouvernoit au gré de ses caprices; colère, défiant, jaloux, n'oubliant jamais les injures qu'il croyoit avoir reçues. Ce fut de la disgrâce et de la mort qu'il paya les plus importans services. Son avarice fut différente de celle de Léon. Celui-ci avoit accumulé des trésors qui auroient pu servir à relever l'empire : Zénon pilloit pour répandre; aussi prodigue que ravisseur, il eut bientôt dissipé les sommes immenses que Léon lui avoit laissées; et, pour continuer ses profusions, il accabla ses sujets d'impôts. L'Egypte payoit avant lui cinquante livres d'or : il fit tout d'un coup monter cette contribution à cinq cents livres. Tout méchant qu'il étoit, il vouloit être loué, et il affectoit les vertus qu'il n'avoit pas. Dans ce dessein, il répandoit des aumônes, qui ne lui coûtoient que des crimes et d'injustes confiscations. Par une vanité encore inconnue dans ce temps-là, il se faisoit peindre les sourcils, les cheveux et la barbe, s'imaginant corriger ainsi sa laideur naturelle. Faisant un bizarre mélange de dévotion apparente et d'impiété réelle, il consultoit le saint solitaire Daniel, et bien plus souvent des magiciens, qui abusoient de sa stupide crédulité. Il réunissoit tous les vices de la bassesse qu'il tenoit de son éducation grossière avec ceux de la puissance qu'il avoit usurpée sans la mériter.

Evag. l. 3, c. 1, 3, 27. Theoph. p. 103. Malc. p. 87, 97. Damasc, apud Phot. p. 1058. Zon. t. 2, p. 51. Cedr. p. 351, 354. Suid. vocib. Ζήνων, Δογῖινος Ἐρύθριος.

Il avoit eu d'Arcadie, sa première femme, un f
qu'il nomma Zénon, et qu'il destinoit à lui succéder.
lui conféra de bonne heure plusieurs dignités, et l
donna des maîtres pour le former aux exercices. Mais
jeunesse de la cour s'empara de l'esprit de ce jeu
prince, et le plongea dans un abîme de débauch
Bientôt, dégoûté de toute occupation honnête, enivré
poison de la flatterie, ne voyant que le diadème qui l
étoit destiné, enflé d'un orgueil et d'une arrogance q
se montroit sur son visage et dans sa démarche, il tra
toit les autres hommes comme ses esclaves. La Pro
dence divine voulut bien épargner à l'empire les ma
dont ce monstre naissant sembloit le menacer. U
cruelle dysenterie l'emporta dans sa première jeune
Zénon avoit deux frères, plus capables d'exciter sa m
chanceté naturelle que de la retenir. L'un, nom
Conon, n'usoit de son pouvoir que pour répandre
sang; c'étoit un barbare affamé de meurtre et de carna
Il paroît qu'il mourut avant Zénon. L'autre, nom
Longin, lui survécut pour le malheur de l'empire. T
les deux abusoient de l'autorité de l'empereur pour
vager les provinces, envahissant les riches possessio
et vendant l'impunité aux plus grands criminels. M
Longin étoit plus odieux par ses débordemens. T
jours ivre, il passoit sa vie avec des libertins et des co
tiers de débauches, qui, en même temps qu'ils
faisoient leur cour, trompoient son incontinence. Ap
lui avoir promis de lui livrer des femmes distinguées p
leur naissance et par les dignités de leurs maris, ils l
amenoient dans de superbes équipages des prostitu
richement vêtues, qui se paroient des noms les pl
illustres. Toutes les fois qu'il sortoit en public, il affe
toit de jeter au peuple des bracelets et d'autres bijou
Il faisoit enlever les femmes et les filles même des m
gistrats, lorsqu'elles avoient le malheur de plaire à s
yeux. Il ne respectoit pas davantage les lois de la religio

étant à Pèges, ville de la Mégaride, près de l'isthme de Corinthe, il apprit qu'il y avoit dans le voisinage un monastère de filles fort pauvres, mais dont plusieurs étoient très-belles. Il s'y introduisit sous prétexte de leur distribuer des vivres et des habits, et n'en sortit qu'après avoir profané par ses violences cette retraite sacrée.

Dans une cour si corrompue il n'y avoit que deux hommes de bien : c'étoit Erythre, préfet du prétoire, et le patrice Pélage. Nous aurons occasion dans la suite de faire connoître celui-ci. Mais nous ne pouvons différer de parler d'Erythre, parce qu'il se retira des affaires dès le commencement du règne de Zénon. Il exerçoit avec honneur les fonctions de la préfecture lorsque Zénon parvint à l'empire. Dès qu'il vit le trésor épuisé par le luxe et par les débauches du prince, comme il étoit trop humain pour lui chercher des ressources dans l'oppression des sujets, déjà surchargés d'impôts, il demanda sa retraite, et l'obtint aisément. Tout l'empire, excepté Zénon et sa cour, fut sensiblement affligé de perdre l'unique magistrat qui s'occupoit du bien public. L'indignité de Sébastien, son successeur, augmenta encore les regrets. Celui-ci trafiquoit de tous les emplois. Lorsque l'empereur conféroit une charge, le préfet la rachetoit pour la revendre plus cher à un autre; et le prince partageoit avec lui le profit de cet infâme commerce. Sébastien ne trouvoit rien d'injuste ni de difficile pour s'enrichir lui-même en fournissant à l'insatiable avidité de Zénon.

Léon n'avoit reconnu pour empereurs ni Olybre, ni son successeur Glycérius. Se croyant en droit de donner un maître à l'Occident, quelques mois avant sa mort, il avoit envoyé en Italie Julius Népos, après lui avoir fait épouser une nièce de sa femme Vérine. Népos, fils de Népotien, qui avoit commandé en Dalmatie, étoit, par sa mère, neveu de Marcellin, que nous avons vu maître d'un canton de cette province. Léon fit partir

Jorn. de reb. get. c. 45. Idem de reg. success. Evag. l. 2, c. 16. Theoph. p. 102. Marc. chr. Sid. l. 5, ep. 6; l. 8, ep. 7. Anon. Vales. Malc. apud

Phot. p. 171. Cassiod. chr. Pagi ad Baron. Buch. Belg. l. 18, c. 10.

avec lui un de ses officiers nommé Domitien, qui a ordre de le proclamer empereur lorsqu'il seroit ai en Italie. Népos, s'étant embarqué avec des troupes, e dans le port de Ravenne, d'où Glycérius, averti de approche, étoit sorti pour se sauver du côté de R Le nouvel Auguste le poursuivit, et l'ayant assiégé Porto, à l'embouchure du Tibre, il le força de se re et de renoncer à l'empire. On lui coupa les cheveu il fut sur-le-champ ordonné évêque de Salone en I matie. Il avoit régné environ quatorze mois. Népos r de nouveau à Rome le titre d'empereur, le 24 de j lorsque Zénon régnoit déjà en Orient, conjointen avec le jeune Léon. Sidoine fait un grand éloge de Né il le représente comme un prince zélé pour la jus qui, pour l'avancement de ses officiers, ne consid que la capacité et la vertu, sans avoir aucun égard fortune. Gondebaud, qui avoit gouverné l'Italie pen près de deux ans sous les règnes d'Olybre et de Gl rius, s'enfuit en Bourgogne, et tâcha de soulever frères contre le nouvel empereur. Mais Népos avoit pris soin de prévenir ces princes par des présens et la concession de quelques villes.

Sid. l. 3, ep. 1, 3, 4, 8; l. 5, ep. 6, 12; l. 6, ep. 6; l. 7, ep. 6, 7, carm. 12, et ibi Sirm. Ennod. vita Epiph. p. 381. Jorn. de reb. get. c. 45. Pagi ad Baron. Lucan. phars. l. 1.

Euric ne fut pas si aisé à contenir. Plein de mé pour ces empereurs éphémères, jugeant bien que pos, assis sur un trône si chancelant, n'y seroit pas assuré que ses prédécesseurs, il crut l'occasion favor pour achever de se rendre maître de la Gaule méri nale jusqu'au Rhône. Il ne lui restoit plus à conqu que l'Auvergne. Les Auvergnats s'étoient autrefois tés du nom de frères des Romains : ils prétendoien rer comme eux leur origine de la ville de Troie. traditions, quoique fabuleuses, les attachoient à l' pire, et les vexations de leurs derniers gouverneurs voient pu étouffer en eux cette ancienne affection. E étant venu assiéger la capitale du pays, nommée auj d'hui Clermont, dont Sidoine étoit alors évêque,

habitans souffrirent avec patience la faim, le fer, le feu, la peste et tous les maux d'un siége opiniâtre. Après avoir repoussé les assauts des Visigoths, ils sortoient eux-mêmes de leur ville, et alloient les attaquer dans leurs retranchemens, brûlant, renversant, détruisant toutes les machines et tous les ouvrages. Leurs faubourgs étant réduits en cendres, et leurs murs en partie abattus, ils fermoient les brèches avec des palissades, et ne rabattoient rien de leur constance et de leur hardiesse. Les Bourguignons, qui étoient venus à leur secours, enfermés avec eux dans la ville, leur étoient à charge plus qu'ils ne les défendoient, s'emparant des subsistances; en sorte que les habitans, mourant de faim, arrachoient les herbes qui croissoient au pied de leurs murailles; et cette nourriture misérable, souvent pernicieuse, faisoit périr les uns, tandis qu'elle soutenoit à peine la vie languissante des autres. Mais leur principale défense consistoit dans la valeur et dans l'activité d'Ecdice : il étoit né dans leur ville, et avoit épousé une fille de l'empereur Avitus. C'étoit un excellent guerrier, et, selon la remarque d'un auteur contemporain, dans cette décadence de l'empire d'Occident, ce n'étoient pas les gens de mérite qui manquoient à l'état, mais les places et les emplois qui manquoient aux gens de mérite. Ecdice se trouva hors de Clermont lorsque Euric vint en former le siége. A cette nouvelle, il accourut escorté seulement de dix-huit cavaliers, et donna tête baissée sur l'armée ennemie, qui, étonnée de cette attaque imprévue, et le croyant mieux accompagné, se retira sur une hauteur escarpée. Ecdice leur tua plusieurs soldats de leur arrière-garde, et, sans avoir perdu un seul de ses gens, il entra comme en triomphe dans la ville, au milieu des cris de joie des habitans, qui, du haut de leurs murailles, avoient été spectateurs de cette action hardie. Il partagea la bourgeoisie en divers corps, et forma une petite ar-

mée, à la tête de laquelle il fit de fréquentes sorties, (
toujours avec succès. Dans ces combats les Goths étoie
si maltraités, qu'afin de cacher leur perte, ils coupoien
la tête à leurs morts, qu'on distinguoit aisément à leu
longue chevelure. Enfin, l'hiver approchant, Euric fu
obligé de lever le siége, bien résolu de revenir au prin
temps, et de ne pas quitter cette entreprise qu'il n'eû
réduit Clermont sous sa puissance.

Sid. l. 3, ep. 2; l. 6, ep. 12. Greg. Tur. l. 2, c. 24.

La retraite des Visigoths laissa la ville en proie à deu
maux plus redoutables que l'ennemi. La division se m
entre les habitans, les uns voulant soutenir un nouvea
siége, et les autres abandonner la ville. En même tem
une affreuse famine désoloit tout le pays que les Vis
goths avoient ravagé. Un prêtre de Lyon, nommé Co
stance, dont la vertu étoit connue et respectée en A
vergne, vint rétablir la concorde. Par ses larmes, pa
ses prières, par la force de sa persuasion il rame
dans la ville ceux qui s'étoient déjà retirés, et anim
tous les habitans à réparer les brèches de leurs mura
les, et à se mettre en état de défense. On trouva dan
les richesses et dans la générosité d'Ecdice une ressourc
contre la famine. Aussi charitable que courageux, i
envoya ses domestiques dans les territoires voisins ave
des chevaux et des chariots, pour lui amener ceux qu
manquoient du nécessaire. Toutes ses maisons, à l
ville et à la campagne, devinrent des hôpitaux où l'o
distribuoit des alimens à tous les pauvres tant que du
la disette. Il s'y rassembla plus de quatre mille person
nes des deux sexes. L'abondance étant revenue, il leu
fournit des voitures pour retourner chacun dans leu
demeures. Saint Patient, évêque de Lyon, donna auss
dans cette famine, des marques d'une charité vraimen
pastorale. Ce fut alors que Sidoine, pour attirer la m
séricorde divine sur l'Auvergne accablée de tant d
maux, établit dans son diocèse les processions des Ro

ıs, que saint Mamert, évêque de Vienne, avoit uées, six ans auparavant, pour le sien, dans une ité publique.

hiver se passa en négociations du côté des Romains, n préparatifs de guerre de la part des Visigoths. os, ne se sentant pas assez fort pour soutenir la guerre tre Euric, lui envoya le questeur Licinien pour ter avec lui. Ce député étoit en même temps chargé orter à Ecdice le brevet de patrice, dignité qu'Anuius lui avoit promise autrefois. Licinien avoit tes les qualités d'un habile négociateur; il étoit d'ailrs incapable de trahir les intérêts de son maître, ce étoit alors devenu très-ordinaire. Cependant il ne réussir. En vain plusieurs évêques de la Gaule se pirent à lui pour le seconder, Euric ne voulut entre à aucune proposition, si on ne lui cédoit l'Aune: il menaçoit même de passer le Rhône et de ser ses conquêtes jusqu'au pied des Alpes. Les Aunats ne craignoient rien tant que de tomber sous la ance de ce prince cruel et sanguinaire: ils offroient utenir encore tous les hasards et tous les maux iége, résolus de mourir sur les remparts de leur ; et si l'on se déterminoit à livrer l'Auvergne aux iths, ils demandoient en grâce qu'on leur permît ciler eux-mêmes et d'aller s'établir dans quelıtre contrée de l'empire. L'évêque Sidoine entreson peuple dans ces sentimens: il avoit en horreur isme, qui ne tarderoit pas d'entrer dans son dioec les Visigoths. Euric étoit persécuteur; il avoit nort ou exilé les évêques orthodoxes de ses états; it fermer les églises: et la doctrine catholique resque abolie dans toute l'Aquitaine.

Sid. l. 3, ep. 7; l. 4, ep. 15; l. 7, ep. 6, 7. Ennod. vit. Epiph. p. 381. Greg. Tur. l. 2, c. 25.

ɔs, touché du désespoir des peuples de l'Auver- voyoit cependant hors d'état de les conserver. it, à quelque prix que ce fût, satisfaire Euric uver à l'empire ce qui lui restoit encore entre

Sid. l. 7, ep. 17; l. 8, ep. 9; l. 9. ep. 3, et ibi Sirm. Greg. Tur. l. 2, c. 20, 24.

Ennod. vit. Epiph. p. 382, 383, 483. Jorn. de reb. get. c. 45. Paul. diac. l. 6. Vales. rerum franc. l. 5. Pagi ad Baron. Buch. Belg. l. 18, c. 10.

le Rhône et les Alpes. Il fit une dernière tentative ; c fut de députer au roi des Visigoths Epiphane de Pavie dont l'éloquence, soutenue de la grâce divine, avoit au trefois désarmé l'indomptable Ricimer. Le saint préla trouva Euric plus inflexible. La paix ne fut concl qu'à condition que l'Auvergne resteroit aux Visigoth Ecdice se retira au-delà du Rhône ; et, ne pouvant pass en Italie, où Népos le rappeloit à l'arrivée d'Odoacre, vécut chez les Bourguignons dans la retraite et la piét faisant de grandes aumônes. Euric enferma Sidoin dans le château de Liviane, à quatre lieues de Carca sonne. Lui ayant ensuite rendu la liberté à la sollicita tion de Léon, son ministre, il le fit venir à sa cour, so prétexte de régler avec lui les affaires de l'Auvergne, le retint long-temps comme en exil à Bordeaux, o ce prince faisoit alors son séjour. Il donna le gouve nement de sa nouvelle conquête à Victorius, qui le gard six ans. Celui-ci se comporta d'abord avec équité, mérita de Sidoine les plus grands éloges. Mais ensuite s'étant livré à la débauche, il devint cruel, et se rend odieux à la province. Craignant même pour sa vie, n'osant retourner à la cour d'Euric, instruit de s méchancetés, il s'enfuit à Rome, où ses débordemen excitèrent tant d'horreur, qu'il fut tué par le peuple coups de pierres.

An. 475.

Jorn. de reb. get. c. 45. Prisc. p. 57. Anon. Vales. Evag. l. 2, c. 16. Proc. Goth. l. 1, c. 1. Cassiod. chr. Theoph. p. 102. Marcel. chr. Paul. diac. l. 6. Sid. l. 5, ep. 6, 7. Baronius.

La paix conclue avec Euric ne rassuroit pas entière ment l'empereur. Il envoya ordre au patrice Oreste d rassembler des troupes, et de les faire passer en Gaul Oreste étoit Romain d'origine, né en Pannonie. No l'avons vu secrétaire d'Attila, auquel il s'étoit attach lorsque les Huns devinrent les maîtres des bords de Save. Son père Tatule étoit au service de ce conquéran Après la mort d'Attila, Oreste vint en Italie avec grandes richesses, qui, formant alors une recomman dation puissante, et se trouvant jointes à un esprit am bitieux et adroit, l'élevèrent jusqu'au rang de patric

oit épousé la fille du comte Romule, qui fut, en député par Valentinien au roi des Huns. Il étoit me lorsqu'il reçut les ordres de Népos, qui résidoit venne. Ayant levé des troupes, et se voyant chef petite armée, il lui vint en pensée qu'il valoit x être maître que général de l'empire, et il mar-ers Ravenne. Pour dépouiller de si foibles souve-, il suffisoit de l'entreprendre. Népos n'essaya pas sister; dès qu'il apprit la révolte et la marche este, il s'embarqua le 28 d'août, et s'enfuit à Sa-, sans craindre Glycérius, qu'il en avoit fait évêque. it un spectacle singulier de voir réunis dans la e enceinte deux princes, le détrôné et l'usurpa-réduits à la même fortune. Oreste, étant entré dans nne, au lieu de prendre lui-même le nom d'em-ur, le fit donner à son fils, nommé Romule, ainsi son aïeul maternel, et surnommé Auguste avant ie que de parvenir à l'empire; en sorte qu'étant em-ur il portoit deux fois ce nom, comme son nom re et comme son titre de souveraineté. Les Romains, une sorte de mépris, l'appelèrent communément istule, à cause de sa grande jeunesse. Il fut proclamé d'août 475, selon d'autres le dernier de septembre; ques auteurs diffèrent cet événement au dernier obre. L'histoire ne dit de ce prince que ce qu'Ho-e dit de Nirée, qu'il étoit parfaitement beau, sans ttribuer aucune autre qualité, ni même aucune n. Oreste gouvernoit son fils, et l'empire par les ils d'un prêtre italien nommé Pirmène, dont on la capacité, sans en donner aucune preuve. Les rois guignons demeurèrent attachés à Népos, espérant se rétabliroit. Mais, lorsqu'ils virent que sa dis-étoit sans ressource, ils s'approprièrent tout le pays 'à la Durance. Les évêques d'Arles, d'Aix, de Mar-; et les autres de la contrée entre la Durance et la gouvernèrent les peuples au nom de Népos, tant

Pagi ad Baron.
Vales. rerum franc. l. 5.
Buch. Belg. l. 18, c. 10, 11, 12.
Till. Odoac. art. 6.
Muratori, rerum ital. l. 15.

qu'il vécut. Après sa mort, ils se soumirent à
Mais ce prince politique se tint renfermé dans l
de l'Italie, et céda ce pays aux Visigoths, dont
nation s'étendit alors jusqu'aux Alpes. Népos
une ombre d'autorité dans la Dalmatie.

Evag. l. 3, c. 2. Malc. p. 82. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Theoph. p. 103. Vict. vit. l. 1. Cedr. p. 351.

Oreste, voulant s'appuyer de la protection
pire d'Orient, fit partir pour Constantinople
putés nommés Latin et Maduse, dont le prem
patrice. Ils trouvèrent la ville dans un grand
Basilisque étoit devenu maître des affaires pa
de Zénon, comme je vais le raconter, après a
porté quelques événemens qui précédèrent cet
lution. Zénon, livré à ses débauches, laissoit
bares insulter impunément les frontières de l
Les Sarrasins ravageoient la Mésopotamie; le
ayant passé le Danube, pilloient la Thrace. L
étoit en alarme : Genséric, qui se lassoit pl
repos que de la guerre, avoit repris les armes
commençoit ses pirateries. Afin d'arrêter ses
Zénon lui députa un sénateur nommé Sévè
décora de la dignité de patrice, pour donner pl
à cette ambassade. Sévère étoit l'homme du n
plus capable de réussir dans cette négociatio
désintéressé, plein d'honneur, il étoit digne
des Fabricius et des Curius. Ces belles qua
portent à croire que c'étoit le même qui en
consul en Occident l'année 470, et, qu'ayant
le christianisme, comme on peut le conjecturer
térêt qu'il prit à la religion dans le cours de
bassade, il avoit eu quelque raison de passer a
de la cour d'Orient. Genséric, malgré sa dur
relle, avoit le jugement droit et l'âme élevée; il
soit le prix de la vertu. Dès qu'il apprit qu'on
à lui envoyer une ambassade, il fit partir une
prit Nicopolis en Epire. Sévère arrivé à Cart
plaignant de cet acte d'hostilité : *J'étois en dr*

[redacted]

en ennemi, lui répondit Genséric; *maintenant que vous venez faire des propositions de paix*, *je suis prêt à vous entendre*. Le roi ne tarda pas à concevoir une haute estime pour Sévère. Charmé de sa sagesse, il prenoit plaisir à l'entretenir; et il l'estima encore davantage lorsque le député lui eût fait connoître sa grandeur d'âme. Comme Genséric vouloit lui faire accepter des présens considérables, il les refusa en disant que l'unique présent digne d'un ambassadeur tel que lui, c'étoit la permission de tirer d'esclavage les sujets de l'empire: *Eh bien*, repartit Genséric, *je vous donne gratuitement tous ceux qui m'appartiennent*, *ainsi qu'à mes fils*; *pour les autres qui sont tombés en partage à mes soldats*, *je n'en suis pas le maître*; *mais je vous permets de les racheter*. Sévère, ayant remercié le roi, fit aussitôt vendre sa vaisselle et ses équipages; et, joignant à cette somme tout ce qu'il avoit d'argent, il retira des mains des Vandales autant qu'il put de prisonniers romains. Le fier conquérant, subjugué par tant de générosité, accorda tout à Sévère; il conclut avec l'empire un traité d'amitié perpétuelle; et cette alliance fut fidèlement observée par lui et par ses successeurs jusqu'au règne de Justinien. Malgré la haine mortelle que Genséric portoit à la doctrine catholique, Sévère obtint la liberté de religion pour Carthage; l'Eglise, fermée depuis long-temps, fut ouverte; les ecclésiastiques bannis eurent la permission de reprendre leurs fonctions; et ce que les forces de l'empire n'avoient pu exécuter fut le fruit de la vertu d'un seul homme.

Théodémir, roi des Ostrogoths, un des plus grands princes qui fussent alors, étant mort cette année, eut un successeur encore plus grand que lui. Ce fut son fils Théodoric, le héros de ce siècle. Il avoit pour lors vingt-deux ans. Zénon s'empressa de le féliciter sur son avénement à la couronne. Il l'attira à sa cour, et l'ayant d'abord comblé d'honneurs pour le trahir ensuite, il

éprouva tour à tour ce que peut la valeur pour reconnoître les bienfaits et pour se venger de la perfidie.

Theod. lect. l. 1. Evag. l. 3, c. 3. Candid. p. 18, 19. Malc. p. 94. Jorn. succes. Theoph. p. 103, 104. Agath. l. 4. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Vict. Tun. Marc. chr. Anon. Vales. Chron. Alex. Cedr. p. 351. Joël. p. 172. Glycas, p. 264. Manas. p. 60. Malela, p. 31. Suid. voce Α'ρματον. Till. Zénon, art. 6, 19.

L'incapacité de Zénon ne lui laissa point de ressource contre les cabales qui se formèrent dans son propre palais. Vérine, sa belle-mère, qui l'avoit placé sur le trône, se croyoit en droit de tout obtenir. Irritée d'un refus, elle résolut de le perdre, et trama contre lui une conspiration secrète. Cette femme dissolue aimoit Patrice, maître des offices, et l'on soupçonna que son but étoit de l'épouser et de le faire empereur. Mais, s'il est vrai qu'elle eût ce dessein, elle se garda bien de le découvrir à son frère Basilisque et à son cousin Harmace, qu'elle n'eut pas de peine à faire entrer dans le complot. Elle promit la couronne à Basilisque, bien assurée sans doute qu'il tomberoit dès qu'elle cesseroit de le soutenir. Harmace entretenoit avec Zénonide, femme de Basilisque, le même commerce que Patrice avec Vérine. Il se prêta donc avec ardeur à une entreprise qui devoit mettre sa maîtresse sur le trône. Il devoit à la passion de cette princesse tout ce qu'il avoit de richesses et de considération à la cour. C'étoit un jeune homme vain et frivole, idolâtre de sa beauté, uniquement occupé de ses cheveux et de sa parure. Sous le règne de Léon, il avoit eu quelque part avec Théodoric le Louche à une expédition contre des Thraces révoltés; et, parce qu'après la défaite de ces misérables, il leur avoit fait couper les mains, il prenoit la cruauté pour la valeur, et se croyoit grand homme de guerre. Affectant de paroître armé et habillé comme Achille est représenté dans les monumens, il se promenoit dans le Cirque sur un cheval qui lui disputoit de fierté; une multitude imbécille toujours séduite par l'appareil, le suivoit, et lui donnoit dans ses acclamations le nom de *Pyrrhus*, fils d'Achille quoique, selon la remarque d'un ancien auteur, de tous les personnages de l'Iliade, Pâris fut le seul auquel il pût ressembler. Vérine, moins persuadée des talen

ilitaires d'Harmacé, qu'il ne l'étoit lui-même, crut
voir s'assurer d'un meilleur capitaine. Elle trouva
oyen de gagner Illus, homme de conduite et de cou-
ge. Il étoit Isaurien, ainsi que Zénon, dont il avoit
é l'ami lorsqu'ils menoient tous deux une vie privée.
ais Illus, réglé dans ses mœurs, instruit dans les sciences
dans les lettres, zélé pour la justice, n'avoit pu souf-
rir les vices de Zénon devenu empereur. On se mé-
agea le secours de Théodoric le Louche, en cas qu'il y
ût une guerre à soutenir.

Mais Vérine méprisoit trop Zénon pour le juger ca-
pable d'aucune résistance. Ainsi, comptant sur la lâcheté
du prince, lorsqu'elle eut dressé toutes ses batteries,
elle courut elle-même l'avertir du danger qui le me-
naçoit; et, feignant d'en être alarmée, elle l'intimida de
telle sorte, qu'il quitta son palais pour se retirer à Chal-
cédoine. A peine y fut-il arrivé, qu'il apprit que Vé-
rine et Basilisque étoient à la tête des révoltés. Effrayé
de cette nouvelle, il prit des chevaux de poste, et, à la
faveur de la nuit et d'une grande pluie qui tomboit
alors, il s'enfuit en Isaurie, avec l'argent qu'il put em-
porter. Il y fut suivi de sa mère et de quelques cour-
tisans qui craignoient d'être immolés à la haine pu-
blique. Sa femme se déroba secrètement; et, ayant passé
le Bosphore pendant une tempête, elle le joignit en
chemin. Ce n'est pas qu'elle fût assez vertueuse pour
être encore attachée à un mari de ce caractère; mais elle
aimoit mieux périr en exil que de tomber entre les
mains de sa mère et de voir sa couronne sur la tête de
Léonide. Zénon, arrivé en Isaurie, s'enferma d'abord
dans une forteresse nommée Vare ou Ubare, où ne se
croyant pas en sûreté, il se retira dans celle de Tessède.

La fuite de Zénon laissoit le champ libre aux conju-
rés, sans effusion de sang. Mais le peuple, indigné contre
ce prince, prit les armes, et fit un horrible massacre des
Isaures, qui se trouvoient en grand nombre à Constan-

tinople. Illus ne put retenir cette fureur, et se tro
lui-même heureux d'être épargné. Au milieu de ce tr
ble, Basilisque étant venu d'Héraclée, où il étoit p
lors, fut proclamé empereur dans une campagne p
de la ville. Vérine lui mit elle-même la couronne su
tête. Il donna aussitôt le nom d'Auguste à sa femme
nonide, et à Marc, son fils, celui de César. Peu ap
il conféra aussi à son fils le titre d'Auguste. Il prit le c
sulat pour l'année suivante avec Harmace, qu'il nom
général des armées de Thrace.

An. 476. Proc. Goth. l. 1, c. 1. Paul. diac. l. 6. Theoph. p. 102. Jorn. de reb. get. c. 46. Idem de success. Anon. Vales. Greg. Tur. l. 2, c. 18, 19. Aimoin, l. 1, c. 9. Vales. rerum franc. l. 5. Baronius.

Tel étoit l'état de l'empire d'Orient lorsque cel
d'Occident fut enfin entièrement abattu. L'Italie gém
soit sous la tyrannie d'Oreste, qui, la trouvant épuis
l'accabloit encore de nouveaux impôts. Les peuples, m
de barbares, ne connoissoient plus de patrie. Sans att
chement pour des princes qui, semblables à des fant
mes, ne s'élevoient que pour disparoître, l'habitude
révolutions les avoit accoutumés à n'en craindre a
cune. Ils n'étoient plus Romains, et peu leur import
de quels barbares ils seroient obligés de prendre le no
Dans ce découragement général, Odoacre vint renver
ce trône qui tomboit de lui-même. Cet Odoacre n'est p
le guerrier Saxon que nous avons vu dans la Gaule. L'
rigine et le pays de celui-ci sont incertains. On lui don
pour père un Edécon ou Edic, qui n'est pas mieux conn
Il n'y a pas d'apparence que ce fût cet Edécon, offic
d'Attila, qui fut envoyé en ambassade à Théodose
jeune. Les divers auteurs font Odoacre Goth, Hérul
Squire, Turcilinge, parce qu'il fut chef d'une arm
mêlée de toutes ces nations. Ce qu'il y a de certain, c'
qu'il étoit de très-basse naissance. On rapporte qu
passant par le Norique, comme il étoit allé visiter s
Séverin, célèbre alors par ses miracles, et que sa hau
taille l'obligeoit à se tenir courbé dans la cellule du s
litaire, le saint lui prédit que Dieu l'éleveroit bien
au-dessus des autres hommes, et lui feroit quitter les m

dans habits de peaux dont il étoit couvert, pour le revêtir de gloire et de puissance. On ne convient pas non plus de la manière dont il s'empara de l'Italie. Les uns disent que les Hérules, les Squires et les autres barbares enrôlés dans les troupes de l'empire, se voyant en plus grand nombre que les soldats romains, concertèrent ensemble, et portèrent l'insolence jusqu'à demander à Oreste qu'il leur abandonnât le tiers des terres de l'Italie; que, sur son refus, ils se mutinèrent, et qu'Odoacre, qui n'étoit que soldat de la garde impériale, leur ayant promis de les mettre en possession de ce qu'on leur refusoit, ils le choisirent pour leur chef. Selon d'autres écrivains, Odoacre, à la tête d'une multitude de ces barbares, vint des extrémités de la Pannonie; et, ayant traversé le Norique, il entra en Italie par la vallée de Trente, semant partout la terreur.

Quoi qu'il en soit, Oreste, ayant rassemblé quelques troupes, vint à sa rencontre en Ligurie. Mais, trop foible pour livrer bataille à une si nombreuse armée, découragé d'ailleurs par la désertion d'une partie de ses soldats, il se renferma dans Pavie. Odoacre l'y suivit, emporta la ville de force, y fit un grand carnage, mit le feu aux églises et aux maisons. Dans ce saccagement, la sœur de l'évêque Epiphane ayant été mise aux fers, le prélat, s'exposant sans crainte au milieu du pillage et du meurtre, alla trouver Odoacre : il s'en fit respecter par son intrépidité, et obtint la délivrance de sa sœur et d'un grand nombre d'autres prisonniers. Oreste fut pris, conduit à Plaisance, et eut la tête tranchée le vingt-huitième du mois d'août, jour auquel l'année précédente il avoit obligé Népos à prendre la fuite. Le 4 de septembre, Odoacre entra dans Ravenne. Paul, frère d'Oreste, y fut tué. Augustule, abandonné de tous, se dépouilla lui-même de la pourpre : le vainqueur, par compassion pour son âge, lui laissa la vie, et l'envoya avec plusieurs de ses parens dans le château de Lucul-

Ennod. vit. Epiph. p. 386, 389.
Evag. l. 2, c. 6.
Theoph. p. 102, 103.
Paul. diac. l. 6.
Jorn. de reb. get. c. 46.
Idem de success.
Anon. Vales.
Cassiod. chr.
Marc. chr.
Proc. Goth. l. 1, c. 1.
Vales. rerum franc. l. 5.
Muratori, rerum. ital. l. 15.
Till. vie de S. Eugène, art. 14.

lane, en Campanie, entre Naples et Pouzzol, où vécut avec assez de liberté. On lui assigna une pensi de six mille sous d'or, qui font près de quatre-vi mille livres de notre monnoie. Le prêtre Pirmène, pri cipal conseiller d'Oreste, craignant pour sa vie, se ret dans le Norique, auprès de saint Séverin. Dès le vin troisième d'août, aussitôt après la prise de Pavie, Odo cre avoit reçu le titre de roi : il s'en contenta, sans pren jamais ni la pourpre ni le nom d'empereur. Nous v rons même dans la suite qu'il sembloit reconnoître l'a torité des empereurs d'Orient. Ceux-ci, plus jaloux leur titre qu'attentifs à conserver leur empire, prét dirent depuis ce temps-là que la qualité d'empereur le appartenoit exclusivement. Rome se soumit au nouv maître; et les barbares, s'étant répandus dans l'Ita la subjuguèrent tout entière. Quelques villes qui t tèrent de se défendre furent saccagées et ruinées. Odoa établit son séjour à Ravenne. Il distribua, selon sa p messe, à ses soldats le tiers des terres de l'Italie. D' leurs il ne changea rien dans la forme du gouvernem et il conserva les magistratures romaines, si ce n'est q passa plusieurs années sans nommer de consuls p l'Occident. Il traita avec Genséric, qui lui céda la Sic à l'exception de Lilybée, mais à condition qu'il lui paieroit tribut, comme au souverain. On l'accuse d'av été jaloux de la noblesse, qui sembloit lui reproche bassesse de son origine; d'avoir tiré des peuples des so mes immenses, qu'il prodiguoit à ses favoris; d'av lâché la bride à l'insatiable avidité de Pélage, son pré du prétoire, qui faisoit payer aux sujets le double taxes imposées par le prince. Mais il corrigea une par de ces désordres sur les remontrances d'Epiphane, q écoutoit avec respect. Ce saint prélat fut honoré d roi barbare et arien, plus qu'il ne l'avoit été d'au empereur catholique; il obtint une exemption d'imp pour cinq années en faveur de la ville de Pavie,

loit à se relever de ses ruines. Odoacre laissa toute aux orthodoxes, et témoigna une singulière vé-on pour saint Séverin, qui lui avoit prédit sa fortune. Il avoit l'âme grande et élevée, comptant ur sa valeur pour être exempt de ces craintes et défiances qui ensanglantent souvent les nouvelles êtes. Les Romains, sous le règne d'un barbare, t plus heureux qu'ils ne l'avoient été depuis long-s sous leurs princes naturels.

fut par cette révolution que s'éteignit l'empire ident. Il avoit subsisté cinq cent six ans, si l'on d pour époque de son commencement la bataille ium, douze cent vingt-neuf ans, si l'on remonte 'à la fondation de Rome. Nous avons vu les divers s par lesquels, s'étant affoibli peu à peu sous les iers successeurs de Constantin, il se précipita vers ine sous ceux du grand Théodose. Sa chute, qui se roit depuis long-temps, fut à peine sentie du reste onde; il tomba sans bruit : c'étoit la mort d'un lard qui, privé de ses forces et de l'usage de ses bres, expire de caducité. Comme notre dessein se rme dans l'histoire de l'empire, nous abandonnons e qui regarde l'Occident, dont nous ne parlerons qu'autant que les événemens de l'empire d'Orient ont nous y rappeler. Quoique Rome et l'Italie t été alors détachées de l'empire, cependant les em-rs d'Orient et leurs sujets retinrent le nom de *ains*, eu égard à l'origine de la puissance de ces es. Nous continuerons de les appeler ainsi jusqu'au s de Charlemagne. C'est alors qu'un nouvel empire li en Occident prendra seul le nom de *romain*, et obligera de désigner sous le nom d'*empire grec* les des empereurs de Constantinople.

LIVRE TRENTE-SIXIÈME.

ZÉNON.

An. 476. Candid. p. 19. Proc. Vand l. 1, c. 7. Zon. p. 52. Cod. Just. l. 5, tit. 5, leg. 9. Suid. vocib. Βασιλισκὸς et Πραξόπιος. Cod. orig. p. 18.

ZÉNON, caché dans les montagnes de l'Isaurie, n'avo pas perdu toute espérance. Il est vrai qu'il ne pouvo trouver de ressource en lui-même; mais l'incapacité les vices de l'usurpateur suffisoient pour le faire regre ter. Basilisque, aussi dissolu que Zénon, et encore pl stupide, loin d'affermir sa puissance par des bienfai souleva d'abord les officiers du palais et les soldats enfin tout l'empire, par son insatiable avidité. Il vend les dispenses des lois les plus sacrées; il exigeoit des é ques de grandes sommes d'argent; il imposoit des ta onéreuses sur les plus vils artisans. Au lieu de fête de réjouissances, son avénement à l'empire ne fut gnalé que par les larmes et la désolation de ses sujet devoit la couronne à Vérine; il n'en ménagea pas dav tage cette femme audacieuse, qui pouvoit l'abattre facilement encore qu'elle ne l'avoit élevé. Il fit assass Patrice, dont il avoit découvert le commerce avec c princesse. Vérine, furieuse de la perte de son ama jura celle de Basilisque. Ce fut peut-être à cette occasi qu'il fit brûler vif un de ses chambellans, nommé Pl ton, dont les parens demandèrent par flatterie à l'em pereur que, pour éterniser la mémoire du crime et châtiment, il fût dressé une colonne qui ne pourro jamais être abattue. Cette colonne subsista long-tem en effet, mais comme un monument de la cruauté d prince et de la bassesse d'âme des parens de Platon.

Libert. c. 16. Evag. l. 3,

Non content de se rendre odieux aux grands et a peuple, il se déclara ennemi de l'Eglise, et protecte

érétiques. Sa femme Zénonide, aussi peu fidèle u qu'à son mari, lui avoit inspiré les erreurs ychés. Dès qu'il fut sur le trône, il rappela d'exil thée Elure, confiné depuis vingt ans dans la Cher- Taurique. Ce meurtrier de Protérius, cet usur- r du siége d'Alexandrie, entra dans Constantinople e en triomphe. Pierre le Foulon, qui se tenoit depuis ns caché dans un monastère, se montra au grand vec hardiesse; et quoiqu'il dût sa fortune à Zénon, ine contre les orthodoxes lui ouvrit un favorable auprès de Basilisque. Tous les ennemis du concile alcédoine levèrent le masque. Ces deux perturba- des églises engagèrent le prince à publier un édit quel il ordonnoit à tous les évêques, sous peine de sition, de prononcer anathème contre le concile de cédoine. Plus de cinq cents succombèrent à la crainte, testèrent que leur souscription étoit libre et volon-; ce qu'ils désavouèrent cependant l'année suivante, e l'édit fut révoqué. Acace, patriarche de Constan-ple, osa seul résister à l'empereur; il refusa de sou-e l'édit et d'admettre Elure à sa communion. Pour connoître le deuil de l'Eglise et le péril auquel la toit exposée, il s'habilla de noir et couvrit d'un voile ême couleur l'autel et le trône épiscopal; ce qui contraire aux usages des églises d'Orient. Le peuple mbloit dans l'église : tout retentissoit de cris et de mures contre l'empereur; on menaçoit de mettre à la ville. Basilisque, épouvanté, sort de Constan-le, et se retire au palais de l'Hebdome; il y est suivi foule du peuple qui l'accable de reproches. Dès le mencement de ces troubles, Elure étoit retourné à ndrie avec un ordre de l'empereur qui le rétablis-et Solofaciole fut obligé de lui céder la place et de irer dans un monastère de Canope. Pierre le Foulon déjà repris possession du siége d'Antioche : il si-son entrée par des violences et des meurtres; mais

c. 4, 5, 6, 7. Theod. lect. l. 1. Theoph. p. 104, 105. Marc. chr. Vict. Tun. Zon. p. 32. Cedr. p. 351. Anast. p. 45. Baronius. Pagi ad Baron. Till. Acace, art. 7, 8, 10. Fleury, hist. ecclés. l. 29, art. 45, 46, 47.

LIVRE TRENTE-SIXIÈME

ZÉNON.

An. 476. *Candid. p. 19. Proc. Vand l. 1, c. 7. Zon. p. 52. Cod. Just. l. 5, tit. 5, leg. 9. Suid. vocib. Βασιλισκος et Πραξιτιος. Cod. orig. p. 18.*

ZÉNON, caché dans les montagnes de l'Isaurie, n'a… pas perdu toute espérance. Il est vrai qu'il ne pouv… trouver de ressource en lui-même; mais l'incapacité… les vices de l'usurpateur suffisoient pour le faire regre… ter. Basilisque, aussi dissolu que Zénon, et encore pl… stupide, loin d'affermir sa puissance par des bienfait… souleva d'abord les officiers du palais et les soldats, … enfin tout l'empire, par son insatiable avidité. Il vendi… les dispenses des lois les plus sacrées; il exigeoit des év… ques de grandes sommes d'argent; il imposoit des ta… onéreuses sur les plus vils artisans. Au lieu de fêtes … de réjouissances, son avénement à l'empire ne fut … gnalé que par les larmes et la désolation de ses sujets… devoit la couronne à Vérine; il n'en ménagea pas dav… tage cette femme audacieuse, qui pouvoit l'abattre p… facilement encore qu'elle ne l'avoit élevé. Il fit assassi… Patrice, dont il avoit découvert le commerce avec ce… princesse. Vérine, furieuse de la perte de son aman… jura celle de Basilisque. Ce fut peut-être à cette occas… qu'il fit brûler vif un de ses chambellans, nommé P… ton, dont les parens demandèrent par flatterie à l'e… pereur que, pour éterniser la mémoire du crime et… châtiment, il fût dressé une colonne qui ne pour… jamais être abattue. Cette colonne subsista long-te… en effet, mais comme un monument de la cruauté … prince et de la bassesse d'âme des parens de Platon.

Libert. c. 16. Evag. l. 3,

Non content de se rendre odieux aux grands et … peuple, il se déclara ennemi de l'Eglise, et protect…

les hérétiques. Sa femme Zénonide, aussi peu fidèle à Dieu qu'à son mari, lui avoit inspiré les erreurs d'Eutychès. Dès qu'il fut sur le trône, il rappela d'exil Timothée Elure, confiné depuis vingt ans dans la Chersonèse Taurique. Ce meurtrier de Protérius, cet usurpateur du siége d'Alexandrie, entra dans Constantinople comme en triomphe. Pierre le Foulon, qui se tenoit depuis huit ans caché dans un monastère, se montra au grand jour avec hardiesse; et quoiqu'il dût sa fortune à Zénon, sa haine contre les orthodoxes lui ouvrit un favorable accès auprès de Basilisque. Tous les ennemis du concile de Chalcédoine levèrent le masque. Ces deux perturbateurs des églises engagèrent le prince à publier un édit par lequel il ordonnoit à tous les évêques, sous peine de déposition, de prononcer anathème contre le concile de Chalcédoine. Plus de cinq cents succombèrent à la crainte, et protestèrent que leur souscription étoit libre et volontaire: ce qu'ils désavouèrent cependant l'année suivante, lorsque l'édit fut révoqué. Acace, patriarche de Constantinople, osa seul résister à l'empereur; il refusa de souscrire l'édit et d'admettre Elure à sa communion. Pour faire connoître le deuil de l'Eglise et le péril auquel la foi étoit exposée, il s'habilla de noir et couvrit d'un voile de même couleur l'autel et le trône épiscopal; ce qui étoit contraire aux usages des églises d'Orient. Le peuple s'assembloit dans l'église: tout retentissoit de cris et de murmures contre l'empereur; on menaçoit de mettre le feu à la ville. Basilisque, épouvanté, sort de Constantinople, et se retire au palais de l'Hebdome; il y est suivi de la foule du peuple qui l'accable de reproches. Dès le commencement de ces troubles, Elure étoit retourné à Alexandrie avec un ordre de l'empereur qui le rétablissoit, et Solofaciole fut obligé de lui céder la place et de se retirer dans un monastère de Canope. Pierre le Foulon avoit déjà repris possession du siége d'Antioche: il signala son entrée par des violences et des meurtres; mais

c. 4, 5, 6, 7. *Theod. lect.* l. 1.
Theoph. p. 104, 105.
Marc. chr.
Vict. Tun.
Zon. p. 52.
Cedr. p. 352.
Anast. p. 45.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Till. Acace, art. 7, 8, 10.
Fleury, hist. ecclés. l. 29, art. 45, 46, 47.

il fut bientôt supplanté lui-même par une de ses créatur
Jean, qu'il avoit sacré évêque d'Apamée, ne pouvant
faire recevoir dans sa ville épiscopale, revint à Antioch
chassa le patriarche, et s'empara de son église. En va
le pape Simplicius écrivit à Basilisque pour l'exhort
à défendre la foi dont il devoit être le protecteur;
prince n'écoutoit que les partisans de l'hérésie. Mais
crainte arracha bientôt à cette âme foible ce que les re
montrances n'avoient pu obtenir.

Zon. p. 52. Cedr. p. 351. Malela, p. 52. Suid. voce Μάλχος. Baronius.

Soit que ce fût un effet du mécontentement du peupl
soit par accident imprévu, le feu prit à un marché d
Constantinople. L'incendie se répandit avec tant de ra
pidité, qu'il consuma en peu de temps plusieurs po
tiques et un grand nombre d'édifices publics et de ma
sons. Le palais de Lausus, orné de magnifiques statue
fut presque détruit par les flammes. Mais ce qu'on re
gretta davantage, ce fut la perte de la bibliothèque pu
blique. Le portique où elle étoit placée fut réduit e
cendres. Elle contenoit cent vingt mille volumes. On
voyoit l'intestin d'un serpent long de cent vingt pieds
sur lequel étoient écrits en lettres d'or les quarante-hu
livres de l'Iliade et de l'Odyssée. On apprit vers le mêm
temps que Gabala, ville de Syrie, venoit d'être ruiné
par un tremblement de terre. Basilisque donna cinquant
livre d'or pour la rétablir; et c'est la seule action louabl
qu'il ait faite pendant les vingt mois de son règne.

Zon. 52. Niceph. Cal. l. 16, c. 2. Suid. voce Ζήνων.

Cependant Zénon, qui auroit été pour tout autre u
ennemi méprisable, faisoit déjà trembler Basilisque. I
avoit trouvé dans les Isaures ses compatriotes tout l
courage dont il manquoit lui-même. Les devins, qu'i
écoutoit comme son unique conseil, lui prédisoien
qu'au mois de juillet il se verroit dans Constantinopl
Tous les Isaures étoient soldats; ils lui eurent bientô
formé un corps de troupes capable de tenir la campagn
Illus et son frère Trocoude, ayant passé le Bosphore ave
une armée, allèrent chercher les Isaures, et marchèren

leucie, d'où Zénon n'avoit osé sortir. Il ne les y dit pas, et s'alla renfermer dans une forteresse si- sur une montagne de difficile accès. Les deux géné- l'y suivirent et l'y tinrent assiégé. On dit que cette resse se nommoit Constantinople; et que Zénon nt appris, ne put s'empêcher de réfléchir sur la bi- rie de son sort, et sur l'illusion de ces prédictions les qui trompent même lorsqu'elles se rencontrent la vérité.

us avoit contribué à l'élévation de Basilisque; mais voit été payé que d'ingratitude. A son départ de stantinople, le mécontentement étoit général, et il voit tous les jours des lettres de Vérine et des prin- ux du sénat qui l'exhortoient à renoncer au service tyran détesté, et à joindre ses troupes à celles de n. Après plusieurs mois de siége, il suivit ce con- et, s'étant réuni avec le prince fugitif, il lui rendit urage, et s'offrit à le rétablir. Zénon, suivi de nouvelle armée, à laquelle se joignit un grand re d'Isaures et de Lycaoniens, marcha vers Con- ople. Ce fut alors que Basilisque, pour regagner prits que sa déclaration en faveur de l'hérésie avoit s, rentra dans la ville, combla de caresses le rche, et publia un nouvel édit par lequel il t le premier, proscrivoit l'hérésie, et ordonnoit oumission entière aux décisions des conciles pré- . Il assembla tout ce qui restoit de soldats en e, à Constantinople et aux environs; il y joignit upes du palais, et donna le commandement à ace, après l'avoir engagé par des sermens horribles arder une fidélité inviolable. Harmace, à la tête armée nombreuse, rencontra l'ennemi près de Il y eut une action fort vive, où les troupes de ayant été maltraitées, ce prince sans courage fuir de nouveau en Isaurie, s'il n'eût été retenu

An. 477. Evag. l. 3, c. 8, 24. Candid. p. 19. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Ennod. paneg. Theod. Marcel. chr. Vict. Tun. Chron. Alex. Theoph. p. 106, 107. Jorn. succes. Anon. Vales. Zon. p. 52. Cedr. p. 301. Niceph. Cal. l. 16, c. 8. Phot. p. 171. Theod. lect. l. 1. Anastas. p. 46. Joel, p. 172. Manas. p. 61. Malela, p. 52. Codin. orig. p. 41.

par Illus. Ce général lui représenta qu'il ne seroit pas difficile de gagner Harmace; qu'il falloit l'éblouir par de magnifiques promesses; et il se chargea de la négociation. Etant secrètement passé au camp d'Harmace, il convint avec lui qu'Harmace auroit pour récompense la charge de général de la milice de la cour, avec assurance d'en jouir toute sa vie; et que son fils, qui se nommoit aussi Basilisque, seroit honoré du nom de César et succéderoit à l'empire. A ces conditions, Harmace oublia ses sermens et sa maîtresse Zénonide; mais pour déguiser sa trahison, il prit une route différente de celle que l'ennemi devoit tenir, et le laissa passer comme par inadvertance. Zénon, qui comptoit sur l'amitié de Théodoric l'Amale, lui avoit écrit pour le prier de le favoriser par une diversion. Théodoric leva des troupes, et s'approcha de Constantinople; mais lorsqu'il arriva devant la ville, Zénon en étoit déjà maître. Jamais révolution ne fut plus prompte. L'empereur, accompagné de sa femme Ariadne, et suivi de son armée, trouva les portes de la ville ouvertes. Le sénat et le peuple vinrent au-devant de lui : Vérine s'empressoit à lui témoigner son zèle. Elle n'avoit pas eu moins de part au rétablissement de Zénon qu'à sa digrâce; et Basilisque, qui soupçonnoit son changement, lui auroit ôté la vie, si Harmanac n'eût caché cette princesse dans sa maison pour la dérober à la fureur du tyran. Zénon au milieu des acclamations de joie, se rendit à la grande église, et de là au palais. On eût dit qu'il rentroit en triomphe après une glorieuse campagne.

Basilisque, abandonné de tous, se réfugia dans l'église de Sainte-Irène avec sa femme et ses enfans, et, ayant déposé sur l'autel la couronne impériale, il s'enferma dans le baptistère. Zénon, n'osant violer cet asile, lui envoya Harmace, qui n'épargna pas les sermens pour l'assurer de la part de l'empereur qu'on lui laisseroit la vie

atriarche contribua encore à lui persuader de s'en ettre à la clémence de Zénon. Dès qu'il fut sorti, pereur fit assembler le sénat et les évêques qui se voient à Constantinople, comme pour les consulter le traitement qu'il devoit faire au rebelle, dont il t déjà prononcé dans son cœur la sentence de mort. ilisque fut condamné à être relégué avec Zénonide urs enfans dans le château de Limnes, près de Cu- en Cappadoce. Ils y furent jetés nus dans une citerne e, qui fut ensuite fermée et gardée par des soldats, qu'on ne pût leur porter aucune nourriture. On les va quelque temps après morts de froid et de faim, nant embrassés les uns les autres. Zénon crut n'a- pas violé les sermens qu'il avoit faits de ne leur it ôter la vie.

armace, peu touché de la mort cruelle de Zénonide, l'amour criminel avoit élevé sa fortune, jouissoit quillement du fruit de son parjure. Revêtu de la ité qui lui avoit été promise, il voyoit son fils dé- César. Ce jeune enfant assista aux jeux du Cirque, sur un trône à côté de l'empereur, et partagea avec rince l'honneur de couronner les cochers victorieux; Zénon avoit trop promis à Harmace pour lui tenir le. Il s'acquitta envers ce traître en le faisant assas- r dans le palais. Ariadne eut compassion du fils; obtint de Zénon qu'il se contentât de le dépouiller a qualité de César, et de l'engager dans le clergé. Il lans la suite évêque de Cyzique, et il remplit cette e plus dignement qu'une vocation forcée ne donnoit de l'espérer. Tout, dans la mort d'Harmace, portoit ractère de sa perfidie. Le conseil en fut donné par , qui l'avoit engagé à trahir Basilisque; il fut tué a main d'un barbare du pays de Thuringe, nommé lphe, qui lui devoit sa fortune. Harmace, l'ayant dans sa maison, l'avoit comblé de richesses; il lui it procuré la dignité de comte, et ensuite celle de

Evag. l. 3, c. 24. Candid. p. 19. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Theoph. p. 107. Chron. Alex. Phot. p. 172. Zon. p. 53. Manas. p. 61. Malela, p. 53. Suid. voce Ἁρμάκος.

général des troupes d'Illyrie. Les biens d'Harmace furent confisqués.

Evag. l. 3, c. 8, 11. Anon. Vales. Cod. Just. l. 1, tit. 2, leg. 16. Liberat. c. 15, 16. Theoph. p. 107. Vict. Tun. Cedr. p. 352. Anast. p. 46. Baronius. Till. Zénon, art. 10. Idem, Acace, art. 12, 14. Fleury, hist. ecclés. l. 29, art. 49, 50.

Les leçons de l'adversité semblèrent d'abord avoir corrigé les vices de Zénon : il récompensa par des libéralités le zèle du sénat et du peuple. Constantinople retentissoit d'éloges ; on y voyoit de toutes parts élever des statues à l'empereur. Son premier soin fut d'aller avec l'impératrice visiter le saint solitaire Daniel, aux prières duquel il attribuoit le succès. Il fit bâtir à Séleucie en Isaurie une magnifique église de sainte Thècle, qu'il croyoit avoir vue en songe lui annoncer son rétablissement, et il la décora de riches présens. Il écrivit au pape Simplicius pour lui attester la pureté de sa foi ; et il en reçut à son tour des lettres de félicitation, où le pape l'exhortoit à chasser d'Alexandrie Timothée Elure, et à maintenir l'autorité du concile de Chalcédoine. En conséquence, Zénon cassa toutes les ordonnances rendues par Basilisque au préjudice de la foi et des évêques catholiques. Pierre le Foulon, déjà chassé d'Antioche par Jean d'Apamée, fut canoniquement déposé dans un concile, et relégué à Pityonte. Jean fut lui-même anathématisé : on élut à sa place Etienne, dont la doctrine étoit orthodoxe. Elure prévint l'orage qui alloit tomber sur sa tête, et s'empoisonna. Mais les hérétiques, qui étoient en grand nombre dans Alexandrie, firent élire, à la place d'Elure, Pierre, surnommé *Mongus*, c'est-à-dire *le bègue*, homme habile, mais perfide et sanguinaire, qui changeoit de foi selon ses intérêts. Il avoit eu part au massacre de Protérius et à tous les crimes d'Elure. Anthémius, préfet d'Egypte, reçut ordre de l'empereur de bannir cet indigne prélat ; ce qu'il exécuta par le ministère des moines, qui le chassèrent du palais épiscopal trente-six jours depuis qu'il s'en étoit emparé. Solofaciole fut rétabli ; mais Mongus demeura caché dans Alexandrie, où dans la suite il excita de nouveaux troubles. Zénon paroissoit animé d'un si grand zèle

pour les intérêts de l'Eglise, que dans une lettre à Solosciole il lui reprochoit trop d'indulgence à l'égard des hérétiques.

Genséric étoit mort dès le vingt-cinquième de janvier de cette année, après un règne de cinquante ans. Ce fut le plus grand prince de son siècle. Invincible dans toutes les batailles, où il se trouva en personne, créateur d'une marine redoutable, maître de Carthage et vainqueur de Rome, aussi ferme à maintenir le bon ordre dans ses états qu'habile à troubler ceux de ses ennemis, après s'être établi par la guerre, il laissa son royaume puissamment affermi par la paix, et mourut dans tout l'éclat de sa gloire, au milieu d'une famille nombreuse. Sa mémoire seroit en honneur entre les plus fameux conquérans, s'il n'eût répandu le sang des catholiques, qu'il persécuta avec fureur, plutôt par un faux principe de politique que par zèle de religion. Avant sa mort il régla l'ordre de succession des rois vandales de la manière qu'il crut la plus propre à maintenir l'autorité royale, et à épargner à ses sujets les guerres civiles et les désordres ou la foiblesse des minorités : il ordonna que la couronne passeroit toujours à celui de ses descendans en ligne masculine qui se trouveroit le plus âgé. Cette loi, qu'il fit insérer dans son testament comme une loi fondamentale, devint funeste à sa famille. Le prince régnant qui désiroit de laisser la couronne à ses fils faisoit périr les autres princes de sa maison qui se trouvoient plus avancés en âge. Hunéric, fils et successeur de Genséric, usa le premier de cette barbare politique. Son frère Théodoric fut mis à mort, sous de faux prétextes, avec sa femme, ses enfans et tous ceux qui leur étoient attachés. Hunéric ne tenoit de son père que la naissance; il n'avoit aucune de ses grandes qualités : avide et impitoyable, il accabla ses sujets d'impôts; lâche et voluptueux, il laissa éteindre dans le cœur des Vandales cette ardeur guerrière qui les avoit rendus

Proc. Vand. l. 1, c. 7.
Isid. chron.
Vict. vit. l. 1.
Vict. Tun.
Till. vie de S. Eugène.
Malc. p. 95.

la terreur des Romains. Il cessa d'entretenir ces armé et ces flottes que Genséric tenoit toujours prêtes po prévenir par sa diligence les entreprises de ses ennem: Les Maures révoltés se saisirent du mont Aurase en N midie, à treize journées de Carthage, et s'y maintie rent en liberté tant que les Vandales demeurèrent e Afrique. Hunéric ne fit la guerre qu'aux catholique qu'il traita d'abord avec douceur, et qu'il persécuta en suite plus cruellement que n'avoit fait Genséric. Mé prisé des étrangers, détesté de ses sujets, il mourut apr un règne d'environ huit ans, et laissa son royaume te lement affoibli, qu'il ne continua de se soutenir que pa la lâcheté et la foiblesse de Zénon et d'Anastase.

An. 478. Malc. p. 84, 93, 94. Anon. Vales. Candid. p. 19. Marcel. chr. Cassiod. chr. Phot. p. 172.

Les troubles de l'Orient avoient été utiles à Odoac pour affermir sa nouvelle puissance. Lorsqu'il les v terminés par le retour de Zénon, il craignit que l prince ne vînt lui disputer sa conquête; et, pour l'en dormir par une vaine apparence de soumission, ce ba bare, plus habile que tous les Romains, et qui estimo le pouvoir réel beaucoup plus que les titres, se conduis avec l'adresse d'un politique consommé. Il ne doutoit p qu'il ne fût odieux et à Zénon et au sénat de Rome. se servit du sénat même pour amuser Zénon par de bell paroles, et d'Augustule, pour y engager le sénat. I jeune prince, qui sans doute n'osoit rien refuser à s vainqueur, conjura les sénateurs d'envoyer une déput tion à Constantinople en faveur d'Odoacre; et par cet démarche il sembloit faire connoître qu'il étoit co tent de son sort, et que sa renonciation à l'empire éto volontaire. Les députés furent chargés de remettre ent les mains de Zénon les ornemens impériaux et de l dire *que Rome n'avoit pas besoin d'un empereur pa ticulier; que Zénon suffisoit seul pour soutenir ce no auguste dans les deux empires; que le sénat avoit choi Odoacre pour défendre l'Occident par sa prudence par sa valeur; qu'il prioit l'empereur de conférer à*

néral la dignité de patrice, et de se reposer sur lui du gouvernement de l'Italie. Dans le même temps que ces envoyés arrivèrent à Constantinople, Zénon reçut d'autres députés de Népos qui venoient le féliciter de ses heureux succès, et le supplier d'aider leur maître à rentrer dans ses états. Ils lui représentoient *que la cause de Népos étoit celle de tous les souverains; que Zénon devoit avoir appris par sa propre expérience à terrasser les usurpateurs.* Ils demandoient de l'argent et des troupes pour réussir dans une si juste et si noble entreprise. Entre deux députations si contraires, Zénon inclinoit du côté de Népos. La conformité de fortune et les sollicitations de Vérine, dont Népos avoit épousé la nièce, faisoient sur lui toute l'impression qu'il étoit capable de ressentir. Il répondit donc aux députés d'Odoacre *que les empereurs d'Orient n'avoient pas à se louer des habitans de Rome et de l'Italie; que, de deux princes que Constantinople leur avoit envoyés, ils avoient fait périr Anthémius et chassé Népos; que, leur souverain légitime vivant encore, ils n'avoient d'autre parti à prendre que de le rappeler et de lui obéir; que, si la dignité de patrice flattoit Odoacre, il devoit la demander à Népos, qui étoit le maître d'en disposer, et qui ne lui refuseroit pas cet honneur, s'il se mettoit en devoir de le mériter; que, pour lui, il savoit bon gré à Odoacre d'avoir pris l'habillement romain; que, puisqu'il désiroit le nom de patrice, il ne lui restoit plus qu'à en montrer les sentimens, en remettant son souverain en possession de ses états.* Ce qui s'accordoit mal avec cette réponse sage et mesurée, c'est que, dans la lettre que Zénon écrivoit à Odoacre, il lui donnoit le titre de patrice, qu'il lui refusoit de vive voix, tant ce prince étoit bizarre et inconséquent. Il répondit favorablement aux députés de Népos, et leur fit de belles promesses, qu'il n'exécuta pas. Népos vécut encore deux ans en Dalmatie, et fut tué en 480, près de Salone, par deux de ses officiers, Viator

et Ovida. On soupçonna Glycérius, qu'il avoit fait évêque de Salone, après l'avoir dépouillé de l'empire, de s'être vengé par cette trahison. Ovida, qui s'étoit voulu rendre maître de la Dalmatie, fut défait et tué par Odoacre l'année suivante.

Evag. l. 3, c. 25. Theoph. p. 108.

Tous les sujets de l'empire reconnoissoient Zénon. Mais Théodoric le Louche, qui s'étoit déclaré en faveur de Basilisque, n'étoit pas de caractère à poser les armes sans faire acheter la paix. Après avoir ravagé toutes les campagnes de Thrace jusqu'à l'entrée du Pont-Euxin dans le Bosphore, il s'approcha de Constantinople. Il songeoit à l'assiéger, lorsqu'il découvrit un complot formé par ses principaux officiers pour le livrer à l'empereur. Effrayé de ce péril, il s'éloigna de la ville, et se retira dans les montagnes de la Thrace.

Malc. p. 87, 88. Suid. voce Ἡράκλειος.

Zénon envoya, pour le poursuivre, quelques troupes commandées par Héraclius, qui, dans la guerre contre Genséric, avoit eu en Afrique des succès rapides, que Basilisque avoit mal secondés. Il étoit brave, mais téméraire, faisant consister la valeur dans une audace précipitée. Il fut enveloppé et pris dans une embuscade. L'empereur, ne voulant pas perdre un général si courageux, fit proposer une rançon à Théodoric, qui demanda cent talens; ce qui faisoit six cent cinquante-six mille livres de notre monnoie courante. Zénon, qui n'étoit pas assez généreux pour payer cette somme, la fit fournir par les parens d'Héraclius. Celui-ci, étant mis en liberté, marchoit vers Arcadiopolis, lorsqu'il fut attaqué par une troupe de Goths, dont l'un lui déchargea un grand coup d'épée sur l'épaule. Un soldat de l'escorte arrêtant le meurtrier: *Ne sais-tu pas*, lui dit-il, *quel est celui que tu frappes? Je le sais*, repartit l'autre, *et il ne nous échappera pas*. En même temps ses camarades, se jetant sur Héraclius, lui coupent la tête et les mains, en disant: *Voilà ce qu'il a mérité*. C'étoit la vengeance cruelle d'une aussi cruelle sévérité exercée par ce général

quelques soldats goths qu'il avoit dans ses troupes, que, pour une faute légère, il avoit fait jeter dans fosse et accabler de pierres par toute l'armée.

On s'attendoit bien que Théodoric le Louche, ayant dissipé les troupes qu'on avoit envoyées à sa poursuite, ne tiendroit pas long-temps éloigné de Constantinople. Zénon résolut de lui opposer Théodoric l'Amale. Ce jeune prince, qui étoit demeuré fidèle à Zénon pendant la révolte de Basilisque, gouvernoit tranquillement ses sujets, et paroissoit sincèrement attaché au service de l'empire. Aussi l'empereur l'avoit-il comblé d'honneurs; il lui avoit donné le rang de patrice et la charge de général des troupes du palais; il l'avoit même adopté pour fils d'armes. Cette sorte d'adoption, dont on commence alors à voir des exemples dans l'histoire, et qui s'est conservée dans notre ancienne chevalerie, étoit sans doute un usage introduit par les Goths et par les nations germaniques. Le père d'armes donnoit ou envoyoit à celui qu'il adoptoit des chevaux et une armure complète. Le fils adopté n'acquéroit pas le droit de succession; mais l'un et l'autre contractoient un étroit engagement de s'entre-aider dans les guerres qu'ils auroient à soutenir. Malgré ces démonstrations d'amitié, Zénon craignoit presque autant son allié que son ennemi. Il n'osoit compter sur une fidélité constante de la part du prince qu'il avoit adopté. Il sentoit que le voisinage des Goths, depuis leur établissement en-deçà du Danube, étoit une source perpétuelle d'alarmes; il conçut donc le projet de se délivrer de cette nation turbulente sans qu'il en coûtât rien à l'empire, et de détruire les deux Théodorics l'un par l'autre. C'eût été en effet un grand coup de politique, si Zénon eût été capable d'y réussir. Dans ce dessein, il somma Théodoric l'Amale de se joindre aux Romains pour combattre l'autre Théodoric. L'Amale, par une bravade de jeune guerrier, répondit d'abord que ses forces suffisoient seules pour dé-

Malc. p. 79, 83, 89, 96, 97. Jorn. de reb. get. c. 57.

faire cet ennemi ; mais, après y avoir plus mûrement ré-
fléchi, il demanda du secours. Zénon affecta aussitôt de
faire les plus grands préparatifs. Il fit venir les troupes
cantonnées sur les bords du Pont-Euxin, tant en-deçà
qu'au-delà du Bosphore. On assembla des chariots et
des voitures de toute espèce ; on acheta du blé, des bœufs
et toutes les provisions nécessaires pour une importante
expédition. Marcien fut nommé général. Claude, com-
mandant des troupes étrangères et des Goths qui ser-
voient à la solde de l'empire, eut ordre de venir joindre
l'armée.

Tout étant prêt pour le départ, l'empereur envoya
dire à Théodoric l'Amale qu'il étoit temps de marcher
à l'ennemi, et de remplir les obligations que lui impo-
soient les qualités de patrice, de général, de fils de l'em-
pereur. Théodoric, qui connoissoit la foiblesse et l'in-
constance de Zénon, répondit que rien ne l'arrêteroit,
pourvu que Zénon lui promît avec serment que jamais
il ne traiteroit avec Théodoric le Louche. Zénon jura
qu'il ne s'écarteroit en rien des conventions, à moins
que l'Amale ne les violât le premier. Sur cette assurance
l'Amale partit avec ses troupes, qui étoient campées au-
près de Marcianople. On lui avoit donné parole qu'à
l'entrée du mont Hæmus il trouveroit Marcien avec dix
mille hommes de pied et deux mille chevaux ; que près
d'Andrinople il seroit encore joint par un corps de vingt
mille fantassins et de six mille chevaux, et que, s'il en
désiroit davantage, on en tireroit autant qu'il en vou-
droit des garnisons d'Héraclée et des autres places. Toutes
ces promesses furent sans effet. Théodoric l'Amale ne
trouva pas un soldat au pied du mont Hæmus ni au-
près d'Andrinople. Les guides qu'on lui avoit donnés,
au lieu de le conduire par les chemins les plus sûrs et
les plus commodes, engagèrent son armée dans des routes
étroites, escarpées, bordées de précipices, jusqu'à ce
qu'il fût arrivé au pied du mont Sondis. Cette montagne

ui faisoit partie du mont Rhodope, étoit si roide, qu'il oit impossible de la franchir en présence d'un ennemi. Théodoric le Louche y étoit campé, et l'Amale fut obligé le se loger dans le vallon.

Ces deux guerriers, renfermés entre ces montagnes, ne pouvoient faire aucun mouvement sans combattre. C'étoient des escarmouches continuelles pour s'enlever mutuellement leurs chevaux, leurs troupeaux, leur fourrage. Souvent Théodoric le Louche, voltigeant autour du camp ennemi, insultoit l'Amale, l'appelant *un parjure, un traître, un enfant imbécille, qui ne voyoit pas que le dessein de l'empereur étoit de les armer l'un contre l'autre pour les détruire tous deux, et qu'il étoit indifférent aux Romains lequel des deux vainquît l'autre, parce que le vainqueur, affoibli, ne pourroit éviter de périr à son tour. Ne devoient-ils pas se joindre à vous?* ajoutoit-il. *Ils ne vous ont envoyé que des promesses trompeuses; ils ne vous ont laissé que la honte d'avoir trahi votre nation.* Ces paroles faisoient une vive impression sur les soldats de l'Amale; ils courent à sa tente: ils s'écrient *que ces reproches sont justes; que c'est une folie de s'armer contre leurs parens pour servir des alliés perfides.* Le Louche, profitant de cette première émotion, monte le lendemain sur une éminence qui commandoit le camp de l'Amale, et de là élevant sa voix: « Fils indigne du brave Théodémir (dit-il), pour-« quoi traînes-tu à la mort tes compatriotes? Combien « as-tu déjà perdu de soldats! et ceux qui te restent, à quel « état les as-tu réduits! Ils sont partis chacun avec deux « ou trois chevaux; je les vois maintenant à pied, se « traînant à ta suite comme des esclaves au travers des « rochers et des précipices. Vous êtes cependant, soldats, « des hommes libres; vous êtes tous d'une race aussi « noble que la sienne. Vous viviez dans l'opulence avant « cette guerre malheureuse, et vous périssez maintenant « de faim et de misère. » Frappé de ces discours, tout

le camp gémit et se soulève contre l'Amale; ses soldats demandent en tumulte qu'il fasse la paix avec leurs compatriotes; s'il le refuse, ils menacent de l'abandonner. L'Amale, irrité lui-même de la perfidie des Romains, envoie proposer une entrevue à Théodoric le Louche. Les deux chefs confèrent ensemble sur les bords d'une rivière qui les séparoit, et conviennent de vivre en paix.

Après avoir confirmé cette réconciliation par leur serment, ils envoyèrent tous deux des députés à Constantinople. L'Amale reprochoit à Zénon de lui avoir manqué de parole, et de l'avoir réduit à la nécessité de traiter avec l'ennemi; il demandoit qu'on fournît des vivres à ses troupes jusqu'au temps de la récolte, qu'autrement elles ne pourroient subsister que de pillage. L'autre Théodoric rappeloit le traité conclu avec Léon; il en demandoit l'exécution, et les arrérages des deux mille livres d'or qu'on étoit convenu de lui payer tous les ans. On ne dit pas ce qui fut répondu aux députés de Théodoric le Louche; Zénon répondit à ceux de l'Amale, en rejetant sur leur maître le reproche d'infidélité, que les généraux romains étoient en marche pour le joindre, lorsqu'ils avoient appris qu'il trahissoit l'empire et qu'il se réunissoit avec l'ennemi. S'il vouloit abandonner son nouvel allié, on lui promettoit sur-le-champ mille livres d'or, dix mille livres d'argent, et une pension annuelle de dix mille pièces d'or, qui font près de cent quarante mille francs de notre monnoie; on lui offroit en mariage Julienne, fille d'Olybre, qui avoit été empereur d'Occident, ou telle autre Romaine qu'il voudroit choisir dans les maisons les plus illustres. D'ailleurs Zénon traita avec assez de mépris les députés de l'Amale, quoique ce fussent des officiers d'un rang distingué. Il lui envoya de son côté Philoxène et Julien pour l'engager à rompre avec l'autre Théodoric.

Leurs efforts furent inutiles. L'Amale persista dans

la foi qu'il avoit jurée, et cette nouvelle répandit l'alarme dans Constantinople. L'un des deux Théodorics avoit été jusqu'alors un ennemi redoutable; comment pourroit-on résister à leurs forces réunies? Dans ce découragement général, Zénon publia qu'il alloit marcher lui-même à la tête de ses troupes, et partager avec elles tous les périls de la guerre. Il n'en fallut pas davantage pour relever les courages abattus. Chaque soldat brûloit d'ardeur de se signaler sous les yeux de son souverain. Ceux qui auparavant achetoient de leurs avares généraux la dispense du service militaire s'empressoient alors de s'enrôler. Déjà les partis des deux Théodorics étendoient leurs pillages jusqu'à la Propontide; un détachement de l'armée romaine surprit et fit prisonniers les coureurs de Théodoric le Louche. Une cohorte de Théodoric l'Amale s'étant avancée jusqu'à la longue muraille qui fermoit la Chersonèse, fut taillée en pièces. Mais la suite ne répondit pas à ces heureux commencemens. Zénon se replongea bientôt dans sa mollesse naturelle, et renonça au dessein de se mettre en campagne. Peu s'en fallut que cette lâcheté ne lui coutât la couronne et la vie; les soldats, indignés, s'attroupoient; tout le camp qui étoit aux portes de Constantinople retentissoit de murmures. *Pourquoi*, disoient-ils, *aussi lâches que votre empereur, souffrons-nous l'avilissement du nom romain? Pourquoi, ayant les armes à la main, laissons-nous tomber et expirer dans l'ignominie les forces de l'état?* La révolte alloit éclater, et se seroit sans doute communiquée au peuple de la ville, si Zénon, par l'avis de Marcien, ne se fût hâté de congédier l'armée, sous le prétexte que la paix étoit faite.

C'étoit en effet l'unique ressource qui restât à Zénon. *Malc. p. 91.* Comme il avoit trouvé l'Amale inflexible, il s'adressa à Théodoric le Louche, qui, sans s'embarrasser de son allié, fit en cette occasion la loi à l'empereur. La paix fut conclue avec lui, à condition qu'on lui entretien-

droit une armée de treize mille hommes, tels qu'il les voudroit choisir; qu'il auroit le commandement de deux compagnies de la garde impériale, et une des deux charges de général des troupes du palais; qu'on lui rendroit tous les titres et toutes les dignités qu'il avoit reçus de Basilisque; que les enfans d'Aspar, s'il en restoit, rentreroient en possession de leurs biens, et pourroient habiter en sûreté dans la ville qu'il plairoit à Zénon de leur assigner pour demeure. En conséquence de ce traité, Zénon dépouilla l'Amale de la charge de général pour en revêtir Théodoric le Louche, auquel il envoya aussi de l'argent pour le distribuer à ses soldats.

Cet accommodement piqua Théodoric l'Amale d'une furieuse jalousie. Il étoit encore indigné qu'un allié dont on n'avoit pu le détacher par les offres les plus avantageuses eût traité séparément avec Zénon. Il résolut de faire sentir à l'empereur que la paix qu'il venoit de faire ne pouvoit lui procurer aucun repos. Il vint donc à la tête de ses troupes dans les plaines voisines du mont Rhodope, la plus belle et la plus fertile contrée de la Thrace, pillant, massacrant, détruisant par le fer et par le feu ce qu'il ne pouvoit emporter. L'autre Théodoric, apprenant ces ravages, loin de courir au secours de ses nouveaux alliés, se réjouissoit de leurs désastres, disant *qu'il falloit laisser faire l'ami et le fils de l'empereur ; que la seule chose qui l'affligeoit, étoit de voir périr de pauvres laboureurs tandis que Zénon et Vérine dormoient tranquillement.*

An. 479. Le mépris que Zénon s'attiroit par sa lâcheté lui sus-
Evag. l. 3, c. 26. cita, au commencement de l'année suivante, un nou-
Theod. lect. veau rival dans la personne de Marcien. Ce général étoit
l. 1. Malc. p. 86, fils d'Anthémius, qui avoit régné en Occident. Sa mère
87. Candid. p. Euphémie étoit fille de l'empereur Marcien, dont il por-
19, 20. toit le nom. Il avoit épousé Léoncie, seconde fille de
Theoph. p. 109. Léon, et ce mariage fondoit les prétentions qu'il avoit

ipire. Léoncie étant née lorsque Léon étoit déjà trône, Marcien, quoique naturellement doux et uille, se laissa persuader que la couronne lui ap- noit à meilleur droit qu'à Zénon, qui n'y étoit nu que par son mariage avec Ariadne, née avant Léon fût empereur : prétention aussi ancienne que le, et renouvelée toutes les fois que l'ambition de r n'a eu besoin que d'un prétexte. Ses frères Pro- et Romule entrèrent dans le complot, qui fut con- avec beaucoup de secret. Marcien étoit aimé des de guerre : il en gagna un grand nombre. Ce qui it de partisans de Basilisque se joignit à lui ; et, au marqué, les conjurés s'étant rendus en armes dans place de Constantinople, il se mit à leur tête et cha vers le palais. Au premier bruit de cette émeute, , maître des offices, assembla promptement toutes roupes de la garde, et vint à la rencontre des ré- és. Il y eut un combat dans lequel Illus fut repoussé : un grand carnage, et obligé de se renfermer dans alais. Marcien l'y assiégea ; et s'il eût profité de l'ar- r de ses soldats, il étoit maître du palais et de l'em- . Illus étoit prêt à se rendre, et il ne fut retenu que un philosophe païen, nommé Pamprépius, qu'il itoit comme un grand prophète, et qui l'assura que iel se déclaroit pour Zénon. La nuit étant survenue, rcien, qui se croyoit déjà empereur, remit l'attaque endemain ; et pendant qu'il passoit le temps à boire dormir, Illus lui débaucha par argent une grande tie de ses soldats. Ses deux frères, aussi imprudens lui, furent pris cette nuit même dans les thermes Leuxippe, où ils se baignoient. Le lendemain Illus, it sorti, battit à son tour Marcien, qui, se voyant ndonné, s'enfuit dans l'église des Apôtres. Zénon, affectoit encore un caractère de clémence, le fit or- ner prêtre par le patriarche, et l'envoya sous bonne de à Césarée en Cappadoce. Peu de temps après,

Proc. Arc. c. 12. Suid. voce Παμπρέπιος.

Marcien, s'étant évadé, et excitant de nouveaux troubles en Galatie, fut pris dans un monastère où il s'étoit caché, conduit à Tarse, et enfermé avec sa femme Léontie dans le château de Papyre en Isaurie, où il finit ses jours. Procope et Romule s'échappèrent des mains d'Illus, et se réfugièrent auprès de Théodoric le Louche. Après la mort de ce prince, ils se retirèrent à Rome. On ne sait duquel des trois frères étoit fils Zénon qui vivoit du temps de Justinien, et qui mourut sans enfans peu de temps après avoir été nommé préfet d'Egypte. Ce fût en sa personne que s'éteignit la postérité de l'empereur Marcien, et celle d'Anthémius.

Malc. p. 86. Marcel. chr. Théodoric le Louche n'avoit fait la paix qu'en attendant une occasion favorable de recommencer la guerre. Dès qu'il apprit la révolte de Marcien, il assembla des troupes, comme pour venir au secours de l'empereur. Il croyoit trouver Constantinople divisée au-dedans par la guerre civile, et sans défense contre les ennemis du dehors. Il se flattoit même d'être reçu à bras ouverts par le peuple, qui détestoit les Isaures, dont Zénon avoit rempli la ville. L'empereur, qui pénétroit ses intentions, alarmé de ce nouveau péril, lui dépêcha un courrier pour le remercier de sa bonne volonté, et pour lui dire que, la révolte étant étouffée, il n'avoit plus besoin de son secours; et que, dans l'agitation où les esprits étoient encore, la vue d'une armée étrangère ne seroit capable que d'y exciter de nouveaux troubles. Théodoric répondit que ses troupes étoient trop fatiguées pour retourner sur leurs pas sans avoir pris quelques jours de repos, et il continua sa marche jusqu'au promontoire d'Anaple sur le Bosphore, à quatre milles de Constantinople. Zénon, dont la frayeur croissoit à mesure qu'il voyoit approcher cet allié formidable, força son avarice pour satisfaire celle de Théodoric et des Goths. Il fit partir Pélage le silentiaire, officier fidèle et intelligent qui, à force d'argent et de promesses, vint à bout d'en

gager les Goths à s'en retourner, et délivra la ville d'un grand danger. L'entrée de Théodoric y auroit infailliblement allumé une guerre sanglante. Les Isaures étoient bien résolus de disputer opiniâtrément le terrain ; ils avoient même déjà préparé de longues perches garnies d'étoupes soufrées, et d'autres matières inflammables, à dessein de mettre le feu aux édifices, s'ils étoient forcés d'abandonner la ville.

Les Goths tenoient Zénon dans de perpétuelles inquiétudes. Les deux Théodorics, l'un allié perfide, l'autre ennemi déclaré, étoient pareillement à craindre. S'ils eussent agi de concert, c'en étoit fait de l'empire ; mais, par une sorte de fatalité, ils se servoient mutuellement de contre-poids; et, balançant leurs forces, attachés tour à tour et opposés à Zénon, ils se jouoient également de la foiblesse de ce prince. Pendant que Théodoric le Louche, chargé des présens de l'empereur, se retiroit dans ses états, Théodoric l'Amale ravageoit la Macédoine. Il pilla Stobes, une des principales villes de cette province, et fit passer la garnison au fil de l'épée. Comme il approchoit de Thessalonique, les habitans, qui ne recevoient aucun secours de l'empereur, s'imaginant que Zénon lui-même les trahissoit, se soulevèrent, abattirent ses statues, coururent à la maison du gouverneur pour y mettre le feu, et l'auroient brûlé ou massacré, si les ecclésiastiques et les magistrats ne l'eussent sauvé des mains de ces furieux en le faisant sortir de la ville, blessé de plusieurs coups. On eut beaucoup de peine à calmer cette fougue populaire ; les habitans se déterminèrent enfin à se mettre en défense; ils conférent les clefs de Thessalonique à leur évêque, et se donnèrent un chef.

Malc. p. 78, 79, 80.

Zénon, informé de cette émeute, prit le parti de traiter avec l'Amale. Il lui députa Artémidore, et Phocas, qui avoit en même temps le titre de général et celui de secrétaire du prince. Ces envoyés rappelèrent à Théodoric les bien-

faits de Zénon; ils lui reprochèrent son ingratitude à l'égard de ce prince, qu'ils tâchèrent de justifier; ils l'exhortèrent à suspendre les hostilités et à députer à la cour, lui faisant espérer qu'il obtiendroit toute justice. Théodoric se laissa persuader; il envoya avec eux des députés, et défendit à ses troupes d'employer le fer ni le feu; mais, comme il ne pouvoit subsister qu'aux dépens des campagnes, il en exigea des contributions. S'étant éloigné de Thessalonique, il alla camper aux portes d'Héraclée, surnommée Sintique, près du fleuve Strymon. L'évêque racheta la contrée du pillage en s'obligeant à nourrir l'armée de Théodoric. Les envoyés, de retour à Constantinople, firent sentir à Zénon qu'il n'avoit point de temps à perdre, et que Théodoric ne pourroit long-temps contenir des barbares avides de butin. Sur cet avis, l'empereur fit partir le patrice Adamance, qui avoit été préfet de Constantinople; et, pour lui donner encore plus de considération, Zénon le revêtit des honneurs du consulat, mais sans lui conférer cette charge. Il lui donna ordre d'offrir à Théodoric, en toute propriété, Pautalie et son territoire. Cette place étoit située sur la frontière de l'Illyrie et de la Thrace; et, selon la politique de Zénon, l'Amale, dans cette position, pouvoit servir les Romains, mais ne pouvoit leur nuire: il auroit tenu en échec Théodoric le Louche, et n'auroit pu remuer lui-même sans s'attirer sur les bras les troupes de l'Illyrie et celles de la Thrace, qui se seroient réunies pour l'écraser. Comme Zénon prévoyoit que l'Amale demanderoit pour cette année des subsistances, les terres n'ayant pas été ensemencées, il mit entre les mains d'Adamance deux cents livres d'or, avec ordre de les remettre au préfet d'Illyrie, qui auroit soin de faire transporter des vivres à Pautalie. Adamance partit et s'arrêta à Thessalonique pour y rétablir le bon ordre.

Malc. p. 80, 81, 82. Cependant Théodoric, campé près d'Héraclée, conçut le dessein de s'emparer de Dyrrachium, capitale de la

e Epire, aujourd'hui Durazzo, en Albanie. C'é-
port commode sur le golfe Adriatique ; et la pos-
de cette place lui ouvroit la conquête de l'Epire
Sidimont, de la nation des Goths et de la race
ales, s'étoit marié dans ce pays, et possédoit de
terres dans le voisinage de cette ville. Comme il
t une pension de l'empereur, et qu'il étoit cousin
ge, comte des domestiques, et favori de Vérine,
royoit très-attaché au service de l'empire. Ce fut
ue s'adressa Théodoric : il le conjuroit, au nom
s communs ancêtres, de trouver un moyen de le
en possession de Dyrrachium et de l'Epire, où il
it enfin se reposer de tant de courses et de fatigues.
nt, préférant l'intérêt d'un parent à celui des
as, se mit en devoir de le satisfaire. Il vint à
hium, où il avoit un grand crédit, et jeta l'alarme
les habitans : « C'est (disoit-il) par bienveil-
que je viens vous avertir du danger où vous êtes.
n abandonné votre ville à Théodoric l'Amale en
propriété. Vous allez être traités en esclaves. Si
voulez sauver votre liberté et vos biens, vous
z qu'un parti à prendre; enlevez tout ce que
possédez, et retirez-vous dans les îles du golfe ou
quelque place éloignée; il en est encore temps;
ne tardez pas. Vous avez peut-être appris qu'A-
ance est parti de Constantinople; c'est pour éta-
ici le prince des Goths. Si vous entreprenez de
résistance, vous aurez à la fois pour ennemis
pereur et Théodoric. » La terreur qu'il inspire
oyens se communique à la garnison, composée
mille hommes, qui pouvoient défendre la ville,
dans une attaque imprévue. Tous se hâtent de
: on eût dit qu'un ennemi vainqueur avoit le
vé sur leurs têtes. Dyrrachium demeure dé-

mont envoya un courrier à Théodoric pour l'a-

vertir de se hâter. Théodoric ayant reçu ce messag
fait dire aux habitans d'Héraclée qu'il veut bien s'él
gner d'eux; mais qu'il a besoin de vivres, et qu'ils a
à lui fournir sur-le-champ une certaine quantité d
blé et de vin, s'ils ne veulent y être forcés. Les habitan
effrayés de cette menace, quittent aussitôt la ville et s
renferment avec tous leurs effets dans la citadelle, qui éto
bien fortifiée; ils répondent ensuite qu'ils ont consum
toutes leurs provisions à faire subsister les Goths, e
qu'ils sont hors d'état de fournir ce qu'on leur demand
Théodoric, irrité, met le feu à la ville, et prend le ch
min de la nouvelle Epire. C'étoit une route étroite e
difficile, dans des gorges de montagnes, défendue de plu
sieurs châteaux capables d'arrêter long-temps une plu
nombreuse armée. Il envoya devant lui des cavalier
pour reconnoître les passages. Ils les trouvèrent si ma
gardés, et jetèrent tant d'épouvante, que l'armée qui l
suivoit n'eut d'autre obstacle à surmonter que la di
ficulté des lieux. Les troupes de Théodoric marchoien
en trois corps. Il conduisoit lui-même l'avant-garde
Soas, son lieutenant-général, commandoit le corps d
milieu; Theudimont, frère de Théodoric, l'arrière
garde. Les chariots et les bagages suivoient avec une es
corte de cavaliers. Mais lorsque Théodoric vit qu'il n'é
toit pas poursuivi, et qu'il n'avoit point à craindre d'êtr
attaqué, il détacha l'escorte, et, l'ayant jointe au corp
qu'il commandoit, il s'avança vers Lychnide, d'où il fu
repoussé : c'étoit une grande ville, riche et avantageu
ment située entre des sources et des marais. Il aura
souhaité de s'en rendre maître, parce qu'elle avoit d
magasins de blé ; mais, dans une conjoncture où le temp
étoit plus précieux pour lui que tout le reste, il ne s'a
rêta pas à l'assiéger. En passant, il s'empara de la vil
de Scarpes, qu'il trouva abandonnée ; et de là étant arri
à Dyrrachium, il s'y établit en attendant le reste de s
troupes, qu'il avoit devancées de plusieurs journées.

Cette entreprise avoit été conduite avec tant de diligence, qu'Adamance étoit encore à Thessalonique lorsqu'il apprit que Théodoric, qu'il croyoit aux portes d'Héraclée, étoit dans Dyrrachium. Il lui dépêcha aussitôt un de ces courtiers de l'empereur qu'on nommoit *magistriens*, pour se plaindre qu'il eût, par cet acte d'hostilité, rompu le cours de la négociation. Il le sommoit de ne faire à la ville aucun dommage, de ne point toucher aux vaisseaux qui étoient dans le port, et de laisser, jusqu'à la conclusion des conférences, toutes choses dans l'état où elles se trouvoient. Il offroit de se transporter à Dyrrachium, mais il demandoit une sûreté pour sa personne. Après ces dépêches, il partit de Thessalonique, et alla porter à Sabinien, qui étoit pour lors à Edesse en Macédoine, le brevet par lequel l'empereur le nommoit général des armées d'Illyrie. C'étoit un guerrier de grande réputation, regardé comme le seul capable de faire tête à un prince aussi brave et aussi habile que Théodoric l'Amale. Observateur exact de la discipline militaire, on le comparoit aux anciens généraux romains, et les auteurs de ce temps-là le nomment *le grand Sabinien*. Il envoya aussitôt des ordres à toutes les troupes dispersées dans les garnisons de l'Illyrie de se rassembler à Lychnide.

Malc. p. 82. Marcel. chr.

Déjà le courrier d'Adamance étoit revenu avec un prêtre arien pour lui donner par serment toute sûreté de la part de Théodoric. Adamance s'étoit rendu à Lychnide avec Sabinien : mais, ne se fiant pas assez à une parole, quoique confirmée par serment, il fit proposer au prince des Goths de le venir trouver à Lychnide, ou de l'attendre à Dyrrachium, où il se rendroit, pourvu que Théodoric envoyât à Lychnide les capitaines Soas et Dagithée en otage. Théodoric les fit partir sur-le-champ; mais il leur ordonna de s'arrêter à Scarpes, et d'envoyer de là demander à Sabinien qu'il s'engageât par serment à les remettre en liberté dès qu'Adamance

Malc. p. 82, 83, 84.

seroit de retour. Ce fut une nouvelle difficulté. Sabinien protesta qu'il ne jureroit pas; que, conformément à l'Evangile, il s'en étoit fait une loi inviolable. En vain Adamance lui représenta que ce préliminaire étoit indispensable, et qu'un scrupule si mal entendu alloit renverser toutes les espérances de paix; Sabinien demeura inébranlable. Dans cet embarras, Adamance résolut de risquer sa personne, mais avec autant de précaution qu'il seroit possible. Il partit sur le soir avec deux cents cavaliers; et, ayant pris un grand détour par dès chemins impraticables, où jamais des chevaux n'avoient passé, il arriva à un château situé près de Dyrrachium, sur une hauteur escarpée et bordée d'un vallon au fond duquel couloit un ruisseau large et profond. Il envoya aussitôt avertir Théodoric, qui, étant sorti de Dyrrachium à la tête de ses troupes, les fit arrêter à quelque distance de la ville, et s'avança jusqu'au bord du ruisseau avec quelques cavaliers. Adamance, après avoir posté les siens au pied de la colline pour se tenir en garde contre les surprises, descendit seul dans le vallon, et pria Théodoric de faire aussi éloigner son escorte, afin qu'ils pussent s'entretenir sans témoins. Théodoric parla le premier. Il représenta *qu'il vivoit en paix, résolu de servir fidèlement l'empire, lorsque Zénon l'avoit appelé à son secours contre l'autre Théodoric, promettant des renforts considérables; que, loin de lui tenir parole, il avoit tenté de le faire périr avec toute son armée en lui donnant des guides qui l'avoient engagé dans des défilés et des précipices où sa perte étoit infaillible, si l'ennemi eût été aussi impitoyable que Zénon étoit infidèle.* Ces reproches étoient justes et Adamance n'y put faire que des réponses vagues et peu capables de satisfaire Théodoric. Il se rabattit sur les bienfaits dont Zénon l'avoit comblé; sur la qualité de fils, qui lui imposoit la loi du respect et de l'obéissance. Il lui reprochoit comme un attentat la surpris

de Dyrrachium, dont il s'étoit emparé dans le temps même qu'on traitoit avec lui; il lui conseilloit de ne pas abuser plus long-temps de la patience de l'empereur. « Doutez-vous (lui disoit-il) que le Romains, qui vous « tiennent enveloppé de toutes parts, ne viennent enfin « à bout de vous accabler? Ne vous flattez pas qu'on « vous laisse le maître de ce pays, qui fait partie de « l'ancien patrimoine de l'empire. Retirez-vous en « Dardanie ; vous y trouverez des contrées fertiles qui « n'attendent que la culture. L'empereur est prêt à « vous les abandonner; la terre vous y prodiguera des « trésors qui ne vous coûteront point de sang. » Théodoric répondit *qu'il acceptoit ses offres ; mais que son armée, qui commençoit à se remettre de ses fatigues, ne pourroit consentir à entreprendre sur-le-champ un si long voyage ; qu'il falloit la laisser passer l'hiver en Epire, où il promettoit de demeurer en repos, sans faire ni ravage ni nouvelle entreprise ; qu'au commencement du printemps il prendroit la route de la Dardanie avec les commissaires que l'empereur lui enverroit pour l'en mettre en possession.* Il ajouta *que, si c'étoit la volonté de l'empereur, il déposeroit dans telle ville que Zénon voudroit indiquer tous les bagages et tous les Goths hors d'état de combattre, et qu'il donneroit en otage sa mère et sa sœur pour répondre de ses promesses.* Ce qu'il promettoit étoit d'entrer en Thrace avec six mille de ses meilleurs soldats, et de se joindre à l'armée de l'empire pour exterminer ce qu'il y avoit de Goths dans cette province. En récompense de ce service, il demandoit qu'on lui rendît la charge de général dont on l'avoit dépouillé pour en revêtir Théodoric le Louche, et qu'il lui fût permis de venir à la cour, et d'y vivre à la romaine. Il offroit encore d'entrer en Dalmatie, si l'empereur le jugeoit à propos, et d'en chasser Népos, qui prétendoit y exercer les droits de la souveraineté. Adamance lui répondit *qu'il n'étoit*

autorisé à rien conclure avec lui tant que les Goth resteroient en Epire; qu'il alloit informer l'empereur d ses propositions, et qu'il attendroit à Lychnide la ré ponse du prince. La conférence s'étant ainsi terminée ils se séparèrent.

Malc. p. 84, 85, 86. Marc. chr. Mais comme Théodoric avoit rompu la première né gociation en s'emparant de Dyrrachium, Sabinien ren dit la seconde inutile par la défaite d'une partie de Goths. Les troupes auxquelles il avoit donné rendez vous à Lychnide étoient assemblées lorsqu'on vint l'a vertir qu'un corps considérable de Goths, suivi d chariots et d'équipages, traversoit la Candavie, près d Lychnide. La Candavie est cette chaîne de montagnes qui s'étendent par le travers de la Macédoine, depuis Dyrrachium jusqu'au golfe de Therme, sur la mer Egée Ces Goths faisoient l'arrière-garde de Théodoric, com mandée par son frère Theudimont. Ils étoient restés bien loin derrière, parce qu'étant chargés de bagage dans de chemins presque impraticables, ils ne marchoient qu'à petites journées. Sabinien envoya ses gens de pied faire le tour de la montagne, après les avoir avertis du lieu où ils devoient s'embusquer. Il retint avec lui les cava liers, et, partant à l'entrée de la nuit, il atteignit au point du jour les ennemis, qui étoient en marche, et fondit sur eux. Theudimont, surpris de cette attaque impré vue, n'eut rien de plus pressé que de sauver sa mère dont il étoit accompagné; et, ayant mis entre les Ro mains et lui un fossé profond et large, il fit rompre le pont sur lequel il l'avoit passé. La plupart de ses soldats qui n'avoient pu passer avec lui, se voyant enfermés entre le fossé et l'ennemi, se jetèrent d'abord en désespérés sur la cavalerie romaine, qui les serroit de près; mais, lors qu'ils aperçurent l'infanterie qui descendoit de la monta gne pour venir tomber sur eux, ils perdirent courage, et se laissèrent égorger sans résistance. Sabinien se trouva maître de deux mille chariots, d'un grand butin et de



de cinq mille prisonniers. Après avoir brûlé une
: des chariots, qu'il étoit difficile de conduire au
rs de ces montagnes, il revint à Lychnide, où il
a Adamance de retour. Il fit mettre aux fers les pri-
ers les plus distingués, et distribua les autres aux
s, ainsi que le butin. Il avoit demandé aux villes
oisinage une certaine quantité de chariots pour
e de l'armée; il les dispensa de cette contribution.
nance manda à l'empereur ce qui s'étoit passé dans
nférence. Sabinien, de son côté, lui rendit compte
victoire, et lui conseilla de ne point faire de paix
le barbare, qu'il espéroit chasser du pays, ou faire
avec ses troupes. Zénon suivit ce conseil, et envoya
: à Adamance de revenir à Constantinople, et de
de sa part à Sabinien et à Genton que tout accord
rompu avec Théodoric, et qu'ils eussent à lui faire
erre sans aucun ménagement. Genton étoit un Goth
puissant en cette contrée, et dévoué au service des
nains. Adamance donna de grands éloges aux soldats,
eur promit de la part de l'empereur des récom-
es dignes de leur courage. Il partit ensuite au milieu
acclamations de l'armée. Sabinien, pendant cette
ée et la suivante, continua la guerre contre Théo-
c: mais il avoit affaire à un guerrier infatigable,
joignoit à l'activité et à l'audace de la jeunesse la
dence et l'habileté de l'âge avancé. Il ne put lui arra-
r sa proie en le chassant de Dyrrachium; mais il
npêcha d'étendre ses conquêtes, et mourut en 481,
c la gloire d'avoir sauvé la Grèce et relevé l'honneur
l'empire.

a mort de Genséric avoit délivré Zénon d'une grande An. 480.
iétude. Hunéric ne paroissoit occupé qu'à vexer ses *Vict. vit. l.* 3.
ts et à se livrer à ses plaisirs. Cependant, comme *Malc. p.* 95, 96.
séric s'étoit toujours réservé des prétextes de guerres *Baronius.*
r les faire valoir dans l'occasion, Zénon craignoit *Till. vie de*

S. Eugène, art. 20, 27.

qu'il ne prît envie à son successeur de troubler le re de l'empire. Genséric avoit toujours prétendu que L s'étoit emparé des biens de Placidie, qui devoient app tenir à Hunéric en vertu de son mariage avec Eudo fille de Placidie et de Valentinien. De plus, il n'a cessé de demander des dédommagemens pour des v seaux de Carthage saisis pendant la guerre. Pour ne l ser subsister aucun sujet de rupture, Zénon envoya en une ambassade à Hunéric. Il choisit pour cette com sion Alexandre, intendant de Placidie, veuve d'Oly et sœur d'Eudoxie, parce que cette princesse avoit servé du crédit auprès du roi des Vandales son b frère. Alexandre trouva Hunéric disposé à entreten paix, et revint à Constantinople avec des ambassad de ce prince, chargés d'assurer l'empereur qu'*Hu vouloit contracter avec lui une amitié inviolable; renonçoit pour toujours à toutes les prétentions de père; qu'il ressentoit vivement le traitement honor que l'empereur faisoit à sa belle-sœur, et qu'il ne droit aucune occasion d'en marquer sa reconnoissa*. Zénon renvoya ces ambassadeurs chargés de présens pour récompenser Alexandre d'une si heureuse négo tion, il le fit intendant de son domaine. Alexandre a obtenu d'Hunéric qu'il permettroit d'élire un évêqu Carthage, dont le siége étoit vacant depuis vingt-qu ans. Mais cette consolation accordée aux catholiques fut pas de longue durée; ils virent bientôt chasser le évêques, et ils essuyèrent une persécution plus cruelle celle de Genséric. Ce fut en vain que, pour adouci barbarie d'Hunéric, Zénon, à la prière du pape Fé lui députa Vrane en 484. Non-seulement Vrane n rien obtenir, mais même Hunéric fit border d'éch de chevalets et de bourreaux les rues par où le dé romain devoit se rendre au palais, afin qu'il fût tém lui-même des horribles supplices de ceux pour lesq

il venoit demander grâce. Ces cruautés ne se terminèrent qu'à la mort de ce méchant prince, qui, cette année même, expira rongé de vers.

On peut, selon quelques auteurs, rapporter à l'an 480 un grand tremblement de terre, que d'autres historiens placent plus tôt ou plus tard. Il arriva le 24 ou 25 de septembre. Il ne s'étendit pas beaucoup dans la ville de Constantinople; mais il fut violent, et dura quarante jours à diverses reprises. Deux portiques, quelques églises, et grand nombre de maisons écrasèrent sous leurs ruines beaucoup d'habitans. La statue du grand Théodose, posée sur une colonne dans la place de Taurus, fut abattue; un pan des murailles de la ville s'écroula. Ce tremblement infecta l'air d'une odeur qui se fit sentir durant plusieurs jours. Nicomédie et Hélénopolis en Bithynie ayant éprouvé le même malheur, Zénon fit de grandes largesses pour réparer les dommages que ces deux villes avoient soufferts.

Marc. chr. Theoph. p. 108. Cedr. p. 352, 353. Chron. Alex. in ann. 487. Malela, p. 35.

L'empereur ne pouvoit être tranquille tant qu'il voyoit en Thrace Théodoric le Louche, toujours ennemi dans le cœur, toujours prêt à profiter des désordres de l'empire. Procope et Romule, frères de Marcien, qui s'étoient réfugiés auprès de ce prince, donnoient de l'inquiétude à Zénon. Il les fit demander à Théodoric, qui répondit *qu'il ne désiroit rien tant que de satisfaire l'empereur; mais que les Goths, ainsi que toutes les nations du monde, se croiroient coupables d'une lâcheté criminelle s'ils livroient à la mort ceux qui étoient venus chercher un asile entre leurs bras: que Procope et Romule étoient bien résolus de n'offenser personne, à moins que l'empereur ne se tînt offensé de voir vivre des malheureux.* Cette réponse irrita Zénon. Il apprit en même temps que Théodoric se préparoit sourdement à la guerre. Afin de s'assurer des intentions de ce prince, il lui envoya des députés pour lui dire *que l'empereur vouloit bien lui abandonner par un traité perpétuel et irrévocable*

An. 481. *Malc. p. 87, 88, 94, 95.*

tout le pays dont il s'étoit emparé, à condition qu n'entretiendroit plus de troupes, qu'il feroit serment fidélité à l'empire, dont il se reconnoîtroit le vassal, que, pour assurance de sa sincérité, il donneroit son en otage. Théodoric répondit *que se laisser désarmer seroit se trahir lui-même; qu'il ne pouvoit faire subs ter ses soldats que par la guerre, et que l'incertitude combats ne l'effrayoit point; que cependant, si l'em reur s'engageoit à lui fournir l'entretien de ses troupe promettoit de ne point commencer les hostilités, et qu étoit prêt à mettre son fils entre les mains de Zéno comme un gage de sa bonne foi.* Il envoya aussi de part des députés à l'empereur, pour lui protester qu ne demandoit qu'à vivre en repos, sans former aucu entreprise: il le prioit de réfléchir sur la différence qu' devoit mettre entre lui et Théodoric l'Amale, et de co sidérer lequel des deux avoit fait plus de mal à l'en pire: *que, pour lui, quoiqu'il fût beaucoup plus en ét de nuire, il avoit toujours ménagé les Romains, dan le temps même qu'il étoit forcé de leur faire la guerre*

La jalousie que Théodoric le Louche faisoit paroît contre l'Amale venoit de ce que celui-ci étoit en term d'accommodement avec les Romains. Sabinien étc mort; mais il avoit assez vécu pour faire sentir à Thé doric l'Amale qu'il lui étoit impossible de résister lon temps aux forces romaines, et qu'il succomberoit enf à une puissance si supérieure. Ces réflexions l'avoie déterminé à renouer la négociation. Il consentoit à sort de Dyrrachium; mais il demandoit un autre établiss ment, de l'argent et des vivres. Zénon, qui craignoit l guerre, auroit bien voulu satisfaire les deux Théodo rics. Il consulta le sénat, qui lui représenta *que les re venus publics ne pouvoient suffire à rassasier l'avidit des deux princes; qu'à la vérité ses sujets avoient jus qu'alors porté avec zèle le fardeau des contributions mais, qu'étant épuisés, il ne pouvoient qu'à peine sou*

tenir l'entretien des troupes de l'empire ; que cependant ils feroient un effort pour fournir de quoi contenter l'un des deux Théodorics ; que c'étoit à l'empereur à décider qui des deux méritoit la préférence. Sur cette réponse, Zénon, ayant assemblé dans le palais les officiers de ses gardes et ceux des autres corps de troupes qui se trouvoient à Constantinople, leur exposa ses sujets de plainte contre Théodoric le Louche. « Ce barbare, ingrat « et cruel (ajouta-t-il), héritier de toute la haine que ses « ancêtres ont portée au nom romain, ne cesse de ravager « la Thrace ; il fait couper les mains aux prisonniers ; « il détruit les laboureurs et ruine la culture des terres ; « il a été le principal auteur de la révolte de Basilisque ; « il m'a voulu engager moi-même à congédier toutes les « troupes romaines pour ne prendre à mon service que « des Goths ; l'ambition de ce fourbe est de se faire nom- « mer seul général pour se rendre maître des forces de « l'empire et les anéantir. Je vous ai convoqués pour sa- « voir votre sentiment sur le parti que je dois prendre ; je sais qu'un prince ne peut trouver de meilleur conseil que dans le zèle et l'expérience de ses officiers. » la vivacité de ces paroles les officiers sentirent ce qu'ils oient à répondre. Ils s'écrièrent tout d'une voix *qu'il lloit traiter en ennemi Théodoric le Louche et tous ux qui le favorisoient.* Zénon toutefois ne se pressa s de rendre réponse aux députés de ce prince ; il vouit auparavant s'assurer du succès de la négociation ec Théodoric l'Amale.

Dans cet intervalle on découvrit une correspondance ue Théodoric le Louche entretenoit à Constantinople. thime, médecin, Marcellin et Etienne l'avertissoient tout ce qui se passoit à la cour. Pour l'encourager dantage, ils lui envoyoient même de fausses lettres, qu'ils pposoient être des principaux officiers, qui l'exhorient à marcher au plus tôt vers Constantinople, où il ouveroit quantité d'amis prêts à se joindre à lui. Ces

lettres ayant été interceptées, les coupables furent m entre les mains d'Illus, maître des offices, qui, assis de trois sénateurs, instruisit leur procès. On se conten de les condamner à être frappés de verges et bannis perpétuité : Zénon se faisait encore un honneur de point prononcer d'arrêt de mort.

Marcel. chr. Evag. l. 5, c. 25. Theoph. p. 108, 112. Jorn. de reb. get. c. 57, et de regn. success.

Un accident imprévu tira Zénon d'embarras, et re versa tous les projets de Théodoric le Louche. C'étoit l coutume des Goths de suspendre devant la tente du g néral une javeline à deux fers, les deux pointes vers terre, à la hauteur de cinq ou six pieds. Théodoric, vou lant s'exercer, se fit amener son cheval, et ayant sau dessus avec son impatience naturelle, avant qu'il affermi sur la selle, le cheval, qui étoit fougueux, s dressa sur les pieds de derrière, et le porta sous la jav line, où Théodoric s'agitant violemment se perça l flancs. Il mourut de cette blessure peu de jours aprè Zénon, délivré d'un si dangereux ennemi, devint moi attentif à ménager Théodoric l'Amale, que nous nom merons désormais du seul nom de *Théodoric*. La négo ciation fut rompue, et le roi des Goths, auquel, sel les apparences, se donnèrent les troupes de l'autre Théo doric, vint ravager la Macédoine et la Thessalie, où saccagea la ville de Larisse, qui en étoit la capitale. L'em pereur prit enfin le parti de l'apaiser à force de bien faits. Il le déclara général des milices de la cour et préf de Thrace. L'ayant engagé à venir à Constantinople, lui fit dresser une statue équestre devant le palais, et désigna consul pour l'année 484. En échange de Dyrr chium, que Théodoric rendit à l'empereur, Zénon l céda en propriété une partie de la Dace inférieure et la basse Mœsie, où le roi des Goths établit sa résiden dans la ville de Noves.

An. 482. 483. Liberat. c. 17, 18.

La paix étoit rendue à l'empire; mais la foiblesse l'ignorance de l'empereur, qui prétendoit décider souverain des dogmes de la foi, excitoient de gran

bles dans l'église d'Orient. Nous allons réunir ici en de mots ce qui se passa sur ce sujet jusqu'à la fin on règne. Comme nous faisons l'histoire de l'em-, et non pas celle de l'Eglise, notre dessein, dans tout ouvrage, est de ne toucher les matières ecclésiastiques autant qu'elles ont eu d'influence sur les affaires de t. L'ambition d'Acace, évêque de Constantinople, la première source de tous ces maux. Ce prélat, vou-faire valoir les nouvelles prétentions de son siége gré l'opposition de Rome, se détacha des papes, il avoit auparavant respectés comme chefs de l'Eglise verselle, et s'appuya de deux hérétiques turbulens et acieux, qu'il avoit lui-même condamnés. Nous par-rrons d'abord tout de suite et sans interruption les ordres que Pierre le Foulon excita dans Antioche; et us parlerons ensuite de ceux dont Pierre Mongus mplit la ville d'Alexandrie, et dont les suites furent core plus durables et plus pernicieuses.

Theod. lect. l. 2.
Evag. l. 3, c. 12 et seq.
Theoph. p. 110, 112, 113, 114, 115.
Candid. p. 19.
Vict. Tun.
Anast. p. 46, 47.
Cedr. p. 353.
Malela, p. 33.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Mansi ad Baron.
Till. vie d'Acace, art. 17 et suiv.
Fleury, l. 29, art. 50 et suiv. l. 20, art. 14 et suiv.
Oriens christ. p. 726.

Etienne, évêque d'Antioche, étant mort trois ans près son élection, eut pour successeur un autre Etienne, ui, après un an d'épiscopat, fut assassiné dans une glise par les partisans de Pierre le Foulon. Les meur-riers furent punis par ordre de l'empereur, qui fit élire un évêque pour Antioche. Cette élection se fit à Con-stantinople, à cause des troubles dont Antioche étoit agitée. Calendion fut sacré par le patriarche Acace, et gouverna son église pendant quatre ans, après lesquels Acace fit rappeler Pierre le Foulon, et le rétablit sur le siége épiscopal. Calendion fut relégué dans l'Oasis. On l'accusoit d'avoir favorisé Illus, dont nous raconterons bientôt la rébellion. Mais son véritable crime étoit de vivre en communion avec le pape, dont Acace s'étoit déclaré l'ennemi. Pierre le Foulon, ayant gagné à force d'argent la faveur du prince et des courtisans, leva l'é-tendard contre le concile de Chalcédoine. Il s'associa de sentimens avec Pierre Mongus, et se porta aux dernières

violences, chassant, proscrivant, massacrant ceux q
refusoient de communiquer avec lui. Il soutint, et
évêque d'Hiérapolis Xénaïas, esclave perse, maniché
qui n'avoit pas même reçu le baptême, et qui bri
les images : digne précurseur des iconoclastes. Le Fou
mourut en 488, frappé des anathèmes de l'église
Rome. Il eut Pallade pour successeur de sa dignit
de ses erreurs.

Alexandrie n'étoit pas dans un état moins déplora
La mort de Timothée Solofaciole jeta cette église
un désordre qui dura plus de cinquante ans, et
on peut dire que les effets funestes subsistent enc
Ce prélat, sentant que sa fin approchoit, écrivit à l'
pereur, et lui envoya Jean Talaïa, prêtre respecté p
sa science et sa vertu. Timothée prioit Zénon de fa
en sorte qu'on lui donnât un successeur catholiq
L'empereur accorda une si juste demande; il com
de louanges Talaïa dans une lettre qu'il écrivit au cle
d'Alexandrie; et ces éloges, joints au mérite de Tala
déterminèrent les suffrages en sa faveur. Il fut cano
quement élu après la mort de Timothée. Mais Aca
qui tournoit à son gré l'esprit de l'empereur, détru
bientôt les favorables dispositions de ce prince. Ce
triarche étoit irrité contre Talaïa, parce que, n'ay
pas reçu de lui de lettres synodales, selon l'usage, il s
croyoit méprisé. Il n'y avoit cependant d'autre faute
la part de Talaïa que d'avoir adressé à Illus, son ai
les lettres qu'il écrivoit à l'empereur et au patriar
après son installation. Le courrier qu'il envoyoit, n'ay
plus trouvé Illus à Constantinople, alla lui porter
lettres à Antioche, et la révolte d'Illus fut cause qu'e
ne furent pas rendues. Ce fut assez pour porter un p
lat hautain et vindicatif à ruiner Talaïa. Acace n'
pas de peine à persuader à l'empereur que cet évêq
entièrement dévoué au perfide Illus, n'étoit entré d
l'épiscopat que par brigue et par cabale; que, dans

ions qui partageoient Alexandrie, il falloit sur ce un esprit souple et insinuant; et que Pierre Mongus étoit plus propre que tout autre à ramener la concorde. Zénon en écrivit au pape Simplicius, qui répondit avec fermeté qu'il ne consentiroit jamais au rétablissement de Mongus, hérétique déclaré, et tout-à-fait indigne de l'épiscopat.

Zénon, offensé de ce refus, passa outre, et pour préparer les voies à Mongus, il publia le fameux édit appelé *l'hénotique*, c'est-à-dire *l'édit d'union*, par lequel il prétendoit ramener tous les Orientaux à la même croyance. Ses flatteurs lui persuadoient qu'il devoit être arbitre de la foi, et qu'il en savoit plus que tous les prélats. L'édit étoit adressé aux évêques, aux ecclésiastiques, aux moines, et aux peuples d'Alexandrie, d'Egypte, de Libye, et de la Pentapole cyrénaïque. L'empereur y déclaroit qu'il ne falloit admettre d'autre symbole que celui de Nicée; il anathématisoit Nestorius et Eutychès, mais il ne parloit du concile de Chalcédoine que pour prononcer anathème contre tous ceux qui, soit dans ce concile, soit dans tout autre, auroient avancé des opinions contraires au formulaire de foi qu'il proposoit. Ce formulaire, à la vérité, ne contenoit rien que de contraire aux dogmes catholiques. Zénon exhortoit tous les fidèles à se réunir dans le sein de l'Eglise; il leur promettoit la faveur de Dieu et la bienveillance du prince. Cet édit, composé sans doute par Acace, fit beaucoup de bruit. Presque tous les orthodoxes le rejetèrent, parce qu'il sembloit attribuer des erreurs au concile de Chalcédoine, et que d'ailleurs il n'appartenoit pas à un empereur de faire des définitions de foi. Cependant Zénon protestoit dans une lettre au pape Felix, successeur de Simplicius, qu'il étoit inviolablement attaché aux dogmes approuvés par le concile de Chalcédoine; il ne souffroit qu'on les condamnât publiquement; mais en même temps il laissoit impunis tous les attentats contre la foi

de ce concile; il en protégeoit même les plus viol adversaires, Pierre le Foulon et Pierre Mongus. Ce à cause de cet édit que le nom de ce prince fut, après mort, effacé des diptyques, du consentement de to l'Eglise, lorsque la paix fut rétablie entre les évêq d'Orient et ceux d'Occident, sous le règne de Jus Toutefois l'Eglise n'a jamais directement condam l'hénotique de Zénon. Pergamius, qui commandoit Egypte, et Apollonius, gouverneur de la province, fur chargés de chasser Talaïa, de rétablir Mongus, et faire souscrire l'édit de l'empereur. Talaïa avoit d pris la fuite. Il se réfugia d'abord à Antioche, aup d'Illus, et de là en Italie, où le pape Félix, après av fait de vains efforts pour le remettre en possession son église, lui conféra l'évêché de Nole en Campa Mongus fut le premier à souscrire l'hénotique; il fit pl il prononça publiquement anathème contre le conc de Chalcédoine; le corps de Timothée Solofaciole f déterré par son ordre, et jeté hors de la ville, dans lieu désert. Aussi fourbe que violent et emporté, lo qu'Acace, indigné de ces attentats, lui eut envoyé exprès pour s'informer de la vérité, il nia hardime les faits; il écrivit d'une part à Zénon, au pape et patriarche Acace, qu'il recevoit avec respect le concile Chalcédoine; et de l'autre il mandoit à Pierre le Foulc et aux autres prélats hérétiques, qu'il le rejetoit abs lument.

L'édit d'union fut une féconde semence de divisi et de discorde. On en vit naître un essaim de nouvel hérésies qui déchirèrent le sein de l'église d'Orient. compte jusqu'à dix sectes différentes d'acéphales. C'ét une sorte de sectateurs d'Eutychès, qui n'avoient po de chef particulier. Les uns trouvoient Pierre Mong trop outré, les autres trop doux et trop condescenda En vain l'empereur s'efforça de rétablir la paix; Cos et Arsène, qu'il envoya pour cet effet, ne purent y réuss

pe Félix députa deux évêques à Constantinople, des lettres pour Zénon et pour Acace; il leur reprét ce qu'ils avoient fait autrefois contre Mongus, et hortoit à ne pas se déshonorer eux-mêmes en sout celui qu'ils avoient si justement condamné. Les étant arrivés à Abyde furent arrêtés, jetés en n, et menacés de mort, s'ils ne consentoient à comiquer avec Mongus. On employa pour les corrompre esses et les présens; on leur jura que, s'ils se prêt au désir de l'empereur, la cause seroit réservée en r au jugement du saint-siége. Séduits par ces pros, et fatigués des mauvais traitemens, ils succomt enfin. Mais, étant revenus à Rome couverts d'inie, rapportant au pape des lettres de Zénon et ce pleines d'injures contre Talaïa et d'éloges de gus, ils furent déposés et excommuniés par le pape un synode. Félix, après avoir inutilement tenté s les voies de douceur, prononça l'excommunica- contre Acace dans un concile de soixante-sept ques. Il en donna avis à l'empereur; et quoique on eût fait garder les chemins pour empêcher que tence ne parvînt à Constantinople, il se trouva des es assez hardis pour la signifier au patriarche. Ils ent punis de cette hardiesse, les uns par la prison, les es par des supplices. Toutefois il y eut, dans Contnople même, des abbés et des monastères entiers i demeurèrent attachés au saint-siége. Ils éprouvèrent la part de Zénon et d'Acace les plus indignes traite. Presque tout l'Orient suivit Acace, et cette divira trente-cinq ans. La mort de Pierre le Foulon, 88, celle d'Acace et de Mongus l'année suivante, ne nt pas fin à ces troubles. Fravita, évêque de Contnople après Acace, imita sa conduite, et ne tint le e que quatre mois. Ses successeurs, quoique cathos, ne furent point admis à la communion de l'église ine jusqu'au règne de Justin, parce qu'ils ne vou-

lurent point effacer des diptyques le nom d'Acace. A Pierre Mongus, le siége d'Alexandrie fut successivem rempli par sept prélats hérétiques, qui l'occupè jusqu'en 358.

An. 484. Candid. p. 10. Theoph. p. 110. Phot. p. 1049, 1057, 1072. Suid. voce Παμπρέπιος. Till. Zénon, art. 19.

Zénon ne couroit aucun risque en persécutant les ca tholiques. Mais le ressentiment d'Illus, auquel il de son rétablissement, lui suscita un ennemi beaucoup dangereux. Illus, maître des offices, recommandable ses grandes qualités, jouissoit de la plus haute faveu l'auroit toujours méritée, s'il ne se fût laissé séduire un imposteur nommé Pamprépius, dont j'ai déjà dit mot en passant, mais que je dois ici faire connoî C'étoit un païen né à Panopolis en Thébaïde; esprit muant, hardi, ambitieux. Après avoir enseigné la gra maire dans la ville d'Athènes, il se livra aux chimè de la théurgie, qui faisoit toute la philosophie païens de ce temps-là, et vint à Constantinople ave réputation d'un homme extraordinaire. Marse l'Is rien, ce même guerrier que nous avons vu se sign en Afrique sous le règne de Léon, l'introduisit c Illus, qui se piquoit de littérature. Illus se laissa ébl par les talens d'un homme qui étoit à la fois gr mairien, poëte, orateur, politique, et surtout grand trologue. Il lui assigna des pensions, lui en procur la part de l'empereur, et le fit entrer dans le sénat. Ay été obligé de faire un voyage en Isaurie, il le lais Constantinople. Le prétendu philosophe, éloigné de protecteur, ne tint pas long-temps contre ses envie qui persuadèrent à l'empereur que ce païen emplo les secrets de la [illegible]inatio[illegible] pour inspirer à Illus desseins criminels. Z[illegible]on le chassa de la ville, et P prépius se reti[illegible] à Per[illegible]e. Dès qu'Illus eut appris c avoit lui-[illegible] [illegible]vi[illegible]rétexte à la disgrâce de ami, il s'att[illegible]a à [illegible] étroitement que jamais; fit venir en [illegible], [illegible]ramena avec lui à Consta nople. Tout cela s'[illegible] [illegible]olte de Marc

Marcel. chr. Phot. p. 1057. Zon. p. 53. Malela, p. 35, 36. Jorn. success. Josue Stylites, apud. Assemani, bibl. orient. p. 262.

Illus par ses prières et par ses larmes: il fut inexo
il alla même jusqu'à outrager l'impératrice, en lu
sant qu'il n'ignoroit pas qu'elle s'ennuyoit de v
couronne sur la tête de son mari. La princesse,
de colère, alla se plaindre à Zénon, lui déclarant
pouvoit choisir qui d'elle ou d'Illus devoit reste
le palais. Zénon, qui souhaitoit lui-même la pert
lus, et que la crainte seule retenoit, permit à la pri
de satisfaire sa vengeance, si elle pouvoit y réus
qu'il parût y avoir part. Le reproche d'Illus à l'i
trice étoit d'autant plus capable de l'irriter, qu'
fondé. On soupçonnoit dès-lors une intrigue d'A
avec Anastase le silentiaire. Selon Jornande,
avoit donné avis à l'empereur, et Zénon avoit ch
de ses officiers de tuer Ariadne. Mais, la nuit mê
tinée pour cet assassinat, l'impératrice, ayant été a
à temps, se réfugia secrètement dans la maison d
vêque; et le lendemain Zénon, qui croyoit la chose
cutée, se tenant renfermé comme s'il eût été p
dans une profonde tristesse, fut fort étonné de voir
trer Acace qui lui représenta l'atrocité de ce for
l'innocence de la princesse. Zénon consentit qu'elle
vînt au palais; et, à son retour, elle obtint la per
sion de se venger d'Illus. Tel est le récit de Jorn
et tout est croyable d'une princesse telle qu'A
et d'un empereur tel que Zénon. Tous les auteurs
viennent sur la manière dont la vengeance fut
prise. Ariadne donna ordre à Urbice, son chamb
de la défaire de son ennemi. Un soldat de la garde
le temps qu'Illus montoit l'escalier du Cirque,
déchargea un coup d'épée qui ne lui abattit que l'o
droite, un des gardes d'Illus ayant détourné le
Zénon crut se laver du soupçon en faisant mourir
sassin, et en jurant à Illus qu'il n'avoit eu aucune
noissance du dessein formé contre lui.

Evag. l. 3, c. 27.

Mais ni ce serment, ni la mort du meurtrier ne

nt Illus. Après avoir manqué deux fois de perdre il vit bien qu'il n'y avoit pour lui nulle sûreté ır. Il résolut de se venger ; et, sous prétexte d'a-soin de changer d'air pour achever la guérison lessure, il demanda la permission de passer en . Non-seulement Zénon lui accorda sa demande, nême, pour lui témoigner plus de confiance, il ıma général des troupes d'Orient, et lui donna ıination des commandans subalternes. Il lui per-ıcore d'emmener avec lui tous les sénateurs qu'il ıt à propos, et, entre autres, Léonce, qui, selon la ısse d'Illus, devoit aller retirer Vérine du château ıyre, et la ramener à Constantinople. Le général, ıien accompagné par l'imprudence de l'empereur, ıdit à Antioche avec son frère Troconde, qui avoit ısul en 462, Léonce, Marse et Pamprépius, qui ırometloit de la part de ses dieux les plus heureux ı. Il rassembla toutes les troupes d'Orient, et, se ıt à la tête d'une puissante armée, au lieu de ıdre pour lui le titre d'empereur, il le donna à ıce. Celui-ci étoit un Syrien né à Chalcis, habile ıles lettres et dans le métier de la guerre : il avoit ıevêtu de la charge de général des troupes de Thrace. ı, qui étoit l'âme et le chef de l'entreprise, ne lui ıit sans doute l'autorité souveraine que pour un ıps, bien résolu de détruire sa créature et de s'em-ır lui-même de l'empire quand la révolution seroit ı affermie. Pour colorer cette usurpation par une ıe du moins apparente, ils allèrent chercher Vérine ı sa prison ; et, l'ayant gagnée par les plus belles ıesses, ils l'amenèrent à Tarse, où cette princesse, ırésence de l'armée, mit elle-même la couronne ıriale sur la tête de Léonce, et le proclama empe-ı Elle adressa ensuite une lettre circulaire à tous ıuverneurs et commandans de l'Orient, de l'Egypte ı la Libye ; elle étoit conçue en ces termes : « Vérine

Liberat. c. 17, 18. Candid. p. 20. Vict. Tun. Theod. lect. l. 2. Theoph. p. 110, 111. Anast. p. 46. Zon. p. 53. Jorn. success. Malela, p. 36. Josue Stilites. Till. Zénon, art. 21.

« Auguste, à tous nos préfets et nos peuples salut.
« savez que l'empire nous appartient, et qu'après la
« de Léon notre époux, nous avons élevé à la
« sance souveraine Trascalissée, qui a pris le no
« Zénon. Nous espérions qu'il rendroit nos pe
« heureux. Mais, voyant que, par son insatiable av
« il n'est propre qu'à les accabler, nous avons cru
« saire de vous donner un empereur vraiment chr
« qui, se conformant aux règles de la religion et
« justice, sût relever l'état penchant vers sa ruine,
« verner les peuples, et contenir nos ennemis. A
« causes, nous avons couronné le très-pieux Lé
« Ayez à le reconnoître pour empereur des Romain
« que quiconque lui refusera obéissance soit traité co
« rebelle. » Cette lettre fut reçue avec de gran
clamations; la plupart des villes de Syrie se sou
à Léonce. Vérine fut mal récompensée de sa com
sance. Dès qu'Illus n'eut plus besoin de son aut
il la renferma de nouveau dans le château de Pa
où elle mourut quelque temps après. Sa fille Ar
fit dans la suite rapporter son corps à Constantinopl

Theod. lect. l. 1. Theoph. p. 111. Proc. ædif. l. 3, c. 1. Jorn. success. Codin. orig. p. 43. Josue Stylites.

Le nouvel empereur étant retourné à Antioche
Illus, se mit en campagne à la tête de soixante et
mille hommes. Il avoit tiré de Papyre de gra
sommes d'argent, que Zénon y avoit mises en rés
comme dans une place de sûreté, en cas qu'il lui ar
encore quelque disgrâce. Les Isaures, jusqu'alors atta
à Zénon leur compatriote, s'étoient donnés à Léo
qui les avoit attirés par une solde plus considérable
celle qu'ils recevoient de Zénon. Les petits prince
l'Arménie romaine, qui étoient vassaux héréditair
l'empire, vinrent se joindre à lui; et ce fut en puni
de cette félonie que Zénon les destitua dans la suit
qu'il établit dans ce pays des commandans sans d
d'hérédité comme dans le reste de l'empire. Léonce
Illus, suivis d'une si nombreuse armée, firent de gra

s. Ils prirent Chalcis de Syrie, patrie de Léonce, vant le conseil de Pamprépius, ils tâchèrent d'at- leur parti le roi de Perse à force d'argent. Ils nt pas le temps de consommer cette négociation, it été pernicieuse à l'empire. Ils remportèrent d une grande victoire. Longin, frère de Zénon, a contre eux; la bataille se livra près d'Antioche: n fut entièrement défait et se sauva presque seul. pris dans sa fuite, et enfermé dans une forteresse. nin fut envoyé par Léonce à la tête de cinq cents ers pour surprendre Edesse; mais cette entreprise pas de succès.

prospérité d'Illus ne fut pas de longue durée. iée suivante, Théodoric, qui sortoit du consulat, voyé contre les rebelles avec des troupes de terre mer, dont les Goths faisoient partie. Zénon lui a pour collègues Cottaïs et Jean surnommé *le* *e*, apparemment parce qu'il étoit Goth d'origine; es auteurs de ces temps-là désignent souvent les s par le nom de *Scythes*. L'armée de Léonce et s fut taillée en pièces dans une sanglante bataille de Séleucie en Isaurie. Cette victoire délivra Longin prison. Il revint à Constantinople, où l'empereur ésigna consul et le nomma chef du sénat. Des eurs si mal placés, loin d'effacer sa honte, la gra- t plus profondément dans l'esprit des peuples. Illus, ce et Troconde se réfugièrent dans le château de yre avec Pamprépius leur oracle. Marse étoit mort aladie dans le cours de cette guerre. La puissance éonce n'avoit duré qu'un an.

An. 485. *Evag. l.* 5, *c.* 27. *Liberat. c.* 18. *Theoph. p.* 111, 112, 116. *Malela, p.* 56. *Codin. orig. p.* 45. *Marcel. chr. Chr. Edess. apud Assemani, bibl. orient.* 1, *p.* 406. *Pagi ad Baron.*

situation du château de Papyre le rendoit im- ble. Il étoit bâti sur un rocher qui s'élargissoit par t, et que l'on comparoit au col d'un chameau qui t porté une tête d'éléphant. On n'y pouvoit monter ar un chemin fort étroit pratiqué dans le roc, et e poignée de soldats pouvoit défendre contre la

Candid. p. 20. *Theod. lect. l.* 2. *Evag. l.* 3, *c.* 27, 35. *Marc. chr. Vict. Tun. Theoph. p.*

112, 113, 114, 116. *Phot. p.* 1059, 1060. *Malela, p.* 37. *Jorn. success.* *Josue Stylites.*

plus forte armée. Comme il n'étoit possible de le pre
que par famine, Théodoric, ayant formé le blo
laissa devant cette place Jean le Scythe et Cottaï
retourna à Constantinople avec ses Goths. Dès le c
mencement du siége, Illus avoit fait sortir son f
Troconde, qu'il avoit chargé de rassembler des trou
pour forcer les retranchemens et lui ouvrir un pas
Troconde fut pris par les assiégeans, qui lui coupè
la tête. Comme les assiégés ignoroient cet événem
Pamprépius les amusoit par ses prédictions, leur p
mettant de jour en jour que Troconde alloit arri
avec le secours. Enfin, après trois ans de patienc
disette augmentant tous les jours, Illus et Léonce,
avoient perdu toute espérance sans perdre le cour
découvrirent que Pamprépius lui-même les trahis
Ils firent trancher la tête à ce perfide, qui étoit l'au
de tous leurs maux, et la jetèrent dans les retran
mens des ennemis. Ils se seroient laissé mourir de f
plutôt que de se rendre, sans une autre trahison,
eut plus de succès. Le frère de la femme de Troc
alla, par ordre de Zénon, se renfermer avec eux. O
reçut avec joie, comme un homme que la mort de
beau-frère animoit d'une juste vengeance. Il trouv
moyen de faire monter de nuit les ennemis, et de
rendre maîtres du château. Les vainqueurs firent co
les mains aux soldats de la garnison qu'ils avoient
prise, et les renvoyèrent dans ce triste état. Illu
Léonce furent décapités : leurs têtes, portées à Con
tinople, furent promenées dans le Cirque, et pla
sur des pieux dans le quartier de Syques, au-del
golfe, où elles donnèrent au peuple un affreux spec
pendant plusieurs jours. On pleuroit la triste des
d'Illus, à qui ses grandes qualités sembloient prom
une fin glorieuse. Il n'avoit échappé à la fureur des
impératrices que pour être le jouet d'un vil impos
qui, après avoir altéré toutes ses vertus, l'avoit e

es espérances, et précipité dans un abîme de mal-
L'empereur, pour regagner les Isaures, fut obligé
assigner sur l'épargne une pension annuelle de
ille livres d'or.

odoric, de retour à Constantinople, ne se crut
g-temps en sûreté dans la cour d'un prince dé-
t jaloux. Il se retira à Noves en Mœsie, lieu de
our ordinaire. La qualité de général de la Thrace
ea bientôt à prendre les armes pour éloigner de
province un nouvel orage qui la menaçoit. Les
res avançoient le long du Pont-Euxin, et mar-
t vers le Danube. C'est la première fois que ces
es sont nommés dans l'histoire. Ils avoient pris
om du fleuve Volga, dont ils avoient habité les
Le nom d'*Hunogundures*, qu'ils portèrent d'abord,
nser que leur origine a quelque rapport à celle
ns. Théophane les joint avec les Huns, et leurs
tions diverses, procédant toujours d'orient en oc-
t, confirment cette conjecture. On les trouve d'a-
près du Volga; on les voit ensuite établis vers les
Méotides, sur les bords du fleuve Cophin ou Ku-
qui est l'ancien Hypanis du Bosphore. Enfin ils
rent le Tanaïs, et firent craindre à l'empire les
es ravages qu'il avoit éprouvés de la part des Huns.
nation, dès qu'elle se fit connoître, jeta la frayeur
le cœur des Romains. Les auteurs en parlent comme
éau envoyé de Dieu pour châtier les princes et les
les. Les Bulgares étoient tous égaux : on ne méritoit
tre chez eux qu'en tuant un ennemi. Accoutumés
pporter la faim, ils se nourrissoient du lait de leurs
s, et leurs chevaux étoient habitués à demeurer
temps sans nourriture. Théodoric, en servant l'em-
dans une circonstance si périlleuse, n'attendoit
e reconnoissance de Zénon. Mais pour un cœur
que le sien le péril avoit des attraits, et la gloire
une assez riche récompense. Il marcha contre ces

Ennod. paneg.
Theoph. p. 137.
Jorn. de reb. get. c. 5.
Const. Porphyr. Them. p. 21.
Du Cange, fam. byz. p. 305.
M. de Guignes, hist. des Huns, l. 6, p. 514, et Mémoire de l'académie, t. 30, p. 242.

barbares, dont le nom seul faisoit trembler l'em dans son palais; il passa le Danube, les alla ch sur les bords du Borysthène, les défit, et blessa combat leur chef, nommé Libertem, qui ne lui é que par la fuite.

An. 486. Sigon. de imp. occid. l. 15.

L'année suivante 486 vit expirer dans la G dernier reste de la puissance romaine. Syagrius, n plus de ressource que dans sa valeur, avoit pris l de roi; et quoique environné des armes françoi s'étoit conservé un petit état dont Soissons étoit pitale. Clovis régnoit depuis cinq ans. Ce jeune p avide de combats et de conquêtes, attira Syagriu bataille. Le général romain signala son courage il fallut céder à la fortune et à la valeur de Clo s'étant couvert le visage de son sang pour n'être connu, il s'enfuit à Toulouse, où régnoit Alari des Visigoths, qui venoit de succéder à son père Le vainqueur l'arracha de cet asile, en menaçan ric de lui déclarer la guerre. Syagrius, livré à C eut la tête tranchée; et avec lui fut à jamais détrui pire romain dans cette contrée.

Chron. Alex. in Proc. ædif. l. 5, c. 7. Malela, p. 33, 34, 37.

La défaite d'Illus avoit rétabli la tranquill Orient. La Syrie étoit rentrée dans l'obéissance qu'elle se vit de nouveau embrasée par les fure fanatisme. Zénon étoit passionné pour les jeux d que. Ce prince, aussi frivole que lâche et volup prenant parti dans les courses de chars, s'étoit d pour la faction verte; et cette faction, devenue in par la faveur, s'emportoit souvent aux excès don capables des esprits brutaux lorsqu'ils se flatt l'impunité. Dans la ville d'Antioche, les coch cette livrée et leurs partisans s'étant attroupés, main basse sur les Juifs; pas un ne fut épargné. l'ayant appris, se contenta de rappeler Théodore, d'Orient, et de le dépouiller de sa charge. Mais de faire un exemple des meurtriers, comme

qu'après avoir égorgé les Juifs, on avoit brûlé davres E: *t pourquoi*, repartit-il, *ne les avoir pas vifs, ainsi qu'ils l'auroient mérité?* Une parole maine et si indigne d'un prince qui doit être le tous ses sujets mit les Juifs au désespoir. Les itains, toujours entêtés des superstitions judaïques, ltèrent : ils prirent pour roi un chef de brigands é Justusa, et, s'étant assemblés en armes sur le Garisim, ils descendirent dans la ville de Néa- aujourd'hui Naplouse, et anciennement Sichem, au pied de cette montagne. C'étoit le jour de la côte : ils massacrèrent dans l'église ce qu'ils y trou- de chrétiens; se jetèrent sur l'évêque Térébinthe, lébroit le sacrifice, lui portèrent plusieurs coups , lui coupèrent les doigts, et profanèrent les saints res. De là ils coururent à Césarée, capitale de la line, où ils égorgèrent un grand nombre de chré- et brûlèrent l'église de Saint-Procope. Justusa, du diadème, fit célébrer devant lui les jeux du le en signe de triomphe. Mais il n'avoit pas assez ces pour soutenir sa révolte. Asclépiade, comman- des troupes de Palestine, et Rhége, dont la fonc- étoit de poursuivre les brigands, vinrent fondre sur la tête des cohortes nommées *arcadiennes*. Il fut t et pris dans le combat. On lui coupa la tête, qui voyée à Zénon avec son diadème. L'évêque Téré- he, couvert de blessures, alla en même temps se nter à l'empereur, qui confisqua les biens des prin- s Samaritains, mit une forte garnison dans leur , et flétrit la nation entière en déclarant tout Sa- tain incapable de porter les armes. L'église de Procope fut rebâtie. On changea la synagogue du Garisim en une église de la sainte Vierge, tou- gardée par dix soldats. Une autre garde fermoit habitans l'accès de la montagne.

Les précautions retinrent les Samaritains tant que

Zénon vécut. Mais, sous l'empire d'Anastase, il s'él
une nouvelle émeute, dont les suites furent moins
nestes. Une troupe d'habitans, animés et conduits
une femme, monta sur le mont Garisim par des
droits escarpés, pour éviter les soldals qui défendo
le chemin. Ils massacrèrent la garde de l'église,
ils s'emparèrent. Ils appelèrent ensuite à grands
leurs concitoyens; mais ceux-ci ne jugèrent pas à
pos de se joindre à eux, et demeurèrent tranqu
Cette sédition fut bientôt étouffée par la pruden
le courage de Procope d'Edesse, gouverneur de la
vince, qui, s'étant saisi des rebelles, les punit du
nier supplice. Justinien, quelques années après,
engagé la plupart des Samaritains à embrasser la
gion chrétienne, rétablit les églises qu'ils avoien
truites, et ajouta des fortifications à celle du mont
risim, qu'il mit hors d'insulte. Il vouloit détrui
secte samaritaine; mais elle s'est conservée, et elle
siste encore aujourd'hui.

RE TRENTE-SEPTIÈME.

ioths s'ennuyoient de la paix. Peu accoutumés à r la charrue, ils avoient long-temps vécu aux dé- le l'empire, et le pillage leur avoit tenu lieu de ure des terres. Resserrés depuis cinq ans dans un e la Dace et de la Mœsie, ils languissoient dans l'i- n et dans l'indigence. *Que deviendrons-nous?* di- -ils; *l'empereur est notre ennemi naturel; la e est notre magasin de vivres; c'est en la mois- nt avec nos épées que nous avons subsisté. Main- t notre prince est un des généraux de l'empire; il nfet de la Thrace, et s'est obligé à la défendre; onneurs de Théodoric font notre misère; on lui des statues à Constantinople, et nous mourons ici im. Périssons, notre roi, devenu consul romain, phera de notre perte.* Ces murmures vinrent aux les de Théodoric; il résolut sur-le-champ de rom- avec Zénon. Cet empereur, qui étoit plus à crain- à ceux qui l'avoient servi avec plus de zèle, lui en noit sans cesse occasion par les mauvais desseins l tramoit contre les Goths et contre Théodoric lui- me. Le roi des Goths se mit donc en campagne avec troupes : il brûla tout ce qui se rencontroit sur son age; et, ayant surpris la garnison de Sélymbrie, dont rendit maître, il s'avança jusqu'au bourg de Me- ias, à quatre lieues de Constantinople. Il fit couper educ qui fournissoit de l'eau à la ville, et demeura ieurs jours en ce lieu, s'occupant de tous les prépa- fs d'un siége.

An. 487. Marc. chr. Proc. Goth. l. 1, c. 1, l. 2, c. 6. Theoph. p. 112, 113. Paul. diac. l. 6. Malela, p. 54. Sigon. de imp. occid. l. 15.

Zénon, qui se sentoit peu de forces, et encore moins courage, crut qu'il étoit plus facile d'apaiser cet en-

Anon. Vales. Proc. Goth. l. , c. 1, l. 2, c. 6.

Theoph. p. 113. Jorn. de reb. get. c 57. Idem de success. regn. Sigon. de imp. occid. l. 15. Baronius. Vales. rerum franc. l. 5.

nemi que de le vaincre. Il lui fit proposer une entr vue; et Théodoric, sans autre sûreté que la timidité l'empereur et la terreur qu'inspiroient ses troupes tou prêtes à forcer la ville, entra dans Constantinople, et rendit au palais. Il se défendit des reproches de Zén par la nécessité où son peuple étoit réduit : et comi l'empereur paroissoit l'écouter avec bonté, et l'invit même à lui suggérer les moyens de procurer aux Got une meilleure fortune, *il ne vous en coûtera que des p roles,* repartit Théodoric. *L'Italie appartenoit à v prédécesseurs : c'est le berceau de votre empire. Po quoi l'abandonnez-vous aux Turcilinges et aux Hé les ? Permettez-moi d'en faire la conquête : si je réus dans cette entreprise, vous en partagerez l'honneur, je tiendrai de vous mon nouveau domaine : si je pér vous y gagnerez la pension annuelle que vous vous ê engagé à nous payer. Ne vous sera-t-il pas plus glorie de voir Rome entre les mains de votre fils que de laisser en proie à un tyran ?* Cette proposition plu l'empereur; il éloignoit de lui des alliés incommode presque toujours ennemis; il espéroit que les Alpes roient le tombeau des Goths; et si, contre toute esp rance, ils venoient à réussir, il ne croyoit pas per ses droits. Il conféra donc à Théodoric par une pr matique la possession de l'Italie, et lui en donna l' vestiture en le couvrant d'un voile, que Paul diacre pelle *un voile sacré.* Il lui recommanda le sénat et peuple romain.

Conc. labb. t. 4, p. 1436. Baronius. Cass. l. 2, ep. 1. Spon. miscell. sect. 8.

Les auteurs ne s'accordent pas sur la nature de c concession. Les Romains ont prétendu que Zénon n' voyoit Théodoric en Italie que comme son lieuten pour la conquérir et la remettre à l'empereur aprè conquête; ou que, s'il en cédoit le domaine, utile au des Goths, ce n'étoit qu'une donation à vie, qui ne tendoit pas à la postérité de ce prince. Les Goths, contraire, ont toujours soutenu que c'étoit une cess

ue et perpétuelle. Ce qu'il y a de certain, c'est
rès la conquête, les empereurs d'Orient conser-
t sur l'Italie une apparence de souveraineté. On
it écrire au sénat de Rome, et le sénat, en leur
nt, reconnoît leur domaine suprême. Voici le
mencement d'une lettre du sénat à l'empereur Ana-
en 515 : *Invincible empereur, si la soumission
rdres des souverains est ce qui leur plaît davan-
vous seriez satisfait de la joie avec laquelle votre
a reçu vos oracles sacrés. Nous y avons encore été
gés par notre maître l'invincible roi Théodoric, votre
qui nous a ordonné de vous obéir; et nous regar-
comme le comble de vos bienfaits l'honneur que
nous faites de nous croire dignes de recevoir des
s de votre part.* Ce langage n'est-il pas celui de la
ission, et même de la plus basse servitude? Théo-
c se donna beaucoup de mouvement pour obtenir
'empereur la confirmation du titre de *roi d'Italie*,
lui fut long-temps refusé par Anastase. Il reste en-
des inscriptions de monumens érigés en Italie sous
règne, dans lesquelles le nom de *Zénon Auguste* est
avant celui du *roi très-glorieux, Théodoric*. Je se-
porté à croire que Zénon, prince inconsidéré et
prévoyant, qui d'ailleurs doutoit fort du succès
l'entreprise, abandonna au hasard toutes les suites
cette concession; et que Théodoric, devenu maître
l'Italie, sentant son indépendance réelle, vou-
bien, pour éviter d'être troublé dans sa posses-
, condescendre à des formalités sans conséquence,
isser les empereurs se repaître de déférences chimé-
es. Il faisoit nommer les consuls par le sénat de
e; mais il donnoit avis de leur élection à l'empe-
r, et lui demandoit son agrément. Ces ménagemens
mpêchèrent pas le roi des Goths de prendre les armes
tre l'empereur, lorsqu'il s'y crut obligé, soit pour
tenir son honneur, soit pour défendre ses états. Ses

successeurs ont manifestement reconnu le domaine
prême des empereurs. On conserve de leurs monn
qui portent leur nom au revers de la tête de Justini

Ennod. paneg. *Cassiod. chr.* *Anon. Vales.* *Paul. diac. de gestis Lang. l. 1. c. 19.* *Sigon. de imp. occid. l. 15.* *Baronius.* *Vales. rerum franc. l. 5.* *Till. Odoac. art. 17.*

Théodoric, charmé du projet d'une si brillante ex
dition, retourna aussitôt à Noves pour se disposer à q
ter la Mœsie. Il étoit jaloux de voir que les Hérules, na
inconnue, se fussent rendus maîtres de l'Italie, et qu
doacre y dominât tranquillement depuis dix ans
tandis que les Goths, qui en avoient été les prem
conquérans, n'y avoient pas conservé un pouce de te
C'étoit la conquête d'Alaric qu'il prétendoit recouv
Frédéric, fils du roi des Ruges, qui s'étoit réfugié auprè
lui après la défaite de son père, l'animoit encore co
Odoacre. Les Ruges habitoient au-delà du Danube,
à-vis du Norique, dont ils occupoient une partie, et
soloient le reste par des incursions continuelles. Od
cre marcha contre eux, les défit dans une sangl
bataille, et emmena en Italie grand nombre de p
sonniers, entre lesquels étoit leur roi Féléthée, nom
aussi Phéba ou Fava, parent de Théodoric, et Gis
femme, princesse arienne, et très-cruelle à l'égard
catholiques. Le vainqueur rentra dans Ravenne a
toute la pompe d'un triomphe. Féléthée, chargé
chaînes, marchoit devant le char; il eut ensuite la
tranchée, selon l'ancien usage des Romains. Gisa fut
fermée dans une prison. Mais Frédéric leur fils,
s'étoit échappé de la défaite, étant revenu dans le pa
Odoacre envoya contre lui son frère Onulphe avec
puissante armée; Frédéric prit la fuite, et se retira
près de Théodoric, qu'il pressa vivement de passer
plus tôt en Italie.

An. 488. *Ennod. paneg.* *Anon. Vales.* *Marcel. chr.* *Jorn. de reb. get. c. 57.*

L'année suivante fut employée presque tout enti
à faire les préparatifs d'une si importante expéditi
L'hiver étoit déjà venu lorsque Théodoric se mit
chemin. Ce n'étoit point la marche d'une armée,
toit une nation entière qui alloit conquérir un no

sement. Les Goths, pleins de confiance dans la
e et dans la valeur de leur chef, abandonnent avec
is de joie les villes et les campagnes de la Dace et
Mœsie ; ils se rendent à Noves sous les drapeaux
r roi, et partent ensemble chargés de leurs armes,
nt toute leur espérance, et suivis des vieillards,
mmes et des enfans, qu'ils transportent sur des
ts avec leur bagage. Il y en eut cependant, mais
tit nombre, qui, soit par attachement pour les
de leur naissance, soit par défiance du succès,
mpagnèrent pas Théodoric. Quelques-uns remon-
t vers le Bosphore cimmérien, où, sans bâtir ni
, ni villages, ils vivoient dispersés dans les campa-
, s'occupant de la culture. Alliés fidèles des Ro-
s, ils conservèrent dans ce climat fertile la dou-
de leur caractère sans rien perdre de leur bra-
e. Du temps de Justinien, ils étoient au nombre de
mille, aussi bons soldats que bons laboureurs, et
ours prêts à servir l'empire. Pour les mettre à cou-
d'insulte de la part des barbares voisins, Justinien
rmer de murailles les gorges des montagnes dont
étoient environnés.

Proc. Goth. l. 1, c. 1.
Idem, pars. l. 1, c. 8.
Idem de ædif. l. 3, c. 7.
Paul. diac. l. 6.
Coch. vita Theod. c. 4.
Sigon. imp. occid. l. 15.
Vales. rerum franc. l. 5.

e pourrois abandonner ici Théodoric, et me con-
ter de marquer en un mot le succès de son entreprise.
is si le détail où je vais entrer sur ses actions guer-
res et sur sa conduite politique est regardé comme
e digression dans mon ouvrage, on la pardonnera
peine à l'importance de la matière ; et j'espère même
e le lecteur me saura gré de le détourner pendant
lque temps de la vue de Zénon et de son successeur
r fixer ses yeux sur un des princes les plus accom-
qui furent jamais. D'ailleurs l'histoire des Goths en
lie a des rapports si essentiels avec celle des empe-
s, qu'elle en est presque inséparable. Pour ne pas
mpre le fil de ces événemens, je les détacherai de
istoire de l'empire; et, après avoir raconté de suite

les exploits de Théodoric, je donnerai une idée de gouvernement, excellent modèle d'une monarchie do équitable, pleine de vigueur, et se soutenant : gloire, moins encore par ses forces que par les grai qualités du souverain.

Théodoric partit pendant l'hiver pour arriver en lie au commencement du printemps. Comme il m quoit de vaisseaux pour traverser la mer Adriatiqu prit la route de Sirmium. Les Goths, qui ne coi toient guère que sur les moissons d'autrui, n'avoien emporter les provisions nécessaires pour un voyag long, et retardé encore par le passage des rivières et les incommodités de la saison. Après avoir, en pei jours, consumé leurs subsistances, ils se virent rédui vivre de pillage et de chasse; et ces deux ressources suffisant pas pour une si nombreuse multitude, la mine se fit sentir, et causa la peste. Tel étoit l'état l'armée lorsque, arrivés à la rivière d'Ulca, ils vi la rive ultérieure hérissée de piques et de javelots. (toient les Gépides, qui, à la sollicitation d'Odoa venoient fermer le chemin à Théodoric. Leur roi T silla, successeur d'Ardaric, se montroit sur le bord, tête de ses soldats; et le passage sembloit impossible. pendant la faim et le désespoir précipitèrent les G dans cette rivière fangeuse, où, se trouvant engagés d la vase et pouvant à peine se remuer, ils demeuroi exposés à une grêle de traits. L'eau étoit teinte de sang; ils reculoient déjà, et alloient prendre la fu lorsque Théodoric accourant aux bords de la rivi *Si vous voulez passer au travers des ennemis*, s'éc t-il, *que les plus braves me suivent; la valeur n'a besoin d'une multitude de bras; peu acquièrent la toire, tous en profitent : levez vos étendards; je v être connu des ennemis; je veux être en butte à l traits, comme ils vont l'être à mes coups; qu'ils sac à qui ils doivent se rendre.* En même temps il dema

re, et s'élance dans le fleuve. La vigueur de son l le porte en un moment à l'autre rive. Tout tombe t lui, on prend la fuite; il poursuit les ennemis rdeur, d'abord presque seul, bientôt accompagné troupe nombreuse. Le roi des Gépides meurt en attant; la nuit sauva les débris de leur armée; on ara des magasins, et les Goths y trouvèrent abonnent de quoi soulager leur faim et se nourrir pen le reste du voyage. Un escadron de Sarmates passa té du vainqueur et suivit sa fortune. Busa, roi Bulgares, ayant passé le Danube dans le même desque Trasilla, n'eut pas un sort plus heureux; il it la vie dans la bataille. Après avoir surmonté tous bstacles, Théodoric arriva dans la Vénétie au mois mars 489.

'Italie étoit tranquille sous la domination d'Odoacre, e craignoit rien tant qu'un libérateur. Elle avoit ni toutes ses forces sous les étendards de ce prince, s'étoit avancé au bord du fleuve Sontius, aujourui Sonzo, entre Aquilée et les Alpes juliennes, pour endre l'entrée de ses états. Il étoit campé à la tête n pont, vis-à-vis de l'endroit où est maintenant la e de Goritz. Le fleuve étoit profond, le camp bien issadé, et plusieurs rois barbares étoient venus joinleurs troupes à celles d'Odoacre. Théodoric campa l'autre côté, et demeura quelques jours dans cette ine fertile à refaire ses hommes et ses chevaux. Dès ils eurent repris vigueur, il brusqua le passage du ve, livra bataille, défit Odoacre, et l'obligea de se ver dans son camp. Il se disposoit à l'y forcer, lors-Odoacre, n'espérant pas tenir long-temps derrière palissades contre un ennemi si vif et si impétueux, it à la faveur de la nuit; et comme les villes d'alenr, ruinées par Attila, ne pouvoient lui donner de rete assurée, il gagna Vérone, et s'y renferma. Le demain 28 de mars, Théodoric entra dans le camp

Ennod. paneg.
Idem. l. 1, p. 18.
Anon. Vales.
Jorn. de reb. get. c. 57.
Paul. diac. l. 6.
Sigon. imp. occid. l. 15.
Emmanuel, Tesoro 1° regno d'Italia, c. 6.

abandonné, et crut dès-lors prendre possession de l'I lie. C'est de ce jour-là qu'il datoit le commencement son règne, dont l'histoire ne compte les années que la prise de Ravenne en 493.

Ennod. paneg. Cassiod. chr. Anon. Vales. Jorn. de reb. get. c. 57. Paul. diac. l. 6. Sigon. imp. occid. l. 15. Vales. rerum franc. l. 5.

Pour ne point laisser d'ennemis derrière lui, il e voya sommer les villes du voisinage, qui se rendiri sans résistance. Il alla ensuite chercher Odoacre; après quelques jours de marche, il arriva pendant nuit, et campa près de Vérone, résolu de l'assié Odoacre, ayant reçu de nouveaux renforts, avoit ren le courage à ses soldats; et, pour leur montrer plus d' surance, dès qu'il aperçut au point du jour les pavill de Théodoric, il sortit de la ville, et marcha en di gence pour surprendre l'ennemi dans son camp. A s approche, les Goths, sans attendre l'ordre, courent a armes; exercés depuis long-temps à toutes les évoluti militaires, ils se rangent en bataille; les trompettes s nent la charge; on éveille Théodoric qui reposoit d sa tente; sa femme et sa mère, qu'il conduisoit avec l effrayées de cette attaque imprévue, poussent des c de désespoir. Il les rassure en prenant ses armes; il v à la tête des combattans, et trouve ses Goths enfoncé prêts à fuir. Sa présence les ranime, et porte la terr dans le cœur des soldats d'Odoacre; ceux-ci fuiet leur tour; des bataillons entiers sont précipités dans l dige, et engloutis dans ses eaux. Odoacre, après les g grands efforts de valeur, est entraîné dans Vérone les fuyards. Les vainqueurs, acharnés à la poursuit entrent pêle-mêle avec les vaincus; et les habita saisis d'effroi, se soumettent au roi des Goths, ta qu'Odoacre traverse la ville et s'enfuit par la porte oppo avec le peu de troupes qui avoient échappé au fer enne

Anon. Vales. Ennod. paneg. Idem. vita Epiph. Paul. diac. l. 6.

Dans cette extrémité, Odoacre courut à Rome, suadé que s'il conservoit cette ville, l'empire de l'It n'étoit pas perdu pour lui; mais il en trouva les po fermées; et les habitans lui déclarèrent du haut des m

ie reconnoissoient pour maître que celui envoyé npereur. Irrité de cet affront, il fit le dégat dans irons, et regagna Ravenne, l'unique place où il défendre. Cependant Théodoric étendoit sa con- il marcha vers Milan, où commandoit Tufa, gé- des armées d'Odoacre. Dans la consternation où les habitans, que l'évêque Laurent exhortoit à oître le bras de Dieu dans la défaite d'Odoacre, n'osa soutenir un siége; il se rendit avec ses troupes, it de les employer au service de Théodoric. Epi- , évêque de Pavie, craignant pour son troupeau, ussi rendre hommage au vainqueur. Ce prince le avec respect; et la première fois qu'il le vit : *Voici*, à ses officiers, *le plus fort rempart de Pavie; cet me, dont l'extérieur est si simple, n'a pas son sem- le dans l'univers. C'est pour nous un grand avan- de l'avoir vu. Nous pouvons lui confier nos femmes os enfans, et ne songer qu'à la guerre.* Tufa ne oit livré à Théodoric que pour mieux servir Odoa- ; il sut si bien s'insinuer dans la confiance de son veau maître, que Théodoric lui laissa le comman- ment des troupes avec lesquelles il s'étoit rendu. Il lui donna même d'en prendre une partie pour aller ré- ire Faënza, qui n'étoit qu'à six lieues de Ravenne. sieurs officiers de l'armée des Goths voulurent ac- mpagner Tufa dans cette expédition, espérant profiter u pillage. Odoacre, sur les avis secrets de son général, oit venu s'enfermer dans cette place comme pour la fendre: mais, dès que Tufa fut en présence, il remit tre les mains d'Odoacre et les troupes et les officiers plus qui l'avoient suivi. Ils furent chargés de fers, et nduits dans les prisons de Ravenne. Cette trahison spira une cruelle défiance à Théodoric; il fit massacrer tout le reste des soldats de Tufa, qu'il avoit repartis en leurs quartiers; et ayant rassemblé ses troupes affoi- blies par deux batailles, il se retira dans Pavie. C'étoit

Anon. Cusp.
Sigon. de imp. occid. l. 15.
Till. Odoac. art. 13.

la place la plus forte de cette contrée; et Théodori ajouta de nouvelles fortifications. Mais la ville étoit t petite pour loger commodément tant de soldats, q sans compter leur famille, traînoient avec eux un gra nombre de prisonniers; en sorte que les habitans épr voient tous les jours des insultes et des mauvais trai mens de la part des Goths. Epiphane remédioit à to ces maux; il nourrissoit les indigens, rachetoit les p sonniers, prenoit soin des blessés et des malades, ado cissoit par ses largesses la dureté des vainqueurs. Ta que dura cette guerre il sut se maintenir entre les de princes rivaux; et malgré la haine qui animoit les de partis, il s'en fit également aimer par l'universalité son zèle et sa charité épiscopale.

Ennod. vit. Epiph. Idem de Laurentio. Idem. eucharist. Paul. diac. l. 6. Vales. rerum franc. l. 5. Till. Odoac. art. 14.

Théodoric, pendant l'hiver qu'il passa dans Pavi s'occupa des préparatifs de la campagne suivante. Il procura le secours d'Alaric, roi des Visigoths, qui pr mit de lui envoyer ses meilleures troupes dès que saison auroit ouvert le passage des Alpes. Mais Gond baud, roi des Bourguignons, qui espéroit s'enrichir p le ravage, fut plus prompt à se mettre en mouveme Sous prétexte d'accourir au secours d'Odoacre, il pa en Ligurie, pillant les villes et les campagnes, mass crant une partie des habitans, réduisant l'autre en e clavage. Il entroit comme ami dans les villes, et traitoit en ennemi. Enfin, chargé de butin, et traîna avec lui une multitude de prisonniers, il repassa Alpes, ne laissant aux deux princes qui se disputoi la possession de cette contrée que des villes désertes des campagnes désolées. Les évêques jusqu'à ce temps n'avoient secouru leur troupeau que par les armes s rituelles; ils ne leur avoient ouvert d'autre asile que églises. Ils commencèrent alors à bâtir des forteres et des châteaux pour mettre leurs peuples à l'abri de violence. Honorat, évêque de Novare, en donna l'exe ple; et dans la suite ces châteaux devinrent souv

es de défense contre les légitimes souverains. tour de Tufa et la retraite de Théodoric dans voient ranimé les espérances d'Odoacre. Il se Crémone, et s'avança jusqu'à Milan, qu'il sac- our punir les habitans d'avoir reçu Théodoric. e Laurent ressentit les effets de sa colère ; cepen- prince, naturellement porté à la clémence, lui vie. Ensuite il alla mettre le siége devant Pavie, odoric se défendit avec vigueur : Odoacre avoit ge du nombre des troupes ; mais tout sembloit er contre ce malheureux prince. Les pluies con- s ruinoient ses travaux ; la division se mit dans née, et ses soldats étoient plus acharnés à s'entre- 'à combattre les ennemis ; ce qui le força de siége. En ce moment arriva le secours d'Alaric. oric, se trouvant assez fort pour tenir la campa- mit à la poursuite d'Odoacre. Les deux armées contrèrent au bord de l'Adda, le 11 août 490. Le t fut opiniâtre, et le carnage affreux de part et e. Enfin Odoacre, vaincu, s'enfuit à Ravenne, ré- le s'y défendre jusqu'à la mort, sans tenter désor- la fortune des batailles. Cette victoire assuroit à doric la conquête de tout le pays. Il envoya aussi- Zénon Festus Niger pour lui demander la per- ion de prendre le titre de roi d'Italie. Mais Zénon, x des succès de Théodoric, différa de jour en jour, ourut avant que d'avoir donné sa réponse.

Ennod. vit. Epiph. Anon. Vales. Cassiod. chr. Vales. rerum franc. l. 5. Till. Odoac. art. 14.

e vainqueur, de retour à Pavie, laissa sous la garde piphane, sa mère, sa femme et sa sœur, avec les mes, les enfans, les vieillards et les bagages inutiles un siége. Il laissa dans la ville une garnison de s : c'étoit une nation féroce ; mais le saint évêque bien les adoucir, que trois ans après ils ne purent itter sans verser des larmes. Après ces dispositions, doric alla mettre le siége devant Ravenne. Plus il difficile d'attaquer cette ville environnée de fleuves

Cassiod. chr. Proc. Goth. l. 1, c. 1. Anon. Vales. Ennod. paneg. Idem. vit. Epiph. Jorn. de reb. get. c. 57. Anon. Cusp. Paul. diac. l. 6. Sigon. de

imp. occid. l. 15.
Baronius.
Vales. rerum franc. l. 5
Till. Odoac. art. 14, 15.

et de marais, plus aussi il étoit aisé d'en former l
cus. Théodoric, s'étant campé à trois milles, ferm
les passages, en partageant ses troupes en trois co
en posta un dans un lieu nommé *Pinetum*, à cause
forêt de pins ; un autre près d'une maison de cam
des empereurs, qu'on nommoit *le Petit-Palais*,
troisième à la tête d'un pont appelé le *pont Cand*
sur le fleuve nommé *Utis*. Comme la ville étoit
pourvue de vivres, et que le port, quoiqu'en g
partie déjà bouché par les sables, donnoit néan
encore entrée à des barques légères, le siége dura
ans et demi. Odoacre faisoit pendant la nuit de fré
tes sorties ; et quoiqu'il fût toujours repoussé, il n
troit guère dans la ville sans avoir signalé son co
et causé quelque perte aux assiégeans. Le 15 de ju
vers la fin de la première année du siége, étant so
nuit à la tête des Hérules, il vint attaquer le quarti
pont Candidius. Il força les retranchemens, et les
fuyoient devant lui, lorsque Théodoric, qui cam
Pinétum, accourant à toute bride, rendit le cœur
soldats, et repoussa les ennemis dans la ville ave
grand carnage. Levila, chef des Hérules, fut tué en
sant l'Utis.

Théodoric, prévoyant que le siége seroit long, d
ses ordres pour le continuer avec sûreté ; et, lai
devant Ravenne une partie de ses troupes, il partit
le reste, à dessein de réduire les villes qui tenoien
core pour Odoacre. Il étoit le vingt-deuxième d'a
Pavie ; et il passa une année à soumettre les plac
deux côtés du Pô, dans toute la longueur de ce fl
S'étant rendu maître de Rimini, il y trouva des ba
qu'il fit conduire à Ravenne pour fermer l'entré
port, et ôter à la ville toute communication avec la
Tout lui obéissoit dans l'Emilie et la Flaminie, à
ception de Césène, où commandoit Libérius, of
brave et fidèle. La terreur s'étoit répandue jusqu'au

s de l'Italie. Un grand nombre de villes, et Rome me, envoyèrent des députés au roi des Goths pour r de leur soumission. Gondamond, roi des Van- successeur de son oncle Hunéric, regrettant la e la Sicile que Genséric avoit cédée à Odoacre, oit de la reconquérir. Les succès de Théodoric ent ses ravages : il lui demanda la paix, et l'obtint onçant à ses prétentions.

iége continuoit avec lenteur. Les assiégés et les ans étoient également fatigués. Depuis que le port rmé, la famine se faisoit sentir dans la ville ; elle t à un tel point, que le boisseau de blé valoit six d'or, qui font environ quatre-vingts livres de notre oie, et que les habitans furent réduits à manger irs et tout ce qu'une faim extrême peut transfor- n aliment. Théodoric étoit revenu devant Ravenne oute sa famille, le 29 d'août, au commencement de isième année du siége, et il pressoit la ville avec ouvelle vigueur. Jean, évêque de Ravenne, après long-temps exhorté Odoacre, lui persuada enfin iter avec Théodoric, et se chargea de la négocia- Après de longs débats, Odoacre se réduisit à céder ne et toute l'Italie, à condition qu'il partageroit Théodoric le titre de roi et les honneurs de la té; il donna son fils Thélane en otage. Cet accord nclu le 27 de février 493, et confirmé par le ser- des deux princes. Le cinquième de mars suivant, doric entra dans Ravenne, précédé de l'évêque et rgé, qui étoient venus au-devant de lui, portant liques des saints. Il prit aussitôt le titre de roi, sans dre l'agrément de l'empereur Anastase, que Festus r, son agent, sollicitoit à Constantinople. Anastase succédé à Zénon, mort en 491. Odoacre fut d'abord avec amitié : il logeoit avec Théodoric dans le pa- Mais on ne vit jamais plus sensiblement combien iolente et cruelle la jalousie de la souveraineté. Peu

Anon. Vales. Cassiod. chr. Marcel. chr. Ennod. vit. Epiph. Proc. Goth. l. 1, c. 1. Jorn. de reb. get. c. 57. Theoph. p. 115. Anon. Cusp. Hist. miscell. l. 15. Paul. diac. l. 6. Sigon. imp. occid. l. 15. Baronius. Vales. rerum franc. l. 5. Till. Odoac. art. 15.

de jours après, Théodoric ayant invité Odoacre à repas, le tua de sa propre main. Le fils, les parens principaux officiers de ce prince infortuné furent n sacrés le même jour avec leurs enfans; meurtre barb que les auteurs favorables à Théodoric tâchent d'e ser en disant qu'il avoit découvert un complot fo contre sa vie. Mais des écrivains qu'on ne peut soup ner de partialité traitent ce forfait d'assassinat com contre la loi des sermens. Il a fallu trente ans de ve et d'actions les plus éclatantes pour couvrir une tach noire, et les derniers temps de la vie de Théodoric senteront encore des cruautés. Héros accompli dan cours d'un long règne, il le commença et le finit com un tyran. Une fin si tragique relève la mémoire d'Od cre. Ce conquérant, qui, de tous les princes de ce tem là, étoit le plus semblable à son vainqueur, paroît core plus grand parce qu'il fut malheureux.

Ennod. paneg. Idem. vit. Epiph. Idem de Laur. Cassiod. l. 2, ep. 16; l. 4, ep. 2. Proc. Goth. l. 1, c. 1. Paul. diac. l. 6. Baronius. Vales. rerum franc. l. 5. Emmanuel. Tesoro 1° regno d'Italia, c. 6.

Après la mort d'Odoacre, Théodoric n'eut plus be de tirer l'épée. Toute l'Italie le reconnut pour ma Libérius rendit Césène. La Rhétie, le Norique, la D matie se rangèrent sous ses lois. Les Siciliens et les B tiens refusoient seuls de lui obéir; mais Cassiodore, p lors retiré sur ses terres à l'extrémité méridionale l'Italie, fit usage de son éloquence pour les détermin se soumettre, leur représentant qu'il y auroit de la foli prétendre se maintenir contre des forces qui avoi abattu Odoacre. Frédéric, après avoir servi Théodo pendant la guerre, étoit retourné dans ses états avec Ruges qui avoient gardé Pavie. Il ne se vit pas plus rétabli, qu'à l'imitation de son père, il se mit à rava le Norique. Théodoric envoya contre lui une armée le défit, chassa les Ruges de la contrée, et les fit pa en Italie pour repeupler les pays que la guerre avoit solés. Les Hérules et les Turcilinges, soldats d'Odoac ne pouvoient que donner de perpétuelles inquiétud comme ils étoient en droit d'accuser Théodoric de p

uls sermens n'étoient capables de l'assurer de leur
. Il prit le parti de les éloigner, et leur assigna
emeure le pays qu'on nomme aujourd'hui *le Pié-*
Il étoit resté en Germanie d'autres Hérules qui
ent pas suivi Odoacre; Théodoric fit alliance avec
adoptant leur roi pour son fils d'armes. A l'exem-
Odoacre, il établit les Goths en leur donnant le
le toutes les terres d'Italie; partage plus équitable
lui des Visigoths, qui, dans les provinces conquises
ule et en Espagne, n'avoient laissé que le tiers des
aux anciens habitans. Ce fut alors que, du mélange
langue romaine et des différens idiomes germani-
se forma le jargon barbare qui a donné naissance
ngue italienne, devenue ensuite, grâces aux heu-
génies qui l'ont cultivée, une des plus parfaites et
us agréables de l'Europe. Telle fut en Italie la fon-
du royaume des Ostrogoths, qui ne subsista que
de ans. Comme Théodoric prévoyoit que la jalou-
empereurs ne le laisseroit pas jouir paisiblement
conquête, il préféra le séjour de Ravenne à celui
ne, parce que le voisinage de la mer Adriatique
toit plus à portée de s'opposer à leurs entreprises.
maintenant tracer le portrait de ce grand prince,
e connoître son gouvernement, autant que les au-
le ce temps-là, dans leurs ébauches confuses, peu-
urnir de lumières sur un sujet digne d'être traité
plus habiles historiens.

odoric se nommoit, dans la langue de sa nation, *ich,* comme son père Théodémir s'étoit nommé *nar.* Les auteurs septentrionaux l'appellent Théo- le Vérone, parce qu'ayant remporté près de Vé- a victoire qui décida de son établissement en Ita- aima cette ville, y fit quelquefois sa demeure, et in de l'embellir. Il avoit le teint vif et animé, un jestueux, une taille avantageuse, le regard serein. it terrible dans sa colère, doux et aimable dans la

Cass. l. 2, ep. 15; l. 4, ep. 1. Anon. Vales. Proc. Goth. l. 1, c. 2. Theoph. p. 112. Jorn. de reb. get. c. 5. Ennod. paneg. Vales. rerum franc. l. 5.

Cochl. vit. Theod. c. 1. Peringskiold ad Cochl. p. 241.

société. Libéral et même magnifique, il n'estimoit richesses que pour les répandre à propos. Aussi gr politique que grand capitaine, il chercha la paix et faire la guerre. La plupart des écrivains ont avancé, la foi d'un auteur anonyme, que Théodoric n'avoit cune teinture des lettres; qu'il ne savoit même ni l ni écrire; qu'il se servoit d'une lame d'or percée à des cinq lettres *Théod*, et que, passant la plume dans vides, il formoit ainsi sa signature; ils ajoutent, d'a Procope, qu'il ne vouloit pas que les Goths envoyass leurs enfans aux écoles, disant *qu'ils ne verroient jam sans crainte la pointe d'une épée, s'ils avoient une appris à trembler sous la férule.* Mais Procope s'atta moins au vrai qu'au merveilleux; et le récit de l'a nyme est visiblement copié d'après ce qu'on rapport l'empereur Justin, dont l'ignorance n'est pas doute Théophane dit au contraire que Théodoric étoit instruit, et que pendant les dix années qu'il avoit p sées à Constantinople dans sa première jeunesse, il a pris les leçons des plus habiles maîtres : ce qui en est beaucoup plus conforme à un génie actif, pénétr et avide de gloire. Ce prince remit les arts en vigu il fonda des prix pour ceux qui s'y distinguoient. Com il savoit faire de grandes choses, il honoroit ceux qui voient les écrire et les transmettre à la postérité. Il soin de faire instruire sa fille Amalasonte et sa ni Amalaberge. Son neveu Théodat se livra sous ses y à l'étude des lettres et de la philosophie. Ce fut la scie qui procura la faveur de Théodoric et la dignité consul au célèbre Boëce. Dans la lettre que ce pri écrit à Vénantius, en lui conférant la charge de co des domestiques, il le loue de son attachement à l'étu il dit que *les lettres ajoutent un nouveau lustre à la haute naissance : que leur suffrage rend un homme d des plus grands honneurs*. Il l'[illegible] continuer d cultiver, pour mériter encore [illegible] les récompen

nt le même langage dans plusieurs autres de ses s. C'étoit, à la vérité, Cassiodore qui écrivoit au nom héodoric ; mais le secrétaire n'auroit-il pas rendu ince ridicule s'il eût mis des éloges si pompeux de érature dans la bouche d'un prince ignorant? Dail les Goths étoient fort éloignés de cette grossièreté rocope leur attribue. Dion Cassius, qui avoit come histoire générale des Goths, séduit apparemt par la prévention qu'inspire à un historien l'amour n propre ouvrage, alloit jusqu'à les comparer aux s pour la science et la sagesse.

mauvais gouvernement des derniers empereurs fait de l'Italie un théâtre de sanglantes révolutions. eut dire que les barbares, en s'en rendant les maîn avoient été les libérateurs. Elle commençoit à er sous Odoacre ; sa tranquillité devint plus assus le règne de Théodoric : elle se crut libre, parce le se vit gouvernée par des lois. Les Goths ne trait pas l'Italie comme les autres barbares avoient leurs conquêtes : ils ne touchèrent pas à la condides personnes. Théodoric ne voulut pas régner en érant, mais en roi. Il honora le sénat ; les charges t données aux plus dignes ; il avançoit les descendes maisons nobles, et comptoit pour services ren- à sa personne ceux que leurs ancêtres avoient renl'état. Il déclara que les naturels du pays lui seroient i chers que ses anciens sujets, et qu'il ne donneroit référence qu'à ceux qui seroient plus fidèles à obserles lois : *Nous détestons*, dit-il, *les oppresseurs ; est pas la force qui doit régner, c'est la justice. rquoi établissons-nous des tribunaux, si ce n'est r désarmer la violence? Vous êtes réunis sous le ne empire ; que vos cœurs soient unis ; les Goths nt aimer les Romains comme leurs voisins et leurs s : et les Romains doivent chérir les Goths comme s défenseurs.* Les Goths, après avoir reçu le tiers des

Cassiod. l. 1, ep. 1 ; l. 2, ep. 24, 25 ; l. 3, ep. 20, 23, 43 ; l. 4, ep. 14 ; l. 7, ep. 3. Proc. Goth. l. 2, c. 6. Anon. Vales. Chron. Alex. Sigon. imp. occid. l. 15. Vales. rerum franc. l. 5. Giannone, hist. neap. l. 3, c. 2. Suet. Claud. c. 15.

fonds, prétendoient être exempts, et rejetoient les ta
sur les Romains. Théodoric les obligea de payer l
quote-part : *Ils ont mauvaise grâce*, disoit-il, *de vo
loir s'affranchir des tributs ; j'en paie plus qu'eux :
je regarde comme un tribut les soulagemens que je d
à ceux qui sont dans l'indigence.* Il n'imposoit sur
sujets que des taxes proportionnées à leurs forces;
sans examiner s'il étoit en droit de les exiger, il les
cevoit comme des présens. Ayant appris que les sénate
se dispensoient des contributions, et que le fardeau
charges publiques retomboit entièrement sur les pauvr
il leur en fit une forte réprimande, et leur ordonna,
un édit, de remplir leurs obligations, promettant
faire droit sur les plaintes des pauvres, et même de
prévenir par une prompte justice. Il fit fleurir le co
merce, que les troubles précédens avoient entièrem
ruiné, et prit un soin particulier d'attirer en Italie
marchands étrangers. Le trésor public, qu'il trouva vi
fut bientôt rempli par une sage économie. L'abonda
revint sous un gouvernement équitable ; soixante sac
blé ne se vendoient le plus souvent qu'une pièce d'
qui faisoit treize à quatorze francs de notre monn
C'étoit aussi le prix ordinaire de trente amphores de v
c'est-à-dire, d'environ quatre de nos muids. Il veil
avec tant de soin à la sûreté publique, que la nuit com
le jour on pouvoit voyager sans crainte ; les maisons
campagne étoient aussi assurées que des forteresses,
les portes des villes furent inutiles pendant son règne.
n'étoit que pour se donner un air d'autorité qu'Anas
recommandoit souvent à Théodoric de ménager le sén
de suivre les lois des empereurs, et de maintenir la c
corde entre ses sujets. Cet empereur avoit lui-mê
plus besoin de ces avis que le roi des Goths.

Les lois romaines n'éprouvèrent d'autre changem
que d'être exécutées avec plus d'exactitude. *Notre
sein*, dit ce prince dans une de ses lettres, *n'est pa*

conquérir, mais de rendre [illegible] *les* [illegible] *ureux. Notre triomphe est de faire régn*[illegible]*s propres lois. Quels fruits retireront-ils de* [illegible] *re* [illegible]*; que gagneront-ils à être délivrés des* [illegible]*s s'ils ne trouvent en nous que d'autres barbar*[illegible] *veuillent les assujettir à leurs usages et à leurs cou*[illegible]*nes? Où l'injustice tient le sceptre, les droits ne sont* [illegible] *confondus. Le défenseur de la liberté ne se propose p*[illegible] *faire des esclaves. Que les autres conquérans pillent* [illegible] *détruisent les villes dont ils se sont rendus maîtres;* [illegible] *nous, notre intention est de traiter les vaincus de* [illegible]*nière qu'ils regrettent de n'avoir pas été vaincus p*[illegible]*tôt.* Dans ces principes, il laissa subsister les dispositi[illegible]s du droit romain; l'édit célèbre qu'il publia en cent cinquante-quatre articles y est presque entièrement conforme. Il prit l'habillement romain; il conserva les mêmes magistrats, et ne fit aucun changement à la police ni à la division des provinces; elles continuèrent d'avoir leurs consulaires, leurs correcteurs, leurs présidens, qui étoient choisis d'entre les Romains. Il établit de plus dans chaque ville et dans chaque bourg, grand ou petit, un comte ou magistrat inférieur, afin d'épargner aux habitans la peine et la dépense de se transporter au loin pour l'expédition des affaires courantes. Il permit aux Goths de conserver leurs coutumes particulières. Mais, pour les objets importans, tels que les successions, les contrats, les délits et les peines, il voulut que les Goths mêmes fussent soumis à la loi romaine. Tel étoit l'ordre judiciaire : dans chaque lieu, le comte goth jugeoit seul les différends qui survenoient entre deux Goths; si la querelle étoit entre un Goth et un Romain, le comte prenoit un assesseur romain; si les deux plaideurs étoient Romains, ils s'adressoient aux juges romains délégués dans toutes les provinces. Il donnoit toute son attention à choisir des magistrats intègres et éclairés; s'il se trouvoit trompé dans son choix, il punissoit sévèrement leurs injustices,

sans épargner même les préfets du prétoire. Rien ne paroissoit plus indigne que d'abuser du pouvoir p opprimer les inférieurs, et ce crime étoit irrémissi Il ne pardonnoit pas plus aux juges qui, soit par nég gence, soit par une collusion criminelle, différoient rendre justice aux opprimés, et favorisoient ainsi injustes prétentions des personnes puissantes. On rapporte un exemple louable dans le principe, mais préhensible par l'excès de sévérité. Pendant qu'il éto Rome, une veuve vint se plaindre à lui de ce qu'ay depuis trois ans un procès contre un sénateur nomm Formus, elle n'avoit pu encore obtenir de jugement fit aussitôt appeler les juges: *Si vous ne terminez d main cette affaire*, leur dit-il, *je vous jugerai vo mêmes*. Le lendemain, la sentence fut rendue. La veu étant venue remercier le prince un cierge allumé à main, selon la coutume de ce temps-là: *Où sont l juges?* dit Théodoric. On les amena devant lui: *pourquoi*, leur dit-il avec indignation, *avez-vous pr longé pendant trois ans une affaire qui ne vous coûté qu'un jour de discussion?* Après ce reproche, leur fit trancher la tête. Cet exemple mit en activi tous les tribunaux. On lui attribue un jugement se blable à celui que l'empereur Claude avoit rendu da une occasion pareille. Une femme mariée en second noces refusoit de reconnoître son fils du premier l Théodoric, après avoir interrogé le jeune homme, d meura persuadé qu'elle étoit véritablement sa mère; comme elle s'obstinoit à le nier: *Eh bien*, dit-il, *pu qu'il n'est pas votre fils, je casse votre second mariag et je vous ordonne de l'épouser*. La mère frémit d'h reur, et avoua la vérité. La fureur des duels régn en Pannonie; les diverses colonies de Huns, de Suèv de Gépides qui depuis long-temps se répandoient da ce pays, y avoient introduit cette coutume barbare; les procès civils se décidoient souvent par l'épée. Th

dric s'efforça d'étouffer ce monstre naissant. En envoyant le comte Colossée pour gouverner la Pannonie de Sirmium, dont il venoit de se rendre maître, il lui ordonna de détruire cet usage, qu'il nomme abominable, et de montrer que les Goths joignent l'humanité romaine à la valeur nationale : *Que les contestations civiles, lui dit-il, ne nous soient pas aussi funestes que les guerres ; à l'égard de nos compatriotes, les armes ne sont faites que pour les défendre. Si l'indigence porte un malheureux à cet excès de rage, retirez-le de la misère ; perdez vous-même pour le conserver : quoi qu'il vous en coûte, ce ne sera pas perdre que de gagner la vie d'un homme. Inspirez à ces âmes féroces la douceur de notre nation ; et que par vos bons traitemens ils s'accoutument à supporter la vie.* Ce fut peut-être pour arrêter le cours des assassinats, que les derniers troubles avoient rendus plus communs en Italie, qu'il défendit aux Romains de porter aucune arme, pas même un couteau.

Sa sévérité dans l'exercice de la justice procédoit d'un fonds de bonté qui lui inspiroit l'horreur des actions injustes. Il étoit naturellement porté à pardonner. Loin de dépouiller ceux qui avoient combattu pour Odoacre, il répandoit sur eux ses bienfaits. Il est vrai qu'après sa victoire il vouloit d'abord ne donner la liberté romaine qu'à ceux qui avoient suivi son parti, et tenir les autres dans une sorte d'esclavage en leur ôtant le pouvoir de tester et de disposer de leurs biens. Mais Epiphane de Pavie et Laurent de Milan n'eurent pas de peine à le détourner de ce projet, et à obtenir de lui une amnistie générale. Il favorisa le généreux dessein de ces deux prélats, qui, voyant leurs villes ruinées en partie et presque dépeuplées par les fureurs de la guerre, entreprirent de les rétablir lorsque la paix fut rendue. Leurs exhortations et leurs aumônes rappelèrent leurs peuples dispersés. Milan et Pavie recouvrèrent leur ancien lustre. La Ligurie avoit été désolée par l'irruption de Gonde-

Ennod. pa neg.
Idem, vit Epiph.
Idem, d Laurentio.

baud; un nombre infini d'habitans de cette provinc traînés au-delà de Alpes, gémissoient dans l'esclavag Théodoric, pour les en délivrer, employa le ministè d'Epiphane. Ce prélat, respecté des rois, engagea Go debaud à renvoyer gratuitement ceux qu'il tenoit en possession; il paya la rançon des autres, qui étoie tombés en partage aux soldats; et l'argent de Théodori ne suffisant pas, il trouva dans la charité d'une dam gauloise, nommé Syagria, et dans celle d'Avitus, évêqu de Vienne, de quoi satisfaire l'avidité des Bourguignon Il repassa les Alpes, suivi de cette multitude de Ligurie délivrés, et la province fut repeuplée. Quelque temp après, en 496, ce bon prélat mourut des fatigues qu' avoit essuyées dans un voyage fait à Ravenne pendan l'hiver, pour solliciter la diminution d'un impôt do la Ligurie étoit surchargée. Il avoit obtenu de Théodori la remise des deux tiers.

Anon. Vales. Theoph. p. 123. Baronius. Vales. rerum franc. l. 6. Fleury, hist. ecclés. l. 30, art. 28. Till. vie d'Euphème, art. 6.

Depuis la bataille de l'Adda, Festus Niger, député la cour d'Orient, y avoit passé cinq ans à solliciter d'a bord Zénon et ensuite Anastase, de confirmer à Thé doric le titre de roi, et de lui rendre les ornemens im périaux qu'Odoacre avoit envoyés à Constantinople. l négociation avoit été sans succès; et Festus étoit revenu Ravenne en 495. Il fut renvoyé deux ans après; et, su la promesse qu'il donna de lui-même, et sans y êt autorisé par Théodoric, d'engager le pape à recevo l'hénotique de Zénon, ce qu'Anastase avoit fort à cœu il obtint la faveur qu'il demandoit. D'ailleurs Anasta avoit alors sur les bras la guerre d'Isaurie; et, sans re noncer au dessein secret qu'il avoit formé de dépouill Théodoric, il feignit d'accepter les excuses que ce prin lui faisoit, de n'avoir pas attendu son agrément po prendre le titre de roi d'Italie.

Cassiod. chr. Idem. l. 1, ep. 25, 28; l. 2, ep. 7; l. 3, ep. 48.

Le nouveau monarque, voulant rétablir le calme da Rome, se rendit, l'année 500, dans cette ancienne ca pitale de l'empire. Son entrée fut un triomphe. Le pa



[illegible]

... des [illegible]

... un moin[illegible]

... *Nous devons* [illegible]

... *c'est les* [illegible]

... entretenir qu'il [illegible]

... fournissoient tous les [illegible]

à la ville de Rome, [illegible]

... prendre sur leurs terr[illegible]

... de démolition qui [illegible]

... des [illegible] Il assigna [illegible]

deux cents livres d'or, à prendre tous les ans su caisse de l'imposition des vins. Il rétablit les gre publics, et ces vastes souterrains qui aboutissent Tibre, et qui, depuis Tarquin le superbe, font en l'admiration de l'univers. Pour consacrer la mém d'un prince si bienfaisant, le sénat lui éleva une sta Procope fournit ici un trait singulier qui ne se tro point ailleurs. Il dit que Théodoric, voulant conse une image de la majesté impériale, laissa subsister d le palais de Rome les soldats de la garde des empere qu'Odoacre apparemment n'avoit pas détruite. Ils éto en grand nombre, sous les différens noms de *silentia* de *domestiques*, de *scholaires*. Théodoric, sans les o ger à aucun service, continua de leur faire payer solde, et ordonna que cette pension alimentaire pa roit à leurs fils et à leurs petits-fils. Il ajoute que cet blissement fut aboli par Justinien. Pendant que T doric étoit à Rome, il découvrit qu'un de ses com nommé Odoin, formoit des desseins contre sa vie lui fit trancher la tête dans le palais Sessorien, et tourna à Ravenne, après avoir fait à Rome un séjou six mois. Les autres villes de l'Italie ne furent pas bliées. Il en fit relever les murailles. Ce que la gu ou le nombre des années avoit détruit, ce que la n gence des princes avoit laissé dépérir fut réparé solidité et magnificence. Ravenne, Vérone, Pavie, rent ornées de palais, de portiques, de thermes, d'a ducs, d'amphithéâtres. L'Italie sortoit de ses rui après un siècle de désordres, de ravages et d'incen elle sembloit renaître de ses cendres avec son an éclat. Théodoric ne s'occupoit pas moins de sa sû que de sa splendeur : il élevoit des forteresses pour vir de barrière contre les barbares du nord. La célèbre fut celle de Véruca, qu'il fit bâtir au bor l'Adige, sur un rocher qui avoit la forme d'une h tour, plus large par le haut que par le pied. Tant d

ne coûtoient rien à ses peuples. Son économie, telligence, et la fidélité des subalternes dans le rement des deniers publics, étoient un fonds inéle.

roit conquis l'Italie par les armes. Pour y rétablir ordre, il avoit besoin de la paix. Environné de s guerrières, il résolut de les attacher à lui par iances. Il épousa Audeflède, sœur de Clovis. Il léjà deux filles d'une concubine; l'une, nommée ligothe, fut femme d'Alaric, roi des Visigoths. Il l'autre, nommée Ostrogothe, à Sigismond, fils ndebaud, roi des Bourguignons. Sa sœur Amalveuve d'un seigneur de la nation, duquel elle leux enfans, Théodat et Amalberge, fut demanr Trasamond, roi des Vandales. Théodoric fit cette princesse avec un magnifique cortége. Il lui pour sa garde mille Goths, nobles de naissance, r le service de sa maison cinq mille hommes, ens de guerre. La ville et le promontoire de Lien Sicile lui furent abandonnés pour sa dot. Ce ge fut heureux tant que Trasamond vécut; mais ric, son successeur, fit enfermer Amalfride et mast tous ses Goths, sur le soupçon d'une conjuration e contre lui. Théodoric, qui vivoit encore, ne se it pas en état d'équiper une flotte assez puissante porter la guerre en Afrique, laissa cette violence nie. Amalfride mourut en prison, et les Goths onnèrent que ce n'étoit pas de mort naturelle. aric, successeur de Théodoric, en fit des reproches i des Vandales, le menaçant de la guerre, s'il ne t satisfaction à la famille royale des Goths, et à la n entière. On ne voit dans l'histoire aucun effet de naces. Amalberge, fille d'Amalfride et nièce de doric, fut mariée à Hermanfroi, roi de Thuringe. cation qu'elle avoit reçue ne corrigea point son tère ambitieux et cruel. Elle porta Hermanfroi à

Ennod. vit. Epiph. Anon. Vales. Cassiod. chr. Idem l. 2, ep. 41 : l. 3, ep. 1, 24 ; l. 4, ep. 1 ; l. 5, ep. 43 ; l. 8, ep. 1 ; l. 9, ep. 1. Proc. Vand. l. 1, c. 8, 9 ; l. 2, c. 5. Idem, Goth. l. 1. c. 3, 12. Jorn. de reb. get. c. 58. Sigon. imp. occid. l. 16.

dépouiller ses frères pour être seul maître de la Th ringe; et à manquer de parole à Thierri, roi des Fra çois, qui l'avoit aidé dans cette guerre, à condition partager la conquête. Par cette infidélité, Amalberg fut cause de la mort de son mari, que Thierri fit pé et se vit obligée de se retirer en Italie, où elle passa reste de ses jours dans l'obscurité.

La princesse la plus illustre de la famille de Thé doric fut Amalasonte, qu'il eut de son mariage avec A deflède. Elle hérita des vertus de son père; et, compara elle-même aux plus grands rois, elle soutint l'honne de la nation pendant la minorité de son fils Athalar Nous aurons occasion dans la suite de faire l'histoi de cette princesse. Théodoric, qui n'avoit point d'enfa mâle, ne voulut point la marier à un roi, de peur d' servir les Goths à un prince étranger, en lui donna droit à sa succession. Le mérite d'Eutharic, surnomm *Cillica*, qui vivoit en Espagne à la cour des rois Vi goths, détermina Théodoric en sa faveur. Euthar petit-fils de Bérimond, dont j'ai parlé, étoit de la r des Amales. Théodoric le fit venir à sa cour; et, ay reconnu par lui-même ce qu'il avoit appris de la r nommée, il lui donna sa fille, et lui destina son trô La valeur de ce prince, son adresse dans les exerci militaires, son caractère franc, généreux, libéral, gagnèrent bientôt le cœur des peuples et l'estime de l'e pereur Anastase, qui l'adopta pour son fils d'arm comme il avoit déjà adopté Théodoric. Justin, succ seur d'Anastase, leur fit à tous les deux le même honn et accepta Eutharic pour collègue, la première fois qu prit lui-même le consulat en 519. Eutharic, étant ve à Rome pour y prendre possession de cette dignité, f reçu avec la pompe qui convenoit à l'héritier présomp de la couronne. Il signala son entrée par des grâces des largesses. Il donna au peuple romain, pendant pl sieurs jours, de magnifiques spectacles, où l'on vit

ombre d'animaux jusqu'alors inconnus, que le
Vandales lui avoit envoyés d'Afrique. Symma-
bassadeur de Justin, et qui se trouva pour lors
, fut étonné de l'opulence et de la politesse des
que les Romains orientaux méprisoient encore
barbares. Ce fut avec regret qu'on vit partir
, lorsqu'il retourna à Ravenne, où il renouvela
es fêtes avec encore plus de splendeur. Mais les
furent beaucoup plus vifs et plus sensibles
n apprit, quelque temps après, la mort de ce
qui faisoit espérer un règne doux et glorieux.
itique ordinaire des princes ambitieux est d'ar- *Cassiod. l. 3, ep. 1, 2, 3, 4.*
puissances étrangères les unes contre les autres
fiter de leurs divisions. Celle de Théodoric étoit *Sigon. imp. occid. l. 16.*
le et plus digne d'un grand roi. Tandis qu'il
uir ses peuples des douceurs de la paix, il tra-
à la maintenir entres les autres princes; et, lors-
pouvoit calmer leurs querelles, il savoit en tirer
e sans s'engager dans des expéditions pénibles et
s à ses sujets. En prenant le parti des opprimés,
l'art de risquer peu et de gagner beaucoup; et
éputation de justice et de sagesse il s'étoit rendu
de l'Europe. Après la bataille de Tolbiac, une
es Allemands se réfugia dans ses états; il leur
les terres en Italie, et les mit à couvert des pour-
Clovis. Il écrivit même à ce prince pour l'exhor-
re un usage modéré de la victoire, et à traiter
nanité les peuples vaincus. Lorsque les premières
s de division éclatèrent entre Clovis et Alaric,
ric fit tous ses efforts pour les réconcilier; il prit
deux jeunes monarques le ton de l'autorité pa-
; il leur écrivit des lettres pressantes; et, pour
plus de poids à sa médiation, il implora celle
les rois voisins. Il invita Gondebaud et les rois
ules, des Varnes, des Thuringiens, à se joindre
ur engager Clovis à rester en paix, ou pour l'y

contraindre par les armes. La fierté opiniâtre du r
François ayant rendu ses démarches inutiles, et sa v
ayant bientôt décidé la querelle par la défaite et la
d'Alaric, Théodoric sauva les débris du royaum
Visigoths en se chargeant de la tutelle de son peti
Amalaric, fils d'Alaric et de Theudigothe.

Cassiod. chr. Idem, l. 5, ep. 43, 44. Jorn. de reb. get. c. 58. Sigon. imp. occid. l. 16. Vales. rerum franc. l. 6. Mariana, hist. hisp. l. 5, c. 7. 8.

Clovis s'étoit rendu maître de Toulouse, de Bord
d'Angoulême et de beaucoup d'autres villes ; so
Thierri assiégeoit la ville d'Arles. Théodoric envo
Gaule le duc Ibas à la tête d'une armée. Ce génér
lever le siége d'Arles, battit Thierri dans une renco
se mit en possession de tout le pays entre les Alpes
Rhône, et envoya à Ravenne un grand nombre de
sonniers françois. Théodoric mit garnison dans les vi
il attacha cette partie de la Gaule au royaume des O
goths, et recommanda aux gouverneurs de se comp
de manière que les nouveaux sujets se félicitassent
voir changé de maître. Il s'empara de Narbonne,
il chassa Gondebaud, qui s'y étoit établi à la faveu
troubles. Il reprit Toulouse et toute la Septimanie
lever le siége de Carcassonne; et, par ses conquêtes,
étendit jusqu'aux Pyrénées, il s'ouvrit un passag
Espagne. Amalaric s'y étoit retiré après la mort de
père. Mais ce jeune prince, qui n'avoit encore que
ans, ne put empêcher Gésalic, fils naturel d'Alaric
se faire proclamer roi par une partie des Visigoths. I
reçut ordre de marcher contre l'usurpateur, qui, m
quant de courage, n'osa l'attendre à Barcelonne où il
soit sa résidence, et s'enfuit en Afrique à la cou
Trasamond. Ce prince, beau-frère de Théodoric,
laissa néanmoins attendrir par les larmes de Gésali
lui donna une grande somme d'argent, avec laquell
fugitif, ayant repassé en Gaule, y leva une armée. Th
doric en fit des reproches à Trasamond; celui-ci s'exc
sur ce qu'il avoit été surpris par les artifices de l'us
pateur; et, pour donner plus de force à ses raisons

ccompagna de riches présens. Théodoric lui renses présens sans rejeter ses excuses, et voulut bien, nsidération de sa sœur, ne pas rompre avec le roi andales. Gésalic, à la tête des troupes qu'il avoit blées, rentra en Espagne, fut défait par Ibas à quatre de Barcelonne, s'enfuit au-delà des Pyrénées, et teint près de la Durance et mis à mort par ceux poursuivoient. Depuis cette victoire, Théodoric erna l'Espagne en maître absolu, quoiqu'il laissât petit-fils le titre de roi. Il disposoit des revenus, harges, des garnisons. Les actes se datoient des ande son règne. Il envoya un de ses écuyers nommé dis pour faire les fonctions de tuteur d'Amalaric; officier s'acquit tant d'estime par sa sagesse et par leur, que Théodoric, qui en conçut de la défiance, cependant le rappeler, et qu'après la mort du jeune Theudis fut élevé sur le trône, du consentement unae de la nation.

ne parle ici que des actions de Théodoric qui se ent à l'Occident, et qui n'ont aucun rapport aux res de l'empire: je raconterai les autres dans l'histoire astase et de Justin. Depuis que Théodoric se vit étan Italie, il ne marcha plus à la tête de ses armées. nquille en apparence dans Ravenne; mais toujours pe, toujours les yeux ouverts sur ses peuples et sur tats voisins, dont sa politique faisoit mouvoir les rts, il confioit ses armes à d'excellens généraux qu'il t formés, dont il connoissoit le caractère, et qu'il it choisir selon la nature de l'entreprise. Aussi tous esseins de ce prince, conduits par sa prudence, exés par l'habileté de ses capitaines et par la valeur de oldats, réussirent au gré de ses désirs. Au milieu de aix, il avoit soin d'entretenir par de fréquens exers la vigueur de ses troupes. Ravenne présentoit de es parts l'image de la guerre. Tous les spectacles ent militaires; c'étoit un apprentissage des combats :

Ennod. paneg. Cass. l. 1, ep. 24, 40. l. 2, ep. 8; l. 3, ep. 49; l. 4, ep. 15, 13. Sigon. l. 16.

mais il en avoit banni la cruauté; on n'y voyoit po
de gladiateurs. Une jeunesse guerrière et bien disci
née apprenoit à trembler devant les lois, et à être in
pide devant les ennemis. Les Allemands ayant fait
courses en Rhétie, il envoya des troupes qui les allèr
chercher au-delà du Danube, les battirent, et firent
conquête de la Souabe. Il réduisit ce pays en forme
province, y établit des gouverneurs, et accoutuma
peuple à l'obéissance par la douceur du commandem
La dernière expédition de Théodoric en Occident
plus utile que brillante; elle caractérise un politi
adroit, et peut-être artificieux, qui, laissant aux a
tout le péril du combat, sait retirer sa part de la victo
Sigismond, roi des Bourguignons, avoit fait mourir
fils Sigéric, qu'il avoit eu d'Ostrogothe, fille de Th
doric. C'étoit à ce prince à demander raison de la m
de son petit-fils. Il profita du ressentiment des fi
Clovis, que leur mère Clotilde excitoit à venger la
de son père et de sa mère, assassinés autrefois par
de Gondebaud, père de Sigismond. Théodoric fit
ces princes une alliance offensive, dont la condition
que tous les alliés partageroient également la conqu
et que ceux-mêmes qui n'y auroient pas contribué
leurs armes seroient admis au partage, en donnant
autres une somme d'argent. Il fait aussitôt partir
armée sous les ordres de Tolonic, un de ses meill
généraux; mais il lui recommande de ralentir sa
che, et de ne joindre les François qu'après la bat
Sigismond est vaincu et fait prisonnier. Tolonic a
après la victoire, et s'excuse sur la difficulté du pa
des Alpes. Il compte aux princes françois la somme
venue, et, en conséquence du traité, il prend posse
d'Apt, de Genève, de Carpentras, d'Avignon et de
sieurs autres villes considérables. Ce fut là le prem
avantage que la ruse italienne remporta sur la
ingénue des François. *C'étoit,* dit Cassiodore,

plaintes à Théodoric. Le prince, irrité de ces violences ordonna que les chrétiens réparassent les synagogues à leurs dépens, et que ceux qui ne seroient pas en état de payer leur part, fussent fouettés publiquement. L'évêque Pierre fut chargé de recueillir l'argent, et Eutharic de tenir la main à l'exécution. Par forme de représailles Théodoric fit abattre l'oratoire et l'autel de Saint-Etienne qui étoit aux portes de Vérone. La colère fit alors perdre le respect qu'il portoit aux églises catholiques : il se faisoit honneur de les décorer.

Cassiod. l. 1, ep. 8. Cochl. vita Theod. c. 9. Sigon. imp. occid. l. 16.

Mais il avoit encore plus de respect pour les évêques recommandables par leur vertu. C'étoit entre leurs mains qu'il déposoit les libéralités qu'il vouloit répandre dans les provinces, croyant ne pouvoir choisir de distributeurs plus fidèles et plus équitables. Trasamond roi des Vandales, arien comme lui, mais fanatique et persécuteur, avoit relégué en Sardaigne les évêques catholiques de ses états; et ces généreux prélats se trouvoient réduits à une extrême misère. Théodoric leur envoya d'abondantes aumônes, soulageant avec humanité les plus grands adversaires de sa secte. Césaire, évêque d'Arles, injustement persécuté par ses ennemis, fut conduit à Ravenne pour y être accusé devant le prince. A la première vue de ce prélat, Théodoric, saisi d'une secrète vénération, se leva, le salua avec respect, ne s'entretint avec lui que de la conduite que les Goths tenoient dans la Gaule, et de l'état de la ville d'Arles. L'ayant ensuite congédié avec honneur : *C'est un ange plutôt qu'un homme*, dit-il à ses courtisans; *où sont ses accusateurs. je les ferai repentir des inquiétudes qu'ils lui ont suscitées.* Aucun d'eux n'osa paroître. Il fit porter à l'hôtellerie de Césaire un bassin d'argent de grand prix : c'étoit un dédommagement de l'insulte que le prélat avoit reçue. Après la levée du siége d'Arles, Césaire avoit employé tout ce qu'il possédoit pour racheter, autant qu'il avoit pu, de François et de Gaulois qui étoient

tombés entre les mains des Goths. Il s'en trouvoit encore un grand nombre qu'on avoit transportés à Ravenne. Césaire vendit ce bassin précieux pour les délivrer d'esclavage: trait de générosité, qui fit tant d'impression sur les Goths, que les sénateurs et les personnes riches lui apportèrent à l'envi de grosses sommes, le priant d'en faire l'usage que sa charité lui inspiroit. Il revint en Gaule accompagné d'une foule de prisonniers rachetés, et rapportant la valeur de cent mille livres de notre monnoie : il se rendit aussitôt à Carcassone pour y délivrer le reste des François que l'on gardoit dans cette ville.

La conduite que tint Théodoric pendant le schisme qui divisa l'Eglise romaine prouve la liberté qu'il laissoit aux catholiques, et la répugnance qu'il sentoit à se mêler des affaires de religion. Ce ne fut qu'à la prière des deux partis, et pour mettre fin aux troubles qui remplissoient Rome de séditions et de carnage qu'il prit part à cette querelle, mais sans entreprendre de la décider. Il ne fit usage de son autorité que pour appuyer celle des évêques. Festus, revenu de Constantinople en 498, vouloit accomplir la promesse qu'il avoit faite à l'empereur d'engager le pape à souscrire l'hénotique de Zénon. Le pape Anastase II étant mort dans ce temps-là, Symmaque fut canoniquement élu pour lui succéder. Mais Festus, ne le croyant pas favorable à son dessein, avoit formé une cabale contraire et répandu beaucoup d'argent. Une partie du clergé et du peuple se déclara pour le prêtre Laurent. Les deux partis prétendirent soutenir leur élection; on prit les armes, et le sang coula dans Rome pour décider quel seroit celui dont la principale fonction est de maintenir la paix dans l'Eglise. Enfin on convint de part et d'autre de s'en rapporter à Théodoric. Ce prince, sans vouloir entrer plus avant dans cette contestation, répondit qu'il falloit tenir pour évêque de Rome celui qui comptoit le plus

Theod. lect. l. 2.
Theoph. p. 123.
Anast. p. 49.
Sigon. imp. occid. l. 16.
Fleury, hist. ecclés. l. 30, art. 47, 48, 49.
Cassiod. l. 8, ep. 15.

de suffrages et qui avoit été élu le premier. Ce jugeme donnoit gain de cause à Symmaque; il se crut tranquil il assembla un concile qui défendit les brigues et violences qu'on avoit déjà vues naître plusieurs fois à l'oc casion de l'élection des papes. Deux ans après, la sé tion se réveille en faveur de l'anti-pape. Théodoric donne aux évêques de s'assembler à Rome : Symmaq est encore reconnu pour pape légitime; Laurent est f évêque de Nocère en Campânie, et le schisme semb être entièrement éteint. L'arrivée de Théodoric à Ro achève d'y rétablir la tranquillité. Symmaque fait te un concile où l'on déclare nulle une ordonnance d'O doacre, qui, pour la validité de l'élection des pap exigeoit qu'elle fût confirmée par le prince. Théodo ne paroît pas offensé de cette atteinte portée à son a torité. Mais le feu de la discorde n'étoit qu'assoupi; i se ralluma en 503; les massacres recommencent; force les églises, les monastères; le faux zèle ne conn rien de sacré. On envoie à Ravenne des libelles et accusateurs contre Symmaque, qu'on noircit par les lomnies les plus atroces. Théodoric se laisse prévenir exile Symmaque à Rimini; mais, quelques jours apr le pape étant retourné à Rome sans ordre, le roi n' témoigne aucun ressentiment. Laurent y reparoît aus et la capitale du monde chrétien devient un champ bataille, où les deux factions se déchirent avec fure Théodoric convoque un concile à Rome, du consent ment de Symmaque, qui demande d'être rétabli da son siége avant que de se justifier; le roi veut qu'il justifie avant que d'être rétabli, et Symmaque y co sent. Le pape, après avoir assisté à la première sessio étant en chemin pour se rendre à la seconde, est att qué par les séditieux au milieu des rues de Rome : sauve à peine sa vie, et refuse de s'exposer de nouve pour comparoître devant les évêques. Le concile se s pare, et l'anti-pape dispute encore pendant quatre a

mmaque l'autorité pontificale. Dans cet intervalle, e est le théâtre d'une guerre civile qui se renou- à plusieurs reprises. Enfin, en 507, les évêques ont rs à Théodoric, qui leur répondit *que c'est leur r de pacifier les troubles de l'Eglise; qu'à l'égard mmaque, ils peuvent prendre tel parti qu'ils juge- à propos, pourvu qu'ils fassent cesser une discorde ndaleuse.* Les évêques déclarent Symmaque inno- et pape légitime; et le prince prête son autorité faire exécuter la décision des évêques. Festus reçoit de mettre Symmaque en possession de toutes les s de Rome; il obéit à regret, et donne à Laurent etraite sur ses terres. Cet anti-pape mourut peu nps après; et ce ne fut que sa mort qui put assurer x. Le schisme avoit duré huit ans. Quoique Sym- e eût fait déclarer par un concile que l'élection apes seroit entièrement indépendante des souve- , l'ordonnance d'Odoacre continua cependant d'être tée pendant près de deux siècles. Ce ne fut qu'en sous le pontificat de Benoît II, que Constantin Po- dispensa les papes d'obtenir l'agrément des empe-

rès avoir tracé le tableau du gouvernement de doric, il est à propos de faire connoître ceux dont esse a secondé les intentions de ce grand prince. ne ils ont contribué à sa gloire, ils méritent de la ger. Théodoric, invincible dans les combats, se it vaincre par les bons conseils; il savoit gré de la adiction même, quand elle étoit appuyée de la rai- t de la justice. Celui qui se présente d'abord comme s anciennement attaché au roi des Goths fut moins inistre qu'un favori, titre plus flatteur pendant la mais moins honorable dans l'histoire. Cependant la d'Artémidore et le caractère de son maître lui ren- toute la considération que le nom de favori pour- lui ôter. Artémidore, Grec d'origine et d'une nais-

Cassiod. l. 1, ep. 3, 4, 42, 43, 44; l. 2, ep. 15, 16; l. 8, ep. 6, 9, 10; l. 9, ep. 24, 25; l. 11, ep. 7. Ennod. paneg. Idem, parænes. didasc. Jorn. de reb. get. c. 58. Vie de Cassiod. par Sainte-Marthe.

sance il[illegible]e, s'étoit lié d'amitié avec Théodoric, lors[illegible] ce [illegible]oit à la cour de Constantinople. Quoi[illegible] fût allié de l'empereur, et qu'il pût aspirer aux premi[illegible] charges de l'empire, il voulut suivre le roi des Goths Italie; il étoit attaché à sa personne plutôt qu'à sa [illegible] gnité. Il ne se mêla jamais des affaires d'état; il bor[illegible] ses soins à délasser le prince par les agrémens de sa c[illegible] versation, et à lui procurer des plaisirs innocens, c[illegible] vive amusant, mais courtisan vertueux, et vraiment [illegible] pour la gloire du souverain. On vit alors un favori p[illegible] fiter de son crédit pour servir les gens de mérite, p[illegible] soulager les malheureux, et n'en jamais abuser p[illegible] parler mal de personne; c'est Théodoric lui-même [illegible] lui rend ce témoignage. Comme ce prince connoi[illegible] dans Artémidore un heureux mélange de douceur et fermeté, il le crut propre à calmer les séditions qu'a[illegible] fait naître le schisme de Laurent. Il le nomma préfe[illegible] Rome; et quoique cette charge donnât par elle-m[illegible] la juridiction souveraine sur la ville et sur les provi[illegible] qu'on nommoit *suburbicaires*, Théodoric, pour assu[illegible] davantage dans cette conjoncture critique l'autorité préfet, fit spécialement exprimer dans le brevet q[illegible] chargeoit Artimédore de protéger les citoyens tr[illegible] quilles et de punir les séditieux.

Festus Niger avoit des talens moins agréables, [illegible] plus solides. C'étoit un sénateur des plus distingué[illegible] la ville de Rome. Aussitôt après la bataille de Vér[illegible] il sentit qu'Odoacre alloit périr, et vint offrir services à Théodoric, qui lui donna la charge de ma[illegible] des offices. Savant, vertueux, du moins en appare[illegible] grave et parlant peu, mais souple, pénétrant et adro[illegible] faire parler les autres, Théodoric le jugea propre [illegible] négociations. Il l'employa avec succès à la cour de C[illegible] stantinople. Festus faisoit profession de la doctrine tholique; mais plus politique que religieux, il pa[illegible] par l'histoire du schisme de Laurent qu'il étoit

puleux sur le choix des moyens pour parvenir à ses . Aussi Théodoric l'occupa moins au-dedans qu'au-hors, et fit plus d'usage de ses talens que de ses con-ls.

Il n'en fut pas ainsi de Libérius : vertueux sans po-lique, il étoit perdu, s'il n'eût trouvé un vainqueur aussi généreux que lui-même. Il servoit Odoacre ; et, loin de l'abandonner dans ses malheurs, il lui demeura fidèle après que ce prince infortuné se fut lui-même trahi en se livrant à son rival. Enfermé dans Césène, Libérius ne cessa de défendre cette ville, quoique toute l'Italie se fût déjà soumise à Théodoric ; il ne la rendit qu'après la mort d'Odoacre, et ne voulut reconnoître le nouveau maître que lorsqu'il eut perdu le premier. Un homme de ce caractère ne pouvoit être malheureux, même dans la disgrâce ; le faire repentir de sa vertu, eût été un effort qui passoit le pouvoir du vainqueur. Ce fut un bonheur pour l'Italie, et pour Théodoric même, que ce prince sentît le mérite d'une âme pareille à la sienne ; il sut gré à Libérius de sa généreuse résistance, et le fit préfet du prétoire. La conduite du préfet justifia la confiance du roi. Aussi fidèle à Théodoric qu'il lui avoit été opposé, il se comporta dans sa charge avec une intégrité à toute épreuve, augmentant les revenus publics sans diminuer ceux des particuliers, et multipliant les richesses du prince par l'économie, et par la simplicité et la fidélité du recouvrement. Jamais, sous son ministère, les armées ne manquèrent de munitions de guerre et de bouche, sans être à charge aux provinces. Il établit la discipline parmi des barbares qui ne connoissoient que la force. Ce fut lui dont le roi fit choix pour partager les terres entre les anciens habitans et les Goths ; et il sut mettre tant d'équité et de douceur dans ce partage, que ce qui sembloit devoir être une source de querelles et de contestations devint le lien de la concorde des deux peu-

ples. Les Italiens, en cédant le tiers de leurs
crurent acheter des défenseurs pour le reste; et les G
se contentèrent de la part qui leur étoit assignée,
chicaner les anciens possesseurs. Il fut envoyé plu
fois en Gaule pour rétablir cette province, où il e
la charge de préfet du prétoire sur la fin du règn
Théodoric, et au commencement de celui d'Athal
Amalasonte le fit revenir à Ravenne pour profit
ses conseils. Elle le combla de faveurs.

La principale science de Théodoric étoit l'art de
noître les hommes. Il ne nomma guère de magi
qui n'aient justifié son choix; jamais il ne mit à l
de ses armées de général qui ne soit revenu victo
L'histoire nomme quatre généraux de Théodoric;
qui vainquit les François, et qui soutint Amala
Espagne par la défaite de Gésalic; Pitzia et He
qui subjuguèrent les Gépides, défirent les troup
l'empire et conquirent la Pannonie, ainsi que je l
conterai dans la suite; et Tolonic ou Tolum, qui,
plus jeune que les autres, ne commanda les a
que vers la fin du règne de Théodoric. Ce dernie
rite une attention particulière. Il sortoit d'une des
nobles familles des Goths. Dès sa première jeune
fut reçu entre les chambellans du prince, et se disti
par son zèle pour son maître, par sa discrétion, e
l'étude qu'il faisoit de la science militaire. En 5
fit ses premières armes dans la guerre contre les
mains et les Bulgares, et eut grande part à la vic
Elevé dans le palais, il se montra aussi infatigabl
les guerriers les plus exercés. A son retour, Thé
le fit maître des offices, et l'admit à ses conseils
consultoit sur les affaires les plus épineuses; et ce
si habile dans l'art du gouvernement trouvoit e
des lumières dans la pénétration de Tolonic et de
sources dans son génie. Cet officier n'usa jamais c
détours où les courtisans s'enveloppent; ami de la v

sentoit au prince ; il s'attachoit surtout à démas-
colonie, et à détruire ses impostures. Son zèle,
lairé que sincère, le portoit quelquefois à s'op-
ux volontés de son maître, qui l'en aima davan-
ayant épousé une femme de la race des Amales,
honneur de devenir l'allié de Théodoric. Il partit
bas pour combattre les François ; et, durant le
Arles, il signala sa valeur à la défense d'un pont
s ennemis attaquoient avec opiniâtreté ; il les re-
et rentra dans la ville couvert de blessures et de
Nous avons parlé de la conduite qu'il tint pour
er avec les François les dépouilles des Bourgui-
sans exposer ses troupes. L'amour que lui portoit
loric parut dans une occasion très-périlleuse. Ils
tous deux sur la mer Adriatique, près d'Aquilée,
eux barques séparées. Une furieuse tempête étant
ue, la barque du roi gagna le rivage ; mais celle
lonic coula à fond, et tous ceux qu'elle portoit
péri. il fut redevable de son salut à sa vigueur
rdinaire ; soutenant son fils d'une main et nageant
tre, il toucha le bord dans le moment où Théo-
e jetoit dans sa barque, pour retourner, malgré
pête, chercher son ami au milieu des flots. To-
urvécut ce bon prince, et reçut d'Athalaric la
é de patrice.

ne reste à parler de Cassiodore, le modèle des
tres qui ne font pas de la politique un art opposé
neur et à la vertu. Il naquit à Squillace, dans
s des Brutiens, vers l'an 470. Il se nommoit Au-
Cassiodorus Sénator. Sa famille, connue par ses
s richesses, avoit déjà produit des hommes re-
ndables. Son aïeul avoit sauvé la Sicile de l'in-
des Vandales, et nous avons vu son père secrétaire
le Valentinien III, et ambassadeur auprès d'Attila.
lore étoit un esprit profond et universel. Il
le ses études avec les talens de tous les grands

hommes dont il avoit lu l'histoire, et capable
remplacer. Il n'avoit pas encore dix-huit ans l
Odoacre le fit intendant de son domaine : sa sa
son intelligence, l'élevèrent bientôt à la charge d'i
dant des finances. Ses vertus croissoient avec ses h
neurs. Après la mort d'Odoacre, il se retira s
terres pour se livrer entièrement à l'étude. M
service qu'il rendit à Théodoric, en détournant pa
éloquence les Siciliens et les Brutiens du dessein q
avoient formé de se défendre contre les Goths,
connoître à ce prince, qui lui donna le gouvern
de la Lucanie et du pays des Brutiens. C'en étoit
pour rendre ces provinces heureuses : le gouverneur
obtint une diminution d'impôts, et rendit la perce
du reste plus douce et plus légère. Ses jugemens ét
dictés par la plus exacte justice. Sa réputation croi
tous les jours, Théodoric l'appela à la cour, et, a
reconnu ses talens, il le choisit pour son secré
Cassiodore s'acquitta de cette fonction pendant la
grande partie du règne de ce prince. Les lettres
écrivit au nom de Théodoric sont un trésor de
politique; c'est l'âme de Théodoric qui parle; ma
main du secrétaire se montre trop souvent; il
trop à faire parade de la science; il prête à un gran
un ton de déclamateur qui le dépare. A cet emploi h
rable Théodoric ajouta la dignité de questeur, do
fonctions répondoient à celles de chancelier parmi
Elles eurent encore plus d'étendue entre les mai
Cassiodore. Il ne fut pas seulement l'organe du prince
peut dire qu'il le représentoit dans toutes les parti
gouvernement; et, sans porter le nom de premier m
tre, qui n'étoit pas encore connu, il en eut toute l'aut
C'étoit un poste laborieux sous un prince vigila
infatigable, dont il falloit égaler la vigueur, l'acti
et suivre ce coup-d'œil rapide qui pénétroit dans t
les parties de l'état. Néanmoins tant d'occupa

oient pas les forces de Cassiodore, et ne remplis-
pas tous ses momens. Il en trouvoit pour étudier
ure sainte, où il puisoit ses maximes de politique.
avoir partagé les travaux de son maître, il con-
t à son délassement; Théodoric aimoit à se reposer
s conversations aussi agréables que savantes. Les
ns de toutes les dignités se rassembloient dans
onne; il étoit naturel de lui en conférer les titres;
maître des offices, et enfin patrice. Le consulat n'é-
s qu'une décoration; le prince ne voulut pas qu'elle
ât à son ministre : il le nomma consul en 514.
oric étant mort, Cassiodore servit avec le même
n petit-fils qui lui succédoit. Tant qu'Athalaric
verné par sa mère Amalasonte, il écouta les con-
ce sage ministre; il lui conféra la dignité suprême
fet du prétoire; il lui donna même le comman-
t des troupes qui gardoient les côtes de l'Italie,
nouveau général, supérieur à tous les emplois,
dans celui-ci la capacité d'un homme de guerre
énérosité d'un homme d'état. Il soulagea le prince
peuples en faisant subsister les troupes à ses propres
s. Les débauches et la mort d'Athalaric, l'indigne
ent fait à Amalasonte, l'incapacité de Théodat,
erres, qui ne se terminèrent que par la destruction
oths en Italie, ne ralentirent pas le zèle de Cas-
e. Il continua de servir l'état tant qu'il crut pou-
etarder sa chute. Enfin, voyant que le désordre
aires rendoit ses conseils inutiles, et qu'après un
glorieux il ne lui restoit que d'être le spectateur
ruine de ses maîtres, âgé de soixante et dix ans,
plus de cinquante ans de travaux continuels, il se
à Squillace sa patrie, fit bâtir le monastère de Vi-
, et consacra le reste de ses jours à la prière, à
duite de ses moines et à des ouvrages utiles à la re-
. On croit qu'il vécut plus de cent ans. Outre les
que nous avons de lui, il avoit composé l'histoire

des Goths en douze livres, dont la perte n'est point parée par l'abrégé qu'en a laissé Jornandès. Tel fu personnage mémorable, qui mérita, ainsi que son t tre, le surnom de *grand;* ministre vraiment dign roi qu'il servit, et qui peut encore par ses écrit par ses exemples éclairer les conseils des princes, (plaider la cause des peuples.

An, 489. *Phot. p.* 1049, 1072. *Suid. voce* Ἀγάπιος, Γέσιος, Ζώσιμος, Ἡραΐσκος, Ἰσίδωρος, Μαρῖνος, Πρόκλος, Σευηριάνος. *Cod. Just. l.* 6, *tit.* 49, *leg.* 6. *Anthal. l.* 2, *c.* 48. *Till. Anast. c.*

Ce n'est qu'à regret que je m'éloigne de Théod pour retourner à Zénon, prince aussi méprisable le roi des Goths est digne de mémoire. On vit e temps-là l'idolâtrie terrassée faire en Orient quel foibles efforts pour se relever. Elle étoit bannie des t ples, mais elle régnoit encore dans les écoles des ph sophes; ceux-ci n'étoient plus que des rêveurs méla liques, qui repaissoient leurs disciples de chimères. duits à l'obscurité, ils prétendoient être les maître la nature par leur commerce avec les esprits; ils se toient d'opérer des prodiges; ils s'admiroient mutu ment; ils écrivoient la vie et les miracles les uns autres : la cabale en faisoit des héros. La grossièret paganisme, entièrement corporel, subtilisée par I phyre et par Jamblique, s'étoit évanouie en fumée n'en restoit plus que les vapeurs d'une sombre métap sique, qui tournoit la tête à d'orgueilleux mais imbéc raisonneurs. Proclus, qui enseignoit à Athènes, Ma son successeur, Isidore, disciple de tous deux, et historien Damascius, Héraïsque, Gésis, Agapius, A piade, Ammonius, Erythræus, s'encensoient, se cito sans cesse, et regardoient en pitié tous les homn excepté leurs adeptes. Sévérien de Damas, sorti de écoles, s'étoit fait un nom à Constantinople par l' versalité des connoissances et des talens que ses adm teurs lui attribuoient. On dit même que Zénon, ce n'a rien d'incroyable, lui avoit offert la première dig de l'empire, s'il vouloit se laisser baptiser. Sévérien féra la considération obscure, mais flatteuse, qu'il

parti : il forma même un complot pour forcer
ur à rétablir l'idolâtrie, et peut-être pour le
, car le détail de cette conspiration est inconnu.
eulement que Sévérien, autrefois ennemi mortel
et de son fils Ardabure, eut l'imprudence de faire
son dessein à Erménaric, fils d'Aspar, qui en
t Zénon, et qu'il fut obligé de prendre la fuite
iter le dernier supplice. Héraïsque, autre fana-
la même faction, fut vivement poursuivi; mais
que sa réputation dans la médecine avoit rendu
he et plus puissant que les autres, s'exposa lui-
our le sauver : il le cacha dans sa maison; et,
temps après, Héraïsque étant mort de maladie,
qui ne craignoit plus rien pour son ami, et fort
r lui-même, lui rendit publiquement les hon-
nèbres. Agapius, qui avoit ouvert une école à
ntinople, et plusieurs autres de ces prétendus
phes, furent pris et mis entre les mains du pré-
prétoire, nommé Dioscore. On ne sait quel fut
rt. Il en coûta la vie à Zosime, sophiste de Gaza
calon, que je ne crois pas le même que l'histo-
noique M. de Valois semble le penser. Gésius,
ui-même osé aspirer à l'empire sur la foi de deux
gues, fut puni de mort. Sa folle entreprise donna
plusieurs épigrammes satiriques que nous avons

e cabale séditieuse méritoit l'indignation du
. Mais Zénon, aussi peu sensé que ceux qu'il pu-
, consultoit lui-même leurs semblables pour sa-
el seroit son successeur. Comme il n'avoit point
s, il souhaitoit fort de laisser le diadème à son
Longin, consul alors pour la seconde fois. Longin,
être digne de l'empire, déshonoroit l'empereur
stupidité et par ses débauches. Zénon, voyant les
res têtes de la cour opposées au dessein qu'il
de le nommer César, soupçonna quelque intrigue.

An. 490.
Marc. chr. Chron. Alex. Theoph. p. 116. Manas. p. 61. Malela, p. 37. Cedr. p. 354. Suid. voce Λεόντιος μοναχός. Till. Zénon, art. 27.

Pour s'en éclaircir, il s'adressa au comte Maur grand astrologue, qui lui répondit que sa femme couronne passeroient après sa mort à un des silen res. Il est très-vraisemblable que cet astrologue plus instruit que Zénon du commerce secret déjà é entre Ariadne et Anastase. Mais les soupçons de l' pereur tombèrent sur le patrice Pélage. Il avoit é lentiaire, et c'étoit en effet l'homme de la cour le digne de la pourpre. Vertueux, zélé pour la justice sez généreux pour parler librement à Zénon, il tâc d'adoucir cet esprit farouche, qui s'abandonnoit cruauté naturelle depuis que la crainte d'Illus ne l tenoit plus. C'étoit ce même Pélage qui, onze ans paravant, avoit arrêté Théodoric le Louche lorsqu'i noit attaquer Constantinople. Il joignoit les talens vertu; et, sans parler de plusieurs beaux ouvrag avoit écrit en vers l'histoire de l'empire depuis guste. Zénon ne lui pardonna pas tant de mérite, e bien aise de se défaire d'un censeur. Il le fit arrêter, prétexte que c'étoit un païen déguisé; il confisqu biens sans aucune forme de justice, et l'envoya pri nier à Panorme, en Sicile. Ses gardes avoient ordr l'étrangler dans la prison dès qu'il y seroit arrivé. dit que Pélage, à la vue des bourreaux, levant les au ciel, s'écria : *Dieu juste, vous connoissez mon i cence, et vous voyez mon supplice; on me punit voir tant de fois arrêté la violence d'un tyran, e l'avoir empêché de déshonorer le titre de César donnant à son frère : Seigneur, armez votre justice punir mes barbares meurtriers.* Ces paroles, sous le gage du christianisme, respiroient les sentimens d vengeance toute païenne. Le corps de Pélage fut dans la mer. Arcadius, ancien préfet du prétoire, a appris la mort d'un homme si estimable, ne put re son indignation; il éclata en invectives contre l'inj et la cruauté de l'empereur, qui, en étant inform

au palais, et donna ordre de le tuer dès qu'il y
atré. Arcadius, averti de ce dessein, monta dans
r, comme pour se rendre auprès de l'empereur;
uand il fut arrivé devant l'église de Sainte-So-
s'y réfugia, et ne voulut plus sortir de cet asile.
ainsi une mort certaine, et se vit quatre mois
élivré par celle de Zénon. Ce prince fit encore
, sous divers prétextes, plusieurs personnages
, et entre autres Cottaïs, qui, joint avec Jean
he, avoit forcé Illus dans la forteresse de Pa-

n ne survécut Pélage que de quelques mois. Les ne s'accordent pas sur le genre de sa mort. Les ent qu'il expira dans les douleurs d'une cruelle rie, en répétant sans cesse le nom de Pélage. Le es autres est plus tragique et moins vraisembla- prince, disent-ils, étoit sujet à l'épilepsie; et ce mal l'attaquoit surtout dans l'ivresse, dont il ait une habitude. La nuit du 9 avril 491, après s de table, il tomba dans une syncope si violente, chambellans, après l'avoir dépouillé, le crurent t le laissèrent étendu sur une planche. Au point on lui jeta un linceul sur le corps, et Ariadne orter promptement et sans pompe à la sépulture npereurs, où le tombeau fut fermé d'une grosse Elle y posa des gardes, avec défense, sur peine rie, de laisser approcher personne, ni d'ouvrir mes le tombeau, quoi qu'il pût arriver. Ils obéi- t, malgré les cris lamentables de Zénon, qu'ils en- nt quelques heures après, ils n'osèrent lui donner secours. Le tombeau ayant été ouvert après plu- jours, on trouva que ce misérable prince étoit dans un excès de rage, en se déchirant les bras es dents. Ce récit ne se trouve que dans les Grecs ieurs; les anciens n'en ont rien dit. Zénon avoit seize ans et demi, depuis la mort du jeune Léon:

An. 491.
Evag. l. 3, c. 29.
Marcel. chr.
Vict. Tun.
Cassiod. chr.
Chron. Alex.
Theoph. p. 116.
Anon. Vales.
Ced. p. 355.
Zon. t. 2, p. 53.
Malela, p. 37.
Manas. p. 62, 63.
Anon. Band. imp. orient. t. 1, p. 7, 105.
Anthol. l. 4, c. 4.
Pagi ad Baron.
Till. vie d'Euphème, art. 1.

il en vécut 65. Son nom fut dans la suite effacé du ca
logue des empereurs catholiques par ordre de Justin,
la sollicitation du pape Hormisdas. Malgré tous ses v
ces, la flatterie lui avoit érigé des statues à Constantin
ple, ainsi qu'à sa femme Ariadne. Il en avoit aussi d
Rome, Odoacre lui laissant volontiers ces honneur
pourvu qu'il ne prît sur lui aucune autorité. Aux bo
nes actions de ce prince, qui ne sont ni éclatantes,
en grand nombre, on ajoute celles-ci qui méritent
peine d'être rapportées. Il fit consacrer en l'honneur
la sainte Vierge le temple du Dindymène, proche
Cyzique, qu'on disoit avoir été bâti par les Argonau
Jean, évêque de Colonie, dans la première Armén
prélat depuis célèbre entre les solitaires de Palesti
sous le nom de *Silentieux*, s'étant venu plaindre
son beau-frère Pasinique, gouverneur de la provin
qui ne respectoit pas le droit d'asile des églises, obt
justice de Zénon à la prière d'Euphémius, patriarche
Constantinople.

VRE TRENTE-HUITIÈME.

ANASTASE.

QUE Longin se fût rendu si odieux par ses désor- que, même après la mort de Pélage, Zénon n'a- sé le nommer César, cependant il n'avoit pas l'espérance de succéder à son frère. Il comptoit oup sur le secours des Isaures établis en grand re à Constantinople, et sur l'affection d'un autre in, maître des offices, compagnon de ses débau- , et aussi méchant que lui. Ariadne rompit toutes esures. L'eunuque Urbice, ministre de cette prin- , sut agir si puissamment auprès du sénat et du le, que le 11 d'avril, deux jours après la mort de n, Anastase le Silentiaire fut proclamé empereur. on rencontroit un obstacle dans la fermeté d'Eu- nius, patriarche de Constantinople. Ce prélat con- oit l'attachement d'Anastase aux erreurs d'Euty- ; il l'avoit même chassé de l'église, pour l'empêcher oubler l'enseignement public, en débitant la doc- hérétique; et Zénon, qui n'aimoit pas Anastase, it donné pouvoir au patriarche de traiter ce témé- comme il jugeroit à propos, Euphémius l'avoit acé de lui couper les cheveux, s'il continuoit, et de oser à la risée du peuple. C'étoit apparemment dans mps-là une punition ecclésiastique. Rejetant donc stase comme infecté des dogmes d'Eutychès, et in- e de régner sur des catholiques, il refusoit opiniâ- ent de le couronner. Il ne se rendit aux instances antes d'Ariadne et du sénat qu'après qu'Anastase

AN. 491. *Theod.* 1, *l.* 2. *Evag. l.* 3, *c.* 29. *Marc. chr. Vict. Tun. Chron. Alex. Theoph. p.* 115, 116, 117. *Anast. p.* 48. *Cedr. p.* 354, 357. *Zon. p.* 53. *Jorn. succes. Suid. voce* Φατρία. *Baronius. Pagi ad Baron.*

eut déclaré par écrit qu'il recevoit comme règle de f les décrets du concile de Chalcédoine, et qu'il prom toit de ne rien innover contre la doctrine de l'Egli Cette protestation, signée de sa main, fut confiée à M cédonius, garde du trésor de l'église de Constantinop et déposée dans les archives. Euphémius, après cette p caution, consentit à le couronner. Anastase étoit dév sans être chrétien; il alloit à l'église avant le jour, n'en sortoit que quand le peuple étoit retiré; il jeûnoi il faisoit de grandes aumônes. La multitude, toujo dupe de l'hypocrisie, admiroit sa vertu; et la premiè fois qu'il se montra dans le Cirque avec les ornemens d la dignité impériale, tout retentissoit d'acclamation on s'écrioit de toutes parts: *Régnez, prince, comme vo avez vécu.* On comparoit Ariadne à Pulchérie, qui av élevé Marcien sur le trône par préférence aux perso nages les plus illustres. Mais Anastase ne ressembloit p mieux à Marcien qu'Ariadne à Pulchérie. La joie d manichéens et des ariens étoit mieux fondée que ce des catholiques. La mère d'Anastase étoit zélée pour l manichéens, et Cléarque, son oncle maternel, po l'hérésie arienne. Le nouvel empereur fit, selon la co tume, des largesses aux soldats.

Evag. l. 3, c. 29, 34, 42. Anon. Vales. Marcel. chr. Phot. p. 104. Joann. ant. p. 857. Proc. bel. Pers. l. 1, c. 8, 11. Idem. bell. goth. l. 3, c. 21. Idem hist. arc. c. 19, 23. Anon. Band. imp. or. t. 1, p. 47, 165. Jorn. succes.

Sa naissance ni ses qualités personnelles ne lui avoie jamais permis d'espérer une si haute élévation. Il ét né à Dyrrachium, d'une famille obscure. Ses par l'ayant amené à Constantinople dans son enfance, s'avança dans le service du palais, et parvint au rang silentiaire; office de médiocre considération, et soun au grand-chambellan. La faveur de l'impératrice ache la fortune d'Anastase. Il étoit bien fait, d'une tai haute et dégagée; la différente couleur de ses yeux, d l'un étoit noir, l'autre bleu, lui fit donner le surn de *Diocore.* N'étant parvenu à l'empire qu'à l'âge soixante ans, il avoit alors les cheveux blancs, et é presque chauve. Ce fut un prince médiocre, sans ca

décidé, sans principe fixe, et si peu d'accord avec lui-même, qu'on ne peut le louer presque d'aucune vertu sans avoir à le blâmer du vice contraire. Pacifique et persécuteur, avare et libéral, répandant d'une main des aumônes, et ravissant de l'autre les biens des légitimes possesseurs; abolissant publiquement la vénalité des charges, et continuant de les vendre en secret; aussi mit-il souvent en place des magistrats voués à l'injustice. Il retira des provinces les troupes employées à leur sûreté pour épargner la dépense de l'entretien. C'étoit par l'argent et non par les armes, qu'il garantissoit ses états des attaques des barbares. Il se faisoit rendre compte des biens des personnes riches qui mouroient, et n'en laissoit aux héritiers que la portion qu'il jugeoit à propos. Il ruinoit les habitans des villes, tandis qu'il en réparoit les statues et les édifices. Ce fut aux dépens de ses compatriotes qu'il fit élever autour de Dyrrachium, sa patrie, une triple enceinte de murailles. Il épuisa les provinces en les obligeant de fournir en argent, à très-haut prix, ce qu'elles fournissoient auparavant en nature pour l'entretien des troupes. Il étoit d'usage que les corps municipaux fissent la répartition et la levée des impôts; il en chargea des commis et des receveurs, qu'il envoyoit dans chaque ville; ce qui produisit trois maux à la fois : les corps de ville perdirent leur splendeur et leur considération; ces commis s'engraissèrent de la misère publique, et les reveuus du prince diminuèrent par l'appauvrissement des particuliers. Justinien corrigea ce désordre, et rétablit l'ancienne forme de perception. Anastase avoit pour principe qu'un prince peut mentir, et même se parjurer pour raison d'état : maxime détestable, puisée dans la morale perverse des manichéens, que sa mère lui avoit enseignée. Il n'étoit pas plus délicat sur la reconnoissance que sur la vérité. Jean Talaïa l'avoit autrefois secouru dans un besoin pressant. Anastase ayant fait naufrage

Theoph. p. 116, 118, 125, 131, 138.
Chron. Alex.
Zon. p. 53, 54.
Vict. Tun.
Cedr. p. 357.
Manas. p. 62.
Anast. p. 48.
Malela, p. 58.
Codin. orig. p. 46, 47, 50.
Baronius.
Pagi ad Baron. wilthem indipt.
Leod. p. 50.
Du Cange, fam. byz. Anastas.
Till. Anastase, art. 3.
Le même, vie d'Euphème, art. 1.

près d'Alexandrie, Talaïa l'avoit recueilli avec chari
et n'avoit rien épargné pour réparer son infortu
Devenu depuis ce temps-là évêque de cette gra
ville, et obligé par la faction hérétique de se réfugier
Italie, lorsqu'il apprit l'élévation d'Anastase, il espé
d'en obtenir justice, et se mit en chemin pour Const
tinople. Dès que l'empereur sut que cet évêque appr
choit, il lui fit dire de sortir au plus tôt de ses états. L'e
nuque Amantius, son chambellan, sectateur ardent
erreurs d'Eutychès, avoit tout pouvoir sur son esp
et l'aigrissoit sans cesse contre les catholiques.

C'est aux conseils de cet eunuque et à ceux de Mari
principal ministre d'Anastase, qu'on doit attribuer
plus grande partie des maux de son règne. Marin ét
un Syrien grossier, brutal, outrageux en paroles, i
pitoyable à l'égard des malheureux, et grand ennemi
l'Eglise. Il abusoit de l'ascendant qu'il avoit pris sur
maître pour satisfaire son avidité et celle de toute
famille. Les Maziques ravageoient la Libye et l'Egypt
mais le plus grand fléau de ces provinces furent l
parens de Marin, qui les avoient choisies, par préf
rence, pour s'y enrichir, comme les plus éloignées d
yeux du prince. Elles eurent d'abord pour préfet u
neveu de Marin, encore fort jeune, et déjà grand conc
sionnaire. Les confiscations injustes, le sang même d
innocens ne lui coûtoient rien pour assouvir son avari
Après lui, ces provinces furent gouvernées par Bassie
fils de Marin; celui-ci surpassa tellement son cousin p
ses excès et ses violences, qu'il vint à bout de le fa
regretter. Les richesses amassées en Egypte et en Lib
par ces deux gouverneurs y attirèrent tous les parens
ministre, qui formoient un essaim nombreux et f
affamé; ils sucèrent le reste du sang de ces peuples,
leurs amis même s'y rendoient en foule pour avoir l
part du pillage.

Ces vices d'Anastase, car je mets Marin son minis

ombre de ses vices, étoient cependant rachetés par
ues vertus, du moins apparentes. Il avoit l'exté-
de la piété; il fonda beaucoup d'églises à Constan-
le; sa vie paroissoit régulière, quoiqu'on lui connût
s naturel. Il respectoit les ecclésiastiques et les
es, même catholiques; et dans la persécution qu'il
x orthodoxes, il évita toujours de verser du sang
i-même; mais la licence qu'il laissa prendre aux
iques, causa d'horribles massacres. Il bannit de
antinople tous les délateurs. Il montroit assez de
nce et d'intelligence dans la conduite des affaires.
donnoit rien à ses plaisirs; et ce qui rendoit ses
es un peu moins odieuses, c'est que l'argent qu'il
de ses sujets ne se dissipoit pas en folles dépenses:
rte qu'il laissa son successeur en état de soulager les
les. Nous rapporterons plusieurs exemples de sa
rosité. Les villes qui avoient éprouvé les désastres de
erre en étoient dédommagées par la remise des
sitions. L'eau ayant manqué à Constantinople dans
emps de sécheresse, il fit construire une nouvelle
ne, qui fut nommée la citerne *de Moce*, à cause
'église de Saint-Moce dont elle étoit voisine. Les
radictions qui se trouvent dans le caractère d'Anastase
nt moins difficiles à concilier, si l'on distingue les
ps de son règne; il eut le sort des princes foibles, et
t les vertus n'ont point de racine; la puissance sou-
ine altéra et détruisit enfin le peu qu'il avoit de
nes qualités.

riadne n'attendit que quarante jours après la mort
Zénon pour épouser Anastase, qui n'avoit point
re eu de femme légitime. Afin de rendre ce mariage
able aux peuples, le prince accorda, par un édit, la
ise des sommes qui étoient dues au fisc. Il n'eut point
fans; mais sa famille, qu'il tira de l'obscurité, étoit
breuse. Outre sa mère, qui vivoit encore, et son
e Cléarque, il avoit deux frères, l'un nommé Paul

ou Paulin, qu'il fit consul en 496, l'autre appelé H
pace, et une sœur nommée Magna, qui avoit déjà plusi
enfans de Secondin, qu'il fit patrice et consul en 5
On connoît trois neveux d'Anastase : Pompée fils d'H
pace ; un autre Hypace, et Probe, fils de Magna et
Secondin. Irène, fille de Magna, épousa Olybre, q
étoit consul l'année même qu'Anastase fut couronné. (
Olybre étoit fils d'Aréobinde et de Julienne, fille
l'empereur Olybre et de Placidie. Il ne paroît pas q
tous ces parens d'Anastase aient eu d'autre mérite q
d'appartenir à cet empereur. Il n'étoit plus question q
de trouver à cette famille une illustre origine ; un po
de ce temps-là n'y fut pas embarrassé ; il fit descen
Anastase du grand Pompée, et prouva cette généalo
par la raison qu'Anastase, ainsi que Pompée, subjug
les Isaures et les peuples habitans du mont Taurus.

Marc. chr. Cod. Just. l. 1, tit. 22, leg. 6 ; l. 7, tit. 39, leg. 4, 5, 6 ; l. 10, tit. 27, leg. 1, 2, 3 ; l. 11, tit. 61, leg. 14.

Dès la première année de son règne, il s'éleva dans
ville impériale une sédition dont on ne dit pas la cau
C'étoit peut-être un effet de cette jalousie furie
qu'excitoit parmi le peuple l'émulation des dive
factions du Cirque. Zénon avoit protégé la faction ver
Anastase se déclara pour la faction rouge ; c'en étoit a
pour allumer une guerre civile. Une partie du Cirq
et de la ville même fut consumée par les flamm
Quand on considère les massacres et les incendies q
causèrent dans ces temps-là les factions du Cirque,
s'étonne que les empereurs n'aient pas entièrement ab
des jeux si souvent funestes, ou du moins qu'ils n'ai
pas armé toute la force des lois pour en arrêter
désordres. Mais ces princes, passionnés eux-mêmes p
les spectacles, et aussi frivoles que leurs peuples, c
gnoient de donner la moindre atteinte à leurs diver
semens, tandis qu'ils ne respectoient pas la relig
même ; et, regardant cette plaie comme incurable, p
qu'ils n'osoient y toucher, ils portoient leur attent
sur tout autre objet de législation. Anastase fit pub

année des lois très-sages et très-importantes. Le ...ier de juillet, il adressa au préfet Matronien une ...e aux juges d'avoir égard à aucun rescrit particu-...r prince, de quelque nature qu'il pût être, si ce ...étoit contraire au droit généralement établi ou à ...épublique, leur ordonnant de s'en tenir alors aux ...itutions générales. Plusieurs autres lois du 29 et ...o du même mois établissent la prescription de ...nte ans en faveur de ceux qui, pendant ce nombre ...ées, auront par eux-mêmes ou par leurs auteurs ...dé avec titre ou sans titre quelque fonds que ce ...s auront joui d'exemption de taille. Cette loi avoit ...up plus d'étendue que celle de Théodose le jeune, ...oit établi la prescription de trente ans; elle em-...ait tous les objets que la loi de Théodose avoit ...s; toute action, soit du public, soit des particuliers, ...t éteinte par la possession paisible de quarante ...ées. On n'exceptoit que les fonctions municipales, les contributions civiles qui ne se pouvoient prescrire, ...n plus que l'obligation de fournir sa quote-part des ...rées qu'on exigeoit des provinces dans les nécessités ...liques. Nulle dispense surprise au prince n'étoit ...ble en ce cas; les fonds et les officiers de l'empereur ...me et de l'impératrice n'en étoient pas exempts.

Longin, frère de Zénon, ne pouvoit voir sans dépit An. 492. ...r la tête d'Anastase la couronne qu'il croyoit lui ap-...enir. Il tramoit des intrigues secrètes avec l'autre ...gin, maître des offices; et les Isaures, dont plusieurs ...édoient les premières charges, étoient dévoués à ses ...ntés. Ces barbares, que la faveur de Zénon avoit ...dus puissans, méprisoient le nouvel empereur, et ...toient le peuple avec insolence. Pour éviter la con-...ion en cet endroit de l'histoire, il faut distinguer trois ...gins, tous trois Isauriens et ligués ensemble : l'un ...re de Zénon, l'autre maître des offices, le troisième ...nommé *Sélinontien*, parce qu'il étoit de Sélinonte

Evag. l. 3, c. 29, 35. Theod. lect. l. 2. Marc. chr. Theoph. p. 117, 118, 119. Zon. p. 55. Malela, p. 38, 39. Jorn. succes. Pagi ad Baron. Xiphil. in Trajano.

dans la Cilicie montueuse, alors confondue avec l'I-
rie. Cette ville se nommoit aussi *Trajanople*, d
que Trajan y étoit mort. Anastase ayant découve
mauvais desseins du frère de Zénon, l'exila en Eg
et fit ordonner prêtre ce scélérat flétri des plus inf
débauches : horrible abus de ces siècles malheure
par une clémence sacrilège, pour enchaîner l'aud
l'ambition des hommes les plus criminels, on les c
damnoit à recevoir le sacerdoce. Longin déshonora
dant sept ans ce sacré caractère, et mourut à Alexan
Anastase, après l'avoir éloigné, donna ordre à to
Isaures de sortir de Constantinople, et de se retirer
leur pays, leur déclarant qu'il ne leur paieroit
pension annuelle que sur le pied où elle étoit av
qu'Illus et Zénon l'eussent augmentée.

Cet affront mit ces barbares en fureur; mais il fa
obéir : Anastase avoit eu la précaution de rassem
dans Constantinople des forces supérieures. Ils sorti
en menaçant, et se rendirent à Nicée. Les deux Lon
se mirent à leur tête. Lorsqu'ils furent arrivés en Ph
gie, ils s'arrêtèrent, et firent venir d'Isaurie les ar
et les trésors que Zénon avoit mis en réserve dans
places fortes; car ce prince, qui, depuis leur rébelli
de Basilisque, craignoit toujours quelque nouvelle
volution, avoit regardé ce pays comme une retraite
surée. Au signal de la révolte accourut une foule
barbares et de brigands répandus en grand nom
dans les montagnes de l'Asie mineure. Ils eurent bi
tôt sous les armes cent cinquante mille hommes. A
deux généraux se joignirent Indus, un des princip
de la nation, Athénodore, qui avoit tenu à Const
tinople le rang de sénateur, et Lilinge, que Zénon av
fait gouverneur de l'Isaurie. Ce dernier étoit un gu
rier renommé, aussi habile pour le conseil que br
et hardi dans l'exécution; et, quoiqu'il ne pût marc
à cause de ses infirmités, et qu'il fût obligé d'être t

:heval, il passoit pour terrible dans les batailles. plus remarquable entre les généraux des Isaures, ion, évêque d'Apamée en Syrie. Dès qu'il apprit compatriotes avoient pris les armes, il aban- son troupeau pour courir au secours de sa na- t, de pontife de paix, il devint soldat et chef de s: voilà, je pense, le premier exemple que l'on en Orient d'un ecclésiastique portant les armes. armée formidable, mais sans discipline, ravagea rygie, prit et saccagea plusieurs villes.

mpereur avoit tout à craindre. Il fit promptement en Asie toutes les troupes de la Thrace, et les qui étoient restés dans l'empire. Il mit à leur tête généraux : Jean le Scythe, qui s'étoit déjà signalé la défaite d'Illus; un autre Jean, surnommé *le* ', commandant de la maison du prince, et Diogène, ce et parent d'Ariadne. Ils rencontrèrent les enne- près de Cotyée, dans les vastes plaines de la Phrygie. chefs des Isaures déférèrent le commandement gé- l à Lilinge, dont ils reconnoissoient la capacité rieure; et si ce vaillant capitaine n'eût été tué dès mmencement du combat, il y a lieu de croire qu'il roit sorti vainqueur, ou auroit vendu bien cher l'hon- de sa défaite. Sa mort jeta la consternation et le dés- e dans ses troupes, dont on fit un grand carnage. Ceux purent échapper se sauvèrent en Isaurie au travers des tagnes, par des chemins impraticables. Cette bataille soit la guerre, si les Romains ne s'étoient arrêtés à r le camp et à partager les dépouilles. Ils laissèrent Isaures le temps de se retrancher dans les postes ntageux, où ils se défendirent pendant six années. 'armée victorieuse s'avança dans leur pays, et y a l'année suivante, sans faire aucun exploit digne de arque. Les Isaures, maîtres des sommets du mont urus, et accoutumés à courir sur ces montagnes dont connoissoient les détours, échappoient à toutes les

An. 493.
Marcel. chr.

entreprises des Romains, et les tenoient dans des a[r]mes continuelles. Pendant ce temps-là, les fac[tions] jetoient le trouble dans Constantinople; ils port[èrent] l'insolence jusqu'à renverser les statues de l'empere[ur et] de l'impératrice, et à les traîner par les rues. Les [bar]bares d'au-delà du Danube venoient piller la Thr[ace] qu'on avoit dégarnie de troupes pour les envoyer co[ntre] les Isaures. Julien, maître de la milice, ayant rassem[blé] quelques soldats pour s'opposer à ces ravages, s'eng[agea] dans un combat de nuit, où il perdit la vie.

An. 494. Marcel. chr. Theoph. p. 119. Malela, p. 38.

Il y eut l'année suivante en Syrie un tremblem[ent] de terre qui renversa tout à la fois Laodicée, Hiér[apolis] et Tripoli. Antioche, capitale de cette province, [fut] agitée d'une autre manière. Les factions du Cirque, [qui] causoient tant de troubles à Constantinople, régno[ient] aussi dans les grandes villes de l'empire. La fact[ion] verte se souleva dans Antioche, et Calliopius, co[mte] d'Orient, ne sauva sa vie que par la fuite. L'empere[ur] instruit de ce désordre, envoya en sa place Constant[in] de Tarse, homme ferme et intrépide, et lui donna pl[ein] pouvoir sur les séditieux. Le nouveau comte répri[ma] leur insolence par de sévères punitions, et rétablit l'[au]torité des magistrats. Les troupes impériales remp[or]tèrent une seconde victoire sur les Isaures. Diogène a[voit] pris la ville de Claudiopolis, située dans une pla[ine] entre le Taurus et l'anti-Taurus. Les Isaures, pou[r la] recouvrer, descendirent de la montagne en grand no[m]bre, et vinrent assiéger Diogène, renfermé dans la v[ille]. Ils se rendirent maîtres de tous les passages, et le t[in]rent si long-temps bloqué, qu'il couroit risque de m[ou]rir de faim avec ses troupes. Enfin Jean le Bossu a[yant] forcé une des gorges du Taurus, tomba sur les assiége[ants]; il fut secondé par Diogène, qui fit en même temps [une] sortie, en sorte que les Isaures furent enveloppés. [L'é]vêque Conon reçut dans ce combat une blessure do[nt il] mourut peu de jours après.

An. 495.

La défaite des Isaures n'[illegible]tit pas leur courage. Ils regagnèrent leurs retraites, et ne cessèrent de fatiguer leurs vainqueurs par de fréq[illegible]es alarmes. Cependant les Romains étant les maîtres [illegible] la plaine, les vivres auroient enfin manqué à ces [illegible]rbares, si Longin de Sélinonte ne se fût maintenu [illegible]ssession d'Antioche de Cilicie, située sur le mont C[illegible]us, au bord de la mer. De là il faisoit partir des va[illegible]ux, qui, revenant chargés de vivres, entretenoient l'a[illegible]ance sur les stériles montagnes de l'Isaurie.

An. 496.

Evag. l. 3, c. 30. Theod. lect. l. 2. Theoph. p. 119, 120. Anast. p. 48, 49. Marc. chr. Vict. Tun. Zon. p. 54. Cedr. p. 358. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 30, art. 28, 31, 39. Till. vie de Félix. Le même, vie d'Euphème, art. 2, 3, 4, 10. Le même, vie de Macédonius, art. 10.

Cette guère servit de prétexte à l'empereur pour se défaire d'Euphémius, pat[illegible]iarche de Constantinople, qu'il regardoit depuis long temps comme son ennemi. Anastase, en montant sur [illegible] trône, ne s'étoit pas d'abord déclaré contre les cath[illegible]l[illegible]ues; il paroissoit ne désirer que la paix, et ne cherc[illegible]r qu'à calmer les troubles qui, sous le règne de Zénon, avoient agité l'Eglise. Cette impartialité apparente augmenta les divisions. Le concile de Chalcédoine, l'hénotique de Zénon, et l'opinion qu'on devoit avoir d'Acace, mort hors de la communion de l'église romaine, étoient les trois causes de discorde. Tout l'Occident recevoit le concile, rejetoit l'hénotique, et anathématisoit la mémoire d'Acace. Il y avoit peu d'évêques en Orient qui fussent d'accord sur ces trois points. Euphémius s'accordoit avec les papes sur les deux premiers; mais il ne pouvoit se résoudre à flétrir la mémoire de son prédécesseur, et à effacer son nom des sacrés diptyques. Dès qu'on apprit à Rome l'élévation d'Anastase, le pape Félix lui écrivit pour le féliciter, et l'engager à défendre la foi catholique. Mais, ne sachant pas encore quelle conduite il tiendroit dans les affaires de l'Eglise, et s'il ne marcheroit pas sur les traces de son prédécesseur, il ne l'admit pas à sa communion. Gélase, ayant l'année suivante succédé à Félix, écrivit aussi à l'empereur, et n'en eut point de réponse; mais il reçut une lettre de félicitation de la part

d'Euphémius, qui, en montrant un grand désir de la réunion, témoignoit cependant qu'il n'étoit nullement disposé à effacer des diptyques le nom d'Acace. Gélase, d'un caractère inflexible, répondit avec une fermeté qui rompit tout commerce entre lui et Euphémius. Le pape fit de vains efforts pour persuader à l'empereur que cette obstination en faveur d'Acace étoit un attentat contre les canons de l'Eglise; il ne gagna rien sur l'esprit de ce prince, qui, las de se contraindre, commença dès-lors à manifester son penchant pour la secte d'Eutychès.

Euphémius étoit fort opposé à l'hérésie. Une indiscrétion de sa part fournit à l'empereur occasion de le perdre. Anastase, ennuyé de la guerre des Isaures, qui duroit depuis cinq ans, s'ouvrit au patriarche sur le désir qu'il avoit de la terminer: *mais il faut*, lui dit-il, *sauver l'honneur de l'empire; engagez comme de vous même les évêques qui se trouvent à Constantinople à venir ensemble me prier de pardonner aux Isaures, et de leur accorder la paix.* Euphémius, dépositaire de ce secret, eut l'imprudence de le révéler au patrice Jean, beau-père d'Athénodore, un des chef des Isaures. Le dessein du prélat étoit seulement de calmer les inquiétudes du beau-père en lui faisant connoître les intentions pacifiques de l'empereur à l'égard de son gendre. Mais Jean, par une noire perfidie, alla sur-le champ découvrir à l'empereur la confidence que lui avoit faite Euphémius. Le prince en fut irrité, et ne douta point que le patriarche n'entretînt des liaisons secrètes avec les rebelles. Peu de jours après, comme Euphémius passoit par une rue de Constantinople, un assassin voulut lui porter un coup d'épée sur la tête mais Paul, défenseur de l'église, qui se trouvoit pour lors à côté de lui, homme de grande taille et très-vigoureux, reçut le coup, et tua sur-le-champ l'assassin. Euphémius évita encore une fois la mort. Un jour qu'il

it à une assemblée ecclésiastique, on vint l'avertir
es hommes apostés l'attendoient à la porte pour le
uand il sortiroit; il prit l'habit d'un laïc et sortit
tre reconnu.
istoire ne dit pas qu'Anastase fût l'auteur de ces
its trop indignes d'un souverain; mais sa conduite
rd d'Euphémius donne lieu de le soupçonner.
reçu la nouvelle d'un avantage remporté sur les
, il fit dire au patriarche *que ses prières en fa-
ses amis n'avoient pas été exaucées*. Il assembla
ques, et l'accusa devant eux, mais sans preuve,
tenir des intelligences avec les ennemis. Ces pré-
endus à la faveur, sans aucun examen, pronon-
contre Euphémius la sentence de déposition; et
reur fit élire à sa place Macédonius. Le peuple,
noit Euphémius, courut en foule au Cirque, de-
nt à grands cris qu'on lui rendît son évêque.
ereur fut inexorable; il exila le patriarche à Eu-
s en Paphlagonie.

préfets du prétoire profitoient de la foiblesse des *Marc. chr.* *Cod. Just. l.* 10, *tit.* 16,
s pour étendre les droits de leur charge, et pour *leg.* 13.
aire aux empereurs la connoissance de toutes les *Scal. de emendat. temp. l.* 7.
s. Anastase resserra leur autorité, et la réduisit à
stes bornes. Les rois de l'Inde lui firent présent,
année, d'un éléphant et de deux giraffes : ces ani-
extraordinaires servoient à l'amusement du peuple
les spectacles du Cirque. On croit que l'Inde dont
parlé en ce lieu, est l'Ethiopie. Paul, frère d'Ana-
fut consul cette année. A l'occasion de cette promo-
'empereur fit des largesses aux soldats.

guerre des Isaures fut enfin terminée en 497, après AN. 497.
duré six ans. Athénodore, et un des deux Longins *Evag. l.* 3, *c.* 35.
pris par Jean le Scythe, qui les fit mourir et en- *Marc. chr.*
leurs têtes à Constantinople. L'empereur fit porter *Theoph. p.* 120.
se celle d'Athénodore : elle fut plantée au bout *Jorn. succes.*
pique aux portes de cette ville. Tarse, capitale de *Till. Anastase, art.* 8.

la Cilicie, étoit voisine de l'Isaurie : on vouloit par
spectacle intimider ce qui restoit encore de rebelles.
tête de Longin demeura exposée à Constantinople d
le faubourg de Syques. Le peuple voyoit avec plaisi
punition des Isaures, qui, sous le règne de Zénon, avoi
dominé avec insolence. Il y eut cette année une écli
de soleil, le dix-huitième d'avril.

An. 498. Jean le Scythe eut pour récompense le consulat
l'année suivante. Il restoit cependant des semence
guerre dans l'Isaurie. La ville d'Antioche, sur le Cra
tenoit encore pour les rebelles : elle fut emportée
Jean le Bossu, aidé du comte Priscus. Indus et Lon
de Sélinonte y furent pris. On les conduisit à Const
tinople, où ils furent promenés dans le Cirque et d
les rues de la ville, chargés de chaînes et exposés aux
sultes du peuple. Indus eut ensuite la tête tranchée.
traita Longin avec plus de rigueur : transporté à Ni
où la révolte avoit commencé, on le fit mourir dans
tourmens. Toute la nation fut punie : on rasa les pl
fortes; une partie des Isaures fut transplantée dans
Thrace, et la pension annuelle que leur payoient
empereurs fut supprimée pour toujours. Jean le Bo
fut aussi récompensé du consulat pour l'année 499.

Proc. hist. arc. c. 6, et ibi not. Alaman.

Ce fut dans cette guerre que commença de se faire co
noître Justin, qui devoit succéder à Anastase. Perso
alors n'eût osé lui promettre une si éclatante fortune,
il ne l'auroit pas cru lui-même. Il étoit né a Bédéria
sur les confins de la Thrace et de l'Illyrie. Fils d'
pauvre paysan, il passa ses premières années à labou
la terre. Enfin, accablé de misère, il quitta sa charr
et fit partie, avec deux de ses camarades, nommés Z
marque et Ditybiste, aussi pauvres que lui, d'aller ch
cher un meilleur sort. Ils partirent à pied, portant le
habits sur leurs épaules, sans argent, et sans autre p
vision qu'un pain bis dans leur besace. Arrivés à C
stantinople, ils s'enrôlèrent. Ils étoient âgés de vingt a

faits de leur personne; ce qui attira sur eux les
s de Léon qui vivoit encore. Il les fit entrer dans
des. Justin servit en Isaurie sous Jean le Bossu,
lité de capitaine. Ce général, qui maintenoit la
ine avec une extrême vigueur, le fit mettre en pri-
ur une faute que l'histoire ne spécifie point; il le
nna même à perdre la vie, ce qui devoit être
le lendemain. Mais, la nuit étant passée, il le mit
rté, sans qu'on en allègue d'autre raison qu'une
tion miraculeuse rapportée par Procope, et qu'il
rmis de ne pas croire. Justin parvint sous Ana-
la dignité de sénateur, de patrice et de comman-
e la maison du prince. Lorsqu'il fut empereur, il
de ses anciens camarades; et l'on voit Zémarque
d'Orient sous Justinien.

séditions devenoient fréquentes à Constantinople *Chron. Alex. Malela, p. 59.*
que les empereurs s'étoient abaissés jusqu'à pren-
rti entre les factions du Cirque. La faction verte,
de la préférence qu'Anastase donnoit à la faction
, commit quelques violences. Le préfet de la ville
ttre en prison les plus mutins. Quelques jours
, l'empereur, assistant au spectacle, la faction verte
manda avec des cris tumultueux l'élargissement
isonniers. Au lieu de la satisfaire, il la fit charger
s gardes. Le peuple prit parti pour les factieux;
a des pierres; et un Maure, confondu dans la foule,
sez hardi pour en lancer une contre l'empereur,
l'évita le coup qu'en prenant la fuite. Les gardes se
nt aussitôt sur ces audacieux, et les mirent en
s. Une si prompte vengeance, loin d'intimider le
le, alluma sa fureur: il mit le feu au Cirque: deux
iques furent brûlés. Les soldats en étant venus aux
s avec les habitans, il se fit un grand carnage. En-
a punition de plusieurs séditieux arrêta les autres;
s le calme ne fut entièrement rétabli que par une
ce de satisfaction que l'empereur fit à la faction

verte, en conférant la charge de préfet de la ville à de ses partisans, nommé Platon.

Evag. l. 3, *c.* 36. *Theoph. p.* 121. *Till. Anastase, art.* 10. *Cellar. geog. ant. l.* 3, *c.* 14, §. 2, *art.* 45.

Les Arabes ou Sarrasins Scénites, ainsi nommés pa qu'ils campoient sous des tentes des deux côtés de l'E phrate, faisoient des courses sur les frontières de la Sy euphratésienne. Ces brigands étoient vassaux des Pers et avoient à leur tête Naaman, chef d'une tribu. Eugè qui commandoit dans cette contrée, guerrier actif intrépide, les chercha, les atteignit près de Bithrap qui est, selon les apparences, la même ville que Bit ou Birtha sur l'Euphrate, à l'orient de Thapsaque, les défit dans une bataille. Deux autres chefs de Sarr sins, Gamale et Agare, s'étoient jetés séparément Palestine, et la ravageoient. Non contens de brûler villages et d'insulter les villes, ces barbares poursuivoi la pauvreté même; ils alloient chercher les solita dans leurs déserts, renversoient leurs cellules, mas croient ou traînoient en esclavage ceux qui n'étoient assez tôt avertis pour prendre la fuite. Romain, go verneur de la Palestine, défit d'abord Gamale, et chassa du pays. Ensuite il marcha contre Agare, le batt et le fit prisonnier. Profitant de cette victoire, il al reprendre, dans le golfe Arabique, l'île Jotabé, q Léon avoit cédée au Sarrasin Amorcèse. Après plusieu combats, ils chassa les Sarrasins, et y rétablit les comp toirs des Romains. Les marchands domiciliés dans cet îl faisoient le commerce de la mer Rouge; ils se gouve noient en république, et ne payoient à l'empere qu'une taxe sur les marchandises qu'ils recevoient d Indes, selon le tarif qui en fut dressé.

An. 499. *Marcel. chr. Theoph. p.* 123. *Zon. p.* 56. *Cedr. p.* 358. *Jorn. de reg. success.*

Les Bulgares passèrent le Danube l'année suivant et vinrent ravager la Thrace. Ariste, commandant d'I lyrie, marcha contre eux avec quinze mille hommes. les rencontra sur les bords d'une rivière que les hist riens nomment *Zurte* ou *Zorte*. Ariste fut battu, et pe dit plus de quatre mille soldats, les uns dans le comb

ns la fuite, les autres dans la rivière où ils s'étoient pour gagner l'autre bord, qu'ils ne purent franchir e de sa hauteur. Dans cette occasion périrent les ures troupes de l'Illyrie avec les comtes Nicostrate, ent et Aquilin. Les Romains, pour diminuer leur, prétendirent que les Bulgares s'étoient procuré oire par des enchantemens et des invocations ma-. Une comète, qui avoit paru quelque temps au-nt, fut regardée après la défaite comme l'annonce malheur. On remarqua aussi qu'avec les Bulgares rrivée une nuée prodigieuse de corbeaux qui cou-u devançoit leur armée.

mois de septembre de cette année, il y eut en s contrées de l'Orient des tremblemens de terre inèrent plusieurs villes. Néocésarée, dans le Pont, versée, à la réserve de l'église où saint Grégoire naturge avoit été inhumé. Les eaux de l'Euphrate tout à coup englouties, et le lit de ce fleuve de-quelques momens à sec, près de la ville d'Edesse. olis, qui étoit l'ancienne Emmaüs en Palestine, lmée en une nuit : l'église seule fut conservée ; et s les habitans il ne resta que l'évêque et ses deux les, qui s'étoient endormis avec lui dans le sanc-. La chronique d'Edesse marque sur cette année lipse au 23 d'octobre.

s le consulat d'Hypace, neveu d'Anastase, ce prince lques largesses aux soldats d'Illyrie pour relever ourage abattu par leur défaite. Nous voici arrivés ernière année de ce malheureux siècle, qui avoit iber l'empire d'Occident, et qui, de six empereurs ient, n'en avoit fourni qu'un seul vraiment digne ter le diadème. Tant de désastres se terminèrent le nouvelle calamité. Une nuée de sauterelles cou-utes les campagnes, depuis les frontières de l'As-usqu'à la mer Méditerranée, depuis Nisibe jusqu'à che. Ce fléau produisit une cruelle famine. Plu-

An. 500.
Marc. chr. Assemani bibl. orient. t. 1, p. 207, 271.

sieurs villes furent abandonnées. L'empereur, qui
fut pas assez touché de ces malheurs, se contenta
faire quelques remises peu considérables. On vit alors
sacrilége horrible, et qui n'avoit point d'exemple.
misérables, que la faim rendoit furieux et impies,
cèrent des églises et mangèrent l'Eucharistie com
un pain commun. D'autres déterrèrent des cadavres
les dévorèrent. La peste vint ensuite; et comme ce
fait plus de peur aux princes que la famine, Ana
devint alors plus sensible, et répandit d'abond
aumônes. Pour rassembler tous les maux qui peu
détruire les hommes dans le sein même de la p
l'hiver suivant le froid fut excessif. Les églises éto
remplies de pauvres couchés sur la paille, mourant
maladies, de faim et de froid, la charité des past
ne pouvant suffire à soulager à la fois tant d'infort
La colère du ciel ne cessa de désoler cette vaste éten
de pays depuis le mois de novembre jusqu'au m
d'avril, et la mortalité fut si grande, que dans la s
ville d'Edesse il ne se passa pas de jour qu'on ne
périr cent à cent trente personnes.

An. 501. A Constantinople, le commencement du sixi
Theod. lect. l. 2. siècle s'annonça par une sédition plus sanglante
Marc. chr. celles dont nous avons parlé. La faction verte, ay
pris querelle avec la faction bleue, forma le com
de la détruire par un massacre général. Un jour q
célébroit les jeux, elle fit porter dans les galeries
Cirque des corbeilles couvertes de fruits, comme p
les vendre aux spectateurs; mais ces fruits ne servo
qu'à cacher des armes. Dès que les jeux furent c
mencés, les séditieux s'élancent hors de leurs place
jettent sur les armes, frappent, blessent, tuent am
ennemis. Tout fuit devant eux : on se presse, o
renverse, on se foule aux pieds. La présence de C
stantius, préfet de la ville, ne peut ni retenir les
ni rassurer les autres. Dans cette affreuse journé

repentir, et de reconnoître qu'il avoit agi avec trop précipitation, en faisant tarir une des sources les pl abondantes des revenus de l'état. Il fit venir devant l les receveurs; il leur témoigna son regret, et le dé qu'il avoit de rétablir cette taxe; il leur ordonna de fai une exacte recherche de tous les papiers qui conce noient l'imposition. Ces hommes avides, affligés de félicité publique qui ruinoit leur fortune, se prêtère à ce travail avec une ardeur incroyable. Ils se hâtère de fouiller tous les bureaux de recette, et apportèrent l'empereur une ample moisson de titres, de tarifs, de seignemens de toute espèce, lui protestant avec joie qu ne restoit dans toute l'étendue de l'empire aucun au monument de ce tribut. Le prince les loua de leur zè fit allumer un grand feu, et y jeta tous ces malheure mémoires, comme des semences capables de reprodui des fruits pernicieux. L'abolition du chrysargyre cau une joie universelle; on en fit à Edesse une fête publ que. Une action si louable éleva pour un moment cœur d'Anastase; elle fut suivie de deux autres qui m ritent des éloges. La vénalité des charges s'étoit intr duite, non par un établissement légal, mais par l'ava rice des princes et des préfets du prétoire, qui vendoie les nominations; les titulaires tiroient aussi de l'arge pour faire obtenir le brevet à leurs successeurs. Anasta proscrivit cet indigne trafic: il défendit de donner et recevoir aucuns deniers pour une charge, sous quelq prétexte que ce fût. Mais l'inégalité de son caractère lui permit pas d'être lui-même constamment fidèle à loi; son avarice naturelle reprit de temps en temps dessus; et on l'accuse de s'être encore quelquefois lai gagner par les présens pour conférer les magistrature des sujets indignes; car il n'y avoit que ceux-là qui ach tassent ce que le mérite devoit donner. Il abolit même temps les combats sanglans des hommes cont les bêtes. Cependant, comme la dignité consulaire n'

plus d'autre fonction que celle de donner au peuple divertissemens, on continua de représenter des es dans l'amphithéâtre, mais sans effusion de sang ain; elles ne consistoient plus qu'à éviter, par l'a- e et par la légèreté du corps, les attaques des bêtes es.

y eut l'année suivante de grands tremblemens de , accompagnés de grêle, et d'éclairs dont le ciel t long-temps embrasé. Le 22 d'août, on vit en l'air esse pendant la nuit, du côté du septentrion, un e de feu qui disparut aux approches de l'aurore; et ême jour la côte de Phénicie depuis Béryte jusqu'à maïde ressentit de violentes secousses. Les spécu- observèrent que ce fut ce jour-là même que le roi rse rompit la paix avec les Romains en entrant l'Arménie. Les Bulgares firent des courses dans rie et dans la Thrace. L'empereur, qui n'avoit point oupes à leur opposer, les éloigna à force d'argent. arrasins recommencèrent à ravager la Syrie. Agare chef étoit mort : mais son frère Badicarim étoit nemi encore plus incommode. Toujours à la tête cavalerie, on le voyoit sans cesse accourir, piller, t emporter son butin, revenir ensuite avec tant de e, que Romain, gouverneur de Palestine, ne put s le joindre. Anastase fut obligé de traiter avec s, père d'Agare et de Badicarim; il lui envoya l de l'historien Nonnose, qui fit la paix, et rendit nquillité à la Phénicie, à la Palestine et à l'Arabie. An. 503. Marcel. chr. Vict. Tun. Theoph. p. 123, 124. Anast. p. 50. Phot. p. 5. Zon. p. 55. Baronius. Assemani, bibl. orient. p. 272.

s Perses commencèrent cette année une guerre san- e. La haine que cette nation avoit conçue contre les ains depuis l'entreprise téméraire de Crassus ne pou- 'éteindre. La puissance des Parthes, et ensuite celle erses, servirent de barrière au reste de l'Orient pour r les armes romaines; et la paix ne régna entre les nations que par intervalles. Cette antipathie mu- subsista jusqu'à ce que les Sarrasins eussent ren- Marcel. chr. Evag. l. 3, c. 37.

versé le trône des Sassanides. Pour faire connoître quel état se trouvoit la Perse au commencement de guerre que je vais raconter, il est à propos de remont jusqu'à la mort de Pérose.

Proc. bel. pers. l. 1, c. 3. Eutych. t. 2. p. 109 et seq. Agath. l. 4. Theoph. p. 105. Cedr. p. 355. Assemani, bibl. orient. t. 1, p. 263 et seq. t. 2, p. 57, t. 3, p. 398. Pagi ad Baron. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 4.

Sous le règne de Léon, Pérose, roi de Perse, av combattu les Huns Cidarites ou Nephtalites avec dif rens succès. Vaincu et fait prisonnier, il avoit recouv la liberté à la sollicitation de l'empereur, en prometta qu'il se tiendroit tranquille dans ses états sans inquié ses voisins. Mais ce prince turbulent avoit bientôt ap recommencé la guerre : il y avoit été plus heureux, et Nephtalites s'étoient vus obligés de traiter avec lui à conditions peu avantageuses. Ils les observoient fidè ment, lorsque Pérose prit de nouveau les armes au su d'une contestation sur les limites, qu'il est impossi de fixer avec un voisin injuste et ambitieux. Zénon gnoit alors; il avoit auprès de Pérose un ambassade nommé Eusèbe, homme sage, et qui, s'étant rendu agr ble au roi, le suivit dans cette expédition. A la vue l'armée des Perses, celle des Huns, feignant d'être épo vantée, prit la fuite pour les attirer dans un piége. C'ét une longue et profonde vallée environnée de hautes mo tagnes couvertes de forêts, et qui n'avoit point d'iss Pérose s'y engagea témérairement, ne voyant que Huns qui fuyoient devant lui, sans apercevoir ceux q filant derrière les montagnes, vinrent occuper l'entrée vallon. Ses officiers reconnurent avant lui qu'ils étoi enfermés; mais, redoutant les emportemens de sa colè ils n'osoient l'en avertir. Ils engagèrent Eusèbe à se ch ger de cette commission, dangereuse auprès d'un pri violent et impétueux. L'ambassadeur prit un détour, lui fit entendre par un apologue le péril où il étoit. rose, au désespoir, ne pouvant ni fuir ni combattre, trouva d'autre ressource que de traiter avec le roi Huns. Ce prince, après lui avoir reproché sa mauv foi et son imprudence, consentit à le laisser sortir

a avec ses troupes à condition qu'il lui paieroit
e mille talens pour sa rançon, qu'il le reconnoîtroit
son souverain en se prosternant devant lui, et qu'il
ageroit par serment à ne jamais mettre le pied sur
erres des Nephtalites. La coutume de ces peuples
de jurer en tenant dans ur main une poignée de
c'étoit la forme de serm nt la plus inviolable. Ces
ositions paroissoient dures et humiliantes; Pérose
avoit même se prosterner devant le roi des Huns
tomber dans une idolâtrie criminelle, selon ses prin-
, le feu étant, suivant la doctrine de Zoroastre,
que objet qu'il fût permis d'adorer. Il consulta ses
s; ceux-ci, moins scrupu x que le roi, qui cepen-
ne l'étoit guère, répondirent *que, pour le serment,*
devoit pas s'en mettre en peine; qu'à l'égard de
ration, il étoit aisé de donner le change à l'ennemi
intéresser sa conscience; que c'étoit l'usage des
s d'adorer le soleil levant; que Pérose n'avoit qu'à
osterner devant le roi des Nephtalites au lever du
l; et que ce prince prendroit pour lui l'hommage
eroit rendu à cet astre. Pérose suivit ce conseil. On
que ces casuistes orientaux étoient assez hardis pour
r le parjure, et qu'on avoit déjà l'adresse de sauver
âtrie en dirigeant l'intention. Le roi de Perse,
é par ses guerres, ne put trouver dans ses trésors
ringt mille talens: il donna des otages pour la sû-
du reste.

sortit des mains des Nephtalites, n'emportant avec
ue le souvenir de sa honte. Docile à la morale de
iages, il oublia son serment, et ne s'occupa que de
ngeance. Il avoit déjà remis sur pied une grande
e, lorsque les Huns lui envoyèrent plusieurs députés
le sommer de sa parole. Comme il les remettoit de
en jour, une partie d'entre eux demeura auprès de
tandis que les autres reprirent le chemin de leur
. Le roi fit massacrer ceux qui restoient, et envoya

poursuivre les autres, qui échappèrent par leur dilig[illegible]
Après un si horrible attentat contre le droit sacré des [illegible]tions, Pérose se mit en campagne à la tête de toutes [illegible] troupes. Il étoit ennemi des chrétiens, qu'il persécut[illegible] cruellement; il en avoit fait tuer trois cents en un jou[illegible] en partant il commanda au marzabane, c'est ainsi q[illegible] les Perses appeloient les gouverneurs, de détruire p[illegible]dant son absence toutes les églises. Ses fils le suivir[illegible] dans cette expédition; ils étoient au nombre de tren[illegible] il ne laissa en Perse que Cabade, le plus jeune de to[illegible] Les principaux seigneurs d'entre les Huns, apprenant [illegible] marche, allèrent en grand tumulte trouver leur prince [illegible] lui reprochant de se laisser jouer par un ennemi perfid[illegible] quelques-uns même osèrent l'accuser de s'entendre av[illegible] les Perses pour la perte de sa nation. *Et qu'avez-vo[illegible] perdu jusqu'à présent,* leur dit froidement Achanouar. C'étoit le nom du roi des Huns : *le temps,* répondirent-ils; *et c'est le temps qui décide des succès.* Ils vouloie[illegible] sur-le-champ marcher à l'ennemi; le roi les retint [illegible] disant *que Pérose n'étoit pas encore sorti de la Perse [illegible] que la guerre ne deviendroit légitime que lorsque [illegible] prince, au mépris de ses sermens, seroit entré sur [illegible] terres des Huns.*

Le roi de Perse avançoit à grandes journées. Arri[illegible] sur la frontière, comme il avoit juré de ne jamais pas[illegible] au-delà d'une certaine pierre qui marquoit les limite[illegible] par un nouveau scrupule de conscience, il la fit charg[illegible] sur un chariot et traîner à la tête de son armée. Cepen[illegible]dant Achanouar, prince sage, et aussi rusé qu'il est pe[illegible]mis de l'être dans la guerre, n'avoit pas perdu le temp[illegible] comme l'en accusoient ses officiers. Sachant par qu[illegible] endroit Pérose entreroit dans son pays, et qu'il ne pou[illegible]roit prendre d'autre chemin qu'une grande plaine bordé[illegible] à droite et à gauche de montagnes escarpées, il avoit en[illegible]voyé secrètement un grand nombre de pionniers pou[illegible] couper d'un profond et large fossé toute la largeur d[illegible]

plaine, laissant seulement au milieu le passage de
valiers de front. On avoit ensuite recouvert ce fossé
nchages, et d'une légère couche de terre. Lorsqu'il
t que Pérose approchoit de Gorgo, la première ville
uns du côté de la Perse, il fit marcher ses troupes;
ant arrivé au lieu où le traité avoit été juré, il y
de l'encens, priant le ciel de se déclarer contre les
res. Un cavalier portoit au bout d'une pique, à la
e l'armée, l'original du traité, et le sel sur lequel
e avoit prêté le serment. A la suite de cet étendard
ée marchoit en bon ordre. Le roi fit faire halte à
ne distance de la tranchée, et il instruisit alors les
de son stratagème. Il donna ordre à quelques esca-
de défiler dans la plaine au-delà du fossé pour atti-
nnemi, de prendre la fuite dès qu'ils le verroient
cher, et d'observer surtout de bien enfiler le sentier
marchant que sur dix de front. L'ordre s'exécute;
rses les poursuivent sans soupçonner aucun piége;
portés par leur ardeur, la terre se dérobant tout
sous leurs pieds, ils se précipitent dans le fossé,
es et chevaux : les rangs fondent et disparoissent;
rasent, ils se percent mutuellement, et ne s'aper-
t de leur chute que lorsque, enterrés dans cet abîme,
, fracassés, entassés les uns sur les autres, ils se
t arracher ce qui leur reste de vie par les traits
euvent sur eux, et par les pierres dont on les ac-
et qui achèvent de combler ce vaste sépulcre. Le
périt avec tous ses fils. On perdit alors la plus
perle qui fût connue dans l'univers; elle servoit
ndant d'oreille à Pérose, selon l'usage des rois de
Les Huns la cherchèrent en vain pendant plusieurs
pour la vendre à l'empereur ou à Cabade, qui,
eux à l'envi, en offroient un prix excessif. Ceux
itèrent de tomber dans le fossé furent pris par les
Cette horrible défaite fit une telle impression sur
t des Perses, qu'on défendit par une loi solen-

nelle, de jamais poursuivre les ennemis dans leur pa
même après la victoire la plus complète. Pérose av
régné vingt-quatre ans : ainsi sa mort doit être arriv
dans l'année 485.

Theod. lect. l. 2. Theoph. p. 106. Eutych. t. 2, p. 127. Agath. l. 4. Cedr. p. 355. Assemani, bibl. orient. t. 1, p. 263, et seq. t. 3, p. 400. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 4.

Cabade, le seul qui restoit des trente fils de Péros
parut trop jeune pour lui succéder. Les Perses mire
la couronne sur la tête d'Obale, nommé aussi Bala
ou Blasès, frère de Pérose. Ce prince, d'un caract
doux et pacifique, trouvant le royaume épuisé d'homm
et d'argent, n'entreprit pas de venger la mort de s
frère. Soupharaï, gouverneur des provinces de Pe
limitrophes de l'Inde, conclut avec les Nephtalites u
traité par lequel les Perses se soumirent à payer trib
à leurs vainqueurs. Cabade fut donné en otage, et c
assujettissement honteux dura deux ans. L'indigence
se voyoit réduit le roi de Perse le força d'avoir reco
à Zénon. Dans le traité par lequel Jovien avoit autr
fois cédé Nisibe à Sapor, il étoit stipulé qu'au bout
cent vingt ans les Romains pourroient rentrer en p
session de cette ville, en payant aux Perses une certai
somme. Obale fit demander cet argent, mais sans off
de rendre Nisibe. Zénon, occupé alors de la guerre cont
Illus et Léonce, loin d'être disposé à racheter Nisib
auroit voulu retirer l'argent que Pamprépius avoit f
donner à Pérose pour l'engager à secourir les révolt
Il répondit aux députés que les Perses devoient être co
tens qu'il les laissât en possession de Nisibe. Deux ann
se passèrent encore sans qu'Obale se vît en état de le
des troupes; ce qui lui attira le mépris de ses sujets. Enf
Soupharaï, qui avoit été employé à conclure avec l
Huns ce traité déshonorant, entreprit d'en affranchir
Perse. Il leva des troupes à ses dépens dans son gouve
nement, qui étoit très-étendu, et marcha contre les Hu
à la tête de cent mille hommes. Etant arrivé sur la
frontière, il écrivit à leur roi une lettre menaçan
Achanouar répondit en rejetant sur la perfidie de Pér

e des malheurs dont la Perse étoit justement ac-
Les deux armées s'approchèrent, et en vinrent
ataille, où les Huns furent défaits. Le monarque
lite, de peur d'exposer son pays aux mêmes dé-
que la Perse avoit éprouvés, ne s'obstina pas
la fortune. Dès le lendemain de sa défaite, il de-
la paix, offrant de rendre les prisonniers qu'il
ntre les mains, et de renoncer au tribut, à con-
que les Perses rendroient aux Huns leurs bagages,
victoire les avoit rendus maîtres. Ces conditions
acceptées. Soupharaï revint triomphant, mais le
n fut que plus méprisable. Il eut encore l'impru-
de s'attirer la haine des mages, toujours redou-
à leurs souverains. Il voulut faire construire des
ce qui parut une entreprise sacrilége; les mages
tant l'eau comme l'élément le plus sacré après le
t croyant que c'étoit un crime de s'en servir pour
les ordures du corps. Ils conspirèrent contre lui la
ième année de son règne, se saisirent de sa per-
, et lui crevèrent les yeux. C'étoit un supplice or-
re en Perse : on versoit dans les yeux de l'huile
lante, ou on les perçoit avec une aiguille rougie
u. Cabade fut mis sur le trône.

prince, aussi turbulent que son père, et l'un des méchans rois qui aient jamais régné en Perse, es- d'étranges révolutions. Cruel et intraitable, il ses sujets en esclaves. Il bouleversa d'abord son me, abolissant les coutumes anciennes, établissant ois bizarres, ou plutôt ne reconnoissant d'autres ue ses passions et ses caprices. Entêté des systèmes agans d'un imposteur nommé Mazdac, qui s'an- ait comme le réformateur de la religion reçue, il ença par rompre le lien primordial de la société ine en détruisant l'union conjugale : il déclara par oi que les femmes seroient communes, et il permit emmes les plus distinguées de se prostituer; ce qui

Proc. bel. pers. l. 1, c. 5. Agath. l. 4. Theod. lect. l. 2. Theoph. p. 106. Cedr. p. 356. Asseman. Pagi ad Baron. M. de Guignes, hist. des Huns. l. 4.

jeta le désordre et la confusion dans toute la Perse. C
toit un de ces esprits audacieux qui, réprouvant to
les maximes de la sagesse, toutes les pratiques de
raison, s'enivrent de leur propre folie; et, fiers de c
tredire les siècles précédens, dont ils ramassent les id
de rebut, absurdes législateurs, ne trouvent de ve
que dans le vice, de lumières qu'en eux-mêmes,
police que dans une vie brutale et sauvage. Dès le co
mencement de son règne, il prétendit se faire un d
de l'injuste demande que son prédécesseur avoit fait
Zénon. Il lui envoya un grand éléphant, et lui dema
la somme dont ce prince, disoit-il, étoit convenu a
Obale. Ses ambassadeurs, arrivés à Antioche, lui m
dèrent que Zénon étoit mort, et qu'Anastase lui a
succédé : ils lui apprirent en même temps la rév
des Isaures. Cabade crut l'occasion favorable; il l
donna ordre de presser Anastase, et de lui déclare
guerre, s'il refusoit de payer la somme exigée. Anast
sans s'effrayer de cette bravade, répondit *qu'il ne d
neroit pas ce que son prédécesseur avoit refusé avec j
tice; que, si Cabade demandoit cet argent comme
emprunt, il consentoit à le lui prêter; que, s'il l'exig
comme une dette, l'empire ne lui devoit rien.* Sur ce
réponse, Cabade auroit pris les armes, si son caract
violent n'eût pas déjà mis en feu son royaume et tou
les nations voisines. Il avoit fait mourir Souphar
auquel la Perse devoit sa délivrance. Les Arménie
sujets de la Perse, éprouvoient une sanglante persécuti
parce qu'étant chrétiens, ils refusoient d'adorer le f
Lassés de mauvais traitemens, ils devinrent infidèle
la loi de l'Evangile, qu'ils prétendoient soutenir, et
révoltèrent contre leur prince légitime. Ils renversent
pyrées, massacrent les mages et les autres Perses, ta
lent en pièces une armée que Cabade envoyoit con
eux, et députent à l'empereur pour le prier de les re
voir comme sujets de l'empire. Anastase n'accepta

sition, craignant de fournir à Cabade une juste de faire la guerre. Dans le même temps, les Ca- se soulèvent, et tentent de s'emparer de Ni- s Tamyréniens, qui habitoient entre des mon- inaccessibles, accablés de tributs par l'avarice de , prennent les armes, et ravagent les contrées our. Les Arabes, voyant tout en désordre, sortent s déserts, et pillent la Mésopotamie.

plus grands seigneurs de la Perse, indignés de nnie du prince, et surtout de la loi qui prosti- s femmes, n'étoient pas mieux disposés. Ils con- contre Cabade la onzième année de son règne, ferment dans une prison. Ils choisirent pour roi lace un frère de Pérose, qui restoit encore, nommé pès. Ce prince, aussi doux et aussi clément que étoit cruel et emporté, ne voulut pas tremper ins dans le sang de son neveu : il assembla le con- la nation pour délibérer sur le traitement qu'il faire au roi détrôné. La plupart opinoient à le vivre, lorsque Gusanastade, un des premiers sei- de la Perse, qui commandoit sur la frontière li- he des Nephtalites, s'avançant au milieu de l'as- le, et tirant un couteau dont les Perses se ser- pour rogner leurs ongles : *Vous voyez*, dit-il, *strument ; tout petit qu'il est, il peut faire un coup, et nous tirer d'inquiétude ; si vous ne me ttez pas de m'en servir aujourd'hui pour le repos Perse, vingt mille soldats armés de toutes pièces pourront faire autant dans la suite.* Cette propo- fit horreur : le roi surtout s'y opposa. On se con- de condamner Cabade à une prison perpétuelle le château de *l'oubli*, ainsi nommé, parce qu'il fendu, sous peine de la vie, de prononcer même m de ceux qu'on y avoit renfermés.

homme si violent et si impétueux auroit bientôt a à ses malheurs, si la tendresse de sa femme n'eût

Proc. bel. pers. l. 1, c. 5.
Agath. l. 4.
Theod. lect. l. 2.
Euty. t. 2, p. 176.
Theoph. p. 106, 110.
Cedren. p. 356.
Theoph. Si- mocat. l. 4, c. 6.
Assemani.

adouci son désespoir. Elle obtint la permission de
siter, et de lui porter des alimens. Le commanda
château devint sensible à la beauté de cette prin
infortunée, et il osa lui déclarer sa passion. Elle e
irritée, et s'en plaignit son mari. Cabade, moin
licat sur l'honneur que passionné pour la liberté, et
tout pour la vengeance, lui ordonna de se rendre
désirs de l'insolent officier. Il espéroit se délivrer
prix; mais sa complaisance ne fit que procurer à sa fe
une liberté entière d'entrer dans la prison, et d'y r
aussi long-temps qu'elle vouloit. Cependant, un
gneur perse, nommé Séosès, ami fidèle de Cabade,
toit venu loger près du château pour épier le mo
de sauver son maître. Il lui fit savoir par la prin
que, s'il pouvoit s'échapper, il trouveroit des che
et une escorte dans un certain lieu qui n'étoit pas
gné. La nuit étant venue, Cabade engagea sa femm
changer d'habit avec lui, et à demeurer à sa plac
sortit sous ce déguisement sans être reconnu par
gardes, qui ne s'aperçurent de leur méprise qu'au
de quelques jours, lorsque leur prisonnier étoit
hors de la Perse. On ne dit pas ce que devint la p
cesse; mais Cabade, accompagné de Séosès, alla se
entre les bras du roi des Nephtalites. Ce prince gén
le reçut avec bonté; il prit soin d'adoucir ses cha
en lui procurant tous les plaisirs conformes à son ca
tère. La chasse, la bonne chère, l'ivresse, la mag
cence des habits et des équipages, auroient consolé
bade, si l'ambition pouvoit se consoler de la perte d
couronne. Le roi des Huns porta la bienveillance ju
lui faire épouser une de ses filles; elle étoit née d
sœur de Cabade, qui avoit été prise dans une gu
contre Pérose. Ce fut de ce mariage que sortit dans
suite le grand Chosroës. Achanouar mit le comble
bienfaits en donnant à son gendre trente mille hom
pour reconquérir ses états.

spès ne se mit point en peine de lever des trou- *Eutyc. t. 2, p. 137, 131. Proc. bel. pers. l. 1, c. 6.*
r les opposer à cette armée : il ne voulut faire
résistance. Porté malgré lui sur le trône, il en *Agath. l. 4.*
it sans regret. Il alla se rendre auprès de son *Theod. lect. l. 2.*
et lui remit la couronne, préférant les douceurs *Theoph. Simocat. l. 4, c. 6.*
ie privée aux embarras de la royauté. Cabade, *Cedr. p. 356.*
étoit redevable de la vie, montra cette fois de *Assemani.*
nnoissance : il le laissa vivre en liberté, réser-
nte sa colère pour punir les conjurés, qui avoient
fuite. La première province qu'il rencontra
nant dans ses états, étoit celle où commandoit
astade : le roi dit, en y entrant, qu'il en donne-
gouvernement au premier Perse qui viendroit
-là lui rendre hommage. A peine eut-il parlé,
en repentit. Les gouvernemens en Perse étoient
és aux familles; et il craignoit d'être obligé ou
nquer à sa parole, ou de commencer l'exercice de
uvoir par violer une loi du pays. La fortune le
mieux qu'il ne le méritoit : celui qui vint le pre-
e prosterner devant lui et le reconnoître pour roi,
Iergudumbade, jeune seigneur, renommé par sa
ure, et parent de Gusanastade. Ainsi le roi put,
xciter de murmures, le récompenser comme il
promis. Il continua sa route sans rencontrer au-
bstacle : tout plia devant lui. Il fit mourir Gusa-
le et les autres conjurés dans les plus affreux sup-
Il créa pour le fidèle Séosès une dignité nou-
qui lui donnoit une autorité suprême sur tous les
trats et sur toutes les troupes du royaume. Séosès
premier et le dernier qui occupa un poste si élevé
oisin du trône. Cabade régna encore trente ans,
omprenant le temps de sa prison et de son exil.
entrer dans l'obéissance les Cadusiens et les Tamy-
ns. Les Arabes firent avec lui une nouvelle alliance,
ngagèrent à lui fournir des troupes contre les Ro-
s. L'Arménie fut pacifiée dès qu'il eut accordé aux

habitans liberté de religion. Les leçons de l'a
furent pas inutiles à ce prince : il en devint
déré ; les anciens usages reprirent leur cours ;
nêteté publique eut toute seule la force
loi monstrueuse qui avoit permis la comm
femmes.

Proc. bel. pers. l. 1, c. 7.
Idem de ædif. l. 3, c. 2, 5.
Evag. l. 3, c. 37.
Theoph. p. 124.
Assemani.

Il falloit de l'occupation à Cabade. Il se cr
prisé d'Anastase, et tourna ses armes contre
Le 23 d'août de l'an 502, il entra dans l'Armé
aux Romains, à la tête d'une grande armée
et de Huns auxiliaires. Il assiégea la forteress
dosiopolis, et la prit par la trahison d'un sénate
Constantin, qui y commandoit. Elle fut pil
que les villes voisines auxquelles elle servoit
Cabade y laissa garnison sous les ordres de
Constantin, et marcha vers Amide. A dix lieu
place, près du fleuve Nymphée, étoit située
polis, ville épiscopale et assez grande, mais
défense qu'une foible muraille de vingt pieds
de quatre d'épaisseur. Théodore, satrape de
nène, en étoit gouverneur. Les Romains, à l
des Perses, donnoient alors le nom de *satrape*
mandans des provinces voisines du Tigre. Les
pour se rendre, n'attendirent pas qu'ils fussen
ils sortirent, Théodore à leur tête, portant à
clefs de leur ville et le tribut de deux années, te
payoient aux Romains. Le roi, satisfait d'une s
soumission, les traita comme ses sujets ; et
causer aucun dommage, il leur laissa Théo
gouverner au nom des Perses.

A une journée d'Amide, quelques officiers
lui racontèrent qu'il y avoit dans le voisinage
extraordinaire, qui n'avoit pour demeure qu
de cage couverte d'un petit toit, soutenu de
plantées en terre, et assez écartées l'une d
le laisser voir de tous côtés ; qu'il n'avoit

fit mettre aux fers, continua de battre la place, voya Naaman, chef des Arabes, ravager le pa Haran. Cette ville est la même que les Grecs et le mains ont nommée *Carrhes*, célèbre par la défa Crassus.

Alypius ou Olympius commandoit un corps de pes aux environs de Constantine. Je me suis tromp l'histoire de Constance en disant, d'après Cellariu Constantine étoit l'ancienne *Nicéphorium* sur phrate; c'étoit l'ancienne Anthémunte, nommée Antipolis, à laquelle Constance donna son nom, l' réparée et agrandie en 350. Les historiens du p placent entre Amide et Nisibe, à cinquante-six environ deux lieues et demie de l'une et de l'autre Les Arabes l'ont nommée *Tela-Mauzalat*. Ce nc *Tela* ou *Tel*, donné à quantité de villes en Méso mie et en Syrie, signifie, en langue syriaque, *mon* ou *colline*. Olympius étoit un guerrier brave et voyant: il avoit pris soin de fournir de vivres pour temps Amide et toutes les places d'alentour. Il se j à Eugène, gouverneur de Mélitine, dans la petit ménie, et tous deux réunis battirent, le 19 de nove le détachement de Naaman. Mais, pendant qu'il rêtoient à partager les dépouilles, ils furent surp battus à leur tour à Tel-Besme, village près de Co tine. Naaman fit le dégât depuis Haran jusqu'à E dont les habitans travaillèrent avec ardeur à r leurs murailles et à se mettre en état de défense. le prince arabe se contenta de piller les environs, tourna au camp devant Amide avec plus de di mille prisonniers. Les deux généraux romains, avoir rallié leurs troupes, ne se sentant pas asse pour tenir la campagne, se séparèrent. Olymp renferma dans Constantine: Eugène entra dans l'A nie, et reprit Théodosiopolis.

L'attaque et la défense d'Amide continuoient av

ple vigueur. Les béliers battoient la muraille de toutes parts; les habitans rabattoient les coups avec des poutres, qui, suspendues par les deux bouts à des poulies, venoient tomber en travers sur la tête des béliers. D'ailleurs les murs étoient d'une si forte structure, qu'ils résistoient à la violence des machines. Cabade, rebuté du peu d'effet de ses batteries, fit élever une plate-forme de terre beaucoup plus haute que les murs, et d'où la ville étoit vue à découvert. Pour rendre encore ce travail inutile, les assiégés pratiquèrent un souterrain, et le conduisirent jusque sous la terrasse, qu'ils creusèrent dans l'intérieur, la soutenant par des étais à mesure qu'ils enlevoient la terre, en sorte que la surface subsistoit dans le même état sans s'affaisser. Lorsqu'ils y virent les Perses montés en grand nombre, et lançant de là dans la ville des traits et des pierres, ils abattirent ou brûlèrent les étais; et la terrasse, s'éboulant tout à coup, ensevelit ceux qu'elle portoit. Il ne restoit plus d'espérance à Cabade que dans un assaut général. Il fait appliquer les échelles en plusieurs endroits à la fois. Les habitans se défendent avec fureur; les pierres, la poix bouillante, le plomb fondu, pleuvent de toutes parts sur les assaillans; les Perses prennent la fuite; Cabade les force à coups de cimeterre de remonter à l'escalade; il tue de sa propre main ceux qui refusent d'obéir. Le second assaut n'a pas un meilleur succès: plein de dépit et de rage, il est contraint de faire sonner la retraite.

Ce siége meurtrier duroit depuis trois mois. Les as- An. 503.
sauts sanglans et inutiles, les fréquentes sorties, les machines dont la muraille étoit bordée, et qui foudroyoient sans cesse l'armée des Perses, désespéroient Cabade, qui jusqu'alors n'avoit pas épargné ses soldats : on dit qu'il lui en coûtoit déjà cinquante mille hommes. Il prit enfin le parti de lever le siége, et donna l'ordre pour décamper le lendemain. Les habitans en furent instruits par des transfuges; et, se livrant à une joie effrénée, ils com-

mencèrent à insulter Cabade, l'accablant des injures
plus outrageantes; les femmes surtout, dépouillant la
pudeur, portèrent l'effronterie aux excès les plus in
cens. Cabade, outré de colère, résolut de périr ou d
venger; et ses mages lui promirent qu'il seroit bie
maître de cette populace insolente. En effet, deux j
après, un soldat ayant remarqué l'entrée d'un a
souterrain, qui n'étoit bouché que de petites pier
entra pendant la nuit, et reconnut qu'il aboutiss
l'intérieur d'une tour, dont on avoit confié la gard
des moines. Il en avertit Cabade, qui, la nuit suiv
y fit couler des soldats. C'étoit le 10 de janvier; il fa
un grand froid, et il tomboit une grosse pluie.
moines s'étoient enivrés la veille à l'occasion d'une f
et dormoient profondément. Ils furent égorgés
bruit. Quelques auteurs rapportent que ce furent
moines eux-mêmes qui trahirent la ville en donna
Cabade connoissance du souterrain, et que, pour réco
pense de leur perfidie, ils furent égorgés les premi
On trouva les postes abandonnés, les sentinelles, p
éviter le froid et la pluie, s'étant retirés dans les m
sons. Les soldats qui étoient entrés brisèrent les port
et Cabade ordonna de passer tous les habitans au fi
l'épée. Cet ordre cruel fit périr plus de quatre-vi
mille personnes, sans compter ceux qui furent n
dans le Tigre, jetés dans des puits, ou mis à mort
quelque autre manière qui fit disparoître leurs cadav
Pendant que Cabade, étincelant de rage, traversoi
ville, monté sur son éléphant, et animant la fureu
ses soldats, un prêtre d'Amide, courbé de vieillesse
jeta au-devant de lui, en criant: *Songez, prince, q
est indigne d'un puissant monarque d'égorger
vaincus. Et pourquoi*, dit Cabade, *m'avez-vou
opiniâtrément résisté? Hélas!* répondit le vieill
*Dieu vouloit que vous dussiez votre conquête à v
valeur, et non pas à notre lâcheté*. Cette réponse fl

ité de Cabade, et calma sa colère; il fit cesser le cre, permettant seulement le pillage. Il prit pour plus distingués des prisonniers, et abandonna les à ses soldats. Les historiens de Syrie rapportent qui n'est pas hors de vraisemblance. Au moment prise d'Amide, un roi sarrasin, qui étoit chrétien, de Cabade qu'on ne fît aucun mal à ceux qui se t réfugiés dans l'église principale dédiée à Dieu, invocation des quarante martyrs. Cabade, étant dans cette église, y aperçut une image de Jésus-, et demanda ce que c'étoit; ses gens lui réponque c'étoit l'image du Dieu des nazaréens. Le roi a en disant: *C'est vraiment là celui qui m'a apet qui m'a dit: Reste, et reçois de moi la ville habitans, parce qu'ils m'ont offensé.* Il ne laissa piller l'église; mais il épargna ceux qui s'y étoient . Ayant ensuite établi dans la ville une garnison is mille hommes sous les ordres d'Eglon, il alla r au mont Sigar, entre Amide et Nisibe, et ren-Enfin à l'empereur pour lui porter la nouvelle de e d'Amide. Cet événement répandit tant d'alarme a Mésopotamie, que les habitans se préparoient à r le pays, et à passer l'Euphrate. Mais Jacques, nmé *le Voyageur*, fameux dans cette contrée par vrages d'éloquence et de poésie, rassura par une circulaire les peuples consternés, en leur inspirant fiance en Dieu.

qu'Anastase avoit appris qu'Amide étoit assiégée, levé en Thrace une armée de cinquante-deux hommes, composée surtout de Besses et de Goths. avoit donné le commandement à trois chefs, ce son neveu, Patrice le Phrygien, et Aréobinde. -ci étoit fils de Dagalaïphe, consul en 461, et petit-: cet Aréobinde qui s'étoit signalé dans la guerre rse, sous le règne de Théodose le jeune. Du côté mère Dagisthée, il étoit petit-fils d'Ardaburc, que

Proc. bel. pers. l. 1, c. 8.
Marcel. chr.
Theoph. p. 125.
Josue Stylites apud Assemani, p. 275 et seq.
Till. Anastase, art. 15.

Léon avoit fait massacrer. Son mariage le rendoit enc plus illustre; il avoit épousé Julienne, fille de l'em reur Olybre, et il en avoit eu Olybre, consul en 4 C'étoit le meilleur général de l'empire, et les histori l'appellent le grand Aréobinde. Il auroit sans doute plus heureux, s'il n'avoit point eu de collègues. Hyp et Patrice, plus courtisans que capitaines, aimè mieux traverser les succès d'Aréobinde que de vai par ses conseils; et leur jalousie fit avorter les gra projets de cette campagne. Jamais armée à son dé de Constantinople n'y avoit laissé de plus brilla espérances; celle-ci réunissoit toute la bravoure et to la gloire militaire de l'empire. On y distinguoit le co Justin, et Zémarque, son compagnon de fortune, et a brave que lui; Patrice, fils d'Aspar, qui avoit osé re roître depuis la mort de Zénon, et qui prenoit le n modeste de *Patriciole,* avec son fils Vitalien; Rom que nous avons vu vainqueur des Sarrasins en Pales et en Arabie; Boruse, Timostrate, le comte Pierre plusieurs autres officiers célèbres par leur valeur. O voyoit aussi des capitaines étrangers de grande répu tion; Pharasmane le Lazique, Gogidascle, et Sbésas, commandoient les Goths; Asuade, chef d'une tr d'Arabes. Si le mérite des subalternes pouvoit suppl à l'incapacité des généraux, ou réparer les maux cause la jalousie, il y avoit dans cette armée asse valeur pour faire la conquête de la Perse. Afin qu'elle manquât d'aucune des choses nécessaires au succès expéditions, Anastase avoit nommé pour int dan trésorier des troupes l'Egyptien Apion, homm té déjà élevé au rang de patrice; et comme il connois son zèle pour le bien public, son activité et sa pruden il lui avoit donné l'autorité la plus étendue dans l'ex cice de sa commission, le déclarant indépendant des gé raux, et tenant en cette partie la place de l'empereu

Lorsque l'armée romaine passa l'Euphrate, Am

déjà prise, et Cabade étoit campé près de Nisibe. remière faute que firent les généraux fut de se sé-. Hypace et Patrice prirent avec eux quarante hommes, et marchèrent du côté d'Amide, comme l'assiéger : ils ne laissèrent que douze mille hommes obinde, qui marcha vers Nisibe. Apion fit de la d'Edesse le magasin de l'armée, et prit de sages res pour la sûreté des convois. Les deux généraux, ant Amide en état de défense, n'osèrent l'assiéger, amusèrent à ravager le pays. Mais Aréobinde, a petite armée, harceloit sans cesse les Perses : at-à choisir des postes avantageux, il ne laissoit per aucune occasion de les battre; il les attaquoit ément. Dans une rencontre, il défit un corps de mille hommes, et poursuivit les fuyards jusqu'aux s de Nisibe. Un soldat goth ayant tué dans ce at le premier des généraux de Cabade, se saisit de pée et de son bracelet enrichi de pierreries, et vint ffrir à Aréobinde, qui les envoya à l'empereur ne un témoignage de sa victoire. Enfin Cabade, avoir perdu une grande partie de ses troupes, fut é de s'éloigner de Nisibe.

attendoit un renfort considérable de Perses, de s et d'Arabes, qui arrivèrent au mois de juillet. it une nouvelle armée dont il donna le commande-t à Constantin. Ce traître, s'étant échappé de Théo-polis, lorsque cette ville fut reprise par Eugène, étoit se réfugier dans le camp de Cabade. Au contraire, dore, que Cabade avoit laissé dans Martyropolis, t quitté cette ville dès qu'il s'étoit vu en liberté, et it rendu au camp devant Amide. Aussi Anastase, à a de la guerre, loin de le punir, le loua d'avoir é, par une feinte soumission, les habitans d'une e qui n'eût pas manqué d'être emportée d'assaut. A le des nouvelles troupes, Constantin alla chercher obinde, qui, se sentant trop foible, eut recours à ses

deux collègues. Ceux-ci, sous prétexte du siége d'Ami
qu'ils ne faisoient pas, refusèrent de le secourir. Ce bra
général, se voyant abandonné, vouloit repasser l'E
phrate et retourner à Constantinople. Apion vint à bo
de le calmer, et lui persuada de demeurer en Mésop
tamie. Il se retira en diligence à Constantine, avec pe
de ses bagages, qui furent enlevés par les Perses. Hyp
et Patrice, charmés de cette disgrâce, voulurent en ti
avantage; ils marchèrent à Constantin, qu'ils surp
soient en forces. Celui-ci, s'étant retiré à leur approch
alla rejoindre Cabade, qui s'avançoit avec toutes
troupes. Les deux généraux n'étant pas instruits de
marche du roi, et croyant n'avoir affaire qu'à Consta
tin, rencontrèrent les coureurs de l'armée : c'étoi
huit cents Néphtalites, que Pharasmane et Théodore ta
lèrent en pièces. Le brave Naaman qui les conduis
échappa avec une blessure mortelle, et alla porter cet
nouvelle à Cabade. Aussitôt le roi, redoublant de v
tesse, accourut avec toute sa cavalerie. Hypace et P
trice, glorieux de ce premier succès, s'étoient arrêt
près du château de Suphrin ou Aspharin, à quinze lieu
d'Amide; ils ne songeoient qu'à se reposer et à se r
jouir de leur victoire. Leurs soldats désarmés, assis
bord d'un ruisseau, préparoient leur repas; quelque
uns se baignoient : les généraux étoient à table, lorsq
leurs coureurs vinrent à toute bride leur annoncer q
les Perses arrivoient. Les soldats, dans un extrême dé
ordre, ont à peine le temps de prendre leurs habits
leurs armes; les Perses fondent sur eux avec furie :
plupart sont passés au fil de l'épée; les autres sont fa
prisonniers; quelques-uns se sauvent sur les montagn
voisines; mais l'épouvante dont ils sont saisis troub
leurs yeux et glace leurs cœurs : ils roulent dans les pr
cipices. De toute cette grande armée il n'échappa presq
que les deux généraux, qui prirent la fuite les premie
et qui, courant toujours sans regarder derrière eux, r

rent l'Euphrate et se retirèrent à Samosate. Le e Pierre, réfugié avec quelques soldats dans le châ-le Suphrin, fut livré par les habitans à Cabade, it égorger les soldats, et garda le comte prison-

pendant les Arabes, portant partout le fer et le lésoloient la Mésopotamie. Ceux qui suivoient le des Romains se jettent sur les terres de Naaman, ent les troupeaux, tuent les bergers, obligent la entière de s'enfuir au fond du désert. Les Arabes des Perses attaquent la ville de Chabour, et sont ssés par Timostrate, qui commandoit dans Calli-. Mais Alamondare, chef de la plus considérable se signaloit par ses ravages. Ce nom d'*Alamon-*st déjà fameux dans les guerres de Perse sous les s précédens. C'étoit un nom commun aux rois de ville d'Assyrie à trois milles de Capha. Ces princes, nommoient aussi *Monder*, étoient de la tribu des emites, qui descendoient de Lachem, petit-fils de fils de Jectan. Naaman étoit de cette famille. Ala-are, ennemi mortel des Romains, ne bornoit pas stilités à la Mésopotamie; il passoit souvent l'Eu-e, couroit jusqu'en Palestine, brûloit les villages, t les campagnes, et ne revenoit jamais de ses courses amener des milliers d'esclaves. Les solitaires, qu'il it pas coutume d'épargner, fuyoient dans les villes. le Silentieux demeura seul exposé aux insultes de rbares, et il en fut respecté.

aman, irrité de sa blessure, conseilloit au roi d'at-r Edesse. La prise de cette place faisoit tomber s les autres, et rendoit les Perses maîtres de la Mé-amie entière. Aréobinde s'y étoit renfermé. Mais ui rassuroit davantage les habitans, c'étoit la pro-e qu'ils croyoient que Jésus-Christ avoit faite au-is à leur roi Abgare, qu'Edesse ne seroit jamais . Cette persuasion, quoique mal fondée, leur inspi-

roit un merveilleux courage, et les rendoit en effet in-
vincibles. Elle s'étoit communiquée aux peuples voisins
et, malgré les instances de Naaman qui n'écoutoit que
sa colère, Cabade s'éloigna d'Edesse. Ce prince super-
titieux avoit encore une autre raison de défiance : en
arrivant devant Edesse, il s'étoit adressé à ses mages
pour savoir s'il viendroit à bout de s'en rendre maître
ils s'étoient accordés à lui répondre qu'il ne la pren-
droit pas, parce qu'en leur montrant la ville il avoit
étendu la main droite; ce qui étoit, disoient-ils, un
signe de salut. Il tourna donc ses armes vers Constan-
tine, où il ménageoit une secrète intelligence avec les
Juifs. Comme leur synagogue touchoit aux murailles, ils
y avoient pratiqué des souterrains pour introduire les
Perses pendant la nuit. Le comte Pierre, prisonnier
dans le camp de Cabade, ayant découvert cette trahi-
son, feignit qu'il avoit laissé quelques hardes en dépôt
chez Léonce, gouverneur de la ville, et obtint la per-
mission d'aller les redemander. Il s'approcha des murs
avertit les Romains du dessein des Juifs, et demanda
des habits, qu'on lui jeta en effet pour déguiser sa ruse
Léonce punit les coupables, et redoubla de vigilance
Barhadade, évêque de Constantinople, prélat aussi intré-
pide que respectable par sa sainteté, partage les travaux
du commandant; il fait la ronde des sentinelles, anime
les habitans, leur administre l'eucharistie sur les mu-
railles, afin qu'ils ne soient pas obligés de quitter leur
poste; enfin, résolu de s'exposer lui-même pour sauver
son peuple, il les assemble : *Je vais*, leur dit-il, *trou-
ver l'ennemi pour l'engager à s'éloigner de notre ville
j'ai confiance que le Tout-puissant donnera de la force
à mes paroles; mais quoi qu'il m'arrive, quand vous
me verriez expirer au pied de vos murs dans les plus
cruels supplices, ne vous effrayez pas; mes derniers
soupirs imploreront pour vous le secours du ciel : dé-
fendez-vous avec courage.* Il sort en même temps de

..., portant au roi de Perse des présens de peu de va... : c'étoit du vin, des figues sèches, du miel, des ...ins de froment. Sa présence étonna Cabade, et ses ...roles, fortifiées de la grâce divine, firent une vive im...ession sur ce fier monarque. Le prélat lui représenta ...e *Constantine étoit une ville pauvre, habitée par des ...sérables, négligée même par les Romains, qui, n'en ...sant aucun cas, n'y avoient pas laissé de garnison; ...e la conquête des autres places l'en rendroit maître ...s coup férir; que ce seroit déshonorer son armée ...e de l'arrêter devant une bicoque si méprisable.* Ca...de, toujours occupé du dessein de prendre Edesse, se ...issa persuader par ce discours; et, pour récompenser ... prélat de son miel et de ses figues, il lui fit présent ... toutes les provisions qu'il avoit amassées pour un ...ége.

Il retourna donc devant Edesse, et campa, vers la fin ... mois d'août, au bord de la rivière de Galab, qu'on ...mmoit aussi le fleuve des Mèdes. Il y demeura vingt ...rs. Les habitans, résolus de se bien défendre, tra...illèrent à se fortifier; et, pour ne rien laisser au-delà ... leurs murs dont l'ennemi pût tirer avantage, le 6 ...ptembre ils mirent eux-mêmes le feu à leurs fau...urgs, après en avoir retiré les reliques des martyrs. ...rois jours après, Cabade fit proposer à Aréobinde une ...nférence pour traiter de la paix, lui donnant le choix ... de laisser entrer dans la ville Aspebède, qui étoit re...êtu de la charge d'astabide (ce mot signifioit chez les ...erses le général de la cavalerie), ou de venir lui-même ... l'église de Saint-Serge, qui n'étoit pas éloignée d'E...esse. Aréobinde se rendit au lieu indiqué: mais, comme ... roi demandoit dix mille livres d'or, et qu'Aréobinde ... n'en offroit que sept mille, l'entrevue fut sans effet. Tan...is que Cabade étoit campé devant Edesse, Patriciole, ...vec son fils Vitalien, qui s'étoient retirés à Samosate ... la suite de Patrice et d'Hypace, passa l'Euphrate à la

tête de quelques troupes légères. Il surprit un déta-
ment de l'armée des Perses, et le tailla en pièces.
dessein étoit de se jeter dans Edesse; mais, trouvan
passages fermés, il revint à Samosate. Dans ce m
temps Naaman mourut de sa blessure, blasphéman
dieu qui protégeoit les chrétiens. Sa mort jeta dan
cœur de Cabade une nouvelle terreur; il décamp
marcha vers Haran, qui n'étoit qu'à une journée d
desse. Il envoya devant lui une troupe d'Arabes ba
la campagne. Les Haranites sortent sur eux, en tu
soixante, et prennent le général des Huns, qui s'é
joint à ces Arabes. C'étoit un seigneur des plus no
de sa nation, et fort aimé de Cabade, qui promit de
point attaquer la ville, si on lui rendoit le prisonn
Les habitans le renvoyèrent aussitôt; et, pour mont
au roi de Perse qu'ils étoient en état de se défendre, ils
firent en même temps présent de cinquante béliers.
Arabes ravagèrent le pays jusqu'à l'Euphrate : c'étoit
qu'ils appeloient la terre de Sarug, parce que cet anci
patriarche, bisaïeul d'Abraham, y avoit fait sa deme
Dans cette décadence de l'empire, les contrées orienta
reprenoient leurs anciens noms, que les conquêtes
Macédoniens leur avoient fait perdre, mais qui s'étoie
toujours conservés dans la langue des Arabes. Le 17
septembre, Cabade revint encore se présenter dev
Edesse : il désiroit ardemment de s'en emparer; mai
vue de cette ville sembloit le glacer d'effroi. Cette i
pression, qui s'étoit communiquée à ses troupes, ins
roit, au contraire, tant de confiance aux habitans,
ceux-ci laissèrent pendant un jour entier leurs portes
vertes à la vue de l'armée, sans qu'aucun des Perses o
y entrer pour essayer la vérité de l'oracle. On dit mê
que des enfans, sortis de la ville, alloient impuném
insulter les ennemis. Sur le soir, Cabade alla camper
bourg de Cubes. Le lendemain Aréobinde lui fit
qu'il devoit enfin reconnoître qu'Edesse étoit sous

Tout-puissant. Le roi répondit qu'il se con-
de deux mille livres d'or, pourvû qu'on lui
ous les prisonniers faits depuis le commence-
la guerre. Le général romain demanda une trève
e jours pour avoir le temps de consulter ses col-
il l'obtint en rendant quatorze prisonniers, et
en otage le comte Basile. Cabade se retira plus
bourg de Dahabana ; mais, dès le lendemain,
a Hormisdas pour demander sur-le-champ les
ille livres d'or. Aréobinde, irrité de cette incon-
répondit que le roi n'avoit qu'à rendre le comte
et qu'on étoit prêt à soutenir le siége. Cabade
e 24 septembre, et s'étant cette fois approché de
, comme il dressoit ses batteries, les habitans
ır lui une si furieuse sortie, que, sans perdre un
mme, ils le repoussèrent avec grand carnage.
perdant toute espérance, il pilla les églises et les
ères des environs; et, tournant vers l'Euphrate,
ndit maître de Batnes. Aréobinde récompensa le
e des Edessiens, en leur distribuant à chacun
nts deniers; ce qui faisoit environ cent soixante
le notre monnoie. Après la prise de Batnes, Ca-
t attaquer Callinique. Timostrate, ayant fait une
prit le général, et tailla en pièces les soldats. L'hi-
prochoit, et la saison n'étoit pas favorable pour
ge que la valeur du commandant devoit rendre
t difficile. Le roi, qui ne cherchoit qu'à sauver le
neur d'une retraite, fit dire à Timostrate que, si
rendoit son général, il promettoit de se retirer;
rement il détruiroit la ville jusqu'aux fondemens.
trate renvoya le prisonnier; et Cabade, après une
tion si fatigante, dont il ne remportoit d'autre
ue la prise d'Amide, qui lui avoit coûté une armée,
nant que les Huns avoient rompu la paix, et qu'ils
t entrés dans ses états, repassa le Tigre, laissant
généraux le soin de continuer la guerre. Il emmena

prisonniers Olympius, qu'il avoit pris dans une renco le comte Pierre, et Basile d'Edesse, qu'il retenoit co le droit des gens. On dit qu'ayant éprouvé la com dité des bains d'Amide, à son retour en Perse il construire dans toutes les villes de son royaum qu'il vint à bout de vaincre sur ce point la répugn des mages.

Pendant que les armées romaines réussissoient si en Mésopotamie par la division des généraux, Ana voyoit Constantinople en proie à la fureur des fact Le Cirque fut encore cette année inondé de sang fils naturel de l'empereur y perdit la vie, et sa mo vengée par le supplice des plus séditieux, et par le nissement des autres. Le prince, mécontent de ses raux, rappela Hypace; il laissa Patrice, qui se fit d'honneur lorsqu'il fut seul. Apion, voyant que la vaise conduite des commandans rendoit ses soins inu demanda et obtint son rappel. Calliopius de Bérée jourd'hui Alep, fut chargé à sa place des fonctions tendant de l'armée. Hypace fut remplacé par C maître des offices. Céler étoit Illyrien et compatrio l'empereur, qui lui donna encore un collègue no Théodote. Ce prince timide se croyoit plus en sûr l'abri d'une multitude de généraux : il ignoroit que aristocratie de commandans est tout-à-fait oppos bien du service, et que c'est surtout dans la guerre se vérifie ce paradoxe, *qu'un seul homme de mérite mieux que plusieurs.* Céler étoit homme d'esprit et général : Anastase lui donna une nouvelle armé quelque supériorité sur les autres généraux. Les pes, s'étant mises en marche, apprirent à Hiéra la retraite de Cabade; et, comme on étoit à la fi décembre, Céler leur distribua des quartiers dan villes de la Syrie et de l'Euphratésie, de l'Armén de l'Osrhoëne. Pour soulager la Mésopotamie, et engager les peuples à demeurer fidèles à l'emp

e fit à cette province la remise des impositions
année.
ant l'hiver la garnison d'Amide ne craignant An. 504.
Romains, ouvrit les portes de la ville, et permit
itans de se répandre aux environs pour faire leur
rce comme en pleine paix. Il y avoit d'ordinaire
saison une foire célèbre aux portes d'Amide. Les
nds perses s'y rendirent de toutes parts, et y
rent quantité de marchandises. Patrice, qui étoit
tier à Mélitine, en étant averti, passe l'Euphrate,
che en diligence vers Amide. Les Perses, qui
t des troupes dans le voisinage, vont à sa ren-
avec des forces supérieures. Patrice prend d'a-
fuite; mais, poursuivi par les ennemis, et ren-
nt sur son passage un fleuve rapide nommé Calat,
ent grossi par les pluies, qu'il n'étoit guéable en
endroit, il devient brave par désespoir, retourne
ureur sur les Perses, les renverse, fait leur chef
nier, et les mène battant jusqu'à Amide, qu'il as-
Céler, informé de ce succès imprévu, rassemble
ses troupes au mois de mars; et, ayant passé l'Eu-
vis-à-vis de Callinique, il va camper à Rhésène.
strate, par son ordre, court avec six mille cavaliers
r les troupeaux qui paissoient en grand nombre
mont Sigar, et les mène au camp. Au mois de
Céler va joindre Patrice devant Amide. Un corps
mille Perses, qui venoit au secours de la ville,
approcher et s'arrête à Nisibe. Apion fut envoyé
rt d'Alexandrie près d'Issus, nommé aujourd'hui
ndrette, pour y recevoir les vaisseaux chargés de
ui venoient d'Egypte, et faire partir les convois.
opius, qui résidoit à Edesse, fit fournir cette année
es habitans huit cent mille boisseaux de froment,
nnée suivante six cent trente mille. Les Romains
rent d'abord de prendre la ville de force; mais,
nt que leurs efforts étoient sans succès, et que les

attaques ne leur coûtero
en avoient coûté à Cab [redacted]
quer pour la réduire [redacted]
renfermé dans Ami[redacted]
hison, s'il attendoi[redacted]
deux femmes per[redacted]
lui avoit donné[redacted]
mains, et am [redacted]
quelques A
l'ayant fait
il le fit o
fense de
chef d'A
passa da
longueur,
dans l'Arza
châteaux, q
et passant les
pont du Tigre, q
ses soldats charg
Aréobinde fit une co
hommes, et emmen [redacted]
retour, il tailla en piè [redacted]
Perses qui s'y étoient re
battre. Mallacès, seigneu
le service de Cabade pour
trice voulut à son tour se si
passa le Tigre, et porta le ra
due de pays.

Proc. bel. pers. l. 1, c. 9. Idem hist. arc. c. 23. Marc. chr. Theoph. p. 127. Zonar.

La ville d'Edesse fournissoi
à l'armée romaine. L'évêque P
joncture, alla trouver [redacted]
remise du tribut pour [redacted]
primandé [redacted]
présence [redacted]
étendi

attaques ne leur coûteroient pas moins de sang qu'
en avoient coûté à Cabade, ils prirent le parti de la
quer pour la réduire par famine. Constantin se trou
renfermé dans Amide : craignant d'être puni de sa
hison, s'il attendoit la prise de la ville, il en sortit
deux femmes perses de la première noblesse, que Cal
lui avoit données. Il fut pris par les coureurs des
mains, et amené au camp. On le mit sous la gard
quelques Arabes pour le conduire à Edesse : l'empe
l'ayant fait venir à Constantinople, lui laissa la vie;
il le fit ordonner prêtre, et l'envoya à Nicée, avec
fense de rentrer jamais dans la ville impériale. Adi
chef d'Arabes, déserta aussi du service des Perses,
passa dans le camp des Romains. Le siége traînan
longueur, Céler laissa Patrice devant la place, et
dans l'Arzanène. Il y fit un horrible ravage, ruinan
châteaux, qui n'étoient bâtis que de brique et de
et passant les habitans au fil de l'épée. Il pénétra jusq
pont du Tigre, qu'on nommoit *le pont de fer*, et ram
ses soldats chargés de butin. Pendant le même te
Aréobinde fit une course en Persarménie : il tua dix
hommes, et emmena trente mille prisonniers. A
retour, il tailla en pièces, près de Nisibe, les dix
Perses qui s'y étoient retirés, et qui vinrent pour le
battre. Maflacès, seigneur puissant en Arménie,
le service de Cabade pour se soumettre à l'empire,
trice voulut à son tour se signaler par une expéditi
passa le Tigre, et porta le ravage dans une grande é
due de pays.

Proc. bel. pers. l. 1, c. 9.
Idem hist. arc. c. 23.
Marc. chr.
Theoph. p. 127.
Assemani.

La ville d'Edesse fournissoit des vivres en abond
à l'armée romaine. L'évêque Pierre, profitant de la
joncture, alla trouver l'empereur, et lui demand
remise du tribut pour cette année. Anastase, l'ayant
primandé d'avoir quitté son poste dans un temps
présence étoit nécessaire, lui accorda sa demand
étendit cette grâce à toute la Mésopotamie tant qu

eroit la guerre. Mais la famine étoit extrême dans la ville assiégée. Dès les premiers jours du siége, la garnison s'étoit saisie de tous les magasins de vivres, sans vouloir en faire part aux habitans, en sorte que ces infortunés, après avoir consommé leurs provisions, et toutes les choses que la rage de la faim convertit en nourriture, se virent réduits à manger les cadavres, et même à se dévorer les uns les autres. Eglon, commandant de la place, homme dur et impitoyable, tenoit en bride ces désespérés, et se rendoit encore plus redoutable que la mort, qui chaque jour en emportoit un grand nombre. Après avoir vu périr tant de malheureux, il périt lui-même par son imprudence. Un paysan du voisinage, nommé Gadamas, avoit coutume de se glisser de nuit dans la ville, où il apportoit à Eglon du gibier et des fruits sans être aperçu des sentinelles. Il alla trouver Patrice, et offrit de lui mettre entre les mains le commandant et deux cents hommes de la garnison, si on lui promettoit récompense. On lui promit tout ce qu'il voulut. La nuit étant venue, il déchira ses habits, se fit quelque légère blessure, et se rendit dans la ville à l'ordinaire. Il dit à Eglon, *qu'il avoit été rencontré par des brigands du camp des Romains; qu'il s'étoit échappé de leurs mains après en avoir été maltraité; que leur coutume étoit de rôder de nuit aux environs d'Amide par bandes de quatre ou cinq, pour voler et massacrer ceux qu'ils rencontroient: mais qu'il seroit facile d'en délivrer le pays; qu'il ne faudroit qu'en surprendre deux ou trois bandes pour rendre les autres plus timides.* Eglon lui ayant demandé ce qu'il falloit faire: *Je connois*, dit Gadamas, *leur rendez-vous ordinaire; j'irai la nuit prochaine à la découverte, et lorsqu'il sera temps je viendrai vous avertir: cinquante hommes vous suffiroient; mais, comme il se pourroit faire que cinq ou six bandes de ces voleurs se joignissent ensemble, pour les accabler à coup sûr, prenez deux cents homme; mais*

ne vous fiez à personne; je ne répondrois pas de l'a… vité ni de la bravoure d'aucun autre. Je vous cond… par des routes qui me sont connues, hors de la … des sentinelles. Eglon, moins rusé que vaillant, … s'ennuyoit de demeurer si long-temps enfermé d… Amide sans rien faire, prit cette petite expédition p… une partie de chasse. Gadamas alla rendre compte à … trice, qui fit poster mille soldats en embuscade dan… lieu indiqué. La nuit suivante, Eglon et ses deux ce… hommes donnèrent dans le piége; mais ils se défendi… si opiniâtrément, qu'il fallut les tuer tous sur la pl… sans en pouvoir prendre un seul.

An. 505. Les deux partis désiroient également la paix. Ou… la guerre des Huns, qui occupoit les forces de Cabad… la famine désoloit la Perse. Les Cadusiens s'étoient s… levés, et l'on apprenoit tous les jours quelque nouv… révolte dans les provinces éloignées. La garnison d'A… mide étoit à la veille de manquer de vivres; les off… ciers cachoient avec grand soin la disette, et faisoi… bonne contenance; mais ils sentoient bien qu'ils n'a… voient de ressource que dans un prompt accommod… ment, et ils étoient prêts à l'accepter à des conditio… honorables. D'un autre côté, les Romains se rebutoie… de la longueur du siége; ils craignoient de rester da… les lignes, exposés à toutes les incommodités de l'hiv… la situation avantageuse de la ville et la force de s… murailles leur ôtoient toute espérance de l'emport… d'assaut; et, ne connoissant pas l'état de la place a… siégée, ils la croyoient assez pourvue de vivres pou… attendre du secours. Cabade fut le premier à propo… la paix. Il envoya Aspebède, son astabide, c'est-à-di… le général de sa cavalerie, pour entrer en conféren… avec Céler. On convint d'abord d'une suspension d'a… mes, à condition que les prisonniers seroient rendus d… part et d'autre, et que les Romains laisseroient entr… un convoi dans Amide. Ces deux conditions furent ju…

r les généraux et par tous les officiers. L'échange
sonniers fut exécuté fidèlement. Le comte Pierre
le d'Edesse furent remis entre les mains de Céler.
pius étoit mort dans sa captivité; son corps fut
té dans un cercueil; l'astabide et les valets même
npius protestèrent qu'il étoit mort de maladie,
les Perses n'avoient usé d'aucune violence à son
Mais Céler manqua de bonne foi sur l'article du
illement d'Amide. Il avoit exprès éloigné de la
ence un officier nommé Nonnose, afin qu'il ne
s engagé par le serment. Ce capitaine attaqua le
i, qui consistoit en trois cents chameaux chargés
es et de vivres, s'en saisit, et massacra les conduc-
Sur les plaintes qu'en fit l'astabide, Céler répondit
n'avoit aucune part à cette action; qu'il n'en con-
it pas même l'auteur, et qu'il l'abandonnoit à la
ance des Perses, s'ils pouvoient le découvrir. Aspe-
fit semblant de se payer de ces mensonges, et con-
de travailler au traité de paix. Mais, comme la né-
tion se prolongeoit, et que les neiges incommo-
t fort l'armée romaine, Céler ne laissa dans les
qu'autant qu'il falloit de soldats pour les garder,
oya le reste en quartiers dans Constantine, dans
ne et dans Edesse. Aspebède, voyant les forces
ines ainsi divisées, profita de la conjoncture pour
rer à Céler que, s'il ne concluoit la paix sans diffé-
il alloit l'y contraindre par les armes; et il se mit
at à la tête de son armée. Il avoit eu soin de ras-
ler, par des ordres secrets, tout ce qu'il y avoit de
es dans les diverses garnisons. Céler voulut en vain
r les siennes; il envoya dans les quartiers le comte
, qui ne put vaincre l'opiniâtreté des soldats; ils
èrent de se mettre en campagne dans une saison si
se; et Céler, craignant d'être accablé par les
s, accepta enfin à regret les conditions proposées.
convint que les Romains donneroient onze mille

livres d'or; que les Perses rendroient Amide, et t
les places prises dans cette guerre, et qu'il y auroi
tre les deux nations une trève de sept ans. On ne tr
ici que mille livres d'or énoncées dans les histori
l'empire; mais je crois devoir m'en rapporter au
teurs de l'histoire de Syrie, parce que la somme q
expriment s'accorde mieux avec l'importance de la
que les Perses vendoient aux Romains. Armoniu
crétaire d'état, député pour cet effet, signa le tr
mais sous la condition qu'il seroit approuvé de l'e
reur. Cet accommodement n'étoit pas honorable
l'empire. Les Romains rachetoient Amide que Ca
leur avoit enlevée de vive force. Mais Anastase se v
mal servi. Il ne tarda pas d'envoyer la ratificati
même des présens à Cabade, l'assurant qu'il souh
que la paix devînt perpétuelle. Les Romains, en en
dans Amide, la trouvèrent au même état où elle
lorsqu'elle avoit été prise par les Perses. Ils n'av
détruit ni endommagé aucun édifice, excepté l'égli
Saint-Siméon. Eglon y avoit logé, et, après sa mort
fils, transporté de colère, y avoit mis le feu. Dans la
des magasins, on fut étonné du peu de provision
s'y trouvèrent. Il y avoit long-temps que la ratio
soldat avoit été tellement diminuée, qu'il ne rec
pas même le nécessaire. Cependant, en supputant le
bre des Perses qui composoient la garnison, et la m
des vivres qu'on leur distribuoit chaque jour, on tr
qu'il ne restoit de subsistance que pour sept jours
généraux romains ne purent s'empêcher d'admir
constance des Perses, et de reprocher aux soldats
mains leur lâcheté et leur impatience, qui leur av
fait perdre l'honneur de forcer les ennemis à se re
à discrétion. C'est ainsi que la guerre de Perse,
avoir duré trois ans sans relâche, se termina au
d'avril 505.

Assem. an., Pour repeupler Amide, devenue le tombeau de se

, et pour récompenser Edesse des secours qu'elle fournis pendant le siége, l'empereur accorda pour ns à la ville d'Amide une exemption totale de s, et déchargea de la moitié la ville d'Edesse. ontent de cette libéralité, il fit porter en Mésopota- e grandes sommes d'argent pour le soulagement uvres; et Flavien, patriarche d'Antioche, y en- aussi d'abondantes aumônes. Mais Anastase, après remédié aux maux dont Amide étoit affligée, la par son imprudence le repos de cette église. évêque d'Amide, étoit mort avant le siége. Pour lir sa place, les habitans avoient demandé à Fla- d'Antioche le prêtre Nonnus, et Flavien y avoit nti. Le nouveau prélat envoya Thomas, son cho- ue, à Constantinople, pour rappeler les habitans y étoient retirés au commencement de la guerre. nas, au lieu de s'acquitter de sa commission, sol- pour lui-même auprès de l'empereur l'évêché ide, comme s'il eût encore été vacant, et l'obtint es intrigues. Anastase écrivit à Flavien en sa fa- , et exigea de lui qu'il confirmât l'élection faite e les règles à Constantinople. Un procédé si peu ique eut cependant son effet. Thomas chassa Non- et usurpa son église. Le prélat dépossédé eut re- à Flavien, qui, n'osant s'opposer aux volontés de ereur, dédommagea Nonnus, en lui conférant l'é- de Séleucie. Treize ans après, Thomas étant mort, us rentra en possession de l'église d'Amide.

t. 1, p. 266 et seq. t. 2, p. 50.

Arabes, nation inquiète et ennemie de la paix, ient pas quitté les armes. Sujets, les uns des Perses, tres des Romains, ils continuoient leurs incursions rs ravages. Céler, qui étoit revenu à Apamée, ordre à Timostrate de contenir ceux qui obéis- aux Romains; et le commandant de Nisibe obli- s autres de rentrer dans le devoir. Mais une autre d'ennemis ravageoit la Mésopotamie. Les bêtes

féroces, qui, dans le cours d'une guerre meurtrière, toient accoutumées à se repaître de cadavres, infest les chemins, attaquoient et dévoroient les voyag se jetoient en troupes non-seulement dans les mét et dans les villages, mais même dans les villes, qu' remplissoient de carnage. Il fallut armer des troup leur faire la guerre pour les repousser dans leur rêts.

Proc. bel. pers. l. 1, c. 10. Idem de ædif. l. 3, c. 5. Assemani.

Quoique la paix avec la Perse parut assurée long-temps, Anastase ne négligea pas de fortifier la rière de l'empire. Euloge, gouverneur d'Edesse, deux cent vingt livres d'or pour réparer les murai cette ville, et pour l'embellir au-dedans par de veaux édifices. Pharasmane y fut laissé avec un de troupes pour veiller à la sûreté du pays. Les Batnes, qui étoient tombés en ruine, furent rel Théodosiopolis, en Arménie, n'étoit qu'un châ Anastase en fit une ville, ayant environné d'une raille la colline sur laquelle le château étoit bâti. muraille étoit fort large, mais elle n'avoit que pieds de hauteur, ce qui la rendoit facile à escal surtout aux Perses, qui, étant très-légers, se serv de fort longues échelles, et sembloient voler comm oiseaux vers le haut des murs les plus élevés. D'ail elle étoit commandée par un rocher voisin. Justi répara ces défauts dans la suite : il éleva la muraill double de la hauteur que lui avoit donnée Anast l'environna d'une fausse-braie et d'un fossé large et fond; il fit escarper le roc, et le rendit inaccessible sorte que cette ville, qui fut la résidence du génér troupes d'Arménie, devint le plus fort boulevard l'empire du côté de la Perse. Anastase avoit voulu donner son nom ; mais il éprouva que les princes, tres de la fortune et de la vie même de leurs sujets, n' pas le même empire sur le langage : la place conserv nom de *Théodosiopolis*.

RE TRENTE-NEUVIÈME.

r la guerre de Perse, les Zanes, resserrés entre que et l'Ibérie, étoient sortis de leurs montagnes ient des courses dans le Pont. Pour les repous- suffisoit de les joindre. Mais un ennemi encore redoutable en apparence donna bien plus d'exer- Romains, et leur attira une guerre qui les con- honte. Mondon, qui descendoit d'Attila, après é attaché à Traséric roi des Gépides, tomba dans âce de ce prince, s'enfuit au-delà du Danube, et d'abord les campagnes à la tête de quelques s. Sa troupe grossissant toujours, il se vit bien- z fort pour s'emparer du château de Herta, sur du Danube, du côté de la Pannonie, et il osa e le titre de roi. Mais, trop foible pour se défendre les Gépides, il implora le secours de Théodoric, se déclara le vassal. Les Gépides s'étoient rendus de la basse Pannonie; leur roi Traséric, fils sseur de Trasilla, faisoit sa résidence à Sirmium, étoit la capitale. Cette province étant à la bien- le Théodoric, il ne laissa pas échapper l'occasion unir au royaume d'Italie. Mais, en habile poli- il usa d'adresse pour s'en faciliter la conquête. on des Gépides étoit divisée en deux peuples, ient chacun leur roi; et ces deux rois étoient ja- n de l'autre. Traséric croyoit amuser Théodoric fréquentes ambassades: il se trompa lui-même. que ses envoyés étoient traités avec honneur à de Ravenne, le roi des Goths travailloit sourde- gagner l'autre roi, nommé Gundéric; et lorsqu'il ssi, il fit partir une armée sous la conduite de

An. 505.
Ennod. paneg. Theod. Cassiod. chr. Idem, var. l. 3, ep. 23; l. 4, ep. 49; l. 5. ep. 14; l. 6, ep. 10, 21. Jorn. de reb. get. c. 58. Idem de success. Sigon. imp. occid. l. 16. Till. Anastase, art. 19.

Pitzia et d'Herduic. Trasérie, pris au dépourvu, d'autre ressource que d'abandonner la Pannonie, oser combattre, et de se retirer au-delà du Danub Goths se mirent en possession de Sirmium; et alors que la Pannonie inférieure changea de nó prit celui de la rivière de Save, qui la traversoit : nomma *la Savie.* Théodoric envoya Colossée à Sirn pour gouverner la province; et comme il restoit da pays un grand nombre de Gépides, il en composa la suite une armée, qu'il fit passer dans la Gaule, défendre ce qu'il y possédoit entre le Rhône et le pes, contre les entreprises des François et des Bou gnons.

Sabinien commandoit alors les troupes d'Illyrie père, sous le règne de Zénon, s'étoit signalé en co tant contre Théodoric. Le fils reçut ordre d'An d'assiéger Herta, et de délivrer la province des br dages de Mondon. Sabinien rassembla ce qu'il avi troupes. Les Bulgares, ennemis naturels de l'em ne laissèrent pas de se joindre aux Romains pour ger sur un vassal de Théodoric la défaite et la mo leur roi Bésa, vaincu et tué par les Goths. Avec ce fort, l'armée, composée de dix mille hommes, et d'un grand nombre de chariots chargés d'armes vivres, marcha vers le château d'Herta. Mondo pouvoit tenir contre des forces si supérieures; il fit pr tement savoir aux généraux de Théodoric le dang il étoit. Pitzia accourut aussitôt à la tête seulement de mille hommes de pied, et de cinq cents chevaux. Il teignit les ennemis sur les bords du fleuve Margus, se jetoit dans le Danube près de la ville du même Dès qu'il les aperçut, il fit faire halte, et, se tour vers ses soldats : *Camarades*, dit-il, *vous conno votre roi; nos ennemis le connoissent aussi; ils vu combattre. Montrez-leur que vous lui ressembl vous voit, tout absent qu'il est : rien ne lui écha*

ions de bravoure que vous allez faire. En même malgré l'inégalité du nombre, il fait sonner la . Les Goths, résolus de vaincre ou de mourir, s'é- t avec furie ; ils s'attachent surtout aux Bulgares, nt une plus opiniâtre résistance. Les Romains ; mais les deux nations barbares, acharnées l'une utre, se disputent quelque temps la victoire. En- Goths, par de prodigieux efforts, viennent à e terrasser les Bulgares. Sabinien, ayant perdu e toutes ses troupes, se sauve dans un château , nommé Nato. Pitzia, pour faire honneur à sa , en montrant que les Goths n'étoient avides que ire, fait jeter tous les chariots dans le fleuve, et l de dépouiller les morts ; il les laisse tout armés champ de bataille, comme autant de trophées de toire. Cyprien, qui parvint aux premières di- de la cour des Goths, signala son courage dans nbat. Tolonic et Vitigès y donnèrent les premières s de cette haute valeur qui fit dans la suite con- à Tolonic la dignité de général, et qui éleva Vi- ur le trône de sa nation. Une défaite si honteuse t le courage du soldat romain, et lui fit long- redouter les Goths comme des ennemis invin-

endant on élevoit des statues en l'honneur d'Ana- et comme la flatterie redouble d'efforts à mesure e se sent plus opposée à la vérité et à la raison, phlagonien, nommé Jean, et surnommé *Caïphe*, intendant-général des finances, imagina quelque de monstrueux pour honorer le prince. Il obtint la permission de faire fondre plusieurs des statues onze dont Constantin avoit dépouillé les villes de et d'Asie pour décorer la nouvelle Rome. De ces ges des plus grands maîtres on fit une statue colos- 'Anastase. Elle fut posée dans la place de Taurus, ne haute colonne, où l'on voyoit auparavant la sta-

An. 508.
Marc. chr.
Theoph. p. 127, 128.
Malela, p. 4..
Cedr. p. 358.

tue du grand Théodose, qu'un tremblement de
avoit abattue et brisée.

Evag. l. 3, c. 37. Theod. lect. l. 2. Proc. bel. pers. l. 1, c. 10, 16. Idem de ædif. l. 2, c. 1. Theoph. p. 129. Chron. Alex. Cedr. p. 359. Malela, p. 41. Niceph. Cal. l. 16. c. 37. Assemani, bibl. orient. t. 2, p. 58.

Le traité de paix conclu avec Cabade ne paroi
pas une sûreté suffisante contre son caractère bou
et impétueux, Céler conseilla à l'empereur d'élev
forteresse sur la frontière ; et Thomas, évêque d'A
détermina ce prince à choisir l'emplacement de
C'étoit un bourg peu considérable, bâti, disoit-o
Alexandre, situé à cinq lieues de Nisibe, environ
lieue de la frontière des Perses. Anastase en ag
l'enceinte ; il y fit construire des églises, des bai
blics, des portiques, des magasins de vivres, des ci
et tout ce qui peut contribuer, soit à la comm
soit à l'ornement d'une ville du premier ordre. I
vironna de murailles, et lui accorda de grands
léges. On y vit bientôt les statues du prince, q
donna le nom d'*Anastasiopolis*, et fit transférer l
de l'apôtre saint Barthélemi, qu'on venoit de déc
dans l'île de Chypre. Cette place devint dans l
aussi importante que Théodosiopolis : ce furent le
boulevards de l'empire du côté de la Perse, l
Justinien eut réparé les défauts des fortificatio
Dara. Il avoit fallu d'abord les achever à la hâte,
que les Perses s'opposoient à leur construction. Ca
occupé pour lors de la guerre contre les Huns, n
pas plus tôt terminée, qu'il fit porter ses plaintes à
pereur de l'infraction du traité fait avec Théod
par lequel les deux princes s'engageoient mutuell
à ne fortifier aucune place sur la frontière. Il fit en
temps filer vers Dara les troupes qu'il avoit en M
tamie. Pharasmane, de son côté, partit d'Edess
couvrir les travailleurs ; il laissa dans cette ville un
nison de Goths sous le commandement de Romai
eut beaucoup de peine à réprimer les violences q
barbares exerçoient sur les habitans pendant l'abse
Pharasmane.

étoit au-delà de l'Euphrate, où il faisoit forti-
tha et Europus. Dès qu'il apprit les mouvemens
rses, il passa promptement à Edesse avec ses
, et fit dire à l'astabide que les Romains ne
ient pas les batailles; mais qu'il seroit sans doute
ge d'épargner le sang des deux nations. Il atten-
tilement la réponse pendant cinq mois. Aspebède
ort, et son successeur désiroit que la guerre se
elât entre les deux peuples, pour avoir occasion
usage de son pouvoir. Pendant ce séjour, Céler
rendre aux soldats une licence extrême; ce qui
tellement les Edessiens, qu'ils affichèrent des
injurieux contre le général dans les lieux les
équentés de la ville. Cependant, par l'ordre d'A-
, qui ne vouloit point de guerre, Céler se trans-
d'Edesse à Dara pour s'aboucher avec l'astabide.
d'argent, il obtint de Cabade qu'il laissât sub-
es fortifications de Dara. Le traité fut renouvelé;
r, étant revenu à Edesse, dont il avoit résolu de
les habitans, leur fit grâce, à la prière de Ba-
, évêque de Constantine. Les Edessiens répa-
leur insolence par les honneurs qu'ils lui prodi-
t à son arrivée; et trois jours après il repassa
rate.

npire étoit en sûreté du côté de la Perse; mais les les de religion, dont nous parlerons dans la suite, oient ses entrailles, et la foiblesse du gouverne- ncourageoit la licence. Basile d'Edesse, honoré charge de comte d'Orient depuis son retour de , résidoit à Antioche. Il n'eut pas assez d'autorité éprimer l'audace d'un cocher du Cirque, nommé pas. Ce misérable, étant venu de Constantinople te ville, y porta l'esprit de sédition, aisé à ré- e dans un grand peuple. Toujours vainqueur es courses des chars, il fut bientôt l'idole de cette tude oisive et frivole, qui adore ceux qui la diver-

An. 507.
Malela, p. 40.

tissent. Fier de cette vaine réputation, après s'êt
gnalé dans les jeux olympiques qui se célébroie
Daphné, il se mit à la tête des spectateurs, qui,
couronner la fête, saisis d'un enthousiasme meur
coururent à la synagogue que les Juifs avoient en
en massacrèrent plusieurs, pillèrent la synagog
plantèrent une croix, et prétendirent en faire une
en l'honneur du martyr saint Léonce. L'empereur,
appris ces excès, rappela Basile, et nomma comte
rient Procope, auquel il donna un lieutenant plei
fermeté et de vigueur, nommé Ménas. A l'arriv
Procope, les séditieux se retirèrent dans une égli
Saint-Jean, hors de la ville. Ménas s'y étant transp
avec une troupe de soldats, n'y trouva plus qu'un
tain Eleuthérius, qui s'étoit réfugié sous l'autel.
perça d'un coup de lance, lui fit couper la tête, et
passant sur le pont d'Antioche, il la jeta dans l'Or
Cette exécution sévère mit les factieux en fureur
courent à l'église de Saint-Jean, enlèvent le cad
d'Eleuthérius, et le rapportent dans la ville sur un
card, comme le corps d'un martyr. Ménas marche co
eux; il se livre un sanglant combat au milieu d
ville; le lieutenant est accablé par le nombre. Deux
siliques, deux portiques, le prétoire du comte d'O
sont détruits par les flammes. Le comte s'enfuit : M
est pris, mutilé, traîné par les rues, pendu à u
tue de bronze au milieu de la place publique, enfi
hors de la ville, et réduit en cendres. La rage
épuisée, et la crainte du châtiment avoit succédé
fureur, lorsque le comte Irénée, natif d'Antioche
riva avec des ordres sévères. Tout trembla devant
et la punition des coupables n'excita plus qu
terreur.

Theoph. p. 197. Cedr. p. 359. Malala, p. … A mesure que l'ignorance s'établissoit, l'impo
en tout genre prenoit crédit, et le nombre des dup
multiplioit. Un alchimiste, nommé Jean, de la

, se fit estimer dans Antioche comme un
u premier ordre qui avoit trouvé la transmu-
s métaux. Il fit accroire aux orfèvres de la
quelques morceaux d'or qu'il leur montra
le sa composition, et qu'il s'étoit fait un grand
ar cet artifice grossier, il trompa une infinité
nnes en leur vendant de faux or. Sa renommée
aux oreilles de l'empereur, qui voulut voir ce
sonnage. Jean lui fit présent d'une bride toute
t semée de pierres précieuses. Mais, peu de
près, l'empereur, ayant reconnu la supercherie
harlatan, le relégua à Pétra en Arabie, où il
de misère, maladie inévitable à ces hommes
lleux.

Huns et les Goths avoient souvent porté l'alarme
ux portes de Constantinople. Les Bulgares ne
oient pas moins à redouter. Les environs de la
e de l'empire étoient peuplés de bourgs et de
s de plaisance remplies de richesses. Afin de les
à couvert des incursions des barbares, Anastase
struire une muraille qui, s'étendant du Pont-
à la Propontide, jusqu'au midi de Sélymbrie,
longueur de dix-huit lieues, fermoit tout l'es-
mpris entre les deux mers et le Bosphore. Elle
loignée de douze ou treize lieues de Constanti-
et avoit partout vingt pieds de largeur. Cet ou-
monument de la grandeur et de la foiblesse ro-
, étoit flanqué de tours qui communiquoient les
aux autres. Justinien fit dans la suite boucher ces
munications, afin que, si les ennemis pénétroient
l'enceinte, chaque tour devînt une forteresse qu'il
oit forcer séparément.

Proc. ædif. l. 4, c. 9. Evag. l. 3, c. 38. Zon. p. 58. Chron. Alex. Suid. voce Ἀναστάσιος. Cyl. de Constant. l. 1, c. 21.

n peut rapporter au même temps la conversion des
irènes, peuple d'Arabie sujet des Perses. Suivant
ncienne tradition, c'étoit dans l'origine une peu-
e d'Israélites que la reine de Saba avoit amenés

Theod. lect. l. 2. Niceph. Cal. l. 16, c. 37.

avec elle à son retour dans ses états; mais ils étoie[nt] venus idolâtres. On ignore de qui et à quelle occ[asion] ils reçurent, sous le règne d'Anastase, la lumiè[re de] l'Evangile. Peut-être furent-ils instruits par les H[omé]rites leurs voisins, qui, depuis plus de cent soi[xante] ans, avoient embrassé la foi chrétienne. Ils envoy[èrent] des ambassadeurs à Anastase pour lui demande[r un] évêque.

An. 508. Proc. bel. pers. l. 1, c. 10, 16. Evag. l. 3, c. 43. Marc. chr. Theoph. p. 138. Cedr. p. 361. Anast. p. 55. Malela, p. 44. Till. vie d'Euphème, art. 12. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 4, p. 319.

L'empereur Léon avoit refusé à Pérose de se joi[ndre] à lui pour garder le passage de Derbent, nommé les portes Caspiennes. Ambasuc, chef d'une hord[e de] Huns, s'en empara. Ce prince, ami de l'empereur [et de] l'empire, se voyant dans une extrême vieillesse, [offrit] de vendre aux Romains ce défilé important. Mais [Ana]stase, considérant la difficulté d'entretenir une gar[nison] dans un lieu désert et stérile, séparé du territo[ire de] l'empire, le remercia de sa bienveillance, et n'ac[cepta] point ses offres. Ambasuc étant mort peu de t[emps] après, ses fils furent chassés par Cabade, qui se ren[dit] possession du défilé. Le refus d'Anastase fut loué [a]lors comme l'effet d'une sage politique. On le b[lâma] sept ans après comme un défaut de prévoyance. [Les] Huns Sabirs ayant forcé le passage, vinrent piller [l'Ar]ménie, la Cappadoce, la Galatie et le Pont; pénétr[èrent] jusqu'à la ville d'Euchaïtes, et aux frontières de [Ly]caonie, et s'en retournèrent chargés de butin. L'e[mpe]reur, qui n'avoit pas pris les précautions nécessaire[s pour] empêcher ces ravages, eut au moins le soin de so[ulager] par ses libéralités ceux qui en avoient le plus so[uffert]. On environna de murailles les bourgs les plus [consi]dérables de la Cappadoce; on y construisit des [forte]resses, et ces provinces furent exemptées d'impo[sitions] pour trois ans. Ce fut à l'occasion de cette cour[se des] Huns qu'Euphémius, exilé à Euchaïtes, se sauva [de ce] lieu, et alla mourir à Ancyre. Son successeur [Macé]donius, exilé dans cette même ville, comme no[us]

dans la suite, se retira pour lors à Gangres, où
temps après il finit aussi ses jours. On soupçonna
reur de les avoir fait périr l'un et l'autre.
défaite de Sabinien irritoit Anastase. Il différa
lant sa vengeance pendant trois ans, jusqu'à ce
lt les troupes de Théodoric occupées contre les
ois. Alors il envoya sur les côtes d'Italie une flotte
ix cents voiles commandée par Romain, comte
mestiques, et par Rustique, capitaine de la garde.
nille soldats débarquèrent en Calabre, ravagèrent
pays jusqu'à Tarente, qu'ils attaquèrent inuti-
t. Après cette expéditiou, plus convenable à des
qu'à des Romains, ils repassèrent la mer. Théo-
pour mettre hors d'insulte les côtes de la mer
tique, employa le reste de cette année et le com-
ment de la suivante à faire construire mille bâ-
légers, également propres à la guerre et au trans-
et il leur donna ordre de se rendre le treizième
dans le port de Ravenne. Ces precautions arrêtè-
empereur qui se préparoit à une nouvelle descente.
s, pour piquer la jalousie de Théodoric, en relevant
val, il affecta de combler d'honneurs Clovis, seul
le de balancer la puissance du roi d'Italie. Il lui
a le brevet de consul, avec le manteau consulaire.
fit encore présent d'une tunique de pourpre, et
couronne d'or enrichie de pierreries. C'étoit un
lat honoraire, et quelques critiques pensent même
ne faut entendre ici que le titre de patrice, dont
npereurs prétendoient honorer les rois étrangers,
Grégoire de Tours aura confondu avec le con-
Quoi qu'il en soit, ces honneurs ne prouvent en
ne manière que Clovis reconnut la souveraineté
mpereurs; mais seulement qu'Anastase cherchoit
tacher ce conquérant pour tenir en échec Théo-
. Le roi des François reçut ces présens à Tours,
l'église de Saint-Martin, avec beaucoup de solennité,

Jorn. succes. Marc. chr.

Greg. Tur. l. 2, c. 38, et ibi Ruinart. Aimoin. l. 1, c. 22. Sigeb. chr. Sigon. imp. occid. l. 16. Vales. rerum franc. l. 6. Pagi ad Baron. Mém. acad. t. 20, p. 174.

et prit dans la suite le titre de consul et celui d'Augu
Ces noms étoient agréables à ses nouveaux sujets,
avoient été si long-temps soumis à l'empire. Il env
la couronne à Rome pour être placée dans la basili
de Saint-Pierre, non pas comme un hommage q
faisoit de sa puissance au pape, ainsi que l'ont ridi
lement avancé des auteurs ultramontains, mais com
un témoignage de sa dévotion pour le prince des a
tres. Quelques-uns reculent de deux ans le consulat
Clovis. Ce qui rend cette date incertaine, c'est que
consulats honoraires ne sont point marqués dans
fastes; ce n'étoit qu'un titre sans fonction, qui n'ét
point notifié aux sujets de l'empire.

An. 509, 510, 511. *Marcel. chr. Theoph. p.* 142. *Oriens christ. t.* 2, *p.* 796.

Les incendies faisoient beaucoup de ravage à Co
stantinople. Il y en eut deux considérables dans
deux années 509 et 510. Le second fut si viole
qu'une statue de bronze, dans la place du Stratége,
trouva fondue en partie. Anastase fit mettre à sec
nettoyer le port de Julien, que les amas de vase avoi
presque comblé. Apion, qui avoit rendu de si bons s
vices à l'empire pendant le siége d'Amide, encourut
disgrâce de l'empereur, et fut ordonné malgré lui évêq
de Nicée. On regarda dans la suite cette ordinati
comme nulle. Justin, étant parvenu à l'empire,
ayant rappelé ceux qu'Anastase avoit injustement exil
fit revenir Apion à la cour; et, connoissant sa capac
et sa droiture, il le nomma préfet du prétoire.
perfide Constantin avoit été fait prêtre; l'empereur, q
renversoit toute la discipline ecclésiastique, ne le c
pas encore assez enchaîné par la prêtrise : pour l'excl
plus irrévocablement de tout emploi civil ou militai
et comme pour aggraver sa punition, il le fit sac
évêque de Laodicée. Justin, dès son arrivée à l'empi
chassa de cette église cet indigne prélat, qui, conserva
toujours son caractère de traître, s'étoit vendu aux s
tateurs d'Eutychès.

Pendant l'année 512 le ciel parut souvent embrasé du côté du nord ; c'étoient sans doute des aurores boréales. On marque en cette année une éclipse de soleil le 29 de janvier. Mais un événement plus intéressant pour l'empire, ce fut l'établissement des Hérules fugitifs sur les terres des Romains. Pour expliquer à quelle occasion l'empereur leur donna un asile, je suivrai le récit de Procope, préférablement à celui de Paul diacre, qui, selon sa coutume, débite ici beaucoup de fables. Les Hérules, qui étoient demeurés en Germanie, avoient acquis une grande puissance dans cette vaste contrée. Ils avoient vaincu et rendus tributaires les Lombards et tous les peuples voisins. Enfin, faute d'ennemis, ils furent obligés de poser les armes. Mais ils ne purent long-temps supporter le repos, qui leur sembloit une sorte de léthargie. Au bout de trois ans, la nation éclata en murmures, et bientôt en invectives contre son roi, nommé Rodolphe. Les rois des Hérules n'en avoient guère que le nom : ils étoient absolus dans la guerre, mais très-peu respectés dans la paix ; il falloit qu'ils reçussent à leur table tous ceux qui vouloient manger avec eux, et qu'ils essuyassent les emportemens de leur ivresse. Un prince à table n'étoit plus qu'un convive, qu'on pouvoit insulter impunément. C'étoit là que les Hérules outrageoient Rodolphe. Ce n'étoit, à les entendre, qu'un lâche, un efféminé, qui laissoit abâtardir leur courage. Rodolphe, piqué au vif de ces reproches, résolut de faire la guerre sans avoir d'ennemis. La nation des Hérules n'étoit pas assez civilisée pour se ménager ces prétextes que les nations polies ont toujours sous la main pour justifier une guerre injuste. Ils avoient la bonne foi d'être ouvertement déraisonnables. Rodolphe n'avoit aucun sujet de se plaindre des Lombards, qui remplissoient fidèlement les conditions du traité. Toutefois il se prépara à les aller attaquer dans leur pays. Les Lombards, informés de ces dispositions, lui firent demander humblement pour

An. 512.
Marc. chr. Proc. bel goth. l. 2, c. 14. Paul. diac. de gestis lang. l. 1, c. 20. Till. Anastase, art. 22.

quelle raison il vouloit leur faire la guerre : *Si on peut,* disoient-ils, *nous convaincre d'avoir soustrait quelque portion du tribut que nous devons payer, nous sommes prêts à satisfaire avec usure : si le tribut vous semble trop léger, nous consentirons à l'augmenter.* Rodolphe ne répondit que par des menaces, et marcha vers la frontière. Une seconde députation ne fut pas mieux écoutée. Enfin, pour la troisième fois, ils dirent au roi des Hérules *que, puisqu'il venoit les attaquer sans aucun prétexte, ils alloient à regret prendre les armes pour se défendre ; qu'ils s'en rapportoient au jugement de Dieu, qui peut donner à la plus légère vapeur assez de force pour abattre toute la puissance des hommes; que sa justice décideroit de la victoire.* Ces paroles n'excitèrent que la risée. Les deux armées se rangent en bataille. Les Hérules, fiers de leurs succès passés et de la supériorité de leurs forces, marchent aux ennemis avec mépris : ils sont enfoncés, taillés en pièces; leur roi est tué; il n'en échappe à l'épée des vainqueurs qu'un très-petit nombre.

Une si grande perte les mit hors d'état de se maintenir en possession du pays dont ils s'étoient emparés. Ils l'abandonnèrent ; et, traînant avec eux leurs femmes et leurs enfans, après s'être arrêtés quelque temps dans la contrée qu'avoient habitée les Ruges, comme ils n'y trouvoient qu'une solitude inculte, pressés par la faim ils s'approchèrent des Gépides. Ceux-ci les souffrirent d'abord dans leur voisinage ; ils les reçurent même sur leurs terres. Mais, bientôt la compassion se tournant en mépris, ces hôtes barbares devinrent des maîtres cruels et leur firent éprouver les traitemens les plus inhumains, enlevant leurs troupeaux, abusant de leurs femmes, et aggravant leur infortune par les outrages. Les Hérules, aussi impatiens dans l'esclavage qu'ils avoient été insolens dans la prospérité, passèrent le Danube, et cherchèrent un refuge sur les frontières de

s. Ils y trouvèrent de l'humanité; mais il falloit peuple féroce fût accablé, ou qu'il accablât les Dès qu'ils eurent commencé à respirer, ils re- à leur insolence naturelle. Pour arrêter leurs Anastase fut obligé d'envoyer contre eux une Les Romains les défirent, et en tuèrent un grand . Ils pouvoient détruire la nation entière; mais i avoient échappé au carnage vinrent se jeter aux les généraux, demandant grâce, et promettant ir désormais fidèlement l'empire. Anastase en ié : il leur accorda la vie et un territoire près ube. Ils ne tinrent pas parole, et jamais ils ne l'aucun secours aux Rom ns. Nous verrons, sous e de Justinien, des traits leur perfidie.

écheresse et les sauterelle)loient la Palestine. aux en produisirent deux autres, la famine et la ce qui dura pendant cinq années, jusqu'à la fin ne d'Anastase. L'empereur, informé du malheu- tat de cette province, la déchargea des impôts. par le conseil de ses ministres, il en rejeta le far- ur les provinces voisines. Elles n'étoient guère misérables. Le fameux solitaire saint Sabas se it à Constantinople pour les affaires de l'Eglise. rut implorer la justice de l'empereur, et lui re- ta si vivement la misère des peuples, qu'Anastase t touché, et paroissoit disposé à porter lui-même te des impositions qu'il remettoit à la Palestine. Marin, son principal ministre, homme dur et oyable, fit échouer ce bon dessein, en disant que qui trouvoient ces impôts trop onéreux étoient au- t nestoriens. Ce nom seul faisoit horreur au foible se, infatué des erreurs d'Eutychès. L'imputation 'orianisme étoit pour les méchans un moyen sûr tir dans son esprit la vertu même. Dès-lors il ne plus entendre parler d'adoucissement. Sabas me- rin de la justice divine. Le ministre n'en tint

An. 513. *Surius in sto. Saba. 5° dec. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 31, art. 13.*

compte; mais, peu de temps après, le peuple, indi
de la violence avec laquelle son zèle politique fai
triompher le parti d'Eutychès, se souleva, pilla
biens, brûla sa maison, et lui auroit ôté la vie, s'il
se fût dérobé par la fuite à la fureur des séditieux.

An. 514. On commença pour lors à violer les plus sai
maximes de la morale chrétienne pour soutenir la
catholique; on vit un faux zèle combattre l'hérésie
la rébellion : premier exemple de ces guerres cri
nelles où une orthodoxie meurtrière consacre ses
reurs à la religion qui la désavoue, et prétend défe
la cause de Dieu en se révoltant contre Dieu mê
dont les princes, quoique impies et hérétiques, sont
lieutenans dans la sphère des choses temporelles. L'
glise, née sous le glaive des persécutions, avoit app
dès le berceau, à demeurer soumise aux puissances l
times qui s'efforçoient de la détruire. Pendant la tyr
nie de l'arianisme, sous le règne sanguinaire de l'i
lâtrie renaissante, elle avoit respecté l'autorité de C
stance, de Julien et de Valens. Elle venoit de souf
sans murmure les caprices de Zénon. Mais l'ignora
effaçant peu à peu les maximes de l'Evangile, Vital
trouva soixante mille hommes disposés à croire su
parole qu'ils devoient en conscience prendre les ar
contre un prince qui favorisoit l'erreur. Pour dével
per les causes de cette guerre, il est à propos de me
sous les yeux du lecteur la conduite qu'avoit jusqu'a
tenue Anastase au sujet de la religion.

Evag. l. 3, c. 31, 32. Theoph. p. 122, 123. Anast. p. 49. Cedr. p. 358. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 30, art. 47. Till. vie de Macéd. art. 6, 10. Après l'injuste déposition d'Euphémius, Macédo
avoit été placé sur le siége de Constantinople. Quoiq
fût attaché à la doctrine de l'Eglise, et qu'il fît p
fession de respecter le concile de Chalcédoine, il a
souscrit l'hénotique de Zénon, n'y voyant rien qui l
sât directement la foi catholique. Cette molle comp
sance ne put lui sauver la disgrâce du prince. C'é
entre ses mains qu'Euphémius avoit déposé la prot



par laquelle Anastase, avant que de recevoir le
ne, s'étoit engagé à maintenir les décisions du
e. Dès que Macédonius fut patriarche, l'empereur
lemanda cet acte, qu'il démentoit par sa conduite.
ince alléguoit pour prétexte qu'un écrit de cette
e déshonoroit la majesté impériale. Le refus con-
du prélat piqua vivement l'empereur, qui n'avoit
emment consenti à l'élévation de Macédonius que
l'espérance de retirer plus aisément de ses mains
ièce si importante. Cependant Anastase dissimula
ine pendant quelque temps. Il parut même savoir
u patriarche des démarches qu'il faisoit pour réu-
s esprits; mais il ne se rapprochoit pas lui-même
communion du saint-siége. En vain le pape Ana-
n, successeur de Gélase, le pressoit de se réconci-
vec l'église romaine, en abandonnant l'hénotique
énon, et en condamnant la mémoire d'Acace.
maque, qui avoit succédé au pape Anastase, ne fut
lus heureux : l'empereur ne répondit à ses lettres
par des reproches; et, pour témoigner le mépris
faisoit de ses remontrances, il envoya dans les
de l'Orient des ordres sévères contre les ortho-
qui refusoient de communiquer avec les secta-
d'Eutychès. Il empêcha Macédonius d'adresser au
une lettre synodique pour marque de commu-
; et Pallade, patriarche d'Antioche, étant mort,
nommer Flavien, qu'il croyoit favorable à l'hé-
; mais il y fut trompé.

guerre de Perse suspendit pour quelque temps les
ais desseins d'Anastase. Dès qu'elle fut terminée,
s'occupa plus que de celle qu'il faisoit à l'Eglise.
différent de Théodoric, qui, tout arien qu'il étoit,
geoit les catholiques, et savoit tellement contenir
ecte naturellement impérieuse, qu'aucune dispute
ligion ne troubla la paix de ses états, Anastase entre-

Theod. lect. l. 2. Theoph. p. 128. Anast. p. 50. Zon. p. 56. Cedr. p. 359. Fleury, hist. ecclés. l. 30, art. 56.



prenoit de forcer les consciences; il attisoit le feu d[e]
division en mettant en place des esprits turbulen[s]
ce prince, qui ne pensoit que d'après ses minist[res]
ses favoris, prétendoit à force de mauvais traite[ments]
contraindre les autres hommes à penser d'aprè[s]
Comme il joignoit les erreurs de Manès à celles d['Eu]
tychès, il fit peindre dans la chappelle de son p[alais]
quelques-unes de ces figures bizarres et monstru[euses]
qu'on voit encore aujourd'hui sur les pierres nom[mées]
abraxas, et qui ne sont que des allégories extrava[gantes]
inventées par les gnostiques, et renouvelées par les [ma]
nichéens. Ces peintures soulevèrent le peuple, accout[umé]
à ne voir dans les églises que des images édifiantes. [Tout]
étoit en trouble à Constantinople. Les hérétiques, [fiers]
de la faveur du prince, insultoient les catholiques [dans]
leurs assemblées : les catholiques se défendoient [avec]
animosité. Les empereurs avoient jusqu'alors assi[sté à]
l'office de l'église et aux processions publiques [sans]
autres gardes que leur majesté même, soutenue du r[es]
pect qu'inspire la religion. Anastase, craignant pou[r sa]
personne, se fit escorter par le préfet, à la tête de[s]
gardes; et cette précaution, qui révolta d'abord les [es]
prits, passa en coutume, et fut observée par ses suc[ces]
seurs. Pour accroître encore l'agitation et le tumulte[, il]
fit venir à Constantinople Xénaïas le manichéen, [que]
Pierre le Foulon avoit fait évêque d'Hiéraple, et [qui]
soulevoit toute la Syrie contre le patriarche Flavi[en.]
L'empereur comptoit beaucoup sur l'audace de ce [fu]
rieux. Mais son arrivée révolta tellement le clergé, [les]
moines et le peuple entier, qu'on fut obligé, peu [de]
jours après, de le faire secrètement évader. Il n'étoit [pas]
difficile à l'empereur de trouver des prélats courtis[ans;]
mais il lui fut impossible de faire plier Macédoniu[s. Il]
résolut de s'en défaire. On suborna pour l'assassi[ner]
un scélérat nommé Acholius, qui manqua son coup.



ouvert. Le patriarche, loin de poursuivre la ven-
de ce crime, prit le criminel sous sa protection,
argea de le faire subsister à ses dépens.
héroïsme évangélique ne toucha point l'empereur. *Evag. l.* 3, *c.* 33.
inua de chercher les moyens de perdre Macédo- *Theod. lect. l.* 2.
l avoit entrepris d'anéantir le concile de Chalcé- *Liberat. c.* 18.
Flavien d'Antioche déguisoit ses sentimens par *Theoph. p.* 130, 132, 134.
he complaisance; Jean Nicéote, patriarche d'A- *Anast. p.* 5, 51.
rie, prélat violent et séditieux, étoit hautement *Fleury, hist. ecclés. l.* 31, *art.* 10, 11.
: pour l'hérésie; il promettoit même à l'empe-
ux mille livres d'or, s'il venoit à bout de faire
lement condamner le concile. Anastase ne trouvoit
istance ouverte que de la part de Macédonius.
lui en marquer son ressentiment, il ôta le droit
à son église, et le transféra aux églises des héré-
Mais ce qui fortifia le parti d'Eutychès, fut l'ar-
les moines de Syrie, qui vinrent à Constanti-
à dessein d'en chasser le patriarche. Ils avoient
chef un moine audacieux et turbulent, nommé
, qui fit un grand rôle dans ces troubles. Il étoit
opolis en Pisidie, et avoit exercé à Béryte la pro-
d'avocat : païen de naissance il le fut toujours
cœur, et n'embrassa en apparence la religion
nne que pour éviter le châtiment qu'il avoit mé-
r ses crimes; il se fit moine, et fut chassé du mo-
à cause de son opiniâtreté à défendre les erreurs
chès. S'étant retiré à Alexandrie, il devint secré-
: Pierre Mongus, et troubla toute la ville, se-
a division entre les hérétiques mêmes; ce qui
it de sanglantes querelles. Enfin les magistrats
: faire arrêter ce perturbateur, il prit la fuite, et
it à Constantinople à la tête de deux cents moines
comme lui d'un zèle furieux et meurtrier. L'em-
les reçut avec joie, comme un renfort propre à
ses desseins. Mais peu de jours après on vit ar-
e Palestine un essaim de moines orthodoxes aussi

nombreux, qui venoient pour combattre le par
Sévère, et pour secourir Macédonius : si le patri
eût été aussi violent que ses ennemis, Constanti
seroit devenue le théâtre d'une guerre civile.

Theoph. p. 132, 133, 134, 135, 136. Theod. lect. l. 2. Marcel. chr. Evag. l. 3, c. 31, 32, 34. Cedr. p. 359, 360. Vict. Tun. Liberat. c. 19. Zon. t. 2, p. 55, 56. Chron. Alex. Niceph. Cal. l. 16, c. 26. Manas. p. 62. Anast. p. 51, 52, 53. Hist. miscel. l. 15. Malela, p. 44, 45. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 31, art. 11, 13, 19. Till. Macédonius, art. 11, 13, 14.

Les esprits s'aigrissoient de plus en plus. Les schi
tiques, au milieu de l'office divin, mêloient aux p
de l'Eglise des paroles qui renfermoient le venin d
hérésie ; et les catholiques, irrités, voulant leur im
silence, éclatoient en injures, et s'échappoient
violences qui augmentoient le tumulte. Enfin le pe
indigné des affronts dont on accabloit le patri
s'assembla en foule autour du palais. Tout reten
d'invectives atroces contre l'empereur ; on l'ap
manichéen, tyran indigne de régner. Anastase, ef
fit fermer les portes, et donna ordre de lui ten
vaisseau prêt pour le transporter en Asie. Il avoit
veille qu'il ne verroit plus Macédonius. Dans l'
vante où il étoit, il le manda, et le prélat vint au
au travers des applaudissemens du peuple et des s
mêmes, qui l'encourageoient et le combloient de b
dictions. Il parla avec fermeté à l'empereur, lui re
chant d'être ennemi de l'Eglise ; le prince, abattu p
crainte, feignit d'être touché de ses reproches, et pr
de rétablir la paix. Ce n'étoit pas son intention ; p
temps après, il mit entre les mains du patriarch
profession de foi captieuse et insuffisante, à la
Macédonius se laissa tromper ; ce qui jeta l'alarme
les catholiques ; et le prélat fut obligé de se justifi
bliquement en protestant de son attachement au c
de Chalcédoine. Ce concile étoit le fléau des par
d'Eutychès et de Dioscore. Anastase voulut se sai
actes originaux déposés dans le trésor de l'égli
Constantinople. Céler, maître des offices, alla le
mander de la part de l'empereur ; et comme, sur le
du prélat, il menaçoit de les enlever de force, M
donius, après avoir enveloppé ce sacré dépôt, le s

ceau, et le plaça sur l'autel, le mettant ainsi
garde de Dieu même. Céler n'osa y porter la
nais l'eunuque Calépodius, économe de l'église,
va la nuit suivante, et les porta à l'empereur, qui
en pièces et les jeta au feu. Croyant avoir dé-
: monument redoutable à l'hérésie, il ne songea
u'à se défaire de Macédonius. Deux imposteurs
és accusèrent le prélat de crimes infâmes. Ce fut
i que l'accusé confondit la calomnie en prouvant
toit eunuque. Le peuple, le sénat, l'impératrice
e, s'intéressoient vivement pour le patriarche, à
de la pureté de sa foi, et de la sainteté de ses
. Mais nulle considération ne put arrêter Ana-
Comme il craignoit la sédition, il le fit enlever
it la nuit, et conduire à Euchaïtes, où étoit son
esseur Euphémius.
othée, trésorier de l'église, fut placé le lendemain
siége de Constantinople. C'étoit un prêtre décrié
es débauches, qui lui avoient même attiré des
us infâmes, mais d'un caractère très-propre à
r dans des temps de trouble. Sans foi comme sans
ur, tantôt il admettoit, tantôt il rejetoit le concile
lcédoine, et nioit hardiment, selon ses intérêts
, qu'il eût jamais fait l'un ou l'autre. La plupart
:lésiastiques orthodoxes ou prirent la fuite, ou
jetés dans les prisons. On fit le procès à Macé-
déjà exilé; il fut condamné sans être entendu,
; évêques courtisans, tout à la fois accusateurs,
s et juges. Plusieurs prélats de l'Orient, la meil-
artie du clergé, des moines et du peuple de Con-
ople, lui demeurèrent attachés. Timothée en fit
r un grand nombre dans l'Oasis. Ce patriarche
et cruel attroupa des paysans brutaux, et, s'étant
leur tête, il força les monastères qui lui étoient
s, renversa les autels, fit fondre les vases sacrés, et
cra les moines. Mais ni sa tyrannie, ni la faveur

que le prince prêtoit à ses violences, ne purent inti
les personnes les plus vertueuses de la cour. Juli
femme d'Olybre, refusa constamment de le reconn
malgré ses artifices, soutenus des plus vives sollicit
de l'empereur. Pompée, neveu d'Anastase, aima m
encourir la disgrâce de son oncle que de trah
cause d'un prélat qu'il respectoit. On s'empressoit d
voyer à Macédonius des soulagemens qui surpas
ses besoins. A la cour d'Anastase, le patriarche
conservoit plus d'amis que n'en avoit l'empereur.
que temps après, Macédonius ayant été obligé,
une incursion des barbares, de quitter Euchaïtes
se retirer à Gangres, comme il étoit près de mou
chargea un de ses clercs de dire à l'empereur
alloit l'attendre devant le tribunal du juge des s
rains de la terre. Macédonius respectoit l'église rom
Pour terminer les disputes, il avoit demandé plu
fois à l'empereur un concile général, auquel pr
l'évêque de Rome. Néanmoins il mourut hors
communion des papes, parce qu'il ne voulut ja
effacer des diptyques le nom d'Acace. On ne laiss
de le compter parmi les saints.

Après la mort de ce patriarche, l'empereur croy
plus trouver d'obstacle au triomphe de la doctrine d
tychès. Ce prince ignorant se piquoit à la fois de t
logie et de bel esprit. Il entreprit de réformer les
Evangiles, disant qu'ils avoient été composés par des
sans lettres. Ebloui des sophismes de l'hérésie, il n'
toit que Timothée et les théologiens du parti, dont
deur téméraire l'exposoit sans cesse à de nouveaux
ge... Le ministre Marin, et Platon, préfet de Con
tinople, allèrent par son ordre à la grande église un
de dimanche, et, montant à la tribune, ils enton
une formule hérétique qui blessoit les oreilles des or
doxes. Ceux-ci les interrompirent, et furent chargé
même temps par une troupe de soldats qui en tuè



rs dans l'église même, et entraînèrent quelques
lans les prisons, où on les laissa mourir de faim
uisère. Les mêmes excès se renouvelèrent peu de
près dans l'église de S -Thomas, et il y eut
plus de sang répandu. Le lendemain, jour de pro-
solennelle, les catholiques, aigris par les cruautés
venoit d'exercer contre eux, se rendent en foule
e Cirque; et tandis que les ecclésiastiques, les en-
t les femmes y chantent des prières conformes à
nne liturgie; les autres se dispersent dans la ville,
rent les moines que Sévère avoit amenés, et, de
t avec les soldats, portent au milieu du Cirque
les enseignes militaires, comme pour établir en ce
camp de la religion. La psalmodie se change en
urs séditieuses; on charge de malédiction Ana-
les uns demandent pour empereur Aréobinde, les
Vitalien. On abat les statues du prince. Céler et
e se présentent pour apaiser le peuple: une grêle
rres les met en fuite. On pille la maison de Marin,
brûle ainsi que celle de Platon. On trouva dans la
ière un moine chéri de l'empereur; après qu'on
égorgé, on promena sa tête au bout d'une pique, en
: *Voilà l'ennemi de la Trinité.* On poignarda une
use, parce qu'elle étoit en crédit auprès du prince.
eux cadavres, liés ensemble, furent traînés par les
t réduits en cendres. Marin et Platon auroient
vé les mêmes effets de la rage populaire, s'ils eussent
couverts. On cherchoit Aréobinde pour le procla-
mpereur; mais ce sage officier avoit passé le Bos-
dès le commencement du tumulte.

ès toutes ces violences, la multitude, teinte de sang,
emble dans le Cirque; ils se rangent en procession
rchent au palais, portant des croix et le livre des
giles, et chantant les prières catholiques. Ils les in-
npent bientôt pour demander à grands cris qu'on
ivre Marin et Platon, auteurs de tous ces maux:

ils vont, disent-ils, les faire dévorer par les bêtes. H reusement l'empereur, pour se dérober à cette fou impétueuse, s'étoit allé cacher dans le faubourg de B quernes, où sa femme Ariadne l'accabloit de reproc La révolte dura trois jours, pendant lesquels le Cir offroit le spectacle d'une dévotion rebelle et fanatiq des croix et des enseignes, des litanies et des cris sé tieux. Enfin, la fureur se ralentissant peu à peu, A stase hasarda de se montrer au peuple sans aucune ma de sa dignité, dans une contenance humble et supplia Il fit crier par un héraut qu'il étoit prêt à dépose diadème. Dès qu'il parut sur les degrés du Cirque, i fit un grand silence; alors, élevant sa voix : *Si vous pouvez*, dit-il, *voir la couronne sur ma tête, ce n pas sans doute que vous prétendiez vivre sans em reur : choisissez-en un autre. Fasse le ciel qu'il soit heureux! du moins n'aura-t-il pas un plus sincèr sir que vous le soyez vous-mêmes.* Ces paroles entre pées de sanglots touchèrent le peuple : ceux qui aup vant ne parloient que de le mettre en pièces ver des larmes avec lui, et le prient de reprendre le dème. Il leur proteste de son côté, avec serment, ne les troublera plus ni dans leur culte ni dans l dogmes. Toute cette multitude se sépara satisfaite de promesses, qu'Anastase ne pouvoit accomplir tant auroit un ministre tel que Marin, et des directeu conscience tels que Sévère, Timothée et Jean d'Ale drie. Les jours suivans furent employés à la rech des chefs de la sédition. On en fit mourir un g nombre; le peuple, qui avoit secondé leur rage avec de chaleur, assista froidement à leur supplice, et remporta qu'une impression de terreur.

Il ne tint pas à Sévère qu'une scène si affreuse n renouvelât dans la ville d'Antioche. Le patriarche l vien avoit usé d'artifice pour sauver sa foi sans s'att la persécution. Sa politique fut inutile. Le furieux

i vouloit dominer en Syrie, où il avoit autre-
yé des affronts bien mérités, persuada au prince
vien étoit un ennemi caché. Il arma contre le
i même espèce de soldats qu'il avoit employés à
itinople contre Macédonius. On vit arriver à An-
Kénaïas, suivi d'une foule de moines schisma-
qui menaçoient Flavien des dernières violences,
prononçoit anathème contre le concile et contre
: du pape Léon. D'autres moines, zélés pour Fla-
pour la doctrine catholique, accoururent aussi
dessein de s'opposer aux ennemis du prélat. La
it bientôt embrasée du feu d'une guerre civile.
i, on jeta dans l'Oronte un grand nombre de
atiques. Il fut aisé à Sévère de faire passer Flavien
steur de la sédition. L'empereur envoya ordre de
ser, et de le conduire à Pétra en Arabie, et avec
sieurs évêques, des ecclésiastiques et des moines,
tirent de la ville chargés de fers. Sévère fut installé
place, et devint le tyran de l'église de Syrie. Il y
pendant des évêques qui refusèrent d'accepter ces
synodiques; et il s'en trouva deux assez hardis
ii faire signifier une sentence d'excommunication.
t Côme d'Epiphanée, et Sévérien d'Aréthuse. Un
, déguisé en femme, mit la sentence entre les mains
ère, et s'échappa au travers de la foule avant que
veau patriarche pût savoir ce qu'on lui présentoit.
ase, informé de cette hardiesse, ordonna au gouver-
le Phénicie, nommé Asiaticus, de chasser de leurs
Côme et Sévérien. Mais cet officier lui ayant
é que ces deux prélats avoient beaucoup de parti-
et que, pour exécuter ses ordres, il faudroit tirer
, Anastase lui récrivit de n'en rien faire; et ce fut
qu'il leur dit cette parole mémorable, qui lui feroit
l honneur, s'il y eût été plus fidèle, mais qui deve-
ridicule dans sa bouche: *Je croirois payer trop cher*

le succès de l'affaire la plus importante, s'il en co
à mes sujets une goutte de sang.

Sévère, en possession du siége d'Antioche, v
faire des conquêtes au parti d'Eutychès jusque che
barbares. Cabade, roi de Perse, d'abord persécu
du christianisme, après avoir versé beaucoup de sa
avoit enfin reconnu que les vrais chrétiens sont les
fidèles sujets des princes même qui suivent une a
croyance. Il avoit donné dans ses états liberté de relig
Alamondare, le plus puissant des rois sarrasins suje
la Perse, s'étoit fait instruire des principes du chri
nisme ; et, ayant trouvé cette religion plus raisonn
que celle de ses pères, il avoit reçu le baptême. Sé
se fit un point d'honneur de gagner à sa secte un g
rier dont le nom faisoit trembler la Syrie et la P
nicie. Il lui envoya deux évêques pour lui inspirer
erreurs d'Eutychès, dont la principale consistoit à
reconnoître en Jésus-Christ qu'une seule nature ; la
ture divine, à laquelle devoient s'attribuer la naissa
les souffrances et la mort du fils de Dieu. Le Sarra
après les avoir écoutés, leur promit de se décide
lendemain. Pendant la seconde entrevue, un de ses
ficiers étant venu lui dire un mot à l'oreille, il fei
de tomber tout à coup dans une profonde tristesse
comme les prélats lui en demandoient respectueusem
la cause : *Hélas !* leur dit-il, *j'apprends que l'arch*
Michel vient de mourir. Les prélats lui représentant p
le consoler, qu'on le trompoit, et qu'un ange étoit
mortel de sa nature : *Et quoi !* leur répliqua-t-il,
voulez bien me persuader que la nature divine a su
mort ! Cette brusque réfutation, appuyée d'un regar
d'un ton militaire, déconcerta les deux convertiss
Ils prirent sur-le-champ congé d'un prince aussi e
ditif dans les discussions théologiques que dans ses
cursions guerrières.

rti d'Eutychès reçut à Jérusalem un autre af- *Theoph. p.* 131, 136.
ui lui fut beaucoup plus sensible. L'empereur *Niceph. Cal. l.* 16, *c.* 32, 34.
it depuis long-temps de gagner Elie, patriarche *Baronius.*
ville. Irrité de sa résistance, il avoit enfin ré- *Fleury, hist. ecclés. l.* 31, *art.* 13, 20.
le chasser de son siége; mais le saint solitaire *Till. vie de Macédonius, art.* 28.
étant ... Constantinople, avoit trouvé moyen
r le pr... En vain Sévère, devenu patriarche
che, essayé de surmonter la constance d'Elie.
ant aussi peu touché de ses menaces que de ses
, il eut recours à l'autorité impériale, et fit venir
lats pour chasser Elie de Jérusalem. Sabas, à la
ses moines, força les soldats d'abandonner la
nastase donna ordre à Olympius, duc de Pa-
, de s'y transporter avec ses troupes. Elie céda à
nce, et les schismatiques mirent en sa place un
é Jean. Sabas revient avec ses moines; il agit si
nment sur l'esprit du nouvel évêque, qu'il le dé-
lu parti de Sévère. L'empereur en est bientôt in-
Un de ses courtisans, nommé aussi Anastase,
ette occasion pour se faire donner le commande-
a Palestine; il s'engage à payer à l'empereur trois
ivres d'or, s'il ne vient pas à bout de faire rentrer
ans la communion de Sévère. Il ne convenoit pas
najesté impériale d'accepter de pareilles offres;
'empereur aimoit l'argent, et c'étoit un moyen
dre cette place en paroissant la donner. Il révoque
Olympius; et le nouveau commandant, arrivé à
lem, commence par se saisir de la personne de
u'il met en prison, en lui protestant qu'il n'en
qu'après avoir signé sa réunion avec Sévère. Le
rche feint de céder à la persécution; il promet au
anathématiser publiquement le concile de Chal-
e, pourvu qu'on le mette en liberté. Deux jours
, le duc s'étant rendu à l'église pour être témoin
xécution de cette promesse, est fort surpris d'en-
: Jean prononcer anathème contre les adversaires

du concile. Les moines assemblés en grand nombre à la suite de Sabas et de l'abbé Théodose, et soutenus de tout le peuple, font craindre une sédition pareille à celle de Constantinople. Anastase se retire couvert de confusion. A cette nouvelle, l'empereur se disposoit à exiler Jean, Sabas et Théodose. Les deux abbés lui écrivirent une lettre que nous avons encore, dans laquelle ils se plaignent de l'abus que les hérétiques font de son autorité; ils le supplient d'arrêter les violences; et, sans ménager Sévère, qu'ils représentent comme le fléau de la religion, ils protestent qu'ils ont résolu de perdre la vie plutôt que de trahir la foi. Anastase, occupé pour lors de la guerre contre Vitalien, perdit de vue les affaires de la Palestine.

Evag. l. 3, c. 43. Theoph. p. 134, 137, 138. Marc. chr. Vict. Tun. Jorn. succes. Cedr. p. 360, 361. Anast. p. 54, 55. Zon. p. 55. Malela, p. 42, 43, 44. Niceph. Cal. l. 16, c. 38. Hist. miscel. l. 15. Baronius. Pagi ad Baron.

Tel étoit l'état de l'église d'Orient lorsque Vitalien, fils de Patriciole et petit-fils d'Aspar, emporté par ce zèle aveugle qui, dans les siècles postérieurs, a causé tant de maux, entreprit de défendre la religion par les armes. Il avoit gagné le cœur des catholiques, en réclamant sans cesse contre la persécution qui leur étoit suscitée. L'exil de tant d'évêques, et surtout de Macédonius et de Flavien, fut en apparence la principale cause de sa révolte; il demandoit que ces prélats fussent rétablis dans leur siége. Quoiqu'on ait prétendu justifier ses intentions, on peut cependant soupçonner sa témérité que la religion n'étoit qu'un voile dont il couvroit son ambition; elle n'a jamais eu de plus sûr emploi auprès des chefs de parti; et Vitalien devoit être tenté de profiter de l'affection que le peuple avoit fait paroître pour lui dans la sédition de Constantinople, en le demandant pour empereur au lieu d'Anastase. Les habitans de la Thrace, de la Mœsie et de la petite Scythie, l'invitoient depuis long-temps à se déclarer défenseur de la foi; ils accoururent avec joie sous ses enseignes. Deux corps nombreux de Huns et de Bulgares, attirés par l'amour du pillage, se joignirent à lui;



ors il assembla soixante mille hommes. C'étoit rier d'une capacité médiocre; mais il eut affaire néraux encore moins habiles; et si l'on excepte lgares et les Huns, dont la férocité naturelle it le courage, ses troupes étoient animées par le ne. Il les équipa d'abord, et les fit subsister aux d'Anastase. Un convoi considérable de vivres, nt, d'armes et de toutes sortes de munitions, que reur envoyoit aux armées de Thrace et d'Illyrie, entre ses mains, et lui fut d'un grand secours. archa vers Constantinople en ravageant tout le Hypace, neveu de l'empereur, vint au-devant de la tête de soixante-cinq mille hommes. Cette fut mise en déroute. Hypace fut pris, chargé aînes, et enfermé par dérision dans une cage de qu'on portoit à la suite des troupes victorieuses. ien força la longue muraille, et vint camper ebdome. De là il étendit ses quartiers dans l'es- de sept milles, jusqu'à la Porte dorée, près du de Céras, de sorte que son armée bordoit toute la du triangle qu'occupe le terrain de Constantinople la Propontide et le golfe. Il y demeura huit jours, lant lesquels Anastase ne cessa de lui faire porter Théodore des paroles qu'il n'avoit pas dessein de r, quoiqu'il les confirmât par les sermens. Vitalien aissa tromper, et reprit la route de Mœsie.

peine fut-il éloigné, qu'il apprit qu'Anastase, ayant é ses troupes, avoit mis Cyrille à leur tête. Le nou- général alla chercher Vitalien au fond de la ace. Il y eut une bataille sanglante, dont le succès douteux. Mais Cyrille ayant eu depuis l'avantage plusieurs rencontres, Vitalien se retira vers le mont nus; et Cyrille, croyant la campagne finie, alla se ser à Odessus. Plongé dans les plus infâmes dé- ches, il ne songeoit qu'à se divertir, lorsque Vita- n, après avoir corrompu par argent les soldats qui

gardoient les portes, se rapprocha pendant
entra dans la ville avec un détachement de se
surprit et égorgea Cyrille, qu'il trouva cou
deux femmes perdues. Les soldats de Cyrill
nèrent à lui: il s'empara d'Odessus et d'An
ses courses dans toute la Thrace, et jeta de
l'alarme dans Constantinople.

An. [illegible] Les murmures du peuple qui favorisoi
[illegible] Anastase. Il feignit de vouloir
[illegible] de l'Église. Le pape Hormisdas ven
[illegible] Symmaque: l'empereur lui écrivit
[illegible] décembre 514, pour l'inviter à
[illegible] général qui se tiendroit à Hérac
[illegible] au premier de juillet
[illegible] On y devoit terminer les contest
[illegible] et juger la cause des évêq
[illegible] Vitalien avoit, de
[illegible] pape. Il écrivit encore à Hormisd
[illegible] pour lui demander sa méd
[illegible] des patrices, qu'il chargea
[illegible] Il prioit cette compagnie
[illegible] la tranquillité de l'Église
[illegible] sembloit désirer a
[illegible] lui-même par son at
[illegible]

Vitalien, informé des démarches d'Anasta
[illegible] se fier à ses avances trompe
[illegible] succès. Il se mit en campagne
[illegible] la désolation sur son pas
[illegible] pendant l'hiver, et
[illegible] barques, accompagnoit
[illegible] du rivage du Pont-Eu
[illegible] insulter le fau
[illegible] brûlant les
[illegible] Pour [illegible] le mé
[illegible] troupes d'Anastase. Il se contente

les soldats qu'il faisoit prisonniers, et les vendoit une obole par tête. Il établit son camp près de la Sosthène sur le Bosphore, à deux lieues et demie nstantinople. Son dessein étoit de s'emparer de la n côté de la mer, en forçant l'entrée du port.
stase avoit fait venir d'Athènes le philosophe s; ce n'est point le fameux platonicien dont il este encore plusieurs ouvrages; il ne vivoit plus étant mort vers 485. Celui dont il s'agit étoit un ien de même nom, auquel les Grecs attribuent te occasion des opérations merveilleuses. Je les terai sans m'en rendre garant. Il rassura d'abord reur, qui avoit perdu courage, et lui conseilla de bler tout ce qu'il avoit de troupes dans la ville et virons, de les embarquer, et de faire attaquer n. S'adressant alors à Marin, qui étoit présent: *us mettrai entre les mains*, lui dit-il, *de quoi tir la flotte ennemie.* Il se fit en même temps ap- une grande quantité de soufre vif; et après l'avoir ré et divisé en menues parcelles: *Vous n'aurez pas d'autre secours*, ajouta-t-il, *livrez le combat le lever du soleil, et vous verrez réduire en cendres les vaisseaux où vos flèches porteront quelque de cette matière.* Marin, qui n'étoit pas homme erre, pria l'empereur de le faire accompagner de u'un des généraux. Anastase manda Patrice le gien, et Jean, qui n'est désigné que par la qualité de Valériane. Il leur donna ordre de faire embarquer 'on avoit assemblé de soldats, et d'aller chercher la ennemie. Mais ces deux officiers, se jetant aux pieds mpereur, le supplièrent de les dispenser d'un em- dont ils se reconnoissoient incapables. *Nous n'en- ns rien aux combats de mer*, disoient-ils; *nous ns mieux nous avilir nous-mêmes par cet aveu, d'exposer par une présomption criminelle le salut rince et de l'empire.* Cette sincérité généreuse, qui,

au défaut de la capacité, est la chose du monde la[...] estimable, ne fit qu'irriter l'empereur. Ce prince, [...] pensoit sans doute que la commission du souverain d[...] le talent qu'elle exige, les chassa de sa présence [...] indignation, et chargea Marin seul de l'entreprise.

Le ministre, devenu général, rassembla dans le [...] tous les vaisseaux et toutes les barques qui se trouv[...] dispersés tant sur le golfe de Céras que sur le Bosp[...] et sur les côtes de la Propontide. Il les garnit de tro[...] auxquelles il distribua cette matière inflammable [...] lui avoit donnée Proclus, et il leur enseigna la ma[...] d'en faire usage. Vitalien, de son côté, fit embar[...] les Huns et les Goths de son armée, et fit voile [...] Constantinople. Marin n'étoit pas encore sorti du g[...] en sorte que les deux flottes se rencontrèrent ent[...] faubourg de Syques et la ville. Le combat comm[...] sur la troisième heure du jour, et Marin fut heu[...] d'avoir affaire à un ennemi si peu expérimenté. Dès [...] Vitalien vit ses vaisseaux en feu, il prit la fuite, et [...] gagna son camp. La plupart des barques embrasée[...] firent échouer au rivage de Syques. Les matelots et [...] soldats gagnèrent la terre; mais il n'en échappa qu[...] petit nombre. On passa tout le jour à poursuivre e[...] massacrer ces malheureux. Vitalien décampa la [...] suivante, et fit tant de diligence, que Marin per[...] l'espérance de l'atteindre le lendemain. Le vainqu[...] rentra dans la ville au milieu des acclamations de[...] flatteurs, glorieux lui-même d'une victoire qui ne [...] avoit pas coûté plus de peine qu'une promenade su[...] golfe. J'ignore si cette invention de Proclus a quel[...] rapport au feu grégeois. Ce seroit la première fois q[...] paroîtroit dans l'histoire. On ne commença d'en f[...] usage que cent cinquante ans après, sous le règne [...] Constantin Pogonat. Ce qu'il y a de certain, c'est q[...] entroit du soufre dans la composition du feu grége[...] Les auteurs grecs disent qu'il n'étoit pas besoin de mé[...]



à la composition de Proclus, et que le mouve-
seul, joint à l'ardeur de rayons du soleil, suffisoit
l'enflammer.
Zonare, ce fut par le moyen de miroirs ardens
a flotte de Vitalien fut embrasée. Proclus en avoit
ire d'airain, et les avoit suspendus aux murailles de
tinople, vis-à-vis de la flotte ennemie. Ils opérè-
e même effet que ceux d'Archimède avoient autre-
oduit sur la flotte romaine devant Syracuse, si
ut en croire des auteurs postérieurs à Archimède
tre cents ans; car les plus anciens et les plus graves
ns n'en parlent pas. Il seroit aussi très-possible
s prétendues inventions de Proclus fussent con-
s par les historiens grecs du moyen âge, pas-
s pour le merveilleux; disposition très-voisine du
ge. Cet événement n'est rapporté que par Zo-
et par Maléla. Ils ajoutent qu'après ce service im-
t, Proclus demanda la permission de retourner
école d'Athènes; qu'il refusa quatre cents livres
e l'empereur lui offroit pour récompense, et qu'il
t peu de temps après.
hiale, sur la côte du Pont-Euxin, entre Mésembre
pollonie, étoit la place d'armes de Vitalien. S'y
retiré après la perte de sa flotte, il y faisoit de nou-
préparatifs. L'empereur, encore effrayé du péril
venoit de courir, résolut d'apaiser ce zélateur à
e prix que ce fût. Il lui fit porter par des séna-
des propositions d'accommodement. Vitalien de-
it le rappel des évêques, et un concile général,
l le pape présideroit, pour y réformer tout ce
avoit fait contre l'intérêt de l'Eglise catholique.
la sûreté de ces conditions il ne se contentoit pas
ment de l'empereur, il exigeoit encore celui du
entier, des magistrats et des principaux d'entre le
e. Anastase, que cette défiance déshonoroit, con-
it à tout. Le traité fut conclu. Vitalien fut comblé

de présens et déclaré général des troupes de la Th
qu'il avoit ravagée. Hypace étoit détenu dans un ch
de la Mœsie. Pendant le cours de la guerre, Vit
avoit refusé de l'échanger contre un de ses lieuten
nommé Uranius, quoiqu'on lui offrît de retour
cents livres d'or. La paix étant faite sans qu'Anas
qui craignoit les incidens, eût rien stipulé en fave
son neveu, Secondin, père d'Hypace, obtint pa
prières et par ses larmes la liberté de son fils, pa
rançon duquel Vitalien se contenta de quatre-ving
livres d'or. Il alla lui-même le tirer de sa prison,
renvoya à son oncle. Ainsi se termina cette guerr
treprise contre l'esprit du christianisme, sous pr
de défendre la catholicité. Elle ne fut utile qu'au
qui fit acheter la paix. La religion, loin d'y rien ga
perdit le mérite de la soumission et de la patience
tienne.

Marc. chr. Vict. Tun. Ennod. paræneś. Theoph. p. 137, 138, 139. Anast. p. 54, 55. Cedr. p 360. Hist. miscel. l. 15. Cod. Just. l. 1, tit. 2, leg. 18. Sigon. imp. occid. l. 16. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 31, art. 21 et suiv.

Dès que la paix fut conclue, Anastase cherch
moyens d'en éluder les conditions. Il avoit témoig
pape Hormisdas un grand désir d'apaiser les tro
de l'Eglise, et convoqué un concile à Héraclée. Le
lui envoya cinq légats chargés d'une réponse, da
quelle, après avoir loué le dessein de l'empereur,
mandoit qu'il étoit prêt à se rendre lui-même à C
stantinople, si le prince étoit vraiment résolu de ré
les maux passés, d'anathématiser les hérétiques, d
cevoir le concile de Chalcédoine, et de condamner A
L'instruction que le pape donna à ses légats est un
d'œuvre de politique chrétienne : toutes leurs dém
y sont compassées, toutes leurs paroles y sont p
avec une extrême sagesse. Théodoric se joignit au p
et ce prince arien, mais généreux, voulut bien co
buer au rétablissement de la concorde dans l'Eglis
tholique. Il envoya le préfet de Rome, nommé Ag
pour y exhorter Anastase. Le sénat romain chargea
les légats d'une lettre dans laquelle il reconnoiss



ité de l'empereur. J'en ai parlé dans l'histoire
le Zénon. Cette compa nie rendoit témoignage
ont le saint pontife étoit animé pour la réu-
nvoyé de Théodoric fut le seul qui ne perdit
emps auprès d'Anastas il n'obtint rien pour
e l'Eglise ; mais il con l un traité par lequel
renonçoit à toute ent reprise sur l'Italie. Le
es légats fut entièreme itile. L'empereur,
r les conseils du patriarcl Timothée, ne cher-
à regagner le peuple de C stantinople. Il y
a paroissant consentir à t t, excepté à la con-
on d'Acace, dont la méi e étoit chère au peu-
lui sut bon gré de son attac ment à l'honneur
flat. On blâmoit, au contraire, l'inflexibilité du
le ses légats. Le prince les amusa de belles pa-
les retint jusqu'à l'été suivant, en les traitant
avec honneur ; et, pour marquer davantage la
de ses sentimens, il les fit accompagner à leur
par Théopompe, comte des domestiques, et par
, conseiller d'état. Ces deux députés portoient
, de la part de l'empereur, une profession de foi
hodoxe ; mais ils demandoient en même temps
ur éviter le scandale, la mémoire d'Acace fût
e. Cette demande étoit jetée exprès pour rom-
égociation. Aussi le pape, convaincu de la du-
l'Anastase, renvoya les députés sans rien con-

seconde légation du pape n'eut pas un plus heu-
ccès. Anastase, après avoir en vain tenté de cor-
les légats, les congédia, avec défense d'entrer dans
ville. Ayant appris qu'ils avoient répandu des
tions dans les provinces, il rompit ouvertement
pape ; et comme on lui représentoit que, par
nduite, il violoit le serment qu'il avoit fait à Vi-
ce fut à cette occasion qu'il répondit que les
s d'état dispensoient un prince de tenir sa pa-

role, fût-elle confirmée par un serment. Pour a[illegible] de gagner le peuple de Constantinople, il fonda u[illegible] venu de soixante-dix livres d'or, qui devoient êtr[illegible] ployées aux frais des enterremens, en sorte qu'il n'e[illegible] tât rien aux particuliers. Croyant alors pouvoir le[illegible] masque sans aucun danger, il congédia deux cents év[illegible] qui s'étoient déjà rendus à Héraclée pour le concile[illegible] venir à Constantinople les principaux évêques catho[illegible] d'Illyrie. Les mauvais traitemens qu'ils y reçurent r[illegible] rent leurs collègues, qui, au nombre de quarante, r[illegible] cèrent à la communion de Dorothée, évêque de The[illegible] nique, leur métropolitain, et s'unirent au pape. Les v[illegible] ces recommencèrent de toutes parts. Sévère, patri[illegible] d'Antioche, suivi d'une troupe de scélérats, attaq[illegible] grand nombre de moines de Syrie qui étoient en c[illegible] pour se rendre à un monastère où ils devoient déli[illegible] sur l'état de l'Eglise. On en tua trois cent cinq[illegible] on en blessa plusieurs; on les poursuivit jusque[illegible] les églises où ils se refugioient. En vain ceux qui é[illegible] pèrent de ce carnage portèrent leurs plaintes à l'e[illegible] reur, ils en furent rebutés avec mépris. Ils s'adress[illegible] au pape, qui ne put leur envoyer que des consolati[illegible] C'est ainsi que ce prince, qui se vantoit d'épargn[illegible] sang des catholiques, le prodiguoit en effet par la li[illegible] qu'il donnoit de le verser impunément.

Marc. chr. Vict. Tun. Theoph. p. 139. Evag. l. 3, c. 43. Cedr. p. 361. Malela, p. 42, 44.

Ariadne mourut au milieu de ces troubles. Qu[illegible] cette princesse fût déréglée dans ses mœurs, elle dem[illegible] toujours attachée à la doctrine catholique, dont [illegible] avoit reçu les instructions dans le palais de l'emp[illegible] Léon son père. Souvent elle avoit traversé les ma[illegible] desseins des deux princes qu'elle épousa successive[illegible] Elle étoit secondée dans ses bonnes intention[illegible] Magna, sœur d'Anastase, par son neveu Pomp[illegible] par Anastasie, femme de ce dernier. Mais l'aff[illegible] pour le parti d'Eutychès l'emportoit dans le cœ[illegible] prince sur celle qu'il avoit pour sa famille. Ari[illegible]

t épousé Zénon en 468, devoit avoir environ -cinq ans lorsqu'elle mourut en 515. Cette année la ville de Rhodes fut renversée par un ment de terre. C'étoit, depuis sa fondation, la ie fois qu'elle éprouvoit ce malheur. Pour la re- : ses ruines, Anastase fit distribuer une somme it à ce qui restoit d'habitans.

ais long-temps les rois des Bourguignons se fai- honneur des titres de dignité qu'ils recevoient des eurs. Gondiac avoit porté celui de maître de la . Ses quatre fils avoient hérité de ce titre. Gonde- qui resta le dernier, étant mort en 516, son fils mond députa un de ses officiers à l'empereur pour ifier son avénement à la couronne, et lui de- ler sa bienveillance. Théodoric, qui avoit alors ue sujet de querelle avec Sigismond, quoique ce e fût son gendre, refusa le passage au député. tase prévint le nouveau roi; il lui confirma les ités qu'il lui avoit déjà conférées du vivant de son , et en ajouta de nouvelles. Sigismond, dans ses s, se déclare officier de l'empereur; il parle même ne sujet de l'empire : on lui donne les qualités de ice et de comte des largesses.

An. 516. *Vales. rerum franc. l. 7. Till. Anast. art. 23.*

astase n'avoit accordé à Vitalien le commandement roupes de Thrace que pour satisfaire le peuple de stantinople, qui chérissoit ce général. Lorsqu'il crut ction publique refroidie, il lui ôta cette charge pour ner à Rufin. Vitalien n'en murmura pas, et parut asser volontiers le repos d'une vie privée. On rap- e à ce même temps une leçon hardie qu'un évêque l'empereur. Anastase croyoit être grand théologien, s flatteries du parti nourrissoient en lui cette ridicule mption. Il entendit parler d'un évêque catholique, mé Eniande, comme d'un homme invincible dans ispute. Il le fit venir, et se mit en devoir de le con- ncre, ajoutant à ses raisons des promesses qu'il sa-

Marc. chr. Cedr. p. 361. Niceph. Cal. l. 16, c. 38.

voit par expérience être encore plus persuasives. Eni
après l'avoir écouté, lui dit avec courage : « Prin
« n'est pas votre majesté que je viens d'entendre,
« Eutychès, Dioscore et Sévère. Il n'est pas beso
« leur répondre : ils ont été cent fois confondus.
« pourpre impériale dont vous êtes revêtu donne
« la force à vos paroles; mais vous ne la porterez
« tribunal du souverain juge : votre foi y paroîtra
« nue. Vous l'avez laissé corrompre par l'impo
« instruisez-vous : songez que vous êtes empere
« non pas évêque. Votre fonction est d'écouter et de
« téger l'Eglise que Jésus-Christ a rachetée par son
« c'est le répandre de nouveau que de la persécu
L'empereur, confus, tâcha de couvrir son embarra
une affectation de douceur. Il offrit au prélat une so
d'argent considérable. Eniande, quoique fort pa
se retira sans vouloir rien accepter.

An. 517. *Theoph. p.* 139, 140. *Anast. p.* 55. *Malela, p.* 42. *Fleury, hist. ecclés. l.* 31, *art.* 29.

Le peuple d'Alexandrie n'étoit occupé, depuis
score, que de disputes de religion. Le parti d'Euty
dominoit dans la ville; les successeurs de Pierre Mo
s'étoient toujours mis à la tête, et les magistrats, dév
aux volontés du prince, le soutenoient avec chaleur.
catholiques n'en montroient pas moins à défendre l
rité; et l'esprit de mutinerie, naturel aux Alexand
aigrissoit les contestations. Cette animosité mut
éclata l'an 517, au sujet de la mort du patriarche
Nicéote. Les magistrats, par ordre d'Anastase, p
rent sur le siége épiscopal Dioscore, cousin de T
thée Elure. Une ordination si peu régulière révolt
habitans de la campagne : ils accoururent en g
nombre, criant qu'on fouloit aux pieds les saint
nons; qu'ils ne pouvoient reconnoître pour patri
qu'un homme élu dans la ville par les évêques d'Eg
Pour apaiser ces clameurs, Dioscore se fit élire e
donner de nouveau par le clergé d'Alexandrie. T
dose, préfet d'Egypte, fils du patrice Calliopiu

commandant des troupe , ient à cette cé-
ie. Le préfet, voulant harang l'assemblée, dé-
ar un éloge de l'empereur. tôt une foule de
l'interrompt; on l'acc s d'i ; les plus
ux montent à la tribune où il étoit, se saisissent
ils, qui étoit assis auprès lui, le jettent en bas, et
cerent. Acace, à la tête des soldats, dissipe les sé-
, arrête les plus mutins, et les fait punir de mort.
reur, informé de ce désordre, se préparoit à
sévèrement toute la ville Dioscore, s'étant trans-
Constantinople, se fit un mérite d'apaiser sa
Mais bientôt le peuple, aigri par le châtiment,
gea sur Théodose même. L'huile manqua dans
: c'étoit alors une des nécessités de la vie, parce
uile étoit d'un grand usage pour les bains. La
se rallume; Théodose est massacré, et cette sé-
se termina, comme la première, par la mort des
upables.

troubles de l'empire attiroient les barbares. Une
e peuples inconnus passa le Danube, défit près
inople Pompée, neveu de l'empereur, ravagea
édoine, et pénétra dans la Thessalie, d'un côté
ux Thermopyles, de l'autre jusqu'aux frontières
ire. Comme ils traînoient à leur suite une mul-
de prisonniers, Anastase envoya mille livres d'or
, préfet d'Illyrie, pour les racheter. Mais, cette
ne suffisant pas, les barbares en retinrent un
nombre, qui ne revirent jamais leur patrie; ils
gèrent plusieurs à la vue des villes qui refusoient
r ouvrir leurs portes. Timothée, patriarche de
ntinople, étant mort, eut pour successeur Jean
padocien. Quoique syncelle de Timothée, Jean
atholique dans le cœur; mais l'empereur ne per-
n élévation qu'après l'avoir obligé de souscrire la
nation du concile de Chalcédoine. Anastase,
cette année avec Agapit, ne doit pas être con-

Marc. chr. Vict. Tun. Jorn. succes. Wilth. dipt. Leod. p. 6. Du Cange, fam. byz. Pagi ad Baron.



fondu avec l'empereur. Il en étoit le petit-neveu, [de] Pompée. On conserve encore deux diptyques de consulat, l'un à Bourges, l'autre à Liége. Agapit, préfet de Rome que Théodoric avoit envoyé à [Con]stantinople.

An. 518. Marcel. chr. La Dardanie, qui faisoit partie de l'Illyrie, s'éten[doit] depuis la Mœsie supérieure jusqu'au mont Hæmus, [et ve]noit de voir ses campagnes désolées par les barb[ares]. Ses places, qui avoient servi de retraite aux habi[tants], furent détruites l'année suivante par un tremble[ment] de terre, le plus épouvantable dont l'histoire fasse [men]tion. De vingt-quatre, tant villes que bourgade[s] forteresses, deux furent entièrement abîmées, et les [au]tres ruinées en grande partie; Scupes, capitale d[e la] province, fut détruite tout entière : il n'y périt [per]sonne, parce qu'elle étoit abandonnée dès l'année [pré]cédente. La terre s'ouvrit, et il en sortit des étin[celles] et des flammes comme d'une fournaise ardente. [Le] goufre, large de douze pieds, et d'une immense prof[on]deur, s'étendoit l'espace de dix lieues. Sur toute c[ette] lisière, les montagnes se fendirent, les rochers, les [ar]bres des forêts, les édifices, furent engloutis dans [cet] abîme, qui ne se referma qu'après plusieurs jours.

Proc. ædif. l. 3, c. 4. Zon. p. ... Cedr. p. 362. L'empereur, âgé de quatre-vingt-sept ans accom[plis], avoit conservé sa santé et sa force. Il s'occupoit à [faire] enfermer d'une enceinte Mélitine, capitale de la p[etite] Arménie. Cette ville, voisine de l'Euphrate, s'é[toit] ainsi que plusieurs autres, formée d'un camp rom[ain]. Auguste avoit placé en ce poste une légion pour ga[rder] la frontière de Cappadoce. Trajan y fit bâtir. Ce lie[u se] peupla peu à peu, et devint enfin la principale hab[ita]tion de la contrée, qu'on nommoit alors *l'Arménie [mi]neure*. Mais la ville n'avoit point encore de murai[lles]. Anastase entreprit cet ouvrage, qui fut interrompu [par] sa mort, mais achevé dans la suite par Justinien. [Une] conspiration vraie ou supposée causa la mort de [...]

rs officiers du palais. On conjecture que ce n'étoit un prétexte pour perdre ceux qu'on savoit être les s attachés à la doctrine catholique. Justin et Justi- n furent accusés, mis en prison, et coururent un nd risque; mais ils trouvèrent les moyens de se jus- r, et furent élargis.

La Providence les réservoit pour réparer les maux Anastase avoit causés à l'empire et à l'Eglise. Ce ince, après un règne de vingt-sept ans et près de trois is, mourut le 1.er de juillet. Sa mort est diversement contée. Quelques historiens disent simplement qu'il ourut de maladie. D'autres ajoutent que, par punition ine, il tomba en démence quelque temps avant sa ort. Mais cet accident n'auroit rien de miraculeux s un vieillard presque nonâgénaire. Selon d'autres, lui avoit prédit qu'il seroit tué par le tonnerre. Pour iter ce malheur, on avoit construit, par ses ordres, ne voûte souterraine qu'il croyoit impénétrable; et l'on oit conduit des canaux de la citerne du palais dans les appartemens pour éteindre l'incendie. Un grand age étant survenu, mêlé d'éclairs et de tonnerres ef- yans, le prince, abandonné de ses officiers, fut tué n coup de foudre comme il cherchoit à gagner sa raite. Ses obsèques ne furent remarquables que par s insultes du peuple. Il fut inhumé sans aucun appa- auprès de sa femme Ariadne, qui lui avoit donné mpire, pour lequel il n'étoit pas né, et dont il auroit l'opprobre, s'il n'eût aboli le chrysargyre. Cette action demande grâce à la postérité pour une nde partie de ses vices. Quelques auteurs lui donnent tre-vingt-dix années de vie : suivant l'opinion la plus mune, il étoit dans sa quatre-vingt-huitième. sque son successeur eut rendu la paix à l'Eglise, nom fut effacé des diptyques; et le pape Nicolas 1.er, ivant à l'empereur Michel III, le met au rang des sécuteurs de la foi avec Néron, Dioclétien et Con-

Anon. Vales. Marcel. chr. Vict. Tun. Evag. l. 3, c. 43. Theoph. p. 141. Conc. t. 4, p. 365. Zon. p. 57. Anast. p. 56. Jorn. succes. Theod. lect. l. 2. Cedr. p. 362, 363. Manas. p. 61, 62. Joel. p. 172. Cod. orig. p. 18, 60. Josué Stylites apud Assemani. Pagi ad Baron. Band. imp. or. t. 1, p. 10, 27. Till. Anastase, art. 26.

stance. On dit que, sous le règne d'Anastase, en cr
le terrain de l'église de Saint-Ménas, dans la ci
de Constantinople, on découvrit une grande fos
renfermoit quantité d'os de géans, et que l'em
les fit transporter dans le palais.

LIVRE QUARANTIÈME.

JUSTIN.

[A]NASTASE laissoit trois neveux, qu[...] oit c[...] [r]ichesses, honorés des prem[...]es [...]al[...] par [le]s mariages aux plus nobles m[ais]ons de l'em[pire]. [A]u milieu de cet éclat empr[unt]é, [...] [e]lles leur donnoient si peu [de] consi[dér]ati[on], qu'ils au[r]oient eu besoin de trouver, comm[e] le[ur] oncle, une [A]riadne qui les portât sur le trône. L[eu]r ambition ne [leu]r attira ni partisans, ni même l'honneur dangereux [d]e donner de la jalousie ou de l'inquiétude aux succes[se]urs : ce ne fut qu'au bout de quatorze ans que le peuple, [so]ulevé contre Justinien, se rappela le souvenir de ces [p]rinces, et causa leur perte. Les souverains tels qu'Ana[sta]se confondent leur maison avec l'état, et laissent leurs [p]rincipaux domestiques disposer des affaires de l'empire. [A]mantius, grand-chambellan, avoit tant de pouvoir, [qu]e, ne se croyant exclus du trône que parce qu'il étoit [eu]nuque, il entreprit d'y placer une de ses créatures, qui [s']appeloit Théocrite, sous le nom duquel il comptoit [ré]gner. Il s'adressa donc à Justin, capitaine de la garde, [e]t lui confia une grande somme d'argent pour acheter à Théocrite les suffrages des soldats et du peuple. Il croyoit [Just]in assez accrédité pour travailler avec succès en fa[ve]ur d'un autre, mais trop peu pour abuser de cette [con]fiance en se recommandant lui-même. Amantius se [tr]ompa. Justin, malgré son éducation grossière, avoit [tou]te la souplesse et la ruse d'un courtisan délié ; ce n'é[toi]t pas sans doute sa seule bravoure qui de la charrue

An. 518.
Evag. l. 4, c. 1, 2.
Proc. Vand. l. 1, c. 9.
Idem de ædif. l. 4, c. 1.
Idem, hist. arc. c. 6, 9, et ibi Alam.
Theoph. p. 141.
Anast. p. 56.
Chron. Alex.
Jorn. succes.
Marc. chr.
Vict. Tun.
Zon. l. 2, p. 58.
Manas. p. 63, 64.
Cedr. p. 363.
Joel. p. 172.
Malela, p. 46.
Cod. orig. p. 19.
Baronius
Pagi ad Baron.
Vales. rerum franc. l. 7.
Du Cange, fam. byz. p. 95.
Spanheim. de usu et præst. num. t. 2, p. 515.
Lucianus in Toxari.

l'avoit fait parvenir au commandement de la garde im-
périale. Il distribua en son propre nom l'argent d'Am-
tius; et sa grande réputation dans les armées, sout-
de ses largesses, lui gagna aussitôt le cœur des sol-
du peuple, et du sénat, dont il étoit membre. Il
proclamé empereur le neuvième de juillet. Un nom
Jean, dont on ne sait que le nom, eut aussi quel-
partisans qui le revêtirent de la pourpre; mais ce
tôme tomba de lui-même. Justin ne daigna pas le p-
suivre sérieusement. Toutefois, selon la mauvaise p-
tique de ce temps-là, pour ôter toute espérance à ce f-
concurrent, il le fit, deux ans après, sacrer évêque d'
raclée en Thrace. La dévotion de Justin n'étoit pas s-
puleuse; il essaya de couvrir la bassesse de sa nais-
en prenant le nom d'*Anice*. Peut-être s'étoit-il déjà
adopter dans cette illustre famille avant que d'être
pereur. Il voulut même cacher l'artifice dont il s'
servi pour s'élever à l'empire. On voit, par les let-
respectives de Justin et du pape Hormisdas, que le p-
tâchoit de persuader qu'on lui avoit fait violence, et
le pontife feignoit au moins de le croire.

Justin étoit d'une taille au-dessus de la médiocre;
extérieur annonçoit un tempérament robuste; il avoi-
visage large et haut en couleur, les traits réguli-
regard fier, la mine guerrière. L'âge de soixante-
ans étoit pour lui un nouveau titre de recommandati-
Les Romains orientaux, craignant les malheurs qu'
avoient éprouvés sous les règnes d'Arcadius et de Th-
dose II, qui étoient montés jeunes sur le trône, sembl-
être déterminés à n'y placer que des vieillards. Les qu-
derniers empereurs avoient commencé fort tard à rég-
et nous verrons celui-ci se déterminer avec pein-
prendre pour collègue son neveu, parce qu'il n'étoit
que d'environ quarante ans. Justin, ignorant jusqu'à
savoir ni lire ni écrire, se servoit pour signer son n-
d'une lame d'or pareille à celle dont j'ai parlé d-



ire de Théodoric. Concentré jusqu'alors dans le
ire, il étoit peu au fait des affaires politiques; mais
édoit la science propre des princes, celle qui, chez
ipplée à toutes les autres, le grand art de connoître
nmes et de mettre en œuvre leurs talens. Il se gui-
ir les lumières de son questeur Proclus. Cet offi-
condoit, par son intégrité, les bonnes intentions
maître, et le remplaçoit par sa capacité. Un tel
re convenoit à un prince d'un esprit doux et d'un
généreux. On raconte de Justin un trait mémo-
qui, dans un siècle grossier et corrompu, retra-
heureuse simplicité des mœurs antiques. Eulalius,
avoir été fort riche, étoit devenu extrêmement
e. Se voyant près de mourir, il institua l'empereur
éritier : il laissoit trois filles en bas âge; outre qu'il
eoit le prince de les faire élever et de les doter, il
oit encore d'acquitter ses dettes. Justin, se regardant
e le père de ses sujets, accepta la succession : il
lit avec fidélité toutes les conditions du testament.
dmira également la confiance naïve du sujet et la
générosité du prince; et la Grèce se crut pour un
ent ramenée à ces jours heureux où Corinthe
vu faire et accepter comme un legs précieux une
le donation testamentaire.

tinien, neveu de l'empereur, partageoit les soins
uvernement. Il avoit trente-cinq ans lorsque Justin
it à l'empire. Il étoit né à Taurésium, bourgade
rdanie, voisine de Bédériane, patrie de son oncle.
toit dans son pays le nom d'Uprauda. Son père se
oit Istok, et sa mère Biglénisse, noms barbares,
s Romains traduisirent par ceux de Justinien, de
tius et de Vigilantia. Lorsque Justinien fut empe-
il fit de Taurésium une ville qui prit le nom de
pyrgie, à cause de ses quatre tours. Auprès de cette
il en fit bâtir une autre qu'il nomma *la première
nienne*, et qui devint capitale de la province, et

résidence du primat d'Illyrie. Son enceinte, qui fort étendue, renferma tout ce qui peut contribuer splendeur d'une cité principale; des églises magnifiq des aquéducs, de superbes édifices, de vastes portiq des places, des fontaines, de larges rues, des bains blics. Elle fut bientôt peuplée d'une multitude d'habit Justinien, pour honorer Bédériane, où son oncle, avancé dans les emplois militaires, lui avoit procuré éducation meilleure que celle qu'il avoit lui-même re la rebâtit tout entière, et y ajouta des fortificatio rétablit Ulpiane, qui tomboit en ruine, et la nomm *seconde Justinienne :* à peu de distance, il bâtit en Justiniopolis, en mémoire de son oncle; et pour m cette province à couvert des incursions des barbares, seulement il borda le Danube de forts et de chât dans toute la longueur de son cours, mais même i construire dans les campagnes des redoutes fort pr l'une de l'autre, pour servir de défense aux habitan voisinage, supposé que les barbares vinssent à bou passer le Danube par force ou par surprise. Ainsi l'é vation d'une famille obscure fit la sûreté et l'ornem de cette contrée, exposée auparavant à tant de rava et presque déserte.

La femme de Justin se nommoit Lupicine. Elle é née chez les barbares. Justin, dans les premières an de son service, l'avoit achetée comme esclave, et en a fait sa concubine. C'étoit le nom que portoient femmes du second rang, dont le mariage étoit conf aux règles de l'Eglise, quoique les lois romaines refusassent le titre d'épouses. Son mari, devenu em reur, la fit couronner; et, dans les acclamation peuple, on lui donna le nom d'*Euphemia,* qu'elle re en y ajoutant ceux d'*Ælia Marcia,* pour s'ennoblir vantage. Mais ces beaux noms ne corrigeoient pa caractère rustique et grossier qu'elle tenoit de sa n sance, et qui n'avoit pu se polir à la suite de son m

Elle eut au moins à ...
affaires d'état, et à ...

... s
... it
... re
... s à
... vée,
... r les
... désirât
... roit sa
... rès que
... Il exi-
... s d'Eu-
... prélats,
... rsisté à
... ce qui
... et une

... ngager

... On ...
... ereur ...
... stantinop...
... chassât ...
... déclarât q...
... mand.

nichéens fussent exhumés et privés de sépulture. A
Jean de Cappadoce, qui, sous le dernier règne, é
demeuré dans le silence, monta dans la tribune
protesta de sa soumission aux quatre conciles géné
et nommément à celui de Chalcédoine. A ces par
le peuple renouvela ses acclamations; mais il exige
plus que le patriarche dît anathème à Sévère, et q
pour réparer les insultes faites au saint concile, et p
lui rendre un hommage éclatant, on en célébrât
fête solennelle. Le patriarche prononça l'anathème
le-champ, et dès le lendemain on fit la fête du con
de Chalcédoine, que l'on solennise encore aujourd'
dans l'église grecque. Le peuple, plus nombreux m
que la veille, commença par demander hautem
qu'on rapportât à Constantinople les os d'Euphém
et de Macédonius; qu'on insérât leur nom dans
diptyques, ainsi que celui du pape saint Léon, et
mémoire du concile de Chalcédoine; qu'on rappelât
évêques exilés pour la foi, et qu'on chassât du pa
Amantius, le persécuteur des orthodoxes. Le patriar
leur représenta que, pour procéder canoniquement
falloit assembler un synode : mais le peuple redou
ses cris, et ne permit pas de commencer le saint sa
fice qu'on n'eût inséré dans les diptyques ce qu'il
siroit. Quatre jours après, le patriarche assembla
évêques, qui se trouvoient pour lors à Constantino
au nombre de quarante. Ils confirmèrent authentiq
ment ce que le peuple avoit exigé. Cependant les hé
tiques faisoient leurs efforts pour perdre les catholiq
dans l'esprit du nouveau prince, en les accusant
nestorianisme, selon leur artifice ordinaire; mais Ju
ne prit pas le change. Après d'exactes informations
fit publier un édit qui ordonnoit la soumission au c
cile, le rappel des évêques orthodoxes et l'expulsion
intrus. Par un second édit, il défendit aux hérétiq
d'exercer aucune charge publique, et il les exclut

militaire. Ces ordres du souverain changèrent la face de l'Orient. La liberté étant rendue, on de toutes parts des conciles où la vérité, aupa- abattue par les intrigues et par les violences reur, se releva avec gloire.

en avoir si heureusement commencé la réunion lises d'Orient, l'empereur s'occupa du second c'est-à-dire, de la réconciliation avec l'église ro-. Le premier d'août il écrivit au pape Hormis- pour lui annoncer son avénement à l'empire; il mandoit l'assistance de ses prières. Le pape lui dit en l'exhortant à procurer à l'église une paix selle. Par une seconde lettre, datée du septième tembre, l'empereur prioit le pape d'envoyer des pour travailler à la réunion. Cette lettre étoit pagnée de deux autres, l'une de Justinien, l'autre node de Constantinople. Elles furent portées à par Gratus, comte du consistoire. A son arrivée, isdas assembla un synode pour délibérer sur les sitions des Orientaux. Quoique le pape désirât ement la paix, il déclara qu'il n'accorderoit sa union à Jean de Constantinople qu'après que i auroit condamné la mémoire d'Acace. Il exi- même qu'on effaçât des diptyques les noms d'Eu- ius et de Macédonius, parce que ces prélats, e irréprochables dans la foi, avoient persisté à ver dans les diptyques le nom d'Acace; ce qui selon le pape, un ménagement criminel et une le collusion avec les hérétiques.

oit l'article le plus délicat. Comment engager de Constantinople à proscrire en quelque sorte noire de deux évêques, recommandables par la é de leur vie, et par la persécution même qu'ils t soufferte en défendant la doctrine catholique? dant le pape étoit résolu de ne rien relâcher, sur nt, de la rigueur inflexible de ses prédécesseurs. An. 519.

Après avoir consulté Théodoric, qui, selon les maxi d'une saine politique, désiroit la paix dans l'Eg quoiqu'il en fût lui-même séparé, Hormisdas, au co mencement de l'année suivante, envoya cinq lé chargés de lettres pour l'empereur, pour le patriar pour les catholiques en général, et en particulier p toutes les personnes qui pouvoient par leur crédit c tribuer au succès de cette affaire. Ces légats trouvè dans leur voyage les esprits disposés à rentrer da communion de l'église romaine, excepté à Thess nique, dont l'évêque Dorothée se défendit de sousc le formulaire dressé par le pape avant que la ques eût été décidée à Constantinople. Justin avoit env à leur rencontre deux personnes distinguées, Etie et Léonce, qui les trouvèrent à Lychnide. Ils entrè à Constantinople le vingt-cinquième de mars, acc pagnés de Justinien, de Pompée, de Vitalien, et plusieurs sénateurs, qui étoient venus au-devant d' avec une foule de peuple, jusqu'à trois lieues de la v L'empereur leur donna audience dans le sénat; il r avec respect la lettre du pape. Le patriarche, a quelques débats, consentit, pour le bien de la paix souscrire le formulaire qui lui étoit présenté, et à facer des diptyques le nom d'Acace et ceux de ses s cesseurs, ainsi que ceux de Zénon et d'Anastase. évêques qui se trouvoient à Constantinople et les périeurs des monastères donnèrent aussi leur sousc tion. On se rendit ensuite à la grande église; tout tentissoit d'actions de grâces et d'acclamations réunissoient les louanges de l'empereur et celles du p Justin fit publier cette heureuse nouvelle dans les p vinces; elle causa la plus grande joie dans tout l'Ori Le pape et l'empereur s'en félicitèrent mutuellem par lettres. Ce fut ainsi que la division qui subsis depuis trente-cinq ans fut terminée le vingt-huiti de mars 519, jour du Jeudi saint. Au reste, Eup

t Macédonius, quoique effacés des diptyques, ne pas censés excommuniés. Leur mémoire continua en vénération; elle fut même honorée dix-sept près, dans le concile de Constantinople, sous le rche Mennas; ils y furent déclarés de très-saints s en présence des légats, qui n'y firent aucune ition. Dorothée, évêque de Thessalonique, avoit s de se réunir quand l commodement seroit à Constantinople. Un légats partit avec le Licinius pour le sommer sa parole : mais il l reçu; le peuple, soulevé r l'évêque, se jeta sur t, le blessa, et l'auroit mis en pièces, s'il ne se ugié dans une église. On tua deux de ses domes-, et un habitant qui avoit logé les légats à leur e. L'empereur en fut irrité; il donna ordre d'ame-orothée à Héraclée, et de l'y garder, en attendant instruisît son procès. Mais ce prélat, riche et in-t, trouva moyen de corrompre ses juges. Il fut yé à Thessalonique, et il en fut quitte pour faire pe, par lettres, une satisfaction légère, qui con-t à nier les faits dont il étoit coupable.

glise catholique avoit dans la personne de Sévère, arche d'Antioche, un adversaire beaucoup plus re-ble. Ce chef de parti, secondé de ses deux satellites ias d'Hiéraple et Pierre d'Apamée, se promettoit de troubler l'accord conclu à Constantinople, ou oins d'entretenir en Syrie la guerre cruelle qu'il t aux orthodoxes. Mais il ne put tenir contre la nce de Vitalien. Ce général, rappelé à la cour, oit alors de la plus haute considération ; il venoit nommé maître de la milice, et désigné consul l'année suivante. Il détestoit Sévère, comme le chef faction hérétique; il entroit aussi dans sa haine un ment de vengeance, parce que ce prélat violent le iroit par ses invectives dans ses sermons. Il obtint empereur un ordre de chasser Sévère, et de lui cou-

Evag. l. 4, c. 4. Liberat. c. 19. Marc. chr. Theoph. p. 141, 142, 143, 146. Anast. p. 56. Jorn. succes. Zon. p. 58, 59. Cedr. p. 363. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 31, art. 44, 45, 48, 52.

per la langue. Le comte Irénée, chargé de faire exé cet ordre, se rendit à Antioche; mais, malgré les sures qu'il avoit prises, Sévère eut le bonheur d'é vader et de se sauver à Alexandrie, où il fut reçu à ouverts par le patriarche Timothée, qui venoit de céder à Dioscore. Il y trouva Julien d'Halicarnasse, c pareillement de son siége. Ces deux esprits turbulé demeurèrent pas long-temps unis. Possédés de la f des controverses, ils s'embarrassèrent dans des di théologiques, qui allumèrent entre eux la divisio la répandirent dans la ville d'Alexandrie. Xena Pierre d'Apamée furent bannis. Les hérétiques fuy de toutes parts; les évêques catholiques revenoi leurs églises. Paul fut placé sur le siége d'Antioche; m deux ans après, se voyant décrié pour ses mœur craignant d'être poursuivi juridiquement, il abdi et Euphrasius fut élu en sa place.

L'empereur travailloit à guérir les plaies qu'a stase avoit faites à l'Eglise. Il joignoit à la fermeté adroite politique. Les bienfaits accompagnoient les c mens et en adoucissoient la rigueur. En même te qu'il chassoit les évêques hérétiques, il répandoit liberalités dans leurs diocèses. Antioche reçut pou part mille livres d'or; et les autres villes furent gr fiées à proportion. L'ordination d'Apion, que sa disg avoit fait évêque, fut déclarée nulle et illusoire. Jus qui connoissoit son mérite, le rappela auprès de lui, l'honora de la charge de préfet du prétoire. Après de violentes agitations, le calme revint enfin dans l glise; et, par un juste tempérament de sévérité et douceur, tout se balança de telle sorte, que cha chose reprit sa situation naturelle. Mais, quoique tempête fût apaisée, les flots n'étoient pas entièrem tranquilles. Des moines de Scythie, orthodoxes à la rité, mais querelleurs, au lieu d'éviter tout sujet dispute, affectoient des expressions hardies et singulièr

ltoient les esprits. Vitalien leur étoit favorable ; t assez pour que Justinien, jaloux du crédit de , leur fût opposé. Ils allèrent à Rome, espérant er au pape que, dans leurs subtilités méta- es, il s'agissoit des plus grands intérêts de la . Hormisdas ne les écouta pas ; et ils furent en- eur grand regret, réduits au silence. D'un autre s nestoriens triomphoient de la défaite du parti chès. Il y eut dans la ville de Cyr des fanatiques menèrent dans un char l'image de Théodoret, gardoient mal à propos comme un des chefs de te. Ils célébrèrent la fête de Nestorius, à qui ils t le titre de martyr. Toutes ces étincelles de e furent promptement étouffées. L'empereur ayant ordre de faire des informations et de punir les s de ces mouvemens, Sergius, évêque de Cyr, fut é et banni.

s affaires de l'Eglise n'occupoient pas tellement ereur qu'il négligeât celles de l'état. Il répara les ces du dernier règne. Les généraux Diogénien et ène, exilés par Anastase, furent rappelés et réta- ns leurs dignités. Philoxène fut honoré du con- en 525. Mais une affaire plus intéressante, parce étoit personnelle, devoit partager l'esprit de Jus- Amantius ressentoit et causoit tout à la fois de les inquiétudes. L'empereur et l'eunuque ne pou- se pardonner l'un à l'autre, le premier, l'entre- de l'eunuque pour se donner un maître à son ; le second, l'artifice par lequel Justin avoit rompu res et s'étoit rendu son maître. Ils se craignoient ux ; et la crainte devoit rendre l'eunuque entre- t, et l'empereur circonspect, mais attentif à le ir. Une conspiration vraie ou fausse servit à Jus- raison ou de prétexte pour se défaire d'un sujet si eux. Amantius fut arrêté avec Théocrite, sa créa- et les chambellans André, Ardabure et Misaël,

Evag. l. 4, c. 2. Proc. hist. arc. c. 6, et ibi Alam. Marcel. chr. Vict. Tun. Chron. Alex. Jorn. succes. Zon. p. 58. Cedr. p. 36.

accusés d'être ses complices. André eut la tête tra
avec Amantius : Justin se contenta d'exiler à Sar
Misaël et Ardabure. Mais Théocrite, qui avoit osé
rer à l'empire, fut traité avec plus de rigueur. On
somma dans la prison à coups de pierres et de b
et son cadavre fut jeté dans la mer. Procope pré
qu'Amantius n'étoit coupable d'aucun autre crime
d'avoir insulté de paroles Jean de Cappadoce. Justi
tout-puissant auprès de son oncle, chérissoit ce pat
che; il favorisoit son ambition, qui fut portée à u
excès, que Jean osa le premier s'attribuer le titre
tueux de patriarche œcuménique; titre fatal, qui
d'orgueil ses successeurs, et qui prépara, quoiqu
loin, ce schisme funeste par lequel l'église d'Ori
sépara de l'église romaine au milieu du neuvième s
Justinien appuya lui-même ces prétentions mal
dées, en donnant dans ses Constitutions le nom d'
ménique au patriarche de sa ville impériale. C'est
second degré d'ambition dans les évêques de la no
Rome. Ils s'étoient d'abord élevés au-dessus des év
d'Alexandrie et d'Antioche; et deux conciles génér
celui de Constantinople et celui de Chalcédoine, l
avoient attribué cette préséance malgré l'oppositio
saint-siége : ici ils prennent un titre qui devoit d
ner de la jalousie à l'ancienne Rome elle-même.

An. 520.

Evag. l. 4, c. 3.
Proc. hist. arc. c. 6, et ibi Alam.
Marc. chr.
Vict. Tun.
Theoph. p. 14..
Jorn. succes.
Zon. p. 59.
Pagi ad Baron.

S'il est vrai que Jean de Cappadoce ait été la c
de la mort d'Amantius, il ne jouit pas long-temp
sa vengeance. Il mourut au commencement de l'a
suivante, et eut pour successeur Epiphane, son syn
Le supplice du grand-chambellan, universellement
testé, parce qu'il protégeoit ouvertement les ma
chéens, n'excita aucun murmure. Mais l'assassinat
Vitalien qui suivit de près révolta tous les esp
C'étoit par crainte plutôt que par sentiment d'estim
de bienveillance que Justin l'avoit rappelé à la co
il vouloit éclairer de près les démarches d'un hom

puissant pour faire trembler son souverain. Afin ôter toute défiance, il le combloit d'honneurs et soit part des affaires les plus importantes. Vitalien été employé dans les négociations avec le pape la réunion des deux églises; il étoit actuellement du consulat. Ces distinctions offensoient l'orgueil tinien; il ne pouvoit pardonner à Vitalien la pré-e que le peuple donnoit à ce général. Dans les sy-de Tyr et d'Apamée, on avoit souhaité, par ac-tion, une longue vie à Vitalien l'orthodoxe sans un seul mot de Justinien; ce qui piqua celui-ci telle jalousie, qu'il résolut de perdre ce concur-Pour mieux cacher son dessein, il avoit juré à Vi-une amitié fraternelle en participant avec lui aux mystères. C'étoit une énorme profanation qui s'in-sit dans ce temps-là, et qui subsista long-temps Les peuples idolâtres avoient cimenté leurs traités alliances en buvant du sang humain. Par une ion sacrilége, les chrétiens, pour assurance d'une indissoluble, buvoient ensemble dans la coupe ; ce qui s'appeloit *jurer la foi fraternelle*, serment e et souvent violé. Il le fut en cette occasion. Des ns apostés par Justinien percèrent Vitalien de oups de poignard, comme il sortoit du palais. de ses amis, Paul et Célérien, furent assassinés si.

inien, chargé de l'indignation publique, lui suc-ns la dignité de maître de la milice. Il aimoit tacles; et sa passion déclarée en faveur de la fac-bleue inspira tant d'audace à ceux qui la compo-, que pendant trois années plusieurs villes de re, et surtout Constantinople et Antioche, éprou-tous les désordres et toutes les cruautés des guerres les plus sanglantes. La faction verte, qui étoit reuse et puissante, devenue furieuse de la préfé-que Justinien donnoit à ses rivaux, s'emporta à

Proc. hist. arc. c. 7, et ibi Alam. Marc. chr. Theoph. p. 142. Anast. p. 56. Zon. p. 59. Cedr. p. 364. Malela, p. 49.

toutes sortes d'excès; et les châtimens ne faisoient qu'ai-grir ces séditieux. L'animosité étoit si violente entre les deux partis, qu'ils avoient juré de s'exterminer mutuellement. Les bleus, pour se distinguer, s'avisèrent de prendre un extérieur et un vêtement qui les rapprochoient des barbares, dont ils avoient déjà la férocité. Laissant croître leurs moustaches et leur barbe à la manière des Perses, ils se rasoient le devant de la tête, et conservoient les cheveux de derrière à la mode des Huns et des Sarrasins. Ils portoient des robes très-riches, dont les manches, d'une excessive largeur, venoient se resserrer au poignet. Le reste de leur habillement étoit celui des Huns. D'abord ils ne sortoient armés que la nuit; pendant le jour, ils ne portoient que des poignards cachés sous leur robe, et ils n'attaquoient que leurs adversaires. Bientôt leur audace s'étant accrue par l'impunité, ils devinrent brigands de profession. S'attroupant à l'entrée de la nuit, ils dépouilloient les passans, et souvent même ils les massacroient de peur d'être dénoncés. La terreur étoit si grande, qu'on n'osoit sortir après le soleil couché. Comme les magistrats évitoient de punir ceux de cette faction, dans la crainte d'encourir la disgrâce de Justinien, elle acquéroit chaque jour de nouvelles forces. Toute la jeunesse dissolue, tous les bandits s'y jetèrent en foule; presque toute la faction verte déserta pour se ranger de ce parti; les autres furent massacrés, ou mis à mort par la justice, ou obligés de fuir et de se cacher. Alors les bleus, demeurés maîtres du champ de bataille, redoublèrent de méchanceté et de violence; ils se vendoient aux scélérats qui vouloient faire assassiner leurs ennemis. Tout homme dont on leur avoit payé la mort devenoit pour eux de la faction verte. Ce n'étoit plus la nuit, c'étoit en plein jour qu'ils égorgeoient, qu'ils massacroient, souvent même sous les yeux des magistrats. Ils s'étoient exercés à tuer un homme d'un seul coup, et s'en faisoient honneur comme

effet d'adresse. Il n'y avoit plus de sûreté en aucun
les églises n'étoient plus asiles; ces meurtriers
nt au pied des aut pendant la célébration
nts mystères. Les cré iers étoient forcés de
aux débiteurs leurs o ligations, les maîtres de
er la liberté à leurs esclav les pères d'abandonner
biens à leurs fils enrôlé parmi ces brigands, les
et les femmes de se livrer à leur brutalité. On ra-
qu'une femme, se promenant avec son mari le
Bosphore du côté de Chalcédoine, fut enlevée
troupe de ces forcenés, qui la jetèrent dans leur
e; et que, pour prévenir la perte de son honneur,
précipita dans les flots à la vue de son époux, qui
péroit sur le rivage.

déguisoit à l'empereur ces horribles excès, et ce
qu'au bout de trois ans qu'il ouvrit enfin les yeux.
remédier à tant de maux, il nomma préfet de
ntinople un homme ferme, vigilant, incorrup-
nommé Théodote, qui avoit été comte d'Orient.
gistrat intrépide opposa à cette audace effrénée la
rigoureuse sévérité. Il fit décapiter, pendre, brûler
nombre de ces scélérats. Persuadé que le châti-
des illustres criminels est plus propre que tout
à désarmer le crime, il fit mourir un certain Théo-
surnommé *Sticca*, jeune homme distingué par
nce et par la noblesse de sa famille. Mais comme
portunité étoit le privilége de la haute fortune,
ens qui n'avoit pu ni fléchir, ni corrompre la
du magistrat, vinrent à bout de séduire la foi-
de l'empereur. Justin, trouvant mauvais que
dote n'eût pas pris des ordres particuliers pour
écution si éclatante, le priva de sa charge, et le
en Orient. Théodote, se voyant exposé au res-
ent de tant de coupables, alla se cacher à Jérusa-
où il vécut dans une obscurité que sa bonne con-
e rendoit préférable à ses honneurs passés. Justin

mit à sa place Théodore, surnommé *Taganistès*, avoit été consul quinze ans auparavant. Celui-ci, t vant le mal déjà fort assoupi, acheva de calmer peu la fureur des factieux, et fit enfin cesser de si affreux ordres. La tranquillité fut aussi rétablie dans Anti par le préfet Ephrem, natif d'Amide. L'empereur, éviter tout ce qui pouvoit rallumer ces cruelles dis sions, interdit les spectacles du Cirque pour le res cette année. Les acteurs et les danseurs furent banni toutes les villes d'Orient, excepté d'Alexandrie, où peuple inombrable, également séditieux et passio pour le théâtre, n'auroit pu souffrir cette privation. jeux olympiques établis à Antioche depuis le règn Commode, furent abolis pour toujours.

An. 521. *Marc. chr.* Justinien, consul l'année suivante, voulut déd mager le peuple de l'interruption des jeux du Ci par la magnificence du spectacle qu'il donna à son en dans le consulat. Il y dépensa près de huit million livres, selon notre manière de compter, soit en di butions d'argent, soit en machines, soit en animau roces, et en courses de chars. On vit paroître à la dans l'amphithéâtre vingt lions et trente léopards, compter d'autres animaux moins rares. Outre les ré penses ordinaires, Justinien fit présent aux cocher chevaux mêmes avec lesquels ils avoient couru, e leurs harnois, qui étoient d'une grande richesse. Le ple, enivré d'une joie extravagante, troubla lui-m ses plaisirs; le spectacle fut interrompu par le tum et la dernière course de chars ne put être exécuté consulat de Justinien ne fournit point d'autre év ment. Dans les siècles de foiblesse, les divertisseme les fêtes deviennent l'affaire la plus sérieuse et la mémorable. Elle remplit toute la capacité des esp et fait oublier tout le reste; elle tient alors auprè princes le même degré d'importance qu'auprès femmes et des enfans dans les siècles de vigueur.

bonne intelligence de Justin et de Théodoric pa- n ce que l'empereur ne nomma point de consuls l'année 522, et qu'il laissa le roi d'Italie maître de ser du consulat. Ce prince conféra cette dignité à maque et à Boëce, tous d ux fils du célèbre Boëce, illustre sénateur qui, peu de temps après, tomba une disgrâce dont sa vertu auroit dû le garantir, que nous le raconterons dans la suite. Mais si Jus- oit tranquille du côté de l'Occident, il vit rallumer erre entre l'empire et la Perse. Les rois de Lazi- qui étoit l'ancienne Colchide, avoient été vassaux mpire. Ils ne payoient aucun tribut, et la seule e de leur dépendance consistoit en ce qu'après la du roi, l'empereur envoyoit au successeur les or- s de la royauté. C'étoit une sorte d'investiture. rinces étoient même dispensés de fournir aux Ro- s des troupes auxiliaires; mais ils étoient chargés rder les passages du mont Caucase, et d'empêcher ns de pénétrer dans les provinces de l'Asie. Comme lchide avoit autrefois appartenu aux Perses, Ca- prétendoit rentrer dans les droits de ses anciens cesseurs; sous le règne d'Anastase, il avoit traité les Lazes, et s'étoit mis à la place des empereurs; il t même exigé que le nouveau roi vînt recevoir la nne en Perse. Anastase avoit fermé les yeux sur usurpation, et Justin suivoit son exemple. Cabade couronné Damnazès, le dernier roi, peut-être petit- e ce Gobaze qui étoit venu à Constantinople sous ne de Léon en 466. Cette inauguration étoit ac- gnée de cérémonies conformes à la religion des s. Après la mort de Damnazès, son fils Zathius, qui it embrasser le christianisme, au lieu de se rendre rse, vint à Constantinople prier Justin de lui faire r le baptême et de le couronner, afin qu'il ne fût bligé de prendre part à des cérémonies païennes, recevant la couronne des mains du roi de Perse.

An. 522.
Proc. pers. l. 2, c. 15.
Theoph. p. 143, 144.
Anast. p. 56, 57.
Chron. Alex.
Zon. p. 59.
Cedr. p. 363, 364.
Malela, p. 47, 48.
Hist. miscel. l. 15.
Baronius.
Pagi ad Baron.
M. de Guignes, hist. des Huns, l. 4.

Justin se rendit à ses désirs. Pour l'attacher davan
aux Romains, il lui fit épouser Valériane, fille du
trice Nomus, et le renvoya comblé de riches prése
Cabade, irrité de ce procédé de Justin, lui fit
qu'apparemment il s'ennuyoit de la paix, puisqu'il rompoit en débauchant ses vassaux; qu'il devoit voir que de temps immémorial les rois des Lazes éto sujets de la Perse. Justin, qui ne jugeoit pas à pr de rompre avec Cabade, évita d'entrer en éclairc ment au sujet de la Lazique; il répondit seulem *qu'il n'avoit jamais pensé à usurper les droits d'aut que, Zatius étant venu à Constantinople pour être a au nombre des adorateurs du Dieu unique et vérita il auroit cru faire un crime de le rebuter; qu'après l'a initié aux mystères du christianisme, il l'avoit ren dans ses états.* Cette réponse n'étoit rien moins que tisfaisante; aussi Cabade se prépara-t-il à la gue Justin, de son côté, songea à se mettre en défense s'appuya du secours de Ziligdès, roi des Huns, éta au nord du défilé de Derbend. Il acheta l'alliance de prince, qui s'engagea par serment à servir l'emper contre la Perse. Mais il apprit bientôt que Ziligdès a accepté les mêmes propositions de la part de Cabade qu'il étoit allé le joindre en personne avec un corps vingt mille hommes.

Cette perfidie eut le succès qu'elle méritoit. Justin instruisit Cabade par une lettre, et lui fit entendre qu roi des Huns étoit payé pour trahir les Perses lors la bataille seroit engagée. Il s'exprimoit ensuite en termes : *Etant frères comme nous sommes, ne vau pas mieux demeurer unis que de nous exposer à se de jouet à ces chiens?* Sur cet avis, le roi manda Zil dès; et l'ayant convaincu, par son propre aveu, il tua sur-le-champ. La nuit suivante, il fit massacrer Huns, qui, n'étant pas informés de la mort de leur reposoient tranquillement dans leurs tentes.

e, satisfait de la franchise de Justin, lui envoya ssadeur pour renouveler le traité. Il crut que la ure seroit favorable à l'exécution d'un projet ulier, mais nécessaire, à ce qu'il croyoit, pour s, et pour maintenir après sa mort l'ordre qu'il it établir dans sa succession. Ce prince, outre un ombre d'enfans naturels, avoit quatre fils légi- Caosès, Zamès, Chosroës et Phtasouarsan. Il nçu contre l'aîné une aversion d'autant plus 'elle n'étoit fondée que sur le caprice. Le second, stimé de toute la nation pour ses qualités héroï- oit borgne, et tout défaut corporel excluoit du Perse. Cabade aimoit tendrement Chosroës, oit eu de la fille du roi des Huns, sa femme ché- il le destinoit pour être son successeur. Mais il t. pour ce fils bien-aimé, le droit de Caosès, érite éclatant de Zamès. Il voulut donc lui as- protection de l'empire, et chargea l'ambassa- il envoyoit à Justin d'une lettre conçue en ces : *Vous n'ignorez pas les justes sujets que j'ai laindre. Je suis néanmoins disposé à tout ou- est remporter une glorieuse victoire que de sa- l'amitié des droits qu'on est en état de pour- Je vous demande en récompense une faveur qui ulement doit nous unir à jamais, mais encore entre les deux nations une liaison fraternelle lliance inaltérable. C'est d'adopter pour votre fils s Chosroës, l'héritier de ma couronne.* Proc. pers. l. 1, c. 11. Theoph. p. 143. Zon. p. 59.

proposition si brillante éblouit d'abord Justin et n. Ils alloient l'accepter avec joie, et dresser l'acte ion, si le questeur Proclus, ce sage ministre, s en garde contre les nouveautés les plus sédui- ne leur eût représenté *que cette demande si e couvroit un dessein pernicieux; qu'adopter ës, c'étoit l'admettre à la succession impériale. -vous donc, grand prince,* dit-il à Justin, *être*

le dernier empereur romain ? Et vous, seigneur, ajo t-il en s'adressant à Justinien : *Voulez-vous pron contre vous-même une sentence d'exhérédation ? L de Justin aura plus de droit à l'empire que son n Les lois des barbares s'accordent en ce point ave nôtres, et le suffrage des nations appuiera l'amb de votre rival. Songez qu'en donnant dans ce p vous renoncez à vos légitimes espérances, et que reconnoissez dès aujourd'hui Chosroës pour votre tre. Et si vous lui disputez dans la suite un droi vous lui aurez cédé, que de sang il faudra répan* Ces réflexions leur ouvrirent les yeux. Ils ne délibé plus que sur le parti qu'il falloit prendre pour é la proposition de Cabade, lorsqu'ils en reçurent seconde lettre par laquelle il prioit Justin de régle formalités de l'adoption, et de prescrire les démar que son fils devoit faire selon les usages des Rom Cet empressement confirma les soupçons que leur in roit Proclus. Il leur conseilla d'envoyer au plus tôt députés pour consommer l'ouvrage de la paix, et p répondre au roi que l'adoption par les armes éto seule en usage à l'égard des étrangers. Cette espèce doption ne donnoit aucun droit à l'hérédité.

Justin fit donc partir Hypace, neveu d'Anastase, le patrice Rufin. Cabade envoya de son côté Séosès plus puissant seigneur de la Perse, et le général Mébo Ils se rencontrèrent sur la frontière. Chosroës s'étoit même avancé jusqu'aux bords du Tigre, à deux jour de Nisibe, à dessein de se rendre à Constantinople, que les députés seroient d'accord. Dans le cours d conférence, Séosès proposa, entre autres articles, les Romains renonçassent pour toujours à toute prét tion sur la Lazique, et qu'ils reconnussent les roi Perse pour les souverains légitimes de ce pays. Hy rejeta cette demande avec indignation, et déclara, de côté, que Chosroës ne pouvoit être adopté que par

; ce qui fut également rejeté par les Perses. Ces
dictions firent rompre la conférence. Chosroës,
de dépit, retourna en Perse, et jura qu'il se ven-
de cet affront.
sès, ce Perse généreux qui avoit autrefois rendu la
à Cabade, jouissoit de la plus grande autorité
e royaume de Perse. Ce rang élevé suffisoit pour
irer des jaloux, et son caractère fier et hautain
citoit une foule d'ennemis. Son désintéressement
épreuve et son zèle ardent pour la justice ne leur
lonné jusqu'alors aucune prise. Ils profitèrent de
re de Chosroës et du mécontentement de Cabade.
le Séosès avoit eu plusieurs entretiens tête à tête
Hypace, Mébodès, jaloux de cette distinction,
a auprès du roi de s'être entendu avec le député
n, qui étoit lui-même malintentionné, d'avoir
de rompre la négociation, et mis en avant l'article
Lazique, dont il n'étoit point chargé par ses in-
ons. Les ennemis de Séosès ajoutoient *que c'étoit
vateur, un impie, qui fouloit aux pieds les lois
ales, et adoroit des divinités inconnues; que,
la loi expresse qui défendoit d'enterrer les morts,
depuis peu perdu sa femme, il l'avoit fait in-*
. Ces prétendus crimes, incapables par eux-mêmes
re impression sur un prince aussi peu scrupuleux
abade, furent envenimés par le poison de l'envie.
le sénat de la Perse, où Séosès avoit presque au-
'ennemis que de juges, s'assembla pour juger ou
pour condamner à mort le plus grand homme
nation. Cabade, ingrat et perfide, feignit d'être
fligé du malheur de son ami, mais de n'oser lui
la vie par respect pour les lois. Cette injuste sen-
fut exécutée, et la charge suprême dont Séosès
été honoré, et qui l'élevoit au-dessus de tous les
rats et de tous les officiers du royaume, fut sup-
e pour toujours. On avoit donné à cette dignité

le nom d'*adrastadaransalane*. Rufin, à l'exemp Mébodès, voulut aussi faire périr Hypace. Il l'a d'avoir agi d'intelligence avec Séosès pour renou la guerre. Hypace fut heureux de vivre sous un pr plus humain, et dans un pays où l'on suivoit une f de procédure plus régulière. Ses officiers ayant so les plus rigoureuses tortures sans le charger d'au infidélité, il en fut quitte pour la perte de ses emp mais on les lui rendit dès l'année suivante, par la fa de Justinien.

An. 523. *Theoph. p.* 145, 146. *Cedr. p.* 364. *Zon. p.* 59. *Hist. miscel. l.* 15.

Le refus d'adopter Chosroës autrement que pa armes devoit attirer une guerre sanglante. Ca s'y préparoit, et Justin se disposoit à la soutenir. ces conjonctures, le roi de Perse découvrit une intr tramée par les manichéens dans ses états. Ces secta avoient fait de grands progrès dans la Perse, à la fav du dogme des deux principes, conforme à la doctri de Zoroastre. Ils avoient des prosélytes entre les p grands seigneurs. Phthasouarsan, fils de Cabade, q l'avoit eu de Sambucé, sa propre fille, étoit dès l'enfa infecté de leurs erreurs : *Nous sommes en état*, lui rent-ils, *d'engager votre père à vous céder dès à prés le diadème, si vous nous promettez de faire régner a vous la doctrine céleste de Manès.* Le jeune prince l donna sa parole. Cabade, informé de ce complot, feig d'y donner les mains; il convoqua une assemblée gé rale des états de la Perse pour assister au couronnem de son fils; il ordonna aux manichéens de s'y ren tous avec leur évêque, leurs femmes et leurs enfans; donna le même ordre aux mages, à leur chef Glona et à Banazès, évêque des chrétiens, qu'il aimoit pa qu'il le croyoit excellent médecin. Lorsqu'on fut semblé, il dit aux manichéens *qu'il approuvoit le dogmes, et qu'il savoit bon gré à son fils de les av embrassés ; qu'en conséquence il alloit lui transme la couronne. Séparez-vous donc des profanes*, ajouta-t

ier vous que je veux qu'il soit proclamé. A ces s, les manichéens, transportés de joie, se réunirent ble, laissant un grand intervalle entre eux et le des Perses. Aussitôt Cabade fait avancer un corps npes qu'il tenoit toutes prêtes, et qui, se jetant à la main sur les manichéens, les taillent en pièces ie des mages et de l'évêque. Cabade envoya sur-mp dans toute la Perse ordre d'arrêter les mani- qu'on pourroit découvrir, et de les brûler vifs urs livres, et de confisquer leurs biens.

dant le même temps les manichéens n'étoient argnés dans l'empire. C'étoient à juste titre, de s hérétiques, les plus abhorrés; et les empereurs ient toujours distingués des autres sectaires par rité du traitement. Anastase, imbu de leurs er- les avoit au contraire protégés. Justin voulut en ses états; il les bannit par un édit, qui portoit ux qu'on découvriroit dans la suite auroient la nchée. Les autres hérétiques, les païens, les Juifs, naritains furent exclus des charges et de tout ser- oit dans les armées, soit dans le palais. Il en ex- les Goths, sans doute par ménagement pour oric. Hypace, rétabli dans la dignité de général, ivit les manichéens avec chaleur en Orient. Il endant moins cruel à leur égard que n'avoit été :.

Cod. Just. l. 1, tit. 5, leg. 12. Theoph. p. 146. Cedr. p. 364.

essein du roi de Perse étoit de marcher en La- pour chasser Zathius et s'emparer du pays. Mais obligé de tourner ses armes du coté de l'Ibérie. égion, située à l'orient de la Lazique, étoit peu- chrétiens très-zélés, qui avoient constamment é leur religion sous la domination des Perses. :, naturellement dur et intolérant, envoya ordre ène, roi d'Ibérie, de se conformer au culte reçu Perse, lui défendant expressément d'enterrer ts, *dont il falloit*, disoit-il, *abandonner les*

Proc. pers. l. 1, c. 12. Idem de ædif. l. 3, c. 7.

cadavres aux chiens et aux oiseaux de proie, pou pas souiller un des élémens. Gurgène, attaché à l ligion chrétienne, implora la protection de Justin, lui promit de le secourir; et, pour tenir parole, l' pereur envoya Probus, neveu d'Anastase, à la vill Bosphore, avec une grande somme d'argent, qui voit être employée à soudoyer les Huns établis « la Chersonèse cimmérienne. Bosphore étoit une p maritime, située sur la droite du détroit qui com nique des Palus-Méotides au Pont-Euxin. Elle a pris son nom de ce détroit, nommé *le Bosphore c mérien.* Elle s'étoit de tout temps gouvernée en r blique; les Huns s'en étoient emparés depuis que temps; mais elle venoit de se donner à Justin. Pro n'ayant pu réussir dans sa commission, l'empe envoya en Lazique le général Pierre, avec un corps Huns auxiliaires, pour secourir Gurgène.

Ce secours étoit trop foible pour résister à une no breuse armée de Perses qui entra dans l'Ibérie sous conduite de Boas. Gurgène, accompagné de ses frè de sa femme et de ses enfans, dont l'aîné se nomm Pérane, prit la fuite avec toute la noblesse de ses é et gagna les frontières de Lazique. Il s'arrêta entre montagnes qui séparent les deux royaumes; et, s'é retranché dans des lieux inaccessibles, il se défe contre les Perses, qui ne purent forcer les passages. l bientôt, contraint d'abandonner entièrement le] faute de subsistances, il passa en Lazique, et se re ensuite à Constantinople. L'empereur ayant rap Pierre, voulut engager les Lazes à défendre eux-mê leurs frontières contre les Perses, déjà maîtres de l' rie. Sur le refus qu'ils en firent, il envoya le gén Irénée avec des troupes. L'entrée de la Lazique du de l'Ibérie n'étoit fermée que par deux châteaux, les naturels du pays avoient gardés jusqu'alors. Il « très-difficile d'y faire subsister une garnison. Le

duisoit ni blé, ni vin, ni aucun des alimens or-
es; et les chemins étoient tellement impraticables,
ne pouvoit y faire porter des subsistances que par
mmes. Les Lazes vivoient de millet, le seul grain
oisse entre ces montagnes. Mais cette nourriture
t pas propre aux Romains, et les Lazes s'étant lassés
r porter des vivres, il fallut abandonner les châ-
dont les Perses s'emparèrent.
npereur avoit envoyé deux autres corps de trou-
un en Persarménie, l'autre en Mésopotamie. Le
r étoit conduit par Sittas et par Bélisaire, qui
alèrent dans la suite à la tête des armées de l'em-
ls étoient alors tous deux dans leur première jeu-
sans autre grade que la qualité d'officiers de la
le Justinien. C'est ici la première fois que l'his-
it mention de Bélisaire, le plus grand capitaine
siècle, et qu'on peut appeler le *Scipion du bas-*
. Il étoit né en Dardanie. Sa première expédition
pas heureuse. Etant entré avec Sittas en Persar-
, il y fit d'abord beaucoup de ravage; mais peu
l fut battu par Narsès, joint à son frère Aratius.
doit pas confondre ce Narsès avec le fameux eu-
qui rendit depuis son nom si célèbre. Celui dont
arlons est un autre général du même pays, qui se
pareillement à Justinien, et que nous aurons plus
ois occasion de faire connoître. Tel fut le succès
pédition de Persarménie. L'armée de Mésopota-
archa vers Nisibe, sous la conduite d'un Thrace
é Licélaire. C'étoit un lâche, qui, frappé d'une
panique, prit la fuite sans avoir vu l'ennemi, et
ia sur ses pas. L'empereur lui ayant ôté le com-
ment, envoya Bélisaire à Dara pour garder une
mportante, et lui donna pour secrétaire l'historien
e. Voilà ce qui se passa du côté de la Perse jus-
fin du règne de Justin.
faisoit dans le même temps, à l'extrémité méri- *Assemani*,

Bibl. orient. t. 1, p. 359 et seq.
Proc. pers. l. 1, c. 19.
Theoph. p. 144, 148.
Niceph. Cal. l. 17, c. 6.
Zon. p. 59,
Cedr. p. 364.
Joel. p. 172.
Sca. emend. temp. l. 7.
Fleury, hist. ecclés. l. 31, art. 60.
Oriens christ. t. 2, p. 428, 665.

dionale du monde alors connu, une guerre sangla à laquelle Justin prit quelque part. Les Arabes nomm *Homérites* avoient laissé perdre les heureuses seme du christianisme établi chez eux sous le règne de C stance. Le judaïsme, qui avoit depuis long-temps dans leur pays de profondes racines, reprenoit le des et leur roi, nommé Dimion, étoit Juif. Sous prétext venger sa religion proscrite dans l'empire, il fit mas crer une caravane de marchands romains qui, s leur coutume, traversoient ses états pour aller trafiq en Ethiopie. Cette action barbare fit cesser le comm Le roi d'Ethiopie en fut irrité. Il se nommoit Elisb les historiens de Syrie l'appellent Aidoc. Théophan nomme Adad, et recule cet événement à la seizi année de Justinien. Ce roi faisoit sa résidence à Auxu ville capitale de l'Ethiopie, et située, selon Procope douze journées du golfe Arabique, à la même haut que le pays des Homérites. Quoiqu'elle soit aujourd déserte, ses ruines font connoître son ancienne grand on y trouve des inscriptions en caractères inconnus les croix éthiopiques dont elles sont accompagnées pr vent l'ancienneté de la religion chrétienne en ce p Cependant Elisbaan étoit païen, le christianisme s'ét éteint dans ces régions éloignées, depuis le règne du gr Constantin, qui l'y avoit introduit par les instruction saint évêque Frumentius. Ce prince, excité par Just se mit en marche à la tête d'une armée, et travers golfe Arabique. Cette navigation se faisoit sur des b ques légères, dont les planches n'étoient jointes ensem qu'avec des cordes, parce que les Ethiopiens n'avoi point de fer, et qu'il étoit défendu aux Romains, peine de la vie, d'en faire passer chez les nations b bares. Ayant débarqué à Boulicas, port des Homéri il alla chercher Dimion, le tua dans une bataille, p le pays, et plaça sur le trône un nouveau roi, qui é chrétien. Il avoit promis à Dieu, avant le combat, d

hrétien lui-même s'il étoit vainqueur. Fidèle à
messe, il députa vers Justin deux des principaux
urs d'Ethiopie pour le prier de lui envoyer un
: et des clercs. Justin leur permit de choisir ceux
jugeroient à propos. Ils s'adressèrent au patriarche
andrie, qui leur donna un nommé Jean, après
sacré évêque d'Auxume. Elisbaan reçut le baptême
ains de ce prélat, fit instruire ses sujets, et bâtir un
nombre d'églises. Le christianisme se répandit en
temps, et se rétablit en Ethiopie.
s le nouveau roi des Homérites n'ayant pas sur-
ng-temps, les Juifs reprirent l'avantage : ils firent
de leur secte, nommé Dunaan, massacrèrent un
nombre de chrétiens, et changèrent les églises en
gues. Au nord du pays des Homérites étoit une
rande et puissante, nommée Nagra*, peuplée de
ens. Aréthas, prince de cette ville, payoit tribut
des Homérites. Dunaan, suivi de cent vingt mille
es, alla faire le siége de Nagra ; et l'ayant inuti-
t attaquée pendant plusieurs jours, il jura aux
ns de ne leur faire aucun mal, s'ils lui ouvroient
portes. Mais ce prince, perfide et cruel, ne fut
s tôt entré, qu'il leur enleva toutes leurs richesses,
brûler l'église avec les prêtres, et le peuple qui s'y
éfugié. Les habitans, qui refusèrent de renoncer
i, furent mis à mort avec leurs femmes et leurs
. Aréthas, sa femme Rouma, ses filles, et trois
quarante des principaux citoyens, souffrirent le
re avec une constance héroïque.
Mondare ou Monder, successeur de ce prince
n dont nous avons parlé dans l'histoire d'Ana-
n'avoit pas, ainsi que son prédécesseur, embrassé
gion chrétienne. Justin lui avoit envoyé un dé-
pour l'engager à cesser ses incursions et à vivre en
avec l'empire. Le député se trouvoit à la cour de
nce lorsque Monder reçut une lettre de Dunaan,

qui lui rendoit compte du massacre qu'il avoit fait chrétiens, et qui lui conseilloit de suivre son exem Monder y étoit assez disposé. Mais le grand nombr chrétiens qu'il avoit dans son armée lui faisoit crai que la chose ne fût de difficile exécution; et ce l'arrêta tout-à-fait, ce fut la résolution d'un de ses pr cipaux officiers. Comme Monder exhortoit ses sol à renoncer au christianisme, cet officier plein d'un qui se ressentoit beaucoup de la férocité sarrasine, la parole pour tous les autres : *Songe*, lui dit-il, *nous étions chrétiens avant que d'être tes sujets. Je sais ce que pensent mes camarades. Pour moi, je appris à craindre qui que ce soit. Je ne connois p sonne assez puissant sur la terre pour me forcer à ce que je ne crois point, ni à déguiser ce que je cr et, s'il faut en venir aux effets, je ne pense pas y ait d'épée plus longue que la mienne.* Monder jugea pas à propos d'entrer en dispute avec un si fe adversaire : il laissa liberté de religion.

Le roi d'Ethiopie, indigné des cruautés de Dun se rendit volontiers aux sollicitations de l'empereur l'exhortoit à venger le sang des chrétiens. Il joignit à troupes les secours qui lui vinrent de l'Egypte, et ent prit une seconde fois la conquête du pays des Homéri Après avoir passé le golfe, il taille en pièces les Juifs s'opposoient à la descente; il marche droit à la capit nommée *Taphar* ou *Pharé,* s'empare de toutes le chesses, fait la reine prisonnière; et, laissant une g nison dans la ville, il va combattre Dunaan, défait armée, et le tue avec tous ses parens. Il reprend Nag dont il donne la principauté au fils du martyr Aréth et laisse pour roi aux Homérites un chrétien nom Abraham. L'évêque Grégentius, successeur de Jean, que l'Eglise a mis au nombre des saints, donna habitans du pays des lois qui furent publiées au n du nouveau roi. Elisbaan, de retour en ses états, d

du trône, envoya à Jérusalem; comme un hom-
de sa piété, sa couronne d'or enrichie de pierre-
il embrassa la vie monastique, et passa le reste
jours au fond d'une solitude, dans les austérités
pénitence. Il eut pour successeur Hellestée, dont
aurons occasion de parler sous le règne de Jus-

zèle de Justin en faveur de la religion fut moins
ux en Occident, et causa de grands troubles en
Si Théodoric eût vécu plus long-temps, l'aria-
, maltraité par l'empereur, mais protégé par le roi
oths, auroit, selon toute apparence, excité une
e guerre. Quoique la loi de Justin contre les héré-
; exceptât nommément les Goths, Théodoric n'en
s moins irrité. Il regarda comme une insulte la
ce des ariens qui étoient exclus de leurs églises,
que du palais et des armées. Il croyoit leur avoir
: la liberté de conscience dans l'empire en la lais-
ux catholiques dans ses états. Dès qu'il vit que Justin
ençoit d'attaquer les ariens, il lui écrivit plusieurs
s pour le retenir. Il lui représentoit *que de pré-
e dominer sur les esprits, c'étoit usurper les droits
Divinité; que, par la nature même des choses, la
ance des plus grands princes se borne à la police
eure; qu'ils ne sont en droit de punir que ceux qui
lent l'ordre public, dont ils sont les conservateurs,
en bonne politique, l'hérésie la plus dangereuse est
d'un prince qui sépare de lui une partie de ses
uniquement parce qu'ils ne croient pas ce qu'il
lui-même.* Justin répondoit *qu'il ne prétendoit pas
les consciences, mais qu'il étoit le maître de choi-
ux par qui il vouloit être servi; et que, l'ordre pu-
exigeant l'uniformité du culte extérieur, il étoit en
de n'ouvrir les églises qu'à ceux qui s'accordoient
lui dans les exercices de religion.* Ces réponses pou-
nt être tournées contre les catholiques de l'Italie.

An. 524.
Anon. Vales. Marcel. chr. Cassiod. l. 2, *ep.* 6; *l.* 3, *ep.* 28. *Boët. cons. Phil. l.* 1. *Proc. goth. l.* 1, *c.* 1. *Theoph. p.* 145. *Anast. p.* 57, *et vita Joan. papæ. Hist. miscel. l.* 15. *Paul. diac. l.* 7. *Cochl. vita Theod. c.* 18. *Sigon. imp. occid. l.* 16, *vita Boët. Vallin. Baronius. Pagi ad Baron. Vales. rerum franc. l.* 7. *Fleury, hist. ecclés. l.* 31, *art.* 58; *l.* 32, *art.* 5, 7.

Mais Théodoric, porté à la douceur et à la toléra
résolut de députer à Justin pour lui inspirer les mê
sentimens ; et, dans le dessein de rendre cette ambas
plus solennelle, il y voulut employer le chef de la r
gion catholique. Le pape Hormisdas étoit mort l'a
précédente, et Jean lui avoit succédé. Théodoric l'ay
fait venir à Ravenne, lui ordonna de partir pour Co
stantinople, et de demander à Justin qu'il rendît a
ariens leurs églises, qu'il leur laissât liberté de relig
et qu'il remît entre leurs mains ceux qui les av
quittés pour se faire catholiques; car il prétendoit
ces nouveaux prosélytes n'avoient changé de commu
que par contrainte. Il menaçoit le pape, s'il ne r
sissoit pas, d'user de représailles sur les catholiques
de les traiter avec autant de rigueur qu'il leur a
jusqu'alors montré de douceur et de clémence. En v
le pape le supplia de le dispenser d'une commissio
peu conforme au caractère qu'il devoit soutenir; le
voulut être obéi; il joignit au pape cinq évêques, e
fit accompagner de quatre sénateurs, Théodore,
portunus, et deux autres nommés tous deux Aga
dont l'un étoit patrice, et distingué par son savoir
par son éloquence. Théodoric l'envoyoit pour te
tête aux plus habiles d'entre les catholiques, s'il é
question de dispute.

Les mauvais traitemens que les ariens éprouvoi
en Orient répandirent de sombres nuages dans l'
prit de Théodoric. Après avoir été pendant plus
trente années le modèle des princes justes, sag
bons et généreux, il devint à l'âge de soixante et
ans défiant et cruel. Cette altération dans son caract
éloigna de sa personne les hommes vertueux, et r
procha ces indignes courtisans toujours attentifs à p
fiter des foiblesses de leur maître pour servir le
propres passions. Cassiodore se défit de toutes ses cha
et se retira de la cour. Théodoric, qui sentit bientô

qu'il avoit de ses talens, le rappela; mais il paroît
e le consulta plus. Boëce, issu d'une famille
ncienne et comblée d'honneurs, et plus recom-
ble encore par sa vertu, par son éloquence, par
e étendue de ses connoissances, avoit mérité la
ce du prince et l'estime universelle. Elevé dès
sse au rang de patrice, consul en 510, il avoit
522, ses deux fils revêtu ensemble du consulat.
ge de maître des offices l'approchoit du prince;
oit entre ses mains tous emplois de la cour.
la mort de sa première femme, fille de Festus,
r illustre, il avoit épous la fille de Symmaque
, consul en 485, et chef du sénat. Il s'étoit rendu
par des ouvrages de rhétorique, de mathéma-
t de philosophie. Il avoit fait une profonde étude
religion; et non content de l'honorer par ses
, il la défendoit par ses écrits. Son intrépide
é fut cause de sa perte. Protecteur déclaré de
ence, il s'attira la haine des oppresseurs. Cyprien,
référendaire (c'étoit le garde des sceaux), Coni-
t Triguilla, devenus puissans auprès du roi,
qu'il prêtoit l'oreille à la calomnie, se liguèrent
ble pour se défaire d'un censeur incommode qui
soit à leurs concussions. Le préfet du prétoire
t, dans un temps de disette, surcharger la Cam-
déjà trop foulée. Boëce plaida devant le roi la
de cette malheureuse province, et l'emporta sur
fet, qui, par vengeance, se joignit à ses ennemis.
a Paulin, personnage consulaire, dont ces ca-
iateurs espéroient d'envahir les biens. Enfin Boëce,
avoir tant de fois fait triompher la justice, suc-
a lui-même sous les efforts de la cabale. Cyprien
a le patrice Albin, consul en 493, d'entretenir de
les intelligences avec Justin pour le rendre maître
Italie. Boëce, persuadé de son innocence, osa dire
ésence du roi: *Si Albin est coupable, je le suis*

moi-même avec tout le sénat. Ces paroles, qui tend à justifier l'accusé, furent empoisonnées par la gnité des délateurs ; on les fit remarquer à Théo comme l'insolent aveu d'une conspiration formé Boëce et par le sénat. On suborna trois scélérats, més Basile, Opilon et Gaudence. Basile, offici palais, en avoit été chassé pour ses débauches ; o promit de payer ses dettes. Les deux autres avoie condamnés à l'exil pour différens crimes ; et comm différoient d'obéir, Théodoric leur prescrivit un t au-delà duquel, s'ils se trouvoient dans Ravenn seroient marqués au front et chassés de la ville jour même que cet ordre leur fut signifié, on leur mit leur grâce, et l'on admit leur requête contre B Ils l'accusèrent de trahison, et produisirent en p des lettres contrefaites, sur lesquelles Théodoric le damna. Boëce fut enfermé dans le château de Cal tiane, entre Milan et Pavie. Ce fut là que ce vert prisonnier composa le célèbre ouvrage intitulé *solation de la philosophie,* dont l'objet est de ju la Providence divine, qui semble quelquefois a donner la vertu à d'injustes persécutions. On y tr quelques traits contre Théodoric qui ont besoin d'ex et qui démentent un peu les belles leçons que d l'auteur. La conduite que le pape Jean tenoit à C stantinople, irrita de plus en plus Théodoric ; e ennemis de Boëce aigrirent tellement ce prince, qu' six mois de prison, il le fit appliquer à la torture tirer de sa bouche l'aveu d'une conjuration chiméri On lui serra si violemment le crâne avec des co que les yeux lui sortoient de la tête ; et comme il sistoit à nier ce crime imaginaire, on l'assomm coups de bâtons. Son beau-père Symmaque, envel dans la même accusation, fut conduit en prison à venne, et eut la tête tranchée l'année suivante : exem funeste à tous les princes, puisqu'il est capable d'éca



rsonne la vérité, et d'effrayer ce nombre
ıes pusillanimes, qui estiment la vie plus
ice et l'honneur.

: Jean apprit avec une extrême douleur la An. 525.
ioëce et la détention de Symmaque. Il n'étoit
affligé de la négociation dont il étoit chargé.
ıt à Constantinople avec les plus grands hon-
:toit la première fois qu'on y voyoit un évêque
Le sénat, le clergé, le peuple, précédés de
portant des cierges, allèrent au-devant de lui
ix milles de la ville. L'empereur sortit hors des
, se prosternant à ses pieds, lui demanda sa
ion. Epiphane, l'ayant invité à faire l'office, il
ıut consentir qu'à condition qu'il auroit dans
a place d'honneur au-dessus du patriarche; ce
fut accordé. Le jour de Pâques, qui tomboit
ınée 525 au trentième de mars, il célébra la
en latin, selon le rit de son église. Tous les
, conviennent qu'il fut très-attentif à soutenir les
ıtives de son siége; mais il ne s'accordent pas sur
ière dont il exécuta sa commission. Les uns disent
en acquitta de bonne foi, et que, pour conserver
tholiques d'Italie le repos dont ils jouissoient, il
de Justin liberté de religion en faveur des ariens,
estitution de leurs églises; mais qu'il ne demanda
ıe les ariens convertis fussent rendus à leur secte.
ı en croit les autres, il fit tout le contraire de ce
i étoit ordonné. Loin d'engager Justin à rendre
riens leurs églises, il consacra lui-même à l'usage
ıtholiques celles qui se trouvèrent dans les lieux
séjourna. Tous ces historiens prétendent faire hon-
au pape; ils tirent également son éloge de ces
récits contradictoires; ce qui prouve qu'on pour-
aussi facilement y trouver matière à la censure;
le respect pour le jugement de l'Eglise, qui honore
pe comme un martyr, doit nous imposer silence.

cadavres aux chiens et aux oiseaux de proie, pou pas souiller un des élémens. Gurgène, attaché à la ligion chrétienne, implora la protection de Justin, lui promit de le secourir ; et, pour tenir parole, l'e pereur envoya Probus, neveu d'Anastase, à la vill Bosphore, avec une grande somme d'argent, qui voit être employée à soudoyer les Huns établis d la Chersonèse cimmérienne. Bosphore étoit une p maritime, située sur la droite du détroit qui com nique des Palus-Méotides au Pont-Euxin. Elle a pris son nom de ce détroit, nommé *le Bosphore c mérien.* Elle s'étoit de tout temps gouvernée en ré blique ; les Huns s'en étoient emparés depuis quel temps ; mais elle venoit de se donner à Justin. Pro n'ayant pu réussir dans sa commission, l'empe envoya en Lazique le général Pierre, avec un corps Huns auxiliaires, pour secourir Gurgène.

Ce secours étoit trop foible pour résister à une no breuse armée de Perses qui entra dans l'Ibérie sous conduite de Boas. Gurgène, accompagné de ses frè de sa femme et de ses enfans, dont l'aîné se nomm Pérane, prit la fuite avec toute la noblesse de ses ét et gagna les frontières de Lazique. Il s'arrêta entre montagnes qui séparent les deux royaumes ; et, s'ét retranché dans des lieux inaccessibles, il se défe contre les Perses, qui ne purent forcer les passages. M bientôt, contraint d'abandonner entièrement le p faute de subsistances, il passa en Lazique, et se re ensuite à Constantinople. L'empereur ayant rap Pierre, voulut engager les Lazes à défendre eux-mê leurs frontières contre les Perses, déjà maîtres de l'I rie. Sur le refus qu'ils en firent, il envoya le géné Irénée avec des troupes. L'entrée de la Lazique du c de l'Ibérie n'étoit fermée que par deux châteaux, q les naturels du pays avoient gardés jusqu'alors. Il é très-difficile d'y faire subsister une garnison. Le p

›duisoit ni blé, ni vin, ni aucun des alimens or-
es; et les chemins étoient tellement impraticables,
ne pouvoit y faire porter des subsistances que par
mmes. Les Lazes vivoient de millet, le seul grain
oisse entre ces montagnes. Mais cette nourriture
t pas propre aux Romains, et les Lazes s'étant lassés
r porter des vivres, il fallut abandonner les châ-
, dont les Perses s'emparèrent.
npereur avoit envoyé deux autres corps de trou-
'un en Persarménie, l'autre en Mésopotamie. Le
er étoit conduit par Sittas et par Bélisaire, qui
ıalèrent dans la suite à la tête des armées de l'em-
Ils étoient alors tous deux dans leur première jeu-
sans autre grade que la qualité d'officiers de la
de Justinien. C'est ici la première fois que l'his-
ait mention de Bélisaire, le plus grand capitaine
ı siècle, et qu'on peut appeler le *Scipion du bas-*
e. Il étoit né en Dardanie. Sa première expédition
pas heureuse. Etant entré avec Sittas en Persar-
', il y fit d'abord beaucoup de ravage; mais peu
il fut battu par Narsès, joint à son frère Aratius.
: doit pas confondre ce Narsès avec le fameux eu-
qui rendit depuis son nom si célèbre. Celui dont
ıarlons est un autre général du même pays, qui se
pareillement à Justinien, et que nous aurons plus
fois occasion de faire connoître. Tel fut le succès
:pédition de Persarménie. L'armée de Mésopota-
ıarcha vers Nisibe, sous la conduite d'un Thrace
ıé Licélaire. C'étoit un lâche, qui, frappé d'une
r panique, prit la fuite sans avoir vu l'ennemi, et
na sur ses pas. L'empereur lui ayant ôté le com-
:ment, envoya Bélisaire à Dara pour garder une
mportante, et lui donna pour secrétaire l'historien
pe. Voilà ce qui se passa du côté de la Perse jus-
ı fin du règne de Justin.
: faisoit dans le même temps, à l'extrémité méri- *Assemani*,

Bibl. orient. t. 1, p. 359 et seq.
Proc. pers. l. 1, c. 19.
Theoph. p. 144, 148.
Niceph. Cal. l. 17, c. 6.
Zon. p. 59,
Cedr. p. 364.
Joel. p. 172.
Sca. emend. temp. l. 7.
Fleury, hist. eccles. l. 31, art. 60.
Oriens christ. t. 2, p. 428, 665.

dionale du monde alors connu, une guerre sanglan à laquelle Justin prit quelque part. Les Arabes nomm *Homérites* avoient laissé perdre les heureuses semen du christianisme établi chez eux sous le règne de Co stance. Le judaïsme, qui avoit depuis long-temps dans leur pays de profondes racines, reprenoit le des et leur roi, nommé Dimion, étoit Juif. Sous prétexte venger sa religion proscrite dans l'empire, il fit mas crer une caravane de marchands romains qui, se leur coutume, traversoient ses états pour aller trafiq en Ethiopie. Cette action barbare fit cesser le commer Le roi d'Ethiopie en fut irrité. Il se nommoit Elisba les historiens de Syrie l'appellent Aidoc. Théophan nomme Adad, et recule cet événement à la seiziè année de Justinien. Ce roi faisoit sa résidence à Auxon ville capitale de l'Ethiopie, et située, selon Procope douze journées du golfe Arabique, à la même haut que le pays des Homérites. Quoiqu'elle soit aujourd'l déserte, ses ruines font connoître son ancienne grande on y trouve des inscriptions en caractères inconnus, les croix éthiopiques dont elles sont accompagnées pr vent l'ancienneté de la religion chrétienne en ce pa Cependant Elisbaan étoit païen, le christianisme s'ét éteint dans ces régions éloignées, depuis le règne du gra Constantin, qui l'y avoit introduit par les instructions saint évêque Frumentius. Ce prince, excité par Justi se mit en marche à la tête d'une armée, et traversa golfe Arabique. Cette navigation se faisoit sur des ba ques légères, dont les planches n'étoient jointes ensem qu'avec des cordes, parce que les Ethiopiens n'avoi point de fer, et qu'il étoit défendu aux Romains, s peine de la vie, d'en faire passer chez les nations ba bares. Ayant débarqué à Boulicas, port des Homéri il alla chercher Dimion, le tua dans une bataille, le pays, et plaça sur le trône un nouveau roi, qui chrétien. Il avoit promis à Dieu, avant le combat, d



ırétien lui-même s'il étoit vainqueur. Fidèle à
uesse, il députa vers Justin deux des principaux
ırs d'Ethiopie pour le prier de lui envoyer un
et des clercs. Justin leur permit de choisir ceux
ugeroient à propos. Ils s'adressèrent au patriarche
andrie, qui leur donna un nommé Jean, après
sacré évêque d'Auxume. Elisbaan reçut le baptême
ins de ce prélat, fit instruire ses sujets, et bâtir un
nombre d'églises. Le christianisme se répandit en
e temps, et se rétablit en Ethiopie.
is le nouveau roi des Homérites n'ayant pas sur-
ong-temps, les Juifs reprirent l'avantage : ils firent
i de leur secte, nommé Dunaan, massacrèrent un
l nombre de chrétiens, et changèrent les églises en
ogues. Au nord du pays des Homérites étoit une
grande et puissante, nommée Nagra*, peuplée de
iens. Aréthas, prince de cette ville, payoit tribut
i des Homérites. Dunaan, suivi de cent vingt mille
nes, alla faire le siége de Nagra ; et l'ayant inuti-
ıt attaquée pendant plusieurs jours, il jura aux
ıns de ne leur faire aucun mal, s'ils lui ouvroient
portes. Mais ce prince, perfide et cruel, ne fut
lus tôt entré, qu'il leur enleva toutes leurs richesses,
brûler l'église avec les prêtres, et le peuple qui s'y
réfugié. Les habitans, qui refusèrent de renoncer
oi, furent mis à mort avec leurs femmes et leurs
s. Aréthas, sa femme Rouma, ses filles, et trois
quarante des principaux citoyens, souffrirent le
re avec une constance héroïque.
mondare ou Monder, successeur de ce prince
in dont nous avons parlé dans l'histoire d'Ana-
n'avoit pas, ainsi que son prédécesseur, embrassé
igion chrétienne. Justin lui avoit envoyé un dé-
pour l'engager à cesser ses incursions et à vivre en
avec l'empire. Le député se trouvoit à la cour de
ince lorsque Monder reçut une lettre de Dunaan,

qui lui rendoit compte du massacre qu'il avoit fait chrétiens, et qui lui conseilloit de suivre son exem Monder y étoit assez disposé. Mais le grand nombr chrétiens qu'il avoit dans son armée lui faisoit crai que la chose ne fût de difficile exécution; et c l'arrêta tout-à-fait, ce fut la résolution d'un de ses p cipaux officiers. Comme Monder exhortoit ses sol à renoncer au christianisme, cet officier plein d'un qui se ressentoit beaucoup de la férocité sarrasine, la parole pour tous les autres : *Songe*, lui dit-il, *nous étions chrétiens avant que d'être tes sujets. Je sais ce que pensent mes camarades. Pour moi, je appris à craindre qui que ce soit. Je ne connois p sonne assez puissant sur la terre pour me forcer à c ce que je ne crois point, ni à déguiser ce que je c et, s'il faut en venir aux effets, je ne pense pas y ait d'épée plus longue que la mienne.* Monder jugea pas à propos d'entrer en dispute avec un si fe adversaire : il laissa liberté de religion.

Le roi d'Ethiopie, indigné des cruautés de Dun se rendit volontiers aux sollicitations de l'empereur l'exhortoit à venger le sang des chrétiens. Il joignit à troupes les secours qui lui vinrent de l'Egypte, et en prit une seconde fois la conquête du pays des Homérit Après avoir passé le golfe, il taille en pièces les Juifs s'opposoient à la descente; il marche droit à la capit nommée *Taphar* ou *Pharé*, s'empare de toutes les chesses, fait la reine prisonnière; et, laissant une g nison dans la ville, il va combattre Dunaan, défait armée, et le tue avec tous ses parens. Il reprend Na dont il donne la principauté au fils du martyr Arét et laisse pour roi aux Homérites un chrétien nom Abraham. L'évêque Grégentius, successeur de Jean que l'Eglise a mis au nombre des saints, donna a habitans du pays des lois qui furent publiées au no du nouveau roi. Elisbaan, de retour en ses états, dé

ı trône, envoya à Jérusalem; comme un hom-
sa piété, sa couronne d'or enrichie de pierre-
embrassa la vie monastique, et passa le reste
urs au fond d'une solitude, dans les austérités
nitence. Il eut pour successeur Hellestée, dont
rons occasion de parler sous le règne de Jus-

e de Justin en faveur de la religion fut moins
en Occident, et causa de grands troubles en
i Théodoric eût vécu plus long-temps, l'aria-
naltraité par l'empereur, mais protégé par le roi
ıs, auroit, selon toute apparence, excité une
guerre. Quoique la loi de Justin contre les héré-
xceptât nommément les Goths, Théodoric n'en
moins irrité. Il regarda comme une insulte la
des ariens qui étoient exclus de leurs églises,
e du palais et des armées. Il croyoit leur avoir
ı liberté de conscience dans l'empire en la lais-
catholiques dans ses états. Dès qu'il vit que Justin
ıçoit d'attaquer les ariens, il lui écrivit plusieurs
pour le retenir. Il lui représentoit *que de pré-
lominer sur les esprits, c'étoit usurper les droits
ivinité; que, par la nature même des choses, la
ce des plus grands princes se borne à la police
re; qu'ils ne sont en droit de punir que ceux qui
ıt l'ordre public, dont ils sont les conservateurs,
bonne politique, l'hérésie la plus dangereuse est
un prince qui sépare de lui une partie de ses
uniquement parce qu'ils ne croient pas ce qu'il
-même.* Justin répondoit *qu'il ne prétendoit pas
s consciences, mais qu'il étoit le maître de choi-
par qui il vouloit être servi; et que, l'ordre pu-
geant l'uniformité du culte extérieur, il étoit en
n'ouvrir les églises qu'à ceux qui s'accordoient
dans les exercices de religion.* Ces réponses pou-
ètre tournées contre les catholiques de l'Italie.

An. 524.
Anon. Vales. Marcel. chr. Cassiod. l. 2, ep. 6; l. 3, ep. 28. Boët. cons. Phil. l. 1. Proc. goth. l. 1, c. 1. Theoph. p. 145. Anast. p. 57, et vita Joan. papæ. Hist. miscel. l. 15. Paul. diac. l. 7. Cochl. vita Theod. c. 18. Sigon. imp. occid. l. 16, vita Boët. Vallin. Baronius. Pagi ad Baron. Vales. rerum franc. l. 7. Fleury, hist. ecclés. l. 31, art. 58; l. 32, art. 5, 7.

Mais Théodoric, porté à la douceur et à la tolér
résolut de députer à Justin pour lui inspirer les mê
sentimens; et, dans le dessein de rendre cette amba
plus solennelle, il y voulut employer le chef de la
gion catholique. Le pape Hormisdas étoit mort l'a
précédente, et Jean lui avoit succédé. Théodoric l'a
fait venir à Ravenne, lui ordonna de partir pour C
stantinople, et de demander à Justin qu'il rendît
ariens leurs églises, qu'il leur laissât liberté de reli
et qu'il remît entre leurs mains ceux qui les av
quittés pour se faire catholiques; car il prétendoit
ces nouveaux prosélytes n'avoient changé de commu
que par contrainte. Il menaçoit le pape, s'il ne r
sissoit pas, d'user de représailles sur les catholiqu
de les traiter avec autant de rigueur qu'il leur a
jusqu'alors montré de douceur et de clémence. En
le pape le supplia de le dispenser d'une commissi
peu conforme au caractère qu'il devoit soutenir;
voulut être obéi; il joignit au pape cinq évêques,
fit accompagner de quatre sénateurs, Théodore,
portunus, et deux autres nommés tous deux Aga
dont l'un étoit patrice, et distingué par son savoi
par son éloquence. Théodoric l'envoyoit pour t
tête aux plus habiles d'entre les catholiques, s'il
question de dispute.

Les mauvais traitemens que les ariens éprouvoi
en Orient répandirent de sombres nuages dans l
prit de Théodoric. Après avoir été pendant plu
trente années le modèle des princes justes, s
bons et généreux, il devint à l'âge de soixante et
ans défiant et cruel. Cette altération dans son carac
éloigna de sa personne les hommes vertueux, et r
procha ces indignes courtisans toujours attentifs à p
fiter des foiblesses de leur maître pour servir le
propres passions. Cassiodore se défit de toutes ses char
et se retira de la cour. Théodoric, qui sentit bientôt



u'il avoit de ses talens, le rappela; mais il paroît le consulta plus. Boëce, issu d'une famille ıcienne et comblée d'honneurs, et plus recom- le encore par sa vertu, par son éloquence, par étendue de ses connois ıces, avoit mérité la e du prince et l'estime universelle. Elevé dès sse au rang de patrice, consul en 510, il avoit ›22, ses deux fils revêtus ensemble du consulat. ge de maître des offices l'approchoit du prince; oit entre ses mains tous les emplois de la cour. a mort de sa première femme, fille de Festus, r illustre, il avoit épousé la fille de Symmaque , consul en 485, et chef du sénat. Il s'étoit rendu par des ouvrages de rhétorique, de mathéma- t de philosophie. Il avoit fait une profonde étude religion ; et non content de l'honorer par ses ı, il la défendoit par ses écrits. Son intrépide fut cause de sa perte. Protecteur déclaré de ence, il s'attira la haine des oppresseurs. Cyprien, référendaire (c'étoit le garde des sceaux), Coni- et Triguilla, devenus puissans auprès du roi, qu'il prêtoit l'oreille à la calomnie, se liguèrent ble pour se défaire d'un censeur incommode qui soit à leurs concussions. Le préfet du prétoire t, dans un temps de disette, surcharger la Cam- déjà trop foulée. Boëce plaida devant le roi la de cette malheureuse province, et l'emporta sur et, qui, par vengeance, se joignit à ses ennemis: a Paulin, personnage consulaire, dont ces ca- teurs espéroient d'envahir les biens. Enfin Boëce, avoir tant de fois fait triompher la justice, suc- ı lui-même sous les efforts de la cabale. Cyprien le patrice Albin, consul en 493, d'entretenir de s intelligences avec Justin pour le rendre maître alie. Boëce, persuadé de son innocence, osa dire sence du roi : *Si Albin est coupable, je le suis*

moi-même avec tout le sénat. Ces paroles, qui tend
à justifier l'accusé, furent empoisonnées par la m
gnité des délateurs ; on les fit remarquer à Théo
comme l'insolent aveu d'une conspiration formé
Boëce et par le sénat. On suborna trois scélérats,
més Basile, Opilon et Gaudence. Basile, offici
palais, en avoit été chassé pour ses débauches ; o
promit de payer ses dettes. Les deux autres avoie
condamnés à l'exil pour différens crimes ; et com
différoient d'obéir, Théodoric leur prescrivit un t
au-delà duquel, s'ils se trouvoient dans Ravenn
seroient marqués au front et chassés de la vill
jour même que cet ordre leur fut signifié, on leur
mit leur grâce, et l'on admit leur requête contre B
Ils l'accusèrent de trahison, et produisirent en p
des lettres contrefaites, sur lesquelles Théodoric le
damna. Boëce fut enfermé dans le château de Cal
tiane, entre Milan et Pavie. Ce fut là que ce vert
prisonnier composa le célèbre ouvrage intitulé (
solation de la philosophie, dont l'objet est de ju
la Providence divine, qui semble quelquefois a
donner la vertu à d'injustes persécutions. On y tr
quelques traits contre Théodoric qui ont besoin d'ex
et qui démentent un peu les belles leçons que d
l'auteur. La conduite que le pape Jean tenoit à C
stantinople, irrita de plus en plus Théodoric ; e
ennemis de Boëce aigrirent tellement ce prince, qu'
six mois de prison, il le fit appliquer à la torture
tirer de sa bouche l'aveu d'une conjuration chiméri
On lui serra si violemment le crâne avec des co
que les yeux lui sortoient de la tête; et comme il
sistoit à nier ce crime imaginaire, on l'assom
coups de bâtons. Son beau-père Symmaque, envel
dans la même accusation, fut conduit en prison à
venne, et eut la tête tranchée l'année suivante : exe
funeste à tous les princes, puisqu'il est capable d'éc

personne la vérité, et d'effrayer ce nombre
ames pusillanimes, qui estiment la vie plus
istice et l'honneur.

ipe Jean apprit avec une extrême douleur la An. 525.
: Boëce et la détention de Symmaque. Il n'étoit
ins affligé de la négociation dont il étoit chargé.
eçut à Constantinople avec les plus grands hon-
C'étoit la première fois qu'on y voyoit un évêque
ne. Le sénat, le clergé, le peuple, précédés de
et portant des cierges, allèrent au-devant de lui
dix milles de la ville. L'empereur sortit hors des
et, se prosternant à ses pieds, lui demanda sa
iction. Epiphane, l'ayant invité à faire l'office, il
ulut consentir qu'à condition qu'il auroit dans
e la place d'honneur au-dessus du patriarche; ce
i fut accordé. Le jour de Pâques, qui tomboit
année 525 au trentième de mars, il célébra la
ie en latin, selon le rit de son église. Tous les
rs conviennent qu'il fut très-attentif à soutenir les
gatives de son siége; mais il ne s'accordent pas sur
nière dont il exécuta sa commission. Les uns disent
s'en acquitta de bonne foi, et que, pour conserver
atholiques d'Italie le repos dont ils jouissoient, il
t de Justin liberté de religion en faveur des ariens,
restitution de leurs églises; mais qu'il ne demanda
ue les ariens convertis fussent rendus à leur secte.
n en croit les autres, il fit tout le contraire de ce
ui étoit ordonné. Loin d'engager Justin à rendre
riens leurs églises, il consacra lui-même à l'usage
atholiques celles qui se trouvèrent dans les lieux
séjourna. Tous ces historiens prétendent faire hon-
au pape; ils tirent également son éloge de ces
: récits contradictoires; ce qui prouve qu'on pour-
aussi facilement y trouver matière à la censure;
le respect pour le jugement de l'Eglise, qui honore
ipe comme un martyr, doit nous imposer silence.

La rigueur avec laquelle il fut traité à son retour plutôt à croire qu'il n'avoit pas rempli les intenti Théodoric. Dès que les députés furent revenus venne, Théodoric les fit mettre en prison. Le p mourut le vingt-septième de mai de l'année sui Son corps fut porté à Rome dans l'église de Saint-P et ses funérailles furent d'autant plus solennelle ce zèle pour honorer sa mémoire étoit une so vengeance que le peuple tiroit du prince et des en du saint prélat. Il eut pour successeur Félix III, a de la recommandation de Théodoric.

Evag. l. 4, *c.* 8. *Proc. ædif. l.* 2, *c.* 7. *Theoph. p.* 146. *Cedr. p.* 365, 366. *Zon. t.* 2, *p.* 60. *Malela, p.* 50. *Niceph. Cal. l.* 17, *c.* 3. *Glyc. p.* 266. *Chr. Edess. apud Assemani, p.* 412.

En cette année 525 plusieurs villes furent r par des inondations, ou par des tremblemens de Une nuit le Scirtus, qui traversoit Edesse, s'enfla coup si prodigieusement, qu'il inonda toute la dont il renversa une partie considérable, et fit pé milliers d'habitans. Cette rivière étoit d'une g commodité pour Edesse; mais elle en fut aussi le jusqu'à ce que Justinien eut fait creuser un canal recevant une partie des eaux dans le temps des déb mens, n'en laissoit couler dans la ville que le vo ordinaire. Justin soulagea par d'abondantes large misère des Edesseniens; il fit rebâtir les édifices ru et voulut qu'Edesse portât son nom; mais l'ancien sista toujours. Il donna aussi le nom de *Justinopoli* ville d'Anazar, métropole de la seconde Cilicie; elle été abîmée tout entière par un tremblement de c'étoit la quatrième fois depuis sa fondation. Just rétablit. La moitié de Pompeïopolis, autrefois autre ville de Cilicie, fut engloutie avec ses habi Ces horribles secousses se firent sentir pendant année entière en des lieux très-éloignés les un autres. Dyrrachium et Corinthe périrent en p Constantinople ne fut pas exempte de crainte, mai éprouva moins de dommage. Tous ces malheurs f réparés par les libéralités de l'empereur.

ıdis que la terre se couvroit de ruines depuis les de l'Euphrate jusqu'aux rivages de la mer Adria- le feu ravageoit la ville d'Antioche. On ne put découvrir ni la cause ni l'origine de cet embra- ıt. Il éclata d'abord dans l'église de Saint-Etienne. ammes s'élevèrent presque aussitôt en d'autres en- éloignés : c'étoit à la fois plusieurs incendies qui èrent un grand nombre de maisons. Justin, à la du patriarche Euphase, envoya deux mille li- l'or pour réparer le dommage. A peine ce travail il commencé, qu'un désastre beaucoup plus affreux la ville entière un monceau de pierres et de cen- Le vingt-neuvième de mai, lendemain de l'Ascen- à l'heure de midi, la terre, par de violentes se- s, renversa les édifices de la partie occidentale, et mblement se communiquant avec rapidité de proche oche, tout s'écroula, hormis les bâtimens soutenus montagne, qui ne fut point ébranlée. Comme les des cuisines étoient alors allumés dans toutes les ns, les flammes se répandirent de toutes parts. En temps une fournaise souterraine, qui faisoit ımer le sol de la ville, exhaloit de brûlantes va- Les cendres ardentes, emportées en l'air par un trieux, retomboient en pluie de feu, et enflam- t le toit des maisons, tandis qu'un autre incendie it des parties inférieures. La grande église bâtie onstantin résista pendant deux jours à la violence ı qui dévoroit tous les édifices d'alentour : enfin, ppée de flammes et comme calcinée, elle tomba n horrible fracas. Le mal fut si subit et si im- , que peu de personnes purent échapper par une récipitée ; et cette grande ville, la plus peuplée de nt, et où la fête avoit rassemblé tous les habitans tour, devint le tombeau de deux cent cinquante personnes. La plupart périrent par la chute des s, d'autres furent consumés par le feu. Mais le

AN. 526.
Evag. l. 4, c. 56.
Proc. pers. l. 2, c. 14.
Theoph. p. 147, 148.
Marcel. chr.
Phot. p. 774.
Cedr. p. 365. 366.
Malela, p. 49, 50, 51.
Anast. p. 57.
Hist. miscel. l. 15.
Pagi ad Baron.
Garner. præf. ad Liberatum.
Fleury, hist. ecclés. l. 32, art. 9.

plus horrible de tous ces désastres, c'est qu'il se tr
des brigands assez inhumains pour accourir des ca
gnes, et venir chercher dans le sein de la mort la ma
d'un cruel pillage. Le spectacle déplorable d'une ville
d'assaut et saccagée par de barbares ennemis n
présente que foiblement la désolation d'Antioche.
foule innombrable de malheureux, estropiés, bri
demi-brûlés, à demi-morts, courant éperdus au tr
des rues et des places pour se sauver des flammes
débris, rencontroient des meurtriers qui leur arrach
avec la vie les misérables restes de leur fortune,
bientôt après tomboient eux-mêmes écrasés avec
butin détestable. On parle surtout d'un officier d
lais, du corps des silentiaires, nommé Thomas,
ayant fait de ses domestiques autant d'assassins,
établi à une lieue de la ville, et les envoyoit de là
et massacrer ceux qui fuyoient d'Antioche, dont
apportoit les dépouilles. Ce scélérat ne vécut que q
jours dans ce brigandage; il fut frappé de mort s
au milieu de son magasin, qui fut aussitôt pillé p
peuple. Dans toutes les calamités générales, il se
contre des miracles de bonheur. Quelques habitan
rent assez heureux pour se trouver ensevelis dans l
demeures sans être écrasés; on retira, au bout de
et même de trente jours, de dessous les décombres
hommes qui vivoient encore, et dont plusieurs ex
rent dès qu'ils furent en plein air; des femmes qui,
enceintes, avoient accouché sous les ruines, et y av
même allaité leurs enfans. Ces infortunés, abîmés
leurs maisons, s'étoient nourris des provisions qu
trouvoient. Ce tremblement, le cinquième dep
fondation d'Antioche, et le plus funeste de tous,
six jours avec la même violence; il se renouvela
dant six mois à plusieurs reprises, quoique avec m
de furie; mais pendant un an et demi, le terrain
pas entièrement affermi. On ressentit encore de t

ups diverses secousses dans l'étendue de sept lieues
nvirons d'Antioche. Daphné et Séleucie furent
sées.
npereur, sensiblement affligé, fit cesser tous les
les à Constantinople ; il quitta le diadème et
rpre pour se revêtir d'un sac et se couvrir de
s : il aimoit Antioche, où il avoit autrefois sé-
simple soldat, dans ce printemps de la vie que
llesse regrette, même sur le trône. Pendant la
ie de la Pentecôte, il alla tous les jours en pro-
à l'Hebdome, à la tête du sénat et du peuple
bits de deuil, fondant en larmes, et implorant la
corde du Tout-puissant. Il ne se borna pas à ces
gnages d'une profonde douleur ; il envoya d'abord
ate Carin, avec cinq mille livres d'or, pour sub-
aux besoins les plus urgens ; il se chargea de faire
r les décombres, fouiller dans les ruines, et
e aux possesseurs tout ce qu'on pourroit retrou-
leurs effets. Il fit partir ensuite les patrices Phocas
érius avec de beaucoup plus grandes sommes, pour
ir les édifices, les aquéducs et les ponts de l'Oronte.
ues auteurs disent qu'il y employa cinquante mil-
le livres. Il s'agissoit de bâtir une nouvelle ville. Les
paternels de l'empereur furent heureusement se-
s par le comte d'Orient. C'étoit Ephrem, ma-
t savant et religieux, animé de cette charité ac-
qui descend à tous les besoins de l'humanité. Le
arche Euphrase avoit été écrasé sous les ruines de
glise, d'où ses plaintes s'étoient fait entendre pen-
un jour entier, sans qu'il eût été possible de le
rir. Le clergé et le peuple, plein de reconnois-
, choisirent Ephrem pour évêque, avec l'agrément
mpereur. Il passa des emplois civils aux fonctions
cré ministère, et s'en acquitta en grand prélat,
nt l'église par sa piété, la défendant par ses écrits,

et se montrant le père de ce peuple qu'il avoit de la mort.

Proc. Goth. l. 1, c. 1. Anon. Vales. Sigon. imp. occid. l. 16. Baronius.

Théodoric ne fut pas long-temps à se repenti cruauté à l'égard de Boëce et de Symmaque. plaisir qu'il en conçut le plongea dans une somb lancolie qui lui causa la mort. Je ne m'arrête aux fables que des historiens trop crédules ont c à ce sujet. Se voyant près de sa fin, il fit assem principaux d'entre les Goths et les Romains, trouvoient à Ravenne, et, leur présentant Ath fils d'Eutharic et de sa fille Amalasonte, il le décl successeur. Il leur ordonna de prêter serment (lité à ce jeune prince, qui n'avoit encore que hu et leur recommanda de le respecter, de mén sénat et le peuple romain, et d'entretenir la paix av pereur. Il mourut le trentième d'août, âgé de soixan torze ans, après trente-trois ans d'un règne très-gl si l'on en excepte les deux dernières années. Guer bile et intrépide, conquérant juste et humain, m fique, il sut, par un heureux mélange de séméri douceur, contenir ses sujets victorieux dans une discipline, et se faire chérir des peuples vaincus. I fait construire de son vivant un mausolée, qu' encore à Ravenne, et dont le dôme est d'une seul d'Istrie, et d'une masse énorme. La difficulté du tr et de la pose a dû surpasser tout ce que l'antiquité en ce genre dans les prodigieux travaux des Eg

Proc. Goth. l. 1, c. 2, 13. Cassiod. l. 8, ep. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8; l. 9, ep. 21; l. 11, ep. 1. Sigon. imp. occid. l. 17.

Amalasonte prit la tutelle de son fils. L'impres respect que Théodoric laissoit dans l'esprit des donnoit une grande autorité à sa fille, et cett cesse étoit, par ses qualités personnelles, tellem dessus de son sexe, qu'une nation fière et délicat point d'honneur se fit gloire de lui obéir. U rieur majestueux annonçoit l'élévation de son â esprit vif et pénétrant, mais sage, ferme et n

›it son caractère. Cet heureux naturel avoit été cul-
›ar une éducation mâle et sérieuse. Outre le grec et
in, elle possédoit la langue de toutes les nations
toient en commerce avec les Goths, et répondoit
rs envoyés sans avoir besoin d'interprète. Avec
›and fonds de connoissan es, et beaucoup de faci-
our s'exprimer, elle parloit peu; mais ses paroles
it pleines de sens. Active et toujours tranquille au-
›s, elle savoit terminer sans effort et sans bruit
lus importantes affaires. Un secret impénétrable
›it les obstacles et assuroit le succès de ses entre-
. Affable, libérale, fidèle à ses promesses, elle
le cœur des peuples, qui n'aiment pas toujours
'ils admirent. A son entrée dans la régence, elle
aucun changement dans le ministère; uniquement
›ée du bien de l'état, elle n'avoit pas besoin de se
des créatures. Elle employa les excellens officiers
Théodoric avoit choisis; et Cassiodore prit la part
avoit eue autrefois aux affaires publiques. Les Ro-
s furent traités avec beaucoup de douceur; et tant
e gouverna, ils n'eurent rien à souffrir de l'hu-
altière et violente des Goths. Elle rendit aux en-
le Boëce et de Symmaque l'héritage de leurs pères.
donner à son fils une éducation romaine, elle
t qu'il fréquentât les écoles publiques, et lui donna
gouverneurs trois vieillards, les plus sages et les
clairés de la nation des Goths. On négligeoit de
les appointemens des professeurs de Rome, elle
ea le sénat de veiller à leurs intérêts : *Il n'est pas*
disoit-elle, *qu'ils soient exposés à essuyer des*
ni qu'ils perdent leur temps en sollicitations. Ce
ractérise les nations policées et les distingue des
res, c'est l'estime des lettres et de ceux qui les
nt et les enseignent. Amalaric, roi d'Espagne,
t-fils de Théodoric, se plaignoit de son partage.
éviter tout sujet de guerre entre deux peuples unis

par leur origine , Amalasonte lui céda la partie Gaules située entre les Pyrénées et le Rhône, ré vant seulement aux Ostrogoths ce qui s'étendoit Rhône aux Alpes, dont elle abandonna même quel portion aux François. Elle lui rendit aussi toutes les chesses que Théodoric avoit enlevées de Carcasson et le dispensa du tribut qu'il payoit pour l'Espagne.

Aussitôt après la mort de Théodoric, elle envoya sénat de Rome le comte Sigismer pour recevoir le ment des sénateurs, et pour leur jurer au nom nouveau prince la conservation de leurs priviléges. fit aussi prêter serment au peuple romain, à toutes villes de l'Italie, de la Dalmatie, et de la partie Gaules qui dépendoit du royaume des Ostrogoths, mettant, de son côté, un gouvernement équitable, les Goths et les Romains ne seroient distingués parce que les premiers supporteroient les fatigues de guerre pour la défense des autres. Elle notifia en culier aux évêques l'avénement de son fils à la ronne; elle leur demanda le secours de leurs prières, les exhorta à la vigilance pour maintenir entre les ples la concorde et la pureté des mœurs. Suivant dernières instructions de Théodoric, elle ne négli pas l'amitié de l'empereur; elle lui envoya des am sadeurs pour renouveler les traités, en lui rappelant son père avoit été honoré du consulat à Constantino et du titre de roi d'Italie; que son mari avoit été ad par Justin même, et qu'en conséquence son fils droit de compter sur la protection de l'empereur. Ju n'étoit pas dans des dispositions favorables. La quer survenue au sujet des ariens l'avoit aigri contre Thé doric; il faisoit même secrètement agir les Lombard qui, s'étant établis depuis plus de trente ans dans le pa auparavant habité par les Ruges au-delà du Danu se jetèrent dans la Pannonie occupée par les Ostrogot Mais Amalasonte sut prendre de si justes mesures, qu

furent repoussés. Justin, ayant échoué dans cette entreprise, écouta les proposition de la princesse, et lui envoya des ambassadeurs pour l'assurer de sa bienveillance.

Il ne manquoit à Justinien que le nom d'empereur; il en avoit toute l'autorité. Il étoit patrice, général des armées; son oncle, en l'adoptant pour son fils, l'avoit nommé nobilissime; mais il ne se hâtoit pas de le prendre pour collègue. Un jour que le sénat, croyant sans doute le flatter, le supplioit de conférer le titre d'Auguste à un prince qu'il avoit déjà honoré de tous les autres, il répondit en montrant son manteau de pourpre: *Priez Dieu de ne jamais voir un jeune homme vêtu de cet habit.* C'étoit ainsi qu'un prince presque octogénaire nommoit un homme de quarante ans. Cependant, étant tombé malade, il manda les sénateurs le jeudi saint, premier jour d'avril 527, et, en leur présence, il associa Justinien à l'empire, en lui donnant la qualité d'Auguste, ainsi qu'à sa femme Théodora. C'est de ce jour-là que Justinien comptoit le commencement de son règne, comme on le voit par la loi qu'il fit onze ans après, pour ordonner que tous les actes fussent datés de l'année du règne de l'empereur actuellement sur le trône. Le jour de Pâques suivant, le prince et la princesse reçurent solennellement la couronne des mains du patriarche Epiphane. Ils allèrent ensuite se montrer au peuple assemblé dans le Cirque, et furent reconduits au palais avec de grandes acclamations. Suivant l'opinion qui me paroît la plus probable, Justinien avoit alors quarante-cinq ans; car l'année de sa naissance n'est pas certaine. On sait seulement que le onzième de mai il en célébroit l'anniversaire par des jeux publics.

An. 527.
Evag. l. 4, c. 9.
Marc. chr.
Vict. Tun.
Theoph. p. 148.
Anast. p. 58.
Inst. nov. 117, tit. 2.
Zon. p. 60.
Proc. pers. l. 1, c. 13.
Idem hist. arc. c. 6, 9, et ibi Alam.
Chron. Alex.
Jorn. succes.
Cedr. p. 366.
Joel, p. 173.
Cod. orig. p. 60.
Pagi ad Baron.
Du Cange, fam. byz. p. 95.
Baud. imp. orient. t. 1, anon. p. 54, t. 2, p. 717, 718, 811.

Justin ne survécut que quatre mois. Il mourut le premier d'août d'un ulcère au pied, causé par un coup de flèche qu'il avoit autrefois reçu dans une bataille, et qui, mal guéri, se rouvrit à la fin de ses jours. Il étoit

âgé de soixante-dix-sept ans, et avoit régné neuf ans et vingt-trois jours. Son corps ne fut pas porté dans l'église des Saints-Apôtres, sépulture ordinaire des empereurs; il avoit voulu être inhumé auprès de sa femme, dans l'église de Sainte-Euphémie. Le règne de ce prince se ressentit de sa vieillesse. Il avoit épuisé sa vigueur à mériter la couronne : il n'y parvint que lorsqu'il fut à peine en état de la soutenir.



VRE QUARANTE-UNIÈME.

JUSTINIEN.

[illegible] partageoit depuis quatre mois l'autorité sou- An. 527.
ıe, et son oncle sembloit n'être monté sur le trône Evag. l. 4,
our lui apprendre à commander. Tout annonçoit c. 9.
gne florissant et glorieux. Le nouvel empereur étoit Proc. anecd.
nu à cet âge où l'esprit dans sa force est en état c. 14, 18, et
:uter les conseils de l'expérience et de la sagesse. ibi Alaman.
ı, né dans l'obscurité, n'avoit reçu aucune éduca- Pagi ad Ba-
mais il n'avoit pas négligé de procurer à son neveu ron.
:cieux avantage. Un des plus savans hommes de ce
-là, nommé Théophile, fut chargé de l'instruire,
soins eurent un succès assez heureux. Justinien
t la facilité de parler et d'écrire. Aussi, lorsqu'il fut
reur, se passoit-il ordinairement du ministère de
ıesteur; il parloit lui-même dans le sénat. Instruit
jurisprudence, il présidoit à la composition de ses
après avoir pris connoissance des causes impor-
;, il dictoit souvent aux juges leurs arrêts, et les
'oit par écrit dans les provinces. Non content de
: ce qui convient proprement à un prince, il se
t habile dans l'architecture et dans la musique; il
ɔit le plan des édifices qu'il faisoit construire. Il est
r d'une hymne que les Grecs chantent encore à la
:. Il voulut même être théologien; et cette fantaisie,
urs déplacée, souvent dangereuse dans un souve-
lui fit plus d'une fois perdre de vue ses devoirs les
essentiels. Il laissoit périr ses armées et gémir ses
es sous le fardeau accablant des impôts, tandis

qu'il s'amusoit à disputer contre les hérétiques, et écrire sur les points controversés. Enfin, présumant tr de ses lumières théologiques, il s'embarrassa dans d questions épineuses, et finit par prendre le mauv parti.

Proc. anecd. c. 8. Malela, p. 53. Cedr. p. 366. Chron. Alex.

Ce prince étoit d'une taille au-dessus de la médioc il avoit les traits réguliers, le teint haut en couleur, poitrine large, l'air serein et gracieux. On dit que oreilles étoient mobiles, et qu'il ressembloit de phys nomie à Domitien, dont il n'eut pas les vices; ce donna occasion à des railleries populaires dans les s tions qui s'élevèrent sous son règne. Procope lui reproc d'avoir pris plaisir à imiter l'habillement des ba bares.

Proc. anecd. et ibi Alaman. Idem de ædif. Niceph. Cal. l. 17, c. 1. Suidas, Προκόπ. Trivorius observ. Apol. c. 28. Rivii Apol. Just. Elchelii animadversiones.

Le caractère de Justinien est devenu un problème. plupart des jurisconsultes, admirateurs de ses lois, font le principal objet de leurs études, ont comba avec chaleur pour défendre l'honneur de ce prin D'autres auteurs, et surtout les écrivains ecclésiast ques, mécontens de sa conduite dans les affaires de l'É glise, en ont dit beaucoup de mal. Les uns et les autr s'appuient également du témoignage de Procope, co temporain de cet empereur. Procope étoit un homm de beaucoup d'esprit, né à Césarée en Palestine, où exerça la profession d'avocat. S'étant ensuite attaché service de Bélisaire, il accompagna ce guerrier da toutes ses expéditions, et personne ne devoit mieux co noître la cour. Il a composé trois ouvrages, qui se d mentent mutuellement. Le premier renferme l'histoi des guerres de Justinien. L'auteur y paroît assez imp tial; il y expose sans passion les actions louables et bl mables de cet empereur. Dans le second, intitulé *An dotes*, il déchire d'une manière cruelle la réputati de Justinien; il lui impute les actions les plus atroc il noircit celles qui paroissent louables, en leur supp sant des motifs odieux et criminels. A l'entendre,

prince est un monstre ; et, p nt la satire jusqu'à l'extravagance, il avance sé nent que c'est un démon déguisé sous la figure , et il entreprend de le prouver. On devine ai ient qu'un pareil ouvrage vit pas le jour du vivant Justinien, qui survéquit à l'auteur. Quatre ans apr la composition des Anecdotes, le même Procope publia les livres où il se propose de rendre compte des ifices innombrables que cet empereur fit bâtir ou réparer. Cet écrit comble Justinien des plus grands éloges. Tout est divin dans sa personne ; ce n'est plus un démon, mais un ange bienfaisant, envoyé de Dieu pour le salut de l'humanité. Quel fond peut-on faire sur un témoin si opposé à lui-même ? Quelques critiques révoltés de ces contradictions, se sont hasardés à dire sans preuve que le livre des Anecdotes est faussement attribué à Procope. Mais, outre les témoignages formels de Nicéphore et de Suidas, quiconque entend la langue dans laquelle Procope a écrit, et connoît sa manière fort supérieure à celle de tous les historiens grecs postérieurs à Constantin, ne peut le méconnoître dans cet ouvrage. S'il étoit besoin de chercher des raisons pour prouver qu'un homme est capable de se contredire, j'adopterois la conjecture d'un écrivain du dernier siècle. Il suppose que Procope, secrétaire de Bélisaire, n'étant pas payé de ses pensions, soit par l'infidélité des trésoriers, soit à cause des besoins de l'état, ce qui a dû souvent arriver sous Justinien, prit de l'humeur contre le prince, et composa ses Anecdotes, qu'il n'acheva pas, parce que sa pension fut rétablie. Pour rendre raison des louanges outrées qu'il prodigua depuis au même empereur dans les livres des édifices, j'ajouterois que, son écrit satirique ayant transpiré, il voulut dissiper le soupçon par des éloges non moins hyperboliques : ce ne seroit pas la dernière fois qu'on auroit vu une flatterie basse et tremblante s'efforcer de réparer l'outrage d'une satire indiscrète. Au reste

les Anecdotes de Procope ne sont pas inutiles pour l'hi
toire; elles peuvent y servir lorsque l'auteur s'accor
avec lui-même et avec les autres historiens. Souvent l
faits sont véritables; mais la malignité les empoison
par les circonstances ou par les motifs. Ce n'est donc p
sur cet ouvrage qu'on doit se former une idée de Jus
nien; il faut la chercher dans les premiers écrits de Pr
cope, ou dans ceux des auteurs contemporains, et pl
encore dans les actions mêmes du prince.

Proc. passim. *Agapet. paræn.* *Cod. l.* 1, *tit.* 17, *leg.* 5. *Novel.* 8 *et* 30. *Evag. l.* 4, *c.* 29. *Zon. t.* 2, *p.* 61. *Cedr. p.* 366.

Si l'on juge ainsi du caractère de cet empereur, o
verra un prince médiocre, dont les vertus ni les vic
n'ont rien d'éclatant; plus capable de concevoir de gran
projets que d'en suivre l'exécution; plus heureux qu'h
bile dans le choix de ses capitaines, et trop foible po
les soutenir contre les attaques de l'envie; doux, cl
ment, humain, mais asservi aux caprices d'une femm
hautaine, vindicative et cruelle; vain jusqu'à s'arrog
des titres de victoire sur des nations qu'il n'avoit p
vaincues, et qui se vengèrent de son orgueil par de sa
glans ravages; il se vante dans ses lois d'être le maît
de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; magnifique a
dépens de ses sujets, il ne cessa, pendant un long règn
de construire des villes, des églises, des bâtimens d
toute espèce; et l'on peut dire que tous les empereu
ensemble ont à peine élevé ou établi autant d'édific
que le seul Justinien. Mais ces dépenses sans bornes co
sumoient la subsistance des peuples; la construction d'u
ville ruinoit une province; et ces énormes bâtime
écrasoient l'empire. Les présens qu'il prodiguoit a
barbares pour acheter la paix, fut une autre source d
dépense. Trois cent vingt mille livres pesant d'or q
Anastase avoit laissées dans le trésor impérial fure
bientôt dissipées; il fallut exiger les anciennes impo
tions avec rigueur; en établir de nouvelles; se saisir d
sommes que les villes réservoient pour leur entretie
chicaner les soldats sur leur paie; priver les pauvr

tributions de pain établies par les autres empe-
u altérer cet aliment en employant de mauvais
adre. les emplois et les grâces ; chercher des pré-
our envahir la fortune des particuliers ; en un
mettre en œuvre tous les moyens de remplir le
qui s'épuisoit sans cesse, et prêter l'oreille aux
ruineux de ces hommes avides qui achètent du
au plus bas prix qu'ils peuvent, la liberté d'un
se et cruel pillage. Ces vexations, qu'il se rendit
ires, l'ont fait taxer d'avarice, quoiqu'il ne prît
ur répandre, et que ses lois fournissent des preu-
son inclination libérale. Sa législation a rendu
m immortel ; elle seroit irréprochable, si sa va-
mpatiente n'eût précipité la rédaction de cet im-
t ouvrage, s'il en eût confié la direction à un
e moins corrompu que Tribonien, et s'il n'eût
uvent changé ses propres lois : inconstance qui
lieu de croire que sa justice étoit versatile, et
plioit au gré de l'intérêt. Il étoit sobre, mangeoit
moit peu, se levoit souvent au milieu de la nuit
ravailler, soit aux affaires de l'état, soit à celles
lise. Son zèle pour la religion s'enflamma jus-
rsécuter d'abord les païens, les Juifs, les héréti-
nsuite les orthodoxes mêmes, dont il s'éloigna
s recherches trop subtiles. Sa piété se montroit
lat : dès qu'il fut empereur, il fit présent à l'E-
e tous les biens qu'il possédoit auparavant, et
dans sa maison un monastère. Pendant le carême
rité de sa vie égaloit celle des anachorètes ; il ne
oit point de pain, ne buvoit que de l'eau, et se
toit, pour unique nourriture, de prendre de deux
un une petite quantité d'herbes sauvages assai-
s de sel et de vinaigre. Ses veilles et ses absti-
s auroient sans doute été d'un plus grand mérite,
u de les cacher, il n'eut pris soin d'en instruire
urs dans ses Novelles. Les églises, les monastères,

les hôpitaux, annonçoient de toutes parts sa magnificence; mais, dit un auteur de ce ten pieux monumens ne sont d'aucun prix de lorsqu'ils sont le fruit des rapines et des inj que la sainteté de la vie ne répond pas à ce extérieures d'une piété équivoque. Quoique t guerre, Justinien ne fut nullement guerrier; exploits de son règne sont uniquement dus à et à la conduite de Germain, de Bélisaire, de des autres capitaines qui se formèrent sous la de ces trois héros. L'empereur, qui avoit con rieux projet de se remettre en possession de l' apporta lui-même le principal obstacle à l' Renfermé dans son palais auprès de sa femr dora, qui le tenoit comme enchaîné, il semb oublié ses armées dès qu'elles étoient sorties stantinople. Il falloit que ses généraux fissent leurs troupes sans paie, sans munitions, san Bélisaire et Narsès eurent à combattre non-s les Perses, les Vandales et les Goths, mais négligence du prince et la jalousie des courtisa cessèrent de traverser leurs succès; et si, ma puissans obstacles, ils vinrent à bout de reconq frique et l'Italie, on ne peut guère douter q secours qu'ils avoient droit d'attendre, ils rendu à l'empire toutes les provinces que les avoient enlevées.

Evag. l. 4, c. 10. Niceph. Cal. l. 17, c. 28. Cod. l. 5, tit. 4, leg. 23, 29; tit. 5, leg. 7; tit. 27, leg. 1. Novel. Marciani, 4. Novel. Just. 8, c. 1, et juris-juran-

Le mariage de Justinien avec Théodora suffi déshonorer son règne. Cette fille, élevée sur le attiroit les regards par l'éclat de sa beauté. Just laissa prendre; mais sa mère Vigilance et sa t phémie, femme de Justin, s'opposèrent, tan vécurent, à ce mariage honteux. Après la mo deux princesses, il vint à bout d'arracher le c ment du vieil empereur. Les lois romaines avo hibé les alliances qui corrompent le sang des

es; il étoit défendu aux sénateurs et à toutes per- élevées en dignité d'épouser des filles de théâtre. ntin et Marcien avoient renouvelé cette défense; ien en obtint la révocation, et depuis il eut soin firmer dans ses Novelles cette liberté si contraire nnêteté publique. Il épousa donc Théodora; et emme hautaine, quoique née dans la poussière, eant de rôle sans changer de caractère, avare et que, dissolue et zélée en apparence pour la con- n de ses semblables, dévote sans religion, fière onneur, charitable sans humanité, fut la cause pale de tous les désordres qui troublèrent l'état et . Elle éleva des temples, et persécuta les pas- elle fonda des hôpitaux, et fit par ses injustices nité de misérables. Implacable dans sa haine, oursuivit les enfans des malheureux qu'elle avoit rir. Maîtresse absolue de l'esprit de son mari, elle oit des finances, des tribunaux, des armées. Mal- à ceux que l'empereur honoroit de quelque em- ans avoir pris son agrément; ils perdoient bien- leur emploi et la vie. L'empereur protégeoit les doxes, l'impératrice les hérétiques; et l'on douta n'étoit pas une convention politique entre le mari emme. Ils s'étoient en effet partagés entre les deux pales factions du Cirque, afin de les tenir en échec balançant l'une par l'autre. Justinien étoit accessi- x derniers de ses sujets; Théodora traitoit avec hau- es personnes les plus éminentes; elle exigeoit d'eux siduité servile; c'étoit pour eux une faveur signalée admis à lui baiser les pieds. Elle avoit rassemblé r d'elle plusieurs de ses anciennes compagnes de che, une Chrysomalo, une Indara, une Macé- , qui faisoient du palais impérial un lieu de prosti- . Justinien, aveuglé par ses charmes, fut son es- tant qu'elle vécut. On croit qu'elle influa même législation, et que ce fut par complaisance pour

di formula. Novel. 89, c. 15. Novel. 117, c. 6. Digest. l. 23, tit. 2, leg. 44. Proc. anecd. præf. et c. 9, 10, 13, 15, et ibi Alaman. Idem, ædif. l. 1, c. 11. Anthol. l. 4. c. 5. Vict. Tun. Zon. t. 2, p. 61. Anast. in Sylverio. Suidas, Χρυσομαλλὼ. Aimoin. l. 1, c. 5. Gifanius in Justiniano. Ludevig. vita Justiniani §. 9, 10, 11, 12, 13.

elle que ce prince fit tant de lois favorables aux femm A la tête d'une de ses Novelles il déclare qu'il a cons *la très-respectable épouse que Dieu lui a donnée;* dans la formule du serment qu'il prescrit aux ma trats, il exige qu'ils jurent sincère obéissance et fid service à l'empereur et à sa femme Théodora. J'av que plusieurs des traits que j'ai réunis pour forme portrait de cette princesse sont tirés des Anecdotes Procope, et je n'en aurois fait aucun usage, s'ils s'accordoient parfaitement avec la suite de l'histoire avec le témoignage des auteurs les plus dignes de Cependant Théodora conserve encore des courtisans pas respecter la mémoire de la femme de Justini c'est, selon eux, un attentat contre l'honneur du C et du Digeste. Un savant jurisconsulte d'Allemagne, tr versé dans la connoissance du droit romain et germ que, a fait de grands efforts pour justifier cette imp trice; mais son apologie nous a paru avoir plus de v mence que de force. Pour disculper Théodora, il a obligé de noircir Amalasonte, de chercher des coul favorables pour excuser les vices les plus révoltans; donner le démenti aux auteurs contemporains, et d'o trager la mémoire de saint Sabas, dont la sainteté en vénération dans l'Eglise.

Il ne sortit aucun fruit de ce mariage. Mais Théod dans sa débauche, avoit eu plusieurs enfans. Proc fait connoître un fils de cette princesse, nommé J l'Arabe. Le père de cet enfant, qui craignoit le mau naturel de Théodora, l'avoit emmené avec lui en Ara et il ne lui révéla le secret de sa naissance que lorsqu'i vit près de mourir. Le jeune homme, étant allé à C stantinople se présenter à sa mère devenue impératri disparut presque aussitôt, et on ne douta point qu'i ne l'eût fait périr. On parle encore d'une fille qui vé assez long-temps pour avoir un fils, nommé Anast Théodora aimoit celui-ci; et, pour lui assurer une gra

ie, elle lui fit épouser dès son bas âge Joannine,
e et l'unique héritière de Bélisaire et d'Antonine.
ce mariage, fait contre le gré des parens, qui avoient
mment refusé d'y consentir, ne dura que pendant la
l'impératrice. Cette princesse eut deux sœurs, Co-
, son aînée, aussi fameuse qu'elle par ses débauches,
stasie, dont l'histoire ne dit point de mal. Justinien
Sittas, un de ses meilleurs généraux, d'épouser la
ière, et, pour récompense, il le d d'Arménie.
e sait de laquelle de ces deux s tirent Jean,
it consul honoraire, Gé , in t d'un des
de l'empereur, et Sop qui ép J in u.
toire de ce temps fait souve i x
stinien. On lui connoît u r, igi-
comme sa mère, et qui eut pl er ns de
issime. Justinien avoit un frère dont le n est
é, mais dont les fils sont célèbres. Nous l ferons
ître dans la suite. Il y a beaucoup d' nce
eut encore d'autres frères et d'autres sœurs.

rès avoir tracé cette idée générale du gouvernement *An. 528.*
stinien, il faut entrer dans le détail des événemens *Theoph. p. 148.*
n règne. L'histoire ne fournit rien de mémorable *Cedr. p. 366.*
le reste de l'année 527. Le premier jour de l'année *Chron. Alex.*
nte, l'empereur prit le titre de consul, sans se
er de collègue. Il célébra son entrée dans ce second
lat par des largesses qui surpassèrent toutes celles
s prédécesseurs, et l'on put dès-lors augurer qu'il
ménageroit pas les trésors que lui avoient laissés
tase et Justin.

tte pompeuse cérémonie fut suivie d'une autre, qui *Evag. l. 4, c. 19.*
ira pas moins les regards. Grétès, roi des Hérules *Proc. Vand. l. 2, c. 14.*
lis par Anastase sur les bords du Danube, vint à *Idem, Goth. l. 2, c. 14, 15, et l. 4, c. 25.*
stantinople offrir ses services et ceux de ses sujets.
r cimenter plus fortement cette alliance, il demanda
ptême, et le reçut le jour de l'Epiphanie, avec douze *Theoph. p. 14?.*
es parens et toute sa cour. L'empereur voulut être *Cedr. p. 36?.*

Malela, p. 54. *Anast.* p. 58. *Hiscel* l. 16.

son parrain, et le combla de présens. A l'exemple du r le reste de la nation embrassa le christianisme; m Procope observe que la religion ne corrigea ni la p fidie naturelle des Hérules, ni leur inclination aux p brutales débauches. Peu de temps après ils assassi rent leur roi Ochon, successeur de Grétès, sans a raison que le désir de vivre en liberté. C'étoit cepend de tous les peuples barbares, celui dont le roi avoit moins d'autorité. Ils ne furent pas long-temps à s'ap cevoir qu'ils avoient besoin d'un maître. Ils résolur d'envoyer dans l'île de Thulé pour en faire venir prince de la race royale. Voici à quelle occasion partie des Hérules se trouvoit alors établie dans l'île Thulé, qui, selon la description de Procope, ne p être que la grande presqu'île de la Scandinavie. Ap la sanglante défaite qu'ils avoient essuyée de la part Lombards du temps d'Anastase, plusieurs d'entre eux la suite de leurs princes, refusèrent de passer le Danu avec leurs compatriotes; et, regardant les terres de l'e pire comme un pays de servitude, ils remontèrent v le nord, traversèrent les vastes contrées alors habit par les Esclavons, arrivèrent dans le pays des Danoi passèrent par mer dans l'île de Thulé, et s'y arrêtèr Les députés des Hérules méridionaux, après avoir cho dans ce pays un prince de la race royale, étoient chemin pour revenir, lorsque ce prince mourut maladie. Etant retournés sur leurs pas, ils en emm nèrent un autre, nommé Todas. Aord, frère de Toda voulut l'accompagner avec deux cents hommes. Comm ce double voyage consumoit beaucoup de temps, l Hérules de Pannonie ayant changé de pensée, dépu rent à l'empereur pour lui demander un roi. Il le envoya un homme de leur nation, nommé Suartua établi depuis long-temps à Constantinople. Ces bar bares le reçurent avec joie; mais leur soumission ne f pas de longue durée. Ayant appris que les députés q

›ient de Thulé approchoient du Danube, ils t les armes, et marchèrent à leur rencontre sous ires de Suartuas. Ils n'étoient us éloignés les uns itres que d'une journée c lorsque les s de Suartuas désertèrent nt la nuit pour oindre Todas. Le prince, aba , s'enfuit à intinople; et comme l'e r se préparoit à blir, les Hérules, désespé it de résister seuls à la ice romaine, se liguèrent avec les Gépides, dont oient auparavant séparés. L'empereur, occupé de lus pressans, négligea de leur faire la guerre, et imagea le roi détrôné en lui donnant le commant des troupes établies à Constantinople.

la fin du règne de Justin les Romains avoient n échec en Persarménie, par la mésintelligence iciers, jaloux les uns des autres, et dont quelques-onnoient avis à l'ennemi de tous les mouvemens mée. Pour réparer cet affront, Justinien envoya éral Pierre. Ce guerrier, dont nous parlerons it, étoit né dans l'Arzanène, province sujette de la , au-delà du fleuve Nymphée. Il fut pris dans : et emmené comme esclave par Justin, alors un iéraux de l'armée. Pierre, encore fort jeune, fut ivec bonté. Son maître, l'ayant fait instruire dans res, l'éprouva dans la fonction de secrétaire. Ce iomme montra des talens supérieurs. Justin, étant sur le trône, l'employa dans ses armées, et lui enfin le titre de général. Pierre étoit brave, mais l'argent et plein d'arrogance. Il fut heureux dans remière campagne, et remporta sur les Perses inde victoire avec le secours des Lazes. Un auteur iporain attribue cette gloire à Cyriaque, comte it, guerrier aussi pieux que vaillant, qui voulut, jue de joindre l'armée, aller à Jérusalem visiter Théodoric, et reçut de lui un cilice, dont il se comme d'une cuirasse à toute épreuve.

Proc. pers. l. 1, c. 13, 15, et l. 2, c. 15, 26. Cyrill. vita sancti Sabæ. Novel. 1, et 28. Chron. Alex. Theoph. p. 148, 149. Malela, p. 54. Cedr. p. 366. Agath. l. 5.

Animé par l'exemple de ce succès, Sittas, à la
d'un autre corps de troupes, pénétra dans le pays
Zanes, qui habitoient vers la source du Phase, da
neiges du mont Taurus. Ces barbares féroces et i
pendans, ne trouvant pas de quoi subsister dans l
montagnes, infestoient, par des incursions continu
les provinces voisines du Pont-Euxin; et quoiqu
puis Théodose II ils fussent à la solde de l'empire
recevoient l'argent, et ne laissoient pas de rava
frontière. Ils étoient quelquefois rencontrés par les t
pes romaines; mais, se débandant aussitôt, ils éc
poient à la faveur des chemins impraticables et dé
tours du mont Taurus. Sittas, après les avoir plusi
fois mis en fuite sans pouvoir les subjuguer, pri
parti d'employer la douceur pour apprivoiser ces es
sauvages. Il leur envoya des officiers adroits et int
gens, qui, à force de caresses et de présens, vinre
bout de leur faire entendre qu'ils seroient bien p
heureux de servir l'empereur et de partager les c
modités et les avantages dont jouissoient les sold
l'empire. Ils s'enrôlèrent dans l'armée de Sittas, e
brassèrent la religion chrétienne, et, s'étant huma
par le commerce des Romains, ils servirent depui
temps-là avec autant de fidélité que de bravoure. Ju
nien acheva de les civiliser en faisant bâtir plusi
villes dans leurs pays.

En sortant de cette contrée, on arrivoit au mont C
case par une vallée profonde et bordée de rocs escar
mais peuplée et fertile. Elle appartenoit à l'empire e
une longueur de trois journées de chemin. A l'orien
ce vallon étoit la Persarménie, où se trouvoient des
nes d'or, dont un homme du pays, nommé Syméo
étoit fermier pour le roi de Perse. Lorsqu'il vit la gu
allumée, il résolut de s'en rendre propriétaire, et l
vra aux Romains, qui lui laissèrent le produit de
mines, se contentant d'en priver l'ennemi. Symé

uit en même temps entre ins la forteresse
asange, qui défendoit c e c rée. Cabade fit
une re perte, qui lui fut pas moins sen-
Narsès et son frère Aratii es généraux, qui,
ans auparavant, avoient it ttas et Bélisaire,
reçu quelque mécontei ement de leur maître,
ent au service de l'empir, et vinrent à Constanti-
avec leur famille. L'euni ue Narsès, leur compa-
, les reçut avec joie, et les combla de présens. Cet
que ayant été pris dans les guerres de Perse, s'é-
levé par l'effort de son génie; il étoit alors garde
ésors de l'empereur, et n avoit pas encore fait con-
ses talens militaires. Isa , frère de Narsès et d'A-
, apprenant l'accueil h le fait à ses frères,
leur exemple. Il introc ant la nuit des
s romains dans le châtea i de Bole, près de Théo-
polis, et se retira aussi à Constantinople.

tinien n'épargnoit aucune dépense pour s'assurer *Theoph. p.*
cours des barbares voisins de la Perse. Il gagna à 149.
de présens Boarex, qui, après la mort de son *Malela, p.* 55.
Balach, régnoit sur les Huns Sabirs. Cette prin- *Cedr. p.* 367.
guerrière se mit à la tête de cent mille hommes, *Anast. p.* 58.
rcha à la rencontre de deux rois d'une autre partie *Hist. miscel. l.* 16.
luns qui traversoient ses états avec vingt mille
nes pour aller joindre l'armée de Cabade. Elle les
en pièces, tua dans la bataille l'un de ces rois
né Glonès, fit prisonnier l'autre, appelé Styrax, et
oya à Constantinople. L'empereur, sans avoir égard
om de roi, respectable même dans un barbare, fit
re ce prince à la vue de toute la ville, sur le bord
olfe, dans le quartier de Syques, lieu destiné aux
tions.

rdas, roi des Huns qui habitoient la Chersonèse *Theoph. p.*
que, vint lui-même à Constantinople faire al- 149, 150.
e avec l'empereur, et recevoir le baptême. Justi- *Malela, p.* 56.
, qui voulut être son parrain, lui fit de riches pré- *Cedr. p.* 367, 368.

Anast. p. 58. Hist. miscel. c. 16.

sens, et le chargea de veiller à la sûreté de la fronti[illegible] et surtout à celle de la ville de Bosphore, nommée [illegible]trefois *Panticapée*, où les Romains et [illegible] Huns en[illegible] tenoient un grand commerce. Il y avoit dans cette [illegible] une garnison romaine sous les ordres du tribun D[illegible]matius. Gordas, de retour dans son pays, voulant [illegible]poser ses sujets au christianisme, fit fondre les st[illegible] d'or ou d'argent de leurs fausses divinités. Les H[illegible] attachés à l'idolâtrie depuis leur migration vers l'o[illegible]dent, se révoltèrent, tuèrent Gordas, et mirent [illegible] trône son frère Moager. En même temps, pour pré[illegible]nir la vengeance des Romains, ils marchent en [illegible]gence à la ville de Bosphore, la surprennent, égor[illegible] le tribun et la garnison. L'empereur, ayant appris [illegible] nouvelle, réunit à Odessus toutes les troupes de [illegible] Thrace, et assembla une flotte nombreuse au prom[illegible]toire Sacré, à l'entrée du Pont-Euxin, du côté de l'A[illegible] Il donna la conduite de cet armement à trois génér[illegible] Jean, fils de Rufin et petit-fils de Jean le Scyte, [illegible]dillas et Badurius. L'armée de terre avoit ordre de [illegible]toyer le Pont-Euxin jusqu'à la Chersonèse tauri[illegible] Les Huns n'attendirent pas les troupes romaines : [illegible]frayés de ces grands préparatifs, ils abandonnèrent B[illegible]phore et toute la presqu'île, et s'enfuirent avec Mo[illegible] dans l'intérieur des contrées septentrionales.

Proc. Goth. l. 3, c. 40. Cang. fam. byz. p. 100.

Ce fut dès ce temps-là que Germain commença [illegible] faire connoître sa valeur et les grands talens qu'il a[illegible] pour la guerre. Ce prince, le plus aimable et le [illegible] accompli de la cour de Justinien, étoit fils de ce f[illegible] de l'empereur dont le nom est ignoré. La haine [illegible] Théodora donnoit un nouveau lustre à ses brilla[illegible] qualités. Il avoit l'âme trop haute pour plaire à l'im[illegible]ratrice, qui ne protégeoit que ses adulateurs et ses [illegible]claves. Il lui fallut tout ce qu'il avoit de mérite po[illegible] être employé par un prince que gouvernoit une fem[illegible] ennemie de la vertu. Justinien le nomma général [illegible]

s de Thrace, et le chargea de repousser les
qui venoient de passer le Danube. Germain les
n pièces; et cette sangl e défaite rendit son
doutable aux barbares. L A es faisoient par-
Esclavons, dont nous tâc bientôt de déve-
l'origine.

oche n'avoit pas eu le temps de se relever de
ble destruction qu'elle avoit soufferte deux ans
vant, lorsqu'un nouvel incendie, dont la cause
ra pareillement inconnu, commença le quin-
le novembre avec la même violence que le pre-
et fut encore suivie, qua rze jours après, d'un
tremblement de terre. Le mercredi vingt-neuf
embre, trois heures après le lever du soleil, l'air
t tout à coup d'un bruit épouvantable, et la terre
a pendant une heure. Les édifices s'écroulèrent
ux qui avoient résisté au tremblement précédent;
rs de la ville furent renversés; il sembloit que
s'obstinât à combattre les efforts que faisoient les
es pour relever cette malheureuse ville. Quatre
nit cent soixante et dix personnes furent écrasées
s débris; les autres se sauvèrent dans les îles
our ou sur les montagnes. On prétendit alors
e seroit pas resté sur pied une seule maison,
abitant, en conséquence d'une révélation qu'il
voir eue en songe, n'eût fait écrire ces mots au-
des portes : *Demeurez debout, Jésus-Christ est
us.* Ce désastre fut suivi d'un froid excessif, qui
cha pas les habitans échappés au péril de mar-
s pieds nus en procession autour de la ville, se
nant au milieu des neiges, et implorant la mi-
de divine. Laodicée et Séleucie subirent le même
moitié de chacune de ces deux villes fut détruite,
rapporte que ce fléau épargna les églises catholi-
l périt, tant à Laodicée qu'à Séleucie, sept mille cinq
ersonnes. La nouvelle de tant de malheurs porta

Evag. l. 4, c. 6. Theoph. p. 151. Malelá, p. 60. Cedr. p. 368. Glycas, p. 269. Anastas. p. 58. Hist. miscel. l. 16. Chr. Edess. apud Assem. bibl. orient. t. 1, p. 415. Steph. in Θεύπολις.

la consternation dans Constantinople; on y fit des pri publiques, et l'empereur envoya de grandes som d'argent pour réparer ces cités fameuses et floris depuis plusieurs siècles. Il remit les impôts pour ans; et afin de retenir les principaux citoyens qui geoient à s'établir ailleurs, il les honora du titre *lustres*. Par le conseil d'un saint solitaire, nomm méon le Thaumaturge, qui habitoit sur une col dans la Syrie, il changea le nom d'Antioche en cel *Théopolis*, c'est-à-dire, *la ville de Dieu*, nom q sembloit mériter pour avoir été la première où les ciples de l'Evangile ont pris le nom de *chrétiens*. dénomination nouvelle fut adoptée avec joie pa habitans, qui la regardèrent comme un heureux au pour l'avenir.

Cod. Just. l. 1, *tit.* 1, *leg.* 5, 6, 7; *tit.* 2, *leg.* 23, 24; *tit.* 3, *leg.* 42, 43; *tit.* 53, *leg. unic*, *et ibi Gothof. Novel.* 9, 86, 111, 131. *Proc. anecd. c.* 28. *Theoph. p.* 150. *Cedr. p.* 366, 368. *Anast. p.* 58. *Baronius.*

Justinien étoit naturellement réformateur; et les ordres qu'il trouvoit répandus dans toutes les pa de l'état ouvroient à cette inclination une vaste rière. Il régla l'ordre civil; mais les mœurs, plus pu santes que les lois, perpétuèrent les abus; et la ro romaine, depuis long-temps altérée dans ses princi ne put recouvrer son ancienne intégrité. Mon des n'est pas de rendre compte de la multitude des lois ce prince; ce détail passeroit les bornes de l'histoire me contenterai d'indiquer en peu de mots les plus portantes de celles qui concernent l'ordre public. D commencement de son règne, jetant les yeux sur troubles dont l'Eglise étoit agitée, il publia sa pr sion de foi, entièrement conforme à la doctrine ca lique, et menaça d'un sévère châtiment tous les h tiques, nommément les sectateurs de Nestorius, d'I tychès et d'Apollinaire. C'étoient les trois sectes divisoient les esprits. Quelque temps après, en l'an 533, il rendit compte au pape de la pureté de sa croya et, dans une constitution qu'il adressa sur le même s au patriarche de Constantinople, en même temps q

lonne dans l'inscription le titre d'*œcuménique*, il ble qu'il ait voulu prévenir l'abus que les évêques ette église pourroient faire de ce nom ; il lui déclare l a déjà instruit de sa foi le pape de l'ancienne me, et qu'il se croit obligé de communiquer à ce at tout ce qui concerne l'état de l'Eglise, comme hef de tous les évêques ; *d'autant*, ajoute-t-il, *que lise romaine a toujours réprimé par des décrets or-doxes les hérésies qui se sont élevées dans les con-s de l'Orient.* Il témoigne dans sa lettre au pape les mes sentimens de respect : il proteste de l'union des nes orientaux avec le saint-siège, et même de leur mission à cette première église du monde, dont il met qu'il s'empressera toujours d'accroître l'honneur l'autorité. Le pape (c'étoit alors Jean II) lui ré-dit par de grands éloges, lui déclarant que, de l'avis es frères et coévêques, il confirmoit l'édit de l'em-eur contre les hérétiques. Quoique dans la suite de règne ce prince n'ait pas toujours respecté la per-e des papes, il respecta toujours l'église romaine ; maintint à la vérité l'évêque de la ville impériale le rang que celui-ci prétendoit depuis long-temps, dessus des patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, ce les papes n'approuvoient pas ; mais il reconnoît essément, dans une de ses Novelles, l'évêque de Rome r le premier de tous les évêques ; et celui de Con-tinople, n'est placé qu'au second rang. Ces asser-s formelles font connoître en quel sens on doit dre le titre *œcuménique*, attribué au patriarche Constantinople, et ce que le même empereur dit à te d'une de ses lois, que l'église de Constantinople la première de toutes les églises. On voit évidem-nt que ces termes ne doivent s'entendre que de l'O-nt. Il ôta aux hérétiques les églises qu'ils avoient rpées, et les rendit aux catholiques. Comme plu-urs des principaux de la cour étoient infectés des er-

reurs d'Arius, il confisqua leurs biens pour inti
les autres, et déclara qu'il ne permettroit qu'au
thodoxes d'entrer dans les charges. Il établit les év
surveillans des tribunaux dans les provinces; il le
gea d'exhorter les juges à rendre justice, et de p
leurs plaintes à l'empereur, si leurs remontrances é
sans effet. La prescription de trente ans étoit é
par la loi de Théodose II. Justinien déclara q
biens et les droits de l'Eglise ne pourroient être pr
qu'au bout de cent ans. Procope prétend que cet
fut surprise au prince par une fraude des agens d
glise d'Emèse; et ce qui semble autoriser ce soup
c'est qu'elle fut abolie treize ans après par le m
Justinien, qui réduisit au terme de quarante ans la
scription des biens ecclésiastiques. Mais s'il étend
priviléges de l'Eglise, il en voulut aussi resserrer la
cipline. Il régla la forme de l'élection des évêques
fendit toute espèce de simonie; obligea les prélats
résidence, en leur interdisant tout voyage à la
sans sa permission; ordonna qu'ils ne pourroient
poser par testament ni par donation, que des b
qu'ils possédoient avant l'épiscopat; mais que les ac
postérieurs tourneroient au profit de leur église. Il
mit à la même loi les administrateurs des hôpi
Pour épargner aux évêques la tentation d'appliquer
biens ecclésiastiques à l'avantage de leurs familles, il
fendit de nommer à l'épiscopat ceux qui auroient
enfans; il ne pouvoit étendre la même défense aux e
siastiques ayant des neveux, qui sont devenus un
grands fléaux de l'Eglise; c'eût été restreindre l'é
bilité dans un cercle trop étroit; mais l'esprit de
sage loi n'est pas plus favorable aux neveux ni aux
rens quelconques qu'il ne l'est aux enfans. Il ord
aux clercs de chanter eux-mêmes l'office, et leur dé
d'employer à cette fonction des voix mercenaire
leur recommande l'assiduité, sous peine d'être ex

clergé. Tel est le précis des deux lois de cette année, nt l'une est adressée au patriarche de Constantinople, tre au préfet du prétoire, chargé de tenir la main xécution. Il songea en même temps à réprimer idité des juges séculiers, défendant aux magistrats Constantinople d'accepter aucune donation, sous que prétexte que ce fût, durant le cours de leur mature, et même d'acheter des maisons, non plus ucun meuble ou immeuble, sans une permission resse de l'empereur. La défense étoit encore plus préà l'égard des magistrats des provinces; elle s'étenit pour les uns et les autres jusqu'à leurs domesues et leurs assesseurs. Cette loi fut abrogée dans la le par Léon le philosophe, et jamais elle n'a été ervée dans les pays où les magistratures sont pertuelles.

L'empereur annonça d'abord l'inclination qu'il avoit, it à rétablir et augmenter les édifices anciens, soit à construire de nouveaux. Il fit dans l'Hippodrome des bellissemens considérables. L'aquéduc d'Adrien fut paré, et l'on creusa une vaste citerne pour en recevoir eaux. Le faubourg de Syques étoit séparé de la ville r le golfe de Cédras; l'empereur en rebâtit les murilles; il fit construire sur le golfe un pont de communication avec la ville; il donna à ce faubourg le droit cité et le nom de *Justinianopolis*. Son principal soin, s cette année et dans les suivantes, fut de couvrir mpire contre les attaques des Perses, les plus anciens les plus opiniâtres ennemis du nom romain en Orient. près avoir corrigé les défauts des fortifications de Dara, tie à la hâte par Anastase, il garantit cette ville des ondations du fleuve Cordès. Il appuya les murs d'Anide par de nouveaux remparts. L'espace entre ces deux lles fut rempli de forteresses et de châteaux. Théoiopolis, Constantine, Circèse, furent de nouveau rtifiées, ainsi que Carrhes, Callinique, Batnes et

Proc. ædif. l. 2, passim. et l. 3, c. 2. Malela, p. 54.

Edesse. Ces places étoient en Mésopotamie. Dans l'E phratésie, dite autrefois Comagène, sur les bords l'Euphrate, étoit la ville de Zénobie, bâtie par la re de ce nom, mais alors déserte et presque détru Justinien la rebâtit, la peupla, la mit en sûreté co les inondations de l'Euphrate, et y établit une fo garnison. Les autres places de la même province, nég gées jusqu'alors, Chalcis, Cyr, Sura, Europus, H raple, Zeugma, Néocésarée, furent mises en état défense. Il fit une ville de Sergiopolis, qui n'étoit a paravant qu'une église en l'honneur du martyr sai Serge. Tout étoit en mouvement dans ces contrées. C villes, autrefois célèbres, alors presque ensevelies, relevoient de leurs ruines, et montroient aux Per une barrière menaçante.

Regum. l. 3, c. 9, v. 18. Paralip. l. 2, c. 8, v. 4. Jos. ant. jud. l. 8, c. 6. Pline, l. 5, c. 21. Proc. ædif. l. 2, c. 11. Malela, p. 53. Steph. Πάλμυρα. Ruines de Palmyre, p. 38, 41. M. Danville, troisième partie de la carte d'Europe.

La plus célèbre réparation faite sur cette fronti fut celle de Palmyre. La ville de Palmyre, bâtie p Salomon, qui la nomma *Tadmor*, étoit située, comm on le reconnoît certainement par ses ruines, envir à soixante lieues de Damas, à près de trente lieues Thapsaque, aujourd'hui El-dor, sur l'Euphrate, et cent vingt lieues de Babylone. Cette portion de te rain riche et fertile, arrosée de sources au milieu d'u vaste étendue de sables arides, sembloit avoir été mi en réserve par la nature pour servir de bornes au deux grands empires des Romains et des Perses, qu dans leurs querelles, commençoient presque toujours p s'en disputer la possession. Palmyre avoit été détru par Nabuchodonosor, lorsqu'il vint assiéger Jérusale Elle se releva depuis, et, après avoir été soumise à puissance des Séleucides, elle se mit en liberté. Comm elle étoit riche et commerçante, Marc Antoine entr prit de la piller ; mais les habitans le prévinrent, transportèrent leurs effets les plus précieux au-delà l'Euphrate, dont ils défendirent le passage par le moy de leurs archers, qui bordoient le fleuve. Adrien la r

et lui donna son nom, qu'elle ne conserva pas. oit colonie romaine sous Cararalla, et fournit ours à Alexandre Sévère dans son expédition les Perses. Elle devint illustre sous Gallien, par eur héroïque d'Odenat et de Zénobie. Auré- ant pris la ville, passa au fil de l'épée presque s habitans. Dioclétien la rétablit, et l'orna de su- édifices. Elle avoit sous Théodose II une garnison ne ; mais du temps de Justinien on n'y voyoit ue des ruines. Au mois d'octobre de cette année, ice, ayant nommé comte d'Orient Patrice l'Armé- lui donna une grande somme d'argent pour ré- Palmyre. Patrice releva les anciens édifices, en uisit de nouveaux, rassembla les eaux des sources perdoient dans les sables ; et comme le dessein npereur étoit d'en faire non plus une ville de erce, mais une place frontière, il en resserra l'en- , l'entoura de murailles, et y logea une garnison ous les ordres du duc d'Emèse, étoit destinée à re l'entrée de la Syrie et de la Palestine contre ursions des Sarrasins. On voit encore aujourd'hui terrain des tombeaux, des colonnes et de ma- es débris de temples et de palais. On y distingue e des murs que Justinien fit bâtir ; et, grâce à itude et à l'intelligence des voyageurs anglois, les de Palmyre sont devenues dans ce siècle plus fa- s que beaucoup de villes entières.

Sarrasins étoient pour la Syrie des voisins très- modes. Leurs courses fréquentes désoloient le pays, enoient continuellement en alarme. Du côté de stine, le golfe Arabique étoit bordé d'une vaste , qui s'étendoit vers l'Orient l'espace de dix jour- e chemin. Abocharab, chef de la tribu sarrasine bitoit ce canton, en abandonna le domaine à Jus- . Ce présent n'étoit considérable que par l'éten- u terrain ; d'ailleurs ce n'étoit qu'un désert de

Proc. pers. l. 8, c. 5. Idem ædif. l. 5, c. 8.

sables qui ne produisoit que des palmiers, dont
plaine avoit pris le nom. Cependant l'empereur,
récompenser ce prince barbare, lui conféra le com
dement général des Sarrasins de Palestine, qui é
soumis aux Romains. Abocharab, dont le nom
rendu redoutable par sa valeur, arrêta de ce côt
les courses des autres Arabes. Pour mieux assure
frontière, Justinien fit élever au pied du mont
une forteresse, où il plaça une nombreuse gar
Cette montagne, très-escarpée et presque inacces
située à la pointe du golfe, étoit alors peuplée d
chorètes et couverte de monastères. Mais le som
dit Procope, en restoit inhabité, à cause d'un
terrible qu'on y entendoit toutes les nuits, et qui,
à d'autres phénomènes, glaçoit les hommes d'effr
le récit de cet auteur n'est fondé que sur l'opinio
pulaire, à laquelle en effet il ne défère que trop sou
du moins est-il étonnant que l'impression de cet
frayante tempête au milieu de laquelle Dieu
donné sa loi aux Israélites se fût conservée pe
plus de deux mille ans dans un pays idolâtre.

An. 529. Proc. pers. l. 1, c. 13. Chr. Marc. La guerre se faisoit depuis quelque temps en Ar
avec assez de lenteur. Mais, l'année suivante, e
ralluma vivement sur les bords du Tigre. Justin
chargé Bélisaire de la garde de Dara nouvellement
Justinien lui envoya ordre de construire une fort
dans la plaine de Mindone, sur la frontière, à la g
de Nisibe. Bélisaire se mit en devoir d'obéir; et
la multitude d'ouvriers qu'il employoit avoit él
muraille à une hauteur considérable, lorsque les
vinrent lui signifier qu'il eût à se désister d'une
prise contraire aux traités, ou qu'ils alloient l'y
traindre par les armes. Bélisaire en informa l'emp
et lui représenta qu'il avoit trop peu de forces
résister à un si puissant ennemi. Justinien fit a
marcher en Mésopotamie Cuzès et Buzès, qui

mandoient un grand corps de troupes sur le mont Liban. Ils étoient frères, nés en Thrace, jeunes, et pleins de cette valeur bouillante qui ne cherche que l'ennemi, sans savoir encore préparer la victoire. Les deux partis coururent à Mindone, les Perses pour détruire l'ouvrage commencé, les Romains pour le défendre. On combat avec chaleur; les Romains sont repoussés après un grand carnage; Cuzès est pris. Les Perses rasèrent la forteresse. Ils firent passer le Tigre aux prisonniers, et les enfermèrent dans des cavernes, où ils les tinrent enchaînés pendant le reste de la guerre.

Un si mauvais succès détermina l'empereur à tenter la voie de la négociation. Il fit sonder les dispositions de Cabade; mais ce prince étoit alors fort éloigné d'écouter aucune proposition. Il fondoit de grandes espérances sur le soulèvement des Samaritains qui lui demandoient du secours, et lui promettoient de lui livrer Jérusalem et toute la Palestine, s'il vouloit les soutenir. Voici quelles furent les causes et les suites de cette révolte. Justinien, échauffé par un zèle que la prudence ne guidoit pas toujours, avoit renouvelé contre les hétérodoxes toutes les lois de ses prédécesseurs, et avoit ajouté peine de mort contre les infracteurs. Quoiqu'il se relâchât de cette rigueur dans l'exécution, il s'étoit attiré la haine des idolâtres, des hérétiques et des Juifs. Le dépouillement des temples, l'incapacité de posséder aucune charge, de transmettre et de recueillir les successions qui étoient dévolues au fisc, les portèrent à un tel désespoir, que les uns fuyoient hors des terres de l'empire, les autres se donnoient la mort. Quelques montanistes de Phrygie s'étant enfermés dans leurs églises, y mirent le feu, et se brûlèrent avec les édifices. Les Samaritains, plus hardis que les autres, irrités de la contrainte où les tenoit la garnison de Samarie depuis le règne de Zénon, ne purent sans fureur voir détruire leurs synagogues. Ils se joignirent aux manichéens, toujours

Proc. anecd. c. 11, et ibi Alem. Idem ædif. l. 5, c. 7. Cyrill. vita sancti Sabæ, apud Surium, 5 dec. Cod. l. 1, tit. 5, leg. 14, 17. Novel. 129, 144. Theoph. p. 152. Malela, p. 62, 63, 66, 67. Anast. p. 58. Chron. Alex. Cedr. p. 369. Pagi ad Baron.

maltraités. C'étoient surtout les habitans de la ca
pagne, gens grossiers et plus entêtés de leurs supe
tions. Ils prirent les armes, au nombre de cinqu
mille, choisirent pour roi un brigand nommé Juli
entrèrent dans Scythopolis, dont ils brûlèrent les égli
s'emparèrent de Néapolis, où ils firent un horrible m
sacre, tuèrent l'évêque, mirent les prêtres en pièces
désolèrent tous les environs. Julien, ayant pris pos
sion de cette ville, y fit célébrer en sa présence les j
du Cirque. Un cocher, nommé Nicéas, qui l'avoit e
porté sur ses concurrens, se présenta au tyran pour
recevoir la couronne selon la coutume. Mais Juli
apprenant qu'il étoit chrétien, au lieu de le couronn
lui fit trancher la tête au milieu du Cirque. Théodo
qui commandoit les troupes de la Palestine, env
des courriers à Constantinople, et rassembla ce q
avoit de soldats. Abocharab se joignit à lui; ils m
chèrent contre Julien, qui abandonna Néapolis. L'ay
poursuivi avec ardeur, ils lui livrèrent bataille, défir
entièrement son armée, le prirent, et lui firent tranc
la tête, qu'ils envoyèrent à l'empereur avec son d
dème. Vingt mille Samaritains périrent dans ce comb
Les autres se sauvèrent sur le mont Garizim, ou d
les montagnes de la Thraconite. Le chef sarrasin re
pour récompense vingt mille prisonniers, qu'il env
vendre en Perse et en Ethiopie.

La nouvelle de la victoire arriva à Constantinople pr
qu'en même temps que celle de la révolte. L'empereur,
rité contre Bassus, gouverneur de Palestine, de ce q
n'avoit pas prévenu, ou du moins réprimé ce désor
dans sa naissance, le dépouilla de sa charge, et le
mettre en prison. Il envoya en sa place le comte Irén
qui alla chercher les Samaritains dans les montagnes
ils s'étoient réfugiés, en fit un grand carnage, et co
damna les autres à des supplices rigoureux. Les ha
tans de Scythopolis se vengèrent eux-mêmes; ils b

dans leur place publique un de leurs citoyens les
listingués, nommé Sylvain, ennemi mortel des
iéns, et qui avoit eu la plus grande part aux cruautés
ées sur eux. Cette exécution étoit un nouvel attentat
e l'autorité du souverain, et peu s'en fallut qu'elle
ur coûtât cher. Le comte Arsène, fils de Sylvain, se
t à Constantinople avec sa femme, qui, s'étant insi-
dans l'amitié de l'impératrice, lui persuada que
rétiens de Palestine avoient été les agresseurs, et
s'étoient eux-mêmes attiré tous les maux qu'ils
nt soufferts. Théodora, toujours favorable au mau-
parti, agissoit fortement sur l'esprit de son mari;
chrétiens couroient grand risque, si l'illustre saint
, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, ne fût venu
lestine, à la prière de la province, pour détromper
ereur. Justinien écouta avec respect ce pieux soli-
célèbre dans tout l'Orient par sa sainteté et par
iracles. Il revint de ses préventions, et tourna
sa colère contre les Samaritains, qu'il chassa de la
Il fit mourir les auteurs de la rébellion. Arsène,
ant pour lui-même, demanda le baptême à saint
. Au lieu des sommes d'argent que l'empereur of-
our doter les monastères de Palestine, et que Sabas
, le saint obtint une décharge d'impositions pour
vince, la fondation d'un hôpital à Jérusalem, et
blissement des églises. On raconte que Théodora,
avoit point d'enfans de Justinien, conjurant Sabas
obtenir un fils par ses prières, il éluda cette de-
e, en souhaitant à l'impératrice une vie sainte et
use, sans vouloir s'engager à aucune promesse; et
es moines qui l'accompagnoient, paroissant étonnés
te réserve, il leur dit que si Théodora avoit un
e seroit un ennemi de l'Eglise, et qu'il lui feroit
de mal que n'en avoit fait Anastase. Douze ans
cette révolte, à la prière de Sergius, évêque de
ée, l'empereur rendit aux Samaritains le droit de

tester et de succéder. Mais l'expérience ayant fait reco noître que ce peuple étoit intraitable, et que ceux q recevoient le baptême ne se convertissoient qu'en app rence, Justin II, successeur de Justinien, révoqua cet concession, et rappela, par une loi nouvelle, toute sévérité de la première. Les Samaritains conservère toujours dans le cœur une haine irréconciliable contr les chrétiens. Sous les gouverneurs attentifs et sévère ils la déguisoient avec soin; mais, dès qu'ils pouvoient flatter de l'espérance de l'impunité, ils la manifestoie sans réserve, et retournoient à leurs superstitions. Ju tinien fit fortifier le mont Garizim. Bélisaire surprit passage cinq députés, des premiers de Samarie, qui ra portoient de la cour de Perse la promesse d'un prom secours; et, sur l'ordre qu'il en reçut de l'empereur, les fit mourir.

Proc. anecd. c. 11, 17, et ibi Alam.
Idem ædif. l. 1, c. 9.
Cod. l. 3, tit. 53, leg. 1, 2, 3; l. 9, tit. 9, leg. 31.
Novel. 14, 77, 141.
Theoph. p. 151.
Malela, p. 57, 58, 64.
Zon. p. 64.

Pendant que les Samaritains immoloient à leur hai les ministres de la religion chrétienne, le crime et supplice de deux évêques firent rougir la religion mêm Isaïe et Alexandre, l'un évêque de Rhodes, l'autre d Diospolis en Thrace, furent déférés à l'empereur comm coupables des horreurs qui attirèrent sur Sodome la co lère du ciel. Ils furent amenés à Constantinople, con vaincus par une information juridique, et destitués d l'épiscopat par la sentence de Victor, préfet de la vill L'éclat de leur punition ne fut pas moins scandaleux qu leur crime. Après avoir été mutilés, ils furent promené par toute la ville dans une litière ouverte, un hérau criant devant eux : *Apprenez, évêques, à ne pas souill la sainteté de votre caractère.* On fit, à cette occasion la recherche de ceux qui s'abandonnoient aux mêm excès. Entre un grand nombre de coupables, il se trouv des sénateurs, et même des prêtres d'un rang honorabl Aucun d'eux ne fut épargné; ils furent conduits nus la place publique, traités comme Isaïe et Alexandre, e expirèrent dans ce honteux supplice. Pour déraciner c

e abominable, l'empereur renouvela toute la rigueur lois précédentes. Il joignit les blasphémateurs à ceux seroient convaincus de cette infamie, et menaça de indignation le préfet de la ville, s'il négligeoit de suivre les coupables. Cependant une si monstrueuse auche ne céda ni aux exemples les plus effrayans, aux lois les plus sévères. Quinze ans après, dans le ème de l'an 544, Justinien fit une autre loi dans elle il attribue à la colère du ciel, irrité de ces abominations, la peste qui désoloit alors tout l'empire; il ace les coupables des plus rigoureux châtimens, s'ils ent passer la fête de Pâques sans avoir expié leur e par la confession et la pénitence. Il ne négligea la réforme des autres dissolutions, qui, malgré les s des empereurs précédens, continuoient d'infecter mpire, et surtout la ville de Constantinople. Les jeux hasard furent défendus, comme une source de blasèmes. En 535, il fit publier un édit qui condamnoit bannissement ceux qui faisoient actuellement commerce de prostitution, et à la mort ceux qu'on découiroit dans la suite. Il menaçoit de confiscation les proiétaires qui louoient leurs maisons pour ce trafic ine. Théodora voulut en cette occasion imiter le zèle son mari pour la pureté des mœurs; et, soit pour asquer ses propres désordres, soit pour les expier aux pens des autres, elle changea un ancien palais situé r le Bosphore, du côté de l'Asie, en une maison de nitence. Elle y fit renfermer les femmes publiques que indigence avoit plongées dans la débauche. Il s'en ouva près de cinq cents. Elle dota richement cette traite, et la rendit magnifique et commode, pour doucir à ces malheureuses l'ennui d'une pénitence forée. Malgré tant de ménagemens, il y en eut un grand ombre qui se précipitèrent dans la mer pendant la uit, préférant la mort à une vie exempte de crime.

Justinien, vers ce temps-là, fit cesser un abus qui ou- *Proc. Goth. l. 4, c. 3*

Cod. l. 4, tit. 12. Novel. 142. Evag. l. 4, c. 21. Baronius. Steph. Γυψις.

trageoit la nature. Un luxe bizarre avoit depuis l[...]
temps introduit dans le palais et chez les person[...]
ches l'usage de se faire servir par des eunuques. La[...]
part de ceux qu'on employoit alors étoient des Ab[...]
Cette nation, qui conserve encore son ancien nom, [...]
bitoit la côte septentrionale du Pont-Euxin, dep[...]
Caucase jusqu'à plus de cent milles vers l'Occi[...]
Tributaires des Lazes, ils étoient divisés en deux pe[...]
et gouvernés par deux rois. C'étoit, dans cette bar[...]
contrée, un malheur pour les pères de donner le[...]
à des enfans mâles bien conformés et d'une figure a[...]
ble. Ces princes avares les enlevoient de force; et, a[...]
les avoir rendus eunuques, ils les envoyoient ve[...]
bien cher sur les terres de l'empire. Par une précau[...]
inhumaine, ils faisoient périr les pères pour se gara[...]
de leur ressentiment. Justinien envoya à ces rois dé[...]
turés un eunuque de leur pays, nommé Euphrate, [...]
servoit dans le palais, pour leur défendre ce comm[...]
barbare. Les Abasges reçurent cette nouvelle avec j[...]
et en prirent avantage pour s'opposer à la cruauté[...]
leurs souverains, dont ils secouèrent bientôt le jo[...]
En se mettant en liberté, ils embrassèrent la reli[...]
chrétienne, qui inspiroit aux princes des sentimen[...]
conformes à l'humanité. Ils n'avoient jusqu'alors ad[...]
que les forêts et les arbres. Justinien fit bâtir dans l[...]
pays une église sous l'invocation de *la Mère de Dieu*, [...]
y établit des prêtres, et prit soin de l'instruction de[...]
peuples. Douze ans après il étendit à tout l'empire[...]
défense de faire des eunuques, sur peine du talion co[...]
ceux qui auroient commis, commandé ou favorisé[...]
forfait; et si les coupables ne perdoient pas la vie d[...]
cette opération dangereuse, ils étoient dépouillés[...]
leurs biens, et relégués dans l'île de Gypse, en Et[...]
pie. Domitien, tout cruel qu'il étoit, avoit autre[...]
défendu cet attentat; Constantin et Léon l'avoient p[...]
comme un homicide. Léon le Sage, dans la suite, p[...]

outrager l'humanité en châtiant le crime, abolit ition prescrite par Justinien, et se contenta de nner les coupables à une amende de dix livres t au bannissement pour dix ans.

peut rapporter à cette année un tremblement de qui renversa une partie d'Amasée et des bourgs s dans la province du Pont; ainsi que de la ville yre, métropole de Lycie. L'empereur fit réparer ux villes et y distribua de grandes aumônes. Tout nt fut affligé de maladies, qui emportèrent beau- l'habitans.

Chron. Alex. Malela, p. 63.

sévérité des lois publiées contre les païens et les ques, fit encore perdre à Justinien grand nombre ts. Il appliquoit au trésor public des villes les re- des terres données aux temples des païens; mais isquoit à son profit les biens-meubles et immeu- s particuliers qui refusoient de se faire baptiser, eurs femmes, leurs enfans et leurs domestiques. Il va de toute distribution publique, enjoignant aux neurs de bannir les opiniâtres, et de punir de tant ceux qui oseroient sacrifier que ceux qui, avoir reçu le baptême, persisteroient dans l'ido- Comme la ville d'Athènes étoit encore l'asile du isme, il y fit fermer par édit les écoles de philoso- d'astronomie et de jurisprudence. Ces rigueurs rent l'épouvante aux païens qui avoient échappé s des empereurs précédens. La plupart se réfu- t chez les barbares; quelques-uns se convertirent ne foi; mais beaucoup d'autres, après avoir, en nce, embrassé le christianisme, continuèrent de uer en secret leurs premières superstitions. Quel- uteurs contemporains taxent ici Justinien d'ava- de cruauté. Il est vrai qu'il appliquoit au profit glise la confiscation des lieux d'assemblée, soit des ques, soit des païens; mais il s'emparoit des biens rticuliers; et les supplices qu'il employoit à la

An. 530. Cod. l. 5, tit. 11, leg. 9, 10. Novel. 9. Proc. anecd. 11, et ibi Alam. Idem ædif. l. 6, c. 2. Idem, pers. l. 1, c. 19. Theoph. p. 153. Malela, p. 63, 64. Cedr. p. 369. Eichelii animad. in Anecd. Proc.

conversion des infidèles étoient contraires à l'esprit christianisme. Quoi qu'il en soit, ces derniers coups tés à l'idolâtrie achevèrent de l'anéantir. Ce prince poursuivit jusqu'aux extrémités de l'empire. A qu journées de chemin de la Cyrénaïque, vers le mi étoient deux villes anciennes, toutes deux nommées *gila,* dont les habitans étoient fort attachés au paganis Ils adoroient Jupiter Ammon et Alexandre. L'emper fit prêcher l'Evangile à ces peuples, et ses soins eur un heureux succès. La ville de Borium, dans la Cy naïque, étoit remplie de Juifs, qui conservoient un cien temple, dont la fondation, selon leurs tradit fabuleuses, remontoit au temps de Salomon. Ce tem fut changé en église. Narsès, le Persarménien, pur l'île de Phyles de cette superstition opiniâtre, dont parlé sous le règne de Marcien. Lorsqu'il command sur les frontières de l'Egypte et de l'Ethiopie, il détr sit, par ordre de l'empereur, le temple d'Isis; fit mett en prison les prêtres qui s'y opposoient, et envoya Constantinople la statue de la déesse et celles des aut divinités de cette île, où l'idolâtrie s'étoit conser comme dans son dernier refuge. Il n'étoit pas si fac d'éteindre les hérésies. Pour les affoiblir de plus en pl Justinien obligea les magistrats qui entroient en char de jurer qu'ils étoient dans la communion de l'Eg catholique, et qu'ils n'apporteroient par eux-mêm ni ne permettroient qu'on apportât aucun obstacle a décrets des conciles. Quoiqu'il otât aux hérétiques liberté du culte public, il laissa cependant les ari en possession des églises qu'ils occupoient. C'étoit secte qu'avoient embrassée les Goths, qui, étant maîtr de l'Italie, auroient pu sans doute user de représaill contre les orthodoxes, comme Théodoric en avoit me nacé Justin. Justinien rebâtit même en leur faveur l'é glise de Saint-Moce, que le grand Théodose leur avo autrefois accordée, mais qui, peu de temps après, éto

en ruine. Le peuple témoigna pour lors, par un
atique et meurtrier, la haine qu'il portoit à la
lérée par l'empereur. La première fois que les
assemblèrent dans cette église, une foule de sé-
i'y jeta à main armée, et fit un grand carnage
qui s'y trouvèrent.
ien, affligé de la défaite des troupes romaines *Proc. pers.*
Mindone, avoit renoué la négociation entamée *l.* 1, *c.* 13,
bade l'année précédente. Il avoit envoyé en 14, 15.
lermogène, maître des offices, avec des pré- *Idem ædif.*
e Cabade ne refusa pas; mais ces avances de *l.* 1. *c.* 1.
eur ne firent qu'accroître la fierté du roi de *Theoph. p.* 151.
l congédia Hermogène avec une lettre où, pre- *Malela, p.* 63.
i titres de roi des rois, de fils du soleil, de sou-
de l'Orient, il donnoit à l'empereur ceux du
a lune et de maître de l'Occident. Il y avançoit
ient que les rois de Perse n'avoient jamais man-
traiter les empereurs comme leurs frères et de
ivrir leurs trésors. Il se plaignoit de ce que Ana-
Justin lui avoient refusé le même secours, et re-
ur eux la cause des guerres précédentes : *Vous*
rétiens, disoit-il; *vous faites profession de piété;*
ez donc le sang de tant d'innocens qui sont les
es de votre avarice. Si vous tardez à me satisfaire,
ez-vous à une guerre sanglante. Comme je ne
oint dérober la victoire, je vous avertis que je ne
isserai respirer que jusqu'au printemps prochain.
aignoit aussi de l'invasion des mines d'or de Per-
nie. L'empereur, ne désespérant pas encore d'un
modement, fit partir le patrice Rufin, qu'il savoit
gréable à Cabade; mais il lui commanda de s'ar-
i Hiéraple, et d'y attendre de nouveaux ordres. Il
a en même temps Hermogène porter à Béli-
le brevet de général des troupes de l'Orient, et
donna de rester auprès de lui pour veiller en-
e sur les mouvemens des Perses, et pour l'aider

de ses conseils. Bélisaire assembla promptem troupes, et les fit camper aux portes de Dara. Au de juin, il apprit qu'une armée de quarante mill ses, commandée par Pérose, approchoit de cette dans le dessein de l'assiéger.

Bélisaire n'avoit que vingt-cinq mille hommes; il sut réparer l'infériorité du nombre par la dispo de son armée. A un jet de pierre de Dara, il fit cr un fossé, en réservant des passages de distance en tance. Ce fossé, d'abord parallèle aux murs de la avançoit en ligne droite vers les ennemis par ses extrémités, et, se repliant ensuite à droite et à ga s'étendoit au loin dans la plaine, en sorte que la contre de ces directions formoit autant d'angles d Bélisaire posta sur la gauche bon nombre de cav commandés par Buzès, avec trois cents Hérules, so ordres de Pharas, entre le fossé perpendiculaire murailles et une éminence. A leur gauche, justem l'angle formé par l'aile prolongée, il posta Sunica et gan, avec six cents cavaliers huns, pour prendre l' nemi à dos, si Buzès et Pharas étoient enfoncés. L' droite étoit rangée de la même manière. Jean, fil Nicétas, Marcel, Cyrille et Germain y command la cavalerie romaine; Simas et Ascan, les Huns. La gne parallèle aux murailles étoit bordée du reste d cavalerie et de toute l'infanterie. Bélisaire et Hermo étoient au centre.

Pérose avoit campé la veille à moins d'une lieu la ville. Au point du jour, les Perses marchèrent Romains avec assurance. Mais, lorsqu'ils virent de le bel ordre des ennemis, ils firent halte, et paru surpris et embarrassés. Ils doublèrent leurs rangs, e partagèrent en plusieurs colonnes pour passer dans intervalles du fossé. Le jour étoit fort avancé quand Perses détachèrent de leur aile droite un grand corp cavalerie qui vint attaquer Buzès et Pharas. Ceu

lant devant eux pour les attirer en-deçà du fossé, Perses s'engagèrent dans le passage; mais bientôt, pant d'être enveloppés, ils regagnèrent à toute bride de leur armée, laissant sur la place sept de leurs liers. Pendant que les deux armées s'observoient faire aucun mouvement, un jeune cavalier perse, nt approché des Romains, défia le plus brave de r le combattre. Personne n'acceptoit le défi, lors- n vit entrer dans la plaine un cavalier inconnu à e l'armée; c'étoit le baigneur de Buzès, nommé ré, qui avoit été maître d'escrime à Constantinople. ais il n'avoit servi en qualité de soldat, et ni son re, ni aucun autre n'avoit eu la pensée de l'exciter e démarche si hardie. Il courut à l'ennemi sans lui er le temps de se reconnoître, et l'ayant abattu d'un de lance, il lui coupa la tête, au grand étonne- t des Romains qui poussoient des cris de joie. Les es, confus de cet affront, firent partir le plus brave e plus expérimenté de leurs cavaliers, déjà avancé en , mais encore plein de vigueur, et d'une taille au- us de l'ordinaire. Il s'avança avec fierté, et proposa même défi. Hermogène avoit défendu à André de oser une seconde fois; mais, malgré cette défense, dré, voyant que personne n'osoit combattre, s'élance des rangs, et va, pique baissée, heurter l'ennemi tant de furie, que la violence du choc renverse et chevaux et les deux cavaliers. Plus dispos que son ad- aire, il se relève le premier, lui plonge son épée dans orps, et le laisse sans vie. Les cris redoublèrent du des Romains, et les Perses, dans un morne silence, urnent à leur camp.

Le jour suivant se passa en messages réciproques de part des deux généraux. Bélisaire, aussi prudent l'intrépide, préférant la paix à une victoire même as- rée, écrivit à Pérose *qu'il falloit être ennemi de sa trie pour l'engager dans des hasards qu'on pouvoit*

éviter. Les deux princes étant en termes d'acc ment, qu'étoit-il besoin d'ensanglanter par un les préliminaires de la paix? Que Pérose se responsable aux yeux de toute la Perse du sa alloit verser. Pérose répondit par des reproche *nez-vous*, disoit-il, *des conventions jurées pa lius. Cette ville de Dara, qui vous sert aujou retraite, bâtie et fortifiée, contre la foi des tr nos frontières, ne vous accuse-t-elle pas d'i Ce n'est que par les armes qu'on peut tirer ra perfide ennemi, et nous sommes résolus de ne que par la victoire ou la mort.* Bélisaire reparti *la démarche qu'il venoit de faire pour épargn des deux nations, il s'assuroit que Dieu, l'orgueil des Perses, combattroit pour les I qu'il alloit faire attacher au haut des enseign tres envoyées de part et d'autre, comme les pièc tiques du procès sanglant que Dieu alloit j même.* Pérose répliqua *que la Perse avoit dieux; que demain le soleil, cette divinité p n'éclaireroit pas seulement leur valeur, mais donneroit la victoire et les introduiroit da Ayez soin*, ajoutoit-il, *de m'y préparer un b repas digne du vainqueur.*

Aux premiers rayons du jour, les deux rangèrent leurs soldats en bataille, et les exh bien faire. Pérose représentoit aux siens les s années précédentes; la timidité des ennemis qui les attendre que derrière un fossé; les récompe punitions que le roi leur réservoit selon qu'ils combattu avec courage ou avec lâcheté. Bélisai mogène animoient leur armée par l'exemple c tique de Buzès, qui, sans être soldat, avoit te deux plus braves guerriers de la Perse. *Ce n force, ni le courage qui vous ont manqué dan nières campagnes*, disoit-il; *c'est la discipline.* (

us serez vainqueurs. Ne vous effrayez pas du re des ennemis; ce n'est qu'une multitude de ns mal armés, qui ne savent que dépouiller les :. Combattez aujourd'hui en Romains, et vous rez pour toujours l'orgueil des Perses. L'armée ine étoit rangée dans le même ordre que le pre- jour. Pérose partagea la sienne en deux divisions, derrière l'autre, afin que, la première étant fatiguée, re vînt prendre sa place. Il mit en réserve la cava- des immortels, avec ordre de ne faire aucun mou- :nt, jusqu'à ce qu'il leur donnât le signal. Il se plaça nême à la tête du centre, donna à Pityase le com- dement de l'aile gauche. Les deux armées attendoient gnal, lorsque Pharas vint trouver Bélisaire. *Si je eure,* lui dit-il, *avec mes Hérules dans le poste où ; m'avez placé, je ne vois pas que je vous puisse d'un grand secours : mais si je vais me poster dans allon derrière la colline, et que, dans la chaleur du ibat, je vienne charger les Perses, j'espère ne vous pas inutile.* Bélisaire approuva cet avis, et Pharas écuta. Le combat ne commença qu'après midi; les ses ne prenant leur repas que le soir, et les Romains le matin, les uns ne vouloient pas commencer à ibattre de bonne heure, pour ne pas s'épuiser par longue bataille; les autres différoient volontiers, s l'espérance d'avoir meilleur marché de l'ennemi, s'affoibissoit de plus en plus. Enfin les Perses firent :ir de leurs arcs une nuée de flèches; les Romains y ndirent, et l'air en étoit obscurci. Mais l'avantage t du côté des Perses, plus habiles à tirer de l'arc, et , se succédant les uns aux autres, ne laissoient aucun :rvalle entre les décharges. Un vent violent qui s'éleva r lors favorisa les Romains en donnant à leurs hes autant de force qu'il en ôtoit à celles des en- nis. Les carquois étant épuisés, on en vint aux coups main, et la bataille fut terrible. Les Cadiséniens à la

suite de Pityase avoient enfoncé l'aile gauche des Romains, et elle alloit être entièrement détruite, si Sunica et Augan ne fussent venus prendre à dos les ennemis en ce moment. Pharas et les Hérules sortirent de leur embuscade, et chargèrent les Cadiséniens avec tant de vigueur, qu'ils se replièrent sur le gros de leur armée, laissant trois mille morts sur la place. Les plus grands efforts de Pérose étoient contre l'aile droite. Il y fit marcher les immortels; à la vue de cette redoutable cavalerie, Bélisaire fit passer de ce côté-là Sunica et Augan pour soutenir Ascan et Simas. Il les renforça encore d'une ligne de cavalerie qu'il tira du corps de bataille. Baresmane, à la tête de l'aile gauche des Perses, renversoit tout ce qui se trouvoit devant lui, lorsque les Huns fondirent avec furie sur ses escadrons, les rompirent, et, les ayant coupés, ils en mirent en fuite la moitié, tandis que le reste, cessant de poursuivre les Romains, fit volte-face pour revenir sur les Huns. Les fuyards tournent bride aussitôt, et reviennent sur les Perses. Sunica perce jusqu'à la bannière des immortels, et tue celui qui la porte. Baresmane court en cet endroit pour sauver cette respectable enseigne; Sunica le renverse d'un coup de lance. La chute de ce guerrier jette l'épouvante parmi les Perses; ils fuient; les Romains rapprochent leur ailes, les enveloppent, et en tuent cinq mille. Tout se débande du côté des Perses; les fantassins jettent leurs boucliers pour fuir plus légèrement; la plupart sont massacrés. Comme les Romains avoient rompu leurs rangs dans la poursuite, et que le désordre étoit le même dans l'armée victorieuse et dans l'armée vaincue, Bélisaire fit sonner la retraite, de crainte que les Perses, après s'être ralliés, ne vinssent leur arracher la victoire. C'étoit assez d'avoir appris aux Romains que l'ennemi n'étoit pas invincible. Cette action rabattit la fierté des Perses; ils n'osèrent hasarder une seconde bataille. On se contenta de part et d'autre de faire des courses, où les Romains furent

s supérieurs. Voilà ce qui se passa cette année
opotamie.

ide ne fut pas plus heureux en Arménie. Il y
nvoyé une armée composée de Persarméniens et
iites, peuple barbare, voisin du Caucase. Trois
abirs s'étoient joints à ces troupes. Merméroës,
le de cette armée, vint camper à trois journées
éodosiopolis. Dorothée, capitaine habile et expé-
té, commandoit les troupes de la province, et
, général des armées de l'empire, étoit en Arménie.
iouvelle de ces mouvemens, ils envoyèrent deux
rs pour reconnoître les forces de l'ennemi. Ceux-
rès s'être introduits dans le camp, le visitèrent
ntier, et furent rencontrés au retour par un parti
ns au service des Perses; l'un des deux, nommé
ris, fut pris; mais l'autre, s'étant échappé, vint
e compte de ce qu'il avoit vu. Sur cet avis les gé-
ux font prendre les armes à leurs soldats, et mar-
: en diligence au camp ennemi. Les Perses, surpris
tte attaque imprévue, ne songent qu'à prendre la
. Les Romains en font un grand carnage, pillent
np, et retournent à leur premier poste.

rméroës, après avoir rallié ses troupes, voulut se
er de cet affront par une entreprise éclatante. Il
l'Euphrate, et entra dans l'Arménie mineure. Sittas
rothée, instruits de son dessein, l'avoient prévenu;
oient campés à deux lieues et demie de la ville de
le. A la nouvelle de son approche, Dorothée s'en-
a dans la ville, et Sittas, avec un camp volant de
: hommes, alla se poster derrière une des collines
la plaine de Satale est environnée. L'armée de Perse
de trente mille combattans, et presque double de
des Romains. Les Perses s'avancèrent jusqu'au pied
murs, et se préparoient à l'attaque, lorsqu'ils
çurent un corps de cavalerie qui descendoit d'une
ine et marchoit droit à eux. C'étoit le détachement

de Sittas, que la surprise et la poussière excitée p
un grand vent leur faisoient paroître beaucoup plus n
breux qu'il n'étoit en effet. Les Perses se réunissent, s
rent leurs rangs, et marchent de ce côté-là. Tandis q
les Romains, partagés en deux corps, les amusent par
escarmouches, ceux qui sont dans la ville font une sort
et les chargent vigoureusement par-derrière. Les sold
de Merméroës, effrayés de se voir attaqués en tête
en queue, prennent la fuite; mais bientôt, s'étant ap
çus de la supériorité de leur nombre, ils font ferme
tournent visage. On combat avec chaleur; et comme
n'étoit de part et d'autre que cavalerie, on fuyoit et
revenoit alternativement à la charge. Un command
d'escadron, nommé Florence, procura la victoire a
Romains. S'étant jeté au milieu des ennemis, il a
cha l'enseigne générale, et, la tenant baissée, com
il retournoit joindre les siens, il fut atteint et ha
en morceaux. Mais la confusion se mit dans l'arm
des Perses lorsqu'ils ne virent plus leur enseigne;
prirent l'épouvante, et se sauvèrent dans leur camp a
une grande perte. Le lendemain ils se retirèrent s
être poursuivis, les Romains se tenant heureux d'av
remporté avec un nombre fort inférieur une si glorie
victoire.

L'empereur, qui souhaitoit la paix avec la P
pour employer toutes ses forces à la conquête de l'A
frique, crut qu'une campagne si malheureuse aur
rendu le roi plus traitable. Il ordonna donc à Rufin
l'aller trouver. Cabade le reçut avec honneur; mais, a
propositions de Rufin, il répondit *qu'Anastase a*
par avarice refusé de partager la dépense nécessaire p
la garde des portes Caspiennes; que les Perses y ent
tenoient une garnison considérable pour fermer le pa
sage aux barbares, et qu'il n'étoit pas juste qu'
fussent chargés à leurs frais de mettre à couvert les ter
de l'empire. Je suis obligé, ajouta-t-il, *de tenir to*



ur pied deux armées ; l'une pour l'opposer aux
es du nord, l'autre pour arrêter les violences
omains, qui ne font aucun scrupule de violer les
N'est-ce pas contre les traités qu'ils ont bâti
et entrepris d'élever une forteresse à Mindone ?
ereur peut choisir de la paix ou de la guerre ;
l ne peut obtenir la paix qu'en contribuant à
de des portes Caspiennes, ou bien en démolis-
ara. Rufin porta cette réponse à Constantinople,
mogène se rendit peu de temps après.

inien ne fut pas moins heureux cette année du l'Occident. Une multitude de barbares, que les ques de ce temps-là appellent Goths, et que je tre Esclavons, se jetèrent dans l'Illyrie, et les es dans la Thrace. Mondon, que nous avons vu, règne d'Anastase, s'emparer du château de Herta, ser au service de Théodoric, et faire la guerre omains, s'étoit donné à Justinien depuis la mort des Goths, et l'empereur lui avoit confié le commment des troupes d'Illyrie. Il marcha d'abord les Esclavons, et ce fut la première fois que les ins combattirent cette nation. Mondon les tailla ces, fit un grand butin, et prit un de leurs chefs, nvoya chargé de chaînes à Constantinople. Etant passé en Thrace, il défit les Bulgares dans un t où il leur tua cinq cents hommes, et les força asser le Danube.

Chr. Marc. Malela, p. 64.

leuve, qui avoit si long-temps servi de rempart res des Romains, étoit devenu, depuis l'affoiblent de l'empire, le passage ordinaire des nations rd, qui venoient le ravager. C'étoit par là que ths, les Huns, les Gépides avoient inondé les Mœsies, la Dace, la Pannonie. De nouveaux esde barbares, peu connus auparavant, commenà franchir ses bords. Les Esclavons et les Bulgares nt trembler la Thrace, et la menaçoient des mêmes

Proc. Goth. l. 3, c. 14.

horreurs qu'elle avoit éprouvées sous Valens. Ce fut po la mettre à couvert que Justinien donna le comma dement de cette province à Chilbudius, brave guerrie qui s'étoit doublement signalé et dans le service du p lais, par un désintéressement à toute épreuve, et da les armées par sa valeur. L'empereur le chargea de gard les bords du Danube. Il se rendit si redoutable, qu pendant les trois années qu'il commanda dans ce pay les barbares qui se montroient souvent sur la rive o posée, n'osèrent jamais passer le fleuve. Il le pas lui-même plusieurs fois, alla chercher les Bulgares les Esclavons, les tailla en pièces, et revint avec grand nombre de prisonniers. Enfin, la troisième ann de son gouvernement, s'étant hasardé au-delà du D nube avec peu de troupes, il fut enveloppé par les Escl vons, qui avoient réuni tout ce qu'ils avoient de com battans. Il fallut céder au nombre. Chilbudius pér après avoir fait des prodiges de valeur. Depuis ce tem le passage du Danube fut ouvert aux peuples du nor et toutes les forces de l'empire ne purent faire, d Procope, ce qu'avoit fait un seul homme.

Constant. Porph. de adm. imp. c. 29. Cluver. germ. antiq. l. 1, c. 4, 5, et l. 3, c. 44. Helmod. Chron. l. 1, c. 84. Jorn. de reb. get. c. 5, 23. Mauro orbini regno degli slavi. Peringskiold not. in vitam Theodorici à Cochlæo. p. 576. Tesauro del. regno d'Italia.

J'ai déjà parlé des Bulgares lorsqu'ils se montrère sur les bords du Borysthène, où Théodoric les défit 485. Je vais rassembler ici en peu de mots ce que l divers auteurs nous apprennent de l'origine, des prog et des mœurs des Esclavons, nation puissante et nom breuse, qui s'est répandue par succession de temps da la moitié de l'Europe, et dont la langue subsiste enco depuis la mer Caspienne jusqu'en Saxe, et depuis golfe Adriatique jusqu'à la mer Glaciale, si l'on excepte la Hongrie. Son origine n'est pas moins dif cile à démêler que celle des Goths, des Vandales, Lombards, et des autres nations barbares, qui, n'aya ni la connoissance des lettres, ni le loisir de s'en occ per, ont sans cesse fait la guerre à des voisins aussi b bares qu'eux, et ne se sont montrés aux yeux des Gre

Romains que lorsque ceux-ci avoient eux-mêmes le goût des recherches littéraires. D'ailleurs il songer à leur résister plutôt qu'à étudier leur ie. Quelques écrivains, regardant la Scandinavie ie la mère de tous les peuples barbares qui ont é le reste de l'Europe, font sortir les Esclavons de péninsule, dont la fécondité étoit, selon eux, inéple. Ils placent cette première migration deux cents vant la guerre de Troie; c'est-à-dire, dans un où l'histoire profane ne présente que des obscupresque impénétrables. Les Esclavons, confondus avec les Goths, se répandirent dans la Sarmatie, subjuguèrent jusqu'au Tanaïs. La plupart des his-is, sans remonter à ces antiquités incertaines, les ient d'abord dans la Sarmatie septentrionale, entre ılande et le fleuve Obi. Les Esclavons s'avancèrent te vers le midi, d'un côté jusqu'aux Palus-Méo-, de l'autre jusqu'à la Vistule, qui leur servoit de s à l'Occident. Ils sont les mêmes que les Vénèdes, abitoient les côtes de la mer Baltique: ce qui paroît rmé par le nom de *Windischmarck*, que les Alle-ls donnent encore à un canton situé sur la fron-de la Carniole et de l'Esclavonie, comme ils ap-nt *Wenden* un pays situé sur la côte de cette mer. nations belliqueuses et fières de leur bravoure ent le nom de *Slaves*, qui veut dire *braves et il-es*: ce n'est que par corruption que les Grecs et les nains les ont appelés *Sclaves, Sclabins, Sclavons.* narchèrent sur les traces des Vandales, et occupèrent essivement toutes les contrées dont ceux-ci s'étoient lns maîtres avant eux. Enfin ils se fixèrent entre la nle et le Niester. Les Antes, qui étoient les plus es d'entre eux, s'établirent entre ce dernier fleuve Danube. On les a confondus tantôt avec les Bul-s, tantôt avec les Abares, parce que, s'étant joints à peuples, ils ont souvent marché sous leurs éta-

Lucius de regno Dalmat. l. 1, c. 11, 12, et l. 6, c. 4.
Dodwell. dissert. in excerptorem Strabonis.

dards. Ermanaric, le héros de la nation gothique, avoit soumis à son empire.

Proc. Goth. l. 3, c. 14. Leo tactic. c. 18.

Les Esclavons ne reconnoissoient qu'un Dieu, ma de l'univers et du tonnerre. Ils lui immoloient des times, ils lui faisoient des vœux dans leurs malad mais ils rendoient un culte subalterne aux fleuves, nymphes et à quelques autres divinités; ils leur offroi des sacrifices, et les consultoient sur l'avenir. Ils voient pour habitation que des cabanes fort éloig les unes des autres, ce qui faisoit qu'ils occupoient grand terrain. C'est pour cette raison que les Grecs d noient aux Esclavons et aux Antes, le nom commu *Spores*, c'est-à-dire, *dispersés*. Ils étoient de grande tai et robustes, avoient le teint basané et les cheveux r Ils supportoient avec patience la fatigue, la disette toutes les incommodités de l'air et des saisons. Ils c geoient souvent de demeures, et choisissoient par p férence des lieux escarpés et impraticables, ce qui rendoit très-agiles. Leur nourriture étoit grossière sans apprêt, comme celle des Huns, auxquels ils ress bloient encore par la malpropreté et par la franch Le millet étoit le seul grain qu'ils cultivoient, mép sant d'ailleurs l'agriculture, et ne connoissant d'au occupation que la guerre, ni d'autre mérite qu'une b voure féroce. Dans les batailles, la plupart combatto à pied, sans autres armes qu'une rondache et deux j velots fort courts. Ils se servoient aussi de flèches e poisonnées, et ce poison étoit si subtil, que si l'on apportoit un prompt remède, soit en avalant quel antidote, soit en coupant la partie blessée, tout le co étoit bientôt gangrené. Ils ne portoient point de c rasse; quelques-uns même, par ostentation de vale alloient au combat nus jusqu'à la ceinture. Passion pour la liberté, ils se gouvernèrent en démocratie t qu'ils demeurèrent au-delà du Danube; lorsqu'ils l'eur passé, ils refusèrent constamment de se soumettre aux

nes, aimant mieux être maltraités par un compa-
que de vivre heureux sous un gouvernement étran-
'étoit cependant le peuple du monde chez qui les
de l'hospitalité étoient le plus respectés. Non
is de recevoir humainement les étrangers, ils les
oient dans leurs voyages; ils les défendoient contre
insulte, et se faisoient un point d'honneur de
re les armes pour les venger. Ils ne retenoient les
miers en esclavage que pendant un certain temps,
lequel ils leur permettoient de retourner en leur
ou de vivre en liberté avec eux. Leurs femmes
it chastes, et tellement attachées à leurs maris,
dinairement elles se donnoient la mort plutôt que
ir survivre.

s mauvais succès de la campagne précédente affli- An. 531.
nt Cabade : il s'en vengea sur Pérose, en lui faisant Proc. pers. l. 1, c. 17.
publiquement les marques de la dignité de mirrhane, Malela, p.
-à-dire de commandant général des troupes de 57, 61, 62, 68.
e. Celui qui en étoit revêtu ne reconnoissoit de su- Theoph. p.
ur que le roi, c'est-à-dire un cercle d'or enrichi 151, 152, 153.
ierreries. Tout étoit réglé dans l'habillement des Anast. p. 58.
es. Il n'étoit permis à personne de porter ni ceinture, Hist. miscel. l. 16.
neau, ni agrafe d'or, ni aucune sorte d'ornement,
ne l'avoit reçu du prince. L'hiver ne se passa pas
alarme pour les Romains. Alamondare, chef de
les Sarrasins tributaires de la Perse, ne leur don-
point de repos. Ce guerrier infatigable ne cessa
ant cinquante ans de servir fidèlement la Perse, et
l'empire des maux infinis. Il étendit ses ravages
is les frontières de l'Egypte jusqu'en Mésopotamie.
ours à cheval, toujours le fer à la main, il pilloit
ampagnes, détruisoit les édifices, entraînoit des
ers de prisonniers, dont il égorgeoit les uns et ven-
es autres. Il étoit presque aussi difficile de le joindre
le le vaincre. Prudent et circonspect dans les entre-
s les plus hardies, il ne s'engageoit qu'après avoir

dards. Ermanaric, le héros de la nation gothique, l
avoit soumis à son empire.

Proc. Goth. l. 3, c. 14. Leo tactic. c. 18.

Les Esclavons ne reconnoissoient qu'un Dieu, mai
de l'univers et du tonnerre. Ils lui immoloient des vi
times, ils lui faisoient des vœux dans leurs maladi
mais ils rendoient un culte subalterne aux fleuves, a
nymphes et à quelques autres divinités; ils leur offroi
des sacrifices, et les consultoient sur l'avenir. Ils n
voient pour habitation que des cabanes fort éloign
les unes des autres, ce qui faisoit qu'ils occupoient
grand terrain. C'est pour cette raison que les Grecs d
noient aux Esclavons et aux Antes, le nom commun
Spores, c'est-à-dire, *dispersés*. Ils étoient de grande tai
et robustes, avoient le teint basané et les cheveux r
Ils supportoient avec patience la fatigue, la disette,
toutes les incommodités de l'air et des saisons. Ils ch
geoient souvent de demeures, et choisissoient par p
férence des lieux escarpés et impraticables, ce qui
rendoit très-agiles. Leur nourriture étoit grossière
sans apprêt, comme celle des Huns, auxquels ils ress
bloient encore par la malpropreté et par la franchi
Le millet étoit le seul grain qu'ils cultivoient, mép
sant d'ailleurs l'agriculture, et ne connoissant d'au
occupation que la guerre, ni d'autre mérite qu'une b
voure féroce. Dans les batailles, la plupart combattoi
à pied, sans autres armes qu'une rondache et deux j
velots fort courts. Ils se servoient aussi de flèches en
poisonnées, et ce poison étoit si subtil, que si l'on n
apportoit un prompt remède, soit en avalant quelq
antidote, soit en coupant la partie blessée, tout le co
étoit bientôt gangrené. Ils ne portoient point de cu
rasse; quelques-uns même, par ostentation de vale
alloient au combat nus jusqu'à la ceinture. Passionn
pour la liberté, ils se gouvernèrent en démocratie ta
qu'ils demeurèrent au-delà du Danube; lorsqu'ils l'eure
passé, ils refusèrent constamment de se soumettre aux F

ines, aimant mieux être maltraités par un compa-
: que de vivre heureux sous un gouvernement étran-
C'étoit cependant le peuple du monde chez qui les
s de l'hospitalité étoient le plus respectés. Non
ns de recevoir humainement les étrangers, ils les
toient dans leurs voyages; ils les défendoient contre
: insulte, et se faisoient un point d'honneur de
dre les armes pour les venger. Ils ne retenoient les
nniers en esclavage que pendant un certain temps,
s lequel ils leur permettoient de retourner en leur
, ou de vivre en liberté avec eux. Leurs femmes
nt chastes, et tellement attachées à leurs maris,
rdinairement elles se donnoient la mort plutôt que
ur survivre.

s mauvais succès de la campagne précédente affli- An. 531.
nt Cabade : il s'en vengea sur Pérose, en lui faisant *Proc. pers. l. 1, c. 17.*
publiquement les marques de la dignité de mirrhane, *Malela*, p.
-à-dire de commandant général des troupes de 57, 61, 62, 68.
e. Celui qui en étoit revêtu ne reconnoissoit de su- *Theoph.* p.
ur que le roi, c'est-à-dire un cercle d'or enrichi 151, 152, 153.
ierreries. Tout étoit réglé dans l'habillement des *Anast.* p. 58. *Hist. miscel.*
es. Il n'étoit permis à personne de porter ni ceinture, *l.* 16.
neau, ni agrafe d'or, ni aucune sorte d'ornement,
ne l'avoit reçu du prince. L'hiver ne se passa pas
alarme pour les Romains. Alamondare, chef de
les Sarrasins tributaires de la Perse, ne leur don-
point de repos. Ce guerrier infatigable ne cessa
lant cinquante ans de servir fidèlement la Perse, et
l'empire des maux infinis. Il étendit ses ravages
uis les frontières de l'Egypte jusqu'en Mésopotamie.
jours à cheval, toujours le fer à la main, il pilloit
campagnes, détruisoit les édifices, entraînoit des
liers de prisonniers, dont il égorgeoit les uns et ven-
les autres. Il étoit presque aussi difficile de le joindre
de le vaincre. Prudent et circonspect dans les entre-
es les plus hardies, il ne s'engageoit qu'après avoir

fait reconnoître le pays, et se retiroit si à propos et a tant de vitesse, qu'il étoit déjà bien loin avec son bu lorsque les officiers romains se mettoient en mar pour l'aller combattre. Un jour il enveloppa des trou nombreuses qui le poursuivoient, et les fit toutes pri nières avec leurs capitaines Jean, et Démostrate, frère Rufin, dont il tira une riche rançon. Les chefs des S rasins sujets de l'empire ne pouvoient tenir dev lui, et ce fut en vain que Justinien donna le comma dement de plusieurs tribus d'Arabes à Aréthas avec titre de roi. Aréthas, soit faute de courage ou de bo heur, soit par trahison, fut presque toujours batt Alamondare s'avança jusqu'au voisinage d'Antioc brûla les faubourgs de Chalcis, désola tout le pays, au premier mouvement des troupes de Syrie, il regag les déserts d'Arabie avec une foule de prisonniers. Pe de temps après, Diomède, commandant de Phénici mécontent d'Aréthas, força celui-ci de sortir de la pr vince. Alamondare profita de cette occasion pour venger d'Aréthas; il fondit sur lui, et l'obligea de sauver, laissant à la merci de l'ennemi sa femme ses enfans. A cette nouvelle, tous les officiers romai qui se trouvoient en Phénicie, en Arabie, en Mésop tamie, rassemblèrent leurs troupes; Aréthas se joig à eux. Alamondare, hors d'état de résister à tant forces réunies, s'enfuit dans le fond des déserts de l'A rabie, où jamais les armes romaines n'avoient pénét Son camp fut pillé. Outre une grande multitude femmes, d'enfans, de troupeaux, de chameaux, il s trouva quantité d'étoffes de soie; c'étoient les dépouill de la Syrie. On recouvra pour lors les prisonniers qu emmenoit; on avança jusqu'aux frontières de Perse, les Romains brûlèrent quatre châteaux. Lorsqu'ils fure retournés en Syrie, Alamondare, outré de colère, ra sembla en un seul lieu tous les prisonniers qu'il avo enlevés dans les courses précédentes; il leur décla

alloient payer de leur sang la perte qu'il venoit e, et fit sur-le-champ trancher la tête à plusieurs e eux. Les autres, se jetant à ses pieds, lui deman- quelque délai pour envoyer dans leur patrie llir de quoi payer leur rançon : il leur accorda te jours. Taïzane, chef d'une tribu de Sarrasins, sez d'humanité pour se rendre leur caution. Ils ièrent aussitôt à Antioche, pour y faire connoître iger où ils étoient, et pour demander du secours. requête étant lue publiquement dans la grande , tira des larmes de tout le peuple. Le patriarche, gé, les magistrats donnèrent l'exemple d'une abon- charité, et les habitans s'empressèrent tous de ibuer, chacun selon ses moyens. Cet argent fut ôt porté au Sarrasin, qui rendit la liberté aux uniers.

ur arrêter par une diversion ces incursions conti- s, l'empereur entreprit de susciter aux Perses de aux ennemis du côté de l'Arabie. Justin s'étoit lié itié avec Elisbaan, roi d'Ethiopie ; il l'avoit aidé la conquête du pays des Homérites, où ce prince établi pour roi un chrétien nommé Abraham. aan ayant renoncé à la couronne pour mener une énitente, Hellestée lui avoit succédé. Les Homérites, isant Abraham, qui n'étoit originairement qu'un le facteur d'un marchand romain dans la ville d'A- , le détrônèrent, et mirent à sa place un Juif ou un ltre, dont on ignore le nom. Comme le nouveau e traitoit les chrétiens avec une extrême rigueur, stée vint lui faire la guerre : il défit ses troupes, le dans le combat, et mit la couronne sur la tête d'un tien du pays, nommé Esimiphée, à condition qu'il oit tribut à l'Ethiopie. Après cette expédition, Hel- retourna dans son royaume ; mais il ne ramena utes ses troupes. La beauté du climat et la richesse ys en retinrent un grand nombre. Peu de temps

Proc. pers. l. 1, c. 20. Malela, p. 67, 68. Pagi ad Baron. Nonnosus, apud Photium, cod. 3, p. 6.

après, ces déserteurs, ayant soulevé plusieurs habi[illegible] excitèrent une sédition contre Esimiphée; ils se sai[illegible] de sa personne, l'enfermèrent dans une forteresse, et mirent Abraham sur le trône. Hellestée, pour di[illegible] cette rébellion, envoya trois mille hommes comm[illegible] par un de ses parens. Mais ces soldats, charmés [illegible] mêmes de la fertilité de cette heureuse contrée, tr[illegible] rent secrètement avec Abraham, et, au moment [illegible] bataille, ils tuèrent leur chef et se joignirent aux [illegible] mérites. Le roi d'Ethiopie envoya une seconde a[illegible] qui fut taillée en pièces. Enfin il prit le parti de l[illegible] régner Abraham. Celui-ci, après la mort d'Hell[illegible] s'assura de la paix avec l'Ethiopie en se soumett[illegible] payer un tribut.

Pendant qu'Hellestée régnoit en Ethiopie, et E[illegible] phée sur les Homérites, Justinien leur députa J[illegible] un de ses secrétaires, et Nonnose, pour représenter [illegible] deux princes qu'étant déjà unis avec lui par la pr[illegible] sion du christianisme, ils devoient le secourir contr[illegible] Perses. Les députés étoient chargés d'inviter en parti[illegible] lier le roi d'Ethiopie à se rendre maître du comm[illegible] de la soie, qui jusqu'alors se faisoit par la Perse, [illegible] tirer immédiatement des Indiens cette marchand[illegible] pour la transporter par le Nil à Alexandrie; ce qui [illegible] cureroit à ses états un profit immense, et aux Rom[illegible] l'unique avantage de ne pas faire passer leur argent e[illegible] les mains de leurs ennemis. Ils devoient aussi eng[illegible] le roi des Homérites à rendre à Caïse le commande[illegible] des Maaddéniens, et à l'envoyer à leur tête faire une [illegible] cursion dans la Perse. Ce Caïse étoit un prince sarra[illegible] très-vaillant, et fort attaché au service de l'empire. [illegible] fils Mavias étoit même alors dans le palais de Justi[illegible] en qualité d'otage. Mais Caïse, ayant tué un parent [illegible] simiphée, avoit été obligé de prendre la fuite, et me[illegible] une vie errante dans les déserts de l'Arabie. Les M[illegible] déniens étoient des Sarrasins, voisins et tributaire[illegible]

mérites. Les envoyés allè[illegible] d'abord en Ethiopie, ils furent bien reçus. Un [illegible], voisin de ce temps-[illegible], décrit ainsi cette audience. Le roi, monté sur un char à quatre roues couvert de la[illegible] d'or et attelé de quatre éléphans. Il étoit nu jusqu'à la ceinture, ne portant sur les épaules qu'une tunique [illegible]verte par-devant et semée de perles. Il avoit des [illegible]elets d'or. Sa tête étoit couverte d'un turban de toil[illegible] de lin brochée d'or, d'où pendoient de chaque côté quatre chaînettes d'or. Il portoit un collier de même métal, et tenoit d'une main une rondache dorée, et de l'autre deux demi-piques. Autour de lui étoient rangés ses courtisans sous les armes, entremêlés de musiciens, qui jouoient de la flûte. Les ambassadeurs le saluèrent les genoux en terre; le roi les ayant fait relever et approcher de lui, prit de ses mains la lettre de l'empereur, baisa l'empreinte du cachet, reçut les présens qui lui étoient offerts; et, après avoir fait lire la lettre par un interprète, il expédia sur-le-champ des ordres pour faire marcher ses troupes, et envoya par écrit au roi de Perse une déclaration de guerre. Ensuite, après avoir embrassé Julien et Nonnose, les congédia avec honneur, et dépêcha de sa part un ambassadeur à Justinien, avec une lettre et de riches présens. Il paroît, par le récit de l'historien, que toutes ces opérations furent terminées dans une seule audience. Comme les députés alloient d'Auxume à Adulis, éloignée de quinze journées de chemin, d'où ils devoient passer en Arabie, ils rencontrèrent dans une vaste plaine un troupeau de cinq mille éléphans qui paissoient en liberté, et dont personne n'osoit approcher. Le roi des Homérites promit aussi tout ce que l'empereur désiroit. Mais ce grand empressement ne fut suivi d'aucun effet de part ni d'autre. Les Ethiopiens ne pouvoient enlever aux Perses le commerce de la soie; ceux-ci, par le voisinage de l'Ind[illegible], [illegible] tirant cette marchandise dans leurs ports, ils ne p[illegible] [illegible] plus pénétrer dans la Perse

qu'après un long et pénible voyage au travers des sab[les] et des vastes déserts de l'Arabie. Cette même raison [mit] Esimiphée hors d'état de tenir parole. Dans la suit[e] Abraham, après avoir affermi sa puissance, réitéra s[ou]vent à Justinien la même promesse : il se mit même u[ne] fois en marche; mais bientôt les difficultés le rebutère[nt] et il revint sur ses pas. Ce fut là tout le fruit que Ju[sti]nien retira de cette ambassade. Quelque temps ap[rès] Caïse, laissant le commandement de son pays à ses d[eux] frères, se retira à Constantinople avec un grand nom[bre] de ses sujets, et reçut de l'empereur le gouvernem[ent] de la Palestine.

Proc. pers. l. 1, c. 18. Malela, p. 69, 70. Jorn. de regn. succes.

Cependant Alamondare, après les courses qu'il av[oit] faites durant l'hiver, étoit retourné en Perse. Il rass[ura] Cabade qui sembloit avoir perdu courage, lui rep[ré]sentant « que le moyen de vaincre les Romains n'éto[it] « pas de les combattre en Mésopotamie, où leur fro[n]« tière étoit défendue par des places fortes et de nom« breuses garnisons; qu'il falloit aller les attaquer a[u-] « delà de l'Euphrate, dans le cœur de leurs états, [où] « l'on trouveroit des villes ouvertes et sans défense; q[ue] « pour se rendre maître d'Antioche, capitale de l'O« rient, il ne seroit besoin que de se présenter; q[ue] « cette ville voluptueuse, occupée sans cesse de fêtes « de spectacles, ne craignoit rien moins qu'une attac[que] « soudaine. Prince (lui dit-il), vous verrez à vos pi[eds] « toutes les richesses d'Antioche et ses habitans [en]« chaînés avant que les troupes romaines cantonn[ées] « en Mésopotamie aient reçu le premier avis de n[otre] « passage. Je connois le pays; je conduirai votre arm[ée] « par la route la plus sûre et la plus commode. » [Ca]bade, encouragé par ce conseil, nomma pour gén[éral] Azaréthès, guerrier vaillant et habile; il ne voulut [ce]pendant lui donner que quinze mille hommes; mais [c'é]toient les meilleures troupes de la Perse. Alamon[dare] fut chargé de la conduite de l'armée. Les Perses pa[ssèrent]

t l'Euphrate en Assyrie, et remontèrent le long du ve vers la Comagène. Bélisaire, qui étoit en Mésopotamie vers Nisibe, n'eut pas plus tôt appris leur marche, qu'il garnit de soldats les places du pays pour les mettre en état de défense, en cas que Cabade les fît attaquer par une autre armée. Ayant ensuite rassemblé le reste de ses troupes, il passa l'Euphrate à Samosate, et marcha en diligence à la rencontre des ennemis. Il avoit avec lui vingt mille hommes, dont deux mille étoient Isaures et Lycaoniens. Les chefs de la cavalerie étoient les mêmes qu'à la bataille de Dara. Pierre commandoit l'infanterie; Longin et Stéphanace les Isaures. Arethas joignit l'armée avec cinq mille Sarrasins. Bélisaire marcha jusqu'à Barbalisse près de Chalcis, dont les ennemis n'étoient éloignés que de cinq lieues. Ils campoient au pied d'un château nommé Gabbule; et, de crainte de surprise, ils avoient semé des chausse-trapes autour de leur camp, ne laissant qu'un seul passage. Sunica, à la tête d'un corps de quatre mille cavaliers, s'avança jusque sur leurs derrières, sans en avoir reçu d'ordre, et tomba sur une troupe de Perses qui pilloient le pays. Il tua les uns, et enleva les autres pour en tirer des lumières sur les desseins de l'ennemi. Bélisaire sut mauvais gré à Sunica d'avoir agi sans ordre; et ce général, sévère sur l'observation de la discipline, alloit lui ôter le commandement, lorsque Hermogène arriva avec un renfort de quatre mille hommes. Celui-ci obtint grâce pour Sunica. Azaréthès et Alamondare, surpris de la diligence de Bélisaire, résolurent de retourner sur leurs pas: mais, avant que de partir, ils eurent la hardiesse de forcer pendant la nuit le château de Gabbule, qu'ils pillèrent; et, chargés de butin, traînant à leur suite les prisonniers, ils regagnèrent l'Euphrate, et marchèrent le long du fleuve qu'ils avoient à leur gauche. Les Romains les suivoient à la distance d'une journée; en sorte qu'ils campoient tous les soirs où les Perses

avoient campé la nuit précédente. Bélisaire ne vou
pas les atteindre, se contentant de les faire sortir
terres de l'empire sans avoir exécuté leurs projets. M
toute l'armée, tant les officiers que les soldats, brûloi
d'impatience d'en venir aux mains; et, n'osant rési
en face à leur général, ils murmuroient en secret, et
taxoient de lâcheté.

Les Perses, poursuivis de si près, ne cherchoient
passer le fleuve. Ils campèrent vis-à-vis de Callini
et Bélisaire à Sura, trois ou quatre lieues au-dessus
lendemain les Romains s'étant mis en marche de gr
matin, arrivèrent au moment que les Perses déc
poient. C'étoit la veille de Pâques, qui, cette an
tomboit au vingtième d'avril. Ce jour-là les chréti
observoient jusqu'au soir le jeûne le plus rigour
dont les armées même ne se dispensoient pas. Béli
avoit pour maxime de ne jamais risquer une bat
lorsqu'il pouvoit réussir sans tirer l'épée. Voyant
soldats impatiens de combattre, il les assembla p
leur faire entendre que cette ardeur étoit tout-à-fait
considérée : *Qu'est-il besoin*, leur dit-il, *de verser no*
sang? la terreur a déjà vaincu les ennemis. Ils fui
pourquoi donc entreprendre de les mettre en fuite? L
victoire est entre nos mains; nous voulons nous en d
saisir et l'abandonner au hasard d'une bataille. Di
refuse son secours aux téméraires qui se jettent de g
de cœur dans le péril. Qui sait si le désespoir n'ins
rera pas de nouvelles forces aux ennemis, tandis
les nôtres sont affoiblies par le jeûne et par la fati
d'une longue marche? Toute l'armée l'interrompt
des cris; les plus séditieux, confondus dans la fou
l'accablent d'injures. Plusieurs officiers, par une fo
affectation de bravoure, imitent l'insolence du sold
Bélisaire, voyant qu'il étoit impossible de résister à ce
fougue impétueuse, et voulant du moins sauver l'ho
neur du commandement, change de langage : *Je v*

ucer votre courage, leur dit-il, je suis content, les, et vous allez l'être. Combattez avec autant que vous demandez la bataille. Il range son ie au bord du fleuve; il poste à l'aile droite et ses Sarrasins; il se place au centre à la tête valerie. Azaréthès, de son côté, anime ses gens nécessité de vaincre ou de mourir; il porte les à l'aile droite, les Sarrasins à l'aile gauche, et ner la charge.

e battit d'abord à coups de flèches, en quoi les is avoient l'avantage. Les Perses étoient plus et tiroient plus vite; mais leurs traits, rencon- fortes cuirasses, des casques et des boucliers à re, n'y pouvoient pénétrer; au lieu que les arcs nains, tendus avec plus de force par des bras plus ux, décochoient des flèches meurtrières, les n'ayant point d'armes défensives, ou n'en ayant mauvaises. Dans les intervalles des décharges, aliers s'avançoient de part et d'autre entre les mées, et faisoient parade de leur valeur. Du côté ses, Andrazès et Naaman, fils d'Alamondare, tués dans ces combats singuliers. Du côté des as, Stéphanace y perdit la vie, et Abrus, capi- arrasin, fut fait prisonnier. Enfin les armées se nt; les deux tiers du jour étoient déjà passés, et ire étoit encore indécise, lorsque les plus braves ses, s'étant réunis pour former un escadron, fon- ur l'aile droite où étoit Aréthas avec ses Sarra- eux-ci prirent si promptement la fuite, qu'ils ent lieu de les soupçonner de trahison. La ter- communiqua aux Isaures et aux Lycaoniens; c'é- plupart des paysans tirés de la charrue, et qui nt jamais vu d'ennemis; ils ne firent pas même le leurs armes; ils avoient cependant crié plus ne les autres pour demander la bataille et pour r Bélisaire. Ils périrent presque tous, soit par

l'épée des ennemis, soit dans l'Euphrate, où ils se pré-
pitoient, espérant de le passer à la nage. Les Per
après avoir renversé ces escadrons, enveloppèrent la
valerie romaine, et la prirent à dos. Elle fit peu de
sistance; la plus grande partie se jeta dans le fleuve,
gagna les îles voisines, tandis que les plus vaillans,
nombre de huit cents, disputoient encore le terrain,
vendoient bien cher leur vie. Avec eux périt Ascan,
ne cessa de combattre jusqu'au dernier soupir. Bélis
accompagné de Sunica et de Symmas, tint ferme d
son poste, et repoussa toutes les attaques tant qu'il
secondé de la valeur d'Ascan. Mais, après la perte d
brave officier, il se retira dans le gros de l'infant
qui, sous la conduite de Pierre, n'avoit pas encore
entamée. Bélisaire mit pied à terre, et commanda
autres cavaliers d'en faire autant. Ce bataillon, quo
peu nombreux, ayant reculé jusqu'au bord du fle
pour n'être pas enveloppé, soutint avec un courage o
niâtre tous les efforts des assaillans. Il ne fut pas pos
de le rompre; serrés corps contre corps, hérissés de
ques, couverts de leurs boucliers, les Romains m
troient de toutes parts un front redoutable, et port
plus de coups qu'ils n'en recevoient. En vain les ca
liers perses s'abandonnèrent sur eux à plusieurs repri
ils furent autant de fois forcés de tourner bride; les c
vaux, épouvantés du bruit des boucliers que les Rom
frappoient de leurs épées, se cabroient et renversoi
leurs cavaliers. Dans ces chocs réitérés on tua aux Pe
deux officiers-généraux, et Sunica fit prisonnier Am
dac, renommé pour sa valeur, après lui avoir ab
le bras d'un coup de sabre. On poursuivit même
Perses l'espace de deux mille pas. Mais, la nuit étant
venue, les combattans se séparèrent. Les Perses ret
nèrent à leur camp, et Bélisaire ayant trouvé un bat
se retira dans une île du fleuve, où un grand nom
de fuyards s'étoient sauvés à la nage. Le lendemain



s de Callinique leur envoyèrent des barques pour
sporter dans leur ville. Les Perses se remirent
·che après avoir dépouillé les morts, entre les-
s ne trouvèrent pas moins de leurs soldats que
nis.

que cette bataille eût coûté beaucoup de sang
rses, elle étoit sans doute glorieuse à leur chef.
t défait une cavalerie presque double de la sienne,
iporté un avantage sur un général auquel on
t même céder sans honte. Toutefois, au lieu d'une
›ense, il ne trouva qu'ingratitude auprès de Ca-
C'étoit en Perse une ancienne coutume qu'une
prête à partir passât en revue devant le roi, et
aque soldat jetât, en passant, une flèche dans des
lles, qu'on scelloit ensuite du sceau royal. Au re-
e l'expédition, l'armée défiloit encore en présence
ince, et chaque soldat reprenoit une flèche dans
rbeilles. On jugeoit du nombre des morts par les
s qui restoient. La première fois que Azaréthès se
ita devant le monarque, Cabade lui demanda s'il
augmenté le domaine de la Perse par la prise de
ues villes, ayant promis avec Alamondare de faire
quête d'Antioche. Azaréthès répondit qu'il n'avoit
pris de ville, mais qu'il avoit vaincu Bélisaire et
en pièces les Romains. Cabade fit défiler son ar-
et, voyant qu'il resta dans les corbeilles plus de
s qu'on n'en avoit retiré, il jugea qu'il avoit perdu
le la moitié de ses troupes. Il fit au général de
proches d'avoir acheté si cher un succès si équivo-
et, depuis ce moment, il le traita avec le dernier
is.

ade fit aussitôt partir trois autres généraux, du
re desquels étoit Merméroës, avec une nouvelle
, pour attaquer les places de la Mésopotamie. Ils
nt assiéger Abgersate, forteresse de l'Osrhoëne,
autrefois par un Abgare, dont elle conservoit le

nom. La garnison se défendit du haut des murs à co
de traits, et il en coûta la vie à mille Perses. Lor
les flèches furent épuisées, on fit usage de frondes,
abattirent encore un grand nombre d'ennemis.
Perses, ainsi maltraités, prirent le parti de pratique
souterrain qu'ils poussèrent jusque sous la muraille.
habitans en ayant eu connoissance, contre-minèrent
leur côté, et rencontrèrent les travailleurs, qu'ils m
sacrèrent. Mais pendant qu'ils se battoient sous t
les Perses s'emparèrent de la place par escalade, et
sèrent au fil de l'épée les soldats et les habitans, do
n'échappa qu'un très-petit nombre.

Proc. pers. l. 1, c. 21. Malela, p.

Hermogène, après la bataille de Callinique, a
écrit à l'empereur, qui, pour être mieux instruit
détail, envoya sur les lieux Constantiole. Sur le rapp
de celui-ci, Justinien rappela Bélisaire, qui ne
jamais bien servi par les courtisans. Il donna ordre
Sittas, qui commandoit en Arménie, de venir pren
le commandement des troupes de Mésopotamie. Cep
dant Alamondare demanda aux généraux romains
passe-ports pour le diacre Sergius, qui portoit à l'e
pereur des propositions de paix. Justinien, dispo
profiter de cette ouverture, renvoya Sergius avec
présens pour Alamondare. Il en envoyoit aussi à Cab
et l'impératrice à la reine. Rufin et Stratége fur
chargés de la négociation ; ceux, étant arrivés à Edesse,
firent savoir au roi qu'ils attendoient ses ordres po
aller traiter avec lui. Cabade ne se pressa pas de
mander ; il formoit de nouvelles entreprises.

Un corps de six mille Perses étoit campé sur les bo
du Nymphée près d'Amide, dans le dessein d'aller att
quer Martyropolis, qui en est à dix lieues. Buzès
Bésas, qui commandoient dans cette place, en ay
eu avis, sortirent à la tête de la garnison, et marchèr
aux ennemis. Lorsque le combat fut engagé, ils feig
rent de prendre la fuite, mais en bon ordre et s



: leurs rangs. Les Perses s'étant débandés dans rsuite, ils retournèrent sur eux, et en tuèrent nille, enlevèrent leurs enseignes, et firent leurs andans prisonniers. Les autres se noyèrent dans nphée. Les Romains dépouillèrent les morts, et ent à Martyropolis.

Persarménie, Dorothée battit les Perses en plurencontres, et leur enleva plusieurs châteaux. Il arrêté que par une forteresse construite sur une ır, dont le chemin étoit si étroit, qu'il n'y pouvoit qu'un seul homme. C'étoit par là que les habienoient puiser de l'eau dans une rivière qui couloit d de la hauteur. Les marchands du pays avoient tous leurs effets dans cette place. Dorothée, ayant le passage, les força par la soif à se rendre, à tion qu'ils auroient la vie sauve. Les richesses dont teresse étoit remplie furent déposées entre les s du chambellan Narsès, que l'empereur envoya les transporter à Constantinople.

bade, désespéré de ces revers, fit dire à ses géné- *Proc. pers. l. 1, c. 21. Malela, p. 72.* qu'il leur défendoit de revenir en Perse qu'ils ... pris Martyropolis. Ils allèrent donc attaquer ville, et mirent tout en usage pour s'en emparer. ssiégés se défendoient avec courage. Cependant, ne leurs murailles étoient foibles en plusieurs ens, et que d'ailleurs ils étoient mal pourvus de vivres : machines, ils ne se flattoient pas de tenir longs. Sittas étoit campé à quatre ou cinq lieues avec armée, mais avec des forces trop inégales pour rder une bataille. Un seul homme répara ces déstages. Un ingénieur romain, qui s'étoit enfermé la place, sut rendre inutiles tous les assauts, toutes nines des assiégeans. Il opposoit aux tours que les es élevoient pour battre la ville des tours encore hautes. Faute de machines à lancer des pierres, il olissoit les édifices, et en faisoit transporter les co-

lonnes sur la muraille, d'où, les précipitant sur les
nemis, il en écrasoit un grand nombre. Les Per
faisant tous les jours de nouvelles pertes, commenç
à craindre que Sittas ne devînt assez fort pour les e
lopper. Dans ces conjonctures, ils furent encore fra
d'une autre crainte. Un de leurs espions, qui les tra
soit, vint avertir Sittas que les Perses attendoient
grand renfort de Huns. Sittas, après s'être assuré d
vérité de cet avis, engagea l'espion, à force d'argent
retourner au camp des Perses, pour dire au gén
que les Huns le trompoient, et qu'ils s'étoient l
corrompre par les Romains pour l'attaquer au lieu
le secourir. Ce faux avis jetoit le général ennemi d
de mortelles inquiétudes.

Proc. pers. l. 1, c. 21, et l. 2, c. 9. Agath. l. 4. Malela, p. 72. Pagi ad Baron. Herbelot, bibl. orient. Chosroës. Assemani, bibl. orient. t. 3, p. 405.

Tant de mauvais succès causoient à Cabade beauc
de dépit. On attribua au chagrin qu'il en conçut
paralysie dont il fut attaqué le huitième de septem
Persuadé qu'il ne releveroit pas de cette maladie, il
venir Mébodès, seigneur perse, en qui il mettoit
principale confiance. Il lui déclara qu'ayant résolu
laisser sa couronne à Chosroës, le troisième de ses fi
il craignoit qu'après sa mort ses intentions ne fuss
pas suivies. *Mettez-moi seulement entre les mains*, l
répondit Mébodès, *un acte authentique de vos derni*
volontés, je suis bien sûr que les Perses n'oseront
contredire. Cabade lui dicta un testament par lequel
déclaroit Chosroës son successeur, et mourut le ci
quième jour de sa maladie, après un règne de quara
et un ans. La cérémonie des funérailles étant achev
Caosès, l'aîné de ses fils, prétendoit, selon la coutum
monter sur le trône par le droit de sa naissance : M
bodès s'y opposa, disant que nul titre ne donnoit d
à la couronne de Perse sans le suffrage des seigne
de la nation. Caosès, se croyant assuré de l'affection
blique, consentit à l'élection proposée. On assembla
noblesse du royaume. Tous les vœux se réunissoie

ır de Caosès. Mais, lorsque Mébodès eut fait la
lu testament de Cabade, ce prince absolu et re-
e régnoit encore avec tant d'empire sur les es-
ןue tous, d'une voix unanime, proclamèrent
ès roi de Perse. L'histoire l'appelle le grand
ès. Les Orientaux lui donnent le surnom d'*Anous-*
, qui signifie *âme généreuse*. C'est l'Alexandre
ses. Ils le préfèrent pour ses victoires, sa grandeur
et sa haute sagesse, à tous ses prédécesseurs, sans
pter Cyrus. Il fut honoré du surnom de *Juste*,
us glorieux pour un souverain que celui de *grand*.
est l'idée que les historiens orientaux donnent
osroës. Les auteurs grecs contemporains font de
ice un portrait bien différent. Ne pouvant lui re-
s qualités du conquérant, ils lui attribuent les
s plus odieux du monarque, l'injustice, la cruauté,
e, la perfidie. Ses victoires ont fait tant d'hon-
ux Perses et tant de mal aux Romains, qu'on
galement se défier de la flatterie des uns et de la
les autres. Le caractère de Chosroës est un pro-
insoluble, tant il est dangereux pour un prince
de sa gloire d'irriter une nation savante qui
rler à la postérité. Quoiqu'il soit injuste de s'en
ter à des témoins ennemis, je suis cependant forcé
vre ici les écrivains grecs, seuls monumens que
ntre les mains. Mais j'avertis d'avance que je me
moi-même de tous les traits dont ils noircissent
ions de Chosroës. Je ne puis toutefois omettre un
d'Agathias qui porte beaucoup de caractères de
. Chosroës, avide de toute sorte de gloire, se piquoit
ilosophie; il avoit fait traduire les ouvrages de
ı et d'Aristote. Sept des plus célèbres philosophes
npire, qui ne pouvoient goûter les dogmes de la
n chrétienne, et qui craignoient la rigueur des
se joignirent ensemble pour passer en Perse.
ıe ils ne connoissoient la Perse que par la Cyro-

pédie, et qu'ils étoient prévenus des brillantes idée
Platon, ils s'attendoient à vivre heureux dans un
où ils verroient un roi philosophe et des sujets
doute vertueux. Chosroës reçut avec complaisance
savante colonie; il les admit dans sa familiarité la
intime. Mais ils ne furent pas long-temps à revenir
leur enchantement. Ils s'aperçurent bientôt que l'a
tation de philosophie n'étoit dans le prince qu'
vanité frivole; qu'il n'entendoit rien à leurs subli
spéculations, et qu'à la place des préjugés, dont
prétendoit affranchi, il avoit reçu dans son âme
les vices d'une éducation voluptueuse et d'un org
leux despotisme. Ses sujets leur parurent la nation
monde la plus corrompue, qui ajoutoit aux désor
communs à tous les peuples, des usages monstrueu
contraires à la nature. Ils résolurent de retourner d
leur patrie. En vain le roi mit tout en œuvre pour
retenir; ils aimoient mieux mourir en mettant le
sur les terres de l'empire que de vivre honorés au
lieu des Perses. Ils retirèrent néanmoins de leur voy
un fruit très-précieux à des hommes entêtés d'he
nisme. Dans le premier traité que Chosroës fit avec
Romains, il stipula en leur faveur qu'ils ne seroi
point inquiétés au sujet de la religion; et, sous la pr
tection du roi de Perse, ils vécurent tranquilles au n
lieu de l'empire. Peu de temps après, Chosroës e
avantageusement dédommagé de leur perte. Il y av
à Constantinople un mauvais médecin, nommé Urani
qui, faute de succès dans son art, s'avisa d'arborer l
tendard de la philosophie. Etant extrêmement ignora
il choisit le pyrrhonisme, comme la secte la plus co
mode, qui, sans aucun frais d'étude, demandoit s
lement une impudence intrépide, une voix forte et
fatigable, une extrême volubilité de langue. Avec
heureux talens, qu'Uranius possédoit au plus haut deg
il se fit bientôt un grand nom. Assis tout le jour d

itiques des libraires, il y débitoit ses leçons; c'étoit
ces réduits que s'assembloient alors au sortir de
es métaphysiciens de Constantinople. Allumés par
ipeurs du vin ou de la mélancolie, ils y traitoient
id bruit les questions les plus relevées sur la na-
le Dieu, sur l'éternité du monde, sur l'unité de
ipe. La dispute se tranchoit toujours par des in-
ou des plaisanteries, et les décisions d'Uranius
it des oracles. S'ennuyant enfin de mépriser les
ses, il résolut d'en essayer; et, sur la réputation de
oës, il jugea fort sensément que la cour de ce
e étoit la seule au monde où la fortune pût at-
e un philosophe tel que lui. Il s'insinua par in-
à la suite d'un ambassadeur que l'empereur
oit en Perse. La gravité de son maintien et la
larité de son extérieur frappa d'abord le roi, qui
t l'entretenir, et qui fut charmé de la profondeur
connoissances et de la hardiesse de ses décisions.
mit aux prises avec les mages, qu'Uranius décon-
Il le combla de biens et d'honneurs; et, lorsque
ius fut revenu comme en triomphe à Constantino-
roi entretint avec lui un commerce philosophique.
ius, ayant à raconter tant de merveilles, et à mon-
ant de lettres du roi de Perse, en devint beaucoup
nsupportable, et Chosroës demeura plus ignorant,
plus présomptueux qu'auparavant. Tel est le récit
ithias. Revenons aux affaires de Perse.

nouvelle de la mort de Cabade arriva devant *Proc. pers.*
yropolis dans le temps que Sittas et Hermogène *l. 1, c. 21, 22.*
ient avec le général des Perses pour l'engager à *Malela, p.*
le siége. Cet événement, joint à la crainte des *72. Chr. edess.*
, fit consentir Merméroës à s'éloigner et à délivrer *apud Assemani.*
asse-ports aux députés qu'on envoyoit à Chosroës
lui faire des propositions de paix. Les Romains
èrent pour otages deux officiers de marque, Mar-
Sénécius; et les Perses se rapprochèrent de Nisibe.

A peine furent-ils retirés, que les Huns Sabirs arrivè devant Martyropolis, comme ils en étoient conve N'y trouvant plus l'armée des Perses, ils se répan rent jusque dans la seconde Cilicie et dans la Co gène, et, portant partout le ravage, ils avancèrent j qu'à quatre lieues d'Antioche. Comme ils retourno chargés de dépouilles, Dorothée les attendit au pas des montagnes d'Arménie, les surprit dans plusi embuscades, et leur enleva une grande partie de l butin.

Proc. pers. l. 1, c. 22. Malela, p. 73, 76. Theoph. p. 153, 154. Marc. chr. Jorn. succes. Zon. p. 61. Chr. edess. apud Assemani.

Les troubles excités dans la cour de Perse au c mencement du nouveau règne disposèrent Chosroë écouter les propositions de l'empereur. Hermogène, a compagné de Rufin, d'Alexandre et de Thomas, all rent le trouver sur le bord du Tigre. Dès qu'il les arriver, il donna ordre de relâcher les deux otages. L ambassadeurs s'étant insinués dans l'esprit du prince p des adorations et des flatteries qui ne s'accordoie guère avec l'ancienne fierté romaine, Chosroës prom de cesser la guerre à ces conditions : *qu'on lui comp roit onze mille livres d'or; que le commandant d troupes de Mésopotamie ne résideroit plus à Dar mais à Constantine, comme autrefois; que les Romai remettroient à Chosroës les forteresses de Pharange de Bole, sans qu'il fût obligé de leur rendre aucune d places dont les Perses s'étoient emparés dans la Laziqu* Les ambassadeurs consentoient à tout, excepté au de nier article : ils ne pouvoient, disoient-ils, rien conclu sur ce point sans s'être assurés de l'intention de le maître. Chosroës leur accorda pour cet effet un délai soixante-dix jours; et Rufin partit pour Constantinopl où il obtint le consentement de l'empereur. Penda son absence, le bruit courut en Perse que Justini avoit rejeté avec indignation les conditions proposée et qu'il avoit même fait mourir Rufin. Sur cette faus nouvelle, Chosroës s'étoit mis en marche avec son a



! il approchoit déjà de Nisibe lorsqu'il rencontra
¡ui revenoit en Perse avec l'agrément de l'empe-
ette ville fut choisie pour les conférences, et les
adeurs y firent apporter la somme stipulée. A
toit-elle déposée dans la ville, qu'on reçut un
ordre de Justinien qui révoquoit la permission
voit donnée de céder aux Perses les places de
e. Cette variation de l'empereur excita la colère
sroës; il déclara qu'il n'entendroit plus à aucune
ition. Rufin, au désespoir de voir le traité rompu
ent entre les mains des Perses, se jeta aux pieds
, le suppliant de lui remettre cette somme, et de
dre ses opérations militaires jusqu'à ce qu'il eût
nouveau voyage à Constantinople: *qu'il y alloit*
ie si l'argent ne lui étoit pas rendu, et qu'il es-
amener l'empereur à des conditions dont le roi
satisfait. Chosroës aimoit Rufin : ce négociateur
onnu à la cour de Perse, où il avoit été député
rs fois; il avoit gagné par des présens l'amitié de
e et des principaux seigneurs. La reine, mère de
ës, lui étoit aussi très-favorable, parce qu'il avoit
ué à persuader à Cabade de laisser la couronne
roës au préjudice de ses aînés. Elle joignit donc
tances à celles de Rufin, et obtint de son fils qu'il
it l'argent, et qu'il repasseroit le Tigre pour y
re la réponse de Justinien. Rufin et Hermogène
ent la route de Constantinople, et les autres am-
eurs se retirèrent à Dara avec les onze mille
d'or. Jaloux du grand crédit de leur collègue au-
le Chosroës, ils écrivirent à la cour que Rufin
oit l'empire. Mais l'empereur, loin d'ajouter foi
e calomnie, renvoya bientôt Hermogène et Rufin
les propositions qui furent sur-le-champ acceptées
hosroës. On convint qu'on rendroit de bonne foi
rt et d'autre toutes les places prises dans cette
e, ainsi que tous les prisonniers; que les forte-

resses de Pharange, de Bole, et les mines de Per ménie, seroient remises aux Perses; que le comm dant de Mésopotamie ne résideroit plus à Dara; qu laisseroit aux Ibériens retirés à Constantinople la berté de demeurer dans l'empire ou de retourner Ibérie. Dans l'acte du traité les deux princes se d noient réciproquement le titre de *frère*, et promett de s'aider mutuellement de troupes et d'argent. A se termina cette guerre qui duroit depuis trente Le traité ne fut signé qu'en 533. Dagaris, qui avoit pris en Arménie, fut échangé, et rendit dans la s des services signalés; il défit les Huns en plusieurs r contres, et les chassa des provinces qu'ils infestoient leurs courses.

Proc. pers. l. 1, c. 23.

Si l'on en veut croire les auteurs grecs, Cho tenoit de son père ce caractère violent, impétueux, quiet, qui avoit fait le malheur de Cabade et de sujets. Dès les premiers mois du nouveau règne, les gneurs de la Perse, mécontens du gouvernement, mèrent le dessein de se donner un autre roi. Zam second fils de Cabade, avoit gagné, par ses gran qualités, le cœur de toute la nation; mais, selon la du pays, la perte d'un œil le rendoit inhabile à po la couronne. On résolut de la donner au fils de Zam nommé Cabade, ainsi que son aïeul. C'étoit un enf dont Zamès devoit être le tuteur; en sorte qu'une lon minorité procureroit à la Perse toutes les douceurs d heureux gouvernement. Zamès donna les mains à ce jet; et l'on n'attendoit plus qu'une occasion de se déf de Chosroës, lorsque le complot fut découvert. Chos fit massacrer Zamès, et tous ses frères avec leurs enf mâles. Les seigneurs qui avoient trempé dans la c spiration furent mis à mort; et Apebède, oncle du r ne fut pas épargné.

L'enfant auquel on destinoit la royauté ne périt dans ce massacre. Il étoit entre les mains d'Adergud

de, qui le premier avoit reconnu Cabade pour roi, lorsqu'il étoit revenu dans ses états à la tête d'une armée de Huns. Ce seigneur, puissant et renommé pour ses victoires, après avoir conquis et réuni à la Perse douze nations barbares, s'étoit retiré dans son gouvernement, où il élevoit le fils de Zamès, que sa femme avoit elle-même allaité. Chosroës, n'osant user de violence contre un homme de ce caractère, et comptant d'ailleurs sur sa fidélité, lui manda de faire périr le jeune Cabade. Le gouverneur communiqua cet ordre cruel à sa femme, qui, se jetant à ses genoux, et fondant en larmes, obtint de lui qu'il épargneroit une vie pour laquelle elle étoit prête à sacrifier la sienne propre. Ils prirent le parti de cacher l'enfant, et de répondre au roi que ses ordres étoient exécutés. Ce secret n'étoit connu que de Varrhame leur fils, et d'un esclave. Lorsque Cabade fut devenu grand, Adergudumbade, craignant quelque indiscrétion, lui donna une somme d'argent et la liberté d'aller chercher un asile hors de la Perse. Quelque temps après, Chosroës partit pour la Lazique, et se fit accompagner de Varrhame. L'esclave, qui étoit dans le secret, suivit le fils de son maître. Dans ce voyage, Varrhame découvrit tout au roi, et ce fils dénaturé prouva ce qu'il avançoit par le témoignage de l'esclave. Chosroës, quoique très-irrité, usa de feinte pour tirer Adergudumbade de son gouvernement, où il ne pouvoit sans péril entreprendre de le punir. A son retour, il écrivit à ce seigneur *qu'il alloit attaquer l'empire par deux endroits à la fois; qu'il marcheroit lui-même à la tête d'une des deux armées; et que, voulant lui confier l'autre, il lui ordonnoit de se rendre à la cour; qu'il croyoit ne pouvoir trouver dans la Perse un général plus digne de partager avec son prince la gloire de cette expédition.* Le vieillard, flatté de la confiance de son maître, se mit aussitôt en chemin; mais, affoibli par le grand âge, il tomba de cheval, et, s'étant rompu la cuisse, il fut obligé de s'arrêter dans

un village. Le roi s'y rendit comme pour le visiter, le fit transporter dans un château voisin, avec ordr ceux qu'il envoyoit pour le servir de l'égorger dès q y seroit entré. Le perfide Varrhame fût revêtu des d pouilles de son père. Le jeune Cabade alla chercher as à Constantinople, où l'empereur le reçut avec bonté, lui fit un traitement très-honorable.

Chosroës ne fut pas moins ingrat que son père. C bade avoit fait périr Soupharaï, le libérateur de Perse; Chosroës, pour un sujet très-léger, fit mou Mébodès, auquel il étoit redevable de sa couronne. U jour qu'il délibéroit sur une affaire importante, il cr avoir besoin du conseil de Mébodès, et il chargea courtisan nommé Zabergane de l'aller avertir. Zaber gane trouva Mébodès occupé à exercer ses soldats; celui lui répondit qu'aussitôt après l'exercice il se rendr auprès du roi. Le courtisan, qui haïssoit ce seigne vint rapporter au prince qu'il refusoit de venir, sous pr texte d'une autre affaire. Chosroës, outré de colère, aussitôt dire à Mébodès qu'il allât sur-le-champ au tré pied. C'étoit un trépied de fer placé devant la porte d palais. Lorsqu'un homme avoit encouru l'indignati du prince, il n'y avoit aucun temple, aucun lieu sac qui pût lui servir d'asile; il falloit qu'il allât s'asseo sur ce trépied pour y attendre sa sentence, sans qu'il fû permis à personne d'en approcher pour lui donner auc secours, ni le consoler. Mébodès demeura plusieurs jou dans cet état déplorable, jusqu'à ce que Chosroës le f enlever et mettre à mort.

Proc. pers. l. 2, c. 22. Agath. l. 5. Theoph. p. 154. Cedr. p. 369. Zon. p. 61. Sigon. de imp. occid. l. 17.

Au mois de septembre de cette année 531, on aperçu du côté de l'occident, pendant vingt jours, une de c comètes qu'on nommoit *lampadias*, parce qu'elles re semblent à un flambeau qui darde vers la partie sup rieure du ciel des rayons très-éclatans. Une supersti tieuse ignorance regarda ce phénomène comme la caus ou du moins comme l'annonce d'une peste cruelle

[redacted]

tre qui commença cette année, et qui, pendant cin- *Pagi ad Baron.*
: ans, désola successivement la plus grande partie
nde alors connu. Elle parut d'abord en Ethiopie,
à se répandant de proche en proche, elle réduisit
itude des provinces entières. Les observations les
xactes ne purent apercevoir rien de réglé dans ses
les, dans ses progrès, dans ses symptômes. Elle
oit confondre toutes les saisons; meurtrière dans
ys, au même temps qu'elle disparoissoit en d'au-
On eût dit qu'elle choisissoit les familles, attaquant
la même ville certaines maisons, tandis qu'elle
oit pas dans les maisons voisines. Après une trève
elque temps, elle revenoit comme pour achever
vages, saisissant ceux qu'elle avoit la première fois
nés. Quelques-uns étoient attaqués à plusieurs re-
. Les plus robustes ne résistoient d'ordinaire que
au cinquième jour. Les habitans qui se sauvoient
des villes infectées périssoient seuls dans d'autres
où le mal n'avoit pas pénétré. Plusieurs l'appor-
aux autres sans en être eux-mêmes infectés; et
u'ils approchassent des malades, qu'ils les touchas-
qu'ils respirassent un air empesté, et que dans le
oir où les jetoit le trépas de leurs proches, ils
itassent de les suivre au tombeau, il sembloit que
rt se refusât à leurs désirs. La maladie se manifes-
us des formes diverses. Dans les uns elle affectoit
e; les yeux se remplissoient de sang; le visage se
oit de tumeurs, et le mal, descendant à la gorge,
ouffoit. Les autres mouroient d'un flux de ventre;
quelques-uns on voyoit sortir des charbons accom-
és d'une fièvre ardente. Ces charbons se formoient
ines, sur les cuisses, sous les aisselles, derrière les
les. S'ils venoient à suppuration, l'on guérissoit; s'ils
ervoient leur dureté, c'étoit un signe infaillible de
t. D'autres perdoient l'esprit; ils croyoient voir des
ômes qui les poursuivoient et les frappoient rude-

ment; frappés de cette imagination, ils se barricadoi
dans leurs maisons, ou s'alloient précipiter dans la m
Plusieurs étoient accablés d'une profonde léthargie.
en voyoit qui, sans aucun signe de maladie, tomboi
morts dans les rues et dans les places. On remarque
les jeunes gens, et surtout les mâles, périrent en p
grand nombre; les femmes paroissoient moins susc
tibles de ce mal funeste.

Malela, p. 72.

Les ordres que l'empereur envoyoit dans tout l'e
pire de chasser des villes ceux qui ne communiquoi
pas avec l'église catholique, excitèrent de grands troub
dans Antioche. Sévère y avoit laissé beaucoup de par
sans. Ils se réunirent, attaquèrent à coups de pierre
palais épiscopal, accablant d'injures le saint patriar
Ephrem. Le comte d'Orient accourut avec des sold
et dissipa à main armée les séditieux, dont plusie
perdirent la vie. L'empereur, informé de cette émeu
fit arrêter les plus coupables qui furent punis de m

AN. 532.

Proc. pers. l. 1, c. 24, 25. Idem, anecd. c. 12, 18, 20, 21, 29. Chron. Alex. Theoph. p. 154, 157, 158. Cod. l. 5, tit. 17, leg. 8. Vict. Tun. Evag. l. 4, c. 31. Cedr p. 369. Mar. el. chr. Zon. p. 61, 62, 63. Jorn. succes. Malela, p. 59, 74, 75, 76. Marius Avent. Du Cange, not. ad chr. Alex. et ad Zon. p. 36.

Mais au commencement de l'année suivante on
éclater à Constantinople une sédition beaucoup pl
terrible. L'empereur se vit sur le point de perdre
couronne et la vie. Cette capitale de l'empire fut ino
dée de sang, et devint un champ de bataille d'aut
plus affreux, que l'incendie mêla ses ravages aux ho
reurs d'un cruel massacre. Depuis que les factions
Cirque, d'abord au nombre de quatre, s'étoient réun
en deux corps, les bleus et les verts, leur jalousie, pl
vive parce qu'elle étoit moins partagée, s'étoit port
à des excès inouïs. Animées d'une haine implacable,
deux factions s'acharnoient à s'entre-détruire. Ces ch
mériques intérêts étouffoient dans les cœurs les sen
mens de l'amitié, et ceux même de la religion et de
nature. Frères contre frères, ils sacrifioient toute au
affection à celle de leur livrée : ils bravoient et les l
et les supplices; la paix des familles étoit troublée;
quoiqu'un mari pût légitimement répudier sa femr

assistoit aux spectacles du Cirque malgré lui, les *Proc. ad*
es prenoient parti contre leurs maris mêmes, et *ædif. l.* 1, *c.* 1, 2
ient une guerre domestique pour l'honneur de *Glycas, p.* 267.
roles combats, auxquels elles ne pouvoient prendre *Manas. p.*
que par leur opiniâtreté et par leurs querelles. La 65, 66. *Novel.* 85.
sse d'esprit de l'empereur qui, au lieu d'étouffer
lles rivalités, y entroit lui-même, et qui avilissoit
rité impériale au point de favoriser de tout son
oir la faction bleue, augmentoit l'animosité mu-
, et donnoit à ces bagatelles un air d'importance.
pératrice, de son côté, se déclaroit pour la faction
Des raisons plus sérieuses disposoient en général
uple à la révolte. La faveur du prince se partageoit
trois favoris très-odieux; c'étoient Jean de Cap-
ce, préfet de prétoire, Tribonien, questeur, et
odius, chambellan et capitaine des gardes. Le pre-
, sorti de la poussière, étoit sans éducation, et
ment ignorant, qu'à peine savoit-il lire; mais il
reçu de la nature un puissant génie, capable d'a-
voir d'un coup-d'œil le point décisif des affaires,
mpt à trouver des expédiens dans les conjonctures
us difficiles. Ces talens, qui auroient pu faire le
de l'état, n'étoient employés qu'à sa ruine. Sans
te de Dieu, sans égard pour les hommes, dur,
nt, impitoyable, il ne travailloit qu'à s'enrichir;
sion du sang innocent, les vexations les plus odieuses
ui coûtoient pas un scrupule. Ce n'étoit pas qu'il
sât des trésors; après s'être occupé la matinée à
iter des moyens de piller l'empire, il passoit le
du jour dans les excès de table, ou dans des dé-
bes plus criminelles. Tribonien de Pamphilie, fils
acédonien, étoit au contraire le plus savant homme
plus grand jurisconsulte de son siècle; enjoué,
, et du plus agréable commerce; mais, possédé de
our des richesses, il vendoit la justice; et le prince
eposant sur lui de la rédaction de ses lois, il en

faisoit un honteux trafic, inventant des lois nouve
abrogeant ou altérant les anciennes au gré de son
rice. Calépodius, déjà puissant sous Anastase,
toute l'insolence qu'inspire la faveur à une âme du
hautaine. Le peuple gémissoit, et la matière étoit p
parée pour s'embraser à la première étincelle.

Le treizième de janvier, l'empereur assistant aux j
du Cirque, il s'éleva une querelle entre les deux factio
elles en vinrent aux mains. Les verts se plaignoient
la partialité du prince; ils l'accabloient d'injures;
ques audacieux s'écrièrent : *Plût à Dieu que Saba
ne fût jamais venu au monde, il ne nous auroit
laissé un fils injuste et sanguinaire.* Le lendemain E
démon, préfet de la ville, ayant recherché les aute
de ce tumulte, en fit arrêter sept, dont quatre eur
sur-le-champ la tête tranchée; trois furent condam
à être pendus. Le premier fut exécuté; les deux aut
étant déjà attachés à la potence, le bois rompit
deux fois; l'un étoit de la faction bleue, l'autre de
verte. Les deux factions se réunirent pour les défend
une troupe confuse courut au palais demander l
grâce à l'empereur, qui se tint renfermé sans voul
répondre. Cependant des moines d'un monastère voi
enlevèrent ces deux hommes, leur firent passer le
troit, et les enfermèrent dans l'église de Saint-Laure
qui étoit un asile inviolable. Le préfet envoya des
dats pour garder l'église, et empêcher les criminels
s'évader. Les factieux ne pouvant obtenir une répo
de l'empereur, coururent à la maison du préfet, d
mandant la délivrance de ces deux misérables; et
comme au lieu de les satisfaire, il fit sortir ses gard
pour les dissiper, on se jeta sur les gardes, on les tail
en pièces, on courut aux prisons, dont on enfonça l
portes; on mit le feu à la maison du préfet, et
flamme, poussée par un vent violent, se communiq
aux édifices voisins, en sorte qu'en peu de temps u

ade partie de la ville fut embrasée. La vile populace,
lieu d'éteindre le feu, se joignit aux séditieux pour
fiter du pillage. La nuit se passa dans un affreux dés-
re. Les principaux citoyens, abandonnant leur for-
e pour sauver leur vie, s'enfuirent au-delà du détroit,
sant la ville en proie aux fureurs d'une multitude
énée. Au milieu du bruit des flammes et du fracas
maisons qui s'écrouloient, on entendoit de toutes
ts crier *victoire ;* c'étoit le signal dont les factieux
ent convenus pour se reconnoître. Cette sédition en
le nom, et les auteurs l'appellent communément la
tion des *victoriats*, ou de la *victoire.*

Les trois jours suivans se passèrent dans les mêmes
reurs. Tout retentissoit de cris, de blasphèmes, d'in-
s outrageantes contre l'empereur et ses ministres.
brûloit, on pilloit, on massacroit ceux qu'on croyoit
chés à la cour, et l'on traînoit leurs cadavres au tra-
s de la ville pour les aller jeter dans la mer. Con-
tiole et le patrice Basilide, lieutenant d'Hermo-
e, maître des offices, eurent assez de résolution pour
tir du palais : ils étoient estimés du peuple, qui ne
confondoit pas avec les autres courtisans. S'étant pré-
tés aux séditieux : *Que demandez-vous ?* leur dirent-
mille voix crièrent aussitôt : *Jean de Cappadoce,
onien, Eudémon et Calépodius.* L'empereur crut
ser la sédition en éloignant les objets de la haine
lique. Sans abandonner ces officiers à la fureur du
ple, il les dépouilla de leurs charges pour en revê-
le patrice Phocas, Basilide et Triphon. Mais cette
descendance, loin de calmer les séditieux, ne fit que
rendre plus fiers et plus insolens. Ils coururent à la
ison de Probus, neveu d'Anastase, lui demandant
armes, et lui donnant le titre d'Auguste. Probus ne
roissant point, on mit le feu à sa maison, qui ne fut
ûlée qu'en partie, parce que, les furieux s'étant reti-
s, on eut le temps d'éteindre l'incendie. Hypace et

Pompée, les deux autres neveux d'Anastase, étoi
alors dans le palais avec l'empereur, qui conçut co
eux des soupçons, et leur ordonna de se retirer. Com
ils craignoient que cette affection populaire pour la
mille d'Anastase ne les mît eux-mêmes en danger
l'offre de la couronne impériale, ils supplièrent l'e
pereur de leur permettre de ne pas l'abandonner d
un si grand péril. Leurs instances ne firent qu'augm
ter la défiance; ils reçurent ordre de sortir sur-
champ.

Cependant Bélisaire, ayant fait venir les troupes ca
tonnées dans les villes voisines, se mit à leur tête, se
jour au travers de la multitude mutinée, et en tua
grand nombre, sans épargner les femmes, qui du ha
des toits lançoient sur les soldats des pierres, des tuil
et tout ce qui leur tomboit sous la main. Les rebelles,
pouvant soutenir cette attaque, s'enfermèrent dans l'o
togone : c'étoit une basilique environnée de huit por
ques. Les soldats y mirent le feu, qui consuma les é
ses et les autres bâtimens d'alentour. Bélisaire, qui n
vouloit pas faire un bûcher de toute la ville, fit retir
ses troupes; et les factieux, étant sortis de l'octogon
allèrent brûler le palais de la Magnaure, à l'extrémi
occidentale de la ville.

La nuit du samedi au dimanche, dix-huitième d
janvier, se passa dans le palais en délibérations. L'em
pereur avoit déjà fait porter dans un vaisseau tout
qu'il avoit d'argent; il songeoit à s'enfuir à Héraclée e
Thrace, et à laisser Mondon et Constantiole avec tro
mille hommes pour défendre le palais. Presque tous l
officiers étoient de même avis. Thédora, aussi intr
pide que Bélisaire, les fit rougir de leur timidité
Dans les grands périls, leur dit-elle, *les lâches fuient*
les âmes courageuses résistent; et soit qu'elles les su
montent, soit qu'elles y succombent, leur gloire e
égale. Je ne vois rien de plus contraire à nos intérêts q

uite. Il n'est pas nécessaire de vivre ; la mort est iné-ble ; mais il est nécessaire de ne pas survivre à son neur. Un empereur qui traîne dans l'exil une vie minieuse ne vaut pas un homme mort. Me pré-e le ciel de vivre un seul jour dépouillée de cette rpre dont il m'a revêtue ! Pour vous, prince, si vous résolu de fuir, partez, voilà des vaisseaux ; la Pro-lide vous ouvre son sein. Mais prenez garde qu'en chant les douceurs de la vie, vous ne trouviez les nbres de la mort. Je ne vous suivrai pas, je n'aban-nerai point ce palais. Le trône est le tombeau le glorieux. Ces paroles ranimèrent les courages abat-; on ne songea plus qu'à se défendre dans le palais, s d'attaque. La plupart des soldats, ceux-mêmes de rde du prince, étoient malintentionnés; mais ils e déclaroient pas, et attendoient l'issue du soulève-t. L'empereur ne comptoit que sur Bélisaire et Mondon. Le premier étoit maître de tous les offi-s et de tous les soldats qui avoient servi sous ses es dans la guerre de Perse, et dont il avoit gagné eurs. Mondon, arrivé depuis peu à Constantinople, oit amené un grand nombre d'Hérules attachés à rsonne. Ces deux braves capitaines offrirent à l'em-ur de le conduire au Cirque, et de le défendre des les du peuple, ou de mourir à ses pieds.

ndis qu'on délibéroit dans le conseil, les séditieux nuoient leurs ravages. Au point du jour, le bruit épand dans la ville qu'Hypace et Pompée ont été s du palais, et que l'empereur s'est sauvé à Héra-avec sa femme Théodora. Aussitôt le peuple court le à la maison d'Hypace; on le conduit par force place publique, suivi de sa femme, estimée de toute le par sa chasteté et sa vertu. Prévoyant les suites este honneur qu'on vouloit faire à Hypace, elle ployoit tous ses efforts pour le retenir, fondant en es, appelant ses amis à son secours; elle s'écrioit

d'une voix lamentable qu'on traînoit Hypace à l
On la sépara avec peine de son mari, qu'elle ten
brassé. Lorsqu'on fut arrivé à la place de Cons
on fit monter Hypace sur les degrés de la statue ;
leva sur un bouclier. Tous le proclamèrent Au
faute de diadème, et malgré sa résistance, on l
sur la tête un collier d'or. Les sénateurs, qui ne s
voient pas alors avec l'empereur, entraînés par la
populaire, le reconnurent pour empereur; pl
même étoient d'avis d'attaquer sur-le-champ le
Mais un des principaux d'entre eux, nommé Or
soit qu'il parlât de bonne foi, soit qu'il voulût
Justinien, leur représenta *qu'avant que d'entrep*
une action si décisive, il falloit se mettre en état d
tête aux forces de l'empereur. Songeons, dit-il, *à*
nir des armes à cette multitude, qui n'en a point
d'autres que son animosité et son courage. Un sa
lai nous servira mieux qu'un emportement pré
Justinien n'est pas hors du palais, comme le pe
l'imagine; mais il balance; et bientôt sans dout
tiendra heureux de s'échapper pour sauver sa
nous ne nous pressons pas de combattre, nous
crons sans combat. Hypace lui-même, qui com
çoit à souffrir sur sa tête la couronne impériale, f
cet avis, et donna ordre qu'on le conduisît au Ci
où il s'assit sur le trône du prince. Enfermer ain
séditieux dans le Cirque, où il étoit facile de les
lopper et de les prendre comme dans un filet, c'étoi
action si imprudente, que plusieurs ont cru qu'H
avoit en effet dessein de les livrer à l'empereur.

Voilà ce qui se passoit dans une partie de la ville
tinien, qui n'en étoit pas encore instruit, anim
le courage de sa femme, sortit escorté de ses gard
d'un grand nombre d'autres soldats, auxquels il
défendu de s'emporter à aucune violence. Il tenoit
ses mains le livre des Evangiles, comme pour lui

ʒarde, et dans un moment il se vit environné
ple innombrable. Alors élevant sa voix : *Par ce*
é, leur dit-il, *je proteste que je vous pardonne*
que vous me faites, et qu'aucun de vous n'en
erché, si vous rentrez dans le devoir. Vous êtes
; je suis le seul coupable. Ce sont mes péchés
nt attiré ce malheur en fermant mes oreilles à
ıtes légitimes. Ce ton dévot, plus capable d'ani-
solence que de la désarmer, ne lui attira que du
on l'accabloit d'injures, et déjà les plus auda-
menaçoient des dernières violences, lorsqu'il
ıarti de rentrer dans le palais.
ce, qui craignoit un revers, et qui à tout événe-
uloit se mettre à couvert de la part de l'empe-
i envoya secrètement son confident Ephrémius,
i dire qu'il avoit eu l'adresse de rassembler les
c dans le Cirque, et que le prince étoit maître
ɔoser à son gré. Le messager, approchant du pa-
:ontra Thomas, médecin de Justinien, qui, ayant
e lui où il alloit, lui dit qu'il pouvoit s'en épar-
ıeine; que l'empereur étoit parti, et qu'il faisoit
rs Héraclée. Ephrémius retourna aussitôt trou-
ɔace : *Dieu,* lui dit-il, *vous donne l'empire;*
n y a renoncé; il abandonne Constantinople.
ɔles tranquillisèrent Hypace; il se trouva plus à
sur le trône, et commença d'écouter avec plai-
cclamations dont on l'honoroit, et les malédic-
nt on chargeoit Justinien. En même temps deux
ınes hommes, qui venoient de piller l'arsenal
ıstance, arrivèrent bien armés et couverts de
s, promettant de forcer le palais et d'y établir
:.
aire, résolu de périr ou de venger l'empereur, se
npagner des soldats dont il étoit assuré, et voulut
u palais. Mais les gardes de la porte, qui balan-
encore sur le parti qu'ils devoient prendre, et qui

attendoient l'événement, lui refusèrent le passage. Il s tourna vers l'empereur lui dire que tout étoit perdu, que ses propres gardes le trahissoient. Justinien lui conseilla de sortir par la porte d'airain, dont le vestibu s'ouvroit sur une rue qui conduisoit au Cirque. Bélisaire marcha de ce côté-là, et arriva au Cirque au trave des décombres et des débris des maisons ruinées par l'i cendie. Mondon, Constantiole, Basilide et Narsès, ch cun à la tête d'une troupe de soldats, entrèrent a par différentes portes. Lorsqu'ils arrivèrent, le peu étoit déjà divisé en deux partis. Le chambellan Nar avoit, par ses émissaires, regagné à force d'argent u partie de la faction bleue: les uns crioient de toute le force, *vivent l'empereur Justinien et l'impératrice Thé dora!* tandis que les autres crioient, *vivent Hypace Pompée!* En même temps ils se battoient avec fureu mais ils furent bientôt confondus ensemble par un sa glant carnage. Bélisaire et les autres fondent sur eu on les perce de traits, on les charge à grands coups d'é pée. Tout fuit; on se presse, on se renverse, on s'écras Les portes, trop étroites pour donner passage à tant d fuyards à la fois, laissent aux soldats le temps de l massacrer. Trente mille hommes périrent dans cette f tale journée; et ce fut principalement au zèle et au co rage de Bélisaire disgracié que Justinien fut redevab de sa conservation.

A la vue de cet horrible spectacle, Hypace, gla de frayeur, ne trouvoit pas assez de forces pour prend la fuite. Boraïde et Juste, frères de Germain et neve de Justinien, montèrent à lui, le précipitèrent du trô dans l'arène, et le traînèrent à Justinien avec son frè Pompée, qu'on trouva armé d'une cuirasse sous sa rol Ces malheureux se jetèrent aux pieds de l'empereur, voulant profiter de la feinte dont ils avoient fait usag *Seigneur*, lui dirent-ils, *nous sommes enfin venus bout, mais non sans peine, de rassembler vos ennem*

le Cirque pour les livrer à votre vengeance. Fort répondit l'empereur : *mais, si vous saviez vous ire obéir, que ne m'avez-vous rendu ce service ! qu'ils eussent brûlé et saccagé la ville ?* Il comla à ses gardes de les conduire dans la prison du . On les enferma dans le même cachot. Pompée, 'avoit jamais éprouvé aucun revers, s'abandonnoit émissemens et aux larmes. Hypace, plus accouaux disgrâces, lui reprochoit sa foiblesse, disant *s pleurs étoient indignes de ceux qui mouroient ens ; qu'on les avoit malgré eux enveloppés dans olte, et qu'ils n'étoient coupables que d'avoir méaffection du peuple.* Le lendemain on les étrangla a prison, et leurs cadavres furent jetés dans la mer. d'Hypace ayant été rejeté sur le rivage, l'empereur enterrer dans le lieu destiné à la sépulture des nels. Quelques jours après, il permit à ses parens transporter dans l'église de Sainte-Maure. On qua ses biens, ainsi que ceux de Pompée et des s sénateurs qui avoient pris part à la rébellion. nas le médecin, qui avoit trompé Ephrémius, eut e tranchée; Ephrémius fut exilé à Alexandrie. De uit personnes qui portoient le titre d'*illustres*, les urent bannis, les autres se renfermèrent dans des ou des monastères. On nomme entre eux un cer-Euloge, qui, de tailleur de pierre s'étant fait anaète, et ayant trouvé un trésor dans une caverne, quitté sa solitude pour venir à Constantinople, et it avancé jusqu'à la dignité de patrice et de préfet rétoire. Engagé dans cette malheureuse sédition, il la fuite; et, dépouillé de tous ses biens, il retourna sa cellule, où il mourut saintement, après une re pénitence. Dans la suite, l'empereur fit grâce enfans d'Hypace, de Pompée et de tous les autres. ur rendit même les biens de leurs pères, excepté dont il avoit fait donation. Probus étoit en grand

péril : on lui avoit offert l'empire; et quoiqu'il n'a pas répondu aux vœux du peuple, on l'accusoit d'av tenu contre l'empereur des discours injurieux. Sa ca fut examinée dans le conseil, en présense du prince fut jugé coupable, et on alloit prononcer sa senten lorsque Justinien prit en sa main les pièces du proc et les déchirant : *Je vous pardonne*, dit-il à Probi *tout ce que vous avez dit et fait contre moi. Priez Di qu'il vous fasse la même grâce.* Tout le conseil don de justes éloges à la clémence de l'empereur.

Le mardi vingt-deuxième de janvier, qui étoit dixième jour depuis le commencement de la sédition un profond silence régnoit dans la ville; les rues étoie désertes; les boutiques des marchands demeurèrent f mées, ainsi que les tribunaux. Le peuple, étonné même des excès auxquels il s'étoit porté, restoit pres immobile, comme un furieux épuisé par un viol accès. Constantinople étoit dans le même état où l'aur laissée l'ennemi le plus barbare après l'avoir prise d'a saut et saccagée. L'église de Sainte-Sophie, l'Augustéo la salle du sénat, le prétoire, plusieurs portiques, l vestibule du palais, nommé *Chalcé*, parce qu'il étoi couvert d'airain doré, deux autres palais, le dépôt de archives et des registres publics, les bains de Zeuxipp plusieurs églises, plusieurs hôpitaux, quantité de maison particulières n'étoient plus que des amas de ruin fumantes; et, ce qui étoit plus déplorable, les malad renfermés alors dans les hôpitaux avoient été dévor par les flammes avec les édifices. L'empereur mit su le-champ la main à l'œuvre pour relever tant de superb bâtimens. La plus grande perte étoit celle de l'église Sainte-Sophie. Ce fut aussi celle que l'empereur voul réparer avec plus de magnificence. Il en coûta six ann de travaux continuels, poussés avec la plus grande act vité. Nous tâcherons de donner une idée de ce célèb édifice quand nous ferons l'histoire de l'année où il f

chevé. Pour fournir à tant de dépenses, Justinien fut obligé d'avoir recours aux ressources les plus fâcheuses. Ce fut alors qu'il supprima les pensions des professeurs, honteuse économie, qui réduisit les lettres au silence, et qui introduisit, dit Zonaras, l'ignorance et la barbarie. L'empereur fit publier dans tout l'empire la victoire qu'il avoit remportée sur les rebelles : vanité mal entendue, puisqu'il est beaucoup plus glorieux à un prince de ne jamais essuyer de rébellion que d'en sortir victorieux. Il fit construire des moulins, des greniers et des citernes dans l'enceinte du palais, pour y trouver, en cas de révolte, ce qui étoit nécessaire à la subsistance. Il chargea le préfet de la ville de rechercher surtout et de punir plus sévèrement ceux de la faction bleue, qui, malgré la faveur dont il les avoit honorés, s'étoient joints aux séditieux. Pour détruire ces funestes jalousies, le parti le plus sage et le seul efficace auroit été d'interdire absolument les jeux du Cirque. Il paroît du moins que sous le reste du règne de Justinien ils ne furent que rarement célébrés. L'histoire n'en parle point dans les quinze années suivantes, jusqu'à une nouvelle sédition qui s'éleva dans le Cirque en 547. La porte du Cirque, par laquelle on transporta les cadavres de ceux qui avoient péri dans cet affreux carnage fut nommée *la porte des morts*. Je crois que ce fut le souvenir de cette cruelle émeute qui porta le prince quelques années après à défendre à quelque particulier que ce fût de fabriquer des armes offensives et défensives, ne permettant cette fabrique qu'aux ouvriers publics employés dans les arsenaux. Il condamna ceux-ci à des peines rigoureuses, s'ils étoient convaincus d'en avoir vendu aucune. Lorsque la tranquillité fut revenue, l'empereur ne tarda pas longtemps à rétablir Jean de Cappadoce et Tribonien dans leur première dignité. Phocas et son successeur Bassus n'occupèrent que peu de temps la place de préfet du prétoire, quoique leur vertu les en rendît beaucoup plus

péril : on lui avoit offert l'empire; et quoiqu'il n'é pas répondu aux vœux du peuple, on l'accusoit d'av tenu contre l'empereur des discours injurieux. Sa ca fut examinée dans le conseil, en présense du prince fut jugé coupable, et on alloit prononcer sa sente lorsque Justinien prit en sa main les pièces du proc et les déchirant : *Je vous pardonne*, dit-il à Probu *tout ce que vous avez dit et fait contre moi. Priez Di qu'il vous fasse la même grâce.* Tout le conseil don de justes éloges à la clémence de l'empereur.

Le mardi vingt-deuxième de janvier, qui étoit dixième jour depuis le commencement de la séditio un profond silence régnoit dans la ville; les rues étoie désertes; les boutiques des marchands demeurèrent fe mées, ainsi que les tribunaux. Le peuple, étonné l même des excès auxquels il s'étoit porté, restoit pres immobile, comme un furieux épuisé par un viol accès. Constantinople étoit dans le même état où l'aur laissée l'ennemi le plus barbare après l'avoir prise d'a saut et saccagée. L'église de Sainte-Sophie, l'Augustéo la salle du sénat, le prétoire, plusieurs portiques, l vestibule du palais, nommé *Chalcé*, parce qu'il étoi couvert d'airain doré, deux autres palais, le dépôt de archives et des registres publics, les bains de Zeuxippe plusieurs églises, plusieurs hôpitaux, quantité de maison particulières n'étoient plus que des amas de ruin fumantes; et, ce qui étoit plus déplorable, les malad renfermés alors dans les hôpitaux avoient été dévor par les flammes avec les édifices. L'empereur mit su le-champ la main à l'œuvre pour relever tant de superb bâtimens. La plus grande perte étoit celle de l'église d Sainte-Sophie. Ce fut aussi celle que l'empereur voul réparer avec plus de magnificence. Il en coûta six anné de travaux continuels, poussés avec la plus grande act vité. Nous tâcherons de donner une idée de ce célèb édifice quand nous ferons l'histoire de l'année où il f

hevé. Pour fournir à tant de dépenses, Justinien fut bligé d'avoir recours aux ressources les plus fâcheuses. e fut alors qu'il supprima les pensions des professeurs, nteuse économie, qui réduisit les lettres au silence, et ui introduisit, dit Zonaras, l'ignorance et la barbarie. L'empereur fit publier dans tout l'empire la victoire u'il avoit remportée sur les rebelles : vanité mal entendue, puisqu'il est beaucoup plus glorieux à un prince e ne jamais essuyer de rébellion que d'en sortir victorieux. Il fit construire des moulins, des greniers et des iternes dans l'enceinte du palais, pour y trouver, en as de révolte, ce qui étoit nécessaire à la subsistance. l chargea le préfet de la ville de rechercher surtout et e punir plus sévèrement ceux de la faction bleue, qui, algré la faveur dont il les avoit honorés, s'étoient oints aux séditieux. Pour détruire ces funestes jalousies, e parti le plus sage et le seul efficace auroit été d'interdire absolument les jeux du Cirque. Il paroît du moins ue sous le reste du règne de Justinien ils ne furent que arement célébrés. L'histoire n'en parle point dans les uinze années suivantes, jusqu'à une nouvelle sédition ui s'éleva dans le Cirque en 547. La porte du Cirque, ar laquelle on transporta les cadavres de ceux qui avoient éri dans cet affreux carnage fut nommée *la porte des morts.* Je crois que ce fut le souvenir de cette cruelle meute qui porta le prince quelques années après à défendre à quelque particulier que ce fût de fabriquer des rmes offensives et défensives, ne permettant cette fabrique qu'aux ouvriers publics employés dans les arsenaux. Il condamna ceux-ci à des peines rigoureuses, s'ils étoient convaincus d'en avoir vendu aucune. Lorsque la tranquillité fut revenue, l'empereur ne tarda pas longtemps à rétablir Jean de Cappadoce et Tribonien dans leur première dignité. Phocas et son successeur Bassus n'occupèrent que peu de temps la place de préfet du prétoire, quoique leur vertu les en rendît beaucoup plus

dignes que Jean de Ca L'h oire ne parl de Calépodius. Si l' en veut cr e Procope dan Anecdotes, Eudémon dans la suite intendan l'empereur, qui, sa mort, s'empara de ses au préjudice s héritiers.



LIVRE QUARANTE-DEUXIÈME.

Durant le cours des négociations qui devoient terminer a guerre entre les Romains et les Perses, Justinien ccupoit d'un projet encore plus important. Il songeoit chasser les Vandales de l'Afrique, et à remettre l'em-ire en possession de cette riche et vaste contrée. Gen-ic s'en étoit rendu maître depuis le détroit de Cadix qu'à la Cyrénaïque ; il y avoit ajouté les îles de Corse de Sardaigne. Toute la puissance romaine n'avoit pu i arracher sa proie. Zénon se vit obligé de conclure ec lui un traité de paix perpétuelle ; et si les grandes alités de ce conquérant eussent passé à ses succes-urs, les Vandales se seroient vus en moins d'un siècle aîtres de la Sicile, de l'Italie et de la Grèce. Mais, in d'acquérir de nouvelles forces, ils perdirent en peu e temps celles qu'ils avoient apportées. Cette chaleur artiale, concentrée dans le cœur de ces peuples par s frimas du nord, se dissipa peu à peu sous les climats éridionaux. Les vainqueurs avoient reçu en propriété acun leur part de la conquête, contre l'ancienne cou-me des Germains, dont César fait l'éloge. De là vin-nt le luxe et l'avarice qui efféminèrent leur courage. a terre et la mer leur fournissoient toutes les délices de i vie ; ils changèrent leur façon de vivre : ils eurent e grandes habitations, des bains, des tables somptueuses, s habits tissus d'or et de soie. Les spectacles, les tour-ois faisoient leur occupation la plus sérieuse, et la asse leur unique travail. De tous les arts, ils ne cul-roient que la musique et la danse : ils avoient passé ns aucun milieu d'une férocité barbare à une languis-nte mollesse. La plupart ne choisissoient pour demeure

An. 532.
Proc. Vand. l. 2, c. 6. Grotius, proleg. ad hist. goth.

que des situations délicieuses, de riantes camp
plantées d'agréables vergers, et arrosées de ruissea
de fontaines. Ils épousèrent des Africaines spiritu
voluptueuses, adroites à subjuguer leurs maris. Ils
contentèrent pas de ces femmes : ces peuples, sc
chastes, austères à leur arrivée, se plongèrent sai
serve dans l'ivresse des plaisirs, et l'Afrique vain
vengea en leur communiquant tous ses vices.

Proc. Vand. l. 1, c. 8, 9. Theoph. p. 159. Isid. chron. vand. Zon. t. 2, p. 64, et ibi. Cang.

La politique de Genséric se trompa dans l'ordre
établit pour sa succession. Il avoit ordonné de r
toujours sur le trône celui de ses descendans qui se
veroit le plus âgé, sans avoir égard à la ligne de
mogéniture. Son dessein étoit de donner à son p
des souverains plus sages et plus expérimentés, et il
plit sa maison d'assassinats. Hunéric, pour faire to
la couronne à son fils Hildica, fit massacrer ses frè
leurs enfans mâles. Cruel persécuteur, il s'abreu
sang des catholiques avec plus de fureur que son
Lâche et voluptueux il ne sut point faire d'autre g
Les Maures révoltés s'emparèrent du mont Aur
Numidie, et s'y maintinrent jusqu'à la fin du roy
des Vandales. Ce mauvais prince, acharné pend
huit ans de son règne à la destruction de sa fa
n'avoit pu cependant faire périr deux des fils de so
Genzon. Gondamond, l'aîné des deux, lui succé
le privilége de l'âge. Il traita humainement les
doxes, fit ouvrir leurs églises, et rappela leurs év
Il combattit les Maures, mais avec si peu de succè
ceux-ci se rendirent maîtres de toute la côte, dep
détroit de Cadix jusqu'à Césarée. Etant mort de
die, après onze ans et neuf mois de règne, il eut
samond son frère pour successeur. Ce nouveau
faisoit espérer un règne doux et heureux; il éto
fait de sa personne, généreux, spirituel; il aim
lettres. Il n'employa d'abord que la séduction
compenses, et l'attrait des honneurs et des grâce

gager les catholiques à l'apostasie. Mais, voyant le u de succès de ses artifices, il devint furieux, et ne it plus en œuvre que les rigueurs et les supplices. Son riage avec Amalfride, sœur du grand Théodoric, le dit maître de Lilybée en Sicile. Il vécut en paix c Anastase, et mourut, la vingt-septième année de règne, du chagrin que lui causa une grande défaite e son armée vaincue par les Maures.

Hildéric, fils d'Hunéric, monta sur le trône le 24 de ai de l'an 523. Trasamond, au lit de la mort, portant que dans le tombeau la haine dont il étoit animé ntre les orthodoxes, l'avoit forcé de jurer que, lors-'il seroit roi, il n'ouvriroit pas les églises des catho-ques, et qu'il ne rappelleroit pas leurs évêques exilés. ildéric, conservant dans son cœur les instructions qu'il voit reçues de sa mère Eudocie, ne se crut pas obligé e garder ce serment impie. Mais, par une fausse subti-lité, il crut l'éluder en ne prenant la couronne qu'après voir rappelé les évêques et fait ouvrir les églises. Ce ince étoit doux, affable, bienfaisant, mais si timide, 'il ne pouvoit entendre parler de guerre. Il chargea 1 frère Hoamer du commandement des armées. Hoa-r remporta plusieurs victoires sur les Maures; et sa eur étoit si renommée, que les Vandales lui donnèrent urnom d'*Achille*. Cependant l'armée vandale reçut un ront signalé; elle fut taillée en pièces par les Maures la Byzacène, que commandoit Antalas. Hildéric, dès vivant de Justin, avoit contracté avec Justinien une itié très-étroite; et les deux princes entretenoient cette ison par des ambassades fréquentes et des présens ré-roques. Le roi des Vandales s'attendoit à recevoir ntôt des preuves de cette bonne intelligence par les ours dont il croyoit qu'il auroit incessamment besoin tre les Goths d'Italie. Sur le soupçon d'une conspi-ion formée contre lui, il avoit fait enfermer Amal-de, et massacrer les Goths qui avoient en grand nom-

Proc. per l. 1, c. 9.
Isid. chron vand.
Cassiod. va l. 9, ep. 1.
Theoph. p. 159.
Jorn. de re get. c. 83.
Malela, p. 68.
Zon. t. 2 p. 65.
Manas. p. 64.

bre suivi cette princesse en Afrique. Théodoric ét mort avant que d'avoir pu en tirer vengeance. Athalari son successeur, demandoit une satisfaction éclatante, menaçoit d'une sanglante guerre. Mais Hildéric se v attaqué par un ennemi beaucoup plus proche, et do il n'avoit aucun soupçon. Gélimer, fils de Gélarid petit-fils de Genzon, et arrière-petit-fils de Gensér tenoit le premier rang à la cour. C'étoit l'héritier p somptif de la couronne, comme le plus âgé des prin du sang royal. Il avoit toutes les qualités propres à fai une révolution : fourbe, remuant, ambitieux, hard il s'ennuyoit d'attendre la couronne, quoique Hildéri fût dans un âge avancé. Le roi lui-même aidoit à s propre perte, laissant Gélimer usurper l'autorité royal et disposer de tout en souverain. Gélimer engagea dan ses intérêts les plus braves d'entre les Vandales, en leu exagérant la défaite de l'armée battue par les Maures il leur fit entendre que le roi trahissoit la nation, que, par jalousie contre la postérité de Genzon, il vou loit le priver du trône et livrer l'Afrique à Justinien que c'étoit là le sujet de tant d'ambassades envoyées Constantinople. Les seigneurs vandales, séduits par c fausses insinuations, se donnent à Gélimer. Il se sais d'Hildéric et de ses deux frères Hoamer et Evagès; fait massacrer les officiers les plus attachés à leur prin légitime, et prend le titre de roi. Hildéric avoit régn sept ans et trois mois; il fut détrôné au mois d'août d l'an 530.

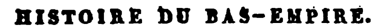
Justinien, sensible au malheur de son ami, et encor plus animé sans doute par le désir de profiter de cett occasion pour reconquérir l'Afrique, sut mettre de so côté les apparences de douceur. Il écrivit à Gélimer pou lui représenter son crime : *Ne donnez pas*, lui disoit-il *ce pernicieux exemple à votre successeur. Rétablisse Hildéric; laissez à un vieillard l'ombre de l'autori souveraine : vous en possédez déjà toute la réalité*

as mieux arriver au trône par des voies légiti-
ques momens plus tard que de passer pour un
ur et pour un tyran dans toute la postérité ? Si
ndez un héritage qui ne peut vous échapper, vous
z en même temps l'alliance de l'empire et mon
Gélimer ne répondit à cette lettre que par des
Il fit crever les yeux à Hoamer, qu'il craignoit
et resserrer Hildéric ainsi qu'Evagès dans une
lus étroite, sous prétexte qu'ils vouloient s'en-
onstantinople. Un mépris si manifeste des re-
ces de l'empereur lui attira une lettre mena-
stinien lui mandoit : « Que, s'il n'écoutoit ni
du sang, ni celle de la justice, du moins l'hu-
l'obligeoit de ne pas refuser à ces malheureux
s la consolation de venir à Constantinople finir
ours entre les bras de leurs amis; que, s'il s'obs-
à se montrer gratuitement cruel, en attendant
geance du ciel, il alloit attirer sur lui celle de
re; qu'en le poursuivant à outrance, l'empe-
loin de rompre le traité fait autrefois avec Gen-
prétendroit le cimenter de nouveau, puisqu'il
eroit, non pas le successeur de ce prince, mais
mi de sa postérité. » Gélimer, piqué de ces me-
épondit : « Qu'on n'avoit point de violence à
rocher; que les Vandales, indignés contre un
qui trahissoit son pays et sa propre maison,
t jugé à propos de lui ôter la couronne pour
ner à un autre, à qui elle appartenoit de droit;
chaque souverain ne devant s'occuper que du
rnement de ses propres états, l'empereur pou-
'épargner le soin de porter ses regards sur l'A-
: qu'après tout, s'il aimoit mieux rompre les
s sacrés du traité fait avec Genséric, on sauroit
sister, et que les sermens par lesquels Zénon
engagé ses successeurs ne seroient pas impuné-
violés. » L'empereur, irrité d'une réponse si

fière, ne songea plus qu'à terminer promptement guerre de Perse pour tourner toutes ses forces con l'Afrique. Il craignoit que Gélimer ne s'appuyât du cours des Goths, maîtres de l'Italie et de la Sicile ; pria par lettre Athalaric de ne pas honorer ce tyran titre de roi. Athalaric, quelque sujet qu'il eût de plaindre d'Hildéric, écouta ce conseil, et refusa de d ner audience aux ambassadeurs que lui envoyoit G limer.

Proc. pers. l. 1, c. 10, 11, 24. Idem. ædif. l. 6, c. 4. Theoph. p. 160. Cod. Just. l. 1, tit. 27, leg. 1. Grotius proleg. in hist. goth. Baronius.

Dès que l'empereur eut appris que Chosroës se d posoit à signer le traité de paix, et que l'Orient ét tranquille, il assembla son conseil, et lui fit ouvert de son dessein. Il représenta que la conjoncture ne p voit être plus favorable pour se remettre en possessi d'un riche et ancien domaine. L'insolence du tyran, nécessité de venger un allié, l'affoiblissement des Va dales qui pouvoient à peine résister aux Maures rév tés, l'oppression des sujets naturels de l'empire, les pouilles de Rome que l'on retrouveroit à Carthage, cris de la religion persécutée, qui, depuis tant d'ann au milieu des plus cruels supplices, appeloit les R mains à son secours : tous ces motifs furent prése avec force : « Et si l'on se refusoit à des raisons si p « santes, pouvoit-on être sourd à la voix de ces g « reux confesseurs auxquels le tyran Hunéric avoit « arracher la langue jusqu'à la racine, et qui, par « prodige inouï, parloient librement au milieu de C « stantinople, où ils s'étoient réfugiés ? Plusieurs d'e « eux vivent encore (disoit-il) ; et cette merveille n' « elle pas tout à la fois un témoignage de la cruauté « Vandales et de la puissance divine qui déconcerte « barbarie, et qui vous exhorte à la vengeance? ajoutoit à cela les prédictions de saint Sabas, ce res table vieillard qui avoit promis la victoire dans religieuse expédition. J'aurois passé sous silence le racle dont il est ici question, quoiqu'il soit rapport



:rivains de ces temps là, si l'empereur ne l'eût
é à la face de tout l'empire dans une de ses lois,
onne lui-même pour témoin d'un fait sur le-
: pouvoit ni tromper ni être trompé. Cet évé-
urnaturel réunit si fortement les preuves d'une
torique, qu'il a été adopté par le judicieux Gro-
l'incrédulité même n'oseroit taxer de supersti-

ereur ne trouva pas dans le conseil le même
ment qu'il témoignoit pour cette entreprise.
osition effrayoit la plupart des officiers. Ils se
ent la funeste expédition de Basilisque, qui,
oir perdu tant d'argent et de soldats, n'avoit
: que de l'ignominie. Le préfet du prétoire et
l'épargne trembloient de voir que, le trésor pu-
t épuisé par la guerre de Perse, il faudroit four-
iouvelles sommes pour les frais d'une guerre si
ieuse. La fatigue et le péril alarmoient les capi-
qui, sans avoir eu le temps de se remettre de
ngs travaux, se voyoient obligés de courir sur
nouveaux dangers qui leur étoient inconnus, et
erser ensuite des sables brûlans pour aller com-
ne nation redoutable. Cependant personne n'o-
tredire l'empereur; il avoit trop clairement ma-
ses intentions. Enfin Jean de Cappadoce, plus
ue les autres, rompit le silence, et, après avoir
: au prince qu'il étoit entièrement soumis à ses
s, il lui représenta « l'incertitude du succès, déjà
prouvée par les malheureux efforts de Zénon; l'é-
ement du pays, où l'armée ne pouvoit arriver par
qu'après une marche de cent quarante jours; et
ner, qu'après avoir essuyé les risques d'une lon-
et dangereuse navigation, et franchi les périls
débarquement qui trouveroit sans doute une vi-
reuse opposition; qu'il faudroit à l'empereur près
ie année pour envoyer des ordres au camp et en re-

« cevoir des nouvelles ; que, s'il ré ssoit dans la
« quête de l'Afrique, il ne pourroit la conserver, n'
« maître ni de la Sicile, ni de l'Italie : que, s'il éch
« dans son entreprise, outre le déshonneur dont ses a
« seroient ternies, il attireroit la guerre dans ses pr
« états. Ce que je vous conseille, prince (ajouta-t
« n'est pas d'abandonner absolument ce projet,
« ment digne de votre courage, mais de prend
« temps pour délibérer. Il n'est pas honteux de ch
« d'avis avant qu'on ait mis la main à l'œuvre : lor
« le mal est arrivé, le repentir est inutile. »

Les raisons du préfet du prétoire, et plus enco tristesse et le découragement de tout le conseil, éb loient l'empereur. Il étoit prêt à renoncer à ce des lorsqu'un évêque d'Orient arrivant à Constantin lui demanda audience : *Prince,* lui dit ce prélat, *D qui révèle quelquefois dans les songes sa volonté serviteurs, m'envoie ici pour vous faire des reproch ce que, par une vaine timidité, vous laissez l'église ca lique gémir sous la tyrannie des Vandales ; qu'il pr les armes, m'a-t-il-dit, je combattrai pour lui, le rendrai maître de l'Afrique.* Ces paroles ramen l'empereur à sa première résolution ; il comman lever des troupes, de construire et d'équiper des seaux ; il nomma de nouveau Bélisaire général d armées, avec ordre de disposer tout pour l'expéd d'Afrique.

Deux événemens imprévus confirmèrent ses rances. Un habitant de la Tripolitaine, nommé Pu tius, s'étant mis à la tête des Maures nommés Leuca se révolta contre les Vandales, les chassa de la prov saccagea la grande Leptis, et envoya demander d cours à l'empereur, lui promettant de le mettre peine en possession de tout le pays. Justinien fit au partir un officier hérule, nommé Tattimuth, avec ques troupes ; et Pudentius tint parole. Gélimer se

narcher de ce côté là, lorsqu'il fut arrêté par
elle plus affligeante. Les Vandales possédoient
gne, dont ils tiroient un grand tribut. Elle
s gouvernée par un officier goth attaché depuis
ps au service des Vandales. Il se nommoit
omme hardi, entreprenant, et qui s'étoit jus-
distingué par son zèle pour Gélimer. Il s'en-
recevoir des ordres, et prit le parti de retenir
, et de se rendre souverain. Pour s'appuyer d'un
secours, il écrivit à l'empereur *qu'il n'avoit
rsonnellement à se plaindre de son maître;
e les cruautés de Gélimer lui inspiroient une
'ignation, qu'il croiroit s'en rendre complice
nuoit de lui obéir; que, préférant le service d'un
quitable à celui d'un tyran, il se donnoit à
ur, et qu'il le prioit de lui envoyer des troupes
outenir contre les Vandales.* Justinien, pour
davantage de sa sincérité, lui dépêcha Euloge,
lettre, dans laquelle il louoit son zèle pour la
et promettoit de lui envoyer incessamment un
t des troupes pour le mettre en état de ne rien
ıder. Lorsque Euloge arriva, Godas avoit déjà
itre de roi et tout l'appareil de la royauté.
dit au député, qu'il seroit bien aise de recevoir
its, mais qu'il n'avoit nul besoin de général.
ıe cette réponse fût parvenue à Constantinople,
ı avoit déjà fait partir Cyrille avec quatre cents
pour défendre l'île conjointement avec Godas.
évenu par la diligence de Gélimer. Ce prince,
mis à un autre temps l'expédition de la Tripo-
ne songea qu'à recouvrer la Sardaigne. Son
zon partit avec cinq mille hommes dans cent
rques. Il aborda au port de Carale, aujourd'hui
, prit la ville d'emblée, et tailla en pièces Godas,
t dans le combat avec toutes ses troupes. Cyrille,
ne longue navigation, trouvant les Vandales

maîtres de l'île, fit voile vers l'Afrique, et se rendit près de Bélisaire, qui étoit déjà dans Carthage.

An. 533. Proc. Vand. l. 1, c. 11, l. 2, c. 7, 10. Theoph. p. 161. Suidas, Πρεκτικτος.

L'hiver s'étant passé en préparatifs, la flotte et l'a se trouvèrent prêtes à partir à la fin du printem l'année suivante, sous le troisième consulat de Justi Basilisque, pour une pareille expédition, avoit é toutes les forces de l'empire. Bélisaire ne fit emba que dix mille hommes de pied et six mille chevaux habile capitaine n'aimoit pas les grandes armées ; n avec peu de soldats qu'il savoit conduire, et des offi qu'il savoit choisir, il faisoit ce que n'auroient pu des généraux tels que Basilisque à la tête de l'a de Xerxès. Les barbares de son armée, tous caval avoient pour commandans Dorothée, qui s'étoit si en Arménie, et Salomon, né sur la frontière orie de l'empire, dans le lieu où fut ensuite bâtie la vil Dara. Les autres chefs des barbares étoient Cyp Valérien, Martin, Althias, Jean, Marcel, aux Bélisaire joignit Cyrille, lorsque celui-ci fut arri Afrique. La cavalerie romaine étoit commandée Rufin, Augan, Barbatus et Pappus. Rufin passoit le plus brave officier de l'armée, et Bélisaire l' choisi pour porter l'étendard général dans les bata Augan étoit Hun de nation; il s'étoit distingué journée de Dara. Jean de Dyrrachium, commanda l'infanterie, avoit sous ses ordres Théodore, surno *Crénat*, Térence, Zaïde, Marcien et Sarapis. Ex ceux dont je viens de marquer la patrie, tous les a étoient de Thrace, province qui fournissoit alor meilleurs soldats et les plus vaillans officiers. Pl commandoit quatre cents Hérules; Sinnion et Balas nommés pour leur valeur, étoient à la tête de six cavaliers huns, armés d'arcs et de flèches. La flotte composée de cinq cents bâtimens de transport, de div grandeurs, depuis le port de cinquante mille médim jusqu'à celui de trois mille. Le médimne étoit une

le six boisseaux. Ces barques, chargées des chevaux, agages, des munitions de guerre et de bouche, ıt servies par vingt mille matelots égyptiens, ns, ciliciens. Le pilote général étoit Calonyme, xandrie. Il y avoit de plus quatre-vingt-douze vais- armés en guerre, fort légers, à un seul rang de ;, couverts d'un pont, afin que les rameurs fussent ri des traits. Ces rameurs étoient au nombre de mille, tous de Constantinople. Le patrice Arché- qui avoit été deux fois préfet du prétoire, s'em- ıa en qualité d'intendant de la flotte et de l'armée. ıire avoit une garde nombreuse, composée de iers vaillans et expérimentés. L'empereur lui donna us amples pouvoirs, et lui remit toute son autorité ce qui concernoit la guerre d'Afrique. Il fit partir nce Valérien et Martin, avec ordre d'attendre dans loponèse le reste de la flotte. Bélisaire se fit ac- agner de sa femme Antonine et de Procope son aire, auquel il procura dans la suite le titre d'*il-*, en récompense de ses services.

rs le milieu du mois de juin, la flotte étant sur le de faire voile, l'empereur fit amener au rivage ıt le palais le vaisseau amiral; le patriarche Epi- ; y monta; et, après avoir imploré la bénédiction ıl, il fit entrer dans le vaisseau un soldat nouvelle- baptisé, pour sanctifier cette grande entreprise. ıtte partit au bruit des acclamations et des vœux peuple innombrable qui couvroit au loin le rivage, nouiller à la rade d'Héraclée, où elle s'arrêta cinq , pendant qu'on rassembloit des haras de la Thrace rand nombre de chevaux, dont l'empereur faisoit nt à Bélisaire. D'Héraclée la flotte se rendit au d'Abyde, où le calme la retint quatre jours. En ce deux cavaliers huns, s'étant enivrés, comme il étoit naire à ceux de cette nation, prirent querelle avec le leurs camarades et le tuèrent. Bélisaire, sentant

Proc. Vand. l. 1, c. 12.

l'importance d'établir d'abord la discipline par un exemple imposant, les fit pendre sur le haut d'une colline aux portes de la ville. Cet acte de sévérité révolta les Huns; ils s'accordoient à dire qu'*en s'engageant par bienveillance au service des Romains, ils n'avoient pas prétendu s'assujettir aux lois romaines; que, suivant celles de leur pays, un emportement d'ivresse n'étoit pas puni de mort.* Les autres soldats, qui ne cherchoient qu'à introduire l'impunité, se joignirent à eux, et tout le camp retentissoit de murmures. Bélisaire, sans s'effrayer de cette émeute, les assembla tous: « Qu'entends-je
« (leur dit-il) êtes-vous donc de nouveaux soldats qui
« faute d'expérience, se figurent qu'ils sont maîtres du
« succès? Vous avez plusieurs fois taillé en pièces des
« ennemis égaux en valeur et supérieurs en forces:
« n'avez-vous pas appris que les hommes combattent et
« que Dieu donne la victoire? C'est en le servant qu'on
« parvient à servir efficacement le prince et la patrie;
« et le culte principal qu'il demande, c'est la justice;
« c'est elle qui soutient les armées plus que la force du
« corps, l'exercice du courage, et les munitions de
« guerre. Qu'on ne me dise pas que l'ivresse excuse le
« crime: l'ivresse est elle-même un crime punissable
« dans un soldat, puisqu'elle le rend inutile à son prince
« et ennemi de ses compatriotes. Vous avez vu le forfait
« vous en voyez le châtiment: abstenez-vous des que-
« relles; abstenez-vous du pillage; il ne sera pas moins
« sévèrement puni. Je veux des mains pures pour porter
« les armes romaines. La plus haute valeur n'obtiendra
« point de grâce, si elle se déshonore par la violence ou
« par l'injustice. » Ces paroles, prononcées avec fermeté, portèrent dans les cœurs une impression de crainte qui contint les plus turbulens dans les bornes du devoir.

Proc. Vand. l. 1, c. 13, 22.

Bélisaire prit des précautions pour faire en sorte que la flotte allât toujours de conserve, et qu'elle abordât dans les mêmes ports. Il savoit qu'un grand nombre de

aux, surtout lorsque les vents soufflent avec vio-
, se séparent pour l'ordinaire et s'écartent de leur
. Pour y remédier, on marqua de rouge le hant
oiles du vaisseau amiral et de deux autres qui
ient les équipages de Bélisaire, et l'on attacha à
upe des fanaux suspendus à de longues perches. Le
de la flotte avoit ordre de suivre toujours ces trois
aux, qu'il étoit aisé de distinguer de jour et de
Quand il falloit sortir du port, on donnoit le signal
la trompette. D'Abyde ils arrivèrent à Sigée par
ent frais, qui leur manqua tout à coup, en sorte
s mirent beaucoup de temps à traverser la mer
jusqu'au cap de Malée. Mais ce calme les servit
heureusement aux approches de ce dangereux pa-
Comme le port étoit fort étroit, les pilotes et les
lots eurent besoin de toute leur adresse pour em-
er les navires de se briser en se heurtant les uns les
s. Ils gagnèrent ensuite le port de Ténare, qu'on
moit alors *Cœnopolis*, c'est-à-dire la nouvelle ville;
là à Méthone, aujourd'hui Modon, où ils trou-
it Martin et Valérien qui les attendoient. Le vent
tombé tout-à-fait, Bélisaire fit débarquer ses
pes, et passa quelques jours à les exercer aux évolu-
militaires. Pendant ce séjour, la maladie se mit
le camp par un effet de la sordide avarice de Jean
ppadocien, préfet du prétoire. Pour gagner sur le
des soldats, il ne l'avoit fait cuire qu'à moitié, afin
pesât davantage. Lorsqu'ils furent à Méthone, ce
it plus qu'une pâte moisie, qui se réduisoit en
lre, en sorte qu'on leur distribuoit le pain, non pas
oids, mais par mesure. Ce mauvais aliment, joint
chaleur du pays et de la saison, produisit des ma-
s qui emportèrent en peu de jours cinq cents
mes; il en auroit péri un plus grand nombre, si le
ral n'eût fait cuire du pain dans le lieu même.
sque Justinien en fut instruit, il loua Bélisaire; mais

Jean ne fut pas puni. De Méthone ils passèrent à Zacy-
the, aujourd'hui l'île de Zante. Ils y trouvèrent les esp
cruellement ulcérés contre les Vandales. Les habit
n'avoient pas oublié l'horrible barbarie de Genséri
l'égard de leurs aïeux. Dans une course sur les côtes
Péloponèse, ce prince ayant été repoussé avec perte
devant la forteresse de Ténare, étoit venu, frémis
de dépit et de rage, aborder à Zacynthe ; et, après y av
fait un sanglant carnage, il avoit chargé de fers et tra
porté dans ses vaisseaux cinq cents des principaux in
laires. S'étant ensuite embarqué, il les avoit fait hach
en pièces et jeter dans la mer. Les Zacynthiens reçur
Bélisaire comme s'il eût été envoyé de Dieu pour ven
le sang de leurs pères et pour exterminer une nati
inhumaine. Ils épuisèrent leur île pour augmenter l
provisions de sa flotte, et le comblèrent, à son arri
et à son départ, de bénédictions et de vœux. On p
dans cette île de l'eau pour le reste du voyage jusqu'
Sicile. Le vent étoit si foible, qu'ils mirent seize jour
faire ce trajet, pendant lesquels l'eau de tous les vaiss
se corrompit, excepté celle que buvoit Bélisaire. S
femme avoit renfermé la sienne dans des flacons d
verre, qu'elle enterra dans le sable au fond de son na
vire, afin que la chaleur du soleil n'y pût pénétre
Cette précaution, encore inconnue dans ce temps-là, f
grand honneur à Antonine.

Proc. Vand. l. 1, c. 14. Theoph. p. 161, 162.

On aborda sur une côte déserte au pied du mont Etn
Bélisaire, tout occupé de l'importance de son expéd
tion, se trouvoit dans de grandes inquiétudes. Il ne co
noissoit ni les côtes d'Afrique, ni les forces des enn
mis, ni leur manière de faire la guerre. Les soldats d
soient hautement *que, lorsqu'ils seroient à terre ils f
roient le devoir des gens de cœur ; mais que, s'ils
voyoient attaqués sur mer, ils ne balanceroient pas
prendre la fuite, n'étant pas instruits à combattre à
fois les ennemis et les flots.* Dans cette perplexité, B

envoya Procope à Syracuse pour y acheter des , et le chargea de s'informer de l'état présent des ıles ; s'ils se mettoient en état de venir au-devant flotte ou de s'opposer à la descente ; à quel endroit côte il étoit à propos d'aborder, et par où il falloit ıencer la guerre. Il lui donna rendez-vous au port ıcanes, à dix lieues de Syracuse, où il alloit faire sa flotte. Procope s'acquitta de sa commission. On ndit autant qu'il voulut de vivres, selon les ordres alasonte, mère et tutrice d'Athalaric, qui, étant 'amitié avec Justinien, lui avoit promis d'ouvrir agasins à la flotte romaine. Pour les informations étoit chargé de faire, un heureux hasard le servit là de ses espérances. Il trouva dans Syracuse un de ımpatriotes qu'il avoit connu à Césarée en Pales- et qui s'étoit établi en Sicile, où il faisoit le com- :. Ce marchand lui amena un de ses facteurs arrivé ırthage depuis trois jours. Celui-ci assura Procope *'es Vandales étoient dans une parfaite sécurité ; ignoroient qu'il y eût en mer une flotte romaine ; eurs meilleures troupes étoient parties pour la Sar- ıe ; et que Gélimer, sans inquiétude pour Carthage ur les autres villes maritimes, étoit allé passer la saison à Hermione en Byzacène, à quatre journées mer ; que les Romains pourroient aborder où ils 'oient sans rencontrer aucun obstacle.* Procope, t cet homme par la main, et l'amusant par diver- ıestions, le conduisit à son vaisseau, qui l'attendoit ›rt d'Aréthuse ; et, l'ayant fait monter avec lui ıe pour l'entretenir encore un moment, il leva 'e, et cingla vers Caucanes. Il cria en même temps archand qui étoit demeuré sur le rivage *qu'il le de lui pardonner cette innocente supercherie ; étoit nécessaire que son commis fût présenté au gé- pour l'instruire de vive voix, et pour guider la en Afrique ; que, dès qu'elle séroit arrivée, on le*

renverroit à Syracuse avec une récompense considéra
En arrivant à Caucanes, Procope trouva la flotte d un grand deuil. Dorothée venoit de mourir, et la p de ce brave guerrier affligeoit sensiblement Bélisa Les nouvelles que lui donna le facteur adoucirent tristesse; il partit, et toucha à l'île de Malte, d'où bon vent le conduisit le lendemain à *Caputvada*, su côte d'Afrique, à cinq journées de Carthage. Ce lieu é ainsi nommé parce que c'étoit l'entrée d'un banc sable qui s'étendoit dans la mer.

Proc. Vand. l. 1, *c.* 15. *Idem ædif, l.* 6, *c.* 6. *Theop. p.* 162.

Bélisaire fit jeter les ancres, et assembla le con dans le vaisseau amiral pour délibérer sur le lieu débarquement. Les avis étant partagés, Archélaüs présenta *qu'on ne pouvoit descendre en cet endroit sa exposer à un péril évident et la flotte et l'armée; q n'y avoit aucun port dans l'étendue de neuf journée chemin, et que la flotte resteroit à la merci des ven que, les troupes étant débarquées, s'il survenoit un or les vaisseaux seroient dispersés en mer ou brisés co les côtes; en ce cas, d'où les troupes tireroient-elles le subsistances? Qu'on ne trouveroit dans le pays auc place de sûreté, Genséric ayant fait démanteler tou les villes, excepté Carthage; que c'étoit un terrain sa eau, où les soldats mourroient de soif; que son a étoit de gagner le port de l'Etang, à deux lieues de C thage; qu'il étoit sans defense et assez spacieux p contenir toute la flotte; que de là il seroit aisé d'a attaquer Carthage, qui ne feroit nulle résistance l'absence de Gélimer; et que la prise de la capi rendroit les Romains maîtres de toute l'Afrique.* B saire, qui étoit d'un sentiment contraire, parla en termes: « Ne pensez pas que je me sois réservé à pa « le dernier pour vous forcer à suivre mon avis; je « l'exposer; et vous, sans prévention comme sans crai « choisissez le plus avantageux. Souvenez-vous de ce « vous avez entendu dire à nos soldats, que, s'ils éto

ués sur mer, ils ne rougiroient pas de fuir. Nous
ions alors des vœux pour faire notre descente
opposition. Quelle inconséquence de demander
iel une faveur, et de la rejeter quand elle est ac-
ée! Si nous rencontrons une flotte ennemie sur la
e de Carthage, à qui faudra-t-il nous en prendre
ı fuite de nos soldats? On nous allègue la crainte
e tempête pour nous engager à ne pas quitter la
e; mais lequel des deux est-il préférable, ou de
re nos vaisseaux seuls, ou de nous perdre avec
? Maintenant l'ennemi est pris au dépourvu; il
s est facile de l'accabler; si nous lui donnons le
ps de respirer, il se mettra en défense, et nous
rons bien cher ce délai. Peut-être serons-nous
gés de forcer la descente et de verser du sang pour
nir l'avantage dont nous sommes en possession
coup férir. Notre dessein n'est pas de rester ici;
lotte et l'armée se rendront à Carthage; la question
le savoir si l'armée, déjà maîtresse du rivage, doit
narcher par terre sans péril, ou si, perdant son
ntage, elle doit demeurer attachée à la flotte pour
rir le hasard de périr ensemble. Pour moi, je
se qu'il faut descendre à l'instant, débarquer nos
vaux, nos armes, nos munitions; nous retrancher
rière un fossé et une palissade, et nous mettre en
de soutenir les assauts. Ne craignons pas de man-
r de vivres, si nous ne manquons pas de courage.
victoire porte avec elle tous les biens pour les dé-
er entre les mains du vainqueur. » Le conseil re-
nt sentiment du général. On prit terre le troisième
depuis le départ de Constantinople.

ı ne laissa dans chaque bâtiment qu'une garde de
archers. Les vaisseaux de guerre se rangèrent au-
des autres pour leur servir de défense en cas d'at-
. Les soldats et les matelots commencèrent aussitôt
retrancher; et la crainte, jointe à l'activité de Béli-

saire, animant les travailleurs, le fossé fut ache[vé], la palissade plantée dès ce même jour. Ce qu'ils [crai]gnoient beaucoup plus qu'ils ne redoutoient l'enn[emi], c'étoit de mourir de soif dans ce lieu aride, comme toutes les plaines de la Bysacène. Ils furent délivr[és de] ce péril par un événement singulier, que Bélisaire [n'eut] pas de peine à faire passer pour miraculeux. Un so[ldat] en bêchant la terre, fit jaillir une source abond[ante] qui forma bientôt un ruisseau capable d'abreuve[r les] hommes et les chevaux de l'armée. Ce fut pour [con]server la mémoire de cette faveur du ciel qu'ap[rès la] guerre Justinien fit bâtir en ce lieu une ville con[sidé]rable; cette contrée, déserte et sauvage, prit en p[eu de] temps une face riante, et devint riche par la cu[lture] et par le commerce. L'armée passa la nuit dans le ca[mp] dont la tranquillité fut assurée par des patrouill[es et] par des gardes avancées.

Proc. Vand. l. 1, c. 16. Theoph. p. 162.

Le lendemain, quelques soldats s'étant répandus [dans] les campagnes pour y piller des fruits, alors en m[atu]rité, le général les fit battre de verges, et prit c[ette] occasion de représenter à son armée *que le pill[age] criminel en lui-même, étoit encore contraire à le[urs] intérêts; que c'étoit soulever contre eux les habit[ans] de l'Afrique, Romains d'origine, et ennemis natur[els] des Vandales: quelle folie de compromettre leur sû[reté] et leurs espérances par une misérable avidité! Que l[eur] en coûteroit-il pour acheter ces fruits que les possesse[urs] étoient prêts à leur donner presque pour rien? V[ous] allez donc avoir pour ennemis et les Vandales et [les] naturels du pays, et Dieu même, toujours armé con[tre] l'injustice. Votre salut dépend de votre modératio[n]; celle-ci vous rendra Dieu propice, les Africains af[fec]tionnés, et les Vandales faciles à vaincre.* Bélisai[re] voulant s'assurer de quelque place, apprit qu'à [une] journée du camp, sur le chemin de Carthage, étoi[t la] ville de Syllecte, voisine de la mer, sans murail[les]



ont les habitans avoient fortifié leurs maisons
: défendre contre les incursions des Maures. Il y
un de ses gardes, nommé Moraïde, à la tête de
es soldats, avec ordre d'essayer de s'en rendre
, mais de ne faire aucun tort aux habitans, et
r déclarer que les Romains ne venoient que pour
anchir du joug des barbares. Cette troupe arriva
près de la ville, dans un vallon, où elle se tint
pendant la nuit. Au point du jour ils entrèrent
ruit avec des paysans des environs; et, s'étant
es portes, ils mandèrent l'évêque et les princi-
abitans, qui, sur la parole de Bélisaire, re-
les clefs de la ville. Le même jour, le directeur
l des postes conduisit au camp des Romains tous
vaux dont il étoit maître. On arrêta un courrier
imer. Bélisaire lui fit présent d'une somme con-
ile; et, après en avoir tiré parole qu'il s'acquit-
fidèlement de la commission, il le chargea de
re à tous les commandans des Vandales des lettres
tinien, dont voici la teneur : « Nous ne préten-
pas faire la guerre aux Vandales, ni rompre le
é de paix conclu avec Genséric. Nous n'en voulons
votre tyran, qui, au mépris du testament de
séric, tient dans les fers votre roi légitime. Ce
l usurpateur, après avoir massacré une partie de
mille royale, a fait crever les yeux aux autres,
: il ne diffère la mort que pour prolonger leurs
mens. Aidez-nous à vous délivrer d'un si dur es-
ige. Nous prenons Dieu à témoin que notre dessein
le vous rendre la paix et la liberté. » Ces lettres
oduisirent aucun effet, parce que le courrier, n'o-
s rendre publiques, se contenta d'en faire part à
is.

nme on ignoroit la situation des ennemis, l'armée *Proc. Vand.*
a vers Carthage en ordre de bataille, en côtoyant *l. 1, c. 17.*
ge qu'elle avoit à droite. Pour éviter toute sur- *Theoph. p. 162.*

Zon. t. 2, *p.* 67. prise, Bélisaire fit prendre le devant à trois hommes choisis, sous la conduite de Jean l'Armé intendant de sa maison, homme de tête et plei courage. Cet officier avoit ordre de devancer to d'une lieue, et d'avertir dès qu'il apercevroit l'en Les Huns marchoient à la même distance sur la ga Bélisaire suivoit avec le reste des troupes, s'atte à tous momens d'être attaqué par Gélimer, qui doute viendroit d'Hermione fondre sur lui avec t ses forces. La flotte devoit accompagner la marc l'armée sans s'en écarter. Lorsqu'on approcha de lecte, Bélisaire défendit aux soldats d'y faire au violence, aucune insulte; ce qui gagna tellement le des Africains, que, dans tout le reste de la rout habitans venoient sans crainte offrir leurs denrées ne prenoit la fuite; nul ne cachoit ses provision ne fermoit sa cabane. On eût dit que l'armée trav les terres de l'empire. On faisoit quatre lieues par j et le soir on s'arrêtoit ou dans les villes ou dans de tranchemens aussi avantageux que la situation des li pouvoit le permettre. Après avoir passé la petite Le et Adrumète, on arriva à Grasse, éloignée de Carth de seize lieues. C'étoit une maison de plaisance des vandales. L'armée campa dans des vergers délicieux, rosés de sources, et si abondans en fruits, que les dats, après en avoir cueilli autant qu'ils voulure laissèrent encore les arbres chargés.

Dès que Gélimer eut appris à Hermione l'arrivée Romains, il dépêcha un courrier à son frère Amma qui étoit à Carthage, pour lui donner ordre de se faire d'Hildéric et de tout ce qui restoit de sa fami de faire prendre les armes aux Vandales et à tous les bitans capables de les porter, et de marcher à leur vers Décime, pour y attaquer de front les Rom tandis qu'il les chargeroit lui-même par-derrière. cime étoit un défilé sur le chemin à dix milles de C

Ammatas, suivant ses ordres, fit égorger Hildéric,
; et leurs amis. Hoamer étoit mort avant ce mas-
Les Vandales se tinrent prêts à partir lorsqu'il
temps. Gélimer suivoit d'abord les Romains,
u'ils en eussent connoissance ; mais la nuit qu'ils
rent à Grasse, les coureurs des deux armées s'étant
itrés et séparés après une escarmouche, ceux des
ins portèrent au camp la nouvelle de l'approche
nemis. Le lendemain on perdit la flotte de vue,
jue le promontoire de Mercure, fort avancé dans
· et bordé d'écueils, l'obligeoit à prendre un long
t ; Bélisaire fit dire à Calonyme de ne pas appro-
le Carthage de plus de trois lieues jusqu'à nouvel

endant Gélimer détacha son neveu Gibamond *Proc. Vand. l. 1, c. 18.*
leux mille hommes, et lui ordonna de prendre *Theoph. p.*
vans sur la gauche, afin d'envelopper les Romains, *163, 164.*
en arrivant à Décime, se trouveroient enfermés
la mer à leur droite, Ammatas devant eux, Gi-
od à leur gauche, et derrière eux le gros de l'ar-
Une disposition si bien concertée auroit jeté Béli-
dans un péril digne de lui, sans la précipitation
matas. Au lieu de venir avec toutes ses forces, et
mpasser sa marche pour n'arriver à Décime qu'au
ent où l'armée romaine s'engageroit dans le dé-
il se hâta de partir de Carthage avec un escadron
valerie, après avoir ordonné au reste de le suivre ;
tant arrivé avant midi lorsque les Romains étoient
re éloignés, il rencontra Jean l'Arménien qu'il
gea incontinent. L'action fut vive entre les deux
pes, mais elle ne dura pas long-temps. Ammatas,
rté par une ardeur téméraire, se jette au milieu des
mis, tue de sa main douze des plus braves, et est
i tué lui-même ; ses cavaliers prennent la fuite, et
ent l'épouvante parmi les autres Vandales qui ve-
nt les joindre en désordre et par pelotons. Tous

s'enfuirent vers Carthage croyant avoir déjà sur l bras l'armée entière. Jean l'Arménien, avec ses tr centscavaliers, les poursuivit jusqu'aux portes de la vill et, dans cet espace de mille pas, il fit un si grand c nage, qu'on auroit cru que les vainqueurs étoient moins au nombre de vingt mille. Gibamond n'eut un sort plus heureux. A deux lieues de Décime, da une plaine stérile et déserte, où les eaux sont si sal qu'on la nommoit *la campagne de sel*, il rencontra détachement des Huns qui couvroient la gauche de Bé saire. Le cavalier hun, qui, suivant l'usage de la n tion, avoit le privilége héréditaire d'aller le premie l'attaque, s'avança seul pour combattre; et, comme Vandales, étonnés de cette audace, demeuroient imm biles, il retourna vers les siens, en criant : *Chargeon camarades ; c'est une proie qui n'attend qu'à être dév rée.* Les Huns fondent avec furie sur les Vandales, se débandent aussitôt, et périssent tous avec leur chef.

Proc. Vand. l. 1, c. 19, 25. Theoph. p. 164.

Les deux armées ignoroient également la défaite d'A matas et celle de Gibamond. Bélisaire, arrivé à un lieue et demie de Décime, trouva un terrain prop pour un campement; il y logea son infanterie, et ayan assemblé toutes les troupes, il leur parla en ces terme « Romains, et vous braves alliés, voici l'occasion d « montrer votre valeur. L'ennemi approche; notre flott « est éloignée; toutes nos ressources sont dans not « courage. Nous n'avons point de places de sûreté, poi « de remparts pour nous couvrir après une défaite; mai « si nous combattons aujourd'hui en gens de cœur, « guerre est terminée. Que de motifs doivent anim « notre confiance ! Nous avons pour nous la justic « l'Afrique est notre patrimoine : le ciel trahira-t-il n « entreprise si légitime ? Gélimer est un usurpateur c « vert du sang de ses rois. Quels efforts voudra fa « le soldat vandale pour un tyran qu'il déteste ? Dep « un siècle que nos ennemis ont envahi l'Afriq

;és dans une molle oisiveté, ils ont perdu l'ha-
e de la guerre; ils ne l'ont faite qu'aux Maures,
n fuyarde, aussi désarmée et aussi timide que
oupeaux. Vous, au contraire, toujours dans les
nes, vous n'avez cessé d'entretenir cette chaleur
iale qui décide du sort des combats. Ramassez
ırd'hui toutes les forces que vous avez tant de
employées contre les Perses, et ne doutez pas
ne victoire encore plus complète ne couronne vos
ts contre un ennemi beaucoup moins redou-
:. »

ès les avoir animés par ces paroles, il laissa l'in-
e dans le camp, et sortit à la tête de ses cava-
voulant reconnoître les forces de l'ennemi avant
livrer une bataille générale. Il fit prendre les de-
ux escadrons des peuples alliés, et suivit avec la ca-
: romaine. Les alliés, étant arrivés à Décime, virent
ıs par terre les douze Romains qu'Ammatas avoit
e cadavre d'Ammatas même, et, autour de lui,
ıes Vandales. Ayant appris des paysans du voisi-
ce qui s'étoit passé en ce lieu, ils ne savoient de
côté diriger leur route pour rejoindre Jean l'Ar-
:n. Comme ils jetoient les yeux de toutes parts, ils
ırent du côté du midi une nuée de poussière, au
le laquelle ils découvrirent bientôt toute la cava-
vandale. Ils envoyèrent en diligence en donner avis
isaire. Les uns vouloient, sans l'attendre, courir
ennemi; les autres représentoient que la partie
trop inégale. Pendant cette contestation, Gélimer
choit, et se trouvoit en présence. Il marchoit entre
alerie de Bélisaire et le corps des Huns, qui avoient
Gibamond; mais les coteaux qui les séparoient
oient empêchés de se voir les uns les autres. Au
u de la plaine s'élevoit une colline dont les alliés
omains et les Vandales vouloient également s'em-
, comme d'un poste avantageux, soit pour se re-

trancher, soit pour fondre sur l'ennemi. Les Vand
gagnèrent de vitesse, et tombant de là sur la cava
des alliés, ils l'enfoncèrent, et la mirent en déroute.
fuyards rencontrèrent, à une lieue de Décime, Vli
garde de Bélisaire, à la tête de huit cents cavaliers,
formoient l'avant-garde. Vliaris, au lieu de rallier
qui fuyoient, prit lui-même la fuite, et tous ensem
saisis d'épouvante, allèrent joindre le général. C'en
fait des Romains, si Gélimer, profitant de ce désor
eût alors attaqué Bélisaire, fort inférieur en force
dont les troupes étoient effrayées. Il pouvoit en
tourner vers Carthage, tailler en pièces les cavalier
Jean l'Arménien, dispersés dans la campagne, o
s'arrêtoient à dépouiller les morts, s'assurer de la vi
se rendre maître de la flotte romaine, qui n'en étoit
éloignée, et de toutes les munitions de l'armée. C
été ravir aux Romains et les moyens de subsister
Afrique, et l'espérance d'en sortir. Il ne fit rien d
qu'il devoit faire; mais, à la descente de la colline, ay
aperçu le cadavre de son frère, il s'abandonna aux reg
et aux pleurs, et perdit des momens si précieux à
rendre les honneurs funèbres. L'occasion de vaincre
échappa et ne revint plus. Bélisaire, ayant renco
les fuyards, les rallie, leur reproche leur lâcheté,
prend le succès de Jean l'Arménien, s'instruit de la
tuation des lieux et de l'état des ennemis, et, sans per
un moment, il court aux Vandales. Ceux-ci, mal en
dre, et plus occupés des funérailles que des dispositi
nécessaires pour un combat, ne tiennent pas co
cette attaque imprévue. Ils se débandent; il en périt
grand nombre, et la nuit seule mit fin au carn
Gélimer, aveuglé par la terreur, au lieu de se sau
à Carthage ou dans la Bizacène, prit la route de l
midie, fuyant jour et nuit, et ne s'arrêta que dans
plaines de Bule, à quatre journées de Carthage. Su
soir, Jean l'Aménien et les Huns se rendirent auprès

re; et, après avoir appris sa victoire, et raconté
èmes leurs succès, ils passèrent la nuit ensemble
: Décime dans la joie et dans le repos.
endemain, l'infanterie étant venue les joindre, ils
èrent tous vers Carthage, où ils arrivèrent à l'en-
e la nuit. Ils trouvèrent les portes ouvertes. Les
ns avoient illuminé toutes les rues : ils célébroient
ment heureux comme celui de leur délivrance,
que les Vandales éperdus se réfugioient dans les
, où, pâles de frayeur, ils tenoient les autels em-
s. Pour recevoir la flotte romaine qu'on commen-
découvrir, on retira la chaîne qui fermoit l'entrée
rt. Cependant Bélisaire ne voulut pas entrer pour
ıns la ville, soit par défiance de quelque trahison,
ı'il appréhendât qu'à la faveur des ténèbres les
s ne s'abandonnassent au pillage. Il passa la nuit
que distance, auprès d'une église de Saint-Cyprien.
t la veille de la fête de cet illustre martyr, qu'on
oit à Carthage avec grande solennité le quatorze
ptembre. Tandis qu'Ammatas étoit allé attaquer
omains à Décime, les prêtres ariens, établis en ce
epuis que les Vandales en étoient maîtres, se tenant
s de la victoire, avoient paré l'église de ses plus
ornemens pour la fête du lendemain. A la nou-
le la défaite des Vandales, ils avoient pris la fuite,
isaire trouva les catholiques déjà en possession de
e, et qui achevoient de tout préparer. Il posta des
s aux portes, et défendit aux soldats d'en appro-
Pendant cette nuit les prisonniers romains furent
és, sans être obligés d'attendre cette faveur de Bé-
:. Dans le palais voisin du port étoit un cachot
et profond, où le tyran tenoit enfermés plusieurs
hands romains, qu'il accusoit d'avoir excité l'em-
r à la guerre. Il avoit déjà prononcé leur sentence,
donné qu'on les réservât pour être mis à mort au
u de la pompe de son triomphe, lorsqu'il rentreroit

Proc. Vand. l. 1, c. 20, 21, 23.
Cod. l. 1, tit. 27, leg. 1.
Theoph. p. 164, 165, 166.
Glycas, p. 166.
Marc. ch

victorieux. Le concierge, instruit de l'arrivée des R maines, descendit au cachot; et, comme les prisonnie trembloient à sa vue, s'imaginant qu'il venoit les che cher pour les conduire au supplice : *Que me donnere vous*, leur dit-il, *si je vous rends la liberté ?* Tous r pondirent qu'ils étoient prêts à lui abandonner ce qu'i possédoient : *Eh bien !* ajouta-t-il, *je ne vous deman ni or ni argent ; jurez-moi seulement que, quand vo serez libres, vous vous intéresserez de tout votre po voir en ma faveur auprès de vos maîtres et des mie* En même temps, ayant ouvert une fenêtre, il leur f voir, à la clarté de la lune, les vaisseaux romains q entroient dans le port, et les mit en liberté.

Ces vaisseaux étoient ceux de Calonyme, qui, malg la défense de Bélisaire, venoient piller la ville. Voi comment la chose arriva. Calonyme, ne sachant rie de ce qui se passoit à terre, envoya au promontoire d Mercure pour en apprendre des nouvelles. Instruit d succès de Bélisaire, il continua sa route vers Cartha On n'en étoit qu'à sept lieues, lorsque Archelaüs fit je ter les ancres pour assembler le conseil, et délibérer su le parti qu'on devoit prendre. Il vouloit, selon les ordre du général, s'arrêter à trois lieues en-deçà de la ville et les gens de guerre étoient de son avis. Mais Calonym et les gens de mer représentoient *que tout ce parag n'avoit point d'abri, et qu'on étoit à la veille d'essuy la violente tempête nommée* la Cyprienne, *parce qu'el ne manquoit jamais de revenir tous les ans vers la fêt de saint Cyprien ; qu'il n'en échapperoit pas un se vaisseau*. Pour obéir à Bélisaire, autant qu'on le pou voit sans danger, on fut d'avis de ne point aller jusqu' Carthage, d'autant plus qu'on croyoit la chaîne enco tendue à l'entrée du port, qui d'ailleurs étoit trop pet pour contenir toute la flotte, mais de se mettre en sûret dans le port de l'Etang, à deux lieues de la ville. I arrivèrent sur le soir. La nuit étant venue, Calonyme

juelques vaisseaux, sans avoir égard aux ordres de
iire, cingla vers Carthage, entra dans le port
né pour lors *Mandracium*, descendit à terre avec
atelots bien armés, et, après avoir pillé les maga-
t les maisons voisines, il retourna, chargé de butin,
idre le reste de la flotte.

jour suivant Bélisaire fit débarquer les soldats
aisseaux, et, les ayant joints aux autres troupes, il
ha en ordre de bataille, crainte de quelque surprise.
t que d'entrer dans la ville, il fit faire halte, et re-
nta aux soldats *qu'ils étoient redevables de leurs
s à leur modération à l'égard des Africains; que
age étoit une ville romaine qui n'avoit subi que
orce le joug des Vandales; qu'elle avoit gémi sous
annie des barbares, et que c'étoit pour l'en délivrer
'empereur avoit entrepris la guerre; qu'ils devoient
erver la plus exacte discipline; que ce seroit une
lie criminelle de maltraiter des peuples qu'ils étoient
s mettre en liberté.* Il entra dans Carthage au milieu
'clamations, et marcha au palais, où il s'assit sur
ne de Gélimer. Les habitans, accourus en foule,
doient le général romain comme un ange tutélaire;
ibrassoient ses soldats; ils s'embrassoient les uns
itres en versant des larmes de joie; ils craignoient
e ne fût un songe. Tout respiroit la plus vive allé-
:. Mais ceux qui occupoient les maisons voisines
ort vinrent en grand nombre se plaindre au gé-
du pillage de la nuit précédente. Bélisaire fit venir
yme, et l'obligea de jurer qu'il feroit rapporter
ment et rendre aux propriétaires tout ce qui leur
été enlevé. Calonyme jura, et retint tout ce qu'il
Procope attribue a une punition divine l'accident
ii survint peu après son retour à Constantinople:
jure tomba en frénésie, et mourut en se déchirant
gue avec les dents.

ix jours avant l'arrivée de Bélisaire, [illegible]

les apprêts d'un grand festin, qui devoit couron
victoire de Gélimer. Le général, s'étant mis à tabl
ses principaux capitaines, se fit servir les mêmes vi
dans la même vaisselle, par les officiers du roi des
dales : spectacle frappant, qui faisoit sentir co
est caduque et passagère la propriété des possessio
maines. Le vainqueur fit connoître en ce jour
n'avoit pas moins de force pour contenir ses t
que pour vaincre les ennemis. Depuis la décaden
la discipline romaine, il sembloit impossible d'e
cher le désordre dans une ville où auroient seul
passé cinq cents soldats. L'armée entra dans Ca
comme elle seroit entrée dans Constantinople ; o
entendit pas une parole outrageante, pas une pl
Le commerce ne fut point interrompu ; les bou
demeurèrent ouvertes ; les officiers de la ville
buèrent tranquillement aux soldats des billets de
ment, et les soldats payèrent les vivres qu'ils voul
acheter. Bélisaire leur partagea les richesses qui f
trouvées dans le palais de Gélimer. Il donna par
sûreté aux Vandales qui s'étoient réfugiés dans les é
Aussitôt il s'occupa du rétablissement des mur
tellement ruinées, que la ville étoit hors d'état d
tenir un siége. Comme il payoit libéralement les ou
les brèches furent incontinent réparées, et les m
vironnés d'un fossé profond et d'une forte palissa
fut ainsi que les Romains rentrèrent dans Cart
quatre-vingt-quinze ans depuis qu'elle avoit été
par Genséric.

Gélimer n'avoit pas encore perdu toute espéra
engagea par argent les paysans africains à mas
les Romains qu'ils trouveroient dispersés dans le
pagnes, leur promettant une récompense pour c
tête qu'ils lui apporteroient. Ils en égorgèrent e
un assez grand nombre ; mais ce n'étoient que des
de l'armée, qui s'écartoient du camp pour pill

es voisins. Gélimer, croyant que c'étoient autant dats, paya ces têtes plus cher qu'elles ne valoient. es gardes de Bélisaire, nommé Diogène, échappa nger par sa bravoure. Envoyé avec vingt-deux iers pour reconnoître l'ennemi, il s'arrêta dans un au à deux journées de Carthage. Les habitans, ne ntant pas assez forts pour se rendre maîtres de cette e, en donnèrent avis à Gélimer, qui détacha sur-amp trois cents cavaliers, avec ordre de s'en saisir les lui amener. Diogène, qui savoit que les en-s étoient loin de là, s'étoit logé dans une métairie, reposoit tranquillement. Les Vandales, arrivés le jour, ne jugèrent pas à propos de forcer l'en- craignant de se méprendre dans un combat de , et de se tuer les uns les autres, tandis que l'en- leur échapperoit à la faveur de l'obscurité. Ainsi, tendant le jour, ils se contentèrent d'investir la on. Un Romain, réveillé plus tôt que les autres, dit un murmure et un cliquetis d'armes; et, de-t ce que c'étoit, il courut avertir Diogène et ses rades. Ils se lèvent en diligence, prennent leurs s, sellent leurs chevaux, et, s'étant rangés sans derrière la porte, ils l'ouvrent tout à coup, et s'é-nt au travers des gardes, se couvrant de leurs ron-s, et frappant à droite et à gauche à grands coups ques. Diogène sauva ainsi sa troupe, dont il ne t que deux cavaliers. Il reçut lui-même quatre ires, qui ne se trouvèrent pas mortelles.

possession de Carthage livroit aux Romains l'A- e entière, où Genséric n'avoit pas laissé une seule fortifiée. Bélisaire dépêcha Salomon pour instruire ereur de ces heureux succès. Dès le commencement guerre, Gélimer avoit fait demander du secours à dis, qui régnoit avec gloire en Espagne sur les oths. Ses députés, marchant à petites journées, rsèrent le détroit de Cadix, et se rendirent auprès

Proc. Van. l. 1, c. 24.

du prince, qui les reçut avec honneur. Il étoit dé
formé de l'état de l'Afrique par un vaisseau mar
parti de Carthage le jour même que les Roma
étoient entrés; mais il avoit tenu cette nouvelle s
Dans un grand repas qu'il donna aux députés,
demanda quelle étoit la situation de Gélimer. Ils a
laissé ce prince à la tête d'une belle armée, et ils
roient absolument tout ce qui s'étoit passé depu
départ. Ils répondirent que Gélimer étoit à la
d'écraser une misérable poignée de brigands ro
s'il n'étoit pas même déjà vainqueur. *Quel est a*
sujet qui vous amène? reprit Theudis. Comme
pliquoient qu'ils venoient lui proposer une allian
avantageuse aux Visigoths qu'aux Vandales: *Reto*
leur dit-il, *à Carthage, et informez-vous de l'état*
affaires. Ils prirent ce discours pour celui d'un h
ivre, dont les paroles ne méritoient pas d'être r
Mais le lendemain, ayant réitéré la même proposi
reçu la même réponse, ils commencèrent à c
qu'il ne fût arrivé quelque disgrâce à leur natio
pendant, bien éloignés de croire le mal aussi gra
l'étoit en effet, ils firent voile vers Carthage. A leu
dans le port ils furent arrêtés et conduits à Bé
qui, sans leur faire aucun mal, apprit de leur
tout le secret de leur ambassade.

Proc. Vand. l. 1, c. 25.

Le tyran, frustré de l'espérance qu'il avoit fon
le secours de Theudis, rassembla dans les pla
Bule tout ce qu'il put de Vandales et de Maures
ci n'étoient que des brigands sans chef et en petit n
Tous les princes de Mauritanie, de Numidie et d
cène avoient envoyé assurer Bélisaire de leur sour
et lui avoient promis des troupes. Plusieurs d'en
lui donnèrent même leurs enfans en otage, et vo
recevoir de lui les marques de la royauté. C'é
ancien usage que les princes maures ne prissent
lité de rois qu'après avoir reçu de l'empereur

une sorte d'investiture; et parce que, depuis la conquête, ils ne la tenoient que de la main des Vandales, ils ne se croyoient pas solidement établis. Ces ornemens étoient un sceptre d'argent doré, un diadème d'argent orné de bandelettes, un manteau blanc qui s'attachoit sur l'épaule droite avec une agrafe d'or, une tunique blanche, peinte de diverses figures, et des brodequins relevés en broderie d'or. Bélisaire envoya ces parures avec une somme d'argent à chacun de ces petits princes, qui passèrent sous la protection de l'empire. Cependant aucun d'eux ne lui fournit des troupes non plus qu'aux Vandales; ils gardèrent la neutralité, attendant la destruction totale de l'un des deux partis pour se déclarer en faveur de l'autre.

La nouvelle d'une si soudaine révolution n'arriva en Sardaigne qu'avec les lettres de Gélimer. Son frère Zazon, après la défaite et la mort de Godas, lui avoit écrit en ces termes: *L'usurpateur a subi la peine due à ses forfaits; nous sommes maîtres de l'île entière. Célébrez notre victoire par des fêtes. J'apprends que nos ennemis ont osé porter la guerre en Afrique: leur audace ne sera pas plus heureuse que n'a été celle de leurs pères.* Ceux qui furent chargés de cette lettre arrivèrent au port de Carthage sans nulle défiance. Ils furent bien surpris de se voir arrêtés et conduits devant Bélisaire, qui, après les avoir interrogés, les retint à Carthage sans leur faire aucun mauvais traitement. Cependant Gélimer, abattu par ses malheurs, résolut de rappeler Zazon, dont la valeur étoit célèbre, et dont il ignoroit encore les succès. Le Vandale chargé de sa dépêche trouva heureusement un vaisseau prêt à partir; et, étant arrivé à Carale, il remit à Zazon la lettre de son frère. « Ce n'est pas Godas (disoit Gélimer), c'est la colère « divine qui nous a enlevé la Sardaigne pour vous « séparer de nous, et pour détruire plus facilement la « maison de Genséric en lui ôtant le secours de votre

Proc. Vand. l. 1, c. 25. Theo. p. 16.

« valeur, et l'élite de nos guerriers. Votre départ a ren
« Justinien maître de l'Afrique. Nos désastres font bi
« sentir que le ciel avoit résolu notre perte. Bélisai
« n'est descendu qu'avec peu de troupes; mais le co
« rage des Vandales a disparu, et notre fortune e
« détruite. Ammatas et Gibamond ne sont plus; n
« villes, nos ports, Carthage et l'Afrique entière so
« aux ennemis. Les Vandales, insensibles à la pe
« de leurs biens, de leurs femmes et de leurs enfan
« paroissent s'être oubliés eux-mêmes. Il ne nous res
« que la plaine de Bule, où nous vous attendons comm
« notre dernière ressource. Laissez là le tyran, aba
« donnez-lui la Sardaigne; venez nous joindre avec v
« braves soldats. Quand le cœur est en danger, c'e
« tout perdre que de s'occuper à sauver les autres partie
« Venez, mon frère; en réunissant nos forces, nous ré
« parerons nos infortunes, ou nous les adoucirons en l
« partageant ensemble. » La lecture de cette lettre pé
nétra Zazon et ses Vandales d'une douleur aussi sensibl
qu'elle étoit imprévue. Ils s'efforcèrent néanmoins d
cacher leur affliction aux habitans de l'île, et ce n'étoi
qu'entre eux qu'ils donnoient un libre cours à leur
larmes. Après avoir mis ordre aux affaires de Sardaign
le plus promptement qu'il fut possible, ils s'embarquè-
rent, et arrivèrent en trois jours à la côte d'Afrique, su
les confins de la Numidie et de la Mauritanie. Ils mar-
chèrent de là vers la plaine de Bule, où ils se réuniren
au reste des troupes. Ce fut une douloureuse entrevue
et capable d'attendrir leurs ennemis mêmes. Gélimer e
Zazon se tenoient étroitement embrassés, et, s'arrosan
mutuellement de leurs larmes, ils ne s'exprimoient qu
par leurs gémissemens et leurs sanglots. Les Vandale
des deux armées s'abordèrent avec un empressement d
désespoir; attachés les uns sur les autres, et ne pouvan
se séparer, ils se rassasioient de la triste consolation d
se communiquer leur douleur. Le sentiment de leu

grâces présentes avoit absorbé tous les autres. Ils ne demandèrent rien, les uns de l'Afrique, les autres la Sardaigne; ils ne s'informoient ni de leurs femmes de leurs enfans, se persuadant que tout ce qu'ils ne voient plus étoit perdu pour eux.

Avec ces troupes réunies, Gélimer marcha vers Carge. Lorsqu'il fut proche de la ville, il fit couper quéduc, ouvrage d'une structure admirable. Etant meuré ce jour-là et le lendemain campé au pied des urs, quand il vit que l'ennemi s'y tenoit renfermé, s'éloigna, et partagea son armée sur toutes les avenues r couper la communication avec les campagnes et duire la ville par la famine. Voulant se concilier l'aftion des peuples, il défendit le pillage, ménageant habitans des environs comme ses sujets. Il espéroit elque trahison en sa faveur de la part des Carthainois, et même des soldats ariens qui se trouvoient dans l'armée de Bélisaire. Les Huns étoient mécontens; la érité de la discipline romaine s'accordoit mal avec ur caractère brutal et indocile. D'ailleurs ils ne servient qu'à regret en Afrique, où ils craignoient qu'on les laissât mourir, sans leur permettre de retourner ns leur pays. Gélimer profita de ces dispositions pour s corrompre. Leurs chefs, gagnés par des offres séduintes, promirent de tourner leurs armes contre les omains dès que le combat seroit engagé. Bélisaire, struit de ces menées secrètes, différa de livrer bataille squ'à ce qu'il eût achevé la réparation des murailles. l fit pendre un citoyen distingué, nommé Laurus, onvaincu de trahison. Cet exemple intimida les autres, t rompit les intelligences que l'ennemi entretenoit dans a ville. Le général romain sut si bien regagner les Huns ar ses caresses, par ses libéralités, par le vin qu'il leur it distribuer, et que cette nation aimoit passionnément, u'il les amena au point de lui avouer eux-mêmes leur léfiance, leur perfidie, et les promesses du roi des Van-

Proc. Vand. l. 2, c. 1. Theoph. p. 166.

dales. Il les rassura en leur promettant avec sermi
que, la guerre finie, il leur donneroit la liberté de r
tourner dans leur patrie avec leur butin. Les Huns ju
rent de leur part qu'ils le serviroient avec fidélité.

Proc. Vand. l. 2, c. 2. Gélimer entretenoit des espions dans Carthage. I
formé du peu de succès de ses intrigues, et désespéra
de réduire la ville par un blocus, il se détermina à livr
encore une bataille; et, pour y attirer l'ennemi, il a
camper à six lieues de là, dans un lieu nommé *Tri
mare*. Tous les Vandales que le désespoir n'avoit p
emportés dans l'intérieur de l'Afrique s'étoient ren
auprès de lui avec leurs familles; et son armée mont
à plus de cent mille hommes. Celle des Romains, qu
que près dix fois moins nombreuse, avoit conçu tant
confiance en son général, et tant de mépris pour l'
nemi, qu'elle souhaitoit ardemment d'en venir a
mains pour terminer la guerre. Bélisaire, aussi capa
d'enflammer le courage de ses soldats par son éloque
guerrière que par l'exemple de sa bravoure, les ay
harangués selon sa coutume, fit sortir de Carthage J
l'Arménien avec l'infanterie légère et toute la cavale
dont il ne réserva que cinq cents hommes. Il lui do
ordre d'inquiéter l'ennemi, et de le harceler par
escarmouches. Il partit lui-même le lendemain, et v
camper à deux ou trois lieues des Vandales. Pend
la nuit l'alarme fut grande dans le camp des Rom
pour une cause fort légère. La plupart des piques pl
tées en terre sembloient jeter des flammes, et le fer
roissoit embrasé. Ce prétendu prodige fut regardé, ap
l'événement du combat, comme un prognostic de v
toire; et, quelques années après, dans la guerre d'Ita
le même phénomène causa autant de joie qu'il a
causé d'inquiétude en Afrique.

Proc. Vand. l. 2, c. 23. Theoph. p. 166, 167. Le jour suivant Gélimer ordonna aux Vandales
rassembler au centre du camp, quoiqu'il ne fût pas
tranché, leurs familles et leurs équipages. Ensu



avoir encouragé ses soldats, il les fit défiler au
u des cris lamentables de leurs enfans et de leurs
es. Les Romains ne s'attendoient pas à combattre
r-là, et s'occupoient à préparer leur repas, quand
coureurs vinrent les avertir que les Vandales mar-
nt à eux. Entre les deux armées couloit un ruis-
au bord duquel Gélimer rangea ses troupes. Zazon
ıça au centre; les Maures faisoient l'arrière-garde.
ner, courant au travers des rangs, exhortoit ses
à bien faire : il leur avoit déjà donné ordre de ne
vir que de leurs épées, sans faire usage des armes
t. Les Romains, exercés par Bélisaire à faire avec
sion et promptitude toutes les évolutions, furent
ôt en bataille. A l'aile gauche étoit la cavalerie des
,à la droite la cavalerie romaine. Au centre, autour
enseigne générale, étoit un corps de cavalerie d'élite
les gardes de Bélisaire, sous les ordres de Jean
nénien. Les Huns, selon leur usage, formoient un
de réserve. Bélisaire conduisoit l'infanterie, qui
osoit l'arrière-garde avec cinq cents cavaliers.
me elle marchoit plus lentement, il en détacha les
iers, et vint lui-même à leur tête joindre le reste
cavalerie, qui courut aussitôt à l'ennemi. Ils n'é-
t plus séparés que par le ruisseau, lorsque Jean
nénien, à la tête d'un escadron, le passa par ordre
élisaire, et alla charger le centre de l'armée van-
Zazon le reçut avec vigueur, et l'obligea de repas-
ruisseau sans oser le franchir lui-même. Jean
t à la charge avec un corps plus nombreux, et
ncore repoussé. Enfin, ayant pris avec lui l'enseigne
rale, et se faisant suivre de tous les gardes de Béli-
, il se lança une troisième fois avec tant de furie,
oussant de grands cris, que les Vandales, malgré les
vigoureux efforts, ne purent faire plier cette troupe
ncible. Les plus braves y périrent, et Zazon avec
Dans ce moment toute la cavalerie de Bélisaire



s'étant ébranlée, franchit le ruisseau et charge[a les] ennemis. Le centre étant enfoncé et rompu, les d[eux] ailes, qui pouvoient aisément envelopper un si p[etit] nombre de cavaliers, ne songèrent qu'à la fuite. [Les] Huns se joignirent au reste de la cavalerie pour tai[ller] en pièces les fuyards. Mais la poursuite ne fut [pas] longue; les vaincus eurent bientôt regagné leur ca[mp], où Bélisaire ne jugea pas à propos de les attaquer, [son] infanterie n'étant pas encore arrivée. En l'attend[ant], les vainqueurs dépouillèrent les morts qu'ils voyo[ient] couverts de riches armures. Cette bataille, qui déc[ida] en un moment du sort des Vandales, ne coûta [que] cinquante hommes aux Romains et huit cents aux b[ar]bares. Une perte si légère causa la déroute d'une arm[ée] de cent mille hommes; et, ce qui tient encore du pro[dige], c'est que Bélisaire remporta cette grande victo[ire] avec sa seule cavalerie, qui n'étoit que de six mi[lle] hommes. Ce récit paroîtroit fabuleux, s'il n'étoit atte[sté] par un historien intelligent et témoin oculaire. On pe[ut] dire à la vérité que les Vandales portoient d'avance da[ns] le cœur la fuite et l'épouvante, et que la terreur [du] nom de Bélisaire, la valeur de Jean l'Arménien et [la] mort de Zazon ne firent qu'achever leur défaite. Mais malgré ces raisons, on ne peut s'empêcher de conclu[re] que Gélimer étoit un très-mauvais général. Ce fut Bé[li]lisaire qui, le premier depuis Jule César, rendit au[x] Romains l'habitude de vaincre des ennemis très-supé[rieurs] rieurs en nombre.

L'infanterie arriva lorsqu'il étoit déjà tard, et Béli[saire] saire marcha sur-le-champ avec toutes ses troupes ve[rs] le camp ennemi. Dès que Gélimer en fut averti, il saut[a] sur son cheval, et, sans dire une parole, sans laisser au[cun] cun ordre, il s'enfuit à toute bride, et prit la route d[e] Numidie, n'étant suivi que d'un petit nombre de s[es] parens et de ses domestiques. Les Vandales ne s'aper[çurent] çurent pas d'abord de sa fuite; mais le bruit s'en étai[t]

[redacted]

aandu, ce ne fut plus parmi eux que désordre et que multe. Ils se précipitent en foule par toutes les portes, andonnant leurs richesses et les personnes qui leur nt les plus chères, et qui ne peuvent les suivre que r leurs cris déplorables. Toute la plaine est remplie hommes, de chevaux, d'enfans, de femmes, de yards et de désespérés. Les Romains s'emparent du mp, et courent à la poursuite, massacrant les hommes, enlevant les femmes et les enfans. Le butin fut immense. Les dépouilles de l'Italie, de la Sicile et de la irèce tant de fois pillées par Genséric; celles de Carthage et de toute l'Afrique; l'or et l'argent entassés pendant un siècle par une nation avare, dans un pays qui, ns avoir besoin de marchandises étrangères, nourrissait par sa fertilité inépuisable les nations voisines, tant le trésors accumulés furent la proie des vainqueurs. Cette dernière bataille se donna vers le milieu de décembre, trois mois depuis l'entrée de Bélisaire dans Carthage.

Ce général passa la nuit dans une grande inquiétude. Une bonne partie des troupes étoit hors du camp; il craignoit que les ennemis ne revinssent de leur épouvante, et ne fissent payer bien cher aux Romains la joie de la victoire. Dans le désordre où se trouvoient les vainqueurs, un corps de cinq à six mille hommes auroit suffi our les tailler en pièces. Dispersés de toutes parts, seuls n deux ou trois ensemble, ils s'enfonçoient dans les rêts, fouilloient les grottes et les cavernes, dans l'espérance d'y trouver quelque fuyard ou quelque trésor. nivrés de leur bonheur, éblouis de la beauté de leurs risonnières, ils sembloient avoir oublié leur général et ur armée, et ne songeoient qu'à retourner à Carthage our y jouir de leur nouvelle prospérité. Une fortune e quelques momens les rendoit déjà presque semblables ux Vandales. Dès que le jour parut, Bélisaire monta ır un tertre au bord du chemin. De là, à mesure qu'il

Proc. Vand. l. 2, c. 4. Theoph. p. 167, 168.

tier aux Vandales qui se seroient réfugiés dans l
des environs, et de les conduire à la ville p
garder jusqu'à son retour. Il parcourut en pers
campagnes avec ce qu'il avoit rassemblé de trou
surant les Vandales qu'il rencontroit, et leur
parole qu'il ne leur seroit fait aucun mal. Les é
villages en étoient remplies; on se contentoit de
armer, et de les envoyer à Carthage sous bonn
par bandes séparées, de crainte qu'étant en tr
nombre, ils ne se portassent à quelque violen
avoir donné ordre à tout, il marcha lui-même
gence avec une partie de ses troupes pour aller
Gélimer.

Il y avoit déjà cinq jours que Jean l'Arméni
suivoit sans relâche ce prince fugitif, et il étoit
l'atteindre, lorsqu'un funeste accident le pri
gloire que son éclatante valeur avoit bien mérité
les officiers qui l'accompagnoient étoit Vliaris,
Bélisaire, homme de cœur et d'une force de corps
dinaire, mais déréglé dans ses mœurs et fort ad
vin. Le sixième jour, Vliaris, déjà ivre au leve
leil, courroit derrière Jean l'Arménien, et voul

sitôt, arrosa le tombeau de ses larmes, le fit décorer ec magnificence, et, pour l'entretien de ce monument, y assigna une rente annuelle. Toute l'armée pleura généreux guerrier; il fut regretté des Carthaginois imes, aussi charmés de sa bonté et de sa douceur que Romains l'étoient de sa grandeur d'âme et de son urage. Bélisaire vouloit faire punir Vliaris qui s'étoit uvé dans une église; les cavaliers calmèrent sa colère lui protestant que Jean leur avoit fait promettre avec ment qu'ils demanderoient grâce pour ce malheureux ficier, qui n'avoit failli que par imprudence.

Ce retardement sauva Gélimer. Bélisaire arriva à ppone, à dix journées de Carthage, apprit que ce ince avoit gagné le mont Pappuas, où il étoit en reté. C'est une montagne escarpée et presque inacces-ble, à l'extrémité de la Numidie. Sur la croupe s'éle-oit une ville ancienne, nommée Médène, habitée par s Maures alliés de Gélimer, qui s'y renferma avec sa ite. Bélisaire, ne voulant pas demeurer long-temps oigné de Carthage, où sa présence étoit nécessaire, nna commission à Pharas de tenir la montagne blo-uée pendant l'hiver, et d'en garder si bien les accès, ue Gélimer ne pût ni échapper, ni recevoir de vivres; e que Pharas exécuta fidèlement. C'étoit un Hérule race royale, homme actif, vigilant, exempt des vices 'on reprochoit à sa nation. Il eut soin de choisir des ldats semblables à lui. Bélisaire trouva dans Hippone n grand nombre de Vandales des plus distingués, qui 'étoient retirés dans des asiles. Ils en sortirent sur sa role, et furent envoyés à Carthage pour y être gardés usqu'à son retour.

Le bonheur qui accompagnoit partout Bélisaire lui mit alors entre les mains les trésors que Gélimer s'étoit réservés comme une dernière ressource. Dès le commen-cement de la guerre, ce prince avoit confié ce qu'il possédoit de plus précieux à Boniface, son secrétaire,

dont il connoissoit la fidélité. Il l... t envoyé à H...
pone, avec ordre de se retirer en I... gne auprè...
Theudis, si la fortune se ... contraire aux V...
dales. C'étoit l'asile qu'il avoit choisi pour lui-mê...
Tant que les affaires des Vandales ne furent pas dé...
pérées, Boniface demeura dans Hippone; mais, aprè...
bataille de Tricamare, il s'embarqua, et fit voile p...
l'Espagne. Un vent impétueux l'ayant rejeté dan...
port, il obtint des matelots, à force de prières et de p...
messes, qu'ils feroient tous leurs efforts pour gag...
soit une île, soit quelque côte du continent : mais la te...
pête rendant la mer impraticable, il crut reconnoîtr...
main de Dieu qui vouloit livrer aux Romains to...
les richesses des Vandales. Il jeta l'ancre, et se tint à...
rade avec un grand danger. Lorsqu'il eut apprit l'a...
vée du général romain, il lui envoya un de ses gens p...
lui offrir les trésors dont il étoit dépositaire, à con...
tion qu'on lui laisseroit tout ce qui lui appartenoit. B...
lisaire l'ayant promis avec serment, la chose fut sur-l...
champ exécutée. Mais Boniface, si fidèle aux intentio...
de la Providence, ne se fit aucun scrupule de s'appro...
prier une bonne partie de ce qu'elle abandonnoit au...
Romains.

An. 534. *Proc. Vand. l.* 2, *c.* 5. *Theoph. p.* 168, 169. *Zon. l.* 2, *p.* 66.

De retour à Carthage, Bélisaire déclara que les pri...
sonniers feroient voile pour Constantinople au com...
mencement du printemps. Il fit en même temps parti...
divers corps de troupes, pour remettre l'empire en pos...
session de ce que les Vandales lui avoient enlevé. Comm...
les habitans de la Sardaigne doutoient encore de la dé...
faite de Gélimer, et refusoient de se soumettre aux Ro...
mains, de peur d'éprouver le ressentiment des barba...
res, il y envoya Cyrille avec la tête de Zazon, et l...
commanda de passer ensuite en Corse, pour rédui...
cette île à l'obéissance. Cyrille ne rencontra aucun ob...
tacle dans cette double expédition. Jean, à la tête d'un...
cohorte qu'il commandoit, fut envoyé à Césarée d...

[redacted]

uritanie, ville maritime, grande et peuplée, à trente rnées de Carthage. Un autre officier, qui portoit le me nom, marcha jusqu'au détroit de Cadix, et s'empa de la forteresse, nommée alors *Septum*, aujourmi Ceuta, bâtie autrefois par les Romains au bord détroit. Apollinaire fut chargé du recouvrement de ijorque, Minorque et Ebuse, maintenant Yvice. Cet icier, né en Italie, ayant été transporté fort jeune en rique, s'étoit avancé à la cour d'Hildéric. Lorsque ce ince eut été détrôné et mis dans les fers, Apollinaire : un de ceux qui allèrent implorer la protection de stinien en sa faveur. Il repassa en Afrique à la suite Bélisaire, et se signala dans toutes les rencontres. La nfiance qu'il avoit méritée lui fit donner le gouvernement de ces îles. Bélisaire envoya aussi un corps de upes dans la Tripolitaine, pour secourir Pudentius Tattimuth contre les Maures qui les fatiguoient par s attaques continuelles.

Il survint alors un différend entre les Romains et les oths. Nous avons déjà rapporté que le grand Théoric, en mariant sa sœur Amalfride à Trasamond, lui oit donné en dot la ville de Lilybée en Sicile. Cette ace importante étoit restée entre les mains d'Hildéric, ême après la mort d'Amalfride, qu'on le soupçonnoit ivoir fait périr, et les Goths n'en avoient point disté le domaine à Gélimer. Mais après sa défaite ils s'en irent en possession, et refusèrent de la rendre au comissaire de Bélisaire. Ce général écrivit en Sicile aux mmandans des Goths *que ce refus étoit une déclaran de guerre; qu'ils agissoient contre les intérêts, et ns doute contre les intentions de leur maître, qui oit recherché avec empressement l'amitié de l'empereur; e c'étoit une injustice criante de refuser à Justinien qu'on avoit laissé sans contestation à Gélimer. Je uhaite*, ajoutoit-t-il, *que les Goths ne donnent jamais l'empereur l'occasion de réveiller des querelles heureu-*

sement assoupies ; mais si vous us stinez à maintenir dans cette nouvelle invasi v us devez craindre qu'on ne répète sur vous à m armée, non seulement Lilybée, mais aussi tout ce que vous avez précédemment usurpé. Cette lettre ayant été remise entre les mains d'Amalasonte, les G hs répondirent, par ordre de cette sage princesse *qu'ils étoient bien éloignés de vouloir offenser l'empereur, dont ils savoient que la bienveillance étoit précieuse à leur prince ; mais que la Sicile entière étoit sans exception du domaine des Goths ; que, si Théodoric en avoit cédé quelque place aux Vandales, une pareille concessi n n'avoit pas chez eux force de loi, leurs princes n'ét pas en droit d'aliéner aucune portion des dépen nces de leur couronne ; que Bélisaire feroit justice, s'il consentoit à terminer ce différend par les voies n les entre deux peuples amis ; que, pour eux, ils s'en r porteroient au jugement de Justinien, et qu'ils s'y conformeroient de bon cœur ; qu'ils souhaitoient à leur tour que le général romain voulût bien ne rien précipi r, mais attendre la décision de son souverain.* Bélisaire se rendit à une proposition si raisonnable, et en instruisit l'empereur.

Proc. Vand. l. 2, c. 6. Theop. p. 168. Pendant ce temps-là Pharas, qui tenoit Gélimer assiégé, s'ennuyant de passer l'hiver au pied d'une montagne stérile, essaya de s'en rendre maître. Il fit prendre les armes à ses soldats, et monta lui-même à leur tête. Mais les Maures, favorisés par la pente du terrain, les ayant repoussés avec perte de cent dix hommes, ils regagnèrent leur poste, et Pharas se contenta désormais d'établir de bonnes gardes pour fermer tous les passages. Gélimer, avec ses neveux et les fidèles compagnons de ses infortunes, se trouvoit réduit à d'affreuses extrémités. Les Vandales étoient alors la nation du monde la plus voluptueuse, et les Maures la plus misérable. Ceux-ci, renfermés dans des huttes étroites, où l'on respiroit à peine, ne connoissoient même aucun des préservatifs

[redacted]

par les hommes contre l'inclémence des saisons. ient d'autre lit que la terre; c'étoit être riche pouvoir étendre la peau d'un animal avec son iverts d'une tunique rude et grossière, et d'un de même étoffe, ils ignoroient l'usage du pain, des autres alimens que prépare l'industrie des Le pays ne leur fournissoit que du seigle et de i'ils broyoient avec les dents, sans le moudre re cuire. Gélimer et ses compagnons succom-ix horreurs d'une vie si sauvage; ils ne sou-que la mort, et ne regardoient plus la captivité e dernier des maux.

;, instruit de leur désespoir, écrivit ainsi à : « Prince, je suis barbare comme vous, et je ;u d'autres leçons que celles de la nature; c'est i me dicte ce que je vais vous écrire. Est-il ossible que vous vous soyez plongé, vous et amille, dans cet abîme de misères au lieu de umettre à votre vainqueur? Vous chérissez la, direz-vous sans doute, et vous êtes résolu de uffrir pour conserver un bien si précieux : mais ioi, Gélimer; n'êtes-vous pas actuellement es-e la plus vile et de la plus misérable nation de ? Ne vaudroit-il pas mieux mendier chez les ns que d'être roi des Maures et souverain du 'appuas? Il est donc honteux, selon vous, d'obéir rince auquel obéit Bélisaire? Revenez de cette Je suis né prince, et je me fais gloire de servir reur. Je sais que le dessein de Justinien est de mbler d'honneurs, de vous donner de grandes t beaucoup d'argent : Bélisaire vous sera garant avantages. Peut-être pensez-vous qu'étant e, vous êtes né pour supporter avec patience caprices de la fortune; mais si Dieu vous offre source, pourquoi la refuser? Les faveurs de la ne sont-elles pas faites pour les hommes aussi-

« bien que ses rigueurs ? Etourdi coups si rud
« vous n'êtes peut-être pas en état de prendre conseil
« vous-même : suivez le mien ; consentez à être heure
« et ne vous faites pas plus de mal que l'ennemi
« voulu vous en faire. » Gélimer ne put lire cette le
sans la tremper de ses larmes. Il répondit en ces ter
« Je vous remercie de votre conseil ; mais je ne puis
« résoudre à me rendre l'esclave d'un injuste agres
« Si le ciel étoit disposé à m'écouter, je le prierois
« me mettre en état de me venger d'un homme q
« sans avoir reçu de ma part aucune injure, ni de
« ni de parole, m'a poursuivi par une guerre cru
« Il m'envoie je ne sais d'où un Bélisaire pour
« vorer mes états et me déchirer moi-même. Il
« prince, il est homme comme moi ; qu'il sache q
« peut devenir comme moi la victime de l'infortu
« Je ne puis en écrire davantage ; le poids de mes m
« heurs m'accable l'esprit. Adieu, cher Pharas ; envoyé
« moi, je vous en supplie, une guitare, un pain et u
« éponge. » Ces derniers mots sembloient une énigm
à Pharas, jusqu'à ce que le porteur de la lettre lui e
rendu raison d'une demande si singulière : « Gélime
« (dit-il) demande du pain, parce qu'il n'en a ni goû
« ni même vu depuis qu'il est chez les Maures : il
« besoin d'une éponge pour nettoyer ses yeux, enfl
« par l'habitude des larmes jointe à la saleté de son h
« bitation : il aime à toucher la guitare, et, aya
« composé une chanson pour adoucir ses malheurs,
« désireroit l'accompagner de cet instrument. » Phara
attendri de cette triste peinture, lui envoya ce qu'il de
mandoit, et n'en fut pas moins attentif à garder tout
les avenues.

Proc. Vand. l. 1, c. 25 ; et l. 2, c. 7. Theoph. p. 168.

Il y avoit trois mois que Gélimer étoit enfermé
l'hiver approchoit de sa fin, et les maux de ce prin
et de sa famille croissoient de jour en jour. Agité d
continuelles alarmes, il croyoit à tous momens entend

Romains qui grimpoient sur les roches ; ses neveux piroient autour de lui de faim et de misère. Ce qui toucha le plus sensiblement, fut de voir un des en-s de sa sœur, et un jeune Maure des plus misérables, battre ensemble à outrance, et se prendre à la gorge ur s'arracher de la bouche un méchant gâteau d'orge rasé, à demi-cuit, tout brûlant et plein de cendres. e déplorable spectacle acheva de le dompter. Il manda Pharas qu'il étoit prêt à se mettre entre ses mains, Bélisaire se rendoit caution des promesses de son lieu-ant. Pharas fit porter cette lettre à Bélisaire, le priant lui envoyer ses ordres. Le général, qui souhaitôit ar-mment de conduire à l'empereur cet illustre prison-ier, fut ravi de joie, et dépêcha Cyprien pour porter role à Gélimer, que non-seulement on lui conserveroit vie, ainsi qu'à toute sa suite, mais même qu'il seroit raité avec honneur. Cyprien se rendit avec Pharas au ied de la montagne, où Gélimer les vint trouver; et, r la parole qui lui fut donnée avec serment, il partit vec eux pour Carthage.

A la vue de sa capitale, à laquelle la réparation des murs et des travaux avoit donné une face toute nou-velle, Gélimer ne put s'empêcher d'admirer l'intelli-gence et l'activité des Romains, et d'imputer ses mal-heurs à sa négligence. Bélisaire le reçut dans le faubourg d'Aclas, où ce général avoit choisi sa demeure. En l'abordant, le roi prisonnier fit un grand éclat de rire, que les Romains attribuoient à l'égarement de son esprit, ébranlé sans doute par les violentes secousses de sa mauvaise fortune. Mais les amis de Gélimer préten-doient, par une interprétation forcée, que c'étoit le ris d'un Démocrite ; et que ce prince, issu de race royale, roi lui-même, nourri dans la splendeur et dans l'opulence, ensuite vaincu, fugitif, accablé de misère, enfin captif, jugeoit avec raison que toutes les grandeurs et les fortunes humaines n'étoient dignes que de risée.

Bé savo à Ji il tenoit Gélim
, et la de le condu
C e. En dant la réponse de l'empe
il gar : les autres Vandales, do
n le i par un traitement très-h
le. Ce p e n oit joui que trois ans du fru
t .

Proc. Vand. l. 2, c. 8. Idem anecd. c. 18. Theoph. p. 169.

C'e été Fi érêt l'empire que Bélisaire
meu Afriq long-temps pour affermi
ce né for l' sance les nations inquièt
tur M établir une forme égale
ce aux sujets dans l'admini
ti po , que ce génie supérieur n'entendoi
moins q la guerre. valeur héroïque, qui le fi
redouter étrangers; douceur et son équité i
ruptible, qui lui co lioit l'affection des peu
auroient épargné sans ute à l'Afrique les déso
les rébellions, les rivalit funestes, qui furent les
tumultueuses d'une si p isible conquête; mais l'e
toujours ardente à se venger du mérite qui la déses
priva l'empire de cet avantage. Justinien étoit o
d'un nombreux essaim de ces courtisans oisifs,
craignant une comparaison peu honorable pour
font leur étude d'empoisonner les succès, lorsqu'ils
pu les traverser. Quelques officiers de Bélisaire,
telligence avec eux, mandèrent à la cour que leur gé
songeoit à se faire en Afrique un état indépen
Justinien, soit qu'il rendît justice à ce vertueux
taine, soit par politique, tint ce rapport secret
pêcha Salomon pour offrir à Bélisaire le choix de re
à Constantinople avec ses prisonniers, ou de les en
et de demeurer en Afrique. Bélisaire n'avoit gar
balancer sur le parti qu'il devoit prendre. Un h
heureux l'avoit instruit de la malignité de ses env
Les ennemis qu'il avoit entre ses officiers avoient
deux lettres à la cour, et fait partir deux messager

différens vaisseaux, pour mieux assurer le message. Cette précaution leur fut utile ; et plus encore à Bélisaire. L'un des deux émissaires parvint à Constantinople ; l'autre, ayant donné lieu à quelque soupçon, fut arrêté dans le port de Carthage ; et, se voyant pris, il livra le paquet dont il étoit chargé, et révéla toute l'intrigue. La découverte d'une trame si noire excitoit Bélisaire à retourner au plus tôt à la cour, pour déconcerter la calomnie et confondre ses ennemis.

Dès que Salomon lui eut apporté la permission de Justinien, il donna ordre d'équiper la flotte, distribua les troupes en divers quartiers, et régla le gouvernement militaire conformément aux ordres qu'il recevoit de l'empereur : nous en donnerons le détail dans la suite. Après ces dispositions, il fit monter sur la flotte Gélimer avec les autres prisonniers vandales, et s'embarqua lui-même avec ses gardes et les Huns, selon la parole qu'il leur avoit donnée. Il n'étoit pas encore sorti du port, qu'on sentit évidemment que la présence de ce grand capitaine étoit un puissant contre-poids pour maintenir le repos de l'Afrique. Le bruit se répandit à Carthage que les Maures s'étoient soulevés. Cette nation perfide n'étoit retenue ni par les liens sacrés du serment, ni par la crainte de perdre leurs otages, qu'ils sacrifioient sans regret, fussent-ils les fils ou les frères de leurs rois. Ils ne restoient en paix qu'autant qu'ils voyoient le vainqueur sur leur frontière. Le nom de Bélisaire les avoit contenus jusqu'alors. Dès qu'ils apprirent que son départ étoit résolu, ils coururent aux armes, et commencèrent leurs ravages, égorgeant les hommes, traînant les femmes et leurs enfans en esclavage. Ce n'étoit dans tout le pays que trouble et désolation. Les soldats romains, postés sur les frontières, n'étoient ni en assez grand nombre, ni assez bien pourvus d'armes et de chevaux pour arrêter ou pour atteindre des brigands déterminés, qui, sans cesse à cheval, après

avoir llé les campa[illegible] : les habit[illegible]
dispar[illegible] ient avec leur n[illegible] er porter [illegible]
leurs l'[illegible] . Bélisaire apprit ces désor[illegible]
dans le q[illegible] la [illegible]te appareilloit ; et, ne p[illegible]
vant [illegible] dé[illegible]rt, il fit débarquer Salom[illegible]
qu'il cha[illegible] la[illegible] du pays. Il lui laissa ses [illegible]
braves o[illegible], la grande partie de ses gard[illegible]
qui form[illegible]t un cor[illegible] [illegible]outable et renommé po[illegible]
valeur. Peu de tem[illegible]s, Justinien envoya à [illegible]
lomon un renfort c[illegible]le commandé par Théod[illegible]
de Cappadoce et [illegible]r Ild[illegible]r.

Proc. Vand. l. 2, c. 9. Idem ædif. l. 1, c. 10. Theoph. p. 169, 170. Malela, p. 77. Cedr. p. 170. Jorn. succes. Anastas. p. 61. Zon. t. 2, p. 66. Manas. p. 65. Glycas, p. 266.

Bélisaire fut reçu à C[illegible]antinople avec une joie p[illegible] portionnée à la gra[illegible] ses exploits. L'envie fut [illegible] duite au silence, et Justi[illegible]n, dont il étendoit l'empi[illegible] le combla d'honneurs. L'[illegible]miration publique se pa[illegible] geoit entre Bélisaire et Gélimer : dans l'un on conte[illegible] ploit le modèle de la pl[illegible] haute valeur, de la sage[illegible] dans le conseil, de la pr[illegible]ptitude dans l'exécution, [illegible] la modestie dans lès plus [illegible]illans succès ; on voyoit da[illegible] l'autre un exemple éclatant de la fragilité des trôn[illegible] les mieux affermis. Le vainqueur et le vaincu portoien[illegible] également l'empreinte de la puissance divine, qui avoi[illegible] rendu Bélisaire, à la tête de seize mille hommes, supé[illegible] rieur à Gélimer, soutenu de cent soixante mille : c'é[illegible] toit le nombre des Vandales qui portoient les armes e[illegible] Afrique au temps de la descente de Bélisaire. On pe[illegible] même dire que cette glorieuse conquête fut l'ouvrage d[illegible] six mille hommes de cavalerie, puisque Bélisaire ne f[illegible] aucun usage de son infanterie dans les deux bataill[illegible] de Décime et de Tricamare. Pour couronner de si grand[illegible] exploits, Justinien renouvela un honneur qui, depuis l[illegible] règne d'Auguste, étoit réservé aux empereurs, et à leu[illegible] enfans. Il décerna le triomphe à Bélisaire. Ce général entouré de sa garde, traversa la ville depuis sa maiso[illegible] jusqu'au Cirque, où l'attendoit l'empereur assis sur u[illegible] trône élevé. Il marchoit à pied ; mais tout le reste de l[illegible]

pompe ressembloit à celle des anciens triomphes. On portoit devant lui les dépouilles des rois vandales, des vases d'or et d'argent, des armes, des couronnes, des meubles précieux, des robes de pourpre semées de perles et de pierreries, sept grandes corbeilles remplies de monnoies d'or, et le livre des Evangiles tout brillant d'or et de diamans. C'étoient en grande partie les richesses que Genséric avoit enlevées dans le pillage de Rome. Les vases du temple de Jérusalem attiroient surtout les regards. Un Juif qui les considéroit, s'adressant à un des officiers de l'empereur : *Ne prétendez pas*, lui dit-il, *garder ces trésors dans le palais de Constantinople ; ils ne peuvent être conservés que dans le lieu où les plaça notre roi Salomon. C'est leur enlèvement sacrilége qui a causé autrefois le pillage de Rome, et depuis peu celui du palais des rois vandales.* Ces paroles, rapportées à Justinien, lui firent craindre de retenir ces redoutables dépouilles ; il les envoya aux églises de Jérusalem.

A la suite de Bélisaire marchoient les prisonniers, et à leur tête Gélimer, vêtu d'une robe de pourpre, environné de ses parens, et suivi des autres Vandales, dont on avoit choisi les plus grands et les mieux faits. Lorsque le roi captif entra dans le Cirque, et qu'il vit devant lui l'empereur, à droite et à gauche une foule immense que la curiosité avoit attirée, alors, plongé dans une réflexion profonde sur l'état présent de sa fortune, sans laisser échapper une larme ni un soupir, il répéta plusieurs fois ces paroles de l'Ecclésiaste : *Vanité des vanités, tout est vanité.* Dès qu'il fut arrivé aux degrés du trône, on lui ôta sa robe de pourpre, et on l'obligea de se prosterner aux pieds de l'empereur, et d'en faire autant devant l'impératrice. Bélisaire, par un effet de sa bonté naturelle, plus attendri du sort de son prisonnier qu'enorgueilli de sa propre gloire, voulut bien le consoler de son humiliation en se prosternant avec

lui. Justinien et T e lèr le riches
filles d'Hildéric, et to Eudocie,
de Valentinien, et fer le l'Hunéric. Pour acquitt
parole de Bélisaire, donnèrent à Gélimer un g
domaine en Galatie, il vécut dans l'abondance
sa famille; il auroit été s au rang des patrices,
n'eût refusé de ren l'arianisme. Le triomph
Bélisaire étoit le prem 'on eût vu à Constanti
Il triompha de nouveau commencement de l'a
suivante lorsqu'il prit ossession du consulat. Il
porté au sénat dans la chaise curule sur les épaules
prisonniers; et, dans le chemin, il jeta au peuple
grande partie du butin qu'il avoit apporté d'Afri
des vases d'argent, des ceintures d'or, et d'autres
pouilles précieuses. Mais le plus grand honneur que
tinien fit à Bélisaire, fut de le représenter sur le rev
de ses monnoies avec ces mots : *Bélisaire, la gloire*
Romains. Toute l'histoire de cette guerre, ainsi que
pompe du triomphe, furent peintes en mosaïque d
le vestibule du palais.

Proc. l. 1, c. 22. C'est ainsi que l'Afrique rentra au pouvoir de l'em pire cent sept ans après que Genséric y eut transpo sa nation. Cette importante conquête ne coûta que tro mois, à compter depuis le débarquement de Bélisai jusqu'à la dernière défaite de Gélimer. Il fallut quator ans aux autres généraux pour l'assurer. Dans ce long in tervalle, la paix fut souvent troublée par les séditio des soldats, qu'ils ne pouvoient contenir, et par les in cursions des Maures, qui ne craignoient que Bélisair La tranquillité ne subsista qu'environ cent ans jusqu'à l'invasion des Sarrasins. Les prisonniers amenés à Con stantinople se trouvoient en grand nombre; pour leu ôter l'espérance de retourner dans leur pays, Justinie en composa cinq corps de cavalerie, qu'il envoya e Orient. La plupart des autres Vandales avoient péri dan les combats. Ceux qui restoient, s'étant dispersés dan

[redacted]

'erses contrées de l'Afrique, furent exterminés par ıures, ou se mêlèrent avec eux, en sorte que cette ıtion rapide anéantit en Afrique jusqu'au nom des ales. C'eût été alors l'occasion de retourner dans anciennes demeures en Germanie; mais ils man-nt de vaisseaux pour repasser en Europe; et d'ail-ils n'y auroient plus retrouvé les descendans de ceux Godigiscle avoit laissés en Bohème pour garder et 'er les terres de leurs compatriotes, qui pourroient s'y réfugier en cas d'infortune. Cette partie de ıation avoit été détruite depuis ce temps-là par les s barbares. C'est un trait digne de mémoire que ıne foi de ces Vandales sédentaires à l'égard de leurs rades, séparés d'eux par une si vaste étendue de ; et de mers. Lorsqu'ils apprirent que Genséric étoit 'e de l'Afrique, ils lui envoyèrent des députés pour iciter de ses glorieux succès, et pour lui demander ême temps la propriété des terres dont ils n'étoient es gardiens, et qui devenoient inutiles aux Van-établis dans un climat plus doux et plus fertile. éric et ses principaux officiers étoient disposés à accorder leur demande, lorsqu'un vieillard, des ıobles de la nation, et renommé pour sa prudence, représenta *que, dans les choses humaines, il n'y nulle assurance, rien de ce qui subsistoit actuel-ıt qui ne pût changer; rien qui ne pût arriver de i n'étoit pas encore.* Cette réflexion arrêta Gensé-l congédia les députés avec un refus. Les Vandales t alors des railleries et du vieillard et du roi, qui ıient la prévoyance jusque sur des accidens impos-; mais la sagesse de cet avis fut reconnue par leurs ndans, lorsqu'ils se virent dépouillés de leur con-:, et privés de toute retraite.

ıosroës ne vit pas sans jalousie cet accroissement de ıire. Il se repentit d'avoir fait la paix, et de n'avoir raversé, par une diversion puissante, une expédition

Proc. pers. l. 1, c. 26. Idem ædif. l. 6, c. 2, 3, 4, 5, 6, 7.

Cod. l. 1, *tit.* 27. *Novel.* 36, 131. *Anon. Raven. l.* 2, *n.* 3. *Baronius. Vales. rerum franc. l.* 7.

si contraire à ses intérêts. Cependant il envoya des i bassadeurs à Constantinople, et, en félicitant Justi de sa victoire, il lui demandoit par plaisanterie une du butin; elle lui étoit due, disoit-il, parce que, la paix faite avec les Perses, jamais les Romains n roient subjugué les Vandales. Justinien, craignant rupture avec ce prince belliqueux, lui envoya de ri présens. Aussitôt après la conquête, il avoit pris mesures pour la conserver. Voici l'ordre qu'il y éta par deux ordonnances datées du treizième d'avril cette année 534, et adressées l'une à Archélaüs, l'aut Bélisaire, avant son départ. L'Afrique fut divisée en provinces, la Tingitane, la Mauritanie, la Numidie province de Carthage, la Byzacène, la Tripolitaine la Sardaigne, qui fut jointe aux autres, parce qu' avoit appartenu aux Vandales. Il établit un préfet prétoire résident à Carthage, et Archélaüs fut pou de cette charge en récompense des services qu'il a rendus en qualité d'intendant de la flotte et de l'arn Justinien lui recommandoit de veiller à la conserva du pays, de traiter les habitans avec douceur, et de faire sentir la différence de l'humanité romaine et d dureté des Vandales. Il régloit les gages et les émolum des officiers; et, pour leur ôter tout prétexte de con sion, il taxoit à une somme très-modique ce qu'ils voient payer pour l'expédition des brevets de l charges, défendant, sous peine de mort, toute exac au-delà de ce qu'il prescrivoit. La seconde ordonn concernoit l'ordre militaire : elle établissoit cinq c mandans, avec titre de ducs en Tripolitaine, en Byza en Numidie, en Mauritanie et en Sardaigne. Béli avoit ordre de mettre en garnison dans Ceuta au de soldats qu'il jugeroit à propos, sous le comma ment d'un tribun d'une prudence et d'une fidélit connue pour garder le détroit de Cadix, et de veille les mouvemens qui se feroient en Espagne et en G

at le tribun devoit donner avis au duc de Mauritanie, celui-ci au préfet du prétoire. L'empereur vouloit ssi qu'on tînt dans le détroit des vaisseaux de course, tel nombre que Bélisaire jugeroit convenable. Tous s commandans devoient non-seulement défendre le ys qui leur étoit confié, mais aussi travailler à re-ler les bornes de l'empire et à lui rendre son ancienne ndue. L'empereur fixoit la paie des offices militai-; il défendoit de faire aucune violence, aucun tort x habitans. Il permettoit à Bélisaire de faire resserrer nceinte des villes et des châteaux sur la frontière, s'il trouvoit d'une trop grande étendue pour la défense. ns la première de ces ordonnances on voit que Justi-n, encouragé par la réduction de l'Afrique, se flat-t de reconquérir, avec l'aide de la Providence divine, autres provinces dont les barbares s'étoient rendus ltres. Il donna aux Africains cinq années pour ren-r en possession des biens qui leur avoient été enlevés r les Vandales. Il voulut que toute l'Afrique ne re-nnût d'autres lois que les lois romaines. Jusque-là s dispositions de Justinien annonçoient un gouverne-ent équitable ; elles furent reçues avec joie. Mais il e soutint pas long-temps ce ton paternel. Comme on e retrouvoit pas le rôle des impositions anciennes que nséric avoit fait brûler dès le commencement de son gne, l'empereur envoya Typhon et Eustrace pour sser un nouveau cadastre ; et ces financiers, par un ès de zèle, dont les princes croient quelquefois être bjet, firent à Justinien l'Afrique si riche et si opu-nte, qu'elle se trouva bientôt appauvrie.

La plupart des villes tomboient en ruine. Les Van-les avoient d'abord détruit les murailles, et ensuite ssé périr les édifices ; les plus riches d'entre eux, pré-rant au séjour des villes celui des campagnes. Justi-en travailla à les réparer. La grande Leptis étoit pres-que abandonnée, et ensevelie sous des monceaux de

s r y. o Il fit décou
: l'e it ; il ma l'encei
la it les par plus voisine de la
servir comme de boulevard à la nouvelle ville
y pal l'empereur Septime Sevère,
en ce lieu, avoit autr ait bâtir comme un mo
ment de sa fortune. Apr avoir orné Carthage de p
tiques, de thermes, d'égl s et de monastères, il vou
qu'elle se nommât *Justin enne;* et, pour honorer
femme Théodora, il donna le nom de *Théodoriade*
la ville de Baga, que Procope place dans la province
Carthage. Adrumète, métropole de la Byzacène, ét
sans murailles, exposée aux incursions des Maures
la fortifia ; elle prit aussi le nom de *Justinienne.* L
Byzacène fut mise hors d'insulte par les places et l
châteaux qu'il releva, ou qu'il fit construire de nouve
sur la frontière. Il mit en état de défense la ville nom
mée *le camp de Trajan en Sardaigne.* Le château d
Ceuta tomboit d'ancienneté : il en fit une place impr
nable ; et, comme c'étoit la clef de ses états d'Afrique, il
mit sous la protection de la mère de Dieu, en l'honneu
de laquelle il fit bâtir une magnifique église. Un pl
long détail passeroit les bornes de l'histoire. Il suffi
de dire que l'on comptoit en Afrique cent cinquan
places bâties ou réparées en divers temps par les ordr
de Justinien.

Cod. l. 1, *tit.* 27. *Nov.* 37 *et* 31, *c.* 4. *Proc. ædif. l.* 6, *c.* 3, 4.

Les rois vandales, ariens fanatiques, excepté Gond
mond et Hildéric, avoient cruellement persécuté l
catholiques. Ce dernier prince leur avoit rendu leu
églises sans leur en rendre les biens. Justinien rétabl
la religion dans tout son éclat. Comme il commenç
à traiter les Goths d'Italie avec moins de ménageme
pour les raisons que nous dirons bientôt, il dépouil
les ariens de ce qu'ils avoient usurpé, et le restitua a
églises catholiques, à la charge de payer leur part d
impositions. Il défendit aux hérétiques de baptiser ;



ut des magistratures et leur interdit le culte pu-
es privilèges de l'église de Carthage furent renou-
l y avoit dans la Tripolitaine des peuplades de
s encore païens. Les uns étoient depuis long-
attachés au service de l'empire; on les nommoit,
ette raison, *Pacati*; ils habitoient la ville de Ci-
, près de la grande Syrte. Les autres, nommés
bitains, vivoient errans et sans dépendance à
ent de la Tripolitaine. Tous ces barbares embras-
la religion chrétienne. Justinien fit bâtir pour
e des Gadabitains une grande église dans la ville
aratha, ancienne colonie romaine qu'il enferma
irailles.

ır ne pas interrompre le récit de la destruction des *Proc. anecd. c. 16.*
les, j'ai différé de rapporter quelques événemens *Malela, p. 60.*
nnée 533, que je rappellerai en ce lieu. Théodora *Theoph. p. 158.*
voyage en Bythinie pour aller prendre les bains
un lieu nommé *Pythia*, célèbre alors par ses
s d'eaux minérales. Comme elle aimoit d'autant
e faste et la magnificence que sa première vie en
été plus éloignée, elle traîna après elle tout l'ap-
de sa grandeur. Sa suite étoit de quatre mille
ıes. Les principaux sénateurs, les chambellans,
nombre de patrices, entre autres Ménas, ancien
du prétoire, et Elie, intendant des finances, fai-
partie du cortége. Accoutumée à faire un mélange
nes et d'œuvres extérieures de piété, elle distribua
a route beaucoup d'argent aux églises, aux hôpi-
aux monastères. A son retour, elle donna une
e éclatante de l'empire qu'elle avoit pris sur son
Priscus de Paphlagonie, secrétaire de l'empereur,
emparé de la confiance de son maître au point
ner de l'ombrage à Théodora. Aussi hautain qu'il
iche et puissant, il se croyoit dispensé de ramper
t cette princesse ainsi que les autres courtisans.
ssaya d'abord de le perdre dans l'esprit de l'empe-

reur par des rapports calomnieux. Cette voie n'a pas réussi, elle le fit enlever, jeter d un vaiss transporter dans une retraite éloignee, où elle le f de recevoir l'ordre de prêtrise pour le mettre hors d de rentrer dans ses emplois. Justinien, subjugué, fei d'ignorer cette violence ; il oublia Priscus dès qu'il le vit plus, et n'osa pas même s'informer de ce q étoit devenu.

Proc. pers. l. 1, c. 26. Malela, p. 76. Chr. Alex. Assemani, bibl. or. t. 2, p. 85. Chr. Marc.

Ce fut un bonheur pour Justinien d'être alors en p avec la Perse. Le hasard présentoit à Chosroës une o casion favorable de se saisir de Dara. Un soldat, nom Jean Cottistis, fut assez hardi pour soulever une par de la garnison et pour s'emparer du palais, qui ét fortifié comme une citadelle. Il y avoit déjà quatre jo qu'il ordonnoit en maître absolu, lorsque Mamas, é que de la ville, et Anastase, un des principaux habita excitèrent le reste de la garnison à s'affranchir de cet tyrannie. Les soldats qui n'avoient pas trempé dans complot montèrent au palais à l'heure de midi, p tant chacun un poignard caché sous leur casaqu Mais la crainte de n'être pas les plus forts les retint l'entrée. Un charcutier qui les avoit suivis, honteux d leur lâcheté, força la porte, son couteau à la main, blessa le tyran qui accouroit au bruit. Celui-ci, da le trouble où il étoit, se jeta lui-même entre les mai des soldats, qui le lièrent et le traînèrent à la prison d la ville. Un d'entre eux, craignant que les compagno de la révolte de Cottistis ne vinssent le délivrer à mai armée, le poignarda de son autorité. On brûla le palai de crainte qu'il ne servît encore de place forte à quelq rebelle. Nous pouvons rapporter à cette année un trem blement de terre qui se fit sentir à Constantinople a mois de novembre. D'autres auteurs le font arrive cinq ans plus tôt. Il commença le soir, et causa une tel alarme, que les habitans passèrent la nuit dans la pla de Constantin à implorer la miséricorde divine. Le

ctateurs d'Eutychès, qui étoient en grand nombre rmi le peuple, crioient : *Vivez, Justinien, mais déli-ez-nous de ce décret odieux prononcé à Chalcédoine.* u reste, ce tremblement de terre ne causa aucun domage. Il fut plus violent à Cyzique, où il détruisit pluieurs édifices. Une comète se montra pendant quelques urs du côté de l'occident.

LIVRE QUARANTE-TROISIÈME

An. 534.
Historia juris à Just. compositi ex cod. justiniano.
Proc. pers l. 1, c. 24, 25.
Idem ædif. in proœmio.
Idem anecd. c. 13, 20.
Theoph. p. 151.
Cedr. p. 368.
Marc. chr.
Chr. Alex.
Malela, p. 63.
Suid. voce Τριβωνιανός.
Paul. diac. l. 8.
Trivor. obs. apolog. c. 30, 32.
Arthur. Duc. de usu et auctoritate jur. civ. rom. c. 3, 4.
Pagi ad Baron.
Gravina, de ortu et orig. jur.
Giannone, hist. neapol. l. 3, c. 3.
Ludewig, vita Justiniani. c. 1, 2.

LA conquête de l'Afrique combloit Justinien de gl… Mais, s'il est plus digne d'un prince de régler ses é… par de bonnes lois que d'en reculer les limites, on p… dire que cette année vit achever une entreprise enc… plus importante que les succès de Bélisaire. Le seiziè… de novembre, l'empereur publia la seconde édition … Code, et consomma l'ouvrage de cette fameuse légis… tion qui subsiste depuis tant de siècles. J'ai différé d… parler jusqu'à ce moment, pour mettre sous les ye… l'ensemble de ce grand corps. Justinien étoit monté… le trône avec les projets les plus capables d'immorta… son règne et de rétablir la puissance romaine dans s… ancienne splendeur. Portant à la fois ses regards sur … dehors et sur l'intérieur de l'empire, il forma le doub… projet d'y réunir les provinces envahies par les barbare… et de réduire en un abrégé d'une juste étendue ce nom… bre infini de lois, de règlemens et de maximes jud… ciaires que l'intérêt des hommes, leur foiblesse, le… inconstance, leur inquiétude, avoient enfantées dep… treize cents ans. Il savoit que la multitude des ordo… nances introduit la confusion et le désordre; et que … tissu embarrassé de décisions qui s'entrelacent et se cr… sent est un labyrinthe où la justice s'égare, tandis q… l'injustice échappe à la faveur de tant de détours. … n'étoit pas moins difficile de bannir des tribunaux l'… gnorance, la mauvaise foi et la chicane, en simplifia… les lois, que de chasser de l'Italie et de l'Afrique … Goths et les Vandales. Justinien entreprit l'un et l'aut… et peut-être auroit-il également réussi, si l'impatie… de son amour-propre n'eût précipité l'exécution de …

rrage immense, et s'il avoit trouvé des jurisconsultes ssi parfaits que ses généraux. Tribonien, qu'il mit à tête de ce travail, supposé qu'il eût autant d'habileté ns son art, avoit assurément moins de vertu que Béli- ire et Narsès. Quelques auteurs prétendent qu'il étoit ïen; il est assez justifié de ce reproche par les lois fa- rables au christianisme qu'il inséra dans le Code, et s encore par celles qui tendent à la destruction du ganisme. Mais l'histoire lui attribue assez d'autres dé- ts incompatibles avec un emploi qui demandoit au- t de probité que de lumières. Flatteur, intéressé, coutumé à vendre la justice, il tronqua, il altéra, il pprima de bonnes lois. Souvent il détruisit dans les velles qu'il suggéroit à l'empereur ce qu'il avoit pru- mment établi dans le Code et dans le Digeste. Presque rtout il s'écarta de l'élégante précision des anciens ju- consultes.

Justinien commença par le Code. Dans une consti- tion du 13 février 528, adressée au sénat de Constan- ople, il déclare qu'il se propose de rassembler dans seul volume, non-seulement les lois contenues dans trois codes de Grégoire, d'Hermogénien et de Théo- se, mais encore celles qui, depuis la publication du Code Théodosien, sont émanées de l'autorité impériale. Pour composer ce recueil, il choisit Tribonien, secondé le neuf personnes consommées dans la science du droit main. Il leur permit de supprimer les lois répétées, con- tradictoires, hors d'usage; de retrancher les préambules, et tout ce qui leur paroîtroit superflu; d'ajouter ce qu'ils oiroient nécessaire, soit pour l'exactitude, soit pour l'éclaircissement; de changer les termes, de réunir dans ne seule loi ce qui se trouveroit épars dans plusieurs. l voulut que, sous chaque titre, on suivît l'ordre de la hronologie. Le travail fut pressé avec tant de diligence, u'au mois d'avril de l'année suivante, le nouveau code enfermant en douze livres les lois impériales, depuis le

commencement du règne d'Adrien, fut en état de p-
roître. Justinien y imprima le sceau de l'autorité s-
veraine par une constitution du 7 avril 529, q
adresse à Mennas, préfet du prétoire. Il s'y félicite d
voir trouvé dans les rédacteurs la science, l'expérience,
zèle du bien public, et la probité requise pour faire par
dignement tant de princes et de législateurs. Il donne
cette collection force de loi; il abroge les précédents
et ne permet de citer en justice que le nouveau co
Il ordonne au préfet du prétoire de le faire publier da
tout l'empire.

Il restoit un ouvrage plus étendu et plus diffici
c'étoit de recueillir les monumens de l'ancienne juri
prudence. L'empereur chargea encore Tribonien de c
travail, et lui laissa le choix de ceux qu'il croiroit capa
bles de le partager avec lui. Tribonien choisit un d
magistrats qui avoient déjà travaillé à la rédaction d
Code, quatre professeurs en droit, deux de Constanti
nople, deux de Béryte et onze avocats. Il les présent
au prince, qui les approuva sur son témoignage. Ce
dix-sept commissaires reçurent ordre de rechercher,
rassembler, et mettre en ordre ce qu'il y avoit d'utile dans
les livres des jurisconsultes, qui avoient été autorisés par
les princes à faire ou à interpréter les lois, sans avoir
égard aux ouvrages qui n'étoient revêtus d'aucune auto-
rité. L'empereur leur donna le même pouvoir de chan-
ger, d'ajouter, de retrancher, qu'il avoit donné pour le
Code, et de fixer par une décision précise les points dou-
teux et contestés jusqu'alors. Il leur recommanda de n
considérer dans leur choix ni le nombre des juriscon
sultes, ni leur réputation personnelle, mais uniquemen
la raison et l'équité. De ces extraits ils devoient compo
ser cinquante livres, et diviser les matières sous différen
titres, en suivant l'ordre du Code ou celui de l'édit per
pétuel, selon qu'ils jugeroient plus convenable. Il voul
que tout ce qu'ils adopteroient fût censé sortir de l

nche du prince. Ce recueil devoit porter le nom de *gesle*, parce que les matières y seroient rangées cha-me sous son titre, ou de *Pandectes*, comme renfer-mt toute l'ancienne jurisprudence. La constitution r laquelle cette commission est établie, en date du décembre 530, est adressée à Tribonien, à qui l'em-reur recommande à la fois l'exactitude et la diligence. ais, au jugement des plus habiles jurisconsultes, le dacteur s'acquitta de sa commission avec plus de célé-té que d'exactitude. L'empereur lui-même ne s'atten-it pas à voir finir avant dix ans un travail de cette ndue. Il s'agissoit de dépouiller plus de deux mille lumes, d'en discuter, d'en comparer, d'en réduire les cisions; de les réformer même, et de les ranger dans ordre méthodique. Tribonien, qui savoit que dans s entreprises où la vanité des princes est intéressée ils uffrent impatiemment l'intervalle nécessaire entre rdre et l'exécution, hâta tellement l'ouvrage, qu'il t achevé en trois ans. Le 16 décembre 533, Justinien vêtit cette compilation de son autorité par une con-itution adressée au sénat de Constantinople et à tous s peuples de l'empire. Il annonce que le chaos énorme s décisions anciennes se trouve maintenant réduit à la ngtième partie sans qu'on ait rien omis d'essentiel, sorte que l'ordre, la brièveté du corps de droit, et la cilité de l'acquérir, ne laissent plus d'excuse à la pa-sse ni à l'ignorance. Il ne répond pas qu'il ne s'y soit issé quelques fautes; mais il se flatte, sans doute trop gèrement, qu'il n'y reste aucune de ces contradic-ns que les jurisconsultes appellent *antinomies*. S'il y trouve quelque omission ou quelque obscurité, il ut qu'on ait recours à l'autorité impériale, qui seule le droit de suppléer et d'interpréter les lois. De peur ie l'on ne tombe dans l'ancienne confusion par la di-rsité des sentimens, il interdit tout commentaire, per-ettant seulem traduire ces lois littéralement en

grec, et d'y ajouter des titres et des titles, c'est-à-dire, des sommaires de ce qu'elles contiennent. Il défend de se servir d'abréviations en les transcrivant, et déclare que la copie où il s'en trouvera une seule ne fera point autorité, et que le copiste sera condamné comme faussaire. Il abroge toutes les autres lois, avec défense même de les citer dans les tribunaux, et ordre aux juges de se conformer à celles du Digeste, à commencer le 30 décembre 533. Il enjoint aux trois préfets du prétoire de les faire publier chacun dans son district. Il ajoute qu'il s'est hâté de les mettre au jour cette année, afin que son troisième consulat, déjà comblé des faveurs du ciel par la paix conclue avec la Perse, et par la conquête de l'Afrique, ait encore l'honneur de voir achevé ce grand édifice des lois comme un temple saint et auguste où la justice prononcera ses oracles. Laissons aux habiles jurisconsultes, tels que Cujas, Dumoulin, Denys et Jacques Godefroy, le soin de relever les défauts de cet important ouvrage; nous nous contenterons d'observer qu'après la liberté illimitée que Justinien avoit donnée aux rédacteurs de changer les textes, d'y ajouter, d'en retrancher ce qu'ils jugeroient à propos, on ne peut avec certitude attribuer, ni aux anciens jurisconsultes, ni aux prédécesseurs de Justinien ce qui se trouve énoncé sous leur nom, soit dans le Digeste, soit dans le Code.

Pendant qu'on travailloit au Digeste, l'empereur chargea encore Tribonien et deux des commissaires, Théophile et Dorothée, professeurs en droit, l'un à Constantinople, l'autre à Béryte, d'extraire des anciens, et de recueillir en quatre livres les premiers élémens de la jurisprudence pour servir d'introduction à cette étude. De l'avis des connoisseurs, c'est la partie du corps de droit la plus parfaite et la mieux exécutée. Elle fut achevée avant le Digeste, et publiée le 21 de novembre de la même année. L'édit de publication donne à ces instituts la forme et l'autorité des lois impériales.

[redacted]

Le même jour que Justinien publia le Digeste il adressa aux professeurs une constitution particulière, pour leur tracer la méthode d'enseigner. Le cours de droit avoit été de quatre ans. L'empereur l'étend jusqu'à cinq, et prescrit la nature et l'ordre des matières qui doivent occuper chaque année. Il règle la police des écoles, et défend d'enseigner le droit ailleurs qu'à Rome, à Constantinople, et à Béryte en Phénicie, ville depuis long-temps célèbre par ses écoles de jurisprudence. Il supprime celles d'Alexandrie et de Césarée en Palestine, où des maîtres peu instruits et sans autre autorisation que celle qu'ils se donnoient eux-mêmes, corrompoient la science qu'ils s'ingéroient d'enseigner, et ne communiquoient à leurs disciples que leur présomption et leur ignorance.

Le dessein de l'empereur étoit rempli. Tout le droit ancien, simplifié, réduit à l'essentiel, se trouvoit réuni dans les Instituts, le Digeste et le Code. Mais, depuis la rédaction du Code, Justinien avoit publié plusieurs institutions nouvelles; on en compte plus de deux cents. D'ailleurs le travail subséquent avoit fait apercevoir plusieurs imperfections dans le premier ouvrage. Justinien en ordonne la révision, et choisit pour cet effet, entre les commissaires déjà employés, cinq personnes, dont Tribonien fut encore le chef. Il leur donna pour la réformation le même pouvoir qu'il leur avoit donné pour la rédaction, leur enjoignant de renfermer dans le nouveau code les lois postérieures au premier. Le seizième novembre 534, il adressa au sénat de Constantinople cette seconde édition, abrogeant la précédente, et ordonnant que celle-ci auroit exclusivement force de loi, à commencer au 29 décembre suivant. C'est cette révision qui a seule subsisté, et que nous avons aujourd'hui entre les mains.

L'empereur se réserva en termes exprès le droit d'ajouter dans la suite, mais séparément, les constitutions

qu'il jugeroit nécessaires. Aussi plusieurs des nove limitent, étendent, quelquefois même détruisent ce avoit été statué dans le Code; et c'est surtout cette constance qui a fait soupçonner Tribonien et le pri même d'avoir souvent écouté l'intérêt et la fav plutôt que la raison et l'équité. Quelques auteurs at buent ces variations aux caprices de Théodora, qui g vernoit son mari, et qui étoit elle-même gouvernée ses passions. Ces novelles sont au nombre de (soixante et huit; dont quatre-vingt-dix-huit seulen ont force de loi, parce qu'elles furent recueillies c un seul volume en 565, dernière année du règn(Justinien. Après la mort de ce prince, le juriscons Julien en fit une nouvelle édition, et en ajouta vingt- qui avoient été exclues du premier recueil. Haloan jurisconsulte saxon, qui donna en 1531 une édition Pandectes, y joignit encore quarante novelles qu'il a retrouvées; et Cujas en a découvert trois autres. novelles furent publiées en grec par Justinien, et t duites en latin sous le règne de Justin second. C traduction est littérale et telle que Justinien l'a permise; aussi fait-elle autorité; et c'est pour c raison que ces novelles ainsi traduites sont nomn *authentiques*.

La langue latine se perdoit peu à peu en Orient le texte original du corps de droit eut la même desti Quarante ans après Justinien, sous le règne de Pho les Pandectes furent traduites en grec par Thalelée, lèbre jurisconsulte. Quelques auteurs prétendent cette traduction fut faite du temps même de Justin et que ce Thalelée est le même que l'empereur non entre ceux qui travaillèrent à la rédaction du Dig On traduisit aussi le Code. Théophile, sous l'empir Michel III, fit u : paraphrase grecque des Insti Selon quelques cri s, ce Théophile étoit cont porain de Justii c ıvoit été son



recepteur, et un de ceux qui avoient secondé Tribonien. Le droit romain, augmenté des constitutions des empereurs qui succédèrent à Justinien, demeura en cet état jusqu'au règne de Basile le Macédonien, en 867. Mais, dans cet intervalle, l'empire étant désolé par les ravages des Sarrasins, les lois et les jugemens perdirent beaucoup de leur force. Basile, jaloux de la gloire de Justinien, ne chercha qu'à détruire son ouvrage; il exclut entièrement le droit latin; il réunit toutes les parties du corps de droit, et en composa quarante livres, auxquels son fils Léon en ajouta vingt. C'est ce qu'on appelle les *Basiliques*. Constantin Porphyrogénète, fils de Léon, en fit la révision. Les Basiliques furent donc le seul droit usité en Orient, jusqu'à la destruction de l'empire. Cette collection fut diversement abrégée, et porta différens noms.

Les François, les Visigoths, les Bourguignons et les Goths d'Italie, étant maîtres de l'Occident, le corps de droit de Justinien n'y fut reçu qu'en Illyrie, qui étoit encore soumise à l'empire. Il s'établit dans l'Italie avec le gouvernement impérial, lorsque les Goths en furent chassés. Mais il céda aux lois des Lombards, quand ceux-ci se furent rendus maîtres de Ravenne. Charlemagne, ayant détruit le royaume des Lombards, fit en vain chercher en Italie l'ouvrage de Justinien. Ce trésor demeura caché jusqu'au douzième siècle. Enfin, dans la guerre que l'empereur Lothaire II vint faire en Italie contre Roger, comte d'Apulie et de Sicile, en 1127, on trouva dans la ville d'Amalfi un exemplaire du Digeste. Les Pisans, qui avoient secouru l'empereur dans cette expédition, l'obtinrent pour récompense de leurs services. Environ trois cents ans après, les Florentins, devenus maîtres de Pise, transportèrent ce manuscrit à Florence, et l'y conservèrent précieusement. Quelques auteurs, sans beaucoup de fondement, en font remonter l'antiquité jusqu'au temps de Tribonien. C'est l'original

de toutes les copies des Pandectes qui se sont ensuit répandues. Vers le même temps on découvrit à Ra-venne un exemplaire du Code, et l'on rassembla les novelles, qui se trouvèrent dispersées en Italie, et qui avoient été inconnues jusqu'alors, aussi-bien que treize édits de Justinien. Telles furent la naissance et les ré-volutions diverses de ce fameux corps de législation qui, malgré ses défauts, est encore le plus complet que la prudence humaine ait pu produire. C'est dans cett source abondante que presque toutes les nations de l'Europe vont puiser le supplément de leurs lois parti-culières. Justinien, pour le conserver dans son intégrité avoit expressément défendu de le charger de commen-taires. Mais l'éloignement des temps ayant fait perdr la trace des anciens usages, et obscurci les expression de la langue romaine, a rendu les explications néces-saires. Elles se sont multipliées à l'excès; et comme u seul édifice considérable, tel qu'un palais ou un templ célèbre, attirant dans son voisinage un peuple nom-breux, a souvent fait naître aux environs un assemblag d'habitations grandes et petites, qui vont enfin jusqu'à former une ville; ainsi le corps de droit de Justinien, devenu le centre d'une infinité de commentaires, d gloses, d'interprétations, de dissertations de divers valeur, a rassemblé enfin autour de lui une bibliothèqu entière.

Theoph. p. 185. Cedr. p. 371. Anast. p. 62. Malela, p. 77.

Depuis que Gurgène, roi d'Ibérie, s'étoit venu jete entre les bras de Justin, avec son fils Pérane et tout sa famille, les Perses s'étoient emparés de ses états. O voit cependant sous le règne de Justinien un roi de c pays, nommé Zamanarse, soit qu'il eût profité d troubles qui suivirent la mort de Cabade, pour chass les Perses, soit qu'il fût roi d'un autre canton de l'Ib rie. Théophane rapporte que ce prince vint cette année Constantinople, accompagné de sa femme et de toute s cour, pour resserrer les nœuds des anciennes allianc

L'empereur, qui ne comptoit pas que la paix avec Chosroës fût de longue durée, reçut honorablement Zamanarse, et le combla de présens lui et ses officiers. L'impératrice traita la reine avec la même magnificence; et les Ibériens partirent dans la résolution de demeurer fidèlement attachés au service de l'empire. Mais ce récit de Théophane ne s'accorde guère avec la suite de l'histoire, qui nous montre constamment l'Ibérie soumise aux Perses depuis la retraite de Gurgène. En ce même temps la statue de l'empereur Julien, placée au milieu du port qu'il avoit fait construire à Constantinople, s'étant abattue, on planta une croix sur la même base, espèce de trophée que la religion s'élevoit sur le monument de son ennemi.

Cass. l. 8, ep. 24; l. 9, ep. 5, 13, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 21, 22, 24, 25, l. 11; ep. 2, 3. Idem de instit. divin. script. praef.

A peine l'Afrique étoit-elle entrée sous la domination romaine, que l'occasion se présenta de recouvrer l'Italie. Pour développer les causes de cette guerre, plus fameuse que la précédente par sa durée, par la grandeur des événemens, et par le mérite des princes vaincus, il faut reprendre l'histoire du règne d'Athalaric. Nous l'avons vu monter sur le trône à l'âge de huit ans, sous la tutelle d'Amalasonte sa mère. Cette sage princesse, pendant les huit années qu'elle régna sous le nom de son fils, se fit respecter des rois voisins, et entretint la tranquillité dans ses états. Le grand Théodoric sembloit revivre dans sa fille; et l'on voyoit avec étonnement une femme remplacer un prince qui n'avoit point eu d'égal. Elle contint l'avidité des gouverneurs, et augmenta les gages des officiers, pour les porter à ménager les provinces. Elle nommoit tous les ans des juges, et les suivoit des yeux dans leurs fonctions, pour réveiller leur négligence ou arrêter leurs injustices. Les usurpations, la violence, les crimes de faux, l'adultère, le concubinage, les maléfices, les fraudes, la tyrannie des riches, la corruption des jugemens, les chicanes inventées pour éluder l'effet d'une sentence; en un mot, tout ce qui trouble

la société civile, fut l loi publié Rome, et qu'elle fit exécuter t l'Italie. Com une excellente éducat lui avoit ...é le goût d lettres, elle encourag les études; et, en relevant fortune des professeurs, e resserra la discipline, et le imposa de plus étroites o i tions. Quoique engagée p sa naissance dans les préjug s de l'arianisme, elle tolér elle respecta même et favorisa l'Eglise catholique, po laquelle elle fit des règlemens dignes des princes les pl orthodoxes. Elle poursuivit avec indignation la simoni qui de son temps osoit attaquer jusqu'à la chair d saint Pierre. On voit par ses lettres le respect qu'ell portoit à la personne des papes et des évêques, qu'el savoit cependant contenir dans les bornes de leur aut rité spirituelle. Les familles romaines conservèrent tou leur éclat; elle les honoroit comme des restes précieu de l'ancienne république. Paulin, qu'elle fit nomme consul en 534, descendoit des Décius, dont elle fait u magnifique éloge dans une lettre qu'elle lui adresse. L'I talie fut en grande partie redevable d'un gouverneme si doux et si équitable à la confiance dont elle honoro Cassiodore, qu'elle fit préfet du prétoire. Elle rendit e même temps à cette charge éminente les anciens droi qui lui avoient été enlevés par la jalousie des autres di gnités. Ce grand magistrat, qui puisoit dans les livr saints ses maximes de conduite, voulut, de concert av le pape Agapet, établir à Rome des écoles où l'on en seigneroit l'Ecriture sainte, selon l'usage autrefois établ dans Alexandrie, et qui subsistoit encore à Nisibe; mai les troubles qui suivirent empêchèrent l'exécution d ce louable dessein.

Proc. Got. l. 1, c. 2. Amalasonte aimoit tendrement son fils; mais sa ten dresse n'avoit rien de foible; elle en vouloit faire u prince semblable à Théodoric, et elle savoit qu'une moll indulgence énerve les semences de vertu, et ne lais croître que les vices. Ayant un jour surpris son fils dan



une faute considérable, elle s'échauffa jusqu'à le frapper. Le jeune prince, s'étant retiré en pleurant, rencontra quelques seigneurs, déjà mécontens de la princesse, dont la sévérité contraignoit leur humeur altière et féroce. Ils flattèrent l'enfant, ils le plaignirent, et répandirent le bruit qu'Amalasonte ne cherchoit qu'à se défaire de son fils pour régner elle-même avec un second mari. Ces discours ne trouvèrent que trop de crédit dans une cour encore barbare. Plusieurs des principaux seigneurs allèrent ensemble trouver Amalasonte. « Les lettres, « lui dirent-ils, s'assortissent mal avec les armes. Des « pédans, des gouverneurs glacés de vieillesse, ne sont « propres qu'à éteindre l'ardeur naturelle et à former « des âmes basses et timides; il faut rompre ces entraves « capables d'amortir l'activité du jeune prince; ne lui « enseigner que les exercices militaires qui doivent faire « un jour son occupation et sa gloire; il faut lui donner « pour compagnie de jeunes seigneurs qui échaufferont « son courage, et lui inspireront une élévation de sen- « timens, et une liberté vigoureuse, digne du monar- « que d'un peuple guerrier. » Amalasonte sentit toutes les conséquences d'un avis si peu sensé; mais la partie étoit trop forte. De crainte qu'on ne lui arrachât son fils, elle feignit de se rendre aux vœux de la nation. Athalaric, affranchi de ses gouverneurs, fut livré à une troupe de jeunes gens indisciplinés; il mit dans la société tout ce qu'il avoit de vices, et ne manqua pas d'y prendre tout ce que les autres y en apportèrent. Il s'abandonna sans ménagement à l'amour du vin et des femmes, et se trouva perdu de débauche dès l'âge où l'on commence à la connoître. Plus de respect pour sa mère, dont il repoussoit les avis par des insultes. On conspiroit ouvertement contre elle; on osoit lui dire en face qu'elle ne pouvoit mieux faire que de se retirer de la cour.

L'insolenc courtisans n'effraya pas la princesse.

Loin de céder à l'orage, elle ne qu'à rétablir s
autorité. Trois seigneurs accrédi ur naissance
par leur audace étoient l'âme de la cabale; Amalason
trouva moyen de les séparer, en leur donnant des en
plois aux diverses extrémités de l'Italie, sous prétexte
défendre la frontière contre des incursions dont el
avoit reçu avis. Comme elle vit qu'ils entretenoient co
respondance, quoique dispersés, et qu'ils continuoie
de concerter leurs mauvais desseins, elle prit le parti
s'en défaire; mais elle voulut auparavant se ménag
une ressource en cas de malheur. Elle envoya secrèt
ment demander à l'empereur s'il donneroit asile à
fille de Théodoric, supposé qu'elle abandonnât l'Ital
Justinien répondit qu'il s'en feroit honneur, et lui f
préparer à Dyrrachium un palais, où elle pourroit s
journer en attendant qu'elle se rendît à Constantino
ple. Amalasonte, assurée de cette retraite, choisit ent
les Goths des hommes hardis et dévoués à ses volonté
auxquels elle donna commission de la délivrer des tro
conspirateurs. En même temps, ayant chargé un vaisse
de quarante mille livres pesant d'or, elle y fit emba
quer ses plus fidèles serviteurs, avec ordre de la con
duire à Dyrrachium, mais sans entrer dans le port
sans rien mettre à terre, jusqu'à ce qu'elle leur eût fa
savoir sa volonté. Elle fut obéie fidèlement de part
d'autre: la mort des trois rebelles étouffa leurs complot
elle fit revenir le vaisseau; et ce coup de vigueur fit trem
bler les autres séditieux.

Cass. l. 4, ep. 39; l. 5, ep. 12. Proc. Got. l. 1, c. 2, 3.

Amalasonte avoit, sans le savoir, dans la personne d
Théodat un ennemi bien plus dangereux. Il étoit le n
veu de Théodoric, fils de sa sœur Amalfride et d'un se
gneur de la nation, après la mort duquel elle avo
épousé Trasamond, roi des Vandales. Théodat, élevé av
soin, ainsi que toute la famille de Théodoric, s'éto
rendu fort savant pour un prince. Il passoit à la co
pour un profond platonicien. Mais l'étude n'étoit poi

'un amusement oisif; il s'étoit à peu près rempli
ées de Platon sans en prendre les maximes; et
éculations métaphysiques n'avoient rien changé
on mauvais caractère. Injuste, avare, lâche, per-
étant préfet de Toscane, il n'usa de son pouvoir
our accroître ses possessions. Malheur à quiconque
une terre voisine des siennes; et sous ce grand phi-
ie la Toscane enviolt le sort des autres provinces,
posoient tranquillement sous des gouverneurs qui
voient pas lire. Théodoric réprima plusieurs fois
urpations : mais Théodat étoit homme de système;
se corrigea pas. Amalasonte, instruite de toutes ses
lices, l'ayant fait venir à Ravenne, le condamna
iquement à restituer tout ce qu'il avoit pris. Ce fut
lui un plaie mortelle, que nul bienfait ne put gué-
il résolut de se venger par une trahison. Justinien
envoyé en Italie Hypace et Démétrius, l'un évêque
hèse, l'autre de Philippes, pour des affaires de re-
n. Théodat conféra secrètement avec eux, et les pria
urer l'empereur qu'il étoit prêt à lui livrer la Tos-
, si ce prince vouloit lui donner une somme d'ar-
, une place dans le sénat, et la permission de passer
ste de ses jours à Constantinople.

ne prévoyoit pas alors son élévation prochaine,
i effet il ne méritoit pas. Athalaric, épuisé de dé-
hes, tomba bientôt dans une maladie de langueur
fit désespérer de sa vie. Quoiqu'il n'eût conservé
n égard pour sa mère, les approches de sa mort
ient à la princesse de vives inquiétudes. Elle alloit
r exposée à tous les effets de la haine des seigneurs,
en lui donnant un maître, lui donneroient un
mi. Elle se détermina donc à entretenir la négocia-
déjà entamée avec l'empereur. Aux deux évêques
j'ai parlé Justinien avoit joint le sénateur Alexandre
sonder les dispositions d'Amalasonte, et s'informer
raisons qui l'empêchoient de passer en Grèce. C'é-

toit là le secret de l'ambassade. Le motif apparent ét de se plaindre du refus que faisoient les Goths de ren Lilybée, de la retraite qu'ils avoient donnée à des d serteurs de l'Afrique, et de quelques hostilités exerc contre la ville de Gratiane sur les frontières de l'Illyr Dès qu'Alexandre fut à Ravenne, il eut une audien particulière d'Amalasonte, qui lui témoigna qu'el persistoit dans le dessein de mettre l'Italie entre le mains de l'empereur, et qu'elle n'en attendoit que l'o casion. Dans l'audience publique, elle répondit au griefs de Justinien de manière à satisfaire les Goth Les députés, de retour à Constantinople, rendire compte à l'empereur des deux négociations secrètes d Théodat et de la princesse. Justinien en fut ravi de joi il crut toucher au moment de rentrer, sans coup fér en possession de l'Italie.

Cass. l. 10, *ep.* 1, 2, 3, 4. *Proc. Got. l.* 1, *c.* 4. *Agnel. apud rer. italic. script. t.* 2, *p.* 1, *fol.* 101.

Athalaric mourut le 2 octobre, après avoir port huit ans le nom de roi. Amalasonte avoit la foibles des grandes âmes; elle vouloit régner; et, quoiqu'el ne fût pas possédée de cette fureur d'ambition qui pr fère à une vie privée l'honneur de périr une couron sur la tête, cependant elle ne pouvoit se résoudre à de cendre du trône sans y être forcée. C'étoit dans la crain de cette violence qu'elle amusoit Justinien. Fille d Théodoric, elle se croyoit assez de pouvoir pour fai un roi, surtout si elle le prenoit dans la famille de prince. Il ne restoit dans la maison royale que Théod qu'elle avoit flétri par un jugement juste, mais rigo reux. Elle espéra qu'un bienfait éclatant lui feroit ou blier cet affront, et qu'avec un prince incapable, qu seroit sa créature, elle pourroit conserver le titre l'autorité de reine, que les Goths lui avoient lai prendre pendant sa régence. Voyant donc que l'ét d'Athalaric annonçoit une mort prochaine, elle fit ven à Ravenne Théodat; et, pour étouffer son ressentime elle lui dit *qu'ayant depuis long-temps prévu la p*

alloit faire, elle avoit dès-lors désigné Théodat
successeur de son fils ; que c'étoit pour écarter les
les qu'il mettoit lui-même à ce dessein, qu'elle
obligé de se défaire de ce qui le rendoit odieux,
qu'il lui étoit bien plus important de rétablir sa
tion que d'augmenter sa fortune ; qu'elle ne
condamné que par affection ; qu'il ne tenoit
lui de ressentir les effets de sa bienveillance, et
s'il vouloit promettre avec serment de lui laisser
rité dont elle avoit joui pendant le règne de son
elle promettoit, de son côté, de la partager avec
Théodat, à la vue d'une couronne, n'étoit pas
ne à reculer pour un parjure. Il se jeta aux pieds
reine, et lui jura tout ce qu'elle voulut. Amala-
prépara les esprits ; et le lendemain de la mort
ialaric, elle fit reconnoître Théodat pour roi, con-
ment avec elle, mais sans l'épouser, comme plu-
s historiens l'ont mal à propos avancé. Aussitôt elle
la cette nouvelle à Justinien, lui faisant un grand
de Théodat, qui chargea les mêmes députés d'une
par laquelle il demandoit à l'empereur sa pro-
n, et témoignoit la plus vive reconnoissance à l'é-
d'Amalasonte. Ils écrivirent tous deux au sénat de
e; et l'on ne peut guère regarder comme sincères
s louanges qu'Amalasonte donnoit à Théodat, et
étoient autant de contre-vérités, ni celles dont
dat combloit Amalasonte, dont il avoit sans doute
ieurement juré la perte au moment même qu'il
roit de bouche une soumission absolue. Sans doute
issèrent tous deux courir la plume de Cassiodore,
secrétaire peignit Amalasonte telle qu'elle étoit,
héodat tel qu'il devoit être.

nouveau roi donna d'abord d'heureuses espérances, *Cass. l.* 10 ;
omme presque tous les mauvais princes, il débuta *ep.* 5, 6, 7,
le belles maximes et par quelques actions dignes de 11, 12.
nges. Il écoutoit les conseils d'Amalasonte, à la-

chaleur quand nous étions particuliers, nous s
disposés à en relâcher maintenant que nous som
maîtres. Un bon prince n'a point d'intérêts séparés
de son peuple, son état est son domaine, et tous
jets sont privilégiés à ses yeux. Il avoit épousé Gu
dont la naissance est inconnue : c'étoit une femme a
qui s'empressa de gagner par ses complaisances l
de l'impératrice, dont elle connoissoit le pouvo
avoit donné à Théodat un fils et une fille, doi
parlerons dans la suite.

An. 535. *Proc. Got. l. 1, c. 4. Jorn. de reb. get. c. 59. Agnel. apud rer. italic. scrip. t. 2, p. 1, fol. 101. Abrégé chr. de l'histoire d'Ital., t. 1, p. 65, 78, 80.*

Théodat ne put long-temps se contraindre. I
mettoit dans sa pratique que cette philosophie
et inhumaine qui ne connoît point de vertu, q
porte tout à l'intérêt personnel, et qui compt
rien les bienfaits passés, s'ils n'en font pas
d'autres. Dès qu'il crut pouvoir se soutenir sans
de sa protectrice, il résolut de la perdre. Il s'at
par des honneurs et par des bienfaits, les parens
trois seigneurs qu'Amalasonte avoit immolés à sa
sûreté ; ils étoient en grand nombre, puissans
brasés du désir de la vengeance. Il fit périr par
sassinats les plus zélés serviteurs de la reine, et
l'avoir privée de toutes ses ressources, il eut as
hardiesse pour la faire enlever elle-même et trans
dans une île du lac Bolsène en Toscane, où e
renfermée dans une forteresse, le dernier jour
de l'année 535. L'histoire ne nous a pas develop

nstances d'une révolution si subite. On a peine à voir comment un prince, peu auparavant haï et isé de toute sa nation, et qui tenoit d'Amalasonte :e qu'il avoit de pouvoir, avoit pu, dans l'espace elques mois, se rendre assez absolu pour devenir opposition maître de la liberté et de la vie d'une puissante et depuis long-temps révérée. Je ne vois ci de plus vraisemblable que l'ingénieuse conjec- d'un écrivain moderne, fondée en partie sur un de Grégoire de Tours. Audeflède, sœur de Clovis, de Théodoric, et mère d'Amalasonte, vivoit en- C'étoit une princesse vertueuse, mais crédule. dat vint à bout de lui inspirer des soupçons sur la iite de sa fille, qui s'en trouva outragée. Dans cette ncture, Audeflède, au sortir de la sainte table, out à coup attaquée de violentes convulsions, et a en peu d'heures. Soit que Théodat fût lui-même ır du crime, soit qu'il voulût profiter d'un acci- naturel qui prêtoit à la calomnie, ses émissaires : courir le bruit qu'Amalasonte avoit fait empoi- :r le vase sacré qui contenoit l'Eucharistie. Un si ble forfait trouva croyance dans l'esprit du peuple, isit aisément ce qui l'effraie, et qui ne voit guère les grands que de grandes vertus, ou de grands s. L'accusation s'accrédita par sa noirceur, et l'en- ient d'Amalasonte servit de preuve. Théodat, re- nt la vengeance de Justinien, qui chérissoit Ama- e, lui députa plusieurs sénateurs, entre autres : et Opilion, pour lui protester qu'il n'avoit au- part au traitement fait à cette princesse, et que uniquement un effet de l'indignation des Goths. ;a même Amalasonte de le disculper par une lettre pereur.

inien n'avoit pas perdu l'espérance de voir l'exé- des promesses de Théodat et d'Amalasonte. Loin ire la négociation rompue, il se flattoit au con-

Proc. Got. l. 1, c. 4. Idem anecd. c. 16, 24.

Suid. Πετρος. traire que l'un et l'autre, agissant de concert, ne trou-veroient que plus de facilité à remettre l'Italie ent ses mains; et, n'étant pas encore instruit de l'empriso-nement de la reine, il fit partir Pierre de Thessaloniqu célèbre avocat de Constantinople, qui joignoit à l connoissance des affaires le talent de la persuasio L'ambassadeur devoit publiquement renouveler l plaintes et les demandes qu'avoit déjà faites Alexandr mais sa commission secrète étoit de sommer Théod et Amalasonte de leur parole touchant la cession d l'Italie, et d'en arrêter avec eux les conditions. Sel Procope, Théodora, jalouse de l'esprit et de la beau d'Amalasonte, ne craignoit rien tant que le succès d cette négociation; et, pour prévenir les chagrins q pourroit lui causer la présence d'une si redoutable ri vale, elle chargea Pierre, à l'insu de son mari, d'ex citer Théodat à la faire périr, et lui promit pour ré compense la charge de maître des offices, qu'il posséd dans la suite. Il ajoute que Pierre prêta son ministè à cette noirceur, et que la mort d'Amalasonte fut u effet de ses sollicitations. On peut tout croire de la mé-chanceté de Théodora; mais le récit de Procope n s'accorde nullement avec le caractère de Pierre, q l'histoire nous représente comme un négociate habile et intègre, qui ne devoit sa fortune qu'à so mérite et à ses travaux. Etant arrivé à Aulon, sur l côte du golfe Adriatique, il y rencontra Libère et Opi lion qui lui apprirent la prison d'Amalasonte; et i dépêcha aussitôt à l'empereur pour lui demander d nouveaux ordres.

Proc. Got. l. 1, c. 4. Cass. l. 10, ep. 19, 20. 21. Marc. chr. Jorn. de reb. get. c. 59.

Justinien, sensiblement affligé de l'indigne traiteme fait à cette princesse, écrivit à Pierre qu'il alloit em ployer tout ce qu'il avoit de puissance pour la tir d'oppression. Il lui donna ordre de déclarer à Théod et à tous les Goths qu'il se regardoit comme outra lui-même dans la personne d'Amalasonte. Pierre

ndit promptement à Ravenne; mais Amalasonte n'é-
it plus. Les seigneurs qui vouloient s'en défaire
voient alarmé Théodat en lui représentant qu'après
n pareil affront il étoit perdu s'il ne perdoit la reine;
, feignant un grand zèle pour le service du roi, ils
voient obtenu de lui la permission de la faire périr. Ils
s'étoient aussitôt transportés dans l'île du lac de Bolsène,
où ils avoient étranglé Amalasonte dans le bain. Cette
mort déplorable mit en deuil toute l'Italie. Pierre, animé
de la colère de son maître, déclara au roi des Goths qu'il
n'alloit plus trouver dans l'empereur qu'un ennemi ir-
réconciliable, et que le sang d'Amalasonte attireroit sur
lui et sur la nation entière la plus terrible vengeance.
Théodat, aussi foible que méchant, effrayé de ces
menaces, s'efforça de persuader à l'ambassadeur qu'il
étoit innocent de ce meurtre, en même temps qu'il
combloit de faveurs les meurtriers. Il s'empressa de pro-
curer à Pierre une prompte satisfaction sur quelques
autres commissions peu importantes dont l'empereur
l'avoit chargé. Il écrivit à Justinien, et sa femme Gu-
deline à Théodora, des lettres pleines de bassesse; il
envoya des députés pour se justifier, et n'oublia rien
pour conjurer l'orage prêt à fondre sur sa tête.

Toutes ces démarches furent inutiles. Justinien apprit la vérité par les ambassadeurs mêmes de Théodat; et tandis qu'Opilion multiplioit les mensonges pour disculper son maître, ses collègues, surtout Libère, homme d'honneur, incapable de servir le crime et l'imposture, avouèrent sans détour ce qui s'étoit passé. L'empereur reconnut enfin que Théodat étoit bien éloigné de lui céder l'Italie; mais il vit en même temps que ce prince odieux lui fournissoit le prétexte le plus honnête de la conquérir, et il n'eut garde de perdre cet avantage. Les princes qui partageoient la monarchie françoise lui pouvoient être d'un grand secours; ils avoient eu l'année précédente des démêlés avec les Goths. Cassiodore nous

Proc. Got. l. 1, c. 13. Cass. l. 11, ep. 1; l. 12, ep. 16, 27, 28. Marc. chr. Baronius. Pagi ad Baron.

apprend que l'armée des François avoit évité le comb
et que Thierry, roi d'Austrasie, étoit mort d'une ma
ladie de langueur causée par les fatigues de cette cam
pagne. Les Bourguignons avoient été battus en Ligurie
et les Allemands repoussés du côté des Alpes rhétiques
Ces succès étoient dus au gouvernement d'Amalasonte
mais elle n'avoit pu empêcher les enfans de Clovis d
s'emparer du royaume de Bourgogne, qui fut étein
par la défaite de Gondomar. Justinien leur envoya de
députés pour les engager à se joindre à lui. Il leur fit d
grands présens et de plus grandes promesses. Ces princes
indignés eux-mêmes de l'assassinat d'Amalasonte, pro
mirent d'attaquer Théodat; mais celui-ci réussit à s
justifier auprès d'eux par ses mensonges ordinaires, e
plus encore en leur offrant avec deux mille livres pesan
d'or toutes les terres que les Goths possédoient dans l
Gaule. Ce traité, entamé par Théodat, ne fut concl
que par Vitigès, son successeur. D'ailleurs les conjonc
tures ne pouvoient être plus favorables au projet de Jus
tinien : les Perses le laissoient en paix; Sittas venoit d
battre les Bulgares en Mœsie, près du fleuve Yatrus,
aujourd'hui Ozma; il ne restoit de guerre qu'en Afrique
contre les Maures, ennemis peu redoutables. La famine
affligeoit l'Italie, surtout la ville de Rome, la Vénétie
et la Ligurie. Les libéralités du pape, du clergé et des
sénateurs, soulagèrent Rome; la Ligurie et la Vénétie
reçurent de grands secours de Cassiodore, qui fit ouvrir
les greniers publics et distribuer du blé à très-bas prix.
Décius, évêque de Milan, fut chargé de cette distribution. A ce sujet, Cassiodore, dans un édit pour la diminution des impôts, fait un éloge très-exagéré de
Théodat. On peut lui passer le ton de déclamateur qui
dépare tous ses ouvrages; mais on ne lui pardonnera pas
l'admiration qu'il témoigne pour ce méchant prince
On est même surpris qu'un magistrat si vertueux ne se
soit pas retiré de la cour après la mort d'Amalasonte

et qu'il ait continué de servir le meurtrier de sa bienfaitrice.

L'empereur mit sur pied deux armées pour attaquer es Goths en même temps aux deux extrémités de leur mpire, qui s'étendoit depuis la Sicile jusqu'aux confins le la Dace. Il confia ces deux expéditions à ses deux neilleurs généraux. Bélisaire, alors consul, qui venoit l'acquérir tant de gloire par la conquête de l'Afrique, ut envoyé en Sicile; Mondon, qui s'étoit signalé autreois en faisant la guerre aux Romains, et depuis quelques années en combattant pour leur service, reçut rdre d'entrer en Dalmatie, et d'attaquer la ville de alone. Bélisaire, selon sa coutume, ne voulut commander qu'une armée peu nombreuse, mais bien choisie. Elle n'étoit que de sept mille cinq cents hommes, entre esquels étoient trois mille Isaures, deux cents cavaliers uns et trois cents Maures. Il y joignit les meilleures roupes de la maison de l'empereur, dont il composa sa garde. Ses lieutenans-généraux étoient Constantin, Bessas, et Pérane, fils de Gurgène, ce roi d'Ibérie qui s'étoit réfugié à Constantinople. Il prit avec lui Photius, fils de sa femme Antonine, jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, mais qui joignoit une sagesse prématurée à la plus haute valeur. Dans cette petite armée, où tout respiroit la victoire, il n'y avoit de trop qu'une seule tête. C'étoit Antonine, qui, sans amour pour son mari, mais par un effet de son humeur inquiète et turbulente, s'obstinoit à le suivre dans toutes ses expéditions. Fille l'un cocher du Cirque et d'une femme de théâtre, élevée lans la dissolution, elle avoit déjà plusieurs enfans orsqu'elle fit tomber dans ses filets Bélisaire, qui l'épousa dans le même temps où Justinien eut la foiblesse l'épouser Théodora. Ces deux femmes ne cessèrent de unir leurs maris de ces indignes alliances. Antonine, ncore plus effrontée que l'impératrice, loin de s'étudier cacher ses désordres, en aimoit l'éclat et le péril; elle

Proc. Got. l. 1, c. 5. Idem anecd. c. 1. Marc. chr. Jorn. de reb. get. c. 60. Idem de success.

se faisoit honneur de triom · n mari ta
qu'il triomphoit des barbares. B...li...re, redouté
Vandales et des Goths, se laissoit subjuguer par u
femme sans pudeur. Elle l'avoit déjà déshonoré dans
guerre d'Afrique. Elle se fit suivre en Italie par un je
homme auquel elle s'abandonnoit, quoiqu'il fût s
filleul et celui de Bélisaire. Il se nommoit Théodo
Antonine, pour l'attacher à sa personne, l'avoit fa
intendant de sa maison. Bélisaire fut averti; mais
femme savoit l'aveugler; et la vengeance cruelle qu'el
tira des premiers qui osèrent trahir ses débauches forç
les autres au silence. Théodose, effrayé dans la suite d
dangers auxquels l'exposoit la fureur de sa maîtress
prit l'habit monastique pour couvrir son commen
criminel, sans être obligé de le rompre. Cette fem
dissolue avoit d'ailleurs un esprit mâle et fécond e
ressources. Au milieu des outrages dont elle flétriss
son mari, elle lui rendit quelques services dans le cou
de la guerre.

Tout étant prêt pour le départ, Bélisaire eut ordre
faire voile vers Carthage; mais, lorsqu'il seroit à
hauteur de la Sicile, il y devoit aborder, sous prétex
de rafraîchir sa flotte, et tenter de s'en rendre maîtr
s'il croyoit pouvoir réussir; sinon continuer sa rou
vers l'Afrique, sans laisser transpirer son dessein. Bé
saire s'acquitta de sa commission avec son activité or
naire. Il prit d'abord Catane, et entra dans Syracus
dont le commandant lui ouvrit les portes; il ne trou
de résistance qu'à Panorme. La garnison refusa de
rendre. La place étoit forte, et Bélisaire la jugeant i
prenable du côté de la terre, fit entrer sa flotte dans
port, qui étoit hors de la ville et s'étendoit jusqu'au pi
des murs. Comme les mâts de ses vaisseaux s'élevoie
au-dessus des murailles, il y fit guinder les chalou
remplies de tireurs d'arc. Les habitans, accablés d'u
grêle de flèches, prirent l'épouvante, et se rendir

ssitôt. La prise de cette place acheva la conquête de le. Bélisaire rentra dans Syracuse le dernier jour de nnée, au milieu des acclamations des habitans et ne foule de Siciliens venus de toutes parts. Dans sa rche, il jeta de grandes sommes d'argent. Ce n'étoit s seulement pour signaler ses succès : comme il sortoit jour-là du consulat, il voulut faire en Sicile les mes largesses qui étoient d'usage à Constantinople. lemeura le reste de l'hiver à Syracuse, pour assurer conquête, et pour mettre ordre au gouvernement il. Enfin, au commencement d'avril, le mauvais état affaires d'Afrique l'obligea de s'y transporter. Mais, nt que de raconter ce qu'il fit dans cette province, je s rendre compte de ce qui se passoit alors en Italie et Dalmatie.

La perte de la Sicile jeta Théodat dans de mortelles *Proc. Got.*
rmes. Il croyoit déjà voir Bélisaire aux portes de *l. 1, c. 5, 6.*
venne. Il apprit en même temps que Mondon, après *Cass. l. 10,*
oir battu les Goths en Dalmatie, s'étoit rendu maître *ep. 22, 23, 24.*
Salone. Pierre augmentoit les craintes de ce prince ble, et ne traitoit plus avec lui que comme avec un nemi déclaré. Incapable d'envisager le péril avec coue, Théodat, pour conserver sa couronne, consentit a déshonorer; il convint de céder à Justinien toute la ile, de payer tous les ans trois cents livres d'or, d'enyer, toutes les fois qu'il en seroit requis, un corps de is mille Goths; de ne jamais condamner à mort, ni me à la confiscation de biens, aucun évêque, aucun ateur, sans en avoir obtenu la permission; il renonit au droit de conférer la dignité de patrice ou de ateur, ce que l'empereur seul pourroit faire à sa uête : dans les acclamations publiques on devoit tours nommer l'empereur avant Théodat, auquel on leveroit jamais de statue sans en ériger une à l'emper, qui seroit placée à la droite. Pierre partit avec ces opositions humiliantes. Mais à peine étoit-il à Dyr-

rachium, que Théodat, toujours agité d'inquiétudes, fit revenir à Ravenne pour lui demander s'il croy que Justinien acceptât ses offres : *Je n'en sais rien*, pondit l'adroit négociateur ; *tout ce que je sais, c'est mon maître, qui n'est pas aussi rempli que vous belles maximes de Platon, n'a pas pour la guerre cet horreur que la philosophie vous inspire. Il pense à égard comme le vulgaire. Il regarde l'Italie comme l'an cien patrimoine de l'empire, et se croit en droit de revendiquer par les armes.* Théodat, encore plus inti midé, consentit à céder l'Italie, à condition que Justi nien lui laisseroit en terres un revenu de douze cents livre pesant d'or. Il confirma cette promesse par un sermen qu'il fit conjointement avec sa femme. Mais il exigea d Pierre qu'il jurât de ne point faire usage de cette der nière proposition que dans le cas où l'empereur rejet teroit les premières. Il le fit accompagner d'un évêqu nommé Rusticus, qui devoit traiter immédiatement avec ce prince, et veiller sur les démarches de Pierre.

Cass. l. 11, ep. 13; l. 12, ep. 20. Marc. chr. Liberat. c. 21. Zon. p. 67. Anast. in Agap. hist. misc. l. 16. Baronius. Pagi ad Baron.

Théodat crut n'avoir pas encore assez fait pour sa sûreté; il résolut d'employer auprès de Justinien des sollicitations qu'il pensoit être plus efficaces. Les empereurs de Constantinople avoient toujours affecté de grands égards pour le sénat de Rome. Cette compagnie, quoique soumise de fait à la domination d'un prince étranger, regardoit au fond ses anciens maîtres comme ses légitimes souverains, et conservoit avec eux des relations d'honneur et de déférence. Agapet avoit succédé au pape Jean II, dit *Mercure*, mort le vingt-sixième d'avril 535, et Justinien respectoit ce prélat, auquel il avoit envoyé sa profession de foi. Théodat menaça par lettres le pape et les sénateurs de les faire passer au fil de l'épée, s'ils ne détournoient l'empereur de l'expédition d'Italie. Il fallut obéir. Le sénat écrivit à Justinien une lettre humble et pressante pour lui demander la paix Agapet se chargea de la commission ; et comme il man



poit d'argent pour le voyage, il engagea les vases sacrés, ui furent bientôt après rendus à l'église de Saint-Pierre ar ordre de Cassiodore. Le pape arriva le 2 février à Constantinople; il y fut reçu avec honneur; mais il ne put en gagner sur l'esprit de Justinien. Les troubles de 'église de Constantinople le retinrent dans cette ville, : il mourut après un séjour de deux mois et demi, mme nous le dirons dans la suite.

Pierre et Rusticus, trouvant Justinien sourd aux pre- *Proc. Got. l. 1, c. 6, 7.* ières propositions, lui présentèrent la lettre par laquelle néodat lui cédoit toute l'Italie. Aussitôt l'empereur ıvoya Pierre avec un nouveau député, nommé Athase; il les chargea d'investir Théodat de la propriété s terres qu'il demandoit; de passer avec lui le contrat cession, et de le confirmer par serment. Pendant le yage de ces députés les affaires changèrent de face, et ie lueur d'espérance rendit le courage à Théodat. Asiaire et Grippa, entrés en Dalmatie à la tête d'une mée de Goths, marchèrent vers Salone. Maurice, fils : Mondon, envoyé pour les reconnoître, eut la témété de les combattre avec des forces très-inégales. Il en ûta la vie aux Goths les plus braves; mais le fils de london y périt avec presque tous ses gens. A cette iste nouvelle, le père ne consulte que sa douleur; il art avec ce qu'il avoit de troupes, se jette en désespéré milieu des ennemis, en fait un horrible carnage, les oursuit à outrance, et, prodiguant sa vie, est tué par n des fuyards. Cet accident fut pour les Romains un us grand malheur qu'une sanglante défaite. Consternés la perte de ce vaillant capitaine, ils abandonnèrent Dalmatie. Les vaincus recueillirent le fruit de la vicre, et Grippa se rendit maître de Salone.

Ce médiocre succès rendit Théodat insolent. Il refusa signer le traité dont il avoit lui-même dressé les arles, et qu'il avoit juré d'avance. Sur les reproches e Pierre et Athanase lui faisoient de cette infidélité :

Songez, leur répondit-il fièrement, *que la personne des ambassadeurs ne merite plus de respect lorsqu'ils la perdent eux-mêmes à l'égard du prince qui les reçoit.* Les députés lui répliquèrent avec hardiesse *qu'un ambassadeur n'étoit que l'organe de son maître; que si ses discours ne plaisoient pas, c'étoit à son prince qu'il falloit en demander raison; que, pour eux, nulle menace ne les empêcheroit de s'acquitter fidèlement de leur commission. Nous sommes venus*, ajoutèrent-ils, *pour vous sommer de la parole que vous avez librement donnée; nous vous avons remis les lettres de l'empereur; permettez que nous remettions aux seigneurs de votre cour celles dont nous sommes chargés pour eux.* A ces mots les seigneurs, de peur de se rendre suspects, demandèrent que les lettres qui leur étoient adressées fussent remises entre les mains du roi. Justinien les exhortoit à seconder Pierre et Athanase dans leur négociation; il les invitoit à venir à sa cour, promettant de leur conserver leur dignité et leur fortune, et même d'accroître l'une et l'autre: *Vous n'êtes pas étrangers à notre égard*, leur disoit-il, *vos pères ont habité parmi nous; nos liaisons sont héréditaires; elles n'ont pas été entièrement rompues: en tout cas, il est facile de les renouer.* Après la lecture de ces lettres, le roi, outré de colère, s'assura de la personne des deux ambassadeurs, et les garder étroitement.

La fierté de Théodat céda bientôt à de nouvelles alarmes. Justinien, affligé de la mort de Mondon, résolu de reconquérir la Dalmatie, fit partir Constantien, son connétable, avec une flotte. Constantien, après avoir fait embarquer à Dyrrachium les troupes d'Illyrie, conduisit sa flotte au port d'Epidaure, où il mit à terre une partie de ses soldats. Grippa, qui commandoit dans Salone, ayant envoyé reconnoître les ennemis, les coureurs prirent l'épouvante, et lui exagérèrent tellement le nombre des Romains, qu'il crut avoir sur la

[redacted]

›utes les forces de l'empire. Il ne jugea pas à propos attendre dans Salone, dont les murailles étoient tie ruinées, et les habitans mal affectionnés. Il en ıc sortir ses troupes, et alla camper entre cette t Scardone. Constantien, mieux servi par ses couet bien instruit de la position et des forces de ımi, fit voile vers Salone. Il aborda dans le voisiet dépêcha Syphilas, un de ses lieutenans, avec ents hommes, pour se rendre maître d'un défilé isoit la communication de la ville et du camp des . Le lendemain il entra sans résistance dans le et fit aussitôt travailler à réparer les brèches des lles. Sept jours après, l'armée des Goths, trop foi›ur tenir la campagne, reprit le chemin de Ra-. Constantien s'empara, sans coup férir, de toutes ces de la Dalmatie et de la Liburnie. Il sut même r par sa douceur le cœur des Goths établis dans ntrées.

mauvaise foi de Théodat et ses variations perpés ne méritoient plus de ménagement. Belisaire rerdre d'entrer en Italie, et d'employer toutes ses › pour rendre à l'empire cette belle contrée, qui en le berceau. Ce général arrivoit du voyage qu'il avoit lans le mois d'avril pour calmer les troubles dont ique étoit agitée. Il est temps de reprendre la suite ffaires de cette province, et de rapporter ce qui s'y passé depuis la conquête. La présence de Bélisaire t contenu les Maures; son départ leur rendit leur ılité naturelle. Il n'étoit pas encore sorti du port de hage, que tout le pays étoit en alarme. Salomon, l avoit laissé en Afrique avec ses meilleurs officiers, voit à tous momens de tristes nouvelles. Ce guer› plein d'activité et de valeur, étoit bien digne de éder à Bélisaire. Comme il avoit à peine assez de pes pour conserver les postes les plus importans, et les Maures se montroient de tous les côtés à la fois,

Proc. Vand. l. 2, c. 1, 11, 12, 13. Theoph. p. 170. Anast. p. 61.

il ne savoit où porter du sec rs. I s garnisons Byzacène et de la Numidie éto truites. Mai ne lui causa une plus vive douleur que la perte i rable des deux plus vai ans officiers que les Ro eussent en Afrique. an, qui s'étoit signalé de batailles, et le brave Rufin, porte-étendard lisaire, étoient en Byzacène à la tête d'un co cavalerie. Indignés de voir les campagnes ravagée habitans traînés en esclavage, ils se postèrent en e cade dans un défilé, surprirent les Maures, les tai en pièces, et délivrèrent tous les prisonniers. A mier avis de cette défaite, Cuzinas et trois autres barbares, qui n'étoient pas loin de là avec une breuse cavalerie, accourent à toute bride, arriv le soir, et enveloppent les vainqueurs. La supério nombre l'emporte sur la bravoure ; les Romains blés de toutes parts, périssent en combattant. Au Rufin, suivis de quelques cavaliers, se font jour vers des escadrons; ils quittent leurs chevaux et m sur une roche voisine, d'où ils écartent les M coups de flèches. Tant qu'ils purent faire usage d arcs, ils défendirent vaillamment les approches ; leurs carquois étant épuisés, ils se virent bientô ronnés d'une foule d'ennemis qu'ils repoussoient d'épées. Il fallut enfin céder au nombre. Augan se cher en pièces, et combattit jusqu'au dernier Rufin, couvert de blessures, fut pris par un des qui, craignant encore sa valeur, lui coupa la t barbare, frappé de l'air martial et terrible que ce conservoit par la force de ses traits et par l'épais sa chevelure, la porta dans sa demeure pour en le spectacle à ses femmes, aussi féroces que leur

An. 536. Quoique la perte de ces deux guerriers ne dût rer à Salomon que des sentimens de vengeance, i encore la voie de pacification. Il écrivit aux rois *qu'ils avoient apparemment oublié et le désas*

ndales, et les sermens qu'ils avoient eux-mêmes faits Bélisaire, et leurs propres enfans donnés en otage, ils hasardoient la vie par leur révolte. Ils répondent *que l'exemple des Vandales n'avoit pour eux rien frayant. Vous ne les avez vaincus,* disoient-ils, *que ce que nous les avions auparavant affoiblis par plusieurs défaites. Vous nous accusez de perfidie; c'est un roche qui tombe à plus juste titre sur Bélisaire, dont magnifiques promesses n'ont été suivies d'aucun ef. Quant aux menaces que vous nous faites de mettre mort nos otages, c'est aux Romains à ménager leurs fans, parce qu'ils n'ont chacun qu'une seule femme; ur nous, qui pouvons en avoir cinquante, nous ne aignons pas de manquer de postérité.* Après une réponse si brutale, Salomon ayant pourvu à la sûreté de arthage, marcha vers la Byzacène. Il trouva Cuzinas ses trois collègues campés dans la plaine de Mamma, pied d'une chaîne de hautes montagnes; il s'y retrancha; et le lendemain, dès la pointe du jour, les deux armées se rangèrent en bataille. Celle des Maures avoit une disposition particulière, qui ne fut jamais en usage que quand une armée se voit enveloppée de toutes parts. Ces barbares ignoroient tellement la tactique, qu'ils sembloient avoir pris à tâche de perdre l'avantage que leur donnoit la supériorité du nombre. Comme ils avoient une multitude innombrable de chameaux, ils les rangèrent en cercle sous douze rangs, en sorte que ces animaux faisoient face de tous côtés, chaque file étant composée de douze. Les fantassins remplissoient les intervalles; ils étoient presque nus, n'ayant pour arme qu'une épée, une rondache et deux javelots. La coutume de ces barbares étoit de mêler avec les combattans quelques femmes qui tenoient leurs enfans entre leurs bras, apparemment pour animer les soldats par la vue de ce qu'ils avoient de plus cher. Le reste des femmes étoit placé au centre du cercle. Elles suivoient leurs maris à la guerre,

et partageoient avec eux les travaux. On les emploj à planter les palissades, à dresser les tentes, à pas les chevaux et les chameaux, à fourbir et à aiguiser armes. La cavalerie, postée sur le penchant des mon gnes, laissoit un grand espace entre elle et l'infante Les Maures étoient au nombre de cinquante mille ho mes. Salomon n'en avoit pas dix mille; mais, grâc la mauvaise disposition des ennemis, il pouvoit cho dans leur armée telle partie qu'il jugeroit à propos d' taquer; le reste devenoit inutile, à moins de rom l'ordonnance; ce qui entraînoit le désordre et la défa Il attaqua du côté de la plaine, pour ne pas s'enga entre la cavalerie et l'infanterie. Le commencement combat ne fut pas favorable aux Romains. Leurs c vaux, effarouchés de l'aspect et du cri des chamea prenoient la fuite, jetant par terre leurs cavaliers, les Maures perçoient à coups de dards. Pour remédie ce désordre, Salomon sauta de son cheval et fit met pied à terre à toute sa cavalerie. Il donna ordre à soldats de se tenir fermes, les rangs serrés, et bien c verts de leurs boucliers. Pour lui, à la tête de cinq ce hommes, il court entamer le cercle, tombant sur chameaux à grands coups d'épées. Les fantassins garnissoient les intervalles de ce côté-là ne tardèr pas à prendre la fuite. Les Romains pénétrèrent jusqu centre, où étoient les femmes. Alors tous les Maures débandent, et fuient vers les montagnes, poursuivis les Romains, qui en font un grand carnage. Il en r dix mille sur la place. Les femmes, les enfans, les c meaux que le fer avoit épargnés furent emmen Carthage, où la victoire fut célébrée par des fêtes bliques.

Plus irrités que consternés de leur défaite, les b bares firent un nouvel effort. Toute la nation prit armes; et Salomon, à peine de retour, apprit qu'u armée beaucoup plus nombreuse que celle qui ven

re battue ravageoit de nouveau la Byzacène, et pas- tout au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de :. Il marche aussitôt, et s'arrête au pied du mont rgaon, sur lequel les Maures étoient campés. Il y neura plusieurs jours. Les ennemis, qui avoient ap- à craindre les Romains en rase campagne, étoient n résolus de conserver l'avantage du poste. Le mont rgaon est inaccessible vers l'orient; mais vers l'occi- it il s'abaisse en pente douce et présente un accès fa- :. Il est accompagné, à droite et à gauche, de deux hers d'une prodigieuse hauteur, qui ne sont séparés la montagne que par un passage étroit, mais très- ofond. Les Maures étoient campés du côté de l'occi- nt, au milieu de la descente; ils n'avoient posté au- nes troupes ni au-dessus d'eux, d'où ils ne craignoient int d'attaque, ni au-dessous, parce qu'ils se croyoient rs d'accabler les Romains à coups de traits avant que ux-ci pussent les atteindre. Ils tenoient leurs chevaux ut bridés à côté d'eux, à dessein de fuir ou de pour- ivre selon l'événement. Salomon, voyant les Maures terminés à conserver leur poste, et ses soldats impa- ens de quitter ce terrain aride et stérile, résolut de onter aux ennemis. Mais, pour s'assurer du succès, il oulut obtenir par adresse l'avantage que le lieu sem- oit lui refuser. Il donna ordre à Théodore, capitaine s gardes de nuit, de prendre avec lui mille soldats spos et agiles, de grimper avec eux pendant la nuit sommet de la montagne, par le côté qui paroissoit praticable, de s'y tenir tranquilles jusqu'au jour, et lors de lever leurs enseignes et d'accabler les ennemis coups de traits. L'ordre fut exécuté sans que les Maures i les Romains mêmes en eussent aucun soupçon. Car, héodore étant parti au commencement de la nuit, on ensa qu'il n'avoit d'autre dessein que de battre la cam- agne et de garder les avenues du camp. Salomon fit archer son armée de grand matin; et, dès que le jour

cheval, aveuglés par la terreur, ils se perçoient
lement de leurs armes, et se précipitoient e
hommes et chevaux, dans cette gorge étroite et p
qui les séparoit du rocher voisin. Enfin les c
amoncelés les uns sur les autres, ayant combl
sage, servirent de pont à ceux qui suivoient pou
le rocher, où les Romains ne se hasardèrent p
poursuivre. Dans cette horrible confusion, il p
quante mille Maures, sans qu'il en coûtât une g
sang aux Romains. On prit un des chefs, nomn
las, et avec lui toutes les femmes et une si gran
titude d'enfans, que les soldats romains donno
jeune Maure pour un mouton. Ceux qui échapp
la défaite ne trouvant plus de sûreté dans le
retirèrent en Numidie auprès d'Yabdas, qui
mont Aurase. Il ne resta dans la Byzacène que le
sujets d'Antalas, jusqu'alors fidèle aux Romain

La Numidie n'étoit pas plus tranquille. Yabd
de plus de trente mille Maures, y faisoit de gr
vages. Un des capitaines de Bélisaire, nommé
illustre par sa valeur, commandoit dans un ca
la province. Il n'avoit à sa suite que soixante-d
liers de la nation des Huns. Comme il n'étoit pa
de tenir la campagne, il cherchoit quelque def
faveur duquel il pût surprendre les ennemis.
Numidie est un pays découvert, qui n'offre de
parts que de vastes plaines. Il trouva cependa

[redacted]

ı ville de Tigisi un lieu propre à son dessein. C'étoit ɔassin formé par une source abondante et bordé de ıes escarpées. Il s'y mit en embuscade, ne doutant que les Maures, qui désoloient le voisinage, ne vins- bientôt s'y désaltérer, les environs ne fournissant une goutte d'eau. Il ne fut pas trompé dans sa con- ure. On étoit dans le fort de l'été, dont les ardeurs t insupportables au milieu de ces sables arides. Les ures, dévorés d'une soif brûlante, accoururent à la taine, et, trouvant le lieu fermé par les ennemis, ils rêtèrent épuisés de langueur, et souffrant le supplice Tantale à la vue de cette eau qu'ils ne pouvoient at- ndre. Yabdas, s'étant approché, offrit au capitaine le s de son butin, s'il consentoit à laisser boire ses sol- s. Althias rejeta l'offre, et lui proposa le combat sin- ier, sous la condition que le vainqueur resteroit ître de la fontaine. Le roi accepta le défi, et ses ca- ers, ravis de joie, se tenoient assurés de la victoire, hias étant d'une taille grêle et fort petite, au lieu Yabdas étoit le mieux fait et le plus vaillant des ores. Ils prennent carrière, et reviennent l'un sur tre. Yabdas lance le premier son javelot, qu'Althias l'adresse de saisir et la force d'arrêter de la main ite; en même temps, maniant son arc de la main che, dont il savoit également se servir, il abat d'un p de flèche le cheval de son ennemi. Les Maures, ef- ɾés, remontent Yabdas sur un autre cheval, et dispa- ssent avec lui. Althias demeura maître de tout le butin, :e combat le rendit célèbre dans toute l'Afrique.

Yabdas se retira sur le mont Aurase, dont les Maures oient emparés plus de cinquante ans auparavant sous ·ègne d'Hunéric. Cette montagne, située près du fleuve apsagas, à treize journées de Carthage, étoit la plus ute de toute l'Afrique connue des Romains. Elle oc- poit un terrain de trois journées de circuit. La pente rissée de rochers n'offroit aux yeux rien que d'af-

freux et de sauvage; mais le sommet présentoit le pa
le plus délicieux; une vaste plaine, arrosée de ruiss
enrichie de moissons et de fruits d'un goût exquis
fois plus gros que dans le reste de l'Afrique. Les M
n'y avoient point bâti de forts, le lieu se défendoit
de lui-même. Ils avoient ruiné Tamugade, ville g
et peuplée, à l'entrée de la plaine qui conduisoit au
Aurase, afin qu'elle ne pût servir de place d'arm
ennemis. Salomon, pour délivrer la Numidie d
vages d'Yabdas, résolut de l'aller relancer dans
traite. Deux rois maures vinrent le joindre avec
troupes, et s'offrirent à lui servir de guides ; i
pouvoir se fier à ces princes, parce qu'ils étoi
guerre avec Yabdas. Il partit de Carthage, et l
même qu'il arriva au pied de la montagne, il s'a
cha en ordre de bataille, ne doutant pas que l
nemis ne voulussent en disputer l'accès. Comme
paroissoient point, il fit monter ses soldats, qui,
pant avec peine de rocher en rocher, s'arrêtèrent,
deux heures de fatigue, pour passer la nuit. Ils ne
pas plus de chemin les jours suivans. Enfin le sep
jour ils gagnèrent un des sommets, sur lequel, a
port de leurs guides, les ennemis les attendoient.
trouvèrent qu'une vieille tour et un ruisseau, mais
d'ennemis. Ils y restèrent campés trois jours sans
cevoir aucun des Maures, qui, connoissant les d
de la montagne, se déroboient aisément à leurs
Comme ils étoient menacés de manquer bientôt de v
ils commencèrent à se défier de leurs guides. En
ceux-ci les trahissoient, instruisant les Maures
marche des Romains, qu'ils trompoient par de fau
Salomon, s'en étant convaincu, craignit des effe
core plus funestes de leur perfidie ; et voyant d'ai
qu'un plus long délai exposoit ses soldats à mou
faim, il prit le parti d'abandonner l'entreprise,
gagna la plaine.

Comme l'hiver approchoit, il laissa en Numidie une partie de ses troupes pour défendre la province, et ramena le reste à Carthage. Son dessein étoit de retourner au mont Aurase dès que la saison le permettroit, mais avec plus de précaution, et sans employer le secours des Maures, dont il avoit éprouvé la perfidie. En même temps il songeoit à purger la Sardaigne d'une troupe de brigands. C'étoient des Maures que les Vandales avoient autrefois relégués dans cette île avec leurs femmes pour en délivrer l'Afrique. Ces bannis, d'abord en petit nombre, et détenus dans des prisons, s'échappèrent et se cantonnèrent dans les montagnes voisines de Cagliari, où ils se multiplièrent jusqu'au nombre de trois mille. Sortant alors de leurs retraites, ils couroient les campagnes et faisoient d'affreux ravages.

Salomon se préparoit à les exterminer, lorsqu'une révolte de ses propres soldats le mit en danger de la vie. Voici quel en fut le sujet. L'empereur, ayant réuni à son domaine les terres conquises en Afrique, les avoit données à ferme aux soldats, et ceux-ci avoient épousé les veuves et les filles des Vandales. Ces femmes, se voyant avec dépit devenues simples fermières des biens qu'elles avoient possédés, persuadèrent à leurs maris que ces terres leur appartenoient. *C'est notre dot*, disoient-elles, *ces fonds ont dû passer entre vos mains par notre mariage. Est-il juste qu'en épousant nos vainqueurs nous ayons perdu la fortune dont nous jouissions avec les vaincus?* Les soldats, peu instruits pour l'ordinaire des droits de propriété, trouvèrent ce titre très-légitime. Ils portèrent leurs plaintes à Salomon, qui s'efforça, mais en vain, de leur faire entendre *qu'ils devoient être contens qu'on leur eût abandonné l'or et l'argent des barbares; qu'ils étoient au service de l'empereur, qui les avoit armés, payés, entretenus, et auquel ils avoient prêté serment; que ce n'étoit pas pour eux-mêmes qu'ils avoient combattu, mais pour*

Proc. Got. l. 1, c. 14. Theoph. p. 172. Anast. p. 62.

*rendre à l'empire ses anciennes possessions ; que les co-
quêtes appartenoient à l'état, et que c'étoit renoncer
caractère de Romains que de se prétendre les succes-
seurs des Vandales.* Les soldats ne furent point satisfait
de ces raisons ; ils étoient encore animés par les arien
qui se trouvoient parmi leurs camarades. Il y en avoi
environ mille dans les troupes de Salomon, entre les-
quels on comptoit plusieurs Hérules, les plus mutin
des barbares. Comme l'empereur avoit défendu le cult
public à tous les hétérodoxes, les prêtres vandales, dés-
espérés de se voir privés de leurs fonctions, les excitoien
à la révolte ; et de ce ton dévot que les séditieux saven
si bien prendre ils leur représentoient que la fête d
Pâques approchoit, et que ce seroit pour eux le combl
du malheur et de l'infamie de ne pouvoir faire bap-
tiser leurs enfans ni célébrer selon leurs usages cett
sainte solennité. Ils étoient secondés par d'autres Van-
dales répandus dans Carthage. Nous avons dit qu
Justinien avoit envoyé en Orient les prisonniers de cett
nation, amenés par Bélisaire à Constantinople. Enviro
quatre cents d'entre eux étant arrivés à Lesbos, se ren-
dirent maîtres des navires qui les portoient, et forcèren
les matelots de les reconduire en Afrique. Abordés e
Mauritanie, sur une côte déserte, ils gagnèrent le mon
Aurase, et plusieurs revinrent à Carthage, où ils souf-
floient secrètement le feu de la sédition.

Le nombre des mécontens croissoit tous les jours. Il
s'assembloient, ils s'aigrissoient les uns les autres, il
se lioient par des sermens. Les approches de la fête d
Pâques embrasoient de plus en plus le faux zèle de
ariens. Dans un si grand nombre de conspirateurs l
secret étoit difficile : cependant aucun avis ne parvin
jusqu'à Salomon, parce que la plupart de ses gardes e
de ses domestiques entroient dans le complot. Le jou
de Pâques, qui tomboit cette année au vingt-troisièm
de mars, Salomon assistant à l'office dans une parfait

sécurité, les conjurés vinrent à l'église, dans le dessein de le poignarder. Ils l'enveloppèrent ; et, s'animant mutuellement par leurs regards, ils portoient déjà la main à leurs épées; mais la vue des autels et les yeux de leur général, dont la vertu imprimoit le respect, les glacèrent d'effroi ; ils se retirèrent en tremblant, se reprochant les uns aux autres leur foiblesse. Ayant remis l'exécution au lendemain, ils furent saisis de la même terreur, et sortirent encore sans rien faire. Désespérés d'avoir deux fois manqué leur coup, ils s'attroupent à la porte de l'église, et, par un emportement plein d'imprudence, ils s'accablent publiquement de reproches, se traitant réciproquement de lâches, de traîtres, de vils esclaves de Salomon. Après un éclat si indiscret, la plupart sentirent bien qu'il n'y avoit plus pour eux de sûreté dans Carthage. Ils en sortirent pleins de fureur, et commencèrent à ravager la contrée, forçant les villages et massacrant tous ceux qu'ils trouvoient. Quelques-uns eurent assez d'assurance pour rester dans la ville ; et, tranquilles dans leurs maisons, ils feignoient d'ignorer le complot.

Salomon, instruit enfin du danger qu'il couroit encore, ne prit pas l'épouvante. Il essaya de ramener par la douceur les conjurés qui étoient demeurés à Carthage. Ceux-ci parurent d'abord touchés de ses discours; mais cinq jours après, animés par l'exemple de leurs camarades qui impunément désoloient le pays, ils s'assemblèrent dans le Cirque, où, poussant des cris tumultueux, ils insultoient Salomon et les autres capitaines. Salomon leur envoya Théodore de Cappadoce, quoiqu'il se défiât de cet officier, qu'il soupçonnoit même d'avoir voulu attenter à sa vie. Il vouloit sans doute l'éprouver dans cette conjoncture, et s'assurer de ses véritables dispositions. Les soupçons de Salomon étoient injustes ; Théodore le servit de bonne foi, et tâcha d'apaiser les séditieux. Mais ceux-ci, au lieu de

l'écouter, le proclamèrent leur général; et, le forç de marcher au milieu d'eux, ils le conduisirent a grand bruit au palais. En y entrant, ils égorgèrent autre Théodore, capitaine des gardes, celui-là mê dont la valeur avoit tant contribué à la victoire re portée sur le mont Burgaon. Ce meurtre redoubl leur rage, ils courent par toute la ville, égorgent t les amis de Salomon, sans épargner ceux-mêmes leur offroient de l'argent pour racheter leur vie. pillent les maisons, jusqu'à ce que, la nuit étant ver la débauche et l'ivresse succèdent à la fureur et au nage.

Pendant ce tumulte, Théodore, échappé de l mains, s'étoit renfermé dans sa maison, détestan commandement dont la révolte avoit prétendu l'ho rer. Salomon se tenoit caché dans la chapelle du pa Martin vint l'y trouver au commencement de la n et lorsqu'ils crurent les séditieux endormis, ils pa rent chez Théodore, qui, les ayant obligés de pren quelque nourriture, les escorta jusqu'au port et les barqua dans une chaloupe. Ils n'avoient avec eux cinq domestiques avec l'historien Procope, que B saire avoit laissé auprès de Salomon pour l'aider de conseils. Après avoir fait douze ou treize lieues en tôyant le rivage, ils arrivèrent à Massua; c'étoit port dépendant de Carthage. Salomon fit partir Ma pour aller en Numidie avertir Valérien et les au officiers qui commandoient dans cette province d'e pêcher, par tous les moyens possibles, que la contag de la révolte ne se communiquât à leurs soldats. Il ma à Théodore de veiller à la conservation de Carth Après avoir pris ces sages précautions, il passa en Si avec Procope, et pressa vivement Bélisaire de se tr porter en Afrique, où l'autorité impériale étoit in gnement outragée.

Proc. Got. l. 1, c. 15. Les rebelles, instruits de la retraite de Salomon, r

op foibles pour se rendre maîtres de Carthage, sor- *Marc. chr. Theoph. p. 172, 173. Jorn. success.*
rent de la ville, et se rassemblèrent dans la plaine de
ule, où ils choisirent pour chef Stozas, un des gardes
e Martin, homme hardi et entreprenant, mais perfide
t sanguinaire. Ils espéroient sous sa conduite chasser du
ays tous les commandans envoyés par l'empereur, et
mparer de l'Afrique entière. Stozas appela sous ses en-
ignes ce qui restoit de Vandales; il enrôla grand nom-
e d'esclaves; et, ayant formé une armée de huit mille
mmes, il marcha vers Carthage, persuadé qu'il y en-
eroit sans résistance. Lorsqu'il fut à la vue de cette
ande ville, il la fit sommer de se rendre, promettant de
y faire aucun désordre. Théodore, à la tête des prin-
paux habitans, répondit qu'ils étoient résolus de de-
eurer fidèles à l'empereur; et, pour inspirer à Stozas
s sentimens pacifiques, il lui envoya Joseph, atta-
é au service de Bélisaire, qui venoit d'arriver à Car-
age pour une commission particulière. Stozas, irrité
la réponse, fit tuer Joseph, et s'approcha de la
le.

Malgré les instances de Théodore, le peuple songeoit
e rendre: on avoit résolu de capituler le lendemain,
sque Bélisaire entra pendant la nuit dans le port; il
voit qu'un seul vaisseau, et n'amenoit avec lui que
lomon et cent hommes choisis dans sa garde. Les re-
lles dormoient tranquillement, dans la confiance qu'à
ır réveil on leur apporteroit les clefs de la ville. Mais
point du jour, quand ils apprirent l'arrivée de Béli-
ire, frappés de ce nom seul, ils décampèrent en confu-
on. Bélisaire, ayant assemblé deux mille hommes, dont
embrasa le courage par ses paroles et par ses libéra-
és, se mit à la poursuite des troupes de Stozas, et les
teignit près de Membrèse, à seize ou dix-sept lieues de
arthage. Les deux armées campèrent, celle de Béli-
ire près du fleuve Bagradas, celle de Stozas sur une
uteur de difficile accès.

Le lendemain on se rangea en bataille de part et
tre ; les révoltés se fioient sur la supériorité de leur
bre, et les soldats de Bélisaire sur la haute capaci
leur général, méprisant leurs ennemis comme
troupe de brigands que le crime avoit attroupés
chef, sans discipline, sans honneur. Comme ils s'a
choient pour en venir aux mains, il s'éleva un ver
pétueux qui, donnant en face sur l'armée de Stoza
fit craindre que les traits de ses soldats ne perdisse
leur force, tandis que ceux des ennemis en ac
roient davantage. Dans cette pensée, il fit un m
ment à droite pour tourner l'armée de Bélisa
prendre le dessus du vent. Comme il prêtoit le
et que cette évolution ne se faisoit pas sans quelqu
ordre, Bélisaire profita du moment, et chargea
nemis dans cette position flottante et mal assur
furent enfoncés du premier choc ; et, prenant auss
fuite, ils ne se rallièrent qu'en Numidie, où ils
nurent avec confusion qu'ils n'avoient perdu que
soldats, dont la plupart étoient Vandales. Le vain
ne jugea pas à propos de les poursuivre ; il se cont
les avoir chassés avec sa petite troupe, et livra leu
au pillage. On y trouva beaucoup d'argent, et
nombre de ces femmes qui avoient été la premièr
de la rébellion. Bélisaire, de retour à Carthage
nouvelle de la Sicile qu'il s'étoit élevé une séditio
ses troupes, et qu'il étoit à craindre qu'elle n'e
suites funestes, s'il ne revenoit au plus tôt. On pe
que la supériorité de ce grand homme avilissoit
tres capitaines ; les soldats qu'il avoit une fois co
dés ne pouvoient qu'avec peine obéir à d'autres
qu'un coursier vigoureux, accoutumé à la mai
adroit écuyer, souffre impatiemment et désarço
cavalier moins habile. Après avoir donné, dans
de temps qui lui restoit, le meilleur ordre qu'il p
affaires de l'Afrique, il confia le soin de Cartl

odore et à Ildiger, et repassa en Sicile avec Salo-
ı, qui se rendit à Constantinople.
ès que Bélisaire fut éloigné, Stozas reprit l'avan-
. Marcel commandoit en Numidie; il avoit sous ses
es Cyrille, Barbatus, Térence et Sérapis. Ayant
is que Stozas étoit à Gazophyle, petite ville à deux
nées de Constantine, et qu'il y rassembloit ses
pes, il marcha pour le surprendre avant qu'elles
nt réunies. Les deux corps étoient en présence et
à se charger, lorsque Stozas s'approchant des en-
is à la portée de la voix : « Camarades (s'écria-t-il),
elle fureur vous aveugle? Victimes d'une injuste
annie, vous attaquez vos amis, vos frères, qui ne
erchent qu'à vous affranchir en se vengeant eux-
èmes. Avez-vous donc oublié qu'on vous refuse de-
is long-temps cette misérable paie, unique salaire
vos fatigues et de vos blessures; qu'on vous enlève
dépouilles que vous avez acquises par tant de pé-
? Vos généraux veulent jouir seuls des fruits de
re valeur; ils s'enrichissent de votre misère, ils
nivrent de votre sang; et vous suivez en esclaves ces
ıîtres avares et impitoyables! Si je vous suis odieux,
hargez sur moi votre colère; me voici en butte à
traits, mais épargnez vos frères. Si vous n'avez à
reprocher que ma compassion pour vous et pour
camarades, joignons nos armes, et défendons en-
nble nos intérêts communs. » Pendant qu'il parloit
, Marcel et les autres officiers crioient à leurs sol-
d'avancer, et de tirer sur ce rebelle; mais les sol-
, sourds à leurs ordres, n'écoutoient que Stozas. At-
ris par ses paroles, ils courent à lui, ils l'embrassent
larmes, ils se joignent à sa troupe. Marcel et les
es généraux s'enfuient dans l'église de Gazophyle.
as, à la tête des deux armées réunies, investit cet
: les généraux en sortent sur sa parole; mais, par une
ilége perfidie, il les fait égorger à ses yeux.

Proc. Got. l. 1, c. 8. Marc. chr. Jorn. de reb. get. c. 60. Idem de success.

La sédition des troupes de Sicile n'eut aucun fâcheuse. Le retour de Bélisaire rétablit le caln trouva son camp aussi tranquille qu'il l'avoit laiss disposa sans perdre de temps à passer en Italie les ordres qu'il recevoit de l'empereur. Ayant m nison dans Syracuse et dans Panorme, il passa d sine à Rhége. A peine y fut-il arrivé, que tous l ples d'alentour l'envoyèrent assurer de leur obéis leurs villes étoient sans défense, et ils détestoient vernement des Goths. Mais la plus importante de ces défections fut celle d'Ebrimuth, le gendre de dat, dont il avoit épousé la fille Théodenante. So père l'avoit envoyé vers le détroit avec quelques t pour défendre le pays. Dès qu'il sut que Bélisai à Rhége, regardant déjà l'Italie comme perdue p Goths, il alla se jeter aux pieds du général rom le pria de le recevoir au service de l'empire. B l'envoya à Constantinople, où il fut comblé d'ho et revêtu du titre de patrice.

Proc. Got. l. 1, c. 8, 9, 10. Marc. chr. Jorn. de reb. get. c. 60. Idem de success. Anast. Silver. hist. misc. l. 16.

De Rhége l'armée romaine traversa sans opp le pays des Brutiens et la Lucanie, la flotte côto rivage. Elle arriva devant la ville de Naples, alors grande qu'elle n'est aujourd'hui, mais très-forte fendue par une nombreuse garnison. La mer d'u de l'autre ses murailles bâties sur un terrain escar rendoient les approches très-difficiles. Bélisaire trer la flotte dans le port, où elle jeta l'ancre hor portée du trait. Il campa sur le rivage avec ses t de terre, et prit par composition une forteresse c fendoit l'entrée du faubourg. Les habitans lui d rent Etienne, qui lui représenta *que les Napo n'étoient pas les maîtres de leur ville, que la ga y dominoit, et que cette garnison même ne p se rendre aux Romains impunément, ses b ses femmes, ses enfans étant entre les mains de dat ; que Bélisaire agissoit contre ses propres*

ts en s'arrêtant devant une place peu importante ; qu'il voit aller attaquer Rome, dont la prise entraîneroit Naples et toute l'Italie ; que si, au contraire, il échouoit vant Rome, il ne pourroit conserver les conquêtes récédentes, et que le sang qu'il auroit répandu devant Naples seroit versé en pure perte. Bélisaire répondit *u'il n'avoit point de conseil à recevoir des Napolitains ; ue l'empereur l'envoyoit pour les tirer d'esclavage ; que seroit une folie de combattre leur libérateur, et de ire pour conserver leurs chaînes les efforts que des ens sages font pour se mettre en liberté ; qu'il laissoit la garnison le choix d'entrer au service de l'empereur u de se retirer ; que, si les habitans acceptoient la liberté qu'il leur offroit, il leur donnoit parole de les traiter aussi favorablement qu'il venoit de traiter les Siciliens ; que, s'ils préféroient de rester en servitude, il seroit forcé d'en user avec eux comme avec des esclaves.*

Etienne, gagné en secret par Bélisaire, employoit ous ses efforts pour déterminer ses concitoyens à se ndre. Il étoit secondé par Antiochus, marchand syrien abli à Naples, qui avoit grande réputation de prunce et de probité. Mais deux avocats fort accrédités, astor et Asclépiodote, attachés d'inclination et d'intét au parti des Goths, traversoient de toutes leurs fors les intentions d'Etienne ; et pour y réussir, sans mafester leur dessein, ils engagèrent le peuple à demanr des avantages si excessifs, qu'ils étoient bien persuas que Bélisaire ne les accorderoit jamais. Le général main se douta de l'artifice ; et, pour le rendre inutile, accorda tout. Les habitans, ravis de joie, couroient jà aux portes pour les ouvrir à l'armée romaine ; et les oths, trop foibles pour résister à ce concours, frémisient de dépit, et songeoient à la retraite, lorsque Pasor et Asclépiodote, se jetant au-devant de la multitude : Citoyens (s'écrièrent-ils), écoutez les derniers soupirs de la patrie, dont vous allez déchirer les entrailles.

duite à deux officiers nommés Magnus et Enn
instruisit de ce qu'ils avoient à faire. La nuit
nue, ils prirent des lanternes, et conduisirent leu
vers l'aquéduc. Ils étoient accompagnés de deu
pettes, qui devoient se faire entendre lorsqu'il
pénétré dans la ville. Bélisaire avoit fait prép
échelles pour monter à l'escalade dans le mê
ment : il avoit donné ordre à toutes ses troupes
nir alertes et sous les armes. Lorsque le détache
entré dans l'aquéduc, la plus grande partie pri
vante, et retourna sur ses pas, malgré les eff
faisoient leurs conducteurs pour les retenir. I
les reçut fort mal, et les fit remplacer par de
soldats des plus braves de l'armée. Photius, so
fils, emporté par une bouillante valeur, voul
cher à leur tête, et étoit déjà entré dans le can
Bélisaire l'obligea de demeurer avec lui. Ceux qui
fui le péril, piqués des reproches de leurs camar
rougissant de paroître moins hardis, entrèren
suite. Cependant Bélisaire, craignant que les G
étoient de garde dans la tour la plus voisine
dissent la marche des soldats dans l'aquéduc, en
ce côté-là Bessas, Goth de naissance, et qui parl
leur langue, pour les distraire par ses discours.
faisant grand bruit, les exhortoit à se rendre
amusoit par ses propositions et ses reparties; le
répondoient par des railleries et des injures contr

à Bélisaire. L'aquéduc, couverte d'une voûte de briques, pénétroit bien avant dans la ville, et les soldats étoient déjà, sans le savoir, sous le terrain de Naples, lorsqu'ils arrivèrent enfin à la bouche du canal, qui se terminoit à un bassin dont les bords étoient fort élevés et impraticables, surtout à des hommes armés. Ils étoient dans un grand embarras, ceux qui suivoient poussant leurs camarades pour gagner eux-même l'ouverture, et s'étouffant les uns les autres dans ce lieu étroit. Un soldat plus dispos et plus hardi, s'étant dépouillé de ses armes, s'aida si bien des mains et des pieds, qu'il parvint jusqu'au haut, et se trouva dans une méchante masure, habitée par une pauvre femme. Il la menaça de la tuer, si elle ouvroit la bouche, et jeta dans la fosse une corde qu'il attacha par un bout à un olivier. A l'aide de cette corde les soldats se trouvèrent tous en haut deux heures avant le jour. Ils s'avancèrent vers les murs du côté du nord, où Bélisaire avec Bessas et Photius attendoient l'événement, et surprirent les gardes de deux tours, qu'ils passèrent au fil de l'épée. Maîtres de cette partie de la muraille, ils donnèrent le signal avec les trompettes. Aussitôt Bélisaire fit appliquer les échelles; mais comme elles se trouvèrent trop courtes pour atteindre aux créneaux, il fallut en attacher deux au bout l'une de l'autre. On gagna ainsi le haut des murs.

L'escalade ne réussissoit pas du côté de la mer. Les Juifs, qui défendoient la muraille en cet endroit, n'attendant aucun quartier des Romains, dont ils avoient fait rejeter les propositions, se battoient en désespérés; et quoiqu'une partie des Romains fût déjà dans la ville, ils soutenoient opiniâtrément toutes les attaques. Mais quand le jour fut venu, se sentant charger par-derrière, ils prirent la fuite. Alors il n'y eut plus de résistance; l'armée entra par toutes les portes, et le soldat se livra à tous les excès de la fureur. Les Huns surtout exerçoient leur barbarie naturelle sans respecter les asiles les plus

sacrés. Bélisaire couroit partout il oyoit ses ge acharnés au carnage : « Arrêtez (le it-il), ce so « vos sujets que vous égorgez. C'est Dieu qui vous don « la victoire, et vous l'outragez par votre cruauté. Mon « trez aux vaincus que nous méritions de les vainc « En les massacrant vous justifiez leur résistance. Ils so « assez punis d'avoir été vos ennemis. Faites par vot « humanité qu'ils se repentent de n'avoir pas toujou « été vos amis. » Il laissa le butin aux soldats comme récompense de leur valeur ; mais il fit rendre les enf à leurs pères et les femmes à leurs maris. Ainsi, dans même jour, les Napolitains perdirent et recouvrèrent l liberté. Avant la nuit le calme étoit rétabli dans la vill et les habitans retrouvoient dans leurs maisons ce qu'i y avoient caché de précieux. Le siége avoit duré ving jours. Bélisaire accorda la vie à ce qui restoit de l garnison. C'étoient huit cents Goths, qu'il incorpora dans ses troupes. Tel fut le premier exploit de Béli-saire en Italie. La plupart des auteurs lui font un crim du saccagement de Naples, qui fut d'abord inondée de sang et jonchée de cadavres. Mais c'étoit un effet inévitable de la fureur du soldat irrité d'un siége meurtrier. Bélisaire en gémit lui-même, et mit tout en œuvre pour en arrêter les suites. J'ai suivi Procope, le seul témoin oculaire qui nous reste ; et son récit s'accorde mieux avec le caractère de ce général, aussi humain qu'invincible. Si l'on soupçonne l'historien d'avoir ici flatté son maître, cette conjecture n'est pas suffisamment appuyée par le foible témoignage de quelques compilateurs, dont les écrits montrent en toute rencontre plus de piété que de jugement. Les massacres que les Huns firent dans les églises, et le pillage de quelques monastères, que le général ne put d'abord empêcher, ont animé leur censure. Ce fut le même motif qui attira dans la suite à Bélisaire les reproches du pape Silvère. Ce vainqueur généreux, touché du sort de cette ville

bre, n'oublia rien pour l'adoucir. On rapporte que
ut aussi par un aquéduc, et peut-être par le même,
Alfonse d'Aragon se rendit maître de Naples en
2.

astor et Asclépiodote ne survécurent pas aux mal-
rs qu'ils avoient attirés sur leur patrie. Le premier,
moment qu'il vit entrer les Romains, fut frappé
oplexie et mourut sur l'heure. Asclépiodote, avec les
cipaux habitans, vint se jeter aux pieds de Bélisaire.
gré les reproches d'Etienne, le général romain lui
t fait grâce, et il s'en retournoit comblé de joie,
que le peuple, transporté de rage, se jeta sur lui,
me sur l'auteur de tous ses maux, et le mit en pièces.
coururent ensuite à la maison de Pastor, pour le
ter de même, et ne cessèrent de le chercher qu'après
n leur eut fait voir son cadavre. Ils s'en saisirent,
allèrent pendre à un gibet dans le lieu des exécutions.
emandèrent ensuite à Bélisaire, et obtinrent de lui
ardon de ces emportemens.

orsque Théodat étoit monté sur le trône, la ville de *Cass. l.* 10,
ne lui avoit député quelques évêques pour l'assurer *ep.* 13, 14, 16, 17, 18.
on obéissance et lui demander la conservation de
priviléges; ce qu'il avoit promis. Mais il n'avoit pas
oyé à son tour en faire le serment au sénat et au
ple romain comme l'avoient pratiqué ses deux pré-
sseurs. Cette négligence, qui sembloit être une
que de mépris ou de mauvaise intention, donnoit
soupçons fâcheux. Dès que Bélisaire fut entré en
ie, Théodat, craignant avec raison pour la ville de
ne, avoit fait partir des troupes pour la garder. On
refusa l'entrée. Le roi s'en plaignit par lettres, et,
r dissiper la défiance des Romains, il leur députa
lques seigneurs, chargés de prêter le serment en
nom. Afin de prévenir tout ombrage, il ordonna à
troupes de camper hors de la ville, de payer les
es au prix du marché, et il mit à leur tête le grand

maître de sa maison, auquel il [illegible]mmanda de [illegible] donner aux Romai[illegible] aucun sujet [illegible] pl[illegible]nte. La prise [illegible] Naples le détermina [illegible] à se transporter à Rome, po[illegible] procurer à cette ville [illegible] assurance dont sa timid[illegible] naturelle avoit elle-même besoin.

Chr. Marc. Proc. Goth. l. 1, c. 11. Cass. l. 10, ep. 31. Jorn. de rer. get. c. 60. Idem de success. Pagi ad Baron.

On s'attendoit qu'il alloit marcher à la rencontre [illegible] Bélisaire. Lorsqu'on vit qu'il se tenoit enfermé da[illegible] Rome, et qu'il se contentoit d'envoyer Vitigès en Ca[illegible] panie avec quelques troupes, on le soupçonna d'intel[illegible] gence avec Justinien pour lui livrer ses propres ét[illegible] Ce bruit se répandit dans l'armée de Vitigès, qui ca[illegible] poit à treize ou quatorze lieues de Rome, dans un li[illegible] nommé Regète. Les soldats s'assemblent; et, taxant Th[illegible] dat de trahison, l'accusant d'être l'auteur secret de [illegible] guerre, ils élèvent Vitigès sur un bouclier, et le proc[illegible] ment roi. C'étoit un officier d'une naissance obscu[illegible] mais qui s'étoit avancé par sa valeur. Aussitôt Viti[illegible] retourna vers Rome, que Théodat ne tarda pas d'ab[illegible] donner pour s'enfuir à Ravenne. Optaris fut chargé [illegible] le poursuivre et de l'amener vif ou mort. Il étoit [illegible] nemi mortel de Théodat. Ce prince avare, gagné [illegible] argent, lui avoit enlevé une riche héritière, qu'il é[illegible] sur le point d'épouser, pour la mettre entre les ma[illegible] de son rival. Emporté par un si vif ressentiment, O[illegible] taris atteignit Théodat près du fleuve Vatrénus, aujo[illegible] d'hui Saterno, à peu de distance de Ravenne. L'ay[illegible] renversé de son cheval, il l'égorgea comme une victi[illegible] et rapporta sa tête à Vitigès. Ce malheureux prince a[illegible] régné près de deux ans, étant mort au mois d'août [illegible] cette année. Son fils Théodégiscle fut enfermé dans [illegible] prison, où il mourut empoisonné.

Le nouveau roi ne fut pas plus tôt entré dans Ro[illegible] qu'il envoya dans toutes les provinces de l'Italie [illegible] lettre circulaire, écrite du style des usurpateurs: il at[illegible] buoit son élévation au choix de la Providence; il p[illegible] mettoit de marcher sur les traces de Théodoric: *Im*

ce grand prince, disoit-il, *c'est être son parent à plus juste titre que ceux qui ne tiennent à lui que par la naissance.* On sauroit gré à Vitigès de cette belle maxime, dont il couvroit la bassesse de son extraction, s'il eût tenu parole; mais, après avoir été un officier digne d'estime, il fut un roi de peu de mérite. Les plus grandes forces des Goths étoient dispersées au-delà du Pô pour garder la frontière contre les incursions des François, avec lesquels la paix n'étoit pas encore conclue. D'ailleurs Vitigès se défioit des habitans de Rome, et les soupçonnoit avec raison d'attachement à leurs anciens princes. Il marcha donc à Ravenne, dans le dessein d'y rassembler ses troupes, et de revenir en force tenir tête à Bélisaire. Il exhorta le pape Silvère, le sénat et le peuple romain à lui demeurer fidèles, et les y engagea par les sermens les plus sacrés. Il laissa dans la ville une garnison de quatre mille hommes, commandés par Leudéris, officier de réputation, avancé en âge, et d'une prudence consommée. Il partit ensuite pour Ravenne avec le reste de ses troupes, emmenant un grand nombre de sénateurs pour lui tenir lieu d'otages. Ayant pris sa route par la Toscane, il enleva les trésors que Théodat avoit amassés et mis en dépôt dans l'île du lac Bolsène, et dans la ville nommée alors *Urbs vetus*, aujourd'hui Orviète. Dès qu'il fut arrivé à Ravenne, il répudia sa femme; et, pour s'affermir plus solidement sur le trône en s'alliant à la famille de Théodoric, il épousa la fille d'Amalasonte, nommée Matasonte, qui ne consentit à ce mariage que par contrainte. Après quoi il rassembla tous les Goths cantonnés dans la Ligurie et dans la Vénétie, les partagea en différens corps, et leur donna des armes et des chevaux.

Il ne laissa au-delà du Pô que les garnisons de la Gaule. Mais, pour n'avoir aucune inquiétude de la part des François, il voulut conclure avec eux le traité déjà proposé par Théodat. Ce prince leur avoit offert tout

Proc. Goth. l. 1, c. 13. Vales. rer. fr. l. 8. Pagi ad Baron.

ce qui restoit aux Ostr ‹ it dans la Gaule, avec ‹ mille livres pesant d'or. 'ant que de renouvele‹ offres de si grande co‹ uence, Vitigès voulut av‹ consentement des pri ‹aux seigneurs de la na Il leur représenta la n‹ sité où ils étoient de s'as de la paix avec les François pour être en état de tenir la guerre co re l'empire : *qu'il valoit m sacrifier une petite de leur domaine que de poser à tout r ; 'ils acquerroient à ce pr secours d'une n issante et belliqueuse ; que, sortoient v eux de la guerre présente, ils trouver assez de prétextes pour se remettre en possession ‹ qu'ils abandonnoient ; qu'entre des états voisin raisons de s'agrandir ne manquoient jamais à ceu en avoient le pouvoir.* Les seigneurs embrassèren avis. On fit aux rois françois Childebert, Théod et Chilpéric, une cession authentique de ce qu Goths possédoient depuis les Alpes jusqu'au Rhôn depuis la mer jusqu'aux confins du royaume de B gogne. Cette portion des Gaules comprenoit q provinces, la seconde Narbonnoise, les Alpes mariti les Alpes grecques, et la seconde Viennoise; en sort les François devinrent alors maîtres de toute la G à l'exception de la Septimanie, qui appartenoit Visigoths, et de la Bretagne Armorique, qui avo comtes particuliers. Vitigès s'engagea encore à ren‹ les Allemands que Théodoric avoit reçus en . après la bataille de Tolbiac. Ils retournèrent dans pays, et devinrent sujets des rois d'Austrasie. Co les rois de France ne pouvoient, sans violer le trait depuis peu avec l'empereur, envoyer des troupes f çoises au secours des Goths, ils promirent d'en fo secrètement, qu'ils tireroient des nations étran soumises à leur puissance. En exécution du traité tigès retira ses troupes de la Gaule, et rappela Ma qui les commandoit.

Il auroit fallu un lien plus fort que celui du serment pour retenir les habitans de Rome en présence d'un ennemi tel que Bélisaire. Lorsqu'il fut maître de Naples, il en confia la garde à Hérodien avec trois cents soldats choisis, et mit une garnison suffisante dans la citadelle de Cumes. Ces deux places étoient alors les seules de la Campanie qui fussent en état de défense. Ensuite il marcha vers Rome par la voie Latine. Les Romains, appréhendant le même sort que venoit d'éprouver la ville de Naples, résolurent d'ouvrir leurs portes à l'armée de l'empereur. Le pape Silvère fut le premier à leur conseiller de ne point opposer une résistance inutile. Ils députèrent donc à Bélisaire Fidélis, qui avoit été questeur d'Athalaric, pour l'assurer de leur soumission. La garnison, trop foible pour contenir un grand peuple, et faire face en même temps à une armée victorieuse, obtint la liberté de se retirer à Ravenne. Elle sortit par la porte Flaminie pendant que Bélisaire entroit par celle qu'on nommoit *Asinaria*. Leudéris, leur chef, honteux d'abandonner une place confiée à sa valeur, refusa de suivre ceux qu'il commandoit. Il fut envoyé à Justinien avec les clefs de la ville. Ce fut ainsi que les empereurs rentrèrent en possession de Rome le dixième de décembre, soixante ans depuis qu'elle avoit été détachée de l'empire par la conquête d'Odoacre.

Proc. Goth. l. 1, c. 14. Evag. l. 4, c. 18. Niceph. Call. l. 17, c. 13. Marc. chr. Jorn. succ. Anast. Silver. hist. misc. l. 16

Le premier soin de Bélisaire fut de relever les murailles, qui étoient ruinées en plusieurs endroits. Il y fit faire des créneaux et ajouter des parapets pour couvrir les soldats sur leurs flancs. On environna la ville d'un fossé large et profond. Les habitans admiroient ces ouvrages, mais ils ne voyoient pas sans peine que Bélisaire eût intention de soutenir un siége dans leur ville, si elle étoit attaquée par les Goths. Comment, avec si peu de troupes, pourroit-il défendre une place d'une si vaste étendue, située dans une plaine de facile accès, et qui pouvoit être aisément affamée ? Bélisaire entendoit

ces murmures, sans interrompre les dispositions nécessaires. Il fit serrer dans les greniers publics le blé qu'il avoit apporté de Sicile, et força les habitans de transporter dans la ville les grains de leurs récoltes.

Proc. Goth. l. 1, c. 15.

Bélisaire étoit déjà maître de toute l'Italie méridionale. Les Goths, n'ayant aucune garnison dans ces contrées, la Calabre, l'Apulie et la ville de Bénévent, s'étoient volontairement soumises. Pizas, capitaine goth, commandoit dans le Samnium, au-delà du fleuve Tiferne. Il vint se rendre avec ce qu'il avoit de troupes. Cette démarche lui mérita la confiance de Bélisaire, qui lui donna un détachement pour garder le même pays. Les Goths cantonnés au-delà du Tiferne refusèrent de suivre l'exemple de Pisas, et demeurèrent attachés à Vitigès.

Proc. Vand. l. 2, c. 14. Theoph. p. 171. Cedr. p. 371. Abulfarag.

On rapporte que pendant cette année le soleil ne rendit qu'une lumière terne, sans éclat, et pareille à celle de la lune, ce qui dura quatorze mois. Des nuées de sauterelles ravagèrent plusieurs provinces d'Asie ; l'hiver fut très-rigoureux, et les chaleurs de l'été si foibles, que les fruits ne parvinrent pas à maturité.

LIVRE QUARANTE-QUATRIÈME.

La prise de Rome affligeoit Vitigès. Il se repentoit d'avoir abandonné cette ville, et de s'être reposé sur la foi des habitans. Il rassembloit ses forces pour s'en remettre en possession : mais, voulant prévenir, s'il étoit possible, les malheurs d'une guerre, que la valeur et l'expérience du général ennemi pouvoient rendre longue et sanglante, il demandoit la paix à Justinien. Il s'étoit fait connoître de ce prince à Constantinople du temps de Justin : « Souvenez-vous (lui disoit-il dans sa lettre) « des hommages que je rendois au neveu de l'empereur : « quel sera mon respect pour l'empereur même ! Jugez-« en par la démarche que je fais auprès de vous. Sans « vous avoir offensé, j'ai déjà ressenti les calamités d'une « guerre meurtrière. Après tant de sang répandu, je ne « vous demande que votre amitié, comme si je n'avois « aucun sujet de me plaindre. Si Théodorat a mérité « votre colère, je mérite votre bienveillance ; je vous ai « vengé. Si vous chérissez la mémoire d'Amalasonte, j'ai « mis sa fille sur le trône. Ecoutez donc nos députés : « rendez-nous la paix, que nous n'avons jamais voulu « rompre. Fixez sur les deux nations la protection di-« vine en affermissant la concorde dont nos prédéces-« seurs ont jeté les fondemens. » Il écrivit pareillement aux principaux officiers du palais qu'il connoissoit, pour les engager à seconder ses instances, et aux évêques de ses états, pour implorer le secours de leurs prières. Cette députation n'ayant point eu de succès, il ne resta plus au roi des Goths que la voie des armes.

An. 537. *Cass. l.* 10, *ep.* 32, 33, 34, 35.

Il voulut faire le premier essai de son bonheur et de ses forces sur la Dalmatie, dont Constantin étoit de-

Proc. Goth. l. 1, *c.* 16.

meuré le maître. Asinaire et Vlig le reçurent d'aller lever des troupes sur les bords de la Save, marcher ensuite à Salone. Vitigès leur donna aussi flotte pour attaquer la ville, s'il le falloit, du côté mer. Cette expédition ne fut pas heureuse. Tandis sinaire alloit enrôler des soldats dans la province de Vligisale, étant entré dans la Liburnie avec ce qu'il de troupes, fut battu par les Romains près de Scar et se renferma dans la ville de Burne pour att Asinaire. Constantin, hors d'état de garder tout places de la Dalmatie, abandonna le reste pour co ver Salone. Il l'environna d'un fossé, et le pourv munitions de guerre et de bouche. Asinaire rej son collègue avec une nombreuse armée de barl qu'il avoit attirés sous ses étendards, et tous deu semble vinrent investir Salone. Constantin sort port à la tête de sa flotte, prit ou coula à fond les seaux ennemis. Les Goths, après avoir contin siége du côté de la terre, furent bientôt réduits retirer, sans avoir gagné un pouce de terrain en matie.

Proc. Goth. l. 1, c. 16. Anast. in Silv.

Cependant Bélisaire, maître des environs de R y fit construire divers ouvrages pour en défend approches. Bessas eut ordre d'assiéger Narni, plac forte en Ombrie, à dix-sept lieues de Rome. Elle située sur une montagne escarpée, au bord de la r du Nar. Auguste y avoit fait bâtir un pont, que la diesse de son élévation faisoit admirer comme u plus beaux monumens de l'Italie. Bessas croyoit ver une vigoureuse résistance; mais, dès qu'il paru habitans ouvrirent les portes. Constantin n'en t pas non plus dans Spolette, ni dans Pérouse, alors tale de la Toscane. Vitigès, ne pouvant encore sor Ravenne, où il attendoit Marcias avec les troupe cet officier ramenoit de la Gaule, détacha un grand sous la conduite d'Unilas et de Pisas, pour s'oppose

progrès de l'ennemi. Constantin marcha à leur rencontre. Il y eut aux portes de Pérouse un combat où les Goths, supérieurs en nombre, disputèrent quelque temps la victoire; mais ils cédèrent enfin à la valeur des Romains, et périrent presque tous dans la fuite. Leurs commandans furent pris et envoyés à Bélisaire. A cette nouvelle, Vitigès se mit en marche le 21 de février, à la tête d'une armée que Procope fait monter à cent cinquante mille hommes. Il ajoute que les cavaliers étoient cuirassés pour la plupart, et les chevaux bardés de fer.

Plein de confiance, le roi des Goths méprisoit le petit nombre de soldats enfermés dans Rome avec Bélisaire. Il craignoit uniquement de ne pas arriver assez tôt pour prévenir leur fuite. Comme il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit sur sa route si Bélisaire étoit encore dans Rome, un prêtre lui répondit : *Prince, n'ayez sur ce point aucune inquiétude; de toutes les pratiques de la guerre, il n'y a que la fuite que Bélisaire ne connoisse pas.* En effet, ce général n'étoit pas même tenté d'abandonner Rome; mais, comme il avoit besoin de toutes ses troupes, qui montoit à peine à cinq mille hommes, il rappela Constantin et Bessas, leur ordonnant de laisser dans les places dont ils s'étoient emparées une garnison suffisante pour les défendre. Constantin obéit aussitôt; mais Bessas, n'ayant pas usé de la même diligence, n'étoit pas encore hors de Narni, qu'il vit toute la plaine couverte de cavaliers. C'étoient les coureurs de l'armée ennemie. Il les chargea brusquement, et les mit en fuite. Mais, comme le nombre grossissoit à chaque instant, Bessas, de peur d'être enfin accablé, rentra dans la ville; et, après y avoir mis garnison, il en sortit à la tête de ses cavaliers, et vint à toute bride annoncer à Bélisaire l'arrivée prochaine des ennemis. Vitigès, toujours convaincu que les Romains ne songeoient qu'à lui échapper, marcha droit par la Sabine, sans s'ar-

Proc. Goth. l. 1, c. 16, 17.

rêter devant aucune place. Il vi (per à deux
de Rome, sur le bord du Téver , is-à-vis d'un
où Bélisaire avoit fait construire une tour, qu'il
garnie de soldats pour disputer le passage, et po
donner le temps de faire entrer dans Rome un
grande quantité de provisions. Pendant la nuit,
deux cavaliers barbares de l'armée romaine passèr
camp de Vitigès. Ce prince se préparoit à forcer l
dès que le jour seroit venu; mais la lâcheté des s
qui gardoient la tour lui ouvrit le passage. Effra
la multitude des ennemis, ils s'évadèrent penda
nuit; et, au lieu de retourner à Rome, ils prir
route de la Campanie pour se soustraire au chât
qu'ils méritoient.

Proc. Goth. l. 1, c. 18.

Le lendemain Bélisaire, n'étant pas instruit d
retraite, s'approcha du pont avec mille cavaliers
dessein étoit de choisir un poste avantageux pour
camper ses troupes. Ce ne fut pas sans surprise qu
accourir un gros de cavalerie; c'étoit l'avant-gar
ennemis qui venoit de passer le pont. Il crut
payer de sa personne dans cette première rencont
donner aux Romains l'exemple d'un courage capa
suppléer à l'inégalité des forces. Il devint donc
sans cesser d'être capitaine; et, courant l'épée à la
à la tête de ses cavaliers, il chargea les escadro
nemis. Il montoit un puissant cheval, dressé à to
mouvemens des batailles, dans lesquelles il servo
maître avec autant d'agilité que de vigueur. Les
fuges, intéressés à faire périr Bélisaire, crioient de
parts, *au cheval bai;* et les Goths, sans connoîtr
cavalier ni le cheval, persuadés néanmoins que
leur annonçoit un exploit important, s'accordoien
à tirer sur Bélisaire. Les plus braves, étincelans
deur, s'empressoient de le joindre, et se dispu
l'honneur de l'abattre à coups de lances et d'épées
lisaire, toujours en action, écartoit les uns, renv

es autres ; tout tomboit sur son passage. Mais sa force et sa bravoure auroient enfin succombé, sans l'affection de ses gardes, qui, prodiguant leur vie pour sauver celle de leur général, se précipitoient au-devant des coups, lui faisoient un rempart de leurs boucliers et de leurs corps, et sembloient être devenus autant de Bélisaires. Plusieurs d'entre eux se firent tuer sur la place. Bélisaire eut le bonheur de ne pas recevoir une seule blessure, quoiqu'il servît de but à tous les traits des ennemis. Enfin les Goths, effrayés de ces prodiges de valeur, tournèrent bride, et furent poursuivis jusqu'à leur camp. Le reste de leur armée arrêta les Romains prêts à pénétrer dans leurs retranchemens, et força les vainqueurs de fuir à leur tour jusqu'à une hauteur, où ils se rallièrent. Alors le combat recommença; les Romains, trop inférieurs en nombre, auroient eu peine à faire retraite, sans la valeur héroïque de Valentin, écuyer de Photius; il tint presque seul contre toute la cavalerie des Goths, et donna aux siens le temps de regagner les murs de Rome. Les barbares les poursuivirent jusqu'à la porte Salaria, nommée depuis, en mémoire de cette journée, *la porte de Bélisaire*. Les habitans, qui craignoient que l'ennemi n'entrât pêle-mêle avec leurs escadrons, refusoient d'ouvrir la porte malgré les instances et les menaces de Bélisaire, que le sang et la poussière dont il étoit couvert rendoient méconnoissable. D'ailleurs le jour baissoit, et quelques fuyards avoient répandu dans la ville que Bélisaire avoit été tué dès le commencement de l'action. Les barbares, accourus en foule sur le bord du fossé, brûloient de le franchir pour achever la défaite des Romains, resserrés entre le fossé et la muraille. Ce qui restoit de soldats dans Rome, dépourvus de chef, et hors d'état de sortir malgré les habitans, demeuroient simples spectateurs du danger de leurs camarades sans pouvoir les secourir.

Le péril embrasa Bélisaire d'un nouveau courage.

A... it ranimé ... soldats ... voix et du geste, la ... r ... ei ... s. L'... urité du soir et la lo... de la c... oient léjà mis le désordre pa... Goths : lo... qu' ... se virent attaqués par ceux qu... noie ... uivre, ... s crurent avoir en même... t... tes l... troupes de la ville, et s'en... à ... abatt... B... ire, après leur avoir do... c... j... qu'à ... grande distance, revint ... ns être ... rsuivi, et rentra dans Rome. O... çut a... les tra... rts le la plus vive allégresse qui ... uré ... rt pouvoient à peine en l... , et Ro... se ... rut à l'abri de tout sous l... d'... g... rier ard... t, intrépide, invulnérable. I... c... , qui ... matin jusqu'au soir, les Got... ... nt l'élite ... r cavalerie. Un de leurs off... n... ... Van... laire, s'étoit signalé parmi ceux q... ... sur le général romain; il tomba pe... trei... co... , et fut laissé pour mort. Trois jours les ... rbares campés sous les murs, ayant envoy... champ de bataille pour enterrer leurs morts, s'a... rent que Vandalaire respiroit encore. On le sec... il guérit de ses blessures, et jouit long-temps gloire.

Bélisaire ordonna aux habitans de tenir des f... lumés, et d'être sur pied toute la nuit. Il fit la ron... tour des murs, et prit les précautions nécessaire... éviter la surprise. Rome avoit quatorze portes ; confia la garde à quatorze de ses capitaines. B... chargé de garder la porte de Préneste, le fit avert... les barbares venoient d'entrer par celle de Saint... crace, et de surprendre le quartier du Janicule... cette nouvelle ceux qui se trouvoient avec le gé... lui conseilloient de se retirer par une autre porte. Bélisaire, sans s'étonner, dépêcha des cavaliers vérifier le fait ; et, quand il eut appris que c'étoi... fausse alarme, il envoya dire aux quatorze capitai...

:cuper que de la garde de leurs portes, et de se r de tout autre soin sur sa vigilance. Rome n'étoit ıcore rassurée lorsque Vacis, capitaine goth, se ıta de la part de Vitigès devant la porte Salaria. Il :hoit aux habitans leur perfidie : *Quel est votre lement*, leur disoit-il, *d'armer contre vous la ınce des Goths pour vous livrer aux Grecs, qui hors d'état de vous défendre! L'Italie a-t-elle ja-vu venir de Grèce autre chose que des comédiens bouffons?* Il ajoutoit beaucoup d'autres injures; nme on ne lui répondoit rien, il se retira. Malgré igues d'une si terrible journée, Bélisaire, encore à passa la nuit à donner des ordres; et ce ne fut pas eine que sa femme et ses amis l'engagèrent à pren-ı peu de nourriture.

Goths vinrent le lendemain camper devant Rome, ils espéroient se rendre aisément les maîtres, à de l'étendue de son enceinte. Cette même raison, ettant hors d'état d'environner la ville entière, ils tagèrent en six camps, pour embrasser l'espace ; la porte Flaminia vers le Tibre au septentrion, à la porte Prénestine à l'orient. C'étoit la moitié cuit de Rome. Mais, comme Bélisaire pouvoit, en ant le pont Milvius, qui est à deux milles de Rome, ıter la communication du pays situé entre le fleuve ner, et les mettre, par cette précaution, dans l'im-ıilité d'affamer la ville, ils établirent un septième dans la plaine, nommée *le camp de Néron*, entre ıtican et le Tibre. Ainsi les Goths demeurèrent es du pont et de tous les dehors. Chacun de ces s étoit fortifié d'un fossé et d'une palissade. Ils cou-ıt ensuite les quatorze acquéducs, tous bâtis de bri-, si larges et si élevés, qu'un homme à cheval pou-se promener dans l'intérieur. Le général romain oit de son côté toutes les mesures que pouvoit lui érer la prudence. Il se chargea en personne de la

Proc. Goth. l. 1, c. 19. Marcel. chr.

défense des portes Pinciana et Salaria, voisines l
l'autre : c'étoit l'endroit le plus foible de l'enceint
en même temps le plus propre à faire des sortie
murer la porte Flaminia et la porte Prénestine, «
cher les aquéducs, de peur que les Goths ne pé
sent dans Rome comme il étoit lui-même entr
Naples. Les moulins du Janicule, qui fournissoie
habitans toutes les farines, devenoient inutiles
que les Goths avoient coupé les aquéducs, don
servoit à les faire agir. Bélisaire en établit d'aut
des bateaux au-dessous du pont de bois, où l'ea
plus resserrée et plus rapide. Les Goths tentèrent
ôter cette ressource en jetant de grands arbres
cadavres pour rompre les moulins, ou du moins
en embarrasser le mouvement. Bélisaire fit tend
chaînes d'un bord du Tibre à l'autre ; elles ser
non-seulement à garantir les bateaux, mais en
fermer le passage aux ennemis, s'ils entrepren
d'entrer par le fleuve.

Proc. Goth. l. 1, c. 20.

Le siége étoit à peine commencé, que le peu
Rome, accoutumé au repos et aux commodités
vie, témoignoit déjà son impatience. La privatio
bains, les vivres distribués avec économie, l'oblig
de passer les nuits à monter la garde sur les mura
la vue des campagnes ravagées, le peu d'espérance
nir long-temps contre une armée si nombreuse, dé
rageoient les habitans. Ils murmuroient contre B
saire, qui, par une témérité inouïe, n'ayant ave
qu'une poignée de soldats, attiroit sur Rome toute
forces des Goths, et l'engageoient dans une guerre m
trière, où elle n'avoit nul intérêt. Les sénateurs n'os
se plaindre hautement ; mais ils n'étoient pas m
disposés que le peuple. Vitigès, informé de ces mé
tentemens, ne cherchoit qu'à les aigrir. Il envoya
députés, qui, s'adressant à Bélisaire en présence du
nat et des officiers de l'armée, lui dirent de la part

[redacted]

eur maître « que, si c'étoient les Goths que les Grecs « venoient chercher en Italie, ils avoient sous les yeux « le camp de Vitigès qui leur offroit la bataille; qu'il « n'étoit pas juste d'envelopper les habitans de Rome « dans des périls qui leur étoient étrangers, et de forcer « leur légitime souverain à les traiter en ennemis; que « Théodoric avoit comblé de faveurs la ville de Rome, « et qu'il lui avoit conservé sa liberté; qu'elle s'étoit « trahie elle-même en abandonnant des princes dont « elle n'avoit jamais reçu que des bienfaits, et qui, « maintenant encore, quoique offensés par sa révolte, « lui venoient offrir leur secours; que, pour ménager le « sang de son peuple, Vitigès vouloit bien permettre « aux Grecs de sortir de Rome avec leur bagage; que, « s'ils s'obstinoient à soutenir un siége, le roi verroit « avec regret ses sujets s'ensevelir avec ses ennemis sous « les ruines d'une ville qu'il chérissoit. » Bélisaire répondit « qu'il livreroit bataille lorsqu'il le jugeroit à « propos, sans prendre conseil de Vitigès; que Rome « appartenoit à l'empereur; et qu'en s'en mettant en « possession, il ne faisoit que rentrer dans son domaine; « que les Goths se flattoient en vain, s'ils espéroient la « reprendre, tant qu'il resteroit à Bélisaire un souffle de vie. » Les sénateurs gardoient le silence; le seul Fidélis, que Bélisaire avoit fait préfet du prétoire, prit la parole pour combattre les prétentions des Goths, et soutint avec zèle les intérêts de l'empereur.

Sur le rapport des députés, Vitigès, perdant toute espérance d'intimider Bélisaire, ne songea plus qu'à disposer ce qui étoit nécessaire pour l'attaque. Il fit construire des tours roulantes, égales en hauteur aux murailles de la ville, et qu'on faisoit traîner par des bœufs. On prépara grand nombre d'échelles, quatre béliers, beaucoup de fascines pour combler le fossé, et faire avancer les tours et les béliers jusqu'au pied des murs. Bélisaire, de son côté, borda les murailles de toutes les

Proc. Goth. l. 1, c. 21.

machines meurtrières alors en usage dans les si balistes, onagres, catapultes, qui lançoient des jav ou des pierres d'une énorme grosseur. Au-dessus de que porte il fit descendre des herses garnies de gr pointes de fer, qui, dans le cas où les assiégeans ap cheroient, pourroient s'abattre sur eux, les perc les écraser contre les portes.

Proc. Goth. l. 1, c. 22.

Le dix-huitième jour du siége, au lever du soleil Goths, conduits par Vitigès, marchèrent en ordr bataille vers la porte Salaria. A la vue des tours e béliers qui s'avançoient à leur tête, les habitans, g d'effroi, s'étonnoient de voir rire Bélisaire, qui déf à ses soldats de tirer sur l'ennemi qu'il n'en eût d l'ordre. Il leur sembloit qu'il y avoit de la folie faire un jeu d'un spectacle si terrible, et à laisser procher le péril de si près. Déjà les Goths étoien bord du fossé, lorsque Bélisaire, s'étant saisi d'un tira sur un commandant ennemi, couvert d'une rasse, et lui perça le cou de part en part. Les hab poussent un cri de joie, regardant ce début comm bon présage. Leurs cris redoublent à la vue d'un se coup qui ne fut pas moins heureux. Alors Béli commanda à ses soldats de faire une décharge géné sur les bœufs qui traînoient les machines. Cette nu flèches ayant abattu tous ces animaux, les tours e béliers demeurèrent sans mouvement; et l'on reco que Bélisaire avoit eu raison de rire de cet apparei de le laisser avancer jusqu'à la portée du trait. Viti désespérant de réussir à cette attaque, y laissa une p tie de ses troupes, avec ordre de tirer sans cesse p occuper Bélisaire, et ne lui pas donner le temp porter ailleurs du secours. Pour lui, prenant su gauche, il marche du côté de la porte de Préneste, la muraille étoit plus basse; il avoit eu soin d'y f préparer d'avance des échelles et des machines.

Pendant que Vitigès faisoit ses approches vis-à-

[redacted]

porte Salaria, une autre partie de ses troupes atta- le mausolée d'Adrien. C'étoit un superbe monu- , élevé autrefois pour la sépulture de ce prince, ›là du Tibre, vis-à-vis du pont Ælius, à cinquante ie l'enceinte de la ville. Il étoit construit de marbre aros, et les pierres étoient jointes ensemble sans u lien. La base étoit carrée, et avoit sur chaque face ›geur d'un jet de pierre. Le reste de l'édifice s'éle- n forme d'une tour ronde, et dominoit les murs de e. Le sommet étoit orné de statues équestres et de ; de marbre d'un travail exquis. Comme ce bâti- : pouvoit tenir lieu de forteresse, on l'avoit joint murailles par le moyen de deux bras; c'est aujour- i le château Saint-Ange. Bélisaire avoit confié ce : à Constantin, qui veilloit en même temps à la é de la muraille voisine, assez foiblement gardée, : que le Tibre bordoit la ville de ce côté-là, et que étoit obligé de ménager les troupes pour suffire léfense d'une si vaste enceinte. Constantin, ayant is que les ennemis vouloient passer le fleuve, et r la muraille en cet endroit, y accourut avec une e de ses soldats. Dès qu'il se fut éloigné, un déta- ient des Goths vint attaquer le mausolée. Ils appro- ent à la faveur d'un portique qui s'étendoit depuis se de Saint-Pierre, et ne furent aperçus que lors- s étoient déjà au pied de l'édifice. Dans cette posi- ils n'avoient rien à craindre des balistes, qui portoient ie certaine distance, et leurs larges boucliers les oient à couvert des flèches. Ils en lançoient eux- ies une si grande quantité, que les assiégés n'osoient ître. La place étoit presque investie, et l'on com- çoit à planter les échelles, lorsque les Romains, ne vant pas d'autre moyen de se défendre, s'avisèrent riser les statues du mausolée, et d'en jeter les pièces es assaillans, qui tomboient écrasés sous la pesanteur es masses. Les Goths furent forcés de s'éloigner; et

alors les Romains, s'animant les uns les autres par de grands cris, firent usage de leurs arcs et de leurs balistes, en sorte que les ennemis abandonnèrent l'entreprise, et prirent la fuite avec d'autant plus de précipitation que Constantin arriva dans ce moment, après avoir repoussé ceux qui tentoient de passer le Tibre.

Proc. Goth. l. 1, c. 23; l. 2, c. 4.

Les Goths ne réussirent pas mieux à la porte Saint-Pancrace, qui fermoit le quartier du Janicule. L'élévation du terrain en rendoit l'accès difficile. Ils n'osèrent même attaquer la porte Flaminia, située entre des rochers, et que Bélisaire avoit fait murer. Entre cette dernière et la porte Pinciane, la muraille étoit depuis long-temps fendue depuis la moitié de sa hauteur jusqu'aux créneaux, en sorte que les deux parties, séparées l'une de l'autre, penchoient l'une vers la ville, l'autre vers la campagne. Bélisaire l'avoit voulu réparer; mais les habitans s'y étoient opposés, assurant que saint Pierre avoit promis de la défendre. Cette confiance n'étoit pas sans doute appuyée d'un fondement fort solide; néanmoins il est certain que, pendant un siége de plus d'une année, les Goths respectèrent cette seule partie des murailles, et que, ni de jour ni de nuit, ils ne tentèrent de profiter d'une brèche si favorable. Aussi dans la suite on se fit long-temps scrupule de la réparer. L'assurance des Romains avoit apparemment fait impression sur les Goths, nation très-religieuse, quoique arienne; et ce fut ce qui préserva cet endroit. Les barbares avoient une telle vénération pour les princes des apôtres, que durant le siége, loin de profaner leurs églises situées hors des murs, ils laissèrent au clergé romain la liberté de les desservir comme en pleine paix.

Quoique Vitigès se fût éloigné de la porte Salaria pour aller attaquer ce qu'on nommoit *le Parc*, Bélisaire étoit resté dans son premier poste. Avant que de le quitter, il fut témoin d'un coup extraordinaire. Un Goth de grande taille et fort vaillant, couvert d'un casque et d'une

[redacted]

;sc, s'étoit séparé du reste de la troupe pour se faire rquer. Adossé contre un arbre, il ne cessoit de tirer réneaux. Un gros javelot, parti d'une baliste, vint :rcer la cuirasse et le corps, et, s'enfonçant dans e jusqu'à la moitié de sa longueur, y cloua ce reble guerrier. Les Goths, épouvantés, reculèrent hors portée des machines, et cessèrent d'incommoder siégés. Cependant Bessas et Pérane, pressés par :s, envoyèrent demander du secours à Bélisaire. ourut lui-même, laissant à un de ses lieutenans la de la porte Salaria. Le parc que Vitigès attaquoit ın enclos carré, dont un des côtés étoit fermé par raille de la ville, qui tomboit en ruine dans cet it; les trois autres côtés, fermés d'un mur bas et éfense, s'étendoient au-dehors. C'étoit le lieu où ıfermoit les lions et les autres bêtes féroces qui nt servir aux spectacles de l'amphithéâtre. Vitigès lloit à pénétrer dans cet enclos, persuadé qu'enl forceroit aisément la muraille de la ville, dont noissoit la foiblesse. Bélisaire, ayant rassemblé de lui l'élite de ses troupes, rappela dans la ville ui défendoient l'enclos, et posta tous ses soldats ·e la porte, sans autres armes que leurs épées. Il les ennemis percer les murs du parc; et dès qu'ils nt entrés, ouvrant aussitôt la porte, il fit sortir x Cyprien à la tête des plus braves. Les Goths, ; de cette attaque imprévue, ne songent pas à se re. Ils fuient en désordre, se renversent, s'écrasent les autres au passage de la brèche, tandis que les Roles égorgent ou les assomment. On les poursuit dans ne; et comme leur camp étoit éloigné, il en périt ınd nombre dans la fuite. On mit le feu à leurs nes qu'ils avoient abandonnées. En même temps bares recevoient un pareil échec devant la porte ı. Les Romains, ayant fait tout à coup une sortie, rent en fuite, brûlèrent leurs machines, et les

poursuivirent j   u'à le   n   sacrant à dis crétion sans tr v de r   ]   ope dit qu'au rapport même   s, cette journée leur coûta trente mille hommes, sans compter les blessés, qui se trouvèrent encore en plus grand nombre; ce qui paroi incroyable. Les Romains, chargés de dépouilles, ren trèrent comme en triomphe, chantant les louanges d Bélisaire; et les Goths passèrent la nuit à pleurer leur morts et panser les blessés.

Proc. Goth. l. 1, c. 24. Marc. chr.

Dans une si pénible journée, parmi tant d'attaque différentes, on peut dire que l'activité des soldats le avoit multipliés. Cinq mille hommes distribués avec in telligence, et animés du même esprit que leur général en avoient repoussé et défait cent cinquante mille. Mai Bélisaire sentoit bien que le danger est extrême pou quiconque est réduit à la nécessité d'être toujours heu reux, et qu'on est bien près de périr quand on ne peu rien perdre sans perdre tout. Pendant que ses soldats s reposoient de leurs fatigues, il écrivit à Justinien pou lui demander un prompt secours. Après un récit mo deste de ses conquêtes en Sicile et en Italie, il lui exposoi le petit nombre de ses troupes et la multitude des Goths Il lui rendoit compte du commencement du siége, et at tribuoit ses succès à l'arbitre souverain des événemens mais il représentoit « que ce seroit abuser des faveur « de la Providence que de négliger les moyens humains « qu'il avoit besoin d'hommes et d'armes pour combat « tre sans témérité des ennemis si nombreux; que, sans « un renfort considérable, l'Italie étoit perdue sans res- « source avec l'honneur de l'empire, et qu'il seroit plus « honteux de perdre ce qu'on avoit conquis qu'il ne « l'eût été de ne pouvoir rien conquérir; qu'abandonner « Rome, ce seroit punir les Romains de s'être montrés « fidèles à leur légitime souverain; et qu'il étoit impossi- « ble de garder cette grande ville sans des forces qui eus- « sent quelque proportion avec son étendue; qu'il étoit

'acile de l'affamer, et qu'on ne devoit pas prétendre [ue les habitans refusassent le pain des Goths pour nourir de faim sous les étendards de l'empire. Pour noi (ajontoit-il), je sais que ma vie vous appartient; e suis résolu de la sacrifier plutôt que de me rendre : :'est à vous à juger s'il est du bien de votre service que Bélisaire s'ensevelisse sous les ruines de Rome. » Cette tre réveilla l'empereur, qui, selon sa coutume, sem-›it avoir oublié l'expédition depuis qu'il l'avoit com-andée. Il assembla des troupes et des vaisseaux, et en-ya ordre à Valérien et à Martin de passer au plus tôt en ılie. Ces deux capitaines étoient partis, dès le mois de cembre précédent, avec des recrues pour aller joindre élisaire; mais ils s'étoient arrêtés en Acarnanie pour y isser l'hiver. La réponse de Justinien, qui assuroit Bé-saire d'une prompte assistance, soutint le courage des oupes, et redoubla leur ardeur.

Le dix-neuvième jour du siége, Bélisaire, ayant con-›qué les soldats et les habitans, leur dit « que, la durée du siége étant incertaine, leur premier soin devoit être d'éviter la famine; que, pour prévenir ce mal, le seul dont leur courage ne pouvoit les garantir, il falloit faire passer à Naples leurs femmes, leurs enfans et ceux de leurs esclaves qui n'étoient capables de rendre aucun service pour la défense de la ville; qu'il ne pouvoit même leur distribuer chaque jour que la moitié de la ration ordinaire, mais qu'il leur paieroit l'autre moitié en argent. » Tous se soumirent à cet ordre affligeant, ıais nécessaire; bientôt les vaisseaux qui se trouvoient ans le port furent remplis de femmes, d'enfans, de ieillards, et la voie Appienne fut couverte d'une foule le peuple qui prenoit par terre le chemin de la Cam-panie. Dans cette retraite ils n'avoient rien à craindre des ennemis, qui ne tenoient pas la ville enfermée du côté du midi, et qui n'osoient s'écarter de leur camp. Il sortoit sans cesse de Rome des partis qui battoient la

Proc. Goth. l. 1, c. 25.

ca ; u surtout, acc itumés aux c
x briga ..... oient et dépouilloien
Gc tr ent dispersés; et s'ils re
tr it ti nombreuse, ils lui échap
par vit Ai te cette multitude sortit
t R , et retira soit en Campanie, s

R étoit délivrée des bouches inutiles; ma
oit de soldats pour garnir tous les postes, d'
pl les mêmes ne pouvoient être sans ce
, et qu'il falloit nécessairement qu'une
t du repos tandis que l'autre faisoit la garde.
enrôla les artisans, qui, manquant d'ouvrag
it le siége, n'avoient pas de quoi vivre; il leur a
u paie journalière, et les divisa par compagni
t la garde tour à tour, chacune leur r
de la ville plusieurs sénateurs qu'il soupç
d'e r élligence avec l'ennemi. De ce n
étoit M , e petit-fils de celui qui avoit a
le dia ne et la vie à Valentinien III. Craigna
les gar des portes ne se laissassent corrompr
favoriser quelque surprise, il changeoit les clefs
serrures deux fois le mois; et toutes les nuits il
moit de nouveaux capitaines pour faire les r
chacun dans une étendue marquée. Leur fonctio
de visiter les sentinelles, d'écrire leurs noms, de
placer ceux qui se trouvoient absens, et d'en fair
port au général, qui les châtioit selon les lois mili
Pour tenir les sentinelles alertes et les défendre d
meil, il faisoit jouer des instrumens sur les mu
pendant toute la nuit. Il envoyoit au-dehors de la
et le long du fossé, des patrouilles, et surtout des M
avec des chiens, afin que personne ne pût approch
être découvert.

Il restoit quelques païens dans Rome, mais cac
en petit nombre. Quelques-uns d'eux, encore ent

nciennes superstitions, essayèrent pendant une
ouvrir le temple de Janus, pour se rendre ce dieu
le pendant la guerre. Ce n'étoit qu'un petit
carré, dans le *Forum*, vis-à-vis du lieu où s'as-
it le sénat. L'intérieur étoit revêtu d'airain; la
lu dieu, haute de cinq coudées, étoit de même
ainsi que les quatre portes. Ce temple demeuroit
depuis que le culte idolâtre étoit aboli dans Rome.
perçut le lendemain des efforts inutiles qu'on
its pour l'ouvrir. Bélisaire, occupé de soins beau-
lus importans, négligea de rechercher les auteurs
: folle tentative.

ıauvais succès des premières attaques mit Vitigès *Proc. Goth. l. 1, c. 26.*
ur; il envoya ordre d'égorger les sénateurs qu'il
onduits à Ravenne, comme otages de la fidélité
ie. Plusieurs, ayant été avertis, s'échappèrent: de
bre étoient Cerventin, et Réparat, frère du diacre
qui fut pape bientôt après. Ils se retirèrent en
:. Les autres furent massacrés. Après cette ven-
inhumaine, Vitigès, voulant ôter aux assiégés la
ınication de la mer qui leur étoit ouverte par le
résolut de se rendre maître de Porto. C'étoit
ıne place très-forte, dont il ne reste plus que le
Elle avoit été bâtie par l'empereur Claude à l'em-
ıre du Tibre, sur le bras qui coule à droite : car
ve, approchant de la mer, se partage en deux, et
une île large de deux mille pas, qu'on appeloit
crée. De Porto, une voie spacieuse et commode
soit à Rome, qui n'en est qu'à cinq lieues : ce
ı servoit au transport des marchandises, soit par
soit dans des barques tirées par des bœufs. Sur
bras on voyoit le port d'Ostie, ville autrefois con-
ıle, bâtie dès le temps des rois de Rome, mais qui
plus qu'une méchante place sans murailles. La
'Ostie étoit couverte de forêts. On l'avoit aban-
e, parce qu'elle s'éloignoit du canal, et qu'il n'y

avoit point de tirage. Trois (its r ns auroient su
pour défendre Porto ; m: ai n'avoit pas des so
dats de reste. I G(s'en emparèrent sans pein
passèrent les habita il de l'épée, et y laissèrent u
garnison de mille mes. La navigation du Tib
étant ferméé x l ai , leurs vaisseaux étoient oblig
d'aborder à j(rnée d'Ostie, dans le port d'Antium
d'où il ét di ile de voiturer les convois à Rom
faute d' ı ı pour em loyer à ce travail.

Vi jours a la se de Porto, Martin et Va
lé arrivèrent a' ı ze cents cavaliers, tirés pou
la plupart des nat rbares qui habitoient les bord
du Danube, Huns, A es, Esclavons. Ce renfort étoi
considérable po un g(ral qui savoit faire usage d
hommes. Dès le in Bélisaire fit sortir de Rom
un de ses gardes, ı Trajan, homme de courage
à la tête de deux cents (aliers; il lui ordonna d'all
droit au camp des e(nis, et, lorsqu'il en sero
proche, de se poster sur u e éminence qu'il lui montr
de combattre les Goths à coups de flèches, lorsqu'i
viendroient pour l'attaquer, et de revenir à toute bri
quand les flèches lui manqueroient. Trajan sortit p
la porte Salaria, et Bélisaire fit charger les balistes
les autres machines placées sur la muraille. Tout se pas
comme Bélisaire l'avoit ordonné; et, lorsque les e
nemis qui poursuivoient Trajan furent arrivés à la po
tée des machines, on fit sur eux une si furieuse d
charge, qu'ils furent obligés de regagner le camp av
une grande perte. Cette sorte d'escarmouche fut deu
fois répétée les jours suivans, sous différens capitaine
et toujours avec tant de succès, que ces trois actio
coûtèrent aux Goths quatre mille hommes.

Vitigès se figura qu'une semblable manœuvre lui réu
siroit également. Il fit partir cinq cents cavaliers, ave
ordre d'imiter exactement ce qu'ils avoient vu faire au
Romains. Bélisaire en envoya mille sous la conduit

[redacted]

ıs, qui enveloppa les Goths et les tailla en pièces.
attribua cet échec à la lâcheté de ses cavaliers ;
ours après, en ayant choisi cinq cents autres parmi
braves de son armée, il leur commanda d'aller
r l'ennemi, et réparer par leur courage l'hon-
la nation. Valérien et Martin sortirent sur eux
de quinze cents cavaliers, qui les défirent, et les
presque tous. Les Goths imputoient ces disgrâces
nauvaise fortune ; mais Bélisaire, interrogé par
sur la cause qui lui inspiroit tant de confiance,
t « que, dès la première fois qu'il s'étoit vu avec
oignée de soldats aux prises avec toute l'avant-
de l'armée ennemie, il avoit remarqué entre les
ıins et les Goths une différence qui faisoit dis-
re l'avantage que donnoit aux ennemis la su-
ité du nombre : les Romains (dit-il) et leurs
es auxiliaires savent faire usage de leurs armes.
sommes exercés à tirer juste. Tous nos coups
nt ; pour les Goths, ils tirent sans art et à l'a-
re ; la plupart de leurs flèches sont perdues ; de
qu'à compter les hommes, les Goths ont la
iorité ; mais si l'on compte les blessures, l'avan-
st du côté des Romains. » Après des tentatives
eureuses, les Goths n'osèrent plus se hasarder
tes troupes, ni s'éloigner de leurs retranchemens
nner la chasse aux coureurs ennemis.

oldats romains, enflés de leurs succès, avoient *Proc. Goth.*
n tel mépris des Goths, qu'ils brûloient d'envie *l. 1, c. 28.*
ombattre en bataille rangée. Bélisaire s'opposoit
ardeur inconsidérée, et s'en tenoit à son pre-
an, d'affoiblir Vitigès par de fréquentes incur-
lais les Goths, instruits à leurs dépens, et avertis
transfuges, se trouvoient toujours sur leurs
Enfin Bélisaire, voyant qu'ils ne lui donnoient
prise, se rendit à l'empressement de ses soldats.
éral faisoit réflexion qu'un plus long refus les

décourageroit, et qu'avec une telle disproportion de forces il lui seroit très-glorieux de vaincre, et très-pardonnable d'être vaincu. En cas de malheur, son habileté l'assuroit de la retraite. Après avoir tout préparé pour une action générale, il fit défiler son armée par les portes Pinciane et Salaria. Les Goths avoient un corps très-nombreux au-delà du Tibre dans les campagnes de Néron. Pour tenir ces troupes en échec, il envoya Valentin avec un détachement de cavalerie hors de la porte Aurélia, et lui donna ordre de se montrer toujours prêt à charger les ennemis, sans en venir à l'effet, et de les empêcher par ce moyen de passer le pont Milvius pour aller joindre Vitigès. Il avoit armé plusieurs habitans, artisans pour la plupart, et qui dans une action n'étoient propres qu'à prendre l'épouvante et à la communiquer. Il en fit une troupe séparée, qu'il plaça hors de la porte Saint-Pancrace, la plus éloignée du champ de bataille. En cet endroit ils pouvoient donner de l'ombrage aux ennemis campés dans les plaines de Néron, et paroître l'arrière-garde du corps que commandoit Valentin.

Dans cette journée Bélisaire ne vouloit faire usage que de sa cavalerie; il comptoit pour rien l'infanterie, dont les meilleurs soldats avoient changé de service; ils montoient des chevaux pris sur l'ennemi, et savoient déjà les manier avec assez d'adresse. Depuis plus d'un siècle l'infanterie romaine étoit presque anéantie. Les barbares, qui avoient envahi tant de provinces de l'empire, étant tous cavaliers, avoient mis en honneur la cavalerie; c'étoit le seul genre de troupes qu'on crût pouvoir leur opposer. Comme les soldats se méprisent eux-mêmes lorsqu'ils se voient méprisés, les fantassins, devenus la plus vile portion des armées, avoient pris l'habitude de fuir dès le premier choc. Ainsi Bélisaire avoit dessein de laisser son infanterie sur le bord du fossé, pour couvrir, en cas de besoin, la retraite de

[redacted]

cavalerie. Mais Principius, Pisidien, garde de Bélisaire, Tarmut, Isaurien, tous deux connus par leur courage, représentèrent qu'il appartenoit à un général tel que de réformer les abus au lieu de s'y conformer. Pourquoi (lui disoient-ils) vous priver du service de votre infanterie quand vous avez si peu de troupes contre une armée si nombreuse? N'est-ce pas l'infanterie romaine qui a subjugué l'univers ? Pourquoi dégrader un genre de milice auquel Rome doit sa grandeur ? Si depuis long-temps l'infanterie ne fait rien de mémorable, c'est la faute de ses officiers; ils refusent de partager les fatigues et les dangers; ils ne paroissent qu'à cheval à la tête de leur troupe, et donnent l'exemple de fuir avant même que de tirer l'épée. Incorporez-les avec les cavaliers, puisqu'ils veulent l'être, et laissez-nous marcher à pied à la tête de vos fantassins. Nous vous rendrons bon compte des ennemis auxquels nous aurons affaire. » Le général se rendit pas entièrement, quoiqu'il connût la valeur de ces deux guerriers. Il croyoit l'occasion trop importante pour hasarder une telle épreuve. Après avoir placé une partie des fantassins avec le peuple aux portes la ville et sur les murailles, pour servir les machines, consentit que le reste marchât sous la conduite de Tarmut et de Principius; mais il ne leur assigna d'autre poste que l'arrière-garde, de crainte que leur fuite ne mît le désordre dans le reste de l'armée.

Vitigès, de son côté, ayant fait sortir du camp toutes troupes, envoya dire à Marcias, qui campoit dans plaines de Néron, de se tenir dans son poste, et d'empêcher les ennemis qui étoient au-delà du fleuve de passer le pont Milvius pour venir attaquer par-derrière gros de l'armée. On voit que cet ordre s'accordoit avec celui que Bélisaire avoit donné à Valentin : les deux généraux craignoient également que cette partie de l'armée ennemie ne passât le Tibre. Le roi des Goths rangea

Proc. Goth. l. 1, c. 29.

décharges de flèches où les Romains avoient l
Mais, quoique les Goths perdissent beaucoup
les morts étoient si promptement remplacés,
s'apercevoit pas de leur perte. Cette manière
battre dura jusqu'à midi; et les Romains, sat
voir si long-temps soutenu avec honneur un
inégal, ne cherchoient qu'une occasion de fai
A leur tête trois officiers faisoient admirer
voure : c'étoient Athénodore, Isaurien, gard
saire; Théodorit et George, gardes de Ma
deux de Cappadoce. Ces trois guerriers alloie
en temps braver les ennemis, et renversoie
de lance tout ce qui se présentoit devant eux.

Dans les plaines de Néron, les deux parti
long-temps en présence, sans autre action qu
cavaliers maures, qui voltigeoient autour des
et leur lançoient des traits. Les Goths, ape
côté du Janicule une troupe considérable, n'os
en avant de peur d'être enveloppés; mais le
les tenoit en respect n'étoit pas entièrement c
soldats. Des matelots, des valets, avides de b
plupart sans armes, s'étoient mêlés avec le

de se retirer dans leur camp, s'enfuient sur les
;nes voisines. Les vainqueurs ne s'avisèrent ni de
ivre les fuyards, ni de rompre le pont Milvius,
eût rendu la ville de Rome maîtresse de la cam-
au-delà du Tibre, ni de passer le fleuve pour
e en queue ceux que Bélisaire attaquoit de front.
eur soin fut de piller le camp de Marcias et d'en
r les dépouilles. Les Goths s'arrêtèrent quelque
à les considérer; et, quand ils les virent occupés au
et embarrassés de leur butin, ils fondirent sur
ec de grands cris, en massacrèrent la plupart, et
t les autres en fuite.

même temps l'armée de Vitigès, appuyée contre
mp, résistoit aux attaques de Bélisaire. Le petit
:e des Romains rendoit leur perte beaucoup plus
e. Déjà la plupart de leurs cavaliers étoient ou
ou démontés, lorsque la cavalerie de l'aile droite
igès vint tomber sur eux, et les repoussa jusqu'à
ıfanterie, qui tourna le dos. Cependant quelques
ıins s'attroupèrent auprès de Principius et de
ıt qui, restés presque seuls, faisoient face aux en-
et signaloient leur courage. Cette intrépidité
ı l'armée des Goths, et plusieurs escadrons en
rent pour se sauver. Principius se fit hacher en
plutôt que de reculer. Autour de lui périrent en
e cœur quarante-deux fantassins, qui vendirent
nent leur vie. Tarmut, armé de deux javelots, et
ıttant des deux mains à la fois, ne cessoit d'a-
à ses pieds tous ceux qui l'approchoient. Enfin,
de coups, il étoit près de tomber de défaillance
ı'il vit accourir son frère Ennès, chef des Isaures,
jeta entre lui et les ennemis avec un gros de ca-
e. Ranimé par ce secours imprévu, il reprit assez
ce pour regagner en courant la ville de Rome,
ırs armé de ses deux javelots. Arrivé à la porte
ıane, couvert de sang et de blessures, il tomba, et

ses camarades, le croyant mort, l'emportèrent (ville sur un bouclier. Il n'expira cependant qu(jours après, laissant beaucoup de gloire à ses c triotes par la réputation de son éclatante valeu vue d'une déroute si générale, les habitans alarm mèrent les portes, de peur de donner entrée a nemis en même temps qu'à leurs soldats. Les fu se voyant sans retraite, traversèrent le fossé, et, blans de crainte, le dos appuyé contre la murai restoient là sans défense, et sembloient n'attend le coup mortel. La plupart avoient rompu leurs dans le combat ou dans la fuite; et, serrés les uns les autres, ils ne pouvoient faire usage de leurs ar Goths, accourus au bord du fossé, les accabloient grêle de flèches, et se flattoient qu'il n'en échap pas un seul, lorsque, voyant le haut des murailles d'un grand nombre d'archers et de balistes qu'on toit contre eux, ils se retirèrent en insultant les va Telle fut l'issue de ce combat, qui apprit aux sol Bélisaire à se reposer de leur conduite sur la pr de leur général; et, à Bélisaire lui-même, à se dé l'ardeur téméraire de ses soldats.

Proc. Goth. l. 2, c. 1.

On en revint aux escarmouches, où les Ro avoient ordinairement l'avantage. Aux cavaliers gnoient de part et d'autre quelques pelotons de fant Dans une de ces actions, Bessas se jeta tête baissée a lieu d'un escadron, tua de sa propre main trois des leurs cavaliers, et mit les autres en fuite. L'adres Huns, exercés à tirer de l'arc avec justesse en cour toute bride, incommodoit beaucoup les Goths, q pouvoient ni les éviter ni les atteindre. Dans une que fit Pérane hors de la porte Salaria, un fantassi main, vivement poursuivi, tomba dans une fosse fonde. On en voyoit autour de Rome un grand no de cette espèce, où les anciens Romains avoient tume de serrer leurs grains. Comme il n'étoit pas

[redacted]

: d'en sortir sans secours, et que le soldat n'osoit r, parce que le camp ennemi étoit proche, il y a la nuit; et le lendemain un soldat goth y tomba une aventure pareille. La conformité de fortune fit oublier la haine nationale; ils s'embrassèrent et onnèrent parole de ne se pas sauver l'un sans l'autre. se mirent alors à crier de toutes leurs forces; et les hs étant accourus sur le bord, aux questions qu'ils nt, le soldat goth répond seul, et les pria de lui desdre une corde. Le Romain obtint de son camarade remonter le premier, parce qu'assurément les Goths bandonneroient pas leur compatriote; au lieu qu'as avoir tiré celui-ci, ils se feroient un jeu de laisser itre dans la fosse. Les Goths furent surpris de voir tir un Romain au lieu d'un Goth; et ayant été inuits du fait, ils retirèrent ensuite leur soldat, qui int pour son compagnon la liberté de retourner à me.

C'étoient tous les jours de petits combats où les plus llans, animés par les regards de tant de spectateurs couvroient les murailles de Rome, faisoient montre leur bravoure comme dans un amphithéâtre. Chorsante, garde de Bélisaire, Hun de nation, accompagné quelques Romains, poursuivit dans les plaines de ron un corps de soixante-dix cavaliers. Ses compams ayant tourné bride pour ne pas trop approcher camp ennemi, il continua sa poursuite; et les Goths, ant aperçus qu'il étoit resté seul, revinrent sur lui. ua le plus hardi, chargea les autres, et les mit en fuite. rsqu'ils furent à la vue de leur camp, la honte les ara, ils firent face; mais, ayant encore perdu un des rs, ils recommencèrent à fuir. Chorsamante les pourivit jusqu'à leurs retranchemens; et, plus heureux que rudent, il revint à Rome, où il fut reçut avec de grandes clamations. Quelque temps après, ayant été blessé lans une rencontre, il fut forcé de rester à Rome pen-

d'abord pour un transfuge; mais, lorsqu'ils le
sur eux, vingt cavaliers sortirent pour le met
ces : il les soutint avec une audace intrépide.
veloppé de toutes parts, furieux à l'aspect d
toujours plus redoutable à mesure que croiss
bre des ennemis, il tomba percé de coups su
ceau d'hommes et de chevaux qu'il avoit aba
l'armée le regretta; et Bélisaire, qui n'auroi
sans doute n'avoir que des soldats de ce car
affligé de la perte d'un guerrier capable de c
témérité, dont un prudent général sait à p
usage.

Proc. l. 2, c. 2. Vers le solstice d'été, Euthalius abórda d
de Terracine, apportant de Constantinop
destiné au paiement des troupes. Bélisaire, av
arrivée, lui envoya une escorte de cent sold
conduite de deux officiers. En même temps,
ensemble les ennemis, et les empêcher d'envoy
battre la campagne, il faisoit mine de vouloir l
avec toutes ses forces. Il rangea ses troupes au
la ville, et les tint sous les armes jusqu'à midi
donna ordre de prendre leur repas. Les Got

ng-temps, les deux partis fuyant et poursuivant tour our; ensuite, échauffés par la colère, animés par les s de l'une et de l'autre armée, et renforcés par de nouux secours, ils se mêlèrent et se battirent avec fureur. rès beaucoup de sang répandu, les Goths prirent la e. Cutilas, percé d'un dard à demi-enfoncé dans sa tête, aissa pas de poursuivre les ennemis, comme s'il eût été insible à une si cruelle douleur. A son retour dans la e, dès qu'on lui eut arraché le dard, il tomba en frénéet mourut peu de temps après. Arzès, autre garde de isaire, revint avec une flèche enfoncée bien avant à de l'œil droit. Un habile médecin, nommé Théoce, qui, selon l'usage subsistant encore dans ce tempsexerçoit aussi la chirurgie, entreprit de le guérir. Ayant onnu qu'Arzès souffroit derrière le cou de vives dours, il jugea que le fer pénétroit jusqu'à cette partie; après avoir coupé le bois qui sortoit à côté de l'œil, il au cou une large incision, et retira le reste de la flèe armée de trois pointes. Arzès guérit de sa blessure.

Les Goths étoient plus heureux dans les plaines de éron. Martin et Valérien y avoient conduit un corps e cavalerie; et quoiqu'ils combattissent avec courage, ls étoient près de succomber sous les efforts des ennemis. Buchas, au retour de l'autre combat, eut ordre de les ller joindre avec ceux de sa troupe qui revenoient en on état. L'arrivée de ce secours donna l'avantage aux Romains; mais la valeur de Buchas lui coûta la vie. Comme il poursuivoit l'ennemi avec trop d'ardeur, il se it enveloppé de douze cavaliers. Ses armes résistoient tous les coups; mais enfin il reçut deux blessures au haut de sa cuirasse, et il alloit périr, si Martin et Valérien ne fussent accourus à son secours. Ils le dégagèrent t le ramenèrent à Rome, tenant son cheval par la bride. l mourut trois jours après. Sur le soir, Euthalius entra dans Rome avec l'argent de l'empereur. Les Romains t les Goths passèrent la nuit à déplorer leur perte res-

pective. Jamais on n'avoit entendu dans le camp des Goths tant de cris lamentables; aussi jamais journée ne leur avoit enlevé de plus braves guerriers, dont la plupart avoient péri sous le bras de Buchas, qui étoit lui-même expirant. Tels furent les combats les plus remarquables qui se livrèrent pendant le siége de Rome. Il seroit trop long de rapporter les autres: il suffit de dire qu'il y en eut soixante-sept, sans compter les deux derniers, dont nous parlerons dans la suite; et l'on ne peut assez admirer les grandes ressources du génie de Bélisaire, qui, pendant une année de siége, toujours aux prises avec l'ennemi, sut, avec huit mille hommes, fournir à tant de combats, et fatiguer une armée près de vingt fois plus nombreuse que la sienne, et maîtresse de la campagne.

Proc. Goth. l. 2, c. 3.

Rebutés de tant de pertes, les Goths résolurent de s'abstenir désormais de combattre, espérant de prendre Rome par famine. Pour y réussir, il falloit couper le passage des vivres du côté du midi. Entre la voie Appienne et la voie Latine s'élevoient deux aquéducs, qui d'abords écartés l'un de l'autre, se croisoient à deux lieues de Rome, et, après s'être éloignés à quelque distance, se rapprochoient ensuite et revenoient se croiser encore pour reprendre leur première direction. L'intervalle renfermé entre les deux points de jonction formoit une losange dont les Goths firent une forteresse, en bouchant de pierres et de terre le passage des arcades. Ils y placèrent un corps de sept mille hommes, pour arrêter les convois depuis le Tibre jusqu'à la porte Prénestine. Bientôt après le pain manqua dans Rome. Le peu qui en restoit étant distribué aux soldats, les habitans mouroient de faim, et la peste suivit de près la famine. Les riches avoient cependant encore quelque ressource. Tant qu'il y eut du blé dans les campagnes, il se trouvoit des soldats assez avides de gain et assez hardis pour aller le couper pendant la nuit; ils en chargeoient leurs chevaux

[redacted]

t le vendoient bien cher; tandis que les pauvres citoyens ne se nourrissoient que des herbes qu'ils arrachoient autour des fossés et au pied des murs, et qu'il falloit même lisputer aux soldats, qui venoient les faucher pour leurs hevaux. On vendoit secrètement, et contre la défense e Bélisaire, la chair des chevaux et des mulets qui nouroient dans la ville. Enfin tous les grains des envions étant consumés, les habitans, réduits à l'extrémité, inrent en grand nombre trouver le général; *conduisez-vous à l'ennemi*, s'écrioient-ils, *nous voulons sacrifier à l'empereur ce qui nous reste de forces; nous nous tiendrons plus heureux de périr par le fer que par la famine.* Bélisaire ne se rendit pas à leurs instances; il leur répondit *qu'il ne pouvoit les satisfaire sans les envoyer à une mort certaine; que la faim qui leur faisoit désirer la bataille ne leur enseignoit pas l'art des combats; que l'empereur envoyoit en Italie une forte armée, et qu'une nombreuse flotte, chargée de soldats et de provisions, côtoyoit déjà la Campanie; que dans peu de jours ils seroient en même temps délivrés et de la disette et des barbares; qu'il valoit mieux attendre une victoire assurée que de risquer à se perdre par une aveugle précipitation; qu'il alloit donner les ordres nécessaires pour hâter l'arrivée de leurs libérateurs.*

En effet Bélisaire savoit qu'il lui venoit d'Orient de nouvelles troupes; mais il en exagéroit le nombre, pour relever le courage des habitans. Il envoya Procope en Campanie, et lui ordonna de rassembler les navires, de les charger de blé, d'y faire embarquer tous les soldats qui se trouveroient dispersés dans la province, d'y joindre une partie des garnisons, et de se rendre avec cette flotte dans le port d'Ostie le plus tôt qu'il seroit possible. Mundilas accompagna Procope jusqu'aux frontières de la Campanie, avec une escorte de cavaliers, pour le défendre contre les partis ennemis. Bélisaire n'avoit pas assez de troupes pour combattre; mais il en avoit trop

Proc. Goth. l. 2, c. 4.

pour garder la ville de Rome, surtout dans un temps de famine. Il en fit sortir une partie qu'il distribua dans les places voisines, avec ordre d'inquiéter sans cesse les Goths par des courses, de les surprendre par des embuscades, et d'enlever leurs convois. Magnus et Sinthuas se jetèrent dans Tivoli avec cinq cents hommes. Gontharis, avec une troupe d'Hérules, prit poste dans Albe, d'où il fut bientôt chassé par les Goths. Martin et Trajan conduisirent un corps de mille hommes à Terracine. Antonine, femme de Bélisaire, partit avec eux; elle avoit une escorte pour la conduire à Naples, où elle devoit attendre en sûreté l'événement du siége. Valérien prit avec lui tous les Huns, et les fit camper à un mille de Rome, au bord du Tibre, près de l'église de Saint-Paul, afin qu'ils eussent plus de facilité à faire subsister leurs chevaux, et qu'ils pussent arrêter de ce côté-là les courses des ennemis. Par ces dispositions, les Goths se trouvèrent eux-mêmes comme assiégés; ils manquèrent bientôt de vivres; la peste se mit dans leurs camps, surtout dans celui qui étoit renfermé entre les deux aquéducs; ils furent obligés de l'abandonner. La maladie s'étant communiquée au camp des Huns, ils rentrèrent dans Rome. Procope rassembla en Campanie cinq cents soldats, et une assez grande quantité de barques, qu'il chargea de blé. Antonine le secondoit par son activité et par son intelligence.

Proc. Goth. l. 2, c. 5. Marcel. chr.

Dans cette conjoncture arriva le renfort que l'empereur envoyoit de Constantinople. Zénon, à la tête de trois cents chevaux, vint à Rome par la voie Latine, après avoir traversé le Samnium. Trois mille Isaures, commandés par Paul et par Conon, abordèrent à Naples, et dix-huit cents cavaliers à Otrante, sous la conduite de Jean, neveu de ce Vitalien qui s'étoit révolté contre Anastase. Jean se joignit aux autres troupes, et marcha vers Rome le long du rivage de la mer, à la tête d'un convoi de grand nombre de chariots, à l'abri

lesquels il se proposoit de se retrancher en cas d'attaque. Paul et Conon, suivis de la flotte, avoient ordre de gagner en diligence le port d'Ostie; c'étoit le rendez-vous général. Les navires et les chariots étoient chargés de blé, de vin et de toutes les provisions nécessaires. Ils comptoient trouver Martin et Trajan à Terracine; mais ces deux officiers étoient déjà retournés à Rome.

Pour favoriser l'arrivée de ce secours, il falloit occuper les ennemis devant Rome. Dès le commencement du siége, Bélisaire avoit fait murer la porte Flaminia, directement opposée à la porte d'Ostie, par où le secours devoit entrer; en sorte que les Romains ne craignoient de ce côté-là aucune attaque, ni les Goths aucune sortie. Il fit démolir pendant la nuit le mur de clôture, et rangea dans ce poste la plus grande partie de son armée. Au point du jour, Trajan et Diogène sortirent avec mille cavaliers par la porte Pinciane, sur la droite de la porte Flaminia, et allèrent lancer des traits dans le camp des Goths. Ils avoient ordre de prendre la fuite dès que les Goths sortiroient de leur camp. Lorsque Bélisaire vit les ennemis attachés à la poursuite de ses cavaliers qui les attiroient vers la ville, il fit ouvrir la porte Flaminia et défiler toutes ses troupes, qui coururent droit au camp des ennemis, où il étoit resté peu de soldats. Pour y arriver, il falloit traverser une gorge étroite et bordée de roches escarpées. A l'entrée de ce lieu se présenta un Goth d'une taille avantageuse, armé de toutes pièces, qui appeloit à grands cris ses camarades, et se préparoit à disputer le passage. Mundilas lui abattit la tête d'un coup de sabre, et se rendit maître du chemin. Les Romains arrivèrent au camp; mais ils ne purent le forcer, quoiqu'il n'y fût resté que peu de soldats pour le défendre. Il étoit bordé d'un fossé profond, et d'un mur de terre garni d'une forte palissade. Cependant Aquilin, cavalier de la garde de Bélisaire, ayant trouvé un endroit où le mur étoit ouvert, franchit le

fossé; et, renversant tous ceux qui s'opposoient à son passage, il traversa le camp malgré les traits qui tomboient sur lui de toutes parts. Son cheval fut tué; pour lui, par un bonheur extraordinaire, il se sauva à pied à travers les ennemis, et rejoignit l'armée, qui, ayant renoncé à l'attaque des retranchemens, venoit prendre en queue les Goths répandus dans la plaine. Alors Trajan, qui fuyoit avec sa troupe, fit volte-face, et retourna sur ceux qui le poursuivoient. Les Goths, enfermés entre deux corps ennemis, furent presque tous taillés en pièces, sans recevoir aucun secours des autres camps, où l'on ne songeoit qu'à se préparer à la défense. En cette occasion Trajan reçut un coup de flèche à l'angle intérieur de l'œil droit. Le bois se détacha au moment du coup, et tomba; mais le fer s'étant enfoncé tout entier, resta dans la plaie, qui se guérit, sans que Trajan y ressentît aucune douleur. Cinq ans après, le fer commença à reparoître, en perçant la cicatrice. Procope, qui raconte ce fait singulier, dit que, lorsqu'il écrivoit, il y avoit trois ans que le fer sortoit au-dehors de plus en plus; et que, selon toute apparence, il tomberoit bientôt de lui-même. La possibilité de ce fait m'a été attestée par un de nos plus célèbres anatomistes, ainsi que celle de la cure d'Arzès, que j'ai rapportée.

Proc. Goth. l. 2, c. 6.

Les Goths avoient perdu une grande partie de leur armée par la peste, par la faim, par le fer ennemi. Ils apprenoient qu'il arrivoit aux Romains un secours que la renommée leur rendoit beaucoup plus formidable qu'il n'étoit en effet. Ces motifs faisoient souhaiter à Vitigès la fin de la guerre. Il envoya donc à Bélisaire des députés, qui lui parlèrent en ces termes : « Romains, « nous étions vos amis et vos alliés quand vous êtes venus « nous faire la guerre. Nous ignorons encore la cause « qui vous a mis les armes à la main. Ce ne sont pas « les Goths qui ont enlevé aux Romains le domaine « de l'Italie ; ce fut Odoacre qui détruisit la puissance

[redacted]

« romaine en Occident, et qui s'établit sur ses ruines. « Zénon, trop foible pour se venger du tyran, eut recours « à notre roi Théodoric; et, pour récompenser son zèle, « il lui céda, à lui et à ses successeurs, tous les droits que « les empereurs avoient sur l'Italie. Nous n'en avons « pas abusé. Loin de traiter les naturels du pays comme « des vaincus, nous leur avons laissé leurs lois, leur reli- « gion, leurs magistratures. Quoique nous ayons sur la « Divinité des opinions différentes, jamais ni Théodoric, « ni ses successeurs n'ont porté atteinte à la liberté des « consciences. Nous protégeons les ministres de leurs « autels, nous respectons leurs églises. Ils possèdent « toutes les charges civiles; nous leur avons permis de « demander tous les ans aux empereurs la dignité consu- « laire. Si c'est l'intérêt des Italiens qui vous amène, ils « sont plus heureux sous notre gouvernement qu'ils « n'ont été sous leurs empereurs; si c'est le vôtre, nous ne « vous devons rien; mais, pour éviter toute contestation, « nous voulons bien vous céder la Sicile, sans laquelle « vous ne pourriez conserver l'Afrique. »

Bélisaire répondit en peu de mots *que Zénon avoit envoyé Théodoric en Italie pour le service de l'empire, et non pas pour s'en approprier la conquête; qu'auroit-il gagné à la retirer des mains d'un tyran pour l'abandonner à un autre? que Théodoric, après avoir dépouillé Odoacre, s'étoit rendu aussi coupable que ce barbare, puisque c'étoit une usurpation également criminelle de ne pas restituer un bien au maître légitime, et de l'envahir. Vous nous offrez la Sicile, qui nous appartient de tout temps,* ajouta-il; *pour ne pas vous céder en générosité, nous vous faisons présent des Iles-Britanniques, qui sont beaucoup plus étendues que la Sicile.* Cette raillerie fit entendre aux députés qu'ils s'obtiendroient en vain à vouloir conserver l'Italie. Ils proposèrent d'ajouter à la Sicile Naples et la Campanie, et de payer un tribut pour le reste de l'Italie. Ils ne furent

pas écoutés. Enfin ils demandèrent la permission d'envoyer à l'empereur, et une suspension d'armes pour le temps que dureroit la négociation. Bélisaire y consentit; et leur protesta qu'ils ne trouveroient en lui aucun obstacle à la paix. Les députés retournèrent rendre compte à Vitigès.

Proc. Goth. l. 2, c. 7.

La trève n'étoit pas encore arrêtée lorsque la flotte parut à l'embouchure du Tibre en même temps que Jean arrivoit à Ostie. Quoiqu'on ne trouvât aucune opposition de la part des Goths, cependant, pour se garantir des attaques nocturnes, les Isaures bordèrent le port d'un fossé profond, et Jean se retrancha derrière ses chariots. Bélisaire vint les visiter pendant cette nuit avec une escorte de cent cavaliers. Ils les instruisit de la victoire qu'il venoit de remporter, et de la négociation entamée avec les Goths. Il les exhorta à ne pas différer de conduire à Rome leur convoi, et promit de veiller à la sûreté du trajet. Lorsqu'il fut retourné à Rome, Antonine, revenue avec la flotte, tint conseil sur les mesures qu'il falloit prendre pour le transport des vivres. L'entreprise étoit difficile. On ne pouvoit sans péril prendre la route de terre, ni s'engager dans un chemin étroit avec une longue file de chariots. Il n'étoit guère plus aisé de remonter le Tibre, les ennemis étoient maîtres de la branche droite du fleuve, et, comme je l'ai déjà dit, la branche gauche n'avoit point de tirage. De plus, les bœufs dont le service auroit été nécessaire, soit par terre, soit par eau, étoient excédés de fatigue, et incapables d'un nouveau travail. Le seul parti qui parut praticable fut de remonter le fleuve à voiles et à rames. On choisit les chaloupes les plus légères, et on les borda d'une clôture de planches, pour mettre l'intérieur à couvert des traits. Quand on les eut chargées à proportion de leur grandeur, et qu'on y eut fait embarquer les tireurs d'arc et les matelots, on attendit le vent, et dès qu'il fut favorable on mit à la voile. Les Isaures demeurèrent au

›ur garder la flotte, et le reste de l'armée côtoyoit
loupes par le chemin d'Ostie. Ils avançoient à la
du vent dans les endroits où le fleuve couloit en
lroite; mais, dans les détours, les voiles n'étant
aucun usage, il falloit, à force de rames, vaincre la
:é de l'eau. Les Goths en garnison dans Porto, ou
s le long du fleuve, n'osoient troubler cette navi-
, pour ne pas apporter d'obstacle à la conclusion
trève, qu'ils désiroient ardemment. Lorsque les
s et le convoi furent entrés dans Rome, la flotte
a de retourner à Constantinople, parce qu'on
:hoit du solstice d'hiver; et Paul demeura dans le
Ostie avec une troupes d'Isaures.
convint enfin d'une suspension d'hostilités pen- *Proc. Goth. l. 2, c. 7.*
rois mois, pour donner aux députés de Vitigès le *Marc. chr.*
de rapporter une réponse de l'empereur. On fit
ıge des otages : c'étoit Zénon du côté des Ro-
, et de la part des Goths, Ulias, officier de distinc-
Bélisaire donna une escorte aux envoyés pour les
re à Constantinople. L'imprudence de Vitigès
cette trève aussi préjudiciable à sa nation que
:é la continuation de la guerre, et sa mauvaise
causa bientôt la rupture. Il commença par rap-
ıu camp la garnison de Porto, qui manquoit de
: à peine fut-elle sortie, que Paul, qui étoit à
ıvec ses Isaures, se logea dans cette place impor-
Les Romains, maîtres de la mer, ne laissoient
entrer de vivres dans les ports occupés par les
Ceux-ci furent obligés par cette raison d'aban-
r encore Centumcelles, aujourd'hui *Civita-Vec-*
ille de Toscane, grande et peuplée, à quarante
de Rome; et les Romains s'en emparèrent. Il en
même de la ville d'Albe; en sorte que les bar-
enveloppés de toutes parts, ne cherchoient qu'une
›n de surprendre les Romains et de rompre la
Vitigès se plaignit à Bélisaire de l'invasion de ces

places, déclarant qu'il se feroit justice par les armes on tardoit de les rendre. Bélisaire ne tint compte de menaces, et répondit qu'il ne concevoit rien aux capı de Vitigès, qui prétendoit ne pas perdre ce qu'i vouloit pas garder. De ce moment les deux partis trèrent en défiance mutuelle. Le général romain, qı craignoit plus de manquer de troupes, distribua dans contrées voisines différens corps de cavalerie. Il en dans le *Picenum* Jean, neveu de Vitalien, avec mille chevaux. Il ne restoit dans ce pays que des fen et des enfans : tous les hommes avoient suivi l'arm Vitigès. Jean avoit ordre de s'abstenir de toute hos tant que les Goths observeroient la trêve; mais, qu'elle seroit rompue, il devoit ravager la provi enlever les enfans et les femmes, piller les biens Goths, sans toucher à rien de ce qui appartenoit Romains : s'il rencontroit des places fortes qu'il n emporter d'emblée, il lui étoit recommandé de re sur ses pas avec son butin, sans s'engager plus a pour ne pas laisser d'ennemis derrière lui.

Proc. Goth. l. 2, c. 8. Idem, anecd. c. 1.

Dans ces heureuses conjonctures Bélisaire se sur le point de perdre la vie par un attentat imp Présidius, Romain d'une naissance distinguée, é à Ravenne, s'étant rendu suspect aux Goths dar temps que Vitigès se disposoit à marcher vers R avoit pris la fuite, et s'étoit retiré à Spolette, où mandoit alors Constantin. De toutes ses richesses n'avoit sauvé que deux poignards enrichis d'or e pierreries. Constantin, aussi avide de richesses étoit brave, les lui fit enlever, et refusa de les rei Présidius vint à Rome pour s'en plaindre à Bélis mais, le trouvant accablé de soins plus importans garda le silence jusqu'à la trêve, qui donnoit au gé le temps de respirer. Alors il demanda justice ; et I saire, soit par lui-même, soit par d'autres, pressa sieurs fois Constantin de se laver d'un reproche si

teux. Constantin tournoit en raillerie toutes les instances qu'on lui faisoit à ce sujet. Enfin Présidius, voyant passer Bélisaire dans une place de Rome, courut à lui, et, saisissant la bride de son cheval, il lui demanda à haute voix si les lois de l'empereur autorisoient ses officiers à dépouiller ses sujets. Malgré les menaces et les efforts des gardes, il ne quitta prise qu'après que Bélisaire lui eut donné parole de lui faire rendre ses deux poignards. Bélisaire estimoit Constantin ; c'étoit un de ses meilleurs officiers, qui venoit de rendre des services importans pendant le siége de Rome ; il ne vouloit pas le pousser à bout, et cherchoit des moyens d'apaiser Présidius, en le dédommageant avec avantage. Mais Antonine avoit juré la perte de Constantin ; elle ne pouvoit oublier qu'un jour Bélisaire étant outré de colère contre un de ses amans, dont il avoit découvert l'intrigue, Constantin lui avoit dit: *pour moi, je pardonnerois plutôt à un galant qui m'outrage qu'à une femme qui me déshonore.* Connoissant donc l'humeur opiniâtre et hautaine de cet officier, elle saisit l'occasion de le perdre, et fit entendre à son mari qu'il y alloit de son honneur beaucoup plus que de l'intérêt de Présidius. Le lendemain Bélisaire, trop facile à recevoir toutes les impressions de sa femme, manda Constantin en présence d'un grand nombre d'officiers, et l'exhorta, d'abord avec douceur, à restituer ce qu'il avoit pris. Comme celui-ci répondoit arrogamment qu'il jetteroit plutôt les deux poignards dans le Tibre; *vous ignorez donc*, lui dit Bélisaire irrité, *que j'ai droit de vous commander*, et en même temps il ordonna de faire entrer ses gardes. Constantin, frappé de cet ordre comme de son arrêt de mort, devint furieux, et, tirant son poignard, il courut sur Bélisaire, qui, pour éviter le coup, n'eut que le temps de se sauver derrière Bessas. Constantin, hors de lui-même, alloit les percer tous deux, lorsque Valérien et Ildiger, ar-

rivés depuis peu d'Afrique, se jetèrent sur ce forcené et s'en rendirent maîtres. Les gardes lui arrachèrent le poignard, le traînèrent dans une chambre voisine, et l'y massacrèrent par ordre du général, conseillé par Antonine. Constantin méritoit la mort, mais un assassinat ne fut jamais un châtiment légitime.

Proc. Goth. l. 2, c. 9.

Vitigès, sans égard à la trève, essaya de faire entrer des soldats dans Rome par un des aquéducs qu'il avoit rompus au commencement du siége. Ils pénétrèrent assez avant; mais une épaisse muraille, dont ils le trouvèrent bouché, les obligea de retourner sur leurs pas, et leur entreprise ayant éte découverte, Bélisaire fit doubler la garde des aquéducs. Les Goths tentèrent ensuite l'escalade. Ils choisirent le temps où les Romains prenoient leur repas, et marchèrent vers la porte Pinciane avec des échelles et des torches allumées; ils espéroient brusquer un assaut, et mettre le feu à la ville. Mais Ildiger, qui étoit de garde en cet endroit, les voyant approcher en désordre, courut au-devant d'eux et les repoussa. L'alarme s'étant répandue dans la ville, la muraille fut en un moment couverte de soldats, et les Goths regagnèrent leur camp. Vitigès eut recours à la ruse. La muraille, le long du Tibre, étoit basse et sans défense; les anciens Romains s'étoient persuadé que le fleuve suffisoit pour mettre cette partie hors d'insulte, et Bélisaire n'y tenoit qu'une garde assez foible. Le roi des Goths gagna par argent deux habitans logés dans ce quartier près de l'église de Saint-Pierre. Ils devoient, à l'entrée de la nuit suivante, porter aux soldats en faction un outre de vin, les inviter à boire, et, lorsque la nuit seroit avancée, jeter dans leur boisson un somnifère que Vitigès leur avoit mis entre les mains. Les Goths tenoient des bateaux tout prêts pour faire passer un corps de troupes qui monteroient à l'escalade dès que la garde seroit endormie. Le reste de l'armée se préparoit à donner en même temps un assaut général.

[redacted]

›ut étoit convenu, lorsqu'un des deux habitans vint lui-même découvrir le complot et dénoncer son camrade. Celui-ci fut arrêté sur-le-champ; et, après qu'on eut coupé le nez et les oreilles, on l'envoya, monté un âne, au camp des ennemis. Les barbares, retés de tant de vaines tentatives, perdirent l'espérance s'emparer de Rome.

La trève étant rompue, Jean, neveu de Vitalien, Proc. Goth. ut ordre d'entrer en action dans le Picénum. C'étoit l. 2, c. 10. Marc. chr. guerrier plein de feu, intrépide, infatigable, qui hist. misc. l. 16. roit en simple soldat. A la tête de ses cavaliers, il t à feu et à sang toute la contrée. Ce fut sans doute cruautés auxquelles il s'abandonna en cette occasion i lui attirèrent le surnom de *Sanguinaire*, qui lui : donné par quelques auteurs. Vlithée, oncle de Vigès, étant venu à sa rencontre avec une armée, fut déit et tué dans le combat; et les Goths n'osoient plus roître en campagne. Jean prit Aterne et Ortone. uxime et Urbin n'avoient qu'une foible garnison; mais mme ces deux places étoient assez fortes par elleêmes pour l'arrêter long-temps, il passa outre, et nt se présenter devant Rimini, à une journée de Ranne. La garnison, qui se défioit des habitans, abannna la ville, dont il s'empara. En laissant derrière Auxime et Urbin, il contrevenoit aux ordres de son néral; mais, plus capable de commander que d'obéir, ne prenoit conseil que de lui-même. Cette présompn le porta souvent à contredire Bélisaire, contre uel il avoit, ce semble, une secrète jalousie; ce qui isit souvent au bien des affaires. En cette occasion, se persuada que le vrai moyen d'obliger les Goths à ver le siége de Rome étoit de menacer d'assiéger avenne, et il n'y fut pas trompé. Dès que les Romains irent dans Rimini, Matasonte, qui ne pouvoit soufrir Vitigès, qu'elle avoit épousé malgré elle, envoya

secrètement proposer à [illegible] la prendre pour fe[illegible]
promettant de lui livrer [illegible].

Lorsque les Goths a[illegible]prirent la prise de Rim[illegible] le danger de Ravenne, ils souffroient beaucoup [illegible] disette; et la trève, qu'ils avoient si mal observée, [illegible] expirer sans qu'ils eussent encore reçu aucune n[illegible] de leurs députés. On approchoit de l'équinoxe du [illegible] temps: un plus long séjour ne leur permettoit [illegible] surcroît de fatigues, sans aucune apparence de [illegible] Ils prirent donc le parti de se retirer; et, aprè[illegible] mis le feu à leurs camps, ils se mirent en ma[illegible] grand matin, après un an et neuf jours de siég[illegible] Romains, les voyant partir, ne savoient ce qu'ils d[illegible] faire: la plupart de leurs cavaliers étoient dispe[illegible] différens postes; il ne leur restoit pas assez de [illegible] pour attaquer une armée encore très-nombreuse. [illegible] fois Bélisaire leur ordonna de prendre les ar[illegible] comme les ennemis tournoient du côté de la T[illegible] lorsqu'il vit que plus de la moitié de leurs troupe[illegible] passé le pont Milvius, il fit sortir ses soldats par l[illegible] Pinciane, et chargea avec vigueur ceux qui étoie[illegible] core en-deçà du pont. Cette dernière action ne [illegible] moins vive qu'aucune des précédentes. Les Got[illegible] tinrent le premier choc avec courage, et tuère[illegible] Romains autant de soldats qu'ils en perdiren[illegible] mêmes. Enfin, forcés de prendre la fuite, se pre[illegible] s'écrasant les uns les autres pour passer le pont l[illegible] miers, ils tomboient en grand nombre, percés de [illegible] de leurs camarades ou de ceux de leurs ennemis. L[illegible] en précipitoit beaucoup dans le Tibre, où ils étoie[illegible] gloutis. Dans ce combat, Longin et Mundilas, [illegible] de Bélisaire, signalèrent leur valeur. Mundilas [illegible] sa main quatre officiers barbares, qui vinrent [illegible] quer séparément. Longin contribua le plus à la vi[illegible] mais il perdit la vie, au grand regret de toute l'a[illegible]

e fut ainsi que se termina ce fameux siége. Il avoit
›mmencé au mois de mars 537, et ne fut levé que vers
fin du même mois de l'année suivante. La gloire d'une
longue résistance avec si peu de forces n'est due qu'au
urage et à la capacité du général. Ce n'étoit pas Rome,
'toit Bélisaire que Vitigès assiégeoit. La ville étoit fa-
e à prendre; elle n'avoit pu tenir contre des armées
aucoup plus foibles; mais Bélisaire étoit invincible.
n'ai pas voulu interrompre l'histoire de ce siége par
récit de ce qui se passa dans le même temps, soit à
›nstantinople, soit à Rome même, où le pape Silvère
rouva les traitemens les plus indignes. Pour éclaircir
s événemens, il faut reprendre de plus haut la con-
ıite que Justinien et Théodora tenoient alors au sujet
la religion.

Justinien, élevé par d'habiles maîtres, sous les yeux
un oncle qui étoit fort ignorant, n'avoit pas besoin
un grand fonds de science pour se croire très-savant. Il
cidoit en docteur des matières de religion. Assis dans
ı cercle d'évêques, il aimoit à disputer sur les ques-
›ns les plus épineuses. Il écrivit sur l'incarnation, et
mposa d'autres ouvrages théologiques. Il adressoit des
ertissemens, des instructions aux hérétiques, dont il
ribuoit la conversion à la force de ses raisonnemens
quelquefois à l'efficacité de ses prières. Il prétendoit
me donner des leçons aux évêques catholiques; et
ıx-ci, soit par simplicité, soit par flatterie, admi-
ient la profondeur de ses connoissances. Ils ne se sen-
ent pas assez forts pour tenir contre un controver-
te dont le dernier argument étoit l'exil. Tous n'a-
ient pas la fermeté du pape Agapet, qui, soutenant
doctrine catholique contre Justinien, prévenu alors
faveur d'Anthime, sectateur d'Eutychès, ne s'effraya
s de ces paroles tranchantes : *Soyez de mon avis, ou
vous enverrai aux extrémités de l'empire.* Ce prince
auroit mérité que des éloges, si, laissant la décision

Anast. Agap. Proc. anecd. c. 18, 26, et ibi Alam. Pagi ad Baron. Novel. 83, 123, 133. Giannone hist. neap. l. 3, c. 6.

du dogme à l'autorité ecclésiastique, il se fût renf
dans ce qui regarde la discipline. Il se portoit ave
son pour protecteur des saints canons. Les constitu
qu'il publia sur ces matières peuvent se diviser en
classes, selon qu'elles concernent les personnes
choses. Pour les personnes, l'empereur faisoit p
sion de suivre les canons; pour les choses, il prét
être en droit de faire des règlemens. En conséque
prescrivit l'ordre des jugemens et la forme de l'
nistration du temporel des églises. Il publia des l
la simonie, sur les élections. Ce fut lui qui établi
pour donner un évêque à une église vacante, le
et le peuple choisiroient trois sujets, et qu'ils
roient le décret d'élection au métropolitain,
nommeroit un des trois. Il fit aussi des lois sur l
riages; mais cette partie du droit avoit jusqu'alo
contredit appartenu aux princes. Il réforma le
que le relâchement avoit déjà introduits dans le
et publia de sages règlemens pour les monastèr
constitutions canoniques furent unanimement re
suivies après sa mort. L'Eglise lui sut gré d'avoi
les procédures ecclésiastiques, et d'avoir spécifié
les canons n'ordonnoient qu'en général. Soit en r
sant plusieurs provinces en une, comme il réunit
noriade à la Paphlagonie, et les deux provinces d
ensemble; soit en les partageant, comme il divis
ménie, en quatre départemens, il ne changea rie
la distribution des diocèses, laissant aux métropo
leur ancien district. Ce prince est le premier
donné aux évêques un tribunal pour juger des
ecclésiastiques, tant civiles que criminelles. I
Constantin, le pouvoir de l'Eglise se bornoit à d
des points de foi, à corriger les mœurs par des cen
à terminer les différends par voie d'arbitrage. Les
siastiques étoient soumis aux magistrats séculiers
prenoient connoissance de leurs affaires, les jug

[redacted]

punissoient selon l'exigence des cas. Le clergé de , à cause de l'éminence de son Eglise, avoit seul vilége d'être cité devant le pape, sans être obligé nparoître devant les tribunaux séculiers. Çepen- : pape même n'avoit aucune juridiction ; ce n'étoit r forme de justice qu'il prononçoit, mais par ar- e et par voie d'amiable composition. Justinien na que dans les actions civiles les clercs et les 's seroient premièrement cités devant leur évêque, cideroit leurs différends sans procédure et sans ap- . Si, dans le terme de dix jours, l'une des parties oit qu'elle ne vouloit pas s'en tenir au jugement élat, la cause étoit portée devant le magistrat; et entence s'accordoit avec la décision de l'évêque, pouvoit en appeler; s'il jugeoit différemment, il t lieu à l'appel. En matière de crime, on pouvoit sser, soit à l'évêque, soit au juge séculier; mais à ne seulement, s'il étoit question d'un délit ecclé- ue, comme d'hérésie, de simonie, ou d'autres s concernant la religion ou la police de l'Eglise. itence prononcée contre un clerc par un juge laïc ivoit être exécutée sans la permission de l'évêque; refusoit, on avoit recours à l'empereur. Par un ége spécial, les évêques furent dispensés de plaider, quelque sujet que ce fût, par-devant les tribunaux ers; et ce même privilége fut accordé aux religieu- est ainsi que, par la faveur de ce prince, les évêques rent leurs droits de juridiction; cependant ce n'é- oint encore une juridiction proprement dite, parce n'avoient ni territoire, ni force coactive.

intentions de Justinien étoient droites, et ses er- sur les points dogmatiques ne vinrent jamais que légèreté et de sa vanité naturelle. Mais sa femme dora prenoit toujours avec chaleur le mauvais parti. outenoit opiniâtrément celui d'Eutychès, et Sévère son théologien. Ce faux patriarche d'Antioche,

Liberat. brev. c. 10. Evag. l. 4, c. 9, 11. Leontius de sectis art. 5. Vict. Tun. Theoph. p. 188.

Fleury hist. eccl. l. 32, art. 31.
Le Quien, oriens christ. t. 2, p. 430 et seq.
Proc. anecd. c. 29.

d us le rè Justin, s'étoit r
da Ale: :Ju n u nancarnasse. Deux es
si t s'ét it itôt divisés, et avoient f
deux :tes opposé quoique également attachée
doctrine d'Eutychès. A ès la mort de Timothée,
triarche d'Ale: , Théodose, sectateur de Sé
élu par le clergé, fut égé des magistrats et des
tisans qui dép ie de Théodora. Les moines
peuple, déclar entimens de Julien, chass
Théodose et intron ent Gaïen, qui se soutint
dant environ trois is. Au bout de ce temps arri
chambellan Narsès, oyé par l'impératrice pour
blir Théodose. Le u e prit les armes en fave
Gaïen; il y eut au mi eu d'Alexandrie de san
combats, où les femm signalèrent leur zèle fana
en accablant les soldats de pierres et de tuiles qu
lançoient du haut des toits. Narsès, pour réduire
multitude forcenée, mit le feu à la ville, et força
à prendre la fuite. Théodose, teint du sang de son p
prit possession du siége épiscopal, et l'occupa seize
parmi des séditions continuelles. Enfin Justinien,
calmer ces troubles, le rappela, et lui assigna pou
le faubourg de Syques, où il ne cessa de dogmatise
qu'au règne de Justin second. Les partisans de G
mort en Sardaigne, suivirent Théodose à Constan
ple; ils élevoient autel contre autel; et la divisio
deux partis subsista tant que vécut Justinien; m
préférence du prince empêcha les voies de fait, et
animosité s'exhala en disputes et en libelles. L'emp
fit nommer évêque d'Alexandrie le moine Paul, d
doctrine étoit orthodoxe. Paul ne tint pas long-tem
siége. Comme il avoit reçu du prince l'autorité de
tuer les magistrats et les officiers, qui fomentoie
discorde en favorisant l'hérésie, il entreprit d'ô
commandement des troupes à Elie, revêtu de
charge. Un diacre, nommé Psoës, ami d'Elie, v

[redacted]

avertir le commandant par une lettre qui fut interceptée. L'évêque, irrité, accusa Psoës de divertir les re-nus de l'Eglise, dont il étoit économe, et en écrivit à empereur. En attendant la réponse du prince, il mit accusé entre les mains de Rhodon, préfet d'Egypte, qui le fit mourir dans la prison. Rhodon avoit été poussé cette violence par un des premiers de la ville, nommé Arsène; il avoit ordre d'exécuter tout ce que l'évêque li commanderoit, et Arsène, ennemi de Psoës, avoit opposé des ordres de l'évêque. Sur les plaintes des parens de Psoës, l'empereur, justement courroucé, fit mener à Constantinople Rhodon et Arsène, qui furent ondamnés à mort. Paul lui-même, quoiqu'il protestât e son innocence, fut exilé à Gaza, où Justinien le fit époser par trois évêques. Il eut pour successeur Zoïle, qui fut lui-même déposé, parce qu'il refusoit de souscrire à la condamnation de trois chapitres dont nous parlerons dans la suite. Après la mort de Rhodon, le gouvernement de l'Egypte fut donné au sénateur Libère, employé deux ans auparavant dans les négociations de Théodat, et qui avoit renoncé au service de ce prince perfide pour s'attacher à Justinien. Mais à peine fut-il dans Alexandrie, que l'empereur, par un effet de son inconstance naturelle, lui substitua un Egyptien nommé ean Laxarion. Les amis de Libère s'en plaignirent à empereur, qui répondit qu'il ignoroit cette entreprise e Laxarion, et que Libère devoit rester en place. Laxarion, de son côté, fit porter des plaintes de ce que Libère refusoit de lui céder le gouvernement; et, par a même foiblesse, Justinien assura qu'il n'avoit rien hangé à la destination de Laxarion. Ces réponses contradictoires allumèrent une guerre civile dans Alexandrie. Les partisans des deux contendans prirent les armes; Laxarion fut tué; et, sur les plaintes de ses amis, Libère fut mandé à Constantinople, et jugé par le sénat, qui, voyant évidemment par les pièces du procès que

l'empereur seul étoit la cause de tout le mal, dé
Libère innocent.

Liberat. brev. c. 20., Anast. Joan. II. Bonif. II. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 32, art. 21, 25, 32, 35.

Malgré l'ascendant de Théodora sur l'esprit de
mari, elle ne put rompre les liens qui attachoient l'
pereur à la chaire de saint Pierre. Il consultoit les s
rains pontifes; il déféroit à leurs conseils. Après l'éle
de chaque nouveau pape, il lui envoyoit sa professio
foi, et recevoit avec respect la bénédiction apostol
L'ambition d'un diacre nommé Vigile troubloit
la paix de l'Eglise romaine, et en renversoit la discip
Boniface II, qui avoit succédé à Félix III, séduit pa
insinuations de ce diacre, entreprit, contre toute
règles, de le désigner pour son successeur. Il oblige
clergé et ses suffragans à faire serment qu'après sa
ils éliroient Vigile. La cour de Ravenne, le sénat
peuple de Rome se récrièrent contre une innovati
contraire à la liberté canonique. Le pape lui-m
rougit de sa foiblesse; il reconnut sa faute dans un
cile, et brûla l'acte de cette élection anticipée. Ap
mort, Vigile fit jouer inutilement tous les resso
l'intrigue. On lui préféra Jean Mercure, prêtre de l'
de Rome; et ce diacre, corrompu et corrupteur,
honte d'avoir attiré sur le clergé la censure sécu
et même celle d'un prince hérétique. Le sénat ren
arrêt sévère contre la brigue et la simonie; et Atha
qui vivoit encore, confirma par un édit ce que le
avoit ordonné. Ce fut au pape Jean II que Justinie
voya Hypace, évêque d'Ephèse, et Démétrius de
lippes, pour le consulter sur une question suscité
quelques moines du monastère des Acémètes, e
causoit un schisme dans Constantinople. Ces deu
ques apportoient en même temps des présens pour l
de Saint-Pierre. Le pape condamna les moines; et, c
ils persistoient dans leur obstination, il les retran
sa communion; ce qu'avoit déjà fait Epiphane, patr
de Constantinople. Il répondit à l'empereur par une

[redacted]

:e du 25 mars 534, dans laquelle il le félicite de la
eté de sa foi, et l'exhorte à la clémence envers les hé-
ques qui reviendront de leurs erreurs. Quelque temps
aravant, l'empereur, pour étouffer les divisions,
it engagé six évêques catholiques à conférer avec six
res du parti de Sévère. Ces derniers furent confondus;
is il ne s'en trouva qu'un seul qui eût la sincérité et
:ourage de reconnoître hautement son erreur, et de
éunir à l'Eglise. Stratége, fils de l'Egyptien Apion,
:bre du temps d'Anastase, assistoit à cette conférence
la part de l'empereur.

:piphane étant mort en 535, après quinze ans d'épisco-
, Anthime, évêque de Trébisonde, fut transféré sur le
ge de la ville impériale par la faveur de Théodora. C'é-
: un hérétique déguisé. Son élévation inspira tant d'as-
ance aux sectateurs d'Eutychès, que Sévère et Pierre
pamée, les deux chefs du parti, se rendirent aussitôt à
nstantinople avec un moine de Syrie nommé Zoara,
pre à seconder leur audace. Ils commencèrent à tenir
assemblées et à débiter leurs erreurs. Niersès, patriar-
: d'Arménie, d'intelligence avec ces hérétiques, séduisit
e grande partie de sa province, qui conserve encore de
i jours la doctrine d'Eutychès. Ce fut dans ces conjonc-
es que le pape Agapet, qui venoit de succéder à Jean II,
iva le 2 de février 536 à Constantinople, où Théodat
voit envoyé pour engager Justinien à un accommode-
nt. Le pape, ne pouvant obtenir de l'empereur la paix
'il demandoit pour les Goths, voulut la procurer à l'E-
se. Il refusa constamment de communiquer avec An-
ime, à moins que celui-ci ne donnât par écrit une pro-
sion de foi conforme aux dogmes catholiques, et qu'il
renonçât au siége de Constantinople pour retourner
Trébisonde, cette translation d'un évêché à un autre
nt contraire aux canons. Justinien, excité par Théo-
ra, employa vainement les promesses et les menaces:
pape demeura inflexible, et sa fermeté l'emporta sur

Evag. l. 4, c. 9, 11. Anast. hist. p. 62. Idem in Agap. Marc. chr. Liberat. brev. c. 20, 21, 22. Theoph. p. 183, 184. Hist. misc. l. 16. Novel. Just. 42. Cedr. p. 371. Zon. t. 2, p. 67. Malela, p. 77. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés., l. 32, art. 52, 53, 54.

le crédit de l'impératrice, sur l'opposition des évêq courtisans, et sur Justinien même, qui consentit à l déposition d'Anthime, si ce prélat refusoit de fai preuve de sa foi. Anthime, soutenu dans son opiniâtre par Sévère, refusa de comparoître dans le concile a semblé par Agapet; il fut déposé. On condamna en mêm temps Sévère, Pierre et Zoara. Menas, estimé pour l pureté de ses mœurs et de sa doctrine, fut placé sur l siége de Constantinople, et reçut des mains du pap l'onction épiscopale. Agapet mourut au mois d'avril dans le temps qu'il se préparoit à retourner en Itali ses funérailles furent honorées du concours de tout l peuple catholique; et quelques mois après son corps fi transporté à Rome. Le nouveau patriarche, pour co sommer l'ouvrage de ce saint pontife, assembla un nom breux concile : Anthime y fut déclaré hérétique, i fracteur des canons, et, comme tel, privé de l'évêché Trébisonde. Ses trois complices furent frappés d'an thème. L'empereur, entièrement désabusé, confirm ces deux jugemens par une constitution adressée à Me nas, dans laquelle il défend, sous des peines très-rigo reuses, de transcrire et même de garder les écrits Sévère; il bannit Anthime et les trois autres du terr toire de Constantinople, et leur interdit l'entrée grandes villes, leur permettant seulement d'habiter da les lieux déserts et écartés, de crainte qu'ils ne co rompent les simples par le poison de leurs erreurs.

Proc. Goth. l. 1, c. 25. Idem anecd. 1. Liber. brev. c. 22. Marc. chr. Vict. Tun. Theoph. p. 184. Hist. misc. l. 16. Anast. Silv. Pagi ad Baron.

Théodat étoit encore à Ravenne lorsqu'on apprit Italie la mort d'Agapet. Ce prince, craignant qu'on mît sur le saint-siége un partisan de Justinien, envo ordre d'élire le sous-diacre Silvère, dont il se croy assuré. Un procédé si contraire à la discipline cano que révolta tous les Romains; et peu s'en fallut qu n'en vînt à une sédition. On députa au roi des évêq pour lui faire des remontrances; il ne répondit que des menaces : il fallut obéir. Une partie considérable

[redacted]

Clergé refusa d'abord de reconnoître le nouveau pape : la crainte força bientôt leur consentement, et la sage conduite de Silvère effaça l'irrégularité de son élection. Cependant Vigile ne perdit pas de vue la dignité suprême à laquelle il aspiroit depuis long-temps. Il avoit accompagné le pape Agapet à Constantinople, et s'étoit insinué dans les bonnes grâces de Théodora par sa complaisance à embrasser les sentimens qu'elle protégeoit. Il traita secrètement avec cette princesse, qui lui promit le souverain pontificat, et sept cents livres d'or, à condition qu'il se déclareroit contre le concile de Chalcédoine, qu'il rétabliroit Anthime, et qu'il entreroit en communion avec Sévère et ses partisans. Vigile promit tout pour satisfaire son ambition ; et, par son conseil, Théodora écrivit à Silvère qu'elle le prioit de venir à la cour ; ou, s'il ne pouvoit faire ce voyage, de casser les décrets des deux conciles tenus par Agapet et par Mennas, et de remettre Anthime en possession du siége de Constantinople. Vigile étoit persuadé que Silvère ne feroit rien de ce que demandoit l'impératrice, et il n'y fut pas trompé. A la lecture de ces lettres, Silvère s'écria en soupirant : *Je vois bien que cette affaire sera cause de ma mort.* Il répondit à Théodora que rien ne pourroit jamais le contraindre à rappeler un hérétique juridiquement condamné et obstiné dans son erreur. La princesse, outrée de dépit, employa l'instrument le plus pernicieux et le plus propre à seconder ses mauvais desseins. Elle instruisit Antonine de ses intentions. Vigile revint à Rome pendant le siége ; et, pour s'assurer du succès, il intéressa l'avarice d'Antonine en lui promettant deux cents livres d'or. Cette femme, exercée aux forfaits les plus odieux, vint à bout de persuader à Bélisaire que le pape trahissoit l'empereur, et qu'il entretenoit intelligence avec Vitigès. On suborna des témoins, on supposa des lettres. Bélisaire soupçonnoit Vigile d'être l'auteur de l'intrigue ; mais pressé par sa

Fleury. hist. ecclés. l. 31, c. 57, 58.
Muratori annal. ital. p. 379 ; et seqq. Gruter. inscrip. MCLXII, 10.
Nardini, Roma antica, p. 370.

femme, intimidé par les lettres de l'impératrice, il la foiblesse de se prêter à cette violence. Le pape ordre de se rendre au palais de Pincius, où Bélis avoit choisi sa demeure. Comme il prévoyoit l'o prêt à fondre sur sa tête, il se réfugia dans l'églis Sainte-Sabine. Mais, Bélisaire lui ayant promis serment qu'on n'attenteroit ni à sa vie ni à sa lib il vint au palais. Antonine, feignant d'être malade, toit fait mettre au lit, et Bélisaire étoit assis à ses p En voyant entrer le pape, elle s'écria : *Dites-moi, Silvère, quel mal vous avons-nous fait, nous et Romains, pour vouloir nous livrer aux Goths* pape, demandant une information juridique, et of de confondre la calomnie, Bélisaire changea de cours; et comme ce guerrier, quoique assez religi n'avoit guère d'autre théologie que celle de la cou exhorta le pape à condamner le concile de Chalcéd pour apaiser l'impératrice. Voyant qu'il ne pouvoit gagner sur son esprit, il le laissa retourner dans asile. Le lendemain, par une subtilité indigne d'u grand homme, il le rappela une seconde fois; et, co s'il eût été quitte de son serment, il se saisit de sa sonne, et le fit embarquer pour être conduit à P en Lycie, où Théodora avoit fixé le lieu de son Ensuite, pour se conformer aux intentions de l'im trice, il gagna les plus accrédités du clergé, et fit non Vigile pour successeur. Vigile ne fut pas plus tôt sur le saint-siége, que, pour commencer à exécut qu'il avoit promis à Théodora, il envoya des lettr communion à Anthime, à Sévère, à Théodose lexandrie, déclarant qu'il approuvoit leur doctrine. comme il n'étoit pas moins avare qu'Antonine, il s pensa de lui payer les deux cents livres d'or, sous texte qu'il ne pouvoit tenir parole sans se rendre pable de simonie.

Justinien, occupé de ses écrits théologiques et

[redacted]

›nstruction de l'église de Sainte-Sophie, ignoroit ce ai se passoit à Rome. Tandis qu'il discutoit les maères en docteur, Théodora les décidoit en souveraine. 'évêque de Patare vint instruire l'empereur de l'exil e Silvère, et lui fit des reproches du scandaleux traiteient exercé sur le chef de l'Eglise. Le prince, à demi éveillé par de si justes plaintes, ordonna que Silvère ût reconduit à Rome; qu'on examinât de nouveau s'il toit auteur des lettres qu'on l'accusoit d'avoir écrites à 'itigès : que, s'il étoit coupable, on le fît évêque de quelpue autre église; mais que, s'il se trouvoit innocent, on e rétablît dans son siége. Théodora fit d'inutiles efforts pour empêcher l'exécution de ces ordres. Silvère fut ramené à Rome, et son retour fit trembler Vigile sur la chaire de saint Pierre. Mais cet usurpateur se tira de danger par un nouvel attentat. Appuyé du pouvoir qu'Antonine avoit sur son mari, il obtint de Bélisaire que Silvère fût mis en sa garde; et, dès qu'il l'eut entre es mains, il le fit conduire dans l'île de Palmaria, ou dans celle de Pontia, sur les côtes de la Campanie, où il le laissa mourir de faim. Selon Procope, Silvère y fut assassiné par Eugène, qu'Antonine avoit envoyé à ce dessein, et Justinien ne tira nulle vengeance d'un forait si atroce. Quelque temps après, Bélisaire, touché le repentir, fit bâtir à Rome une église, comme pour éparer le crime de sa cruelle condescendance. Vigile, après avoir acheté par tant d'horreurs la place la plus sainte de l'Eglise, cessa d'être méchant dès qu'il n'eut plus d'intérêt de l'être. Devenu pape, sans contestation, par la mort de Silvère, il fit tout le contraire de ce qu'il avoit promis à Théodora. Il frappa d'anathème Anthime et Sévère; il écrivit à Justinien et à Mennas des lettres tout-à-fait orthodoxes; et, par un changement subit, il se déclara hautement pour la doctrine catholique, qu'il avoit trahie jusqu'alors.

A la fin de cette année, Constantinople vit célébrer *Proc. æd.*

l. 1, *c.* 1, 2. *Agath. l.* 5. *Codin. de struct. temp. S. Sophiæ in historiâ Byzantinâ. Paul Silent. descriptio ædis sanctæ Sophiæ. Evag. l.* 4, *c.* 30. *Novel.* 5, 6, 16. *Glycas, p.* 267. *Marc. chr. Cedr. p.* 371, 374. *Theoph. p.* 184, 197. *Suid.* Ἰουστινιανός. *Anast. hist. p.* 62. *Bedelmont. descript. Constant. et not. Cang. Petr. Gyl. de topog. Constant. l.* 2, *c.* 3, 4, 17. *Cang. Const. Christ. l.* 3. *Grelot, relation d'un voyage de Constantinople.*

la dédicace du ... le christianis[me] ait élevé en O... . L'ég... ...ophie, bâtie ... Constance, r... ...rée par Théodose le jeune après ... incendie, d... to...s les empereurs, avoit été ré... duite en c... ...s la furieuse sédition du mois d[e] janvier 532. J... ...n entreprit aussitôt de la rebâtir non pas ... avoit été, mais avec une magnifi[...] cence qui ... ...t le plus bel édifice de l'univers. Il ... épuisa ses ... ...rs; il ...mbla de toutes les parties d[e] l'empire d'exc... ...urs, et des matériaux précieu[x]. Anthémius ... T... ..., plus habile architecte de ce temps-là, dr... ...le ..., et commença l'ouvrage; mai[s] il mourut a... ...en ... jeté les premiers fondemen[s]. Isidore de ... l'... ... et les connoisseurs observer[ent] que le pl... ...si... ...r à l'exécution. Codin rappor[te] que le c... ...t ... ...se servit pour lier les pierr[es] étoit fait d'o... ...b... ...lli dans de l'eau, où l'on mêloit d[e] la chaux, ...t ... des tuiles pilées, et des écorce[s] d'orme haché... ...il ... ...oit que l'eau ne fût ni chaud[e] ni froide, mais tiè..., pour employer ce ciment, qui selon cet auteur, donnoit à la structure la même soli[-] dité que le fer. Comme ce superbe bâtiment subsist[e] encore, réduit en mosquée, j'en donnerai une descrip[-] tion abrégée, d'après nos plus célèbres voyageurs. De l[a] plus grande place de Constantinople, nommée l'*Augu[s]téon*, l'on arrivoit dans une cour carrée, environné[e] de quatre portiques, au milieu de laquelle étoit un ba[s-] sin d'eau jaillissante. C'est que les Grecs ont coutume d[e] se laver le visage et les mains avant que d'entrer dan[s] une église. Après avoir traversé un double portique, o[n] entroit dans le temple par neuf portes d'un bois pré[-] cieux, curieusement travaillé; ces portes furent brûlé[es] dans un grand incendie, sous le règne de Michel Cur[o-] palate, qui en fit faire d'autres en bronze, où son no[m] se lit encore en gros caractères. L'édifice, tourné ver[s] l'orient, selon l'ancien usage, étoit de forme carré[e]

[redacted]

us long que large, seulement de la profondeur du nctuaire. Il avoit quarante-deux toises de longueur r trente-huit de largeur, et cent quarante-deux pieds e hauteur, sans y comprendre le dôme, de dix-huit ises de diamètre, et de dix-huit pieds d'élévation. 'out le bâtiment portoit sur huit grosses piles et vingt-uit colonnes de marbre de diverses couleurs. La nef, arrondissant aux deux extrémités, formoit un ovale. e long des trois côtés de la nef régnoit une galerie aute, où les femmes s'assembloient ; car dans les églises recques elles sont séparées des hommes. Les chapiteaux les colonnes étoient d'airain doré ou argenté. Les plus eaux marbres dont les murs étoient revêtus, les compartimens de marbre et de porphyre, qui formoient le pavé du temple, l'or, l'argent, les pierreries et la mosaïque des voûtes, une infinité de lampes de tous les métaux précieux et de toutes les formes, éblouissoient les regards et partageoient l'admiration. Le sanctuaire étoit incrusté d'argent ; et l'on rapporte que Justinien y employa quarante mille livres pesant de ce métal. L'autel, qui, suivant l'usage des Grecs, étoit unique, brilloit d'or et de pierreries. Six piliers massifs de ce métal le soutenoient. La table étoit un ouvrage merveilleux, composé de tous les métaux fondus ensemble, et semé de pierres précieuses. Au pourtour on lisoit une inscription qui exprimoit l'offrande et la prière de Justinien et de Théodora. L'an 558, le dôme, fendu alors en plusieurs endroits par les fréquens tremblemens de terre, tomba, dans la partie orientale, tandis qu'on travailloit à le réparer. Cette chute écrasa l'autel, les portes du sanctuaire et l'ambon, c'est-à-dire, le jubé. Justinien le fit rebâtir par Isidore, neveu du premier architecte. Il fut élevé de vingt pieds au-dessus de sa première hauteur. Basile Bulgaroctone le répara encore après un accident semblable, et l'on dit qu'il en coûta mille livres d'or pour le seul échafaudage. Cet autel, si riche et si pré-

cieux, ne subsiste [illegible] en [illegible]
dans leurs mosqué L [illegible] second [illegible]
Constantinople, il [illegible] cheval dans Sainte-Sophie,
et, après avoir fait [illegible] à genoux sur l'autel, il le
fit abattre. Ce pri [illegible] e n'osa même entrer ainsi
dans cette église qu [illegible] ès avoir su que les chrétiens
mêmes n'en faiso [illegible] s crupule. En effet, sous le
règne des derniers em [illegible] eurs chrétiens d'Orient, la vanité des Grecs étoit ven [illegible] à un tel point, que les personnes de quelque dist [illegible] n entroient à cheval dans Sainte-Sophie, ou s'y fa [illegible] nt porter en litière. Pour éviter les incendies, J [illegible] n n'employa point de bois de charpente; il fit rec [illegible] vrir la voûte avec de longues tables de marbre. Le [illegible] ère, placé à l'occident, étoit si spacieux, que l' [illegible] y t [illegible] les conciles, et que le peuple s'y réfu [illegible] it en f [illegible] da [illegible] s les temps de sédition. Ce temple, m [illegible] lui [illegible] ême, est encore relevé par les exagé [illegible] ions [illegible] Grecs, qui le préfèrent à Saint-Pierre de Rome; ce que les connoisseurs n'accordent pas. Les Turcs n'ont rien changé au corps de l'église; et s'ils en ont retranché quelque partie, ce ne peut être que les bâtimens extérieurs, comme le palais du patriarche et les logemens du clergé et des officiers. Ils ont, à la vérité, effacé ou défiguré les images de peinture et de sculpture; les mahométans n'en souffrent point dans leurs mosquées : mais les traces de ce qui en reste ne font point regretter cette perte; ces arts avoient alors entièrement dégénéré. Le portail ne s'accorde nullement avec la majesté et la beauté de l'intérieur; c'est un ouvrage tout-à-fait conforme à la grossièreté du siècle de Justinien, déjà demi-barbare. Il est étonnant qu'on ait si bien réussi dans les autres parties. Les Turcs, qui interdisent aux chrétiens l'entrée de leurs mosquées, sont surtout attentifs à n'en pas laisser entrer dans Sainte-Sophie; ils sont persuadés que le dôme s'écrouleroit aussitôt qu'il y monteroit un incirconcis.

rage étant achevé au bout de six ans de travaux
els, Justinien en célébra la dédicace, le 27 de
re. Tout le clergé de Constantinople sortit en
on de l'église de Sainte-Anastasie. Le patriarche
étoit assis dans le char de l'empereur, qui sui-
ied à la tête de tout le peuple. Le prince, ravi de
antoit à haute voix : *Gloire à Dieu qui a daigné*
de mon ministère pour achever cette sainte en-
! mais sa vanité, qui s'oublioit rarement dans
ons les plus religieuses, lui faisoit ajouter ces pa-
alomon, je t'ai vaincu. On dit même que, pour
faire sentir l'avantage qu'il donnoit à son église
emple de Jérusalem, il fit représenter Salomon
ie contenance triste et humiliée, regardant avec
le nouvel édifice. Il ne montra pas moins de pe-
en se faisant ériger à lui-même, sur une colonne,
tue colossale d'airain, dans la place de l'Augus-
levant l'église de Sainte-Sophie. Il étoit à cheval,
d'armes défensives, tenant dans la main gauche
be surmonté d'une croix, étendant la droite vers
, comme pour défendre aux Perses d'avancer
de leurs frontières. Nous verrons bientôt que
e menaçant, frivole invention de la flatterie, ne
capable d'imposer à Chosroës. Cette statue sub-
sque dans le seizième siècle; et Pierre Gilles rap-
qu'étant à Constantinople, il la vit transporter du
à l'arsenal, où elle fut fondue pour l'usage de
erie.

biens attachés à l'église métropolitaine par Con-
ı et ses successeurs étoient fort considérables. Mais
e des évêques de Constantinople et l'ambition des
astiques qui sollicitoient des places dans cette
avoient multiplié le clergé à un point excessif.
ien fixa le nombre des clercs à quatre cent quatre-
cinq, outre quarante diaconesses. Ce nombre s'ac-
ncore de telle sorte, qu'il fallut qu'Héraclius en

retranchât beaucoup pour le réduire à six cents. Sous Constantin Monomaque, la multitude des clercs absorboit les revenus au point que la messe ne se disoit plus que les grandes fêtes, les samedis et les dimanches. Cet empereur ajouta les fonds suffisans pour la faire célébrer tous les jours. Lorsque les François se furent rendus maîtres de Constantinople, ils établirent dans Sainte-Sophie un chapitre de chanoines, à l'exemple de ce qui se pratiquoit dans les églises latines. Sur la fin de l'empire, le nombre des clercs de cette église montoit à huit cents. Les ministres de la mosquée jouissent encore des revenus de onze cents boutiques de Constantinople, que Constantin et Anastase avoient attachés à la principale église pour faire les frais des funérailles.

Proc. Vand. l. 2, c. 16, 17, 18. Theoph. p. 173, 174. Marcel. chr.

Pendant que Bélisaire défendoit Rome contre les efforts de Vitigès, Germain, neveu de Justinien, travailloit à réduire en Afrique un ennemi moins puissant que le roi des Goths, mais plus redoutable par ses artifices et par son courage. Après le massacre de Marcel et des autres capitaines, Stozas, devenu maître de leurs troupes, qu'il avoit jointes aux siennes, donnoit la loi en Numidie. Théodore et Ildiger, que Bélisaire avoit laissés dans Carthage, voyoient tous les jours déserter leurs soldats, et n'osoient marcher à la rencontre du rebelle, dans la crainte d'être abandonnés des autres. Germain, qui, dès la seconde année du règne de son oncle Justinien, avoit fait connoître sa valeur par la défaite des Antes, demeuroit depuis neuf ans dans l'inaction; la haine de Théodora rendoit inutiles les talens de ce brave guerrier. Enfin la nécessité obligea le prince à l'employer; il l'envoya en Afrique: mais, selon sa coutume, il ne lui donna que fort peu de soldats; c'étoit une escorte plutôt qu'une armée. Dès que Germain fut arrivé à Carthage, il fit la revue des troupes; et, ayant reconnu que les deux tiers s'étoient donnés au rebelle, il résolut de rétablir l'armée romaine avant que de se hasarder

mbattre. Il y avoit à Carthage peu de soldats qui ssent des parens ou d'anciens camarades dans l'ar- de Stozas. Il ne fut pas difficile à Germain, natu- ment libéral, de gagner leur cœur; il leur persuada l'empereur l'avoit envoyé pour soulager les soldats rimés et pour châtier les oppresseurs. Ce discours épandit dans le camp de Stozas; la plupart de ceux s'étoient jetés dans son parti revinrent à Germain, les reçut avec bonté, et leur fit payer leur solde pour mps même qu'ils avoient servi contre l'empire. Cette érosité attira les autres; ils desertoient par bandes du p de Stozas, et se rendoient à Carthage. Le général it bientôt en état de livrer bataille.

tozas, de son côté, craignant de voir son armée antie par la désertion, résolut d'employer au plus tôt qui lui restoit de forces, et marcha en diligence vers thage. Il fit entendre à ses soldats qu'il avoit des in- gences dans l'armée ennemie; que ceux qui parois- nt l'abandonner agissoient de concert avec lui, et , dès qu'ils le verroient devant la ville, ils revien- ient sous ses étendards. Après avoir rassuré les esprits ces mensonges, il alla camper à une lieue et demie Carthage. Germain fit sortir son armée; et, l'ayant gée en bataille, comme il étoit instruit des discours Stozas, et qu'il vouloit s'assurer de la fidélité de ses ipes : « Soldats (leur dit-il), vous n'avez pas à vous laindre de l'empereur; il vous a tirés d'une vie mi- érable pour vous ceindre l'épée, et déposer entre vos nains l'honneur de l'empire. La plupart d'entre vous ont payé ce bienfait que d'ingratitude. Il oublie votre ute; mais souvenez-vous qu'il vous a pardonné. Il e vous demande pour réparation que ce qu'il étoit n droit d'exiger de vous avant que vous fussiez cou- ables. Honorez par votre valeur le nom romain que ous avez recouvré; effacez par le sang du rebelle la race de votre rébellion. Pour moi, en récompense

« des bons traitemens que vous avez éprouvés d
« part, voici ce que je vous demande: qu'aucun d
« ne reste malgré lui sous mes enseignes: si quel
« veut passer dans l'armée ennemie, je lui en do
« liberté; qu'il porte avec lui ses armes; j'aime
« un ennemi déclaré qu'un soldat perfide. » Ces p
excitèrent de grands cris; tous protestent de leu
pour l'empereur; tous, levant les mains, s'engage
les plus terribles sermens à faire preuve de leur fi
Les soldats de Stozas, ne voyant aucun effet de se
messes, prennent l'épouvante, et, s'étant déband
regagnent, en fuyant, la Numidie, où ils avoient
leurs femmes et leur butin.

Germain les poursuit, et les atteint dans une
nommée *Scales*. Il se range aussitôt en bataille. Il
une ligne de ses chariots, laissant des intervalles
le passage de son infanterie. Il se place lui-mêm
gauche avec l'élite de sa cavalerie; il jette le rest
l'aile droite. Stozas, ne pouvant éviter le comba
nime le courage des siens, et les range, non pas en
selon l'ordonnance romaine, mais par pelotons
manière des barbares. Il avoit à sa suite un corps
nombreux de cavaliers maures, commandés par
rois Yabdas et Ortaïas. Ces princes, naturellement
fides, envoyèrent secrètement promettre à Germ
se ranger de son côté dès que le combat seroit e
Mais le général romain, qui comptoit peu sur leur p
ne leur ayant fait aucune réponse, ils prirent leur
derrière l'armée de Stozas, dans le dessein d'at
l'événement et de se joindre au vainqueur. Lorsq
deux armées furent à la portée du trait, Stozas, q
manquoit pas de valeur, apercevant à l'aile gauc
Romains l'enseigne générale, voulut courir à ce
droit. Mais les Hérules qui faisoient partie de l'a
rebelle, et qui connoissoient la force invincible de
main, arrêtèrent cette ardeur impétueuse, et le d

minèrent à charger l'aile droite, qui prit bientôt la fuite et perdit tous ses étendards. Déjà les rebelles commençoient à entamer l'infanterie, lorsque Germain, renversant tout ce qu'il rencontroit devant lui, vint à la tête de ses cavaliers fondre sur Stozas. En même temps l'aile droite se rallia : ce fut alors une affreuse mêlée, où les combattans des deux partis, semblables les uns aux autres par les armes, l'habillement et le langage, se massacroient sans se reconnoître. Germain, qui portoit partout la terreur, mais qui aimoit mieux sauver un Romain que de faire périr cent ennemis, crioit à ses soldats de ne tuer personne sans lui avoir demandé le mot du guet. Pendant qu'il donnoit ces ordres et l'exemple d'une héroïque valeur, son cheval fut abattu d'un coup de javelot, et ce grand capitaine alloit périr, si ses gardes ne fussent accourus à son secours, et ne l'eussent promptement transporté sur un autre cheval. Stozas profita de ce moment pour s'échapper par la fuite, et Germain courut au camp ennemi. Il y trouva un nouveau péril. Stozas y avoit laissé un grand corps de troupes, qui, fraîches encore, et presque égales en nombre à l'armée romaine, vinrent au-devant de Germain, et firent balancer la victoire. Mais un détachement, ayant attaqué par un autre endroit, entra sans résistance, et chargea par-derrière les rebelles, qui prirent enfin la fuite. Les vainqueurs se jettent en foule dans le camp; et, sans songer à poursuivre les ennemis, ils se dispersent pour courir au pillage. Germain, craignant que les rebelles ne se rallient et ne reviennent fondre sur eux dans ce désordre, place ses gardes à la porte du camp; et, courant de toutes parts, il s'efforce par ses cris, par ses menaces, de remettre ses soldats en ordre. Mais il parle à des sourds; ses soldats le fuient comme un ennemi, et ne s'occupent que de leur butin. Par bonheur, les Maures n'avoient pas secondé Stozas dans le combat, achevè it sa défaite. Il avoit d'abord couru à leurs

escadrons pour y chercher du secours; mais, voyant qu'on se disposoit à le recevoir en ennemi, il avoit pris la fuite avec cent cavaliers. Les fuyards s'étant ralliés autour de lui en assez grand nombre, il revenoit à la charge, lorsque les Maures fondirent sur sa troupe, et, l'ayant taillée en pièces, allèrent se joindre aux Romains pour avoir leur part du butin. Tous les rebelles échappés du carnage vinrent se jeter aux pieds de Germain, qui leur fit grâce, et les admit dans ses troupes. Stozas, suivi de quelques Vandales, se réfugia en Mauritanie, où il épousa la fille d'un prince du pays, et y fixa sa demeure. Ainsi se termina cette rébellion qui avoit coûté tant de sang. Elle ne fut pas tellement éteinte qu'il ne restât encore dans les esprits quelque étincelle de révolte.

Un garde de Théodore, nommé Maximin, voulut tirer avantage de ces mauvaises dispositions pour reprendre le rôle qu'avoit abandonné Stozas. Ce méchant homme, plus capable de former des desseins hardis que de les conduire, trouva des esprits propres à entrer dans ses vues. Mais il eut l'imprudence de s'ouvrir à un ami de Théodore nommé Asclépiade, qui, après avoir pris conseil de son ami, alla découvrir la conjuration à Germain. Le général, selon sa douceur et sa bonté naturelle, entreprit de gagner Maximin plutôt que de le punir; il le fit venir, et, sans lui faire connoître qu'il fût instruit de ses sourdes pratiques, il loua sa valeur, et lui dit qu'il le mettoit au nombre de ses gardes. C'étoit un poste très-honorable auprès du général, et l'on n'y entroit qu'en prêtant un nouveau serment de fidélité, et au général et à l'empereur. Germain espéroit que cet engagement seroit un frein capable de contenir Maximin : celui-ci, au contraire, le regarda comme un moyen plus sûr de réussir dans ses perfides complots. Un jour de fête, pendant que Germain étoit à table avec ses amis, on vint lui dire qu'il y avoit à sa porte une grande troupe

[redacted]

ldats, qui murmuroient hautement de ce qu'on ne payoit pas leurs montres. Il retint Maximin auprès i, et donna ordre secrètement à ses domestiques ierver tous ses mouvemens sans qu'il s'en aperçût: voya ses autres gardes pour dissiper les séditieux. :-ci avoient déjà quitté la porte du palais pour courir irque, où étoit le rendez-vous général. Les gardes irurent avec eux, et, sans donner aux conjurés le is de s'assembler ni de se reconnoître, ils chargent inds coups d'épée ceux qu'ils y trouvent, tuent les amènent les autres à Germain. Il fit aussitôt arrêter imin, qui, ayant été juridiquement convaincu d'a-, contre son serment, continué ses intrigues perni-es, fut pendu aux portes de Carthage. Germain se enta de punir ceux qu'on avoit pris sur le fait, sans iettre d'autre recherche; et pendant deux ans qu'il erna l'Afrique, la paix et la justice régnèrent dans contrée, jusqu'au moment où Théodora, son enne-le fit rappeler, ainsi que nous le dirons dans la

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

FASTES CONSULAIRES

DES ANNÉES

DONT L'HISTOIRE EST CONTENUE DANS CE VOLUME.

	Ans.
Pusæus. Joannes.	467
Anthémius, *Aug.* II., *solus.*	468
Flavius Marcianus. Zéno.	469
Jordanes. Sévérus.	470
Léo, *Aug.* IV. Anicius Probianus.	471
Festus. Marcianus.	472
Léo, *Aug.* V., *solus.*	473
Léo junior, *Aug.*, *solus.*	474
Zéno, *Aug.* II., *solus.*	475
Flavius Basilius. II. Harmatius.	476
Post consulatum Basilii. II. Harmatii.	477
Illus, *solus.*	478
Zéno, *Aug.* III., *solus.*	479
Basilius junior, *solus.*	480
Placidus, *solus.*	481
Sévérinus junior. Trocondus.	482
Faustus, *solus.*	483
Théodoricus. Vénantius.	484
Q. Aurélius Symmachus, *solus.*	485
Décius. Longinus.	486
Fl. Boéthius, *solus.*	487
Claudius Dynamius. Sifidius.	488
Anicius Probinus. Eusébius.	489
Flavius Faustus junior. Longinus. II.	490

[redacted]

	Ann.
ius junior, *solus.*	491
ısius, *Aug.* Rufus.	492
ius. II. Albinus.	493
ıs Rufus Apronianus Astérius. Præsidius.	494
s Viator. Æmilianus.	495
s, *solus.*	496
ısius, *Aug.* II., *solus.*	497
es Scytha. Paulinus.	498
es Gibus. Asclépio.	499
ius. Hypatius.	500
eïus. Rufius Magnus Festus Aviénus.	501
s. Rufius Magnus Festus Aviénus junior.	502
ates. Volusianus.	503
gus, *solus.*	504
ıus. Manlius Théodorus.	505
indus. Ennodius Messala.	506
ısius, *Aug.* III. Vénantius.	507
tius. Céler.	508
tunus, *solus.*	509
ıs Manlius Sévérinus Boëthius, *solus.*	510
linus. Flavius Félix.	511
ianus. Paulus.	512
ntinus. Anitius Probus.	513
rélius Cassiodorus Sénator, *solus.*	514
mius. Florentius.	515
, *solus.*	516
ısius, *Aug.* IV. Flavius Agapitus.	517
ıs, *solus.*	518
ıs Justinus, *Aug.* Eutharicus Amalus.	519
ınus. Rusticus.	520
ıs Anicius Justinianus. Valérius.	521
rélius Anicius Symmachus. Anicius Manlius Sévérinus Boëthius.	522

	An.
Flavius Anicius Maximus, *solus.*	523
Anicius Justinus, *Aug.* II. Opilio.	524
Flavius Théodorus Philoxénus. Flavius Anicius Próbus junior.	525
Flavius Anicius Olybrius, *solus.*	526
Vettius Agorius Basilius Mavortius, *solus.*	527
Imp. Fl. Anicius Justinianus, *Aug.* II., *solus.*	528
Décius junior, *solus.*	529
Postumus Lampadius. Orestes.	530
Post consulatum Lampadii, *et* Orestis.	531
Post consulatum Lampadii, *et* Orestis, anno 2.	532
Imp. Fl. Anicius Justinianus, *Aug.* III. *solus.*	533
Imp. Fl. Anicius Justinianus, *Aug.* IV. Fl. Théodorus Paulinus junior.	534
Fl. Bélisarius, *solus.*	535
Post consulatum Belisarii.	536
Post consulatum Belisarii, anno 2.	537

[redacted]

TABLE

ATRIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

IVRE TRENTE-CINQUIÈME.

, ANTHÉMIUS, OLYBRE, GLYCÉRIUS, JULIUS-NÉPOS, LÉON II, AUGUSTULE.

LIVRE TRENTE-SIXIÈME.

ZÉNON.

(Ce règne comprend les livres 36 et 37.)

LIVRE TRENTE-SEPTIÈME.

[redacted]

LIVRE TRENTE-HUITIÈME.

ANASTASE.

(Ce règne comprend les livres 38 et 39.)

LIVRE QUARANTE-DEUXIÈ

[redacted]

VRE QUARANTE-TROISIÈME.

VRE QUARANTE-QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE.









